

R
Revue
des
ÉTUDES
sud - est
européennes

TOME III
1965-N^o 3-4

LA REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît en quatre fascicules (deux à quatre livraisons) par an, totalisant 600 à 800 pages.

Le prix d'un abonnement est de 60 lei.

En Roumanie, les demandes d'abonnement peuvent être adressées aux offices postaux, aux agences de poste et aux facteurs.

Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

D
Revue
des
ÉTUDES
sud - est
européennes

TOME III

1965

N° 3—4

EDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de rédaction

M. BERZA, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef* ;
EM. CONDURACHI, EMIL PETROVICI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ; **COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI**, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ; **AL. ELIAN, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU**.

SOMMAIRE

| | <u>Page</u> |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| Le 80 ^e anniversaire du Professeur Vasile Grecu | 377 |
| MARIA HOLBAN, Contacts balkaniques et réalités roumaines aux confins danubiens du royaume de Hongrie. A propos de la publication de nouvelles sources concernant Basarab | 385 |
| JEAN TSARAS (Théssalonique), La fin d'Andronique Paléologue dernier despote de Thessalonique | 419 |
| FRANCISC PALL, Le condizioni e gli echi internazionali della lotta antiottomana del 1442—1443, condotta da Giovanni di Hunedoara | 433 |
| ADRIAN FOCHI, Das Doitschin-(Doicin-, Dojčín-, Дойчин-)Lied in der süd-osteuropäischen Volksüberlieferung | 465 |
| ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, La guerre russo-turque de 1768—1774 et les Grecs | 483 |
| IVAN OUNDJIEV (Sofia), Vasil Levski et l'unité des peuples balkaniques | 549 |
| NICOLAE CIACHIR, La conclusion de la paix de Bucarest en 1886 au lendemain des événements balkaniques de 1885—1886 | 563 |
| ION BARNEA, Über die mittelalterlichen Tierdarstellungen in der Dobrudscha (10.—14. Jahrhundert) | 585 |
| * PAUL HENRI STAHL, Vieilles églises en bois de Roumanie | 611 |

Mélanges

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| D. N. MINTSCHEW (Sofia), Über Liutwid den Sagenfürsten der Dobrudscha | 639 |
| ALEXANDRU DUȚU, Some remarks on the Dacians met in Rome by Manuel Chrysoloras | 647 |
| NICOLAE AL. MIRONESCU, <i>Mandra, Senuna, Simbra</i> — trois anciens termes pastoraux au nord et au sud du Danube | 651 |
| РАДУ О. МАЙЕР, Временные укрытия из камня в зоне Истрия — СФР Югославия | 657 |

Chronique

| | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| VIRGIL CÂNDEA, La réunion de Sarajevo de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen | 669 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

Comptes rendus

- Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae, edidit Georgius Mihailov (*H. Mihăescu*); Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, herausgegeben von Veselin Beševliev (*H. Mihăescu*); Dicționarul limbii române (Dictionnaire de la langue roumaine) (*H. Mihăescu*); Речник на македонскиот јазик со српскохрватски толкувања (Dictionnaire de la langue macédonienne, avec des explications en langue serbo-croate) (*S. Iancovici*); 671
- D. ANGHELOV, Богомилството в България (Le bogomilisme en Bulgarie) (*S. Iancovici*); МИХАИЛ ANDREEV, Ватопедската грамота и въпросите на българското феодално право (La chrysobulle de Vatorédi et les problèmes du droit féodal bulgare) (*Valentin Al. Georgescu*); SPYRIDON D. LOUKATOS, 'Ο πολιτικός βίος τῶν Ἑλλήνων τῆς Βιέννης κατὰ τὴν τουρκοκρατίαν καὶ τὰ αὐτοκρατορικά πρὸς αὐτοῦς προνόμια (La vie politique des Grecs de Vienne au temps de la domination turque et leurs privilèges impériaux) (*Ariadna Camariano-Cioran*); Documente privind Unirea Principatelor, vol. III, Corespondență politică (1855 — 1859) (Documents sur l'Union des Principautés III. Correspondance politique) (*S. Iancovici*); GRGUR JAKŠIĆ et VOJISLAV J. VUČKOVIĆ, Спољна политика Србије за Владе кнеза Михаила (Први балкански савез) (La politique extérieure de la Serbie sous le règne du prince Michel) (*S. Iancovici*); G. L. ARŠ, Албанија и Епир в конце XVIII — начале XIX в. (Западно-Балканските пашалъци Османской империи) (L'Albanie et l'Épire à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e) (*S. Iancovici*); APOSTOLOS DASKALAKIS, 'Η ἐναρξίς τοῦ ἀγῶνος τῆς ἐλευθερίας. Θρύλος καὶ πραγματικότητα (Le commencement de la lutte de libération. Mythe et réalité) (*Ariadna Camariano-Cioran*); 681
- VASIL MARINOV, Принос към изучаването на произхода, бита и културата на Каравачаните в България (Beitrag zur Untersuchung der Herkunft, Lebensweise und Kultur der Karakatschanen in Bulgarien) (*S. Iancovici*); MIODRAG POPOVIĆ, Vuk Stef. Karadžić, 1787—1864 (*S. Iancovici*); Le mouvement des idées dans les pays slaves pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle (*Al. Dufu*); DOBROSLAV ST. PAVLOWITCH, Trkve brvnare u Srbiji (Les vieilles églises serbes en bois) (*Milana Paunceva et Paul Henri Stahl*); LES REVUES, Θεσαυρίσματα τοῦ ἑλληνικοῦ ἱστοιτοῦτου βυζαντινῶν καὶ μεταβυζαντινῶν σπουδῶν (*Ariadna Camariano-Cioran*); Prilozi za orijentalnu filologiju istoriju jugoslovenskih naroda pod turskom vladavinom (Revue de philologie orientale et d'histoire des peuples yougoslaves sous la domination turque) (*Mihai Guboglu*); Известия на Етнографския Институт и Музей (Bulletin de l'Institut et Musée d'Ethnographie), Книга VI (*Sava Iancovici*); Книга VII (page 762) (*Sava Iancovici*); Гласник на институтот за национална историја (Bulletin de l'Institut d'Histoire Nationale) (*Sava Iancovici*) 701
- Notices bibliographiques 743



V. Breanu
www.dacoromanica.ro

LE 80^e ANNIVERSAIRE DU PROFESSEUR VASILE GRECU

Le Professeur Vasile Grecu a vu le jour le 31 juillet 1885 à Mitocu Dragomirnei, en Bucovine, dans une famille paysanne. Fils de Manole Grecu et de son épouse Ana, il passa les années de sa jeunesse entre son village natal, la ville de Suceava (la vieille capitale voévodale de la Moldavie) et le monastère de Dragomirna, l'un des monuments d'art et d'histoire les plus fameux de sa province et de toute la Roumanie. Il suivit le lycée à Suceava, puis s'inscrivit à l'Université de Vienne (1905—1907) et à celle de Tchernovtsy (1907—1909). Aux Facultés de Philosophie de ces deux villes il fut notamment l'élève de Hans von Armin, P. Kretschmer, W. Kubitschek, E. Reich, F. Jodl, E. Bormann, S. Pușcariu (à Vienne) et de I. Jüthner, I. Hilberg, J. Kromayer (à Tchernovtsy). Formé par eux aux études classiques, le jeune licencié commença sa carrière comme professeur secondaire en Bucovine. Protagoniste des droits des Roumains dans sa province annexée à la couronne des Habsbourg, Vasile Grecu se réfugia en Roumanie quand la première conflagration mondiale éclata. L'entrée en guerre de la Roumanie en 1916 le trouva professeur au lycée de Constanța. Au moment tragique où la Roumanie allait signer l'armistice de Buftea, V. Grecu, tout comme les autres réfugiés roumains des Etats de l'Empire austro-hongrois, fut déclaré citoyen roumain. Cette mesure le mit ainsi à l'abri d'une extradition et de ses conséquences fatales. La paix revenue, Vasile Grecu fut nommé professeur au lycée Aron Pumnul de Tchernovtsy. Proclamé docteur ès lettres le 5 juin 1919 (sa thèse, demeurée en manuscrit, s'intitule *La faune et la flore dans le système philosophique de Platon*), il fut appelé à occuper en 1920 la chaire d'études sud-est européennes de l'Université locale. En 1922 cette chaire fut transformée en chaire d'études byzantines et il en resta le titulaire jusqu'en 1938 quand il fut transféré à Bucarest. Entre-temps, V. Grecu fut secrétaire de l'Institut d'histoire et de langue de Tchernovtsy, rédacteur de la revue *Candela* (10 volumes parus de 1924 à 1939) et membre de la Commission régionale pour les monuments historiques de Bucovine.

Le 23 mai 1936 l'unanimité de 29 voix le proclama membre correspondant de la Section d'histoire de l'Académie Roumaine. En 1937—1938 il fut doyen de la Faculté des Lettres de Tchernovtsy.

La mise à la retraite en 1938 du Professeur Demostene Russo, le titulaire de la chaire de byzantinologie à la Faculté des Lettres et Philosophie de Bucarest, entraîna la nomination à cette Université du professeur V. Grecu et de son collègue de Cluj, le professeur N. Bănescu. D'un commun accord ils s'en partagèrent les attributions. V. Grecu assumait le cours de littérature byzantine et N. Bănescu celui d'histoire byzantine. Le 1^{er} septembre 1947 V. Grecu prit sa retraite avec le titre de professeur honoraire.

Ultérieurement, la réorganisation des études scientifiques en Roumanie sous l'égide de l'Académie fit sentir combien le concours de l'helléniste et paléographe qu'est l'érudit professeur pourrait être précieux pour l'étude des sources juridiques du vieux droit roumain. C'est dans ces conditions qu'il reprit son activité scientifique à l'Institut d'Histoire.

Lors de la constitution de l'Association des études byzantines de Roumanie en 1963, Vasile Grecu en a été élu président à l'unanimité.

Le Professeur V. Grecu, qui a participé aux divers Congrès internationaux d'études byzantines jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale et qui a fait trois fructueux voyages de recherches au Mont Athos, pourrait être fier de sa large et multiple activité scientifique. Mais il est d'un naturel profondément modeste et d'une grande discrétion. Travailleur acharné, passionné de sa discipline, il n'a jamais brigué les honneurs. Aimé et respecté de ses élèves qu'il a toujours dirigés et encouragés paternellement, sans jamais chercher à leur imposer ses vues ou ses préférences, Vasile Grecu n'en continue pas moins à 80 ans à suivre le mouvement des études byzantines en général et à se tenir au courant des progrès de cette science.

On lui doit non seulement un grand nombre d'articles, mais plusieurs volumes intéressants les études classiques, surtout l'histoire et la littérature byzantine, l'art byzantin et post-byzantin (roumain) et même le droit byzantin et roumano-phanariote. Ses travaux sur les Traités de peinture byzantins (grecs et roumains), ses éditions critiques et traductions commentées de chroniqueurs byzantins du XV^e siècle, sa massive contribution à la publication des sources du droit roumain ancien, ses études sur plusieurs monuments de la littérature roumaine ancienne et leurs sources gréco-byzantines sont connus aussi bien en Roumanie qu'à l'étranger. On en trouvera ci-après une bibliographie, qui, sans être exhaustive, renferme tout l'essentiel.

Son 80^e anniversaire fournit l'occasion à notre Revue de féliciter chaleureusement le Professeur Vasile Grecu pour sa longue activité scientifique et de le prier, pour le bien de la science roumaine, de ne pas poser la plume. On nous permettra aussi de l'acclamer comme à Byzance, du cri répété de *πολλά ἔτη εἰς πολλά!*

LA REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX DU PROFESSEUR V. GRECU *

1. *Ioan Agârbiceanu*, Junimea literară, VI/6 (1909).
2. *Nicolae Iorga*, Junimea literară, VII/6 (1910).
3. *Utracvismul sau două limbi de predare în liceele (gimnaziile) românești din Bucovina*, Cețnăuți, 1912, 79 p.
4. *Viața politică și culturală în Bucovina în 1912*, Románismul, I, n^o 5–6, Bucarest, 1913, p. 246–285 (sous le pseudonyme *Doctor Juris*).
5. *Șt. O. Iosif*, Junimea literară, X/9 (1913), p. 152–157.
6. *Paiverinta Pietari, Nuvele finlandeze* traduse de V. Grecu, Bucarest, 1914, 133 p.
7. *Școala secundară românească în Bucovina*, Școala, V (1914), p. 160–175.
8. *Cicero, Cuvântare pentru M. Marcellus*. Traduction, Bucarest, 80 p.
9. *Cicero, Cuvântare de apărare pentru Titus Annius Milo (Pro Milone)*. Traduction du latin, Bucarest, VI + 160 p.
10. *Cornelius Nepos, Căpitani străluciți ai neamurilor străine și viețile lui Marcus Porcius Cato și a lui Titus Pomponius Atticus*. Traduction du latin, Bucarest, X + 256 p.
11. *Platon, Symposion (Ospățul sau discuțiunile asupra iubirii)*. Traduction du grec ancien, Bucarest, 172 p.
12. *Platon, Criton sau Despre datoria cetățeanului*. Traduit du grec ancien, Bucarest (1916), 80 p.
13. *Platon, Apărarea lui Socrates (Apologia lui Socrates)*. Traduction du grec par V. Grecu, Bucarest (1916), 111 p.
14. (C. R.) ** *Vasile Pârvan. Au căzut pentru libertate. Un cîntec de jale și de biruință*, Glasul Bucovinei, n^o 231 du 3. IX. 1919.
15. *Di. Iorga în Bucovina*, Glasul Bucovinei, n^o 231 du 3. IX. 1919; 236 du 9. IX. 1919 et 237 du 10. IX. 1919.
16. *N. Iorga îndrumător al literaturii românești. Cursurile de vară din Vălenii de Munte*, Glasul Bucovinei, n^o 729 du 19 juin 1921.
17. *Urme nouă de influență bizantină în literatura română*, Lui Nicolae Iorga Omagiu, 1871, 5/18 iunie 1921, Craiova 1921, p. 131–135.
18. *Erotocrîtul lui Cornaro în literatura românească*, Dacoromania, I, Cluj, 1920, p. 1–64 (et sous le même titre dans Codrul Cosminului, I (1924) p. 574–576 une note additionnelle).

* Certains travaux de jeunesse sont signés V. Greciuc.

** Sous le sigle C.R. nous désignons les principaux comptes rendus publiés par le Professeur V. Grecu.

19. *Congresul bizantinologilor*, Junimea literară, XIII (1924), p. 81—89.
20. *Eine Belagerung Konstantinopels in der rumänischen Kirchenmalerei*, Byzantion, I (1924), p. 273—289.
21. *Versiunile românești ale Erminiilor de pictură bizantine*, Codrul Cosminului, I (1924), p. 107—174.
22. N. P. Kondakov, *Codrul Cosminului* I (1924) p. 615—618.
23. (C. R.) Silviu Dragomir, *Vlahii din Serbia în sec. XII—XV*, *Codrul Cosminului* I 1924, p. 605.
24. (C. R.) N. Bănescu, *Cele mai vechi știri bizantine asupra Românilor de la Dunărea de Jos*, *Codrul Cosminului*, I (1924), p. 605.
25. (C. R.) I. D. Țicăloi, *Über die Nationalität und Zahl der von Kaiser Theodosios an Attila ausgelieferten Flüchtlinge*, Berlin, *Codrul Cosminului*, I (1924), p. 606—607.
26. (C. R.) Leca Mprariu, *Războiul Troadei*, Junimea literară, XIII (1924), p. 182—184.
27. *Darstellungen altheidnischer Denker und Schriftsteller in der Kirchenmalerei des Morgenlandes*, Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique, XI, Bucarest, 1924, 67 p.
28. *Latin «morem» și «aestimatum»*, *Codrul Cosminului*, I (1924), 569—570.
- 28 bis. *Vechi odoare neprețuite*, *Calendarul Glasul Bucovinei*, VI (1925), p. 16—30.
29. *Cronograful lui Doroteiu al Monembasiei. Probitatea știrilor contemporane*, *Codrul Cosminului*, II (1925), Cernăuți, 1927, p. 537—556.
30. *Din frumusețile vechilor noastre biserici*, *Calendarul Glasul Bucovinei*, VIII (1927), p. 12—25 + 11 fig.
31. *Din pictura vechilor noastre biserici*, Junimea literară XIV (1925), 401—406.
32. (C. R.) Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Junimea literară, XV (1926), p. 276—281
33. *Originea cronicilor românești*, Omagiu lui Ion Bianu din partea colegilor și foștilor să elevi, Bucarest, 1927, p. 217—223.
34. *Alimoni. Etimologie*, *Codrul Cosminului*, IV—V (1927—1928), p. 311.
35. (C. R.) Γεωργίου Σωτηρίου, Παρατηρήσεις εις νεωτέρας θεωρίας περί της βυζαντινής ζωγραφικής κατά τους χρόνους των Παλαιολόγων et G. A. Soteriou, *Die Byzantinische Malerei des XIV. Jahrhunderts in Griechenland*, *Codrul Cosminului*, IV—V (1927—1928), p. 596—600.
36. (C. R.) N. Cartoian, *Cel mai vechi zodiac românesc*. Ioan Bilețchi-Albescu : *Din vechea toponomastică a României. Celții în toponomastica României*. L. M. *Dialectul istroromân*, *Codrul Cosminului*, IV—V (1927—1928), p. 319—320.
37. *Eugen Herzog*, *Codrul Cosminului*, IV—V (1927—1928), p. 323—324.
38. *Iosif Popovici*, *Codrul Cosminului*, IV—V (1927—1928) p. 321—322.
39. (C. R.) P. Henry, *Folklore et iconographie religieuse*, *Codrul Cosminului*, IV—V (1927—1928), p. 600—604.
40. (C. R.) N. Bănescu, *Un récit en grec vulgaire de la construction de Sainte-Sophie. Un fragment inédit du Poème à Spanéas. Opt scrisori turcești. Chilia und das byzantinische Xηλή*, *Codrul Cosminului*, IV—V (1927—1928), p. 604—606.
41. (C. R.) O. Tafrafi, *Le siège de Constantinople dans les fresques des églises de Bucovine*, *Codrul Cosminului*, IV—V (1927—1928), p. 606—607.
42. (C. R.) Al. Busuioceanu, *Influences arméniennes dans l'architecture du Bas-Danube. Une miniature inédite du XIII^e s., œuvre de Pietro Cavallini*, *Codrul Cosminului*, IV—V (1927—1928), p. 607—608.
43. (C. R.) N. Cartoian, *Legenda lui Avgar în literatura românească*, *Codrul Cosminului*, IV—V (1927—1928), p. 609—611.

44. *Ursprung der altrömischen Chroniken*, Deuxième Congrès international des études byzantines, Belgrade, 1927, Comptes rendus, Belgrade, 1929, p. 176—184.
45. *La curțile lui Atila*, Junimea literară, XVIII, n° 5—8 (1929), p. 153—163.
46. *Ce a salvat imperiul bizantin de invazia popoarelor barbare*, Codrul Cosminului, VI (1929), p. 480—483.
47. *Die Hermeneia τῆς ζωγραφικῆς τέχνης*, Byzantinische Zeitschrift, 30 (1929/1930), p. 619—622.
48. *Contribuții la studiul izvoarelor manualului de pictură bizantină*. Închinare lui N. Iorga cu prilejul împlinirii vârstei de 60 ani, Cluj 1931, p. 189—195.
49. *Manualul de pictură a lui Dionisie din Furna în românește*, Codrul Cosminului, VII (1931), p. 51—59.
50. *Volksbewusstsein rettete das byzantinische Reich in seinem Anfängen vor den barbarischen Häuptlingen*, II^e Congrès International des études byzantines, Athènes, 1930, Comptes rendus par A. C. Orlandos, Athènes, 1932, p. 137—144.
51. (C. R.) Paul Henry, *Les églises de la Moldavie du Nord des origines à la fin du XVI^e siècle*, Paris, 1930, Codrul Cosminului, VII (1931—1932), p. 489—496.
52. (C. R.) Ἐπετηρὶς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν VI 1929, Athènes, 1929, Codrul Cosminului (1931—1932), p. 496—502.
53. (C. R.) Dan Simonescu, *Sibilele în literatura românească*, Bucurest, 1928, Codrul Cosminului, VII (1931—1932), p. 513—514.
54. *August Heisenberg — 13 noembrie 1889—22 noembrie 1930*, Codrul Cosminului, VII (1931—1932), p. 551—565.
55. (C. R.) P. P. Panaitescu, *La littérature slavo-roumaine et son importance pour l'histoire des littératures slaves*, Prague 1931, Codrul Cosminului, VII (1931—1932), p. 508.
56. *Influența bizantină în literatura română*. Conferință ținută la Universitatea liberă din București în ziua de 23 Noembrie 1932, Cernăuți, 1933, 19 p.
57. *Byzantinische Handbücher der Kirchenmalerei*, Byzantion, IX—2 (1934), p. 675—701.
58. *Cărți de pictură bisericească bizantină*, Candela, 43 (1932), p. 105—137.
59. *Cetățeanul român din Priscus la curțile lui Atila*, Codrul Cosminului, VIII (1933—1934) p. 432—439.
60. (C. R.) E. Gerland, *Die Genesis der Notitiae Episcopatum*, V. Laurent, *Le Corpus Notitiarum Episcopatum Ecclesiae Orientalis*, Codrul Cosminului, VIII (1933—1934) p. 491—493.
61. *Gheorghe Balș (25 aprilie 1868—22 septembrie 1934)*, Codrul Cosminului, VIII (1933) p. 579—588.
62. *Eine kritische Ausgabe der Ἐρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης*, Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, IX, Sofia, 1935, p. 225—237.
63. *Influențe străbuni în vechea iconografie bisericească a Moldovei*, Codrul Cosminului, IX (1935), p. 237—242 + 3 pl.
64. *O ediție critică a cărții de pictură bisericească bizantină*, Codrul Cosminului, IX (1935), p. 103—128.
65. *Neue Handschriften der Ἐρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης*, Εἰς μνήμην Σπ. Λάμπρου, Athènes, 1935, p. 303—310.

66. *Cărți de pictură bisericească bizantină. Introducere critică a versiunilor românești atât după redacțiunea lui Dionisie din Furna tradusă la 1805 de arhimandritul Macarie, cît și după alte redacțiuni mai vechi. Traduceri anonime cu 6 planșe afară de text*, Cernăuți, 1936, VIII + 426 p. (paru aussi dans *Candela*, XLIII—XLVI, 1932—1935).
67. (C. R.) N. Iorga, *Histoire de la vie byzantine*, N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Codrul Cosminului, IX (1935), p. 293—295.
68. (C. R.) N. Cartoian, *Poema cretană Erotocrit în literatura românească și izvorul ei necunoscut*, Bucurest, 1935, Codrul Cosminului, IX (1935), p. 296—297.
69. (C.R.) G. Morávsik, *Ἑλληνικὸν ποίημα περὶ τῆς μάχης τῆς Βάρνης*, Budapest, 1935, Codrul Cosminului, IX, p. 299—303.
- 69 bis. (C.R.) *Orientalia Christiana Analecta*, 101, Rome 1935, Codrul Cosminului, IX (1935), p. 304—311.
70. *Die Darstellung des Kairos bei den Byzantinern*, Atti del V Congresso Internazionale degli Studi bizantini, Rome, 20—26 Settembre 1936 (Studi bizantini e neoellenici, VI, 147—154).
71. *Manuscrisul din „1654” pretins pierdut al Învățăturilor lui Neagoe Basarab*, Convorbiri literare, 10—11—12. Oct. Dec. (1939), p. 1851—1865.
72. *Izvorul principal bizantin pentru Cartea cu Învățătură a diaconului Coresi din 1581; Omiliile patriarhului Ioan XIV Caleca (1334—1347) (=Academia Română, Studii și Cercetări, XXXV) Bucurest, 1939, 167 p. + 6 pl.*
73. *Filosofi păgîni și Sibile în vechea noastră pictură bisericească*. *Arta și tehnica grafică*, 10, (1940), p. 29—41.
74. *Un letopiseș al Țării Moldovei la Muntele Athos*, Codrul Cosminului, X—XII (1940), p. 547—549.
75. *Prima ediție a lui Stavros și Matei al Mirelor*, Codrul Cosminului, X—XII (1940), p. 544—547.
76. *Părerii contemporane despre Constantin Mavrocordat, Alexandru Ghica și Mihail Sturza*, Codrul Cosminului, X—XII, (1940), p. 526—529.
77. (C.R.) P. Henry, *Le problème des nationalités*, Paris, 1937, Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 614—615.
78. (C.R.) Gh. Cioran, *Σχέσεις τῶν βυζαντινῶν χωρῶν μετὰ τοῦ Ἄθω*, Athènes, 1938; Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 621—624.
79. (C.R.) G. Stadtmüller, *Osmanische Reichsgeschichte und balkanische Volksgeschichte*, Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 625—628.
80. (C.R.) L. Gáldi, *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes*, Budapest, 1939; Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 628—632.
81. *Informațiuni bibliografice. Al 5-lea Congres de studii bizantine. Institutul francez de studii bizantine*, Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 655—667.
82. *Oreste Tafrali (1876—1937)*, Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 668—676.
83. *Iulian Ștefănescu (1880—1937)*, Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 676—679.
84. (C.R.) N. Cartoian, *Cărțile populare în literatura românească*, II, Bucurest, 1938; Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 615—621 et *Südost-Forschungen*, V (1940), p. 695—697.
85. *Abstammung des Historikers Petros Patriklos*, *Byzantinische Zeitschrift*, 40 (1940), 448.
86. *Scrisoarea de dedicație a istoricului Critobol către Mahomet II Cuceritorul*, *Mélanges Drouhet*, Bucurest, 1940, 8 p.
87. *Erminii de pictură bizantină*, *Candela* (1939—1941), Cernăuți, 1942, p. 489—515.

88. *Abriss der rumänischen Byzantinistik*, Südost-Forschungen, VII (1942), p. 164—201.
89. *Învățăturile lui Neagoe Basarab, domnul Țării românești (1512—1521). Versiunea grecească editată și însoțită de o introducere și traducere în românește* (= Academia Română, Studii și cercetări, LX), Bucurest, 1942, 244 p. + 16 pl.
90. *O versiune nouă a unei învățături a lui Neagoe Basarab*, Omagiu lui Ioan Lupăș la împlinirea vârstei de 60 de ani, August 1940, Bucurest, 1943, p. 295—316 (les tirages à part portent la date 1941).
91. *Menander Protiktor und der persische Gesandtschaftsbericht Petros' Patrikios*, Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique, XXII, 2 (1941), p. 78—84.
92. (C. R.) N. Cartoian, *Istoria literaturii române vechi*. I. Bucurest, 1940, Convorbiri literare 74 (1941) 918—920 et Südost Forschungen, VI (1941), p. 700—701.
93. (C. R.) H. Erbse, *Fragmente griechischer Theosophien*, Hamburg, 1941, Byzantinische Zeitschrift, 42 (1942), p. 208—211.
94. *Un vechi motiv de folklor italian în românește*, Revista istorică română, XI—XII (1941—1942), 1943, p. 35—45.
94. (C. R.) D. Russo, *Studii greco-române*. Opere postume; *Arhiva românească*, III—VI (1939—1941); Cercetări literare; Südost-Forschungen, VIII (1943), p. 332—342.
95. *Și totuși Învățăturile lui Neagoe Basarab*, Convorbiri literare, 4 (1944), 7 p.
96. *Și totuși Învățăturile lui Neagoe Basarab* (II), Convorbiri literare, 7, (1944), 30 p.
97. *Viața Sfântului Nifon, O redacțiune grecească inedită, editată, tradusă și însoțită cu o introducere de Vasile Grecu* (Institutul de istorie națională din București), 1944, 195 p. + 5 pl.
98. *Zu den Interpolationen im Geschichtswerke des Laonikos Chalkokondyles*, Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique XXVII (1946), p. 92—94.
99. *Das Geburtsjahr des byzantinischen Geschichtschreibers Nikephoros Gregoras*, Académie Roumaine, Bulletin de la section historique, XXVII (1946), p. 56—61.
100. *Hat Georgios Synkellos weite Reisen unternommen?*, Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique, XXVIII, 2 (1947), p. 241—245.
101. *Bemerkungen zu Theophanes Homologetes*, Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique, XXVIII, 2 (1947), p. 246—251.
102. *Bemerkungen zu Prokop's Schriften*, Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique, XXVIII, 2 (1947), p. 233—240.
103. *Istoricul bizantin Duca, Omul și opera sa. O ediție critică a cronicii lui. Importanța lui Duca pentru istoria Românilor*. Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii Istorice, seria III, t. XXIX, mémoire 16, Bucurest, 1947, p. 591—662.
104. *Autour du De Signis de Nicéas Choniates*, Revue des études byzantines, VI, 1 (1948), p. 58—66.
105. *Pour une meilleure connaissance de l'historien Doukas*, Mémorial Louis Petit, Paris, 1948, p. 128—141.
106. *Nicéas Choniates a-t-il connu l'histoire de Jean Cinnamos?* Revue des études byzantines, VII, 2 (1950), p. 194—204.
107. *Bizanțul și Catolicismul în trecutul nostru îndepărtat. Bizanțul și înființarea mitropoliei Țării Românești*, Studii teologice, seria II (1950), p. 556—568.
108. *E autentic locul din Flavius Josephus despre Domnul Iisus Hristos?* Studii teologice, seria II, III (1951), p. 559—562.
109. *La valeur littéraire des œuvres littéraires historiques byzantines*, Byzantinoslavica, XIII (1952—1953), p. 252—270.

110. *La chute de Constantinople dans la littérature populaire roumaine*, Byzantinoslavica, XIV (1953), p. 55–81.
111. *La signification de Hieron Stomion*, Byzantinoslavica, XV, 2 (1954), p. 209–213.
112. *Legiuirea Caragea*, Ediție critică. Ed. Acad. R.P.R., Bucurest, 1956 (auteur des p. XI–XXIV, 2–182, 192–202).
113. *Kritobulos aus Imbros. Sein wahrer Name. Die Widmungsbriefe. Die Ausgabe. Das Geschichtswerk*, Byzantinoslavica, XVIII, 1 (1957), p. 1–17.
114. *Pravilniceasca Condică 1788*. Edit. crit. Ed. Acad. R.P.R. Bucurest, 1957 (auteur des pp. 10–12, 18–32, 33–157, 181–185).
115. *Codul Calimah*. Ed. critică, Ed. Acad. R.P.R. 1958 (auteur des pp. 15–17, 30–34, 38–858.)
116. *Ducas, Istoria turco-bizantină (1341–1462)*, ediție critică de Vasile Grecu (= Scriptoros byzantini I), Ed. Acad. R.P.R., 1958, 503 p.
117. *Laonic Chalcocondil. Expuneri istorice*. În românește de V. Grecu (= Scriptoros byzantini II), Ed. Acad. R.P.R., 1958, 355 p.
118. *K voprosu o biografii i istoriceskom trude Laonika Halkokondila*, Vizantijskij Vremennik, XIII (1958), p. 198–210.
119. *Stavrinos, Eine gar schöne Erzählung über Michael den Wojewoden* (Σταυρινοῦ διήγησις ὠραιοτάτη τοῦ Μιχαῆλ βοεβόδα). *Ein venezianer Volksbuch*, Berliner Byzantinistische Arbeiten, IV, Berlin, 1960, p. 180–206.
120. *Cartea românească de Invățătură 1646*. Ediție critică, Ed. Acad. R.P.R., Bucurest, 1960, (auteur des p. 28–31 et 199–259).
121. *Critobul din Imbros. Din domnia lui Mahomed al II-lea. Anii 1451–1467*. Ediție de Vasile Grecu (= Scriptoros byzantini IV), Ed. Acad. R.P.R., 1963, 379 p.
122. *Das Memoirenwerk des Georgios Sphrantzes*, Actes du XII^e Congrès International des Études byzantines, II, Belgrade, 1964, p. 327–341.
123. *Georgios Sphrantzes, Leben und Werk. Makarios Melissenos und sein Werk. Die Ausgabe*, Byzantinoslavica, XXVI, 1, p. 62–73.
124. *Byzantinische Quellen zu den rumänischen Gesetzbüchern aus den Jahren 1646 und 1652*, Revue des études sud-est européennes, tome III (1965), n^{os} 1–2, Bucurest, Ed. Acad. R.P.R., p. 283–289.
125. Βοεβόδος. *Slavischer Ursprungs oder Homoionymie?*, Festschrift Fr. Dölger, München 1966 (sous presse).
126. *Gheorghe Sphrantzes, Cronica 1401–1477*. Ediție critică, text grecesc și traducere românească (chronicon minus. În anexă: Pseudo-Sphrantzes adică Macarie Melissenos: Chronicon maius 1401–1478), Bucurest 1966 (sous presse).
127. *Manuels byzantins de peinture*. Edition critique du texte grec par V. Grecu (en préparation).

Petre Ș. Năsturel

**CONTACTS BALKANIQUES ET REALITES ROUMAINES
AUX CONFINS DANUBIENS DU ROYAUME DE HONGRIE.
À PROPOS DE LA PUBLICATION DE NOUVELLES
SOURCES CONCERNANT BASARAB**

par MARIA HOLBAN

La découverte d'un nombre de documents inédit ayant trait aux vicissitudes des régions frontières danubiennes du royaume de Hongrie au début du XIV^e siècle ainsi qu'aux premiers contacts entre l'angevin de Bude, Charles-Robert, et le « grand voïvode » roumain, Basarab, fournit à leur éditeur l'occasion d'un nouvel aperçu sur les sources documentaires éclairant ce moment de l'histoire roumaine.

Les pièces inédites d'un indéniable intérêt, dont il est question, furent publiées en 1964 dans la revue « Történelmi Szemle¹ » par l'historien magyar G. Györffy au cours d'un essai de reconstitution des événements ayant précédé l'accord intervenu entre le roi et son nouveau vassal, accord dont on constate l'existence en 1324, quand Basarab est nommé pour la première (et unique) fois dans un diplôme royal « wayvoda noster transalpinus ». Or, c'est à la suite d'une interprétation spéciale des nouvelles pièces inédites, complétées par endroits par le témoignage de textes moins rigoureux, qu'on prétend fixer le moment de cet accord avant le 23 octobre 1317, date de la première de ces pièces, et faire exécuter à ce même voïvode roumain une série de volte-faces inco-

¹ 1964, VII, 3-4, pp. 537-568. G. Györffy, *Adatok a románok XIII. századi történetéhez és a román állam kezdetéhez*. Nous ne nous occupons ici que de la seconde partie, concernant les textes inédits du XIV^e siècle ; la première partie de cet article, relative aux textes inédits du XIII^e siècle, fut publiée dans le n^o 1 de cette même revue et constitue un sujet à part.

hérentes, d'une flagrante inconséquence, baptisée néanmoins du nom de « politique réaliste ». L'analyse critique des pièces à l'appui nous permettra de démêler l'enchaînement réel des événements et d'en déterminer la logique nécessaire. Des quatre documents produits, seuls les deux derniers mettent en cause directement Basarab ; les deux premiers se rapportant aux services rendus par les nobles de la lignée de Balog dans les luttes que le roi dut soutenir avec ses grands féodaux en révolte ouverte contre l'autorité royale. Le dernier des quatre documents appartient également à la série des chartes octroyées à cette famille Balog. Il s'y agit cette fois plus spécialement des mérites du plus jeune des frères — Denys Szechy — et du rôle important qu'il remplit comme châtelain du château royal de Mehadia, chargé de tenir en échec les éventuelles attaques des voisins : le despote bulgare, le voïvode roumain et le roi serbe « schismatique » Etienne Ouroš, « comme aussi d'empêcher les fréquentes incursions des Tatars sur les confins du royaume de Hongrie. Sur le fond commun de ces trois diplômes d'un caractère en quelque sorte identique, se détache plus nettement le troisième d'un genre tout particulier, car il consiste en une simple déclaration (une « protestatio ») dûment enregistrée le 18 juin 1325 par devant une instance de notoriété, dans l'espèce la chancellerie du « comes capellae »² du roi, accusant formellement Etienne « fils du feu comte Parabuch », noble d'origine coumane, établi dans le Banat et rallié à l'autorité des derniers rois de Hongrie — d'avoir tenu des propos malsonnants à l'égard de la puissance royale, qu'il aurait rabaisée au-dessous de celle du transalpin Basarab, infidèle à la sainte couronne, affirmant qu'elle ne saurait aucunement ni lui être comparée, ni lui être opposée³.

Mais il faut bien préciser que ce genre de déclarations « per modum protestationis » n'engage que la personne du déclarant. L'instance qui

² Titre porté par le secrétaire et chef de l'archive du roi.

³ Mais cette déclaration n'intervient que pour justifier la blessure portée par le déclarant au noble dénoncé par lui huit jours après l'entretien relaté de la sorte. Assez curieusement, sur le moment même, le déclarant s'était borné à reprendre seulement en paroles l'auteur d'un pareil blasphème, ayant été, selon ses dires, empêché par certains de ses compagnons de « lui faire tout le mal en son pouvoir pour ces propos à ce point illicites et empreints d'une telle infidélité ». Néanmoins, à l'aube du neuvième jour ce même Etienne fils de Parabuch fait irruption avec des complices armés, rassemblés dans le courant de la nuit, pour égorger son contradictoire, sans que l'on puisse bien comprendre le motif d'un pareil attentat, puisque selon les termes de la déclaration il n'y avait pas eu jusque là la moindre voie de fait. Tout aussi curieusement c'est le déclarant pris à l'improviste qui a raison de ses agresseurs, et qui réussit à blesser l'auteur principal de l'agression. Comme la chose ne pouvait manquer d'étonner, on l'expliquait par le secours divin. Les circonstances rapportées semblent plutôt suspectes. En somme le déclarant pour justifier la blessure faite au noble couman invoque la légitime défense, et pour discréditer sans retour sa victime rapporte les propos séditieux cités plus haut.

lui délivre un acte faisant foi de cette déclaration atteste simplement qu'à la date et à l'endroit mentionnés elle a enregistré les dires de la partie qui s'est présentée devant elle. La rédaction de l'acte se borne à consigner ces dires, sans les contrôler ou les censurer. Ainsi donc il résulte clairement que la désignation d'*infidèle à la sainte couronne* appliquée à Basarab ne doit pas être attribuée au secrétaire du roi, qui ne fait que recevoir la déclaration, mais au déclarant lui-même. Ce simple fait en diminue singulièrement la portée. Or, c'est sur la foi de ces mots censés appartenir au « comes cappellae » que l'éditeur de ce texte a cru pouvoir déterminer une nouvelle phase de la politique changeante (!) de Basarab. On aurait la preuve de quatre changements à vue dans un intervalle de six ans !

Mais à côté de cette versatilité inquiétante, on signale aussi un autre trait de la politique « réaliste » de Basarab. Il s'agit cette fois d'une coalition ou système d'alliances balkaniques combinées pour tenir en échec l'empereur de Constantinople et le roi de Hongrie. La participation en 1323 à l'expédition visant la capitale byzantine et la coopération anti-serbe de 1330 vouée à la catastrophe de Velbujd, en constituent la plus éloquente illustration. A ces éléments s'ajoute encore la constante présence des Tatars, ne s'expliquant semble-t-il que par une alliance de tous les instants qui s'affirme en 1326 (!) à Mehadia (!) et en 1330 en Valachie (!) à l'occasion de la campagne malencontreuse du roi sur le territoire de son ancien vassal.

Avant de procéder à l'analyse critique des textes inédits il nous faudra fournir quelques éclaircissements préliminaires sur les données essentielles du problème principal, dont il n'est question qu'indirectement à cet endroit, et qui consiste à déterminer clairement quel fut le détenteur réel à ce moment là du territoire et du château de Severin. Car ce point suffira à expliquer à la fois l'accord de 1324 et le conflit de 1330.

On constate qu'à partir de l'année 1279 ⁴ le Ban de Severin a disparu définitivement de la liste des grands officiers de la couronne qui figure inmanquablement dans le protocole final des diplômes solennels octroyés par le roi. Or, cette liste des grands officiers de la couronne est le miroir fidèle de l'état réel des grandes charges du royaume, du moins jusqu'en 1350, quand le roi Louis passe outre à cette pratique constante jusque là et fait figurer sur cette liste un ban de Severin de nom seulement, et non de fait ⁵. Mais jusqu'à cette date on peut parfaitement contrôler l'existence concrète des grandes charges du royaume au moyen de cette liste. Connaissant cette concordance absolue avec la réalité qui se main-

⁴ « Studii », 1962, 2, p. 315.

⁵ Ibidem, p. 334.

tient durant tout le règne du premier angevin de Hongrie, on est frappé de rencontrer tout à coup sur cette liste des grands officiers la mention d'une qualité n'y figurant pas normalement, à savoir celle de châtelain de Mehadia, mention qui paraît d'abord dans le protocole final d'un diplôme du 20 février 1323 et réparaît encore sept fois dans le courant de cette même année, et une seule fois en 1324 (22 février). On la trouve toujours accolée comme qualité subsidiaire au titre principal de grand sénéchal porté par Denys Szechy. Or, cette qualité mineure de châtelain de Mehadia, qui n'a rien à voir avec les grandes charges du royaume uniquement représentées sur cette liste, ne figure à cette place que pour suppléer à l'absence forcée du ban de Severin, dont elle semble annoncer le retour prochain. L'insertion de cette qualité constituait une sorte d'engagement et de promesse de la part du roi, désignant ainsi le ban *in spe* de Severin. La preuve la plus évidente nous en est fournie par la disparition définitive de cette qualité subsidiaire dans le protocole final des diplômes royaux dès après la conclusion de l'accord passé avec Basarab. À partir de ce moment Denys Szechy ne conserve plus que son titre de grand sénéchal, en dépit du fait qu'il continue d'exercer effectivement sa charge de châtelain de Mehadia, et de Jdioara, c'est-à-dire de remplir l'office d'une sorte de ban de Severin privé d'une bonne partie du territoire devant relever de sa charge. Cette situation marquait croyait-on une seconde étape provisoire, après celle ayant pris fin avec la résistance opiniâtre du château de Mehadia refusant de se soumettre au roi pendant un intervalle assez long. Or, il est évident que pendant la durée de cette résistance il n'avait pu nullement être question d'une reprise possible de Severin.

C'est à la lumière de ces faits que nous devons analyser les diplômes octroyés par le roi en 1317, 1322 et 1329 aux nobles de la lignée Balog en récompense de leurs services.

Le diplôme du 23 octobre 1317 octroyé aux frères Pierre, Ladislas, Nicolas, Paul et Denys de la lignée Balog nous retrace un épisode du plus haut intérêt, lié à la situation du château rebelle de Mehadia. A un moment qui n'est pas autrement déterminé, mais qui se place après le combat de « Ruzgun » (Rozgony), avec les grands féodaux en rupture de ban de fidélité — et dont la date nous est connue, 1312 — l'un des frères de la lignée Balog, le comte Paul de Somogy (Symigiensis) ayant eu l'occasion de capturer le « bar Théodore », le roi décide d'exploiter ce succès pour obtenir la reddition du château de Mehadia, relevant de ce même ban Théodore et détenu par son fils également rebelle, allié au despote Michel de Vidin. A cet effet il envoie sous les murs du château le

comte Paul avec son prisonnier que celui-ci exhibe lié aux queues des chevaux. L'effet ne se fait pas attendre. Les rebelles du château attaquent les gens du roi, et il en résulte un engagement dont nous n'avons pas de données très claires. Le roi dans son diplôme vante la conduite de son féal qui aurait remporté une victoire sur les gens du noble rebelle et des troupes alliées du despote bulgare, dont il aurait même capturé quelques prisonniers qu'il aurait envoyés au roi en signe de victoire. Mais il semble bien que cette victoire ne s'est bornée qu'à cette capture, jugée si glorieuse, car nulle part il n'est question de la reddition du château ou de la mise en fuite des alliés bulgares. Bien mieux, la mention spéciale de l'aide considérable fournie par le despote de Vidin (*cum potentia domini despoth de Budinio*) semble justifier ou atténuer un insuccès réel. Le fait qu'on ne proclame ni le but poursuivi par la démonstration spectaculaire effectuée, ni l'échec des rebelles, dont la sortie avait eu pour objectif fort probablement la délivrance du ban Théodore, donne fort à réfléchir. Il semble que tout l'incident finit en queue de poisson. Le diplôme s'achève sur un autre exploit du même Paul auquel est associé, cette fois, son frère Nicolas. Ces deux frères se mesurent sous les murs du château fort de Deva en Transylvanie avec les fils de l'ancien voïvode rebelle de Transylvanie, Ladislas Kán, mort en 1315, et les fils également rebelles de l'ancien palatin Etienne Akos, mort en 1311. Ici non plus on n'enregistre aucun succès réel. On note que les deux frères y firent leur devoir, et ce même Paul y fut « blessé à mort » (!) (*letaliter... vulneratus*) d'une flèche qui l'atteignit au pied. On peut observer que tout ce diplôme semble lui être particulièrement consacré. Depuis sa participation au combat de Rozgony en 1312, où l'un de ses frères fut blessé « à mort » d'un coup de sabre à la main, et où lui-même vit s'effondrer sous lui le destrier du roi qu'il montait à cette occasion, jusqu'à cette blessure reçue devant le château de Deva, à une date que l'on peut supposer de peu antérieure à celle du diplôme, le premier rôle lui revient tout naturellement.

Nous le retrouvons encore dans le diplôme suivant octroyé le 16 mars 1322 à trois seulement des frères de la lignée Balog : à savoir Pierre, Nicolas et Denys. Paul y est nommé dans une parenthèse, rappelant sa mort sous le château de « Megeriuche » (= Medjurača) ⁶ détenu alors par les fils du ban rebelle de Slavonie, Henri de la lignée Heder, car en dépit de sa blessure « mortelle » reçue sous les murs de Deva, ce n'est que dans une campagne ultérieure qu'il fut tué, transpercé d'une flèche lancée par les rebelles assiégés dans le château de « Megeriuche ».

⁶ Dans le Banat serbe.

Après avoir déploré la mort de Paul, le roi vante les exploits de ses frères, Nicolas et Denys, dans la campagne de Serbie et rappelle leur rôle dans l'assaut du château de Deva, ordonné par lui contre ses détenteurs rebelles, qui cette fois se réduisent aux seuls fils du voïvode défunt de Transylvanie, sans nulle mention des fils de l'ancien palatin Etienne Akos. Enfin se rappelant l'existence d'un autre frère — Ladislas — nommé dans le premier diplôme (de 1317), mais omis dans l'adresse de celui-ci (du 16 mars 1322) il s'empresse de reconnaître son héroïsme dans une circonstance n'ayant rien de guerrier. Le roi se promenant un jour d'hiver avec quelques fidèles sur la glace de la rivière Bodrog celle-ci se rompit sous leur poids et le roi faillit périr sous les glaçons dont il ne fut tiré que par le dévouement intrépide du fidèle Ladislas.

Il convient de marquer ici un temps d'arrêt pour discuter les conclusions que l'on entend tirer de ces deux diplômes. Se fondant sur les termes pompeux du roi évoquant la « victoire » et le « triomphe » du comte Paul devant le château de Mehadia, l'auteur conclut à la conquête de cette place réalisée à ce moment, c'est-à-dire avant le 23 octobre 1317. Il croit même pouvoir préciser qu'elle eut lieu dans le courant de l'automne de 1316 et qu'elle aurait « coïncidé avec la révolte du palatin Kopaz de la lignée Barsa, des fils d'Etienne de la lignée Akos, des fils du voïvode Ladislas de la lignée Kán, de Pető fils de Petene et de Mayos fils de Mayos » (p.539). Quant aux détails de cette conquête, ils résulteraient du recoupement des informations fournies par le diplôme de 1317 avec celles offertes par un autre diplôme royal octroyé au comte Martin, fils de Bugar le 26 juillet 1324 et dans lequel sont rappelés en général les services rendus dans diverses expéditions et affaires intéressant l'honneur du roi « et spécialement dans notre expédition que nous fîmes vers Zagreb, et dans une autre expédition que nous eûmes sous le château de Mehadia „ubi specialiter studiosa ipsius procuratione et fideli ministerio ipsum castrum, quod Johannes filius Theodorii bani contra nostram maiestatem rebelliter detinebat, recuperavimus et nostre subiecimus ditioni” ». Finalement, après une mention générale de ses services rendus contre les nombreuses attaques venues d'Autriche et de Bohême, le roi rappelle ses mérites « in deferendo pluribus vicibus nostras legaciones ad Bazarab woyvodam nostrum Transalpinum, ubi sue legacionis officium indefesse exhibuit et impendit ». Mais ces informations ne concordent guère entre elles. L'engagement de sous Mehadia dont parle le diplôme de 1317 n'a rien à voir avec l'expédition royale mentionnée en 1324. Le roi dit clairement en 1317 qu'il envoya (transmissemus) sous ledit château son fidèle Paul pour y conduire et y exhiber son prisonnier, cependant que la red-

dition du château — selon le diplôme de 1324 — eut lieu à la suite d'une expédition royale, donc en présence du roi, sans que pour autant on puisse songer à une conquête ou une prise d'assaut, car les termes employés nous font clairement entrevoir un accord par composition, réalisé par les soins diligents et le ministère dévoué du fidèle comte Martin. D'ailleurs en 1322 le ban Théodore et ses deux fils, dont l'ancien rebelle Jean, se présentent librement devant le roi pour faire entériner la donation de presque toutes leurs terres des comitats de Cenad, Timis et Caras au notaire particulier du roi, à l'occasion de son mariage avec la propre fille du ban Théodore. Or, dans le diplôme de confirmation du roi, celui-ci vante longuement les mérites du donataire sans accorder la moindre attention à la personne des donateurs qu'il ne qualifie ni de fidèles, ni d'infidèles, attitude qui s'explique fort bien par les circonstances d'une reddition consentie *in extremis* ⁷.

Nous ne croyons donc pas que les conditions de toute évidence différentes mentionnées en 1317 et en 1324 se rapportent au même moment et qu'on puisse parler de la *conquête* en 1316 du château de Mehadia au cours d'une action dans laquelle se seraient distingués ensemble Paul de la lignée Balog et le comte Martin fils de Bugar (p. 539). Nous avons vu que les mérites de ce dernier dans cette affaire étaient d'une nature bien différente. Mais on invoque aussi des arguments chronologiques ⁸. Du fait que dans le diplôme de 1324 l'expédition royale à Mehadia se trouve mentionnée après celle de Zagreb on croit pouvoir identifier cette dernière avec l'expédition qui eut lieu en Slavonie contre les fils du ban Henri de la lignée Heder, mentionné aussi dans le diplôme de 1322 quand il est question du siège du château de *Megeriuche*. On nous dit que cette action eut lieu dans le courant de l'été de 1316. Ainsi donc l'expédition contre le ban Théodore et ses fils devrait également être située dans le courant de l'automne de 1316. Mais une première objection se présente aussitôt. C'est que le comte Paul qui mourut d'une blessure reçue à « Megeriuche » était bien vivant lors de la rédaction du diplôme du 23 octobre 1317, preuve que l'action de « Megeriuche » n'a point eu lieu en 1316.

⁷ Enfin en 1329, deux ans après la mort du ban Théodore, ses fils *vendent* à leur beau-frère les propres terres qui lui avaient été données, en y ajoutant encore trois possessions dont la valeur seule ne pouvait correspondre à la somme importante de mille marcs passée dans l'acte de vente. Ce fait curieux pourrait s'expliquer par les circonstances spéciales ayant présidé à la donation de l'année 1322, quand le ban Théodore pouvait craindre de perdre ses possessions situées en grande partie dans la région du château de Mehadia et quand la protection du notaire particulier du roi devait lui sembler singulièrement précieuse.

⁸ Quant à la date des attaques des nombreuses armées venues d'Autriche et de Bohême, il semble que celle-ci ne peut être établie avec certitude (p. 540) mais que ce fait n'influe en rien sur le problème en discussion.

Enfin, il nous semble que dans le diplôme de 1324 il n'est nullement question de l'expédition contre les fils du ban de Slavonie Henri, mais bien de celle que le roi mena en 1322 à Zagreb lors de la révolte des villes dalmates contre le ban de Croatie Mladen Subich accusé d'abus graves, et qui fut capturé par le roi et remplacé par Jean Babonich, nommé à la fois ban de Croatie, de Slavonie et de Dalmatie. En octobre 1322 la présence du roi et de sa cour est attestée à Zagreb. On croirait à première vue que cette date est en contradiction flagrante avec l'ordre chronologique normal puisque au printemps de 1322 (le 16 mars) le plus jeune des frères — Denys Szechy — portait déjà le titre de châtelain de Mehadia et de Jdioara.

Mais si on lit avec une certaine attention le diplôme de 1324, on observe qu'après une louange en termes généraux des services du comte Martin et de ses fils dans diverses expéditions et affaires du roi, on y souligne tout particulièrement sa participation à l'expédition de Zagreb (« *et specialiter in expeditione nostra quam fecimus versus Zagrebiam* »). L'allusion qui suit, à l'expédition de Mehadia, est faite avec moins de précision et sous forme de parenthèse : *et in alia expeditione* quam habuimus sub castro Myhald... etc. On remarque le contraste entre : *et specialiter in expeditione nostra* versus *Zagrebiam*... avec la forme plus vague adoptée ensuite : *et in alia expeditione*... sub castro Myhald... Le roi rappelant en premier lieu une action plus récente et peut-être d'un plus grand relief, lui associe aussitôt le souvenir d'une autre action plus ancienne, également digne de louange⁹. Les deux durent se passer dans le courant de la même année 1322. Soulignons le fait que Denys qui est châtelain de Jdioara et de Mehadia le 16 mars 1322 ne l'était que de Jdioara à la fin de 1320. L'occupation de Mehadia se place donc entre cette date et celle de la première mention d'un châtelain de ce château redevenu royal. L'abandon de la majorité des possessions du ban Théodore et des ses fils sises dans le Banat, au profit du notaire royal Gall, qui dut précéder de peu la confirmation solennelle accordée par le roi en août 1322 dans les circonstances spéciales rappelées plus haut, nous porte à placer le compromis de Mehadia dans les premiers mois de cette même année. En tout cas, aucun des éléments connus ne nous autorise à fixer cette date en 1316 (!), et à confondre les deux épisodes retracés : celui de l'engagement sous les murs de Mehadia, antérieur au 23 octobre 1317,

⁹ Si on avait voulu marquer un simple rapport de succession on aurait employé la même formule que celle rappelant l'expédition de Zagreb — par exemple : *et similiter in expeditione nostra quam habuimus*, sans avoir recours à l'adjectif de valeur purement négative, *alia*, qui se borne simplement à séparer cette autre expédition de celle déjà nommée, sans autre précision.

et celui de l'abandon par composition de cette place en 1321—1322, et plus probablement en 1322.

Nous observons d'ailleurs une même tendance à confondre deux moments différents d'une action plus prolongée, comme par exemple lorsqu'il s'agit de la résistance de l'important château royal de Deva en Transylvanie. Un premier engagement (conflictum habuissent) est mentionné dans le diplôme du 23 octobre 1316, où l'on parle des services méritoires des deux frères Nicolas et Paul, et de la blessure de ce dernier. Dans le diplôme suivant (1322) nous retrouvons devant Deva Nicolas et Denys qui remplace son frère Paul mort au siège de « Megeriuche ». Cette action est postérieure¹⁰ à l'expédition royale en Serbie (1319) à laquelle participèrent ces mêmes frères. Elle consiste cette fois dans l'assaut de cette place forte, ordonné par le roi, et non dans un simple engagement comme en 1317. D'ailleurs les adversaires ne se présentent plus de même. En 1317 il avait été question des fils du voïvode défunt de Transylvanie, Ladislas Kán, et des fils de l'ancien palatin Etienne Akos. En 1322 on ne parle plus que des fils du voïvode Ladislas. Tous ces éléments distinctifs, qui s'opposent à la fusion arbitraire des deux moments, ne peuvent être annulés par les arguments invoqués pour l'adoption de la date de l'été de 1317 pour la reconquête du château de Deva. Ces deux arguments sont tirés du diplôme de 1317 et consistent dans 1) le titre de châtelain de « Hatzak » (= Hațeg) porté par l'un des frères de la lignée Balog, ce même Nicolas qui après avoir lutté aux côtés de son frère Paul, en 1317, paraît aux côtés de son autre frère Denys dans le diplôme suivant de 1322, où il porte le titre de châtelain de « Hoznus »¹¹ et 2) la présence — après la mention des fils rebelles de l'ancien voïvode Ladislas — des mots : *tunc nostros infideles*. Voici le raisonnement qu'on nous propose. Si l'on rencontre en 1317 un châtelain de Hațeg, cela ne peut signifier qu'une chose, que toute cette région — à laquelle il faut associer aussi toute la contrée commandée par le château fort de Deva — a été reconquise jusqu'à cette date par le roi, qui s'est empressé d'installer son châtelain dans le château royal de Hațeg. Mais à cette assertion on peut opposer le fait que jusqu'à ce moment (1317) nous n'avons pas la moindre indication permettant d'affirmer que la localité Hațeg ait eu rang de château royal. Bien mieux, au cours de l'année 1315 nous rencontrons un « villicus » de Hațeg dont la simple présence exclut l'existence à cette date d'un château royal, gouverné comme on sait par un châtelain et non pas par un « villicus ». Enfin, la suite donnée par le roi

¹⁰ Selon l'ordre chronologique observé dans le diplôme de 1322.

¹¹ Aujourd'hui dans le Banat serbe.

à la plainte de ce même « villicus » Nicolas fils d'Etienne au sujet de sa possession de « Bretonia »¹², montre bien qu'en 1315 l'autorité du roi n'était pas ébranlée dans le Hațeg. Mais si l'existence d'un château de Hațeg — fût-il rebelle ou royal — semble exclue en 1315, il est peu probable que les conditions des deux années suivantes aient permis l'érection d'un pareil château jusqu'à la date du diplôme du 23 octobre 1317. Ce n'est qu'en 1360 qu'on rencontre dans les documents la qualité de châtelain de Hațeg attribuée au vice-voïvode de Transylvanie, qui ne s'en pare que dans les assises qu'il préside pour le jugement des procès entre cnèzes du Hațeg, ou même des causes mixtes entre nobles régionaux et cnèzes. Alors comment expliquer cette bizarre qualité de châtelain de « Hatzak » en 1317 ?

La solution la plus plausible est qu'il s'agit ici d'une erreur de transcription et qu'il faut lire *Hoznus* comme dans le diplôme de 1322 ou *Haznus* comme dans celui de 1329 qui sera analysé ci-après. Car cette charge de châtelain de « Haznus » semble appartenir de manière ininterrompue aux frères de la lignée Balog. Comme le texte du diplôme de 1317 ne nous est pas parvenu directement, mais indirectement dans une transcription de 1329, cette hypothèse est assez vraisemblable. Elle se trouve renforcée par une constatation qui infirme totalement le second argument cité plus haut qui repose sur les mots : *tunc nostros infideles*, appliqués aux fils rebelles du feu voïvode de Transylvanie. Car de ce fait on croyait pouvoir déduire avec certitude qu'au moment de la rédaction du diplôme (23 octobre 1317) ces rebelles avaient déjà fait leur soumission au roi et n'étaient plus considérés infidèles. Mais on constate que dans le diplôme de 1322, qui nous est parvenu dans sa forme originale, la formule employée pour caractériser ces mêmes fils du voïvode de Transylvanie est bien différente, car au lieu de lire : *contra filios Ladislai quondam voyuode Transsilvani tunc nostros infideles* on lit seulement : *quod per filios quondam Ladislai voyuode Transilvani, infideles in nostri preiudicium detinebatur*. Dans ce même document de 1322 on trouve à propos des fils du ban Henri de la lignée de Heder cette formule plus complète : *tunc infideles nostros, nunc vero fideles*... Or la valeur de la mention *tunc infideles* du diplôme de 1317 se trouve infirmée par la désignation si nette de *infideles* du diplôme suivant (1322). La présence de l'adverbe temporel *tunc* dans le texte du diplôme de 1317, tel qu'il nous est parvenu, ne s'explique donc que par une insertion ultérieure, faite au moment de la transcription de 1329 et due soit à un lapsus du scribe

¹² Cf. notre article *Dépossessions et jugements dans le Hatseg sous les rois angevins*, dans « Revue roumaine d'histoire », n° 1, 1964, p. 33.

— et c'est la solution la plus vraisemblable — soit, au contraire, à une modification jugée nécessaire à la suite d'un changement d'attitude intervenu de la part des anciens rebelles dans l'intervalle 1322—1329. En tout cas la formule correcte dans une pareille éventualité demeure celle double employée en 1322 (tunc infideles... nunc fideles...).

On doit donc se rendre à l'évidence des faits qui indiquent clairement deux étapes pour la reprise du château de Deva, comme aussi pour la soumission du rebelle de Mehadia, et renoncer à la chronologie erronée qui en fixerait la date en 1316 et 1317¹³ et dont on déduirait des conséquences nullement valables pour une date postérieure. Une autre déduction ingénieuse mais gratuite se rapporte au commandant des troupes des tzars bulgares (Georges Terter II et Michel, ancien despote de Vidin) qui occupe une certaine place dans les *Histoires* de l'empereur Jean Cantacuzène, sous le nom de Ἰβάνης ὁ Πῶς. Celui-ci ne serait autre que le propre beau-frère du ban Théodore, dont il est fait mention dans un privilège de 1288¹⁴ du chapitre de Cenad, constatant la cession faite par les deux frères du ban Théodore, le ban Michel et Weiteh, d'une de leurs terres héréditaires à leurs deux sœurs Catherine et Agnès en tant que dot (quarta puellaris)¹⁵ ainsi qu'à leurs époux : Jean dit le Russe (Iwan dictus Oroz) et Marc. On suppose donc que ce Jean dit le Russe, ayant pris part aux côtés du rebelle Jean à la résistance du château de Mehadia, aurait réussi à s'enfuir en 1316 lors de la conquête (!) de ce château, et à passer en Bulgarie où il aurait fait depuis une carrière glorieuse. Mais, comme on l'a vu, l'occupation de ce château se fit par composition. Personne n'a eu à s'enfuir, puisque nous voyons l'ancien rebelle Jean se présenter librement, ensemble avec son père et son frère, devant le roi, en août 1322, à l'occasion de l'importante cession de terres faite au notaire royal. Remarquons aussi que nous ne retrouvons pas en 1322

¹³ L'auteur, suivant le fil chronologique des événements mentionnés dans le diplôme du 23 octobre 1317 place la conquête du château de Mehadia (en réalité la simple démonstration spectaculaire reconstituée ci-dessus) avant la reprise de celui de Deva (en réalité l'épisode au cours duquel fut blessé le comte Paul). C'est la raison pour laquelle il adopte la date de 1316 pour la prise de Mehadia.

¹⁴ Cet acte se trouve résumé dans un mémoire récapitulatif de 1371 concernant la terre « Olikus » du comitat d'Arad cédée en 1288 par les deux frères du ban Théodore. Assez curieusement, celui-ci n'est pas nommé dans l'acte comme participant à cette cession. Son nom n'y figure qu'indirectement comme élément servant à mieux identifier ses deux frères, « le ban » Michel et Weyteh, désignés comme « frères du ban Théodore » (Hurmuzaki — *Documente* 1/2, p. 189).

¹⁵ La coutume du royaume n'admettait pas la dotation des filles nobles en terres, mais seulement en valeurs mobilières d'un montant équivalent au quart des terres paternelles auxquelles elles avaient droit. Cette règle ne comportait d'exceptions que dans le cas où l'époux se trouvait être « ignobilis », c'est-à-dire dépourvu d'une terre nobiliaire, quand la dotation se faisait par la cession d'une possession terrienne.

le commandant bulgare au service du despote Michel de Vidin, ancien allié du rebelle Jean, mais à celui du tzar Georges Terter II¹⁶. Ce n'est qu'un an plus tard, c'est-à-dire à la mort de celui-ci, lorsque Michel ceignit la couronne des tzars de Tirnovo qu'il passa au service de ce dernier. Ainsi donc ce seul trait d'union qui pouvait sembler possible entre un parent du rebelle de Mehadia et l'ancien despote de Vidin se révèle sans consistance. Car, en réalité les épisodes de la carrière du guerrier dont parle Jean Cantacuzène, se déroulent assez loin de la région où ne paraît qu'une seule fois Jean dit le Russe, à l'occasion de la cession de la « quarta puellaris » reçue en dot par sa femme en 1288, donc presque une trentaine d'années avant l'épisode de Mehadia évoqué dans le diplôme de 1317.

En fait nous ne savons même pas quand mourut le beau-frère du ban Théodore. Dans l'article analysé par nous on donne comme dernière mention (indirecte) de son nom celle qui se trouve dans un acte de donation du roi Louis, conférant les possessions de Jean le fils d'Ivanko le Ruthène, sises dans le comitat d'Arad et dans d'autres lieux, aux deux fils de messire Ladislas : Nicolas et Paul (p.540). Mais nous croyons pouvoir citer un acte plus ancien, se rapportant directement à Jean le Russe et non à son fils. En 1329, à une date postérieure au 27 juin — à l'occasion d'un bornage ou réambulation faite par le chapitre de Cenad en vue de l'attribution aux nobles Siméon et Beke de Zohay des possessions de « Hohtunmonostora » et de Şiria (« Syrien ») sises dans ce même comitat de Cenad —, un certain Etienne « dictus Toth » vient comme représentant de Jean le Russe (Urus Ivanko) faire opposition au nom de son commettant pour la moitié de la possession « Siria », et selon la procédure en usage, Jean le Russe est convoqué par devant la cour du roi pour y soutenir son opposition le 1^{er} août de cette même année. Or à ce moment son homonyme bulgare était en pleine activité guerrière et diplomatique, assez loin de ces litiges et pratiques procédurières. Il est possible que Jean fils d'Ivanko le Ruthène soit le

¹⁶ On sait que son règne fut fort bref (1322—1323). Dans la poursuite de ses démêlés avec l'empereur byzantin Andronic Paléologue il occupa la ville de Philippopolis qui fut confiée à une armée composée d'Albanais et de Bulgares commandée par Jean le Russe (Ἰβάνης ὁ Ρώς), situation dont les habitants se tirèrent en 1323, quand profitant de la sortie de celui-ci pour aller au-devant du nouveau tzar Michel, qui se rendait sur ces lieux, ils fermèrent les portes aux Bulgares et accueillirent entre leurs murs les troupes byzantines. Plus tard, en 1327—1328, le tzar Michel allié de l'empereur Andronic II en lutte ouverte avec son fils Andronic III, envoya ce même Jean le Russe à Constantinople pour secourir soi-disant l'empereur légitime, mais en réalité s'emparer de la capitale byzantine, plan qui fut déjoué à temps. En 1333, après le désastre de Velbujd et la période d'anarchie qui suivit en Bulgarie, ce même Jean le Russe fut envoyé comme négociateur auprès de l'empereur Andronic.

propre fils de cet Ivanko Uruz mentionné en 1329, mais il est rien moins que probable qu'ils aient eu quelque chose de commun avec le chef militaire dont il a été question. Mettant fin à l'analyse de cette digression (de la p. 540) qui nous a entraînés assez loin du sujet principal de la publication, nous ne suivrons pas l'auteur dans ses recherches pour établir la filiation du ban Théodore, mais nous nous contenterons de jeter un regard sur les événements découlant de la reprise du château de Mehadia et de l'attitude de Basarab. Selon la même chronologie défectueuse, signalée plus haut, ce serait à partir de 1316 que le roi aurait été en mesure d'organiser le territoire nouvellement récupéré après l'éviction du ban Théodore (!). Il s'empessa donc de nommer son fidèle Denys châtelain du château de Jdioara¹⁷. C'est « toujours alors que Basarab obtint (!) la dignité de voïvode de Valachie »¹⁸. Bref, « c'est en 1316 que l'on peut situer le commencement du règne de Basarab, comme vassal » (du roi). Il semblerait donc qu'en 1316 le roi organisa ses nouveaux territoires en nommant un châtelain de Jdioara et un voïvode de Valachie et que ces deux actions lui furent tout aussi faciles. A cet endroit se place une analyse de la politique de Basarab selon les données fournies par le diplôme inédit de 1329, émané au bénéfice des nobles de la lignée Balog. Assez curieusement, elle ne se borne pas à passer au crible tout ce qui y est dit, mais veut interpréter aussi parfois tout ce qui n'y figure pas, s'évertuant à chercher la raison de ce silence.

Ce procédé se remarque aussi dans le commentaire du diplôme de 1317 par exemple, à l'endroit où prenant acte des forces en présence au moment de l'engagement devant Mehadia, l'auteur tire des conclusions inattendues du silence complet gardé au sujet du château et¹⁹ du

¹⁷ Dont nous n'avons la première mention documentaire qu'à la fin de 1320 (16 mars). Mais on ne nous explique pas pourquoi le roi ne nommait point en premier lieu un châtelain de Mehadia — puisque ce château lui avait été rendu, selon la version que nous combattons, déjà dans le courant de l'année 1316. L'explication selon nous en est toute simple. Si en 1320 Denys n'est que châtelain de Jdioara c'est qu'à ce moment le château de Mehadia est toujours aux mains du rebelle Jean Veyteh. Dès la reprise de ce château (au début de 1322) il en est nommé châtelain, et c'est en cette qualité qu'il n'a cessé de pousser à la guerre contre Basarab pour récupérer la place de Severin et recomposer l'ancien banat de Severin qui lui revenait de droit en vertu de l'insertion dans la liste des grands dignitaires de la couronne de sa qualité de châtelain de Mehadia, promesse à peine voilée de la future charge de ban de Severin.

¹⁸ Le sens de cette affirmation perçe dans la phrase suivante : « Quant au fait que, à côté des voïvodes locaux de Valachie, avaient existé, seize ans auparavant, des comtes, il est attesté par une inscription tombale de l'église de Cîmpulung (Laurentius comes de Longo Campo) ». Faut-il y voir un écho du point de vue exprimé par Ladislas Makkai dans son *Histoire de Transylvanie* publiée en version française (Paris, 1946), selon lequel les premiers voïvodes du territoire de la Valachie furent institués par le roi de Hongrie? Quant à l'interprétation du titre de *comes de Longo Campo* — apparition unique qu'on ne saurait multiplier à volonté — elle ne nous est pas fournie.

territoire de Severin. Selon lui il serait évident que cette région située entre Vidin et Mehadia se trouvait au pouvoir des deux alliés, le despote de Vidin et le détenteur rebelle de Mehadia. La possibilité qu'elle puisse se trouver tout naturellement au pouvoir de Basarab ne semble pas avoir été entrevue. Toujours ainsi, rendant compte des propos imprudents du couman Nicolas, fils de Parabuch, rapportés dans l'acte de 1325 (?) on leur prête un sens qui ne repose sur aucun des éléments contenus dans cette pièce. Après une longue digression sur la « symbiose coumano-valaque » et des considérations sur l'origine du nom de Basarab, allant jusqu'à envisager sérieusement l'idée émise et soutenue en 1935—1958 par des chercheurs magyars que le nom de « Tocomer » du père de Basarab dériverait du nom turc Toqtamir, et qu'il pourrait être identifié avec « l'un des membres de la dynastie des khans tatars paraissant en 1295 » (!) (p. 545), on affirme que toutes les actions politiques de Basarab ont été réalisées en coopération avec les Tatars (!) et que par conséquent « on comprend qu'un magnat couman de Hongrie ait pu voir clairement quelle alliance et quelle force militaire se cachaient derrière Basarab » (!).

Dans le diplôme de 1329 qui vante les mérites du châtelain de Mehadia, Denys, en tant qu'auteur de l'occupation de la place forte bulgare Guren ou Gwren — d'où partaient des incursions contre les habitants des confins du royaume — et en tant que défenseur du château de Mehadia, avant-poste royal contre les attaques des voisins et des hordes tatares, on interprète l'absence de toute allusion à Basarab et au territoire de Severin, dans la partie relative à la prise du château bulgare, comme une preuve que le territoire de Severin était encore aux mains du roi et que le voïvode roumain *lui était encore fidèle*, et l'on situe ce moment *avant 1323* quand auraient eu lieu des actes d'indépendance de ce dernier, notamment dans son initiative d'une alliance avec le nouveau tzar de Tîrnovo, traduite par l'envoi d'un corps de troupes roumaines pour soutenir l'intervention bulgare contre les Byzantins. On ne sait pourquoi cette action est considérée comme marquant un acte d'hostilité à l'égard du roi. « Par cette participation Basarab aurait pris rang parmi les ennemis du roi ». Pourtant il n'aurait pas renoncé à sa liberté relative d'action, assurée par la situation géographique de son pays entre les régions obéissant aux Magyars, aux Bulgares et aux Tatars (!).

Tous ces tâtonnements ont pour but d'établir une fois de plus la chronologie des événements aussi bien en leurs rapports avec Basarab, que dans leurs relations réciproques. Mais leur point de départ étant faux (puisqu'il reporte la soumission de Basarab en 1316), toutes les conclusions que l'on prétend en tirer pèchent par la base et se contre-

disent entre elles. Peut-on imaginer une politique plus incohérente que celle qui nous est proposée ? En 1316 le roi prend Mehadia, et probablement aussi le territoire de Severin, puisque celui-ci aurait appartenu jusque là aux « alliés » (le rebelle Jean Veyteh et le despote de Vidin) et il institue (!) un voïvode de Valachie, qui n'est autre que Basarab. Celui-ci demeure fidèle jusqu'en 1323 (car il n'est pas mêlé à l'action aboutissant à la prise du château bulgare de Guren). Mais toujours en 1323 il renforce les rangs des ennemis de son suzerain (!) s'alliant avec le tzar Michel, action absolument incohérente au moment où celui-ci avait subi un pareil échec. En 1324 le roi le nomme *vayvoda noster transalpinus*, donc il est toujours fidèle (?). Mais en 1325 le « comes capellae » du roi (en réalité non pas lui, mais le déclarant de l'acte passé par devant lui) le nomme *infidèle à la sainte couronne*. Voilà qui est clair. Mais en 1327 le pape lui adresse, ainsi qu'à plusieurs grands officiers de la couronne, une épître circulaire. Il est donc à nouveau fidèle, ou du moins il fait semblant, à moins qu'il n'ait réussi à tromper le pape. La chose n'est pas absolument décidée. Pourtant il a dû participer¹⁹ à la terrible incursion des Tatars venus dévaster le royaume de Hongrie en 1326, selon la chronique prussienne²⁰, qui ajoute même que 30.000 Tatars furent occis à cette occasion par le roi de Hongrie. Cette information est acceptée dans l'ensemble avec seules certaines réserves sur le chiffre élevé des pertes tatares. Détail singulier, on n'a pas d'autres échos d'une semblable expédition. Or, dans le diplôme de 1329 il est parlé justement d'incursions tatares venant attaquer les confins du royaume et tenues en échec par le châtelain de Mehadia. Il doit s'agir croit-on de celle-ci. Et c'est probablement à cette victoire contre les Tatars que le roi fait allusion dans son épître au pape de l'année 1331, dans laquelle il essaie de cacher de son mieux sa défaite de 1330 aux mains de Basarab. (Étrange procédé de garder pendant quatre ans un silence aussi obstiné sur une telle victoire, et de n'en parler que longtemps après et pour des raisons étrangères à ce fait !). Après la débâcle des Tatars, le voïvode roumain a dû vraisemblablement rentrer dans son devoir, illustrant ainsi « l'élasticité de sa politique réaliste »²¹.

¹⁹ C'est du moins ce qu'affirme l'auteur aussi dans le résumé français de son article (p. 567).

²⁰ *Scriptores Rerum prussicarum*, Leipzig 1861 I, 213—(1326). Anno Domini MCCCXXVI rex Ungarie de exercitu Tartarorum qui regnum suum depopulaverant XXX milia interfecit.

²¹ Cette formule, inventée il y a beau temps par des historiens placés en face d'informations fragmentaires et contradictoires, qu'ils essayaient vainement de concilier de la sorte, a fait son temps. Nous croyons le moment venu de dégager la véritable politique de Basarab, telle qu'elle résulte du témoignage de toutes les sources connues jusqu'à présent, et dont la logique et l'esprit de suite n'ot nul besoin de se parer de couleurs empruntées ou d'une élasticité réaliste.

Quant aux vicissitudes du château et du territoire de Severin, on avoue manquer de données précises, car le titre de ban de Severin n'est porté dans les documents de cette période ni par le châtelain Denys ni par le voïvode roumain Basarab. Dans la pénurie d'informations tout n'est que flottement et conjectures. Selon certaines conjectures tirées du diplôme de 1329, ce territoire aurait servi de champ de bataille au cours des engagements entre Hongrois et Bulgares. (On se rapporte probablement aux événements de 1316—1317 dont parle le diplôme de 1317.)

On affirme qu'il dut certainement y avoir de longues périodes pendant lesquelles le château de Severin fut gouverné par le despote Michel de Vidin (!)²² mais que les documents contemporains ne permettraient pas de déterminer les circonstances dans lesquelles Basarab s'en empara (!)²³

On se borne à affirmer prudemment que « *la constellation politique favorable qui s'est constituée autour de 1330, a renforcé la domination de Basarab sur cette province* ». Or il s'agit là du système d'alliance qui mena à la défaite de Velbujd du 28 juin 1330. Quelle a donc été la durée de cette « constellation politique favorable » ? Ainsi, peu avant la défaite de Velbujd, Basarab se serait rendu maître de Severin. Mais on peut se demander sur qui l'aurait-il conquis ? Sur le tzar Michel, son allié du moment, ou sur le roi de Hongrie, son suzerain reconnu en 1324 — et point renié en 1327 ?

Une analyse plus poussée du diplôme de 1329 nous permettra de mieux contrôler le raisonnement ayant servi de base à cette tentative de reconstitution. La première partie rappelle les mérites de Denys dans la prise du château de Guren *en Bulgarie* dont la garnison bulgare appartenant au *despote ou duc de Tîrnovo*²⁴ se serait livrée à maintes incursions hostiles contre les habitants des confins du royaume, cruellement soumis à toutes sortes de rapines et très souvent capturés et traînés en esclavage.

²² Hypothèse purement gratuite découlant d'un raisonnement défectueux. Car tout en reconnaissant qu'avant la reprise de Mehadia le territoire de Severin ne pouvait guère appartenir au roi de Hongrie, on ne tire pas la seule conclusion évidente : c'est qu'il se trouvait sous l'autorité du voïvode de Valachie.

²³ L'occupation de ce territoire par Basarab est un postulat imposé par le fait bien connu qu'en 1330 le roi de Hongrie inaugura sa campagne contre ce voïvode par l'occupation de cette province. Comme on se refuse à l'évidence que cette situation est bien plus ancienne qu'on ne pense, et qu'elle doit remonter aux dernières années de Ladislas le coumane, on est obligé d'imaginer une action interpestive in extremis ignorée par toutes les sources contemporaines.

²⁴ Le fait que Michel Šišmann porte dans ce diplôme datant de 1329 le titre de despote ou duc de Tîrnovo n'implique pas nécessairement que la date de l'événement dont il s'agit soit postérieure à l'adoption du nouveau titre. N'oublions pas qu'avant cette date il régnait à Vidin, et de toute évidence le château en question appartenait à la région de l'ouest dépendant de Vidin. Il est fort possible voire probable que dans un diplôme de 1329 on donne à l'ancien despote de Vidin la qualité dont il jouit au moment de la rédaction de l'acte. Ces observations n'entendent pas servir à établir une date quelconque mais seulement à discuter la solidité de cet argument.

Quand eut lieu cette action ? Une stricte application du critère chronologique tel que l'entend l'auteur, placerait cette action nettement avant les événements retracés dans la seconde partie de ce diplôme. Comme cette occupation n'est pas mentionnée dans le diplôme précédent, du 16 mars 1322, elle serait donc postérieure à cette date. Comme il est question dans ce texte du despote ou du duc *de Tîrnovo* — c'est-à-dire de l'ancien despote de Vidin, Michel, devenu tzar après la mort soudaine de Georges Terter II en 1323 — on croit devoir placer cette date après l'accession au tzarate bulgare qui eut lieu en 1323²⁵.

Mais à cet endroit on entrevoit une contradiction que l'on avoue sérieuse. Dans la suite du diplôme se trouvent énumérés les voisins et ennemis contre lesquels devait s'exercer la vigilance du châtelain de Mehadia nommé *spécialement à cet effet*. Ceux-ci sont : les Bulgares, Basarab le voïvode transalpin, le roi schismatique de Serbie (« Rascie ») et même « les Tatars qui font continuellement des incursions hostiles contre < les habitants > des confins de notre royaume et l'unité de la vraie foi »²⁶. Appliquant le procédé habituel strictement chronologique, consistant à fixer à chacun de ces voisins gênants une période propre, dans l'ordre même de l'énumération du diplôme, et tâchant de dater réciproquement la manifestation des Bulgares par la prise de Guren et celle-ci par la date de l'accession du despote de Vidin au tzarate de Tîrnovo, on arrive à préciser que ce sont les attaques des Bulgares de Guren qui expliqueraient la nomination à ce poste du châtelain Denys. Mais cette nomination eut lieu entre la date où il paraît comme simple châtelain de Jdioara, décembre 1320, et celle du diplôme du 16 mars 1322 qui lui donne aussi son nouveau titre de châtelain de Mehadia, soit en 1321 (selon notre auteur). Donc les incursions des gens de Guren qui ont entraîné cette nomination ont dû commencer avant cette date. On imagine donc que

²⁵ Voir la note précédente.

²⁶ ... Ultimo quod cum nos ipsum magistrum Dionisium ad nostri regiminis augmentationem fideliter ab experto ferventem, in castro nostro Nogmyhald vocato in confinio existente contra Bulgaros, Bazarab woyuodam Transalpinum, regem Rascie scismaticum, ymo et Tartaros fines regni nostri ubi et unitatem orthodoxe fidei continue hostiliter invadentes constituissimus, ydem de consuete sagacitatis solitudine contra predictos nostros et regni nostri, potius autem fidei Katolice inimicos dictas fines regni nostri illesas et pacificas conservavit. In quarum finium studiosa et strenua conservatione, ultra quam centum personarum nobilium proximorum eius et servientum cedem et excidium pertulit pro nobis et regno.

Observons les termes employés pour définir le rôle du châtelain. On vante le zèle plein de sagacité avec lequel il a assuré la défense des confins maintenus sans lésion et en paix, action qualifiée de studiosa et strenua. Les pertes déclarées durant le septennat de sa charge se chiffrent à environ quatorze guerriers par an. Il faut tenir compte aussi de la coutume de grossir les chiffres dans ce genre de documents pour mieux faire ressortir les mérites des bénéficiaires de la faveur royale.

nommé en 1321 pour mettre fin à ces rapines, le châtelain de Mehadia ne se décida à s'acquitter de cette mission qu'au plus tôt en 1323. Mais dans cette action contre ceux de Guren on ne parle ni du château de Severin, ni de Basarab, preuve que celui-ci était encore fidèle au roi. — Pour bien comprendre les raisons de ce rapport étroit qu'on établit avec lui, il faut préciser que le château bulgare de Guren est censé se trouver entre Severin et Orsova (!), peut-être s'agirait-il même d'Ada Kaleh (!)²⁷ — Or, le château dont il s'agit en 1322—1329 est nettement situé en Bulgarie, donc on le chercherait vainement dans le Banat. Tourner cette difficulté en localisant le château à Ada Kaleh ne peut fournir une solution satisfaisante, car on ne connaît pas à cette date de place forte située à cet endroit. D'ailleurs s'il s'était agi d'un château ou d'une fortification quelconque élevée sur une île du Danube, le diplôme n'aurait pas manqué de souligner ce fait. Si maintenant on porte ses regards au sud du Danube, à l'ouest de Vidin on observe deux localités nommées actuellement Gornjane et Gornjak (ou Gorniacka) Klisura, pouvant correspondre à l'emplacement de l'ancien Guren. Or, à Gornjak Klisura se trouvait au XIII^e siècle l'ancienne forteresse des frères Drman et Kudelin contre laquelle fut dirigée avant 1285 l'action du commandant hongrois Magister Georgius, le même qui est connu pour son expédition contre le voïvode valaque Lytovoy. Rappelons qu'après la campagne du roi Charles Robert en Serbie les Hongrois avaient annexé toute la partie constituant le Banat de Mačva et que dans les *conflits* pour la succession du roi serbe Milutin, mort en 1320, les Hongrois soutinrent le prétendant catholique Ladislas Dragutin contre le « schismatique » Etienne Ouroš III, intervenant constamment dans les luttes qui ne cessèrent qu'en 1324 avec la défaite et la fuite de leur protégé. Ces circonstances ont dû favoriser le maintien d'un poste bulgare dans la région montagneuse de la Črna Gora en prolongement de l'angle aigu formé par le Danube pointant vers le sud.

²⁷ Cette localisation faite d'après les ouvrages de Csanki et de Pesty qui sont cités dans le sous-sol (p. 541) ne tient pas compte d'une difficulté initiale. C'est que ces auteurs placent ce château du XV^e siècle *dans le Banat* et l'y cherchent dans les environs de Mehadia (!) ou peut-être à l'intérieur du comitat médiéval de Timiș (!). Enfin, on ne doit pas confondre des coordonnées géographiques avec de simples éléments aléatoires d'une énumération faite en dehors de tout souci géographique. Car on nous dit textuellement qu'au XV^e siècle ce château appartenant à la Hongrie *était situé entre les châteaux de Severin et d'Orsova*. Or, en réalité on se rapporte simplement à la place occupée par hasard par le nom de ce château dans deux des quatre énumérations qui en font mention en 1439 et 1440. Or, dans les deux autres listes de châteaux, Gewryn figure soit à la fin, soit immédiatement après Severin, précédant les places d'Orsova, « Peeth », Sebes et Mehadia. Ces listes sont données par F. Pesty. Celui-ci indique ses sources :

1) deux conventions de 1439 passées entre le roi Albert et Jean de Hunedoara qui s'engage à défendre les châteaux royaux Severin *Gewryn* (Gewren), Orsova et Mehadia.

En conclusion, si l'action de Guren se déroule à une certaine distance du territoire de Basarab, on ne comprend pas pourquoi celui-ci aurait dû absolument être nommé à l'occasion de ce fait. Ainsi les déductions tirées du silence sur ce sujet sont vaines. Quant à l'argument pseudo-chronologique qui prétend imposer un ordre strict de succession aux événements contenus dans le diplôme et donner la priorité à l'action de Guren, et aux démêlés avec les Bulgares, ne les faisant suivre qu'après 1232 par ceux avec les Roumains, les Serbes et les Tatars — il nous semble qu'il ne peut que nous égarer. Remarquons tout d'abord que dans ce diplôme le roi entend récompenser deux sortes d'actions : l'une momentanée parachevée d'un seul coup — la prise de Guren — et l'autre de durée, s'étendant sur toute la période qui sépare le diplôme précédent (1322) de celui-ci, donc sur sept années. Il est naturel que ces deux actions soient consignées dans le diplôme successivement, mais ce fait n'implique nullement que cet ordre suivi dans la rédaction corresponde à une succession chronologique, et que ce n'est qu'après l'occupation de Guren que le châtelain de Mehadia s'acquitta de la seconde partie de sa mission à l'égard des autres voisins nommés dans le diplôme. Il n'est guère possible de souscrire à l'explication imaginée pour mettre d'accord l'action de Basarab avec cette chronologie factice. Bien plus. On s'aperçoit que le diplôme de 1329 n'a pas été interprété correctement, et cela à cause de l'erreur consistant à situer en 1316 la reprise de Mehadia et la vassalité de Basarab. En réalité Mehadia fut réoccupée au début de 1322 et Basarab accepta la suzeraineté du roi dans le courant de 1324 après une série de pourparlers et de négociations menés par le comte Martin, le fils de Bugar. Ce n'est qu'après avoir vu le roi triompher de ses grands féodaux et se décider à venir en Transylvanie que Basarab se résolut à se prêter à un compromis formel, se reconnaissant vassal et gardant le château et le territoire de Severin. Nous croyons donc que la vigilance recommandée au châtelain contre Basarab se rapporte à l'intervalle : 1322—1324²⁸, et qu'après le compromis de 1324 il n'a pu être question

2) Une donation faite en 1440 par Vladislav I^{er} à ce même commandant ainsi qu'à son frère pour défendre la ligne du Danube et les châteaux forts voisins : Orsova, Severin, Mehadia et Gyewren.

3) Un acte de 1443 constatant les dépenses faites pour la défense des châteaux forts : Severin, Gewryn, Sebes, Mehadia, Orsova, etc.

4) Un autre acte toujours de 1443 touchant la défense assurée par les châteaux forts de Severin, Gewryn, Orsova, « Peeth », Sebes et Mehadia. Observons qu'à cette époque comme en 1324 la Hongrie détenait une partie du territoire serbe et que ce fait explique la présence du château de Gewren parmi ceux confiés à la garde de Jean de Hunedoara.

²⁸ Selon l'auteur de l'article la nomination de Denys comme châtelain de Mehadia (en 1321) (1) aurait été dirigée spécialement contre les Bulgares qui faisaient des incursions fréquentes,

d'actes hostiles ou d'incidents de frontière. D'ailleurs le texte est assez clair : « Quand nous eûmes placé... ce magister Dionisius... dans notre château nommé Mehadia la Grande²⁹ — qui se trouve aux confins <du royaume>... contre les Bulgares, le voïvode transalpin Bazarab, le roi schismatique des Serbes et même les Tatars qui envahissaient constamment en ennemis les confins de notre royaume et y portaient atteinte à l'unité de la foi orthodoxe³⁰, celui-ci avec la sollicitude de sa sagacité coutumière à conservé les confins de notre royaume sans dommages et en paix contre ces ennemis de notre personne et du royaume ou pour mieux dire les ennemis de la foi catholique... ».

En fait le roi explique clairement le sens de la nomination du châtelain de Mehadia dont il précise la mission. Le programme de cette mission est celui *du moment de cette nomination* (1322). C'est pourquoi on y voit figurer Basarab qui après l'accord de 1324 ne pouvait plus être considéré comme ennemi. Remarquons que dans ce texte il n'est point nommé schismatique comme le roi de Serbie Etienne Ouros III. Il est vrai qu'il n'est pas désigné comme *wayvoda noster* transalpinus, mais le contexte ne l'aurait pas permis. Quant aux incursions hostiles menaçant les frontières du royaume, le passage qui leur est consacré suit immédiatement après la mention des Tatars, les derniers de la liste, auxquels il semble bien qu'on doive les rattacher. Mais si le roi parlant de la mission confiée en 1322 au châtelain de Mehadia nomme les adversaires possibles *de ce moment-là* dans son diplôme de 1329 constatant l'accomplissement exemplaire de cette tâche, on ne peut interpréter la simple mention de Basarab parmi les ennemis de 1322 comme apportant la preuve d'une révolte ou d'une défection survenue après l'accord de 1324. Que faut-il croire des autres prétendues preuves qui nous sont offertes ? Les propos attribués au Couman, fils de Parabuch, en 1325 sont un commentaire du rapport des forces traduit par l'accord de 1324. Il est fort possible que la date ait été mal lue et que cet acte soit de cette même année, 1324. La graphie *q^urta* (quarta) et *q^uita* (quinta) peut prêter à ce genre de confusion. La qualité d'infidèle à la sainte couronne attribuée à Basarab est celle qu'on a dû lui prêter officiellement jusqu'à la conclusion de l'accord, quand il devient *wayvoda noster*. Mais indifféremment de la question de la véritable date de ce commentaire, 1324 ou 1325, il est

sallant du château de Guren, et *pas contre Basarab*, qui n'est pas nommé dans la partie du diplôme affectée à cette question.

²⁹ *Nogmyhald*. Forme unique rencontrée seulement ici. Partout ailleurs on peut lire *Myhald*.

³⁰ *ortodoxse fidei*, cf. dans la phrase suivante : *fidei katolice*.

évident que la critique du Couman³¹ lui est inspirée par le recul du roi devant l'attitude ferme du voïvode roumain, attitude manifestée dans les termes de l'accord qui n'apportait au roi qu'une simple satisfaction illusoire de vanité, sans rien de plus.

Il est possible que ce genre de commentaires n'ait pas été isolé, et que la campagne sourde menée par les boutefeux nommés par la *Chronique Peinte* pour décider le roi à rompre cet accord ait inspiré aussi d'autres critiques d'une même venue. Car il faut bien se rendre compte que les propos du Couman ont été présentés sous le jour le plus désavantageux pour lui, et qu'il est probable que loin de vouloir dénigrer le roi, il ait déploré soit la manifestation de sa faiblesse vis-à-vis de Basarab, soit un véritable rapport de forces en faveur de ce dernier. On croit trop facilement que les Coumans auraient été des sympathisants du voïvode roumain. En réalité, en 1325, leurs rapports avec le royaume de Hongrie, dont ils faisaient partie, étaient autrement serrés que ceux qu'on leur suppose sans preuves avec les Roumains de Basarab, en vertu d'arguments tirés de l'origine coumane de ce même nom. L'évidence de ce fait est proclamée par le désastre subi par les Coumans du roi dans la campagne malencontreuse de 1330 où ils combattirent et tombèrent dans l'armée royale.

Enfin la félonie imaginaire de 1326, lors de la mythique invasion des Tatars aidés ouvertement par Basarab (!) qui se serait joint à eux, ou leur aurait seulement *offert l'accès à travers son pays* pour venir attaquer le royaume³², ne mérite même pas une discussion. Les documents internes du royaume de Hongrie peuvent témoigner du calme et de la tranquillité parfaite de son territoire au moment de cette soi-disant invasion connue du seul chroniqueur de Prusse et ignorée par tous les autres contemporains. Or cette mention sans consistance n'a été utilisée à cet endroit que parce qu'elle semblait expliquer la présence intempestive des Tatars dans le diplôme de 1329. Selon un raisonnement hâtif qui ne tient pas compte des réalités balkaniques de ce moment-là, ces Tatars n'auraient pu venir qu'à travers le territoire de Basarab et certainement pas à son insu.

³¹ L'auteur affirme (p. 542) qu'il ressortirait de ce document qu'à ce moment auraient eu lieu en Hongrie des discussions au sujet d'une expédition contre Basarab.

³² Assertion faite sous forme de déduction, après plusieurs exemples de la prétendue alliance de Basarab avec les Tatars et de sa coopération : en 1324 avec les « Scythes » (= Tatars), comme allié des Bulgares contre les Byzantins, et en 1330 de nouveau avec les « Tatars noirs » contre le roi de Serbie. A ces éléments empruntés aux *Histoires* de Jean Cantacuzène on joint la contribution de la *Chronique de Prusse* rattachée au diplôme de 1329 et commentée ainsi : « en 1326 les confins de la Hongrie de la région de Mehadia voisine de Basarab étaient attaqués aussi par les Tatars qui n'ont pu arriver ici qu'en traversant le territoire de Basarab » (p. 545).

Or l'histoire de la Bulgarie de la fin du XIII^e siècle et du début du XIV^e nous montre les Tatars installés aux embouchures du Danube, d'où ils exercent un contrôle incessant et une immixtion fâcheuse dans la politique des Bulgares³³, et même des Serbes³⁴. Le khan Nogaï est l'arbitre suprême des formations politiques des Balkans. Georges Terter est son vassal. En 1285 les Bulgares, Coumans et Tatars vont dévaster le royaume serbe de Dragutin et une partie de la Hongrie, arrivant jusqu'à Peč. Dans les années suivantes le khan prépare l'invasion de la Serbie du roi Ouroš rassemblant à cet effet une armée de Tatars, de Coumans d'Alains et de Russes tributaires. A l'exemple de son voisin bulgare, Ouroš doit envoyer son fils Etienne comme otage. Quand le khan Nogaï tombe dans la guerre qu'il mène contre le khan Toktai, Svetslav le fils de Terter (d'abord uni au fils de Nogaï, Čaga, dans une lutte commune pour la couronne bulgare) réussit à le tuer, pour se débarrasser d'un rival gênant, mais n'en ménage pas moins Toktai, le vainqueur de Nogaï. En 1319 des Tatars se montrent aux portes d'Andrinople. D'ailleurs des mercenaires tatars figurent aussi dans les luttes entre les rivaux serbes Ouroš et Dragutin. Le premier a dans son armée des mercenaires tatars, ossètes et turcs. Les Byzantins eux-mêmes les employaient. C'est toujours ainsi que s'explique dans la bataille de Velbujd la présence dans l'armée bulgare d'une troupe de 3000 Tatars.

Or, la coopération de Basarab avec les Tatars se résume en somme au simple fait que le nouveau tzar bulgare Michel, uni à Basarab par des liens de famille, eut en 1323 contre les Byzantins le concours à la fois de Basarab et des Tatars. Ceci ne prouve nullement une alliance entre Basarab et les Tatars. La même observation est valable au sujet de la présence de troupes roumaines à Velbujd à côté des troupes bulgares et des auxiliaires des Bulgares, à savoir les « Tatars noirs » et les seigneurs des Alains, énumérés dans le *Zakonik* d'Etienne Douchane, qui en nommant Basarab rappelle son lien de parenté avec le tzar bulgare³⁵. L'empereur byzantin, *allié également des Bulgares*, avait manqué au rendez-vous final, s'étant mis en campagne trop tard. Faut-il, pour expliquer les bons rapports entre Basarab et son voisin bulgare, imaginer un projet de constitution d'un vaste Etat bulgare-valaque s'étendant aussi au nord du Danube, ce qui ferait comprendre l'action des Bulgares de ce côté-là, et le succès du tzar bulgare, réussissant à entraîner Basarab

³³ Jirecek, *Geschichte der Bulgaren* ... Prag, 1876.

³⁴ idem, *Geschichte der Serben* ...

³⁵ cité dans l'article, p. 537, n° 3, d'après S. Novaković *Zakonik Stefana Dusana*, Beograd, 1898 ...

en 1324 contre les Byzantins et en 1330 contre les Serbes? Il nous semble qu'un tel projet du tzar n'aurait rien eu d'agréable pour Basarab, et qu'à vrai dire la suggestion nous en est faite seulement en passant (p. 542).

Enfin, la coopération de Basarab avec les Tatars expliquerait sa victoire de 1330 contre le roi Charles Robert (!). Cette affirmation se fonde sur une déclaration du roi Louis I^{er} qui est de vingt ans postérieure à l'événement.

La dernière partie de l'article contient le récit de la campagne fait rapidement d'après le texte de la *Chronique peinte*³⁶ et non d'après le témoignage des documents, quoique à un endroit on reconnaisse formellement que le texte de la chronique n'appartient pas à un témoin oculaire de l'événement. Pourtant l'annexe reproduit des fragments [de tous les documents ayant trait à cette campagne, mais comme un simple matériel documentaire, présenté en un ordre strictement chronologique, sans faire l'analyse critique de leur degré d'authenticité ou de leur contenu, et sans les grouper systématiquement, d'après leur nature, en catégories différentes. L'appareil critique se borne à donner les cotes d'archives et les indications bibliographiques pour chaque document. Il arrive aussi qu'une simple mention de la perte du sceau moyen en Valachie (sans autres détails sur les circonstances qui l'avaient accompagnée) et qui en tout se réduit à une ligne et demie, soit suivie d'indications bibliographiques de douze lignes! (doc. XXVIII du 2 nov. 1335... Hurm. I/1, p. 638—739). Or, cette présentation uniforme de textes de valeur fort inégale ne permet pas d'en dégager tout le message. Nous tâcherons donc de mettre en relief celles des pièces inédites dont l'apport est nouveau, en procédant au groupement systématique du matériel dans son ensemble. Un tel groupement, tenté antérieurement par nous dans un article publié en 1962 dans la revue « Studii »³⁷, a mené à des conclusions qui pourront être poussées plus avant grâce à quelques éléments nouveaux et à une analyse plus aiguë. L'examen du matériel nous a permis de définir trois sortes de témoignages documentaires officiels du roi touchant la campagne de 1330. Le premier en date, destiné à informer la chrétienté, est une lettre du milieu de l'année suivante, adressée au pape au moment du départ du provincial des franciscains de Hongrie qui se rendait à Avignon. La teneur ne nous est connue que par le résumé contenu dans la réponse d'Avignon datée du 5 août 1331. Le roi sachant que le provincial serait interrogé par le souverain pontife sur les

³⁶ *Chronicon pictum*.

³⁷ n° 2. *Contribuții la studiul raporturilor dintre Țara Românească și Ungaria anevindă (Problema stăpînirii efective a Severinului și a suzeranității în legătură cu drumul Brăilei)*.

conditions de fait et les événements survenus dans sa province, s'est vu obligé de lui envoyer une version officielle aussi peu exacte que possible, qui substituait au tableau de sa défaite sans gloire l'image d'une victoire triomphante contre les Tatars infidèles, quelque peu assombrie sur son chemin de retour par les embûches dressées par des traîtres. Donc pour couvrir la vérité on inventait une triple fiction : une campagne dirigée contre les Tatars, une victoire brillante, un guet-apens au retour préparé par des traîtres. De ces trois inventions, seul le guet-apens au retour allait servir de nouveau, mais quelque peu modifié, dans une autre série de documents, destinée cette fois à convaincre la grande masse des propres sujets du roi. Il s'agit de la formule servant à expliquer la nécessité de faire sceller à nouveau tous les actes portant le grand sceau royal, perdu dans la sanglante attaque survenue en Valachie, au cours de laquelle le vice-chancelier du roi perdit à la fois le sceau d'État et sa propre vie. Cette formule qui devait accompagner la mention de l'application du nouveau sceau, paraît d'abord, à notre connaissance, dans un diplôme royal du 2 novembre 1332, donc environ deux ans après l'événement. Cette fois il n'est plus question d'une expédition guerrière, mais d'une simple inspection ou promenade paisible à travers la Valachie en compagnie d'une escorte peu nombreuse et qui subit au retour une « attaque traîtresse de l'infidèle Basarab qui avec *une traîtrise préméditée, sous le couvert d'une paix trompeuse* a attaqué une partie de notre escorte dans un endroit boisé et fortifié de fossés, et sous le choc de cette attaque hostile . . . notre vice-chancelier perdit la vie et notre sceau . . . ». Donc dans cette autre version le roi a renoncé à l'invention de sa victoire contre les Tatars, ne retenant que l'attaque au retour. Mais d'où il s'était agi dans la première version d'une *armée* partie en campagne, il n'est plus question maintenant que d'une simple escorte, dont une partie seulement aurait été attaquée. Retenons la formule quelque peu ambiguë « sub ficte pacis astutia » éclairée par le contexte. Après une promenade paisible dans le pays de son vassal (*et eampacificè perambulassemus*), de quelle paix trompeuse peut-il s'agir ? Il est clair qu'il ne peut s'agir ici de la conclusion d'une paix, sans objet dans l'ambiance paisible d'une promenade qui ne fut troublée par nul incident pouvant inspirer la moindre crainte, mais que cette expression définit ici un *état de paix trompeuse* cachant les intentions hostiles du vassal perfide. La « ficta pax » ne peut être séparée de la promenade paisible du début, dont elle ne fait que développer le sens, car sans nul conflit comment aurait-on conclu de paix ? Ainsi donc cette version se résume à une attaque par surprise en pleine paix.

Mais c'est le roi lui-même qui apportera le démenti le plus formel à cette version officielle, par le récit de la campagne qu'il insérera dans ses diplômes de collations royales à ses fidèles participants à l'expédition. Le premier en date de ces diplômes (16 février 1332) est demeuré inédit jusqu'à sa présentation actuelle dans l'article que nous analysons ici. Il est antérieur de huit mois à la première apparition de la formule accompagnant l'application du nouveau sceau. Ce premier diplôme rappelle les services des fils du feu comte Briccius de Bathor et loue particulièrement la fidélité de l'un des frères, Leucus, dont celui-ci fit preuve en Valachie « où nous fûmes personnellement avec notre puissante armée et où il fut tué à notre service par les gens de Basarab ³⁸ *qui occupait sans droit notre dite terre valaque* ³⁹ *et qui nous a combattu en ennemi* ⁴⁰ ». Il y est ajouté que Jean, un autre frère, y tomba prisonnier. Nous trouvons ici sous une forme plus laconique les éléments constants de tous les autres diplômes rappelant la participation à la campagne contre Basarab. Dans chacun d'eux il est question d'une *expédition guerrière* du roi venu avec *une armée puissante* ⁴¹, contre l'*infidèle* Basarab qui *détenait sans droit une partie (ou la totalité) de la terre transalpine* ⁴² et qui a eu *l'audace de tenir tête à son suzerain*. Nulle part on ne rencontre d'autres griefs. Et nulle part on ne mentionne d'autres alliés de Basarab ni païens ni chrétiens. Sur cette trame uniforme se dessinent de plus riches arabesques, le ton monte jusqu'à un pathos semblable à celui qui éclate dans les diplômes condamnant la révolte maudite d'un Mathieu de Trenčen. Dans l'exemplaire le plus représentatif de cet esprit (doc. du 26 nov. 1332) le roi apporte encore quelques nouvelles précisions... « Quand avec notre armée *convoquée par édit royal* nous nous fûmes mis en campagne, et fûmes parvenus à *certains confins de notre royaume qui étaient détenus dans la terre Transalpine* par Basarab, le schismatique *fils de Thocomer* ⁴³ (= Thatomer) au grand mépris de notre personne et de la sainte couronne, ce même Basarab notre < vassal > roumain infidèle ⁴⁴, mû par un

³⁸ *gentem* (gens, armée, troupe).

³⁹ *terram nostram transalpinam*.

⁴⁰ *hostiliter obviantis*.

⁴¹ cf. : *cum gente nostra valida* (16 février 1332) ... *exercitum nostrum regis edicto convocatum* (26 nov. 1332) ... *et valide genti nostre* (19 mai 1335; 22 juin 1335) ... *cum valido suo exercitu* (30 juin 1347) ... *cum valida multitudine sue gentis* (24 avril 1351).

⁴² La formule varie — tantôt : *dictam terram nostram transalpinam*, tantôt : *quaedam confinia regni nostri que in terra transalpina ... detinebantur* ... (26 nov. 1332), etc.

⁴³ La graphie Thocomer résulte à coup sûr d'une confusion entre les lettres *c* et *t* qui se confondent si souvent dans la paléographie latine des XIII^e et XIV^e siècles. Nous croyons que le vrai nom, que nous ne connaissons que par cette unique mention, doit être Thotomer ou Thatomer; à comparer avec le nom du vice-chancelier du roi Louis en 1347 Thatamer.

⁴⁴ *Basarab infidelis Olacus noster*.

dessein pervers (*maligno inductus consilio*) ne craignant guère et n'ayant garde que ceux qui tentent de résister à leur seigneur naturel (= suzerain) se dressent manifestement contre les dispositions divines, n'a pas redouté de mettre en pratique *les méfaits conçus en secret dans son esprit*, et plein d'une audace téméraire il s'opposa comme un traître et un séditieux combattant contre notre majesté... ». Suit la rhétorique obligatoire sur les pertes et calamités souffertes par la « natio Hungarica ». Observons que ce diplôme suit de près la première apparition de la formule pour l'apposition du nouveau sceau royal (2 nov. 1332) et qu'il s'en ressent.

Le diplôme suivant (2 janvier 1333) présente un cas fort curieux, car sa rédaction consiste dans la *fusion contradictoire des deux schémas officiels* analysés ci-dessus. En effet, on y trouve les éléments principaux des diplômes, l'arrivée du roi en tête d'une expédition guerrière en vue de la « récupération des parties transalpines » Ici les forces du roi sont figurées par les représentants des différents états du royaume, prélats, barons, nobles et habitants privilégiés (*regnicolae*) grossissant la suite du roi, venu contre Basarab « notre infidèle manifeste et notoire » *pour récupérer les « partes Transalpinas »*. A cet endroit se produit le raccord de ce schéma avec celui de la formule pour l'apposition du sceau.

On peut mettre en regard les deux textes :

(Diplôme)... *idemque tamquam vir iniquus et dolo plenus ac nequitia contra particularem gentem nostram agregata sibi quadam potentia et societate Olakali fraudulenter fide sua mediante, in quodam loco condenseo et obscuro ipsam gentem nostram invasisset.*

(Formule)... (Basarab... *infidelis noster*)... *preconcepta infidelitatis nequitia sub ficte pacis astutia in quodam loco nemoroso et silvoso indaginumque densitate firmato quodam particulam gentis nostre hostiliter invasisset...*

Or, on constate que la partie finale du diplôme reproduit fidèlement, avec quelques modifications superficielles, le texte de la formule, en y ajoutant seulement quelques paroles méprisantes sur l'armée de fortune de Basarab à laquelle on ne concède même plus le nom de troupe (*gentem*). Le parallélisme des termes est évident : *vir iniquus et dolo plenus ac nequitia* correspond à *preconcepta infidelitatis nequitia*. De même que *fraudulenter fide sua mediante* correspond sur un autre plan à *sub ficte pacis astutia*. Car dans le diplôme on accuse Basarab d'avoir faussé sa foi de vassal en attaquant son suzerain (qui venait d'ailleurs pour le déposséder) tandis que dans la formule il s'agit d'une attaque imprévue et sans aucune justification, en pleine paix, après une promenade paisible du roi à travers ce pays vassal.

Cette fusion artificielle d'éléments contradictoires ferait douter de l'authenticité de cette pièce. Mais on constate aussi dans le diplôme du 19 mai 1335 une tendance à intégrer dans le texte du document certains détails de la formule. Cette fois pourtant le résultat n'a rien de flagrant. Car le texte passe directement de la venue du roi avec sa puissante armée en Valachie — où Basarab et ses fils détenaient avec *infidélité* (« infidéliter ») ce pays au mépris des droits du roi et de la sainte couronne — à l'attaque extrêmement violente et réitérée « *in quibusdam locis districtis et silvosis, indaginibusque firmis et stipatis . . .* ». On peut donc observer la marche progressive de l'enrichissement du schéma initial allant de l'énoncé fort sobre du premier diplôme du 16 février 1332, à celui du 26 novembre de la même année, influencé en partie par la formule du sceau, à laquelle est empruntée l'invention de la préméditation de Basarab, puis à celui du 2 janvier 1333 où le raccord se fait si maladroitement et où paraît la mention méprisante des forces de Basarab, enfin à celui du 19 mai 1335 où il n'est plus question du seul Basarab, mais aussi de ses fils. Avec le temps ces forces ennemies augmenteront, au point que dans l'évocation contenue dans le diplôme du roi Louis (1351) il ne sera plus question comme en 1332 d'une « *agregata sibi quadam potentia et societate Olakali* » mais de « *tota sua potentia et vicinorum paganorum ac aliorum eiusdem patris nostri infidelium agregata caterva* ». Quant à l'action proprement dite elle s'enrichira à son tour d'un élément absolument nouveau, absent de tous les diplômes authentiques connus, et qui doit son existence à une interprétation abusive de l'expression *ficta pax* analysée par nous dans son contexte. Il s'agit de l'invention de « l'accord » perfide conclu par Basarab qui paraît d'abord dans la *Chronique peinte* commencée comme on sait en 1358. Or ce texte figure tout à la fin de cet ouvrage qui a demandé un certain nombre d'années. La nouvelle version du compilateur de la chronique trahit la première (et peut-être l'unique) apparition d'une attitude critique à l'égard de la contradiction foncière des deux schémas pratiquement irréconciliables. Cette contradiction est résolue maintenant par des traits surajoutés, constituant en fait un artifice d'auteur, rendu nécessaire par tout le travail préalable accompli pour les époques plus reculées qui exigeaient une confrontation et un choix incessant entre plusieurs chroniques. Ici le choix se fait entre les affirmations divergentes des deux schémas officiels complétées par l'apport de la tradition orale, et enrichies d'amplifications littéraires dues au talent de l'auteur. Comme le miniaturiste devait représenter des scènes de la bataille décrite, cette bataille occupe une place considérable et représente la réalisation la plus vivante de son récit. Il est certain que pour

y arriver il dut avoir recours à la tradition orale, vieille maintenant d'une trentaine d'années. C'est à cette source qu'il puisa les détails concernant non seulement le combat mais aussi les difficultés de la campagne (terra incognita... famis inedia) : la date approximative de l'entrée en guerre en automne (in mense septembri) (!) — indication bien vague en comparaison de la précision de celle de la défaite qui est rattachée à la fête d'un saint —, enfin le rôle d'instigateurs du « ban » Denys et du voïvode de Transylvanie Thomas. Or, ce dernier jugement uni à l'épisode de l'arrivée du messenger de Basarab et de la réponse pleine de superbe du roi, et renforcé d'un élément en désaccord avec les déclarations des diplômes du roi — attestant ici que Basarab était libre de tout blâme à l'égard du roi — tout en se rattachant à une tradition orale, semble bien être l'écho d'une version remontant au comte Donch de Zolyom (Zvolen⁴⁵), celui qui, selon la chronique, parla si courageusement au roi en faveur d'un accord avec Basarab, celui aussi qui est spécialement nommé, à la fin de ce récit, avec son fils Ladislav, en tête de ceux qui servirent de rempart au roi. Un seul autre nom est encore cité après le sien, celui de Martin fils de Berend dont la *Chronique* de Thuroczy a fait un saxon venu pour exploiter les salines de Transylvanie. Il est probable que la version de la chronique représente le point de vue du parti en faveur à ce moment qui désapprouvait la politique préconisée par les instigateurs de la campagne en Valachie. Et c'est pourquoi l'auteur ne maintient plus l'affirmation constante du roi dans ses diplômes, qu'il est allé *recupérer* sa terra Transalpina, *occupée sans droit* (16 février 1332) ou *détenue sans droit* (26 nov. 1332), mais la remplace par une formule assez bizarre. Le roi s'est mis en campagne pour chasser Basarab de son pays ou pour en faire don à l'un des deux instigateurs, en dépit du fait que le voïvode s'était toujours acquitté fidèlement de ses obligations pécuniaires à l'égard de son suzerain. Ainsi le compilateur de la chronique écarte nettement la justification officielle de la campagne. Mais il ne renonce pas pour autant au premier schéma, celui des diplômes royaux et parle du rassemblement d'une *armée nombreuse* (copiosum exercitum). Mais ici se manifeste la contradiction entre les deux schémas, car dans le second il n'était question que d'une *quaedam particularis gens*. Voilà pourquoi il se croit

⁴⁵ cf. sa charte de donation à son fidèle Sverchek fils de Paul pour services rendus au roi et à lui-même, avec l'effusion de son sang, notamment dans l'expédition « in terra Bazarad » (texte inédit du 1^{er} août 1331) (p. 553). Cf. également la charte figurant dans l'annexe des actes faux, car bien que datée du 14 février 1330 (!) elle rappelle les services rendus dans la campagne in terra Bozorad, qui eut lieu en automne !

obligé d'expliquer que le roi *n'était pas accompagné de toutes ses forces* (*non tamen totum suum posse, quia ad confinia regni sui in diversas expeditiones contra adversarios eiusdem regni quamplurimos destinaverat pugnatores*).

C'est ainsi qu'il résout la première contradiction. La seconde était bien plus difficile à résoudre. Comment concilier le tableau guerrier de l'arrivée du roi avec sa nombreuse armée amenée pour chasser Basarab avec l'image idyllique de la paisible promenade à travers le pays, jusqu'au moment où Basarab laissant croire à une tranquillité trompeuse l'attaqua à l'improviste ? Dans cette dernière manière de présenter les événements la justification du roi tenait entièrement dans cette fausse apparence d'une tranquillité trompeuse. Mais cette expression *ficta pacis astutia* sortie de son contexte relatif à la promenade paisible, qui seule lui donnait son vrai sens, prenait une toute autre signification s'il s'agissait d'une action guerrière. Or, mis en demeure de choisir, l'auteur avait opté pour celle-ci. Que pouvait signifier dans ce nouveau climat la *ficta pax* sinon un accord trompeur que l'auteur se chargea de développer à sa manière en trois points (*Quo facto treuga ordinata cum Bazarad et data fide* 1) *ut ipse regi pareret* et 2) *securitatem regi cum suis omnibus redeundi preberet* et 3) *iter rectum ostenderet*) avant de reprendre la suite du second schéma : *rex revertebatur securus confidens de fide perfidi scismatici...*, etc. Grâce à cet artifice le chroniqueur avait réussi à fondre les deux schémas contradictoires en une fiction plus cohérente, dont l'invention lui appartient entièrement, car nulle part jusque là il n'en avait été question.

S'il avait pu avoir connaissance aussi de l'invention contenue dans l'épître au pape du milieu de l'année 1331, celle de l'accord trompeur, la solution aurait été d'autant plus complète.

Un fait est certain, c'est que ni en 1347, ni en 1351 la tradition orale ne s'était emparée d'une semblable fiction car dans les diplômes du roi Louis, si jaloux de la gloire de son père, au point de grossir en 1351 le nombre de ses ennemis de ces vagues païens et infidèles soi-disant ligués contre lui, on ne trouve aucune trace du prétendu guet-apens de Basarab. Ainsi, vingt et un ans après l'événement cette tradition n'était pas encore née !

De nos jours la fiction a réalisé une nouvelle victoire. Car dans la présentation des sources documentaires sur la campagne de 1330, l'éru-dit G. Györffy à qui nous devons la publication des pièces inédites si précieuses pour notre histoire, n'hésite pas à affirmer : « *le voïvode Bazarab capitula auprès du château fort d'Argeş*, mais les Roumains surprisent

le 12 novembre les troupes royales en train de regagner le pays... », etc., etc... Or, cette affirmation se fonde entièrement sur le passage de la *Chronique* analysée par nous, combiné au témoignage de deux diplômes mentionnant l'arrivée du roi dans cet endroit. Mais de ces deux documents, l'un est fort sujet à caution, à cause d'une contradiction flagrante entre la date qu'il porte et celle de sa confirmation, qui se trouve être *antérieure à l'acte lui-même*⁴⁶ (!). On ne peut donc en faire état sans un préalable examen fort sérieux de l'original. Mais même en passant outre à cet obstacle, on ne saurait tirer des faits relatés par ce diplôme les conclusions qu'on nous propose. Car dans ce diplôme le roi loue les services rendus par le noble Bako, frère du vice-chancelier royal dans toutes les expéditions du roi et dans ses ambassades et légations particulières menées à bien non sans danger pour sa personne et ses biens... Ainsi lors de la campagne en Valachie il fut dépêché par ordre de son chef, le voïvode de Transylvanie, après (*post*) le roi et ce dernier, chargé de légations et de missions secrètes, accompagné d'un petit nombre de personnes et ayant réussi grâce à ses soins prudents à se préserver d'une manière étonnante du danger de mort de la part de ses adversaires et à s'en tirer, il se hâta « et nous rejoignit juste sous le château d'Argeş, où nous nous émerveillâmes ainsi que toute l'armée de son arrivée inattendue et où il rendit compte d'une manière digne de louange de la mission qui lui avait été confiée et dont il s'était chargé... ». Pourtant, au retour il fut grièvement blessé, et perdit l'usage d'un œil... Les termes employés prêtent parfois à plusieurs interprétations. Ainsi le mot *post* peut signifier *après, derrière, en arrière*. Faut-il entendre qu'il devait suivre à distance le roi, marchant sur ses traces et menant des pourparlers secrets avec des magnats locaux, pendant que le roi et le voïvode de Transylvanie allaient de l'avant? Ou qu'il devait aller en sens inverse, s'éloignant du roi pour chercher ceux vers qui il était dépêché, et que son retour inattendu (*fortuito*), pour cette raison, fit l'étonnement du roi et de toute l'armée? De quelle mission s'agissait-il? Le voïvode de Transylvanie essayait-il de détacher de Basarab des cnèzes ou voïvodes de son obéissance? ⁴⁷ En tout cas les

⁴⁶ L'acte est daté du 11 nov. 1336 et le document qui le confirme et le transcrit avoue comme date le 17 octobre 1336.

⁴⁷ Cf. dans notre article cité (p. 327) la discussion sur le sens des négociations poursuivies en 1334 et 1335 par l'archevêque de Kalocsa au sujet du passage en Hongrie du voïvode Bogdan fils de Mykula et leur connexion probable avec le fait qu'en mai — juin 1335 on voit paraître de manière fort éphémère un ban hongrois de Severin, preuve de l'occupation momentanée de cette place.

Nous ne retenons ici que la présomption de l'existence dans le pays de Severin d'un voïvode roumain qui devait se trouver nécessairement sous l'autorité du grand voïvode Basarab. Il se peut qu'on trouve ici la survivance d'une formation locale plus particulièrement rattachée

tractations secrètes de cet émissaire n'ont rien à voir avec le château d'Argeş où il rejoint simplement le roi et le voïvode et *leur rend compte de sa mission* (recte sub castro Argyas nos adiunxit, ubi nobis cum toto exercitu de eius fortuitu adventu ammirantibus in servitiis sibi iniunctis et per eum assumptis commendabiliter se expedit). Ici le verbe *expedit* apporte quelque ambiguïté, car il signifie à la fois terminer, exposer, préparer, mener à terme, délivrer, etc., etc. On pourrait donc traduire également par *s'acquitta des services qui lui furent commandés et dont il se chargea*, mais le contexte figuré par la proposition circonstancielle à l'ablatif construite avec le participe présent semble indiquer qu'il s'agit d'un même moment et non d'une nouvelle mission, cette fois exécutée à Argeş. Peut-on de ces données si minces et si peu sûres conclure à des tractations menées à Argeş (!) avec Basarab (?) par ce même Bako, suivies de l'accord trompeur imaginé par le chroniqueur? Pourquoi aurait-il été nécessaire d'employer ce même émissaire, quand l'entourage du roi devait foisonner de gens capables de mener à bien une pareille mission? Mais on ne sait même pas si Basarab se trouvait alors à Argeş et quelles y étaient les conditions à ce moment-là.

Enfin si tel avait été le cas, pourquoi taire un fait tellement important, qui aurait justifié pleinement le roi de toute responsabilité pour la défaite en rejetant tout l'odieux sur Basarab?

Un diplôme plus tardif (1347) résumé de manière inexacte par G. Pray⁴⁸ et par Katona⁴⁹, avant d'être publié intégralement dans un ouvrage de moindre circulation⁵⁰ et qui est reproduit dans le corps de l'article que nous analysons, apporte quelques nouveaux détails⁵¹. Le roi

au château de Severin, à l'instar des formations des cnèzes Jean et Farcaş, que le roi Bela IV cédait en 1247 aux chevaliers de l'ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem. Nous ne pouvons savoir jusqu'où s'étendait l'autorité effective des bans de Severin dans la seconde moitié du XIII^e siècle et quels étaient leurs rapports avec les formations vassales du type des deux cnézats mentionnés.

⁴⁸ G. Pray, *Specimen hierarchiae Hungaricae*... Poonii et Cassoviae, 1776—1779, I, 420—421.

⁴⁹ Katona, *Historia critica*, VIII 642—643.

⁵⁰ Une publication intégrale a été donnée ultérieurement par I. Nagy dans *Sopron vörmege Története Oklevéltár*, I, 196—201.

⁵¹ Le texte reproduit par Pray s'arrête immédiatement après la mention de l'arrivée du roi devant le château d'Argeş où il dresse son camp, son armée étant commandée par le grand écuyer Etienne. La suite est résumée d'une manière fort inexacte : « *Narrat deinde castrum occupatum virtute huius Stephani et in regia potestate deinceps quoque fuisse* » (!). A comparer avec le texte intégral dont nous donnons ici la suite :

*... consuete fidelitatis fervore semper lateri eiusdem patris nostri adherens, sex ex infidelibus scismaticis fideles homines patris nostri infestantibus captivando adduxit patri nostro, quamplures interficiendo ex eisdem : posthec dum idem pater noster de ipsis partibus Transalpinis rediret, eundem per dei clementiam idem Stephanus nunc woyvoda, ab insidiis ipsorum infidelium precavendo, ubique liberatum reduxit sanum et incolumen absque lesione aliquali et ibi sub ipso Stephano woyvoda valde bonus equus extitit interfectus *.

Louis rappelant les mérites acquis par le voïvode de Transylvanie, Etienne Lackfy, mentionnait aussi les services plus anciens rendus à son père dans la campagne de Valachie, où il commanda l'armée, étant alors grand écuyer du roi (tunc magister agazonum et maior exercitus). Ces détails ont dû être fournis par le bénéficiaire lui-même, car le roi Louis était en bas âge en 1330. Or, d'après ce récit le roi *aurait dressé son camp devant le château d'Argeş* et le commandant de cette grande armée se serait signalé par la ferveur de son dévouement, qui le tenait toujours aux côtés du roi, et par une prouesse dûment rapportée : capturant six infidèles schismatiques qui harcelaient (infestantibus) les gens fidèles du roi, il les amena devant le roi et en tua la plupart. Enfin, au retour, il veilla sur le roi, le défendant des embûches des ennemis, le ramenant sain et sauf...etc. ...et à cette occasion il eut un fort bon cheval tué sous lui. Telles sont les deux mentions documentaires attestant de manière peu catégorique jusqu'à présent ⁵² l'arrivée du roi devant le château d'Argeş.

Il nous semble que la valeur de leur témoignage n'est pas de nature à faire croire au mythe de la capitulation forgé de toutes pièces. Une chose est certaine : c'est que le château d'Argeş ne fut pas occupé par le roi, qui n'était pas homme, le cas échéant, à laisser ignorer un pareil succès, le château même eût-il été trouvé abandonné. Or, le seul succès proclamé — la capture de six valaques schismatiques, qui ne semblent pas avoir été pris dans un combat d'après les termes employés — ressemble étonnamment au pseudo-triomphe du comte Paul devant les murs de Mehadia.

On voit trop souvent la légende se substituer à l'histoire, mais nulle part ce fait n'est aussi apparent que dans l'élaboration du récit officiel composé par l'auteur de la *Chronique peinte*. Les historiens de tous les temps qui ont fait connaître l'histoire de la Hongrie : Bonfinius, Fessler, Homann, pour ne citer que ceux-ci, se sont plu à répéter à leur façon le récit de la *Chronique*. Les historiens roumains eux-mêmes lui ont accordé une attention confiante. Pour ne citer des historiens magyars que Homann, on peut lire dans son ouvrage en italien — *Gli Angioini di Napoli in Ungheria* — une nouvelle version personnelle brodée sur la trame du chroniqueur : Profitant des discordes serbes, et probablement encouragé par Etienne Ouroş, Basarab, le voïvode roumain de la Valachie, d'origine coumane, tenta également de s'affranchir de ses maîtres (!) et de renforcer son autorité. *En 1324 (!) il passa l'Olt occupant le banat*

⁵² Détail assez troublant, dans le diplôme donné le 30 octobre 1350 par ce même roi au même voïvode Etienne, dont il fait dresser la liste des mérites, il ne parle qu'en général des services rendus à son père, sans mentionner plus particulièrement son rôle en 1330.

de Severin situé entre l'Olt et le bas Danube. Charles I^{er} se mit immédiatement en campagne contre l'ambitieux voïvode et reconquit le Banat. A la suite de sa défaite Basarab fit savoir au roi qu'il était prêt à lui prêter hommage, mais cet hommage cachait un guet-apens. Dans l'automne de 1330 Charles I^{er}, qui s'était rendu avec une escorte peu nombreuse dans cette province pour la visiter personnellement, tomba dans une embûche tendue par le voïvode félon. Car, suivant les guides fournis par Basarab, les Hongrois s'engagèrent sans nul soupçon dans les gorges de ces montagnes impraticables quand tout à coup ils se virent entourés de montagnards valaques qui du haut des cimes circonvoisines commencèrent à lancer sur l'escorte hongroise des rochers et des troncs d'arbres. . . , etc. . . , etc. (Enfin le dévouement de certains nobles permit au roi de se retirer par *des sentiers ignorés de l'ennemi* (!) (p. 131).

Devant cette manière de faire revivre l'histoire sachons gré à l'éru-
dit éditeur de textes G. Györffy de nous avoir fait connaître les docu-
ments inédits qui éclairent les événements ayant précédé la guerre
de 1330, même si les thèses qu'il nous propose dans la notice introductive
ou dans le résumé français de son article ne concordent pas entièrement
avec les conclusions de l'analyse critique de ces textes que nous avons
essayé de faire sans autre souci que de démêler la vérité.

LA FIN D'ANDRONIC PALÉOLOGUE DERNIER DESPOTE DE THESSALONIQUE

par JEAN TSARAS

Thessalonique

1. Depuis son accession au trône turc, Mourat II (1421–1451)¹, continuant la politique de conquête des Sultans ses prédécesseurs, porte son attention sur les pays balkaniques². Salonique³ devient son but principal. Ainsi commence-t-il par détruire sa plaine fertile et par l'encercler tantôt momentanément, tantôt d'une manière suivie. Cette situation était la cause de la destruction de la production de la ville dont l'artisanat perdit beaucoup de sources de matières premières. Les transports par terre rencontrent des difficultés de toutes sortes. Les communications par mer sont réduites. Le port est presque sans vie. Son économie en général commence à s'éteindre. C'est pour cela que son existence devient de plus en plus difficile, tandis que la faim⁴ avec son cortège de maladies complète l'image d'une misère lamentable.

¹ Γ. Θ. Ζώρα, Χρονικὸν περὶ τῶν Τούρκων Σουλτάνων (Ἀθήναι 1958), pp. 57–77 et 178–200. — Κ. Ι. Ἀμάντου, Σχέσεις Ἑλλήνων καὶ Τούρκων τ. 1. (Ἀθήναι 1955) 82–92. — Α. Ε. Βακαλοπούλου, Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ, τ. 1 (Θεσσαλονίκη 1961) 204–206, où se trouve une admirable analyse du caractère de Mourat II.

² Ἀλ. Ν. Διομήδη, Βυζαντινὰ Μελέται, τ. 1 (Ἀθήναι 1942), 345–347. Κ. Ι. Ἀμάντου, ο. c. pp. 74–87. En général, cf. le problème avec toute la bibliographie in Ostrogorski, *Histoire de l'État byzantin*, traduction française par J. Gouillard, Paris, 1956, p. 555–574. — Κ. Ι. Ἀμάντου ο. c. pp. 74–87. — Ἀλ. Διομήδη ο. c., p. 343.

³ Δούκας, ed. Bonn, pp. 198, 2–7 et 22–199, 1–6, éd. Grecu, p. 249, 24–27 et 9–13; Φραντζής, éd. Bonn, pp. 155, 18–156, 3. — éd. Παπαδοπούλου, pp. 157, 21–23.

⁴ Δούκας, éd. Bonn, p. 198, 6–7, éd. Grecu p. 447, 27.

Dans ces conditions, le despote¹ de Salonique, Andronic, le troisième fils² de Manuel II Paléologue, empereur de Constantinople, qui était malade³, ne pouvait pas garder la ville et fut obligé de la vendre⁴, pour cinquante mille ducats d'or (φλοουριά = sequins), aux Vénitiens⁵. C'est ainsi qu'à partir du 14 septembre 1423, date à laquelle les Vénitiens arrivent dans la ville pour en prendre possession, Salonique cesse définitivement de figurer parmi les cités byzantines.

2. Salonique passée aux mains des Vénitiens, que devint Andronic? Il y a quelque temps, nous ne savions, de la suite de sa vie que ce que les historiens byzantins ou les chronographes de la période post-byzantine nous disent. C'est ainsi que Phrantzès le présente comme moine du monastère du Pantokrator à Constantinople où il est mort⁶. L'histoire

¹ Andronic a dû être nommé despote de Thessalonique en 1416. Son édité le plus ancien que nous possédons, date de décembre 1416. (cf. Fr. Dölger, *Epikritisches zu den Faksimiles byzantinischer Kaiserurkunden*, Archiv für Urkundenforschung, 13 (1935), pp. 61—62). Nous savons d'autre part que Thessalonique était gouvernée, du moins jusqu'en février 1415, comme le prouve sa correspondance de cette époque avec le monastère de Vatopédi, par Démètre Léontaris. cf. 'Αρχαδίου Βατοπεδινού, 'Αγιορειτικά 'Ανάλεκτα, Γρηγόριος ὁ Πάλαμας, 3 (Θεσσαλονίκη 1919) 335.

Pour le titre de despote en général à Byzance cf. le travail récent de Bozidar Ferjančić, *Despoti u Vizantinizi i Južnoslovenskim Zemljama* (Beograd, 1960). Pour Salonique spécialement cf. le ch. V pp. 89—103. — cf. encore Μιχ. Λάσκαρη, *Ναοί καὶ Μοναί Θεσσαλονίκης τῆς 1405 εἰς τὸ Ὀσλοπορικόν τοῦ ἐκ Σμολίνσκα Ἰγνατίου, Τόμος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου, Θεσσαλονίκη 1952*, σ. 341, ainsi que R. Guiland, *Recherches sur l'histoire administrative de l'empire byzantin: le despote, δεσπότης*, Revue des études byzantines, 17 (Paris, 1959), 52—89.

² Δούκας, éd. Bonn., p. 133, 21—22, p. 134, 5—6, p. 197, 2—3, éd. Grecu p. 175, 2—3 et 9, p. 247, 7.

³ «Ὀὔτος δὲ βλαβεῖς ὑπὸ βαουτάτης ἀσθενείας...» — Φραντζῆς, éd. Bonn, p. 122, pp. 3—4, éd. Παπαδοπούλου, p. 125, 2—3, «ὅς καὶ ὑπὸ τῆς ἐνθάδε νόσου ἐφθάρτο»; Δούκας, éd. Bonn, p. 197, 4. éd. Grecu, p. 247, 6—7 «καὶ ἐπὶ τινα μὲν χρόνον διαγενόμενος εἰς νόσον περιῆλθεν ἐλεφντιάσιν...» Χηλοκοονδύλης, éd. Bonn., p. 205, 21—22. éd. Darkó, t. 1, p. 193, 5—6, «... ὀνόματι Ἀνδρόνικον Δεσπότην λεπρόν (lazaroso, lépreux), Θεόδωρος Σπαντοῦνης in Κ. Δ. Μέρτζιου, *Μνημεῖα*, p. 97... «ὅς πεσὼν τῷ πάθει τῆς ἐλεφντιάσεως...» Ἱστορία Πολιτικῆ Κωνσταντινουπόλεως éd. Bonn., p. 7, 1—2. «καὶ ὁ Ἀνδρόνικος ἅπου τοῦ ἐδώσανε διὰ ἀδερφομεράδι τὴν Σαλονίκη, ὁ ὁποῖος ἔπεσε εἰς ἀρρωστία ἀγιάτρευτη, λέπρα...» Γ. Θ. Ζώρα, *Χρονικόν περὶ τῶν Τούρκων Σουλτάνων* (Ἀθήναι 1958) p. 53, 25—27. «οὗτος οὖν ὁ Ἀνδρόνικος περιέπεσον ἐν τῷ πάθει τῆς ἐλεφντιάσεως.» *Ἐκθεσις Χρονικῆ*, éd. Κ. Μ. Σάθρα, (Μεσαιωνικῆ βιβλιοθήκη) (Paris, 1894), p. 560, 13—14, éd. Spyr. Lambros. *Echtesis Chronica and Chronicon Athenarum*, London, 1902, p. 4, 22—23.

⁴ Le renseignement donné par Marc Eugenicos, (Chalcocondyle et Phrantzès, qu'Andronic a vendu Salonique aux Vénitiens est indubitable. Les Actes du Sénat de Venise comme je l'ai prouvé ailleurs, cf. Ἰωάννου Ἀναγνώστου, *Διήγησις περὶ τῆς τελευταίας ἀλώσεως τῆς Θεσσαλονίκης. Μονωδία ἐπὶ τῇ ἀλώσει τῆς Θεσσαλονίκης. Ἐισαγωγὴ-Κείμενο-Μεταφράση-Σχόλια Γιάννη Τσάρα*, Θεσσαλονίκη 1958 pp. 97—102, appuient ce renseignement. Mais puisque le problème présente un intérêt plus général, je l'examinerai de nouveau dans une étude spéciale que j'espère publier bientôt.

⁵ C. Manfroni, *La marina veneziana*, Nuovo Archivio Veneto, nuova serie, Venise, 1901, 1921, t. 20 (1910) 12 s'appuyant lui-même sur la Chronique (Χρονικόν) de Morosini, pp. 428 et ss. veut les 24, cf. Μέρτζιου, *Μνημεῖα*, p. 43 et note 1. — N. Iorga, *Notes et Extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e s.* t. 1, Paris, 1899, p. 347 — Fr. Thiriet, *Regestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie*, 2 (1400—1430), Paris, 1959, n° 1908.

⁶ Φραντζῆς, éd. Bonn, pp. 122, 8—9, 134, 12—14, éd. Παπαδοπούλου p. 124, 8—9, p. 137, 11—14.

politique de Constantinople ¹, la Chronique de Hiérax ², le livre historique de Pseudo-Dorotheé ³ et l'Ecthesis Chronica ⁴ anonyme racontent qu'Andronic, après avoir vendu Salonique, partit au Mont Athos, y devint moine et y mourut de sa maladie. Pseudo-Dorotheé ajoute qu'il vécut à Vatopédi sous le nom d'Antoine. Théodore Spantonis enfin, noble de Constantinople, de la famille Cantacuzène, qui s'occupa de l'histoire gréco-turque de cette période, croit que. . . « lorsque les Vénitiens prirent possession de Salonique, Andronic partit pour Venise mais qu'il est mort en route » ⁵ « ἄμα οἱ Βενετοὶ τὴν παρέλαβον (Thessalonique) ὁ Ἀνδρόνικος ἀνεχώρησεν ἐκεῖθεν διὰ τὴν Βενετίαν, ἀλλὰ καθ' ὁδὸν ἀπεβίωσεν ».

Il est possible que tous ces textes se réfèrent à la même source et que l'un copie l'autre à plusieurs passages ⁶. Quoiqu'il en soit, ils sont d'accord sur ce fait : Andronic, dès qu'il vendit Salonique, partit de la ville. S'il est parti au Mont Athos pour devenir moine ou s'il se rendit à Venise et mourut en route, cela n'a pour l'instant aucune importance.

3. Depuis le temps où C. D. Mertzios mit en lumière en 1947 les Mémoires de l'Histoire de Macédoine, nous avons un autre renseignement sur le sort final d'Andronic. Voici ce que nous donne la Chronique de Morosini en quelques mots : « deux mois à peu près après l'arrivée des Vénitiens à Salonique, son despote, avec le gouverneur militaire et quelques amis nobles, vint en rapport avec les Turcs qui l'assiégeaient et organisa un complot avec l'intention de chasser les Vénitiens et de rendre la ville aux Turcs. Mais les Vénitiens découvrirent le complot, arrêtèrent les conspirateurs, les firent monter dans deux galères et les envoyèrent en exil. Les chefs du complot furent envoyés l'un à Nauplie et l'autre à Sitia en Crète ou à Andros ⁷ ».

Mertzios, suivant la Chronique de Morosini, présente le problème de la fin du despote de Salonique Andronic et admet le rapport comme

¹ éd. Bonn. p. 7, 1-2.

² Ἱέρακος, Μεγάλου Λογοθέτου, Χρονικὸν τῆς τῶν Τούρκων βασιλείας. éd. Σάθα, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, t. 1, p. 256, 358-359.

³ Δωροθέου Μονεμβασίας, Βιβλίον Ἱστορικόν, éd. sec., Venise, 1818, p. 490.

⁴ Σάθα, M. B. t. 7 (Paris, 1894), p. 560, 13-24, éd. Lambros o.c., p. 4, 22-5, 7.

⁵ Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 97.

⁶ Σάθα, M. B., 7, (1894), pp. σνα'-σνβ', éd. Lambros, o. c. pp. VII-VIII.

⁷ Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 96. La Chronique ne précise pas quel chef ils envoyèrent à Nauplie et en Crète. Même si nous acceptons qu'Andronic malade et fuyard soit l'un des deux chefs, la Chronique ne dit pas quel était l'autre chef, le gouverneur militaire de Salonique à l'époque byzantine.

Nous apprenons cependant, d'après les Actes du Sénat vénitien, que lorsqu'en juillet 1425 la première ambassade de la communauté arriva à Venise avec la demande 18 de son Mé-morandum, elle rappela au doge les malheureux nobles qui étaient emprisonnés en Crète et le pria de les libérer, mais elle ne les nomme pas ; -cf. Morosini, o.c., p. 13.

une nouvelle explication concernant le sort d'Andronic, mais il en fait mention sans aller plus loin.

Ce problème intéressa par la suite les professeurs A. Vacalopoulos¹ et M. Laskaris². Ce dernier situe le complot en 1424. Malgré tout cela une nouvelle étude et analyse des données n'est pas sans intérêt.

Le premier souci des Vénitiens, dès qu'ils prirent possession de Salonique, c'était d'y transporter du blé et des vivres pour les distribuer à la population³. Ils donnèrent et continuaient à donner de l'aide à beaucoup de nobles déchus de leur état, grands et petits, ainsi qu'aux autres habitants de la ville. Ils leur donnaient du travail ou les plaçaient à la garde de la ville et les secouraient d'autres manières encore. Les premiers temps de l'occupation vénitienne de Salonique montrent ainsi plusieurs changements et l'amélioration des conditions de vie de ses habitants.

Il se pourrait, évidemment, que cet état de choses ne soit qu'une apparence et ce soulagement, simplement momentané. Il n'était pas moins naturel que ces premières impressions soient agréables. Chez beaucoup naquit l'espérance cachée que leur patrie sous la protection de Venise-la-toute-puissante deviendrait une seconde Venise comme on le leur avait promis⁴.

Mais Andronic était malade, comme du moins l'admettent tous les historiens et les chroniqueurs qui ont parlé de lui. Ils sont tous d'accord pour dire que sa maladie était l'une des raisons qui l'avaient obligé de vendre la ville. Nous avons là un renseignement précieux, car comment un homme malade pourrait-il organiser un complot et en devenir le chef pour chasser de sa ville les dominateurs que lui-même y avait conduits? Que gagnerait-il, lui, si Salonique passait de la main des Vénitiens à celle des Turcs? Lui-même de toute façon, puisqu'il ne supportait pas le climat, il quitterait Salonique. En outre, le point de vue actuel de la responsabilité nationale était entièrement inconnu à cette époque-là. Bien au contraire sa mentalité moyenâgeuse permettait tout ce qui aujourd'hui nous paraît étrange : vendre Salonique et ne point s'intéresser davantage à ses habitants.

Il était donc bien naturel qu'Andronic, dès qu'il reçut l'argent des Vénitiens, partît de Salonique pour aller se reposer ailleurs. Mais ce qui

¹ Απ. Βακαλοπούλου, Συμβολή στην 'Ιστορία τῆς Θεσσαλονίκης ἐπὶ Βενετοκρατίας. (1423—1430), τ. Κωνστ. Ἀρμενοπούλου, (Θεσσαλονίκη 1952), pp. 135—136.

² Μιχ. Λάσκαρη. Μοναὶ καὶ Ναοὶ Θεσσαλονίκης τὸ 1405 in 'Οδοιπορικὸν τοῦ ἐκ Σμολένσκ Ἰγνατίου, ἱ. Κων. Ἀρμενοπούλου, Θεσσαλ. 1952, p. 335.

³ Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 42—44. I. K. Βασδραβέλλη, 'Ιστορικὸν Ἀρχεῖον Βεροίας, (Θεσσαλονίκη 1942), p. 3, 57—4, 65. Du même 'Ιστορικὰ Ἀρχεῖα Μακεδονίας Α' Ἀρχεῖον Θεσσαλονίκης 1695—1914 (Θεσσαλονίκη 1952) p. 2.

⁴ Δούκας, éd. Bonn, p. 197, 17—19, éd. Grecu p. 247, 18—19.

était plus naturel encore, c'était d'aller rejoindre son frère Théodore Paléologue, le despote de Mystra, et de rester à Mantinée, l'ancienne Avia, au climat sain¹. Peut-être même cette dernière solution lui vint-elle à l'esprit, dans la situation où il se trouvait avant de vendre Salonique.

Andronic serait en outre l'ami des Vénitiens. Nous n'avons pas de renseignements concrets qui assurent cette supposition. Nous avons quelques indices qui nous permettent de l'admettre. Nous savons que les Byzantins distingués étaient des amis des Vénitiens, comme l'était le père d'Andronic, Manuel II Paléologue, et son frère Théodore II. Il n'est pas exclu que Théodore ait servi d'intermédiaire entre Andronic et les Vénitiens pour la vente de Salonique, comme, peu auparavant, les Vénitiens avaient servi d'intermédiaire entre lui et le prince d'Achaïe Centurione Zaccaria², en vue d'un traité.

Nous avons un indice pour cela dans le renseignement de Spantonis disant qu'Andronic « dès qu'il vendit Salonique partit pour Venise »³. Ce renseignement, même s'il n'est pas fondé, montre tout de même qu'Andronic devait être l'ami des Vénitiens. S'il n'était pas leur ami, il n'était pas leur ennemi. En fin de compte il leur vendit Salonique. Avec quelle raison ou justification organiserait-il maintenant un complot pour chasser les Vénitiens ? Il n'avait aucun indice non plus que les Vénitiens n'avaient pas respecté leurs promesses puisque, comme prétend Morosini, ces derniers découvrirent le complot dans les deux premiers mois. Finalement, comment le justifierait-il aux yeux des Thessaloniens ?

4. Examinons ici dans quelle mesure Morosini est digne de foi. Il n'y a pas de doute que le code de Morosini soit un texte très important parce qu'il nous donne l'image vivante de toute une période avec tous les problèmes qui la concernent : commerce, artisanat, marine, gouvernement, défense militaire et autres problèmes internationaux comme nous dirions aujourd'hui, si nous n'oublions pas les échanges commerciaux que Venise avait à cette époque (XV^e siècle).

Morosini connaît et traite de ces questions. Il sait nous les raconter. Souvent même il consulte les Actes du Sénat vénitien, des lettres particulières ou d'autres sources, de sorte que ses renseignements sont dignes de foi.

¹ Pour la place qu'occupait Avia en général, voir Pausanias, *Voyage en Grèce*, Μεσσηνιακά, éd. H. Παπαχατζή, 1965, p. 110, note 4.

² Cf. Δ. Α. Ζακυθηνός, *Le Despotat grec de Morée*, Paris I (1932), p. 199.

³ Μέριτζιου, *Μνημεία*, p. 97.

Mais il y a d'autres questions dont Morosini ne pouvait préciser la vérité. Ainsi « les nouvelles qui circulaient alors à Venise », selon l'expression caractéristique de Manfroni¹, et qui venaient de seconde main, avec les suites de leurs transformations le chroniqueur ne pouvait ni les examiner, ni les situer sans risque de tomber en faute.

N'oublions pas que Morosini était un patricien de Venise, membre du Sénat de sa patrie. Il appartenait à l'un des partis politiques. Il était donc bien naturel que les nouvelles qui, des colonies ou d'autres centres économiques arrivaient à Venise, Morosini les pèsât, bon gré mal gré, selon sa position sociale et politique et sans doute d'après ses préférences personnelles ou ses antipathies². Il ne faut pas oublier aussi que ces nouvelles n'étaient pas de première main et qu'avant de parvenir à ses oreilles, elles avaient subi beaucoup de transformations, à tel point que leur sens même y parvenait déformé.

La foi que mérite le code de Morosini dépend donc de sa position politique. C'est ce qu'il faut dire pour les événements de Salonique. Les premières pages joyeuses de sa Chronique sur Salonique seront vite remplacées par des pages pessimistes, et son style exprime déjà une certaine haine pour la cité éprouvée. Cette haine ne fait qu'exprimer l'amertume des Vénitiens, qui perdirent un port si important ici au nord de l'Egée sans réussir à se le faire reconnaître par le Turc pour vivre pacifiquement avec lui. C'est pour cela que derrière le complot d'Andronic malade ne se cache que l'effort de Morosini de justifier le comportement des Vénitiens maîtres de Salonique. C'est ce que nous comprenons d'après les plaintes de la Communauté au Doge. Ceci personne ne peut ne pas le croire. Ce Vénitien apatriote transforme non pas seulement intentionnellement mais par sa mentalité les nouvelles sur Salonique. Je note ici son renseignement sur les frais que firent les Vénitiens pour Salonique pendant les sept ans qu'ils l'occupèrent. Toutes les autres chroniques vénitiennes montent ce prix à 300—700 mille ducats-or. Morosini seul les fait monter à 740 mille, là où les Actes du Sénat refusent de donner un chiffre précis. La Chronique de Dresde abaisse la somme à 200 mille³. Morosini avoue fièrement que « moi, Morosini, j'ai vu et écrit de ma main, et c'est la vérité »⁴. Mais ni lui, ni les écrivains d'autres chroniques ne virent, n'entendirent et n'écrivirent les revenus qu'avaient les Vénitiens, à la même période, des impôts de Salonique.

¹ *Op. cit.* p. 6.

² cf. la critique de Morosini, ci-dessus, pp. 38 et 45.

³ cf. Μέροτσιου, *Μνημεῖα*, p. 99.

⁴ cf. Μέροτσιου, *Μνημεῖα*, p. 98.

Morosini écrit parfois des imprécisions et souvent il est contredit par les Actes du Sénat ¹. Avec tout cela je ne veux pas minimiser la valeur de la Chronique de Morosini, mais accentuer ceci que pour les faits de Salonique ses données ne sont pas tout à fait dignes de foi et engendrent des contradictions. Ses contradictions sont beaucoup plus grandes et plus nombreuses en ce qui concerne le complot d'Andronic, complot dont ni les Actes du Sénat, ni aucun autre historien contemporain, vénitien ou byzantin, ne disent rien.

5. Les Actes du Sénat de Venise soutiennent de leur (propre) manière la thèse qu'Andronic n'a pas organisé de complot contre les Vénitiens. « Et si vous ne trouvez pas là le Despote », conseille le Sénat à ses représentants, le 27 juillet 1423, envoyés pour prendre possession de Salonique, « allez à la rencontre de son remplaçant ² ». Mais pour que le Sénat donne ce conseil à ses représentants, même si cela exprime une prévoyance, c'est qu'Andronic n'habitait pas toujours Salonique et que souvent il la gouvernait par son remplaçant. Le Sénat vénitien devait connaître cela.

6. Qu'Andronic se trouvait hors de Salonique et qu'à l'époque où il rentrait en relation avec les Vénitiens au sujet de la vente de la ville il ne se trouvait pas là, et qu'il y avait laissé un représentant apparaît de ce qui suit : quand le 14 septembre 1423, fête de la Sainte-Croix, les délégués de Venise qui prendraient possession de la ville arrivèrent en toute pompe dans le port, au moment de leur entrée magnifique et solennelle, comme le décrit du moins le codex de Morosini, nous ne voyons nulle part Andronic. S'il avait été présent les divers auteurs des manuscrits qui décrivent l'entrée des Vénitiens à Thessalonique l'auraient noté. De même les Actes du Sénat y feraient allusion pour donner une assurance complémentaire qu'Andronic leur avait fait don de la ville. Ils relatent qu'une galère de l'empereur de Constantinople ³ accompagnait les six galères vénitiennes au moment où elles arrivaient au port. Ils ne disent rien au sujet d'Andronic. Et si la présence d'une galère de l'empereur leur était indispensable pour assurer aux habitants de la ville que c'était avec sa permission qu'Andronic leur avait vendu la ville, la présence d'Andronic lui-même à un moment si solennel ne l'aurait-il pas prouvé de la façon la plus incontestable ?

Quand d'autre part la deuxième ambassade de la Communauté se rendit à Venise pour renouveler au Sénat ses plaintes avec la demande

¹ cf. Manfroni, ci-dessus, p. 26, note 2 et p. 61.

² Μέριτζου, Μνημεία, p. 38. — C. N. Sathas, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au Moyen Age*, I, (Paris 1881), p. 142, 11—12.

³ Μέριτζου, Μνημεία, p. 43.

29 de son mémorandum, comme nous l'a transmis le vote du Sénat, le 14 juillet 1429¹, il y est dit entre autres : « au moment où Votre Majesté s'est acquis la ville de Salonique, vos gouverneurs occupèrent le palais où habitait le Despote. Ensuite le duc alla s'y installer² ».

Ce renseignement constitue encore une preuve que lorsque les Vénitiens prirent possession de la ville, Andronic n'y était pas et qu'il n'y habitait même pas.

Comme nous le constatons donc, Andronic se trouve en dehors de Salonique pour les mêmes raisons qui l'avaient obligé de vendre la ville. Pour ces mêmes raisons aussi au moment des pourparles en vue de la vente ainsi qu'au moment où il la livrait aux représentants vénitiens, il ne s'y trouvait pas. Mais s'il n'habitait pas d'une façon permanente la ville lorsqu'elle lui appartenait, il n'avait où y résider du moment qu'il l'avait vendue aux Vénitiens. Notons encore qu'aucune des deux ambassades de la Communauté rendues à Venise ne fait mention de lui.

Mais puisqu'Andronic se trouvait en dehors de la ville non seulement à l'arrivée des Vénitiens mais aussi bien avant, comment aurait-il pu organiser un complot et, bien plus, en devenir le chef? L'explication n'est pas difficile.

Voyons d'abord ce que disent les textes. Depuis que les Vénitiens rentrèrent à Thessalonique « on pouvait y voir nombre de guerres » note Doukas³. De fait, lorsque les Turcs apprirent la nouvelle de la vente de Salonique aux Vénitiens, ils intensifièrent leurs attaques contre elle et organisèrent plus systématiquement son encerclement. Après l'avoir isolée complètement de la riche plaine environnante ils la firent sombrer dans une misère bien plus grande que celle qui avait obligé Andronic à la vendre. Ainsi passèrent vite les premiers jours agréables de l'occupation vénitienne et la vision d'une nouvelle Venise, fruit de l'imagination des Thessaloniens, disparut tout d'un coup de devant eux. De nouveau ils ne voyaient plus que cette même Salonique qu'Andronic avait accepté de vendre à cause de sa misère et qui allait de mal en pire. Le cadre de la scène reste toujours le même : les Turcs sont tout près. Dans la ville même — la faim, la misère et les Vénitiens. Dans une telle atmosphère les Thessaloniens ne tardèrent pas à considérer les Vénitiens comme des ennemis et à les haïr.

Avec le temps leur vie devenait pire et leur haine plus grande, au point qu'ils en arrivèrent plusieurs fois aux armes avec les Vénitiens⁴.

¹ Μέριτζιου, Μνημεῖα, p. 72.

² Μέριτζιου, Μνημεῖα, p. 84.

³ Δούκας, éd. Bonn., p. 198, 2, éd. Grecu, p. 247, 24.

⁴ I. Zinkeisen, *Geschichte des Osmanischen Reiches in Europa*, I (Hamburg, 1840), p. 554.

Ces conditions finirent par faire croire de plus en plus que les Thessaloniens avaient tout intérêt à préférer les Turcs aux Vénitiens parce que, du moins, avec les Turcs ils n'auraient plus de guerre. Cet esprit devenait une conviction par les divulgation des moines qui étaient opposés à l'unité des Eglises et qui disaient que la chute de l'Empire byzantin était la volonté de Dieu.

Les Vénitiens ne pouvant ou ne voulant affronter avec d'autres moyens la situation, commencèrent à presser et à terroriser les Thessaloniens.

Doukas donne une image concise mais expressive de la terreur et du massacre imposés durant les sept années de l'occupation de Salonique. « Avec la pensée (que Salonique appartient aux Turcs) on livrait beaucoup de combats gagnés par les Turcs, tandis que les Thessaloniens avaient faim. Les Vénitiens craignant que les Grecs, mécontents, ne se soulèvent contre eux pour faire entrer les Turcs dans la ville puisque, comme je l'ai déjà signalé, la cité appartenait auparavant aux Ottomans, commencèrent à chicaner les nobles Grecs dans l'Eubée, dans l'île de Crète et à Venise. La simple raison pour se justifier, c'était que les vivres se faisaient rares dans la ville, comme par exemple le blé, l'orge, les légumes, la viande et tout ce qui sert à se nourrir. Pour diminuer donc la population, les riches doivent partir ¹ » puisque l'on manque de vivres et après, si Dieu le veut, ils reviendront.

Ainsi donc ils ont arrêté et chassé un grand nombre de gens de tous côtés. « Les uns furent jetés au fond de la mer. Les autres torturés parce que, à leur dire, ils étaient infidèles. Ceux qui restaient encore là ils leur faisaient subir mille affronts ². » C'est le sens que nous devons tirer des paroles de Spantonis : « les Vénitiens, dès qu'ils eurent Salonique, y envoyèrent des gouverneurs qui employèrent une nouvelle méthode de gouvernement, différente de celle que connaissaient les habitants » ³.

L'image de l'occupation vénitienne de Salonique est complétée par Jean Anagnostès dans sa description épigrammatique : « les Latins

¹ Les Vénitiens chassaient peut-être les Thessaloniens indésirables ou ils les laissaient partir de leur propre gré. Il semble que c'est sur Doukas que s'appuie Tafrafi lorsqu'il soutient que les commandants vénitiens voyaient avec joie ces départs. Voir O. Tafrafi, *Thessalonique au XIX^e siècle*, Paris 1913, p. 16. Le renseignement de Doukas semble ne pas être juste parce que, des demandes 1 et 14 de la deuxième ambassade de la Communauté on peut voir que les Vénitiens n'étaient pas contents de voir partir les Thessaloniens parce qu'alors la ville resterait sans défenseurs, cf. aussi Μέρτζιου, *Μνημεία*, p. 72 note 2.

² Δούκας, éd. Bonn., p. 198, 6-19, éd. Grecu, p. 247, 26-249, 7. - 'Ιω. Αναγγώσ-της — éd. Bonn., p. 487, 6-7 éd. Tsara, p. 6, 31-32 — Vid. Μέρτζιου, *Μνημεία*, pp. 58-59, 76-78, 79-80.

³ Vid. le titre du livre, in Μέρτζιου, *Μνημεία*, p. 97.

occupant Salonique, la ville souffrait... et de jour en jour les malheurs arrivaient de toutes parts... ».¹

Le fait aussi que la Communauté de Salonique ait été obligée d'envoyer deux ambassades à Venise, durant les sept années de l'occupation, pour exprimer ses plaintes ², constitue la preuve supplémentaire que la nouvelle méthode de gouvernement employée par les gouverneurs de Venise n'était pas favorable à la ville.

Les mémorandums que les ambassades présentèrent au Doge en 1425 et 1429 sont pleins de plaintes très graves. J'en ai résumé les plus importantes pour que l'on puisse voir les choses dans leur réalité. Il s'agit d'un point de vue de « la nouvelle méthode de gouvernement » employée par les Vénitiens.

Tout d'abord, ils n'ont pas respecté, et cela dès le début, les accords conclus avec Andronic. Ils n'ont pas respecté les promesses verbales faites au peuple. D'autre part, il suffit de rappeler que les douze membres de la Communauté dont l'existence ³ et la façon d'agir étaient fondées sur une ancienne tradition d'autonomie, cessèrent de se rassembler, du temps déjà des tout premiers gouverneurs de Venise ⁴. Même le droit de pouvoir vendre leurs biens et d'aller là où ils voulaient sans en être empêchés par personne, ce qui était leur triple privilège, tout cela n'était pas reconnu pour les Thessaloniciens de la part des Vénitiens qui craignaient la diminution du nombre des défenseurs de la ville ⁵. Les Thessaloniciens donc partaient en cachette et les Vénitiens détruisaient leurs maisons, les arbres et tout ce qu'ils abandonnaient en partant ⁶.

A tout cela ajoutons encore ceci : la garde des gouverneurs de Venise employant des chevaux ennuyait d'une façon barbare⁷ ceux des Thessaloniciens qu'elle rencontrait en route. L'armée se logeait dans les monastères devenus des centres de corruption et de plaisir ⁸. Tout cela blessait profondément le sentiment religieux des Thessaloniciens et même leur amour propre.

Ce ne sont pas là les seules petites commises par les Vénitiens. Le *καπετάνιος* (le gouverneur militaire de Salonique), par exemple, refusait

¹ 'Ιω. 'Αναγνώστης éd. Bonn., p. 487, 6-7, — éd. Τσάρα, p. 6, 31-32.

² Μέροτςιου, Μνημεία, p. 46-61 et 72-87.

³ Μέροτςιου, Μνημεία, p. 73, demande 2.

⁴ Μέροτςιου, Μνημεία, p. 54, demandes 17 et 18.

⁵ Μέροτςιου, Μνημεία, p. 49 et 72, demande 1 et p. 78, demande 14.— cf. Kugéas, *Notizbuch eines Beamten der Metropolis in Thesalonike aus dem Anfang des XV. Jahrhunderts*, Byz. Zeitschr. 23 (1914-1920), 152.

⁶ Μέροτςιου, Μνημεία, p. 78.

⁷ Μέροτςιου, Μνημεία, p. 56, demande 13.

⁸ Μέροτςιου, Μνημεία, p. 77-78, demande 13.

de payer le loyer de la maison où il habitait¹. Ils ont encore gardé une somme importante due aux ouvriers qui avaient travaillé à la muraille de Cassandra et ils «refusaient de la leur rendre»². Les secrétaires vénitiens gardaient toujours quelque chose pour eux, sans raison aucune d'ailleurs, de la somme du salaire de chacun. C'était là tout simplement leur propre décision³. Les autres militaires et les chanceliers des gouverneurs suivaient ce même exemple. Ils retenaient ce qu'ils voulaient à chaque salarié puisqu'aucune prescription ne limitait leur droit.⁴

Cette conduite des Vénitiens et toutes les autres difficultés que présentait la vie dans la ville d'une part et d'autre part le blocus continu de la ville par les Turcs, créèrent une atmosphère lourde entre Vénitiens et Grecs. Dans cette situation, il n'était pas difficile aux Vénitiens de machiner un complot imaginaire, pour justifier par la suite leur façon d'agir et les mesures prises, ce qui les mettait en désaccord avec les promesses faites aux Thessaloniciens. Néanmoins le renseignement au sujet du complot d'Andronic montre les relations étroites de Morosini avec les gouverneurs de Salonique de cette époque. S'ils avaient vraiment découvert un complot, ils auraient averti le Sénat pour justifier les mesures prises et pour demander des avis sur la politique à suivre. Or le Sénat à son tour donnait des avis et faisait des recommandations indispensables au moyen d'un vote. Mais pour le moment les actes ne relatent rien de pareil.

7. Ainsi donc, comme le complot d'Andronic n'a rien à voir avec la vérité historique, de même les quatre exilés de Salonique en Crète⁵, ne pouvaient avoir aucun rapport avec le complot. Mertzios nous dit à leur sujet que «dans un autre rapport le Sénat donne plein pouvoir à Santo Venier d'accepter, si le Turc le demande⁶, la libération de ceux de Salonique, qui sont exilés en Crète, Platsikalitis et les autres, en échange de la libération des ambassadeurs⁷». Il est dommage que Mertzios ne publie pas le rapport du Sénat contenant ce renseignement pour constater quelle est la vérité.

Par la réponse du Sénat aux quatrième et cinquième demandes du mémorandum de la première ambassade de la Communauté à Venise, nous apprenons qu'un certain Platsikalitis, noble de Thessalonique, était

¹ Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 85, demande 29.

² Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 80, demande 20.

³ Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 56, demande 12.

⁴ Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 76, demande 11.

⁵ Βακαλοπούλου. ο. σ., p. 135 et 136. MIX. Λάσκαρη, ο. σ., p. 335.

⁶ Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 58, note 2, Manfroni, ci-dessus, p. 13, note. 3.

⁷ Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 45.

au service des Vénitiens, contre salaire ¹. Il est donc normal d'admettre que ce Platsikalitis, qui se trouvait exilé en Crète, appartenait à la même famille que Démètre Platsikalitis du parti turcophile. Et puisque nous n'avons aucune preuve pour montrer qu'il s'agit de l'ancien gouverneur militaire de la ville au temps des Byzantins, que le code de Morosini présente mêlé au complot d'Andronic, il faut admettre que lui aussi fait partie des trois nobles thessaloniens qui furent obligés de prendre la route de l'exil pour les îles de la mer Egée ou pour d'autres endroits. Si d'autre part il s'agit ici des quatre exilés de Salonique parmi lesquels figure Platsikalitis ², ces quatre exilés seraient ceux que les Vénitiens choisirent pour faire l'échange en vue de libérer leur ambassadeur Nicolas Giorgio ³, captif des Turcs. Ceci ne veut pas dire que les exilés thessaloniens en Crète étaient quatre seulement mais que ces quatre figurent parmi les plus distinguées et qu'ils étaient sans doute connus pour leurs sentiments amicaux vis-à-vis des Turcs.

Mertzios, qui a lui aussi étudié les manuscrits en question, ne semble pas admettre le complot d'Andronic. C'est pour cela qu'il n'exprime pas nettement son opinion. Dans un autre passage il est plus catégorique encore. Ainsi, à l'occasion de la dix-huitième demande du mémorandum de la première ambassade de la Communauté, relative aux Thessaloniens exilés en Crète, le même Mertzios écrit : « les malheureux nobles qui furent arrêtés comme suspects après l'entrée des Vénitiens dans la ville furent arrêtés par les premiers inspecteurs et exilés en Crète, emprisonnés, (ils) étaient quatre. Mais comme, d'après le vote du Sénat du 27 novembre 1428 (Reg. X°) il y avait un grand nombre de personnes qui s'y rendaient pour les voir tous les jours et que les Vénitiens les considéraient comme sapientissimi et astutissimi, d'après le même vote, c'est-à-dire très sages et malicieux, ils ne décidaient pas leur libération de prison » ⁴.

Cette remarque de Mertzios, fondée sur les Actes du Sénat est révélatrice. Nous ne découvrons pas seulement dans ces lignes son opinion que Platsikalitis n'était pas conspirateur, comme il le prétend ailleurs ⁵ mais il donne en plus un nouvel élément tiré des actes du Sénat qui démentit le codex Morosini en ce qui concerne le complot d'Andronic. Les Vénitiens n'ont pas exilé Platsikalitis et les trois autres nobles de Salonique parce qu'ils auraient organisé un complot mais parce qu'ils étaient

¹ Μέρτζιου, *Μνημεῖα*, pp. 51—52.

² Voir la généalogie de la famille Platsikalitis in M. Λάσκαρης, *o. c.* p. 334—335.

³ Μέρτζιου, *Μνημεῖα*, p. 45.

⁴ Μέρτζιου, *Μνημεῖα*, p. 58, note 2, cf. p. 51, note 4.

⁵ Μέρτζιου, *Μνημεῖα*, p. 95.

dangereux étant sapientissimi et astutissimi, parce qu'ils avaient peur d'eux.

Avec cette assurance certaine du Sénat s'accorde le sens qui se dégage de la façon dont l'ambassade de la communauté¹ exprime la demande 18 au sujet de la libération des exilés. Si les Vénitiens arrêtaient Platsikalitis et les trois autres nobles thessaloniens sous accusation concrète de complot, ils les jetteraient certainement au fond de la mer puisqu'à la même période et pour la moindre cause, ne fût-ce qu'un soupçon, ils en noyaient, exilaient, mettaient en prison ou torturaient tant d'autres.

8. Les Actes du Sénat sont vérifiés d'ailleurs par les deux historiens classiques de Byzance à cette époque. Ils sont catégoriques en ce qui concerne la fin d'Andronic. « Après les accords, écrit Doukas, (les Vénitiens) conduisent le Duc à Salonique accompagné de dix galères, ils le firent rentrer et renvoyèrent le despote Andronic »². Cette remarque fugitive de Doukas est complétée par Chalcocondyle « Andronic, atteint d'éléphantiasis vendit Thessalonique aux Vénitiens... et cela pas très cher. Andronic donc se rendit auprès de son frère à Mantinée de Lacédémone où il vécut et mourut des conséquences de sa maladie »³. Le renseignement de la Chronique de Phrantzès est parallèle à celui de Chalcocondyle « après avoir vendu Thessalonique aux Vénitiens, Andronic se rendit au Péloponnèse, dans une cité que nous appelons Mantinée. Le climat y était sain et il y vivait avec son fils Jean »⁴.

Si donc, nous considérons qu'en 1446 Chalcocondyle était au service diplomatique du despote de Mistra et qu'il vivait à la cour de Constantin Paléologue, connaissant les événements du Péloponnèse de cette époque, qu'il raconte avec objectivité, on se trouve près de la vérité. Ses renseignements en ce qui concerne la fin d'Andronic Paléologue sont bien fondés et très consciencieusement donnés.

Dans ce sens donc, Chalcocondyle complète les renseignements des Actes du Sénat au sujet de la fin d'Andronic Paléologue et prouve le mal fondé du rapport du codex Morosini au sujet du complot d'Andronic qui a paru être tout d'abord une nouvelle et importante explication de sa fin ; de même le renseignement de Spantonis d'après lequel Andronic est mort en route de Salonique à Venise.

9. Le rapport du codex de Morosini nous apparaît plus clair maintenant. Andronic, le despote de Salonique, était malade d'éléphantiasis ; la fin

¹ Μέριτζιου, Μνημεῖα, p. 58.

² Δούκας, éd. Bonn., p. 197, 21–198, 1, éd. Grecu, p. 247, 21–23.

³ Χαλκοκονδύλης, éd. Bonn, p. 205, 21–206, 8. éd. Darkó, t. 1, p. 193, 5–13.

⁴ Φραντζής, éd. Bonn, p. 122, 6–9, éd. Παπαδοπούλου, p. 125, 5–8.

de sa vie était proche. Salonique sous les attaques continuelles des Turcs passait par des moments difficiles. Andronic Paléologue ne pouvait pas garder la ville et fut obligé de la vendre aux Vénitiens. Il partit ensuite au Péloponnèse, auprès de son frère, le despote de Morée, et vivait à Mantinée, l'ancienne Avia. C'est là qu'il mourut.

Le rapport du codex de Morosini dit qu'Andronic, avec le gouverneur militaire de la ville et plusieurs autres nobles, vint en relation avec les Turcs et organisa ensuite le complot pour renverser les Vénitiens et y conduire les Turcs. Ce rapport est sans fondement. Il faut y voir une invention intentionnelle des gouverneurs de Venise pour justifier la terreur et leur conduite inhumaine envers les Thessaloniciens sympathisants des Turcs et dont ils craignaient l'insurrection. La thèse que Platsikalitis aurait été gouverneur militaire de Salonique peut-être au temps d'Andronic, reste sans fondement d'après les textes. Ce serait de même le cas des trois autres nobles de la ville exilés par les Vénitiens en Crète et utilisés pour faire l'échange de leur ambassadeur captif, Nicolas Giorgio. Le Sénat lui-même assure que ces quatre personnages furent envoyés en exil parce qu'ils étaient les plus intelligents et les plus malicieux des Saloniciens au point d'être redoutables. Ce renseignement de Morosini n'est d'ailleurs vérifié par aucune autre source. C'est pour cela que, en ce qui concerne les derniers moments d'Andronic, il faut admettre avec les Actes du Sénat et Doukas, ce que nous rapporte Chalcocondyle : après la vente de la ville de Thessalonique aux Vénitiens, Andronic partit à Mantinée de Lacédémone où il mourut des suites de sa maladie.

LE CONDIZIONI E GLI ECHI INTERNAZIONALI DELLA LOTTA ANTIOTTOMANA DEL 1442—1443, CONDOTTA DA GIOVANNI DI HUNEDOARA *

di FRANCISC PALL

Intorno all'anno 1440 l'Impero ottomano nella sua continua espansione batteva con le armi alle porte dell'Europa centrale. In questo drammatico momento appare la possente figura di Giovanni (Iancu) di Hunedoara, una delle personalità più interessanti ed attraenti del sec. XV, che

* Lo sfondo della politica generale sul quale si svolge questa lotta, specialmente tra il 1442 e il 1444, è stato studiato ultimamente da Domenico Caccamo (*Eugenio IV e la crociata di Varna*, in *Archivio della Società Romana di Storia Patria*, vol. 79, Roma, 1956, p. 34—87). Nonostante questo studio si fondi su una ricca documentazione, riportando anche notizie inedite, sono sfuggite all'autore alcune fonti, come per esempio le informazioni di Bartolomeo di Yano concernenti la vittoria del 1442 di Iancu sui turchi nella Valacchia (N. Iorga, *Les aventures „sarrazines” des Français de Bourgogne au XV-e siècle*, in *Mélanges d'Histoire Générale*, publ. da C. Marinescu, I, Cluj, 1927, p. 35—42; cfr. anche Fr. Pall, *Știri despre expedițiile turcești din Transilvania în 1438*, in „Anuarul Institutului de istorie din Cluj”, I—II, 1958—59, p. 13—14). Poi, il menzionato autore registra soltanto parzialmente l'eco internazionale di questa vittoria e accenna solo di passaggio alla partecipazione della Valacchia alla „campagna lunga” del 1443 oppure alle ripercussioni di questa sui popoli della Penisola Balcanica. In fine, esiste pure una distinzione tematica tra lo studio dello stesso autore e le nostre ricerche. Nel primo caso si segue come principale problema, la politica pontificia in un'epoca tarda delle crociate, culminante nella spedizione che si conclude col disastro di Varna. Nel secondo caso, al centro delle ricerche si trovano le condizioni internazionali nel loro complesso (comprese quelle del Levante) fino alla vigilia della spedizione del 1444, nei loro rapporti con l'azione antiottomana di Iancu.

Della preparazione diplomatica di questa spedizione ci siamo occupati in altre occasioni, più volte, ultimamente nell'articolo intitolato: *Un moment décisif de l'histoire du Sud-est européen : la croisade de Varna (1444)*, in „Balcanica”, VII (1944), p. 102—120.

Abbreviazioni: *Fontes rerum Austriacarum* = FRA

Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle* = NE

per la sua carriera storica può essere considerata simbolo della lotta affratellata del popolo romeno con quello magiaro di fronte al pericolo comune. Grazie alle vittorie guadagnate da questi popoli sotto il suo valente comando e col sostegno degli alleati sul comune fronte di lotta e specie con l'aiuto degli altri popoli del sud-est europeo, si produrrà una svolta decisiva nel corso della lotta antiottomana. Come conseguenza si potrà anche intravedere la possibilità di liberare dal dominio dei feudali turchi i territori conquistati e di salvare Bisanzio da essi ridotta a una rovina. La realizzazione di una simile possibilità avrebbe creato, senza dubbio, condizioni più favorevoli all'ulteriore evoluzione dei popoli appartenenti ai paesi sud-orientali e centrali del nostro continente. Sotto questo rispetto la figura di Iancu acquista una dimensione maggiore nella storia universale, come quella di una personalità progressista.

I. IL PROBLEMA DELLA LOTTA ANTIOTTOMANA NEL QUADRO DELLA SITUAZIONE GENERALE INTORNO AL 1440 E LA RISONANZA EUROPEA DELLE VITTORIE RIPORTATE DA GIOVANNI DI HUNEDOARA NEL 1442

Di fronte alla situazione critica creata dall'espansione ottomana che per la prima volta nell'aprile-settembre 1440 veniva ad urtarsi contro la resistenza di Belgrado (posizione-chiave nella regione del Danubio inferiore), non solo si mostravano indifferenti gli stati dell'Europa occidentale, ma la stessa classe feudale dominante del regno d'Ungheria era, nella sua maggioranza, prevalentemente preoccupata delle contraddizioni fra i gruppi suoi rivali e delle lotte dinastiche scoppiate alla morte di Alberto di Asburgo (27 ott. 1439). Un partito, quello filoasburgico, riconosceva Ladislao il Postumo, ancora infante, sotto la reggenza di sua madre Elisabetta. L'altro partito, quello filopolacco, al quale apparteneva anche Iancu, chiamava invece sul trono d'Ungheria il re polacco Vladislao III, per arrivare di nuovo ad un'unione dinastica fra i due stati come all'epoca angioina. Questo partito chiedeva al giovane ed ambizioso re di servirsi delle forze delle due monarchie feudali unite nella guerra contro i turchi ¹.

D'altra parte il papato considerava che l'unione ecclesiastica effettuata a Firenze nel luglio 1439 con il governo dell'impero e della chiesa bizantina non poteva essere duratura se non si fossero dati aiuti militari ai greci e agli altri cristiani orientali, tanto più che esso cercava di attirare anche questi all'osservanza della chiesa romana. Infatti fin dal novembre

¹ L. Elekes, *Hunyádi*, Budapest, 1952, p. 129.

1439 rappresentanti degli armeni aderiscono all'unione, e un pò più tardi, nel febbraio 1442, faranno la stessa cosa i messi di una parte dei copti ai quali si aggiungeranno nell'ottobre 1443 il re e i grandi feudali bosniaci e nell'agosto 1445 gli inviati dei maroniti e dei nestoriani ². Questi successi — che sino alla fine risulteranno fallaci — hanno contribuito a rinforzare la posizione del papa Eugenio IV nel suo conflitto col concilio di Basilea che gli oppose Felice V, ultimo antipapa, eletto nel novembre 1439.

Per incoraggiare il basileo Giovanni VIII Paleologo a mantenere l'atto di Firenze (che, in fondo, aveva accettato solo per la speranza di un aiuto contro il pericolo turco) il papa, col consenso dei cardinali, gli promise nel settembre 1439 di organizzare per la primavera del 1440 una doppia azione militare per mare e per terra. Come conseguenza di questo piano — relativamente poco conosciuto nell'istoriografia — si sarebbe dovuta organizzare una flotta da parte del papato, mentre l'esercito terrestre doveva essere fornito da Alberto di Asburgo. Il papa gli aveva inviato dei messi per invitarlo ad attaccare dalla parte dell'Ungheria contemporaneamente agli albanesi e agli altri che avrebbero dovuto iniziare la lotta nella Penisola Balcanica ³. Di questo piano niente fu realizzato. Si sa solo che un esercito raccolto con grandi difficoltà da Alberto contro i turchi, nella primavera del 1439 — dunque poco prima del progetto papale di cui si è parlato — si è dissolto senza compiere nessuna azione e lasciando cadere Smederevo, allora capitale della Serbia ⁴; poi in ottobre, alla morte di questo monarca, seguendo una recrudescenza dell'anarchia feudale in Ungheria, non si fece nulla di concreto per organizzare la progettata spedizione terrestre né la flotta per la crociata.

Tuttavia il papato non poteva rinunciare a questo piano. Il nuovo scisma prodottosi in seno alla chiesa occidentale per l'elezione del suddetto antipapa, spungeva Eugenio IV, preoccupato della sua posizione, ad espandere, con sempre maggiore perseveranza, sotto la sua direzione, il dominio papale e in stretta relazione con ciò, a militare per la crociata antimusulmana. D'altra parte l'idea della crociata lo agitava — almeno come afferma egli stesso — anche prima di essere stato eletto papa ⁵.

² J. Gill, S. J., *The Council of Florence*, Cambridge, 1958, p. 307—308, 325, 337—338.

³ La lettera di Eugenio IV a Giovanni VIII Paleologo, 23 sept. 1439, in O. Raynaldus, *Annales ecclesiastici*, ed. I. D. Mansi, IX, Lucca, 1752, p. 293, nr. 10—11.

⁴ C. Jireček, *Geschichte der Serben*, II/1, Gotha, 1918, p. 175.

⁵ La sua lettera a Ragusa, 17 dec. 1443 (J. Radonić, *Acta et diplomata Ragusina*, I/1, Belgrad, 1934, p. 467—468. Enea Silvio Piccolomini, segretario di Federico III di Asburgo, rispecchia certamente il parere degli adepti del concilio di Basilea (tra i quale fu anche lui per un certo tempo) quando, in una lettera del luglio 1443 rivolta ad un aderente allo stesso sinodo, presenta la propaganda della crociata di „Gabriele” (Eugenio IV) come una diversione per usurpare il pontificato sotto il pretesto della crociata (*sub colore passagii*): FRA, II/61, Vienna, 1909, p. 163—165.

Ma perché le forze militari dei turchi ottomani potessero essere affrontate e debellate, la curia papale si rendeva conto che era necessario innanzitutto un potente esercito terrestre che, nelle condizioni di allora, doveva avere la sua base principale nello stato feudale ungherese. Poiché, da un lato, questo era direttamente minacciato dall'invasione ottomana, quindi interessato a fronteggiarla, e dall'altro, dati i suoi mezzi e le sue proporzioni, avrebbe avuto la possibilità di far questa cosa se si fossero unite tutte le forze reprimendo l'anarchia interna. Ma per sostenere con buon esito una simile lotta, il regno d'Ungheria doveva ricorrere anche ad aiuti esterni soprattutto alla collaborazione dei paesi romeni e dei popoli balcanici ugualmente interessati nel respingere il pericolo turco. Proprio Iancu sarà quello che riuscirà ad unire su un unico fronte di lotta gli sforzi comuni di questi paesi e di questi popoli.

In tali circostanze, Eugenio IV, il 22 febbraio 1442, nominò il cardinale Giuliano Cesarini suo legato con pieni poteri in Ungheria, affidandogli la doppia missione di intervenire per ristabilire la pace fra le fazioni dinastiche e prendere, conseguentemente, misure per muovere (di qui) una crociata contro i turchi ⁶. L'importanza capitale accordata dalla curia papale a questa ambasceria risulta dalla scelta del personaggio che la doveva adempiere. Giuliano Cesarini (1398—1444) era considerato dai contemporanei come uno dei più capaci membri del collegio dei cardinali data la preparazione, l'esperienza, l'abilità diplomatica e la cultura di questo mecenate umanista, amico di Poggio Bracciolini e di Enea Silvio Piccolomini. Al Cesarini erano state affidate fino allora difficili missioni in Francia e Inghilterra; egli aveva condotto l'ultima delle „crociate” antiussite, terminatasi però con una grave disfatta; aveva presieduto ai lavori del concilio di Basilea prima della rottura fra questo e il papa Eugenio, rottura che era riuscito per un certo tempo ad evitare temperando le iniziative troppo affrettate del papa; infine aveva avuto una parte determinante nel compromesso realizzato con l'ala moderata degli ussiti e nell'unione di Firenze, in seguito alla quale, come abbiamo veduto, la crociata antiottomana era divenuta un problema acuto per il papato ⁷.

Quasi contemporaneamente al Cesarini — nel marzo 1442 — il papa Eugenio IV aveva mandato Cristoforo Garatoni (Garatone) ad aiutarlo nella propaganda per la crociata sul territorio dell'Ungheria, Lituania, Moldavia, Valacchia e Albania. Già segretario del papa, poi vescovo di Coron (1437—1448), il Garatoni era un buon conoscitore della lingua

⁶ Caccamo, *op. cit.*, p. 45.

⁷ L. von Pastor, *Geschichte der Päpste*, ed. 5—7, I, Friburgo in Brisgovia, 1925, p. 278—280.

greca e del mondo ortodosso ed aveva avuto anche una parte notevole nelle trattative unioniste con i bizantini ⁸.

Avviandosi verso Buda, Cesarini si trovava ancora a Venezia quando Iancu, voivoda della Transilvania (dal marzo 1441), dopo aver avuto un primo successo presso Belgrado nell'estate dello stesso anno, riportò, il 22 marzo 1442, nel sud della Transilvania, aiutato dalle masse popolari su cui aveva avuto il coraggio di appoggiarsi, una vittoria sulle truppe di Misid, bey di Vidin, che aveva saccheggiato una parte di questo paese. Un successo anche maggiore otteneva Iancu a capo di un'esercito formato da truppe „ungheresi, transilvane e romene” ⁹ il 2 settembre 1442, in Valacchia, probabilmente lungo il corso superiore del fiume Ialomița, su nuove e potentissime forze turche guidate da Scehabeddin, governatore della Rumelia. La sconfitta turca del marzo aveva costituito una spinta sia per la Valacchia che per la Moldavia verso un avvicinamento con l'Ungheria e per Iancu un impulso ad intervenire nelle faccende della Valacchia ¹⁰. Questa brillante vittoria ha assicurato al prode voivoda della Transilvania una fama europea ancora più diffusa di quella guadagnata con la vittoria su Mesid, la cui ben accetta notizia — come afferma più tardi l'umanista Bonfini — era giunta fino in Germania e in Italia ¹¹.

Veramente l'eco della battaglia della Ialomița fu anche più vasta. Le fonti contemporanee, sebbene laconose, ci danno la possibilità di renderci conto della profonda impressione internazionale destata da questa vittoria „miracolosa” — a detta dello stesso Iancu col assentimento dei contemporanei entusiasti ¹² — nei grandi centri come Venezia, Firenze (allora residenza della corte pontificia), Costantinopoli. Così, nella città delle lagune, dove la notizia „della felice e trionfante vittoria” arrivò, attraverso le lettere di Vladislao e di Iancu, alla fine di ottobre, ebbe luogo il 4 novembre una processione solenne aperta dal doge Francesco Foscari. Sebbene la Signoria di Venezia evitasse di rispondere con misure concrete agli appelli di aiuto che le erano stati rivolti nel febbraio, marzo ed agosto 1442 dall'imperatore bizantino e dal Cesarini, limitandosi come al solito,

⁸ Caccamo, *op. cit.*, p. 46—47. I. Minea, *Vlad Dracul și vremea sa*, Iași, 1928, p. 139, cf. 143. (estr. da „Cercetări istorice”, Iași, IV) mette erroneamente la nomina del Garatoni nel 1441.

⁹ Lettera della Signora veneziana al duca di Borgogna, 2 gennaio 1443 (calendario veneziano: 1442), in O. Székely, *Hunyadi János első török hadjáratai (1441—1444)* [Le prime spedizioni di Giov. di Hunedoara contro i turchi], in *Hadtörténelmi Közlemények* [Comunicazioni relative alla storia militare], XX—XXII (1919—1921), p. 27, n. 3.

¹⁰ J. Teleki, *Hunyadiak kora Magyarországon* (Epoca degli Hunyadi in Ungheria), I, Pest, 1852, p. 291 (secondo le cronache del Turóczy e del Bonfini); Minea, *op. cit.*, p. 123—127 (l'insediamento di Basarab II a signore della Valacchia, da parte di Iancu).

¹¹ Elekes, *op. cit.*, p. 166.

¹² Bolla pontificia del 1 gennaio 1443 (vedi sotto).

ad una prudente attesa e ad affermazioni generiche di benevolenza, tuttavia il 30 ottobre 1442, trasmise la buona notizia a Filippo, duca di Borgogna, che si interessava in modo speciale della lotta antiottomana¹³. Alla curia pontificia la notizia della vittoria, nonostante fosse stata affidata ad un corriere speciale, giunse appena circa il 20 dicembre. La vittoria di Iancu veniva qui considerata tuttavia come un successo della diplomazia papale: dell'attività svolta dal Cesarini¹⁴. Sotto l'impressione della vittoria della Ialomița si sarebbe dovuto senza indugio dar corso alle nuove misure prese da Eugenio IV relativamente alla crociata, portate alla conoscenza della cristianità tramite la bolla del 10 gennaio, sulla quale riverremo più oltre. Quanto poi a Costantinopoli, dopo le sconfitte subite in Transilvania e in Valacchia, i turchi che l'avevano attaccata nell'aprile 1442, ingerendosi nei dissensi dinastici di Bisanzio¹⁵, la liberarono dall'assedio. Inoltre sotto la passione delle vittorie di Iancu, il sultano conclude proprio la pace col basileo, nei primi mesi del 1443¹⁶. Un rappresentante delle missioni cattoliche a Costantinopoli, Bartolomeo di Yano, vicario generale in Oriente dell'ordine francescano, indica in una sua lettera del 3 febbraio 1443 che i successi di Iancu — circa il quale ci offre notizie importanti rilevando anche il considerevole contributo della Valacchia a questa causa — hanno creato la migliore occasione non solo per scacciare, col concorso di una flotta cristiana, i turchi dei territori da loro conquistati, ma anche per liberare Gerusalemme come all'epoca, avvolta in un'aureola di leggenda, di Goffredo di Buglione¹⁷.

Non è qui il caso di insistere sulle ripercussioni delle vittorie di Iancu del 1442, e specialmente di quella del settembre, sulla situazione interna del regno d'Ungheria. Ma bisogna tuttavia rilevare che esse hanno rafforzato la posizione di Vladislao di fronte alla fazione asburgica e hanno determinato questo o mostrarsi più conciliante nelle trattative di cui Cesarini, arrivato a Buda nel maggio 1442, fu il mediatore. A differenza dei magnati polacchi rimasti fedeli al concilio di Basilea, Vladislao

¹³ Székely, *loc. cit.*; cf. anche Iorga, NE, III, Parigi, 1902, p. 21, 101, 105; idem, *Les aventures „sarrazines”*, p. 17. Vedi più giù p. 16.

¹⁴ Iorga, NE, II, Parigi, 1899, p. 21, n. 2.

¹⁵ Laonikos Chalkokondyles (Chalkokandyles), *Historiarum libri decem*, ed. I. Bekker, Bonn, 1843, libro VI, p. 306; Cronaca di Maximo Sanudo, in L. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. XXII, ed. di Milano, 1733, col. 1106. Cf. anche Caccamo, *op. cit.*, p. 47—48.

¹⁶ Iorga, NE, III, p. 122—123; idem, *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, Gotha, 1908, p. 430.

¹⁷ Iorga, *Aventures „sarrazines”*, p. 35—42. La datazione della lettera: 3 febr. 1442, secondo lo stile fiorentino, corrisponde certamente come risulta anche dal contesto, all'anno 1443. Dunque non è giustificato il dubbio di Elekes (*op. cit.*), p. 171 e p. 172, n. 2, sotto l'influsso di L. Kropf, in *Századok*, 1894, p. 678), secondo il quale potrebbe trattarsi eventualmente di una data sbagliata invece dell'anno 1444.

inclinava sempre più verso la parte di Eugenio IV, tanto più che l'antipapa sosteneva la parte ungherese anti-asburgica. Nel dicembre si arrivò finalmente a una conciliazione fra Vladislao ed Elisabetta, ma senza risultati, perchè pochi giorni dopo morendo Elisabetta, Federico III, tutore di Ladislao il Postumo, suo nipote, non volle riconoscere l'accordo concluso. Non dobbiamo dimenticare che Federico era un seguace dei „padri” di Basilea e di Felice V, sfavorevole quindi alla missione del Cesarini¹⁸. La situazione interiore dell'Ungheria seguitava così a rimanere torbida. Ad onta di ciò, la resistenza attiva, vittoriosa, di Iancu permise al re — nel campo della politica estera — di rifiutare le reiterate pretese del sultano di cedergli Belgrado o di pagargli tributo. Ma oltre che per i successi riportati dal voivoda della Transilvania, Vladislao ha persistito in questo suo atteggiamento certo anche per i consigli del Cesarini che gli avrà fatto intravedere la possibilità di trasformare, mediante l'azione del papato, la guerra antiottomana della regione danubiana in una crociata di proporzioni europee¹⁹.

La vittoria della Ialomița, seguita, per trarne il massimo profitto, da altri successi minori, riportati da Iancu, sempre con truppe ungheresi e romene, facendo incursioni a sud del Danubio — nella Bulgaria e nella Serbia — alla fine dell'anno 1442 e al principio del seguente²⁰, costituisce una svolta nella storia della lotta contro il pericolo turco, realtà di cui si sono resi conto gli stessi contemporanei considerandola un vero miracolo. Grazie a questa vittoria si poteva ora passare dalle guerre difensive faticosamente sostenute dopo il disastro di Nicopoli (1396) dei paesi danubiani, all'organizzazione, su scala internazionale, di un'offensiva allo scopo di scacciare i feudali ottomani non solo dal Danubio inferiore, ma anche dall'Europa con una azione concomitante dei popoli del sud-est europeo, azione che avrebbe dovuto essere sostenuta anche dall'Europa occidentale.

II. IL FALIMENTO DEI PREPARATIVI DEL 1443 PER LA FLOTTA CROCIATA COME PARTE DI UNA DOPPIA AZIONE TERRESTRE E MARITTIMA CONTRO I TURCHI

La grande vittoria riportata da Iancu presso la Ialomița ha provocato nell'opinione pubblica europea una corrente che — almeno come prin-

¹⁸ V. Fraknoi, *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a római szent-székkal* [Relazioni ecclesiastiche e politiche dell'Ungheria con La Santa Sede di Roma], II, Budapest, 1902, p. 49, 421, n. 167; Dabrowski, *Vladyslaw I Jagiellończyk na Węgrzech (1440—1444)* [Vlad. I Jagellone in Ungheria], Varsavia, 1922, p. 42.

¹⁹ Elekes, *op. cit.*, p. 158, 166—167, (cf. 134).

²⁰ Iorga, NE, III, p. 106; idem, *Studii și documente*, III, București, 1901, p. XVIII, n. 1.

cipio — favoriva l'idea di una spedizione generale contro i turchi, ed è servita di nuovo impulso alla propaganda papale per la crociata. Nell'epoca di cui ci occupiamo, si formulavano piani, si facevano promesse, si pronunciavano voti solenni in vista di una crociata antimusulmana, ma troppo poco si faceva per realizzarla — sia da parte del papato che degli stati occidentali. A questo riguardo si possono citare poche eccezioni e anche queste sporadiche. Facendo astrazione dai papali confinanti con i territori soggiogati o da quelli direttamente minacciati, per gli altri popoli europei „la guerra santa” non faceva parte di problemi tanto importanti e urgenti da determinare i loro capi e le classi dominanti ad azioni concrete di grande entità. Si può dire che nell'ambito dei problemi del sec. XV quello delle crociate ha una secondaria importanza ²¹. Iancu appartiene alle poche figure di condottieri che nella metà di questo secolo abbiano tentato e siano riusciti a far passare, dal piano delle „molte e belle parole” ²² a quello dei fatti, la nozione di lotta antiottomana.

Fra coloro che parlavano molto e facevano relativamente poco per la lotta contro i cosiddetti „Infedeli” era il papato ad onta delle sue aspirazioni di dominio in Oriente, a cui con tanta perseveranza mirava. Per una tradizione secolare e in qualità di capo della chiesa cattolica, il romano pontefice si limitava a far propaganda a favore di questa lotta cercando naturalmente di conservarle l'aspetto religioso e di sfruttare nell'interesse materiale e morale della chiesa occidentale le vittorie riportate dei popoli che difendevano la loro indipendenza di fronte alle invasioni musulmane.

Fu certamente la vittoria della Ialomița la causa immediata che determinò Eugenio IV a lanciare, il 1 gennaio 1443, un appello alla cristianità per procurare i mezzi finanziari necessari alla crociata. La gioia arrecatagli dall'unione dei cristiani orientali con la chiesa romana — diceva lui — si era trasformata in tristezza alla notizia delle sofferenze e delle sventure che si erano abbattute su di loro in seguito all'invasione dei turchi che recentemente avevano occupato la Serbia, governata da Branković, e le sue miniere d'oro e d'argento, trascinando in servitù 200.000 uomini. Il papa sottolinea poi l'importanza „della gloriosa e felice vittoria” guadagnata „in modo miracoloso dall'esercito cristiano al comando... del voivoda Giovanni (= Iancu) nella regione transilvana della Valacchia

²¹ M. Berza, *Der Kreuzzug gegen die Türken — ein europäisches Problem*, in „Revue historique du Sud-est européen”, XIX/1 (1942), p. 57, 60—61.

²² „multa pulchra verba” (riferendosi al papato nel 1448) secondo l'espressione del contemporaneo Paul Ivanich, che ha raccolto le lettere di politica estera di Iancu, redatte dal suo collaboratore l'umanista Giovanni di Zredna (I. G. Schwandtner, *Scriptores rerum Hungaricarum*, II, Vienna 1746, epist. 33, p. 50).

(*in partibus Transilvanis Valachiae*)²³, che ha salvato l'Ungheria, vessato da lotte interne oltre che da devastazione e soggezione, secondo i propositi del sultano turco. Il papa deplora poi i dissensi e l'anarchia in grembo ai paesi cristiani, di ostacolo ai suoi sforzi per instabilire la pace fra i cristiani e unire le forze della Chiesa e dei principi cattolici nella lotta contro i musulmani. Fra i provvedimenti presi a questo scopo è menzionata la missione del Cesarini e del Garatoni. Più oltre ricorda gli appelli di soccorso rivoltigli proprio allora dall'imperatore bizantino in seguito al nuovo attacco di Costantinopoli da parte dei turchi²⁴, e altri simili ricevuti da Teodoro, despota della Morea, che temeva anche lui una aggressione ottomana. Rammenta pure l'ambasceria del re di Cipro (Giano II) che, quantunque tributario del sultano d'Egitto, era da lui minacciato, come pure i cavalieri di Rodi, con i preparativi di una spedizione marittima. Descrive poi la difficile situazione finanziaria del seggio pontificio causata del consumo dei fondi al tempo delle trattative unioniste e dalla necessità di fronteggiare diversi torbidi, tutte cose che non gli permettevano di sopportare da solo il peso delle spese necessarie all'organizzazione di un esercito terrestre e di una flotta per sostenere la lotta contro le imminenti minacce degli Infedeli. Perciò il papa invita insistentemente la cristianità e specialmente il clero a contribuire secondo i propri mezzi, agli sforzi finanziari destinati all'allestimento delle forze militari per la difesa di Costantinopoli, Cipro e Rodi, come anche di tutti i cristiani minacciati altrove. Queste forze avrebbero dovuto ristabilire—osserva Eugenio IV, papa di origine veneziana—la sicurezza della navigazione, per i cristiani, in tutto il bacino del Mediterraneo esposto al continuo imperversare dei pirati mauri dell'Africa settentrionale, e avrebbero dovuto riconquistare i territori occupati. Fra „i vantaggi” che potevano derivare dalla spedizione progettata si intravede la conquista „di grandi e vasti possessi” come anche una più larga diffusione della religione cristiana (quindi del potere papale). Avendo tuttavia, come sembra, un certo scetticismo sull'efficacità dell'appello solenne al contributo spontaneo del clero, il papa annuncia, alla fine, la sua decisione, presa con il consiglio dei cardinali, di raccogliere durante il periodo fra la Pasqua (21 aprilie) e il 24 giugno, la decima di tutti i redditi del clero per un anno; e per dare un esempio personale offriva per la crociata un quinto delle rendite della Camera Apostolica²⁵.

²³ Sarebbe giusto: *in partibus Transalpinis seu Valachiae*. Probabilmente si tratta di una confusione dovuta all'espressione della nota 25.

²⁴ Vedi sopra, p. 6.

²⁵ Raynaldus, *op. cit.*, IX, p. 412—416, nr. 13—19. L'informazione riguardante la vittoria di Iancu del settembre 1442 di questa bolla si fonda in parte, probabilmente, sulla stessa fonte

Da questa bolla risulta che in quel momento Eugenio IV era soprattutto preoccupato dalla sorte di Costantinopoli e dei possedimenti cristiani nel bacino orientale del Mediterraneo: Cipro e Rodi, basi strategiche importanti per le future crociate e nelle quali le repubbliche italiane avevano interessi commerciali considerevoli. Nè gli era indifferente la situazione dell'Europa sud orientale e specialmente dell'Ungheria, ma tuttavia doveva apparirgli allora meno preoccupante grazie alla vittoria della Ialomița. D'altronde in queste parti il Cesarini seguiva a svolgere un'assidua attività di „pacificazione”²⁶ con lo scopo ultimo di preparare su basi più larghe e sotto l'egida del papato, la guerra contro i turchi. Senza dubbio, il papa e il suo legato erano d'accordo con Iancu, con Vladislao e con il Branković che l'esercito terrestre della progettata crociata avesse — come la spedizione, di triste memoria, di Nicopoli — il suo punto di partenza dalla regione del Danubio inferiore (cosa prevista dal papa fin dal 1439). Ma per organizzare e specialmente per mettere in moto questo esercito dovevano superarsi, come vedremo, difficoltà ancora molto gravi.

Il problema della flotta che avrebbe dovuto essere inviata nelle acque orientali per collaborare anche ora con le truppe terrestri, si presentava ancora più spinoso poichè gli stati che dovevano allestire una simile flotta, specialmente quelli italiani, e il papato che doveva partecipare alle spese di allestimento e mantenimento, erano divisi da diverse contraddizioni che chiariranno crudamente il contrasto fra le dichiarazioni e le azioni di queste potenze.

L'idea dell'allestimento di una flotta crociata come parte di una doppia azione guerresca, navale e terrestre, contro i turchi, l'aveva proposta fin dal 1439, come abbiamo già indicato, Eugenio IV. Nel dicembre 1440, Venezia, volendo rispettare la pace che aveva concluso coi turchi (nel 1430), rispondeva negativamente al probabile invito di alleanza contro di loro, rivoltogli da Vladislao, pur facendo vaghe o meglio evasive promesse per l'avvenire; la Serenissima accordava per ora solo la vendita dell'armamento richiesto, ma anche questo con precauzioni, per salvare le apparenze di stretta neutralità riguardo al conflitto ungherese-ottomano²⁷. Nel settembre 1441, Ragusa (Dubrovnik) informava lo stesso Vladislao — nominalmente suo sovrano — dei preparativi di Murad II per attaccare

della lettera veneziana del 30 ottobre 1442, menzionata da Iorga (NE, III, p. 105) e da Székely (*loc. cit.*), donde risulta che i turchi sarebbero stati vinti „divino miraculo”, dopo aver attaccato il „regnum Hungariae in partibus Transilvanis ac Valachiae provinciam”.

²⁶ P. Lukcsics, *Diplomata pontificum saec. XV*, t. II (1431—1455), Budapest, 1938, nr. 771 (13 febr. 1443).

²⁷ *Monumenta spectantia historiam Slavorum Meridionalium*, t. XXI (pubbl. da S. Ljubić), Zagabria, 1890, p. 133—134.

l'Ungheria nella primavera dell'anno seguente (cosa che ebbe luogo nel marzo sotto forma di una spedizione condotta dal bey Mesid); la piccola repubblica della costa dalmatica lo informava anche della guerra mossa dal sultano d'Egitto (Al-Zahir) contro i cavalieri di Rodi, in aiuto dei quali erano accorse navi occidentali; i cavalieri chiedevano nuovi aiuti al papa e alle potenze occidentali e volevano che l'armata del re attaccasse i turchi dalla terraferma, mentre la flotta avrebbe dovuto operare nello „stretto della Romania” (Gallipoli)²⁸. Nell'agosto 1442 il francescano Iacopo di Primadizzi (o di Bologna) che era stato inviato dal papa per occuparsi del problema dell'unione della chiesa a Costantinopoli nel marzo dello stesso anno, ritorna recando richieste di aiuti da parte di Giovanni VIII, preceduto, nel febbraio, da un'altra ambasceria che doveva ricordare agli occidentali — a Venezia, al papato, a Buda — le promesse fatte a Bisanzio. In viaggio verso la curia pontificia, Iacopo chiedeva a Venezia, per conto del basileo, tre galere, ma il 17 agosto ricevette una risposta evasiva, sotto pretesto che la Signoria aspettava di conoscere la decisione presa dal papa circa l'aiuto sollecitato. Il frate minore presentò poi anche ad Eugenio IV la richiesta di aiuto dell'imperatore bizantino unita a quella del patriarca di Costantinopoli contro l'attacco ottomano dell'aprile 1442²⁹.

Nel frattempo Cesarini e Garatoni in Ungheria e nel sud-est europeo facevano propaganda per l'organizzazione della doppia azione militare. Allora la lotta antiottomana era sostenuta solo da Iancu coll'appoggio della Valacchia, ma senza godere di alcun aiuto diretto o indiretto da parte del papato o dei suoi suddetti rappresentanti. Il 15 settembre 1442, cioè pochi giorni dopo la vittoria della Ialomita (senza averne avuta ancora notizia) Ragusa, ad onta del fatto che, oltre ad essere da più tempo vassalla dell'Ungheria, si era veduta obbligata a divenire — dal febbraio dello stesso anno — tributaria dei turchi rispondeva al „legato” papale (Cesarini), il quale le aveva chiesto tre galere, che avrebbe partecipato anch'essa con una galera all'allestimento della flotta, quando si fosse messo contro gli Infedeli un esercito terrestre composto di truppe ungheresi ed altre truppe e se le forze marittime che dovevano collaborare con queste avessero assommato (almeno) a 28 unità navali³⁰. Al principio dell'anno 1443

²⁸ J. Gelcich — L. Thallóczy, *Diplomatarium relationum reipublicae Ragusanae cum regno Hungariae*, Budapest, 1887, p. 436—438. Riguardo l'aiuto navale inviato dal duca di Borgogna ai cavalieri di Rodi nel 1441, notizie in parte inedite presso C. Marinescu, *Philippe le Bon, duc de Bourgogne et la croisade* (première partie, 1419—1453), in *Actes du VI-e Congrès International d'Etudes Byzantines*, Parigi, 1948, I (pubbl. nel 1950), p. 148, 153—155, 158.

²⁹ Iorga, NE, III, pp. 83, 101; L. Waddingus, *Annales Minorum*, X, Quaracchi, 1932, p. 200.

³⁰ Iorga, NE, II, Parigi, 1899, p. 390; I. Bozić, *Dubrovnik i Turska v XIV i XV veku* [D. e. Turchia nei sec. XIV e XV], Belgrado, 1952, p. 99.

si sapeva a Costantinopoli che si sarebbe organizzata una grande flotta cristiana. E molto significativo il fatto che, dopo i successi riportati da Iancu nel 1442, la situazione della parte europea dell'Impero ottomano, sembrasse a Bartolomeo di Yano, che si trovava nella capitale bizantina, tanto precaria da considerare che una crociata con le forze unite dei paesi cristiani avrebbe potuto avere le più favorevoli probabilità di successo se si fosse impedito ai turchi di trasportare le truppe dall'Asia. Secondo [il suo parere, espresso nella sua lettera del 3 febbraio 1443, il nemico era così indebolito e spaventato dalle recenti vittorie cristiane oltre al fatto di avere ostili gli emiri selgiucidi dell'Asia Minora, che per bloccare i Dardanelli non ci sarebbe stato bisogno neppure di venti galere, ma sarebbe bastata la metà. Peccato però — costata egli con amarezza — che il mondo cristiano sia discorde, perchè l'occasione per la crociata sarebbe proprio assai addata ³¹.

Questi punti di vista dovevano essere condivisi anche dai bizantini che attendevano a loro volta un'azione combinata per mare e per terra che venisse loro finalmente in aiuto tanto più che, dopo le vittorie del 1442 di Iancu, anche a loro pareva opportuno il momento come risulta dalle insistenze che essi fecero nel 1443 per ottenere la formazione di una flotta occidentale. Infatti, dal maggio all'ottobre assistiamo all'arrivo successivo di tre ambascerie bizantine che sollecitavano l'aiuto di Venezia, del papa, del duca di Borgogna, e del re d'Aragona e di Napoli. Come abbiamo visto i turchi avevano fatto pace col basileo, ma questo non poteva avere fiducia nella sua durata. Da parte sua anche il Cesarini, fin dai primi mesi dell'anno, mentre svolgeva laboriose trattative per migliorare le relazioni asburgo-ungheresi e promoveva, in diretta dipendenza con esse, l'organizzazione di una spedizione terrestre, insisteva ripetutamente presso Eugenio IV perchè si allestisse anche una flotta ³².

Quali potenze europee avrebbero partecipato, secondo le trattative del 1443, all'organizzazione di queste forze navali? Si tentò, specialmente da parte del papato, ma anche da parte di Bizanzio e dell'Ungheria, di attirare più stati a una tale azione, ma non tardarono a sorgere impedimenti.

Così, quando, in seguito alla menzionata bolla del 1443, il papa voleva equipaggiare una parte della flotta crociata usufruendo le decime imposte al clero veneziano e fiorentino e chiese, nella primavera dello stesso anno,

³¹ Iorga, *Aventures „Sarrazines”*, p. 41.

³² Caccamo, *op. cit.*, p. 58—60; Fraknói (*Cesarini Julián bithornok* [Cardinale I. C.], Budapest, 1890, p. 111, n. 45; *idem, Magyarország . . .*, II, p. 422—423 n. 181). Egli attribuisce al Cesarini „la gloria dell'iniziativa” dell'organizzazione della flotta; da quello che abbiamo sopra indicato risulta l'infondatezza di questa affermazione.

alla Repubblica di S. Marco di mettere a sua disposizione dieci galere, la Signoria sollevò obiezioni che mettevano in pericolo la realizzazione di questo piano, rivelando le contraddizioni italiane. Queste erano più forti dell'interesse per la „guerra santa” ad onta delle proteste — pro forma — di devozione alla causa comune della cristianità e al desiderio di vedere i turchi ricacciati in Asia. La Repubblica ha dichiarato al papa di considerare molto opportuno il momento per lanciare la crociata e ha acconsentito in principio alla sua richiesta di dieci *corpora galearum*. Le spese per il loro equipaggiamento dovevano però essere sopportate dal papato. D'altra parte Venezia metteva come condizione almeno al principio — nel aprile e nel maggio — per la loro consegna la rappacificazione del papa col suo ex condottiero, Francesco Sforza, suo alleato da un tempo in qua nella politica antimilanese. Questo aveva occupato la Marca — possedimento papale — rifiutando di restituirla al papa. Venezia si offriva come intermediaria per appianare il conflitto. Nello stesso tempo la Signoria che acconsentiva a pagare dalla sua propria tesoreria soltanto le spese per rimettere in buono stato le navi richieste — alle quali si aggiungevano anche spese simili per le quattro galere sollecitate dal duca di Borgogna — era contraria all'intenzione del papa di pagare alla Repubblica l'allestimento dei dieci „corpi di galere” (quello che si chiama „armare” una nave, cioè fornirla di equipaggio, pagarlo, approvvigionarlo, dotarlo d'armi) soltanto con le decime della crociata che avrebbero dovute essere collettate dal clero veneziano e fiorentino. La Signoria considerava questo un'ingiustizia e non aveva fiducia che da una tale fonte si potesse assicurare i fondi necessari e inoltre in tempo utile. Secondo un'insinuazione fatta dal doge in una risposta data al Cesarini l'8 agosto 1443, il papa aveva la possibilità di ottenere denari anche da altre fonti, ma li spendeva „per altri scopi”, allusione certamente alla politica svolta dalla Curia pontificia in Italia, non troppo favorevole agli interessi della Repubblica ³³.

Tenendosi conto dei dissensi fra Venezia e Firenze da una parte e il papato dall'altra, si può osservare alla corte di Federico III, ostile a Vladislao, fin dal principio del maggio, un serio scetticismo relativamente ai preparativi della flotta. Essi potevano *in fumum transire*! A quella corte (di Wiener-Neustadt) non si aveva fede che la Repubblica avrebbe accordato le navi richieste ³⁴.

In realtà Venezia pensava che Eugenio IV avrebbe dovuto ricorrere anche ad altre risorse finanziarie e in tempo, perchè la flotta uscisse al

³³ Documenti del 13 aprile, 3, 10 e 25 maggio, 8 agosto 1443 (Iorga, NE, III, p. 121 — 122, 125—126).

³⁴ FRA, II/62, p. 7—8.

largo e arrivasse a Gallipoli quanto prima per essere di guardia nel momento dell'avanzata dell'esercito terrestre dall'Ungheria e impedire il passaggio dei turchi dall'Asia in Europa o viceversa. C'è da temere — scriveva la Signoria il 25 maggio a Leonardo Venier, suo ambasciatore presso la corte papale, che se la flotta ritarderà a partire, non potrà eseguire queste azioni in tempo utile e così saranno rese vane le speranze del mondo cristiano. Ma quando il papa — di fronte alle obiezioni di Venezia sull'insufficienza delle decime e sulla lentezza con cui queste avrebbero potute essere raccolte per allestire la flotta antiottomana — ha chiesto alla Repubblica di servirsi per la crociata della sua flotta dell'Adriatica, il senato dette un rifiuto (sempre il 25 maggio) dichiarando che quelle forze navali erano necessarie alla difesa dei possedimenti e delle acque veneziane³⁵. Si sa che per Venezia garantire la sicurezza del suo dominio nelle acque dell'Adriatico era un comandamento vitale e immutabile della sua politica.

In seguito alle difficoltà sollevate dalla Signoria nella questione delle decime, ad un certo momento, verso la metà di maggio, Eugenio IV fece conoscere la sua intenzione di partecipare all'azione marittima solo con sei navi, quota-parte troppo ridotta che la Repubblica trovava, naturalmente, insufficiente³⁶.

In fondo, che forza avrebbe dovuto avere la flotta crociata per riuscire a rompere i legami fra le forze ottomane dell'Asia e quelle dell'Europa nei Dardanelli? A questa domanda postagli dal papa, il governo veneziano rispose, il 10 maggio 1443, che sarebbero state necessarie sedici-venti galere, insistendo tuttavia per maggior sicurezza, sull'ultima cifra e aggiungendo che ci sarebbe voluta in più ancora una nave per il trasporto delle provviste e dell'armamento. Abbiamo visto che, secondo il parere di Ragusa, chiamata anch'essa a partecipare alla formazione della flotta crociata, parere espresso nel settembre 1442, erano necessarie ventotto unità, mentre più tardi, nel febbraio 1444, la situazione le sembrava così favorevole alla causa cristiana da considerare sufficiente „una flotta media” di quattordici galere, cifra vicina a quella minima proposta dai Veneziani; questi, d'altra parte, verso la fine del marzo 1444, giudicheranno sufficienti quattordici galere, pur essendo disposti a inviare anche di più in caso di bisogno³⁷.

³⁵ Caccamo, *op. cit.*, p. 58.

³⁶ Fraknói, *Cesarini*, p. 30—31. Sino alla fine (nel 1444), Eugenio IV ha equipaggiato solo 8, invece di 10 galere (Caccamo, *op. cit.*, p. 57, n. 2).

³⁷ A. Cieszkowski, *Fontes rerum Polonicarum e tabulario Reipublicae Venetae*, I, Poznań, 1890, p. 85—89; Radonić, *op. cit.*, I/1, p. 470. Secondo una lettera di Vladislao a Conrado, granmaestro dei cavalieri teutonici (datata da Gran Varadino [Oradea] „sabbato proximo ante festum Floriani”, senza l'indicazione dell'anno, lettera messa erroneamente da alcuni al 27 aprile 1443 e da altri al 2 maggio 1444, data probabile, tenendo conto che se si ammettesse

Alla formazione della flotta crociata doveva prender parte — in una certa misura col concorso della Signoria veneziana — anche il ducato di Borgogna. A differenza del re di Francia e della maggior parte della classe dominante dei paesi occidentali, Filippo III, duca di Borgogna (1419—1467), potente vassallo e nello stesso tempo rivale della Monarchia francese, dimostrava, specialmente in certi periodi, un interesse reale per il problema della crociata. Nel manifestare questo interesse, che nei circoli feudali dell'Occidente era più o meno formale, il duca di Borgogna metteva senza dubbio in evidenza un aspetto della sua politica di prestigio e di magnificenza, con cui egli cercava di mostrarsi superiore al suo sovrano prosaico di Parigi, Carlo VII. Questo per temperamento era troppo poco proclive alle aspirazioni e ai gusti tradizionali della nobiltà feudale. Poi non dobbiamo dimenticare neppure il fatto — ancora più importante — che le forze della monarchia feudale francese erano impiegate nel processo della sua centralizzazione e nell'ultima fase della guerra dei cent'anni. Filippo III, tentava, sebbene senza risultati, di trasformare il suo ducato in regno, cioè consacrare la sovranità di fatto con una di diritto³⁸. Padrone della Borgogna e della Fiandra, di territori abitati da cavalieri bellicosi e di importanti centri cittadini, seguendo le sue tendenze politiche, egli poteva mantenere gli ideali feudali decadenti — coltivati nella sua fastosa corte — approfittando dei redditi ricavati dalla fiorente industria tessile fiamminga i cui prodotti, come si sa, penetravano anche nei paesi orientali e in quelli romeni. Essendo uno dei più ricchi principi del tempo e dotato di un particolare prestigio nelle relazioni internazionali, Filippo III si dimostra generoso verso gli istituti religiosi dell'Oriente, e due suoi emissari: Guillebert de Lannoy e

l'anno 1443, il sabato sarebbe proprio il giorno della festa di San Floriano), la flotta crociata, in conformità con la promessa fatta al re dal papa, doveva avere non meno di 38 galere, con una ripartizione gli stati partecipanti che, alla luce delle altre fonti, contiene molte inesattezze. Potrebbe darsi che questo documento (la cui autenticità ci sembra discutibile, cf. *Ciriaco d'Ancona e la crociata contro i turchi*, in „Bulletin historique de l'Académie Roumaine”, XX, 1937, p. 37, n. 1) sia un semplice esercizio di stile, redatto in una cancelleria e conservando l'eco di notizie o voci circolanti in quell'epoca (1444). Probabilmente, tali voci esageravano la potenza della flotta poichè pure E. Silvio Piccolomini, in una lettera del 27 maggio 1444, valutava a 25 il numero delle „tiriemi” che erano in corso di equipaggiamento a Venezia (FRA, II 61, p. 322) invece di 14! Daltronde, anche Eugenio IV, in una lettera del 17 aprile 1444 al parroco di Gdańsk (allora sotto il dominio dei cavalieri teutonici) ricordava la „classen ingentem”, preparata da lui a Venezia (Raynaldus, *op. cit.*, IX, p. 427). In un'altra lettera, che sembra del maggio 1444, il papa, rivolgendosi a Iancu, valutava la flotta che si preparava a oltre 30 galere, senza contare anche le altre navi (Caccamo, *op. cit.*, p. 72 n. 4, secondo un atto inedito). Per affrettare l'inizio della spedizione terrestre del 1444, il pontefice romano si permetteva alcune licenze riguardo la realtà, che era molto più modesta, come si sa dai documenti veneziani i meglio informati a questo proposito. Fra gli altri esempi di esercizi d'arte epistolare vedi la lettera di Vladislao indirizzata agli Stati polacchi del 20 ottobre 1443 (A. Huber, *Die Kriege zwischen Ungarn und den Türken, 1440—1443*, in „Archiv für österreichische Geschichte”, t. LXVIII [1886], p. 187, n. 1).

³⁸ *La fin du Moyen Age* (sotto la red. L. Halphen), I, Parigi, 1931, p. 455—459.

Bertrandon de la Broquière avevano fatto rispettivamente nel 1421—23, e nel 1432—33, una specie di „pellegrinaggio politico”, per informarsi sulle forze e le deficienze dei musulmani e sulle probabilità di riuscita di una crociata. Al suo interessamento verso l’oriente — non bisogna dimenticare che Filippo III era figlio di uno degli sfortunati protagonisti della spedizione di Nicopoli — hanno certo contribuito anche gli interessi commerciali dei suoi sudditi fiamminghi, oltre al suo zelo e al desiderio di avventure guerresche e di preda o anzi a certe reminiscenze letterarie, antiche e medievali, di alcuni gruppi di suoi cavalieri, che appartenevano a quel paese donde erano partiti un tempo in crociata gli stessi Goffredo di Buglione e Baldovino di Fiandra ³⁹.

Il papato, accogliendo gli appelli di Bisanzio e dell’Ungheria che gli chiedevano di spingere gli stati cristiani ad offrire un aiuto marittimo contro gli ottomani, si rivolse, fra gli altri, anche al duca di Borgogna, la cui sollecitudine verso la situazione dell’Oriente aveva conosciuto più volte Filippo III — il quale era stato sollecitato anche direttamente, nel 1442, da un messo bizantino ^{39a} — accolse favorevolmente l’appello del romano pontefice e gli inviò come ambasciatore il cavaliere di Conté, per chiedergli indicazioni precise sul modo in cui credeva il papa che si dovesse organizzare la partecipazione borgognone. Mentre si compiva questa missione, nell’agosto 1443, durante le festività di Chalon sulla Saona, apparve davanti al duca il messo bizantino Teodoro Karystinos per sollecitarne l’aiuto; la sua presenza la riscontriamo al principio di maggio pure a Venezia e nel giugno alla stessa curia pontificia e poi a Napoli. (Nell’ottobre lo troveremo di nuovo ossia lo troviamo ancora in Italia per chiedere l’appoggio di Alfonso V, re d’Aragona e di Napoli). Filippo III aveva promesso nove o dieci navi per la flotta crociata, di cui cinque o sei dovevano essere allestite a Nizza, mentre per l’affitto delle altre quattro si era rivolto fin dalla primavera dello stesso anno, a Venezia. Egli nominò comandante della sua flotta destinata all’Oriente uno dei suoi consiglieri, Valérand de Wavrin. Le relazioni veneto-borgognoni, sia commerciali che politiche, erano delle migliori. Nel gennaio e nell’aprile, la Signoria aveva comunicato al duca la notizia della vittoria riportata presso la Ialomița da Iancu come quella sull’attività del Cesarini in Ungheria ⁴⁰.

³⁹ E. Diaconescu, *Politica orientală burgundă și turcii in sec. XIV și XV*, in „Cercetări istorice”, Iași, I (1925), p. 10—11 (il lavoro contiene numerosi errori); A. S. Atyia, *The Crusade in the later Middle Ages*, Londra, 1938, p. 190 e sgg.; Marinescu, *Philippe le Bon*, cit. più sopra, p. 158, 160—162; A. Grunzweig, *Philippe le Bon et Constantinople*, in „Byzantion”, t. XXIV (1954), p. 59, n. 2.

^{39 a} Marinescu, *op. cit.*, p. 156. L’inviato bizantino visitò poi, nello stesso anno e al medesimo fine, il papa, il re d’Aragona e il doge di Venezia (*ibid.*).

⁴⁰ La cronaca di Jean de Wavrin, zio di Valérand, libro VI, cap. 6 (ed. E. Hardy vol. V, Londra, 1891, p. 19—23; ed. Iorga, in „Buletinul Comisiei istorice a României”, VI

Altre unità navali, e precisamente sei navi, furono promesse per la flotta contro i turchi da Alfonso V, secondo il trattato del 1443, in cambio del suo riconoscimento a re di Napoli (feudo papale) da parte di Eugenio IV, dopoché lo stesso papa non molto prima aveva sostenuto contro il suddetto monarca aragonese un pretendente francese, René d'Anjou. In questo modo il papa riuscì definitivamente ad attirare dalla sua parte l'ambizioso re che, approfittando dello scisma allora esistente nella chiesa occidentale, minacciava di accettare, nell'aprile le proposte che gli faceva relativamente al regno di Napoli l'antipapa Felice V e di guadagnare alla causa del anti-papa anche il duca di Milano e il re di Castiglia, suoi alleati ⁴¹.

Sempre in virtù del suddetto trattato, Alfonso V aprì nell'agosto le ostilità contro lo Sforza, avversario del papa, fatto che complicò anche di più la situazione dell'Italia aggravando le contraddizioni fra veneziani e fiorentini, alleati del celebre condottiero, da una parte, e il papa dall'altra ⁴². Sia per il convalidamento della sua posizione di fronte al concilio di Basilea che per gli interessi dello stato papale in seno all'Italia e per i preparativi della flotta crociata (specie in seguito alle difficoltà sollevate dai veneziani), Eugenio IV considerava la sua alleanza con Alfonso V tanto importante che il 1° ottobre acconsentì di cedergli — oltre alcuni territori e certi altri vantaggi di carattere finanziario — il diritto di raccogliere dai redditi del clero dei possedimenti iberici e italiani appartenenti al re, la somma di 200.000 fiorini col titolo di „sussidi” per l'equipaggiamento delle navi promesse e per la lotta contro gli avversari del papa nella penisola appenninica. La parte maggiore: 170.000 fiorini dovevano servire proprio a questo scopo e solo 30.000 erano destinati alla crociata ⁴³. Riprendendo le velleità di espansione in Oriente dei suoi predecessori normanni e angioini dell'Italia, Alfonso V interverrà da ora in poi con maggiore sollecitudine nelle questioni orientali servendosi della crociata come di un pretesto, alle cui spalle e con i cui fondi badava a sostenere gli interessi della sua influenza politica e quelli commerciali dei suoi possessi (di pari passo con le azioni piratesche dei suoi marinai catalani) ⁴⁴.

1927, p. 72—75) con confusioni tra la spedizione del 1443 e quella del 1444. Relativamente alle navi di Nizza cf. anche Cieszkowski, *op. cit.*, p. 91—96. Per i dati cronologici: Iorga, NE, II, p. 396; III, p. 121, 122—123, 125; Gill, *op. cit.*, p. 363.

⁴¹ Raynaldus, *op. cit.*, IX, p. 401—403.

⁴² Vedi, con alcune differenze, pure Pastor, *op. cit.*, I, p. 342.

⁴³ Raynaldus, *op. cit.*, IX, p. 408—410; Caccamo, *op. cit.*, p. 67. Al 31 agosto 1443, Gasparo Schlick, cancelliere di Federico di Asburgo, ci indica che secondo le sue informazioni „tutta la speranza” della curia pontificia si rivolge nuovamente verso le navi promesse da Alfonso V e verso quelle che si crede sarebbero mandate da Nizza da parte del duca di Borgogna (FRA, II/62, p. 73).

⁴⁴ Vedi, tra gli altri, G. M. Monti, *La espansione mediterranea del Mezzogiorno d'Italia e della Sicilia*, Bologna, 1942, p. 137—138, 183, 203.

Queste svolte avvenute nell'„imbroglio” italiano, accentuando maggiormente il malcontento causato a Venezia dalla politica papale — sebbene la Signoria avesse dichiarato il 10 settembre che era animata da sentimenti amichevoli verso la monarchia aragonese-napoletana ⁴⁵ — creavano nuovi ostacoli ai preparativi della flotta crociata nei cantieri della Repubblica. In fatti Eugenio IV fin dall'8 maggio 1443 aveva nominato suo nipote il vicecancelliere Francesco Condulmer, „cardinale di Venezia” come suo legato in Grecia e nelle regioni limitrofe, con la missione speciale di organizzare e prendere il comando generale della menzionata flotta, che doveva essere mandata nei Dardanelli per cooperare con l'esercito terrestre, preparato — come dice il papa — grazie all'azione del Cesarini, e per invitare re e principi a sostenere la crociata ⁴⁶. La Signoria comunicò al nuovo legato di non pensare neanche di presentarsi a Venezia se non porterà da parte del papa le somme necessarie per l'Allestimento della flotta. Il Condulmer tuttavia verso la fine di luglio o il principio di agosto apparve nella sua città natale con l'intenzione di raccogliere le decime per la crociata.

Il senato veneziano, sebbene non celasse il suo malcontento intorno alla politica papale, considerata da lui come contraria agli interessi della Repubblica, tuttavia spinto, evidentemente!, dallo... zelo verso la fede cristiana — almeno così affermava il 3 agosto 1443 rispondendo alla richiesta del cardinale — dette l'approvazione alla colletta delle decime, non senza porre certe condizioni, fra cui quella di deporre i fondi raccolti dal territorio della Repubblica nella sua tesoreria e di adoperarli solo per l'allestimento della flotta. Al principio del settembre invano il Condulmer chiedeva che i denari delle decime fossero deposti ad una banca e non alle „Procuratie” della Repubblica. D'altra parte egli pretendeva che Venezia fosse debitrice verso il papa di certe somme, che il Senato rifiutava di riconoscere, anzi dichiarava, il 10 settembre, che se si fossero fatti dei conti essati, sarebbe risultato che proprio il papa era debitore alla Repubblica ⁴⁷. Nello stesso momento il governo veneziano in risposta alle accuse del papa (sulle quale riverremo più oltre) ricorda in modo generale le spese cagionategli dall'equipaggiamento delle dieci galere papali. In realtà, appena nel marzo 1444 saranno scelte fra le navi che si trovavano nell'Arsenale queste galere! ⁴⁸

⁴⁵ Iorga, NE, III, p. 138.

⁴⁶ Lukcsics, *op. cit.*, II, nr. 781; Raynaldus, IX, p. 419.

⁴⁷ Fraknói, *Cesarini*, p. 32-34.

⁴⁸ Iorga, NE, III, p. 156-157. Dunque non si tratta nel 1443 dell'armamento effettivo della flotta crociata da parte dei veneziani e del ritardo della sua partenza a causa del conflitto tra la Signoria e Eugenio IV, così come risulta dall'esposizione — daltronde valorosa — di

Dobbiamo sottolineare che ancora prima della data menzionata del settembre 1443, Venezia aveva già rinunciato di fatto all'allestimento delle navi papali (almeno per quell'anno), poichè dietro le insistenze del Cesarini, che continuava ad inviarle — l'ultima volta l'11 luglio — buone notizie sui preparativi dell'Ungheria per la campagna terrestre, proprio per sollecitare l'allestimento e la partenza della flotta, il doge gli comunicò fin dall'8 agosto la notizia dell'insuccesso di questo allestimento (insuccesso che Venezia temeva e che nella cancellaria di Federico III era stata prevista fin dal mese di maggio). Ma il governo veneziano — l'8 agosto e il 10 settembre — gettò la responsabilità dell'insuccesso sul papa che non gli aveva versato i denari necessari per la flotta, nonostante la Signoria avesse adempiuto i suoi obblighi senza risparmiare le sue spese. . . „Perciò considerando — così scrive Foscarini l'8 agosto — che senza denaro non si può fare niente e che è passato il momento opportuno ⁴⁹ nel quale la flotta avrebbe dovuto giungere nello stretto di Gallipoli, ci vediamo costretti a rinunciare alla speranza di questa spedizione. Ci dispiace assai, poichè ci rendiamo conto di tutti i danni e di tutti i pericoli che ne risulteranno per la cristianità. Ci console solo il pensiero che a noi non si può attribuire la colpa di non aver compiuto il nostro dovere” ⁵⁰.

Quanto poco volesse ammettere Eugenio IV questa giustificazione può risultare dalla minaccia rivolta alla Signoria tramite Francesco Condulmer, al principio di settembre, relativa al salvacondotto richiestole per le navi promesse da Alfonso V (che cioè esse potessero passare per le acque controllate dalla Repubblica di S. Marco e potessero approvvigionarsi nei suoi porti). In caso di rifiuto il papa diceva che avrebbe fatto conosciuto ai principi cristiani che il governo veneziano „non è menomamente disposto a partecipare all'avviamento della santa impresa”, cosa che, naturalmente ha provocato la sua protesta alla suddetta data del 10 settembre. La Signoria dichiarava nella stessa occasione che se il romano pontefice avesse realizzato la minaccia, esse avrebbe fatto ugualmente appello ai principi e agli stati cristiani per dimostrare la sua innocenza e il suo zelo per la fede cattolica ⁵¹. Essa rifiutò tuttavia il salvacondotto sotto pretesto

F. Thiriet (*La Romanie vénitienne au Moyen Age*, Parigi, 1959, p. 377—378). È inesatta pure l'affermazione (*ibid.*) che in questo periodo Alfonso V sembrasse „deciso” alla crociata antiottomana.

⁴⁹ Probabilmente il vecchio doge si riferisce, tra le altre cose, alle condizioni sfavorevoli di navigazione che avrebbe potuto incontrare la flotta durante l'autunno e l'inverno. Cf. in parte FRA, II/62, p. 74.

⁵⁰ Fraknói, *Cesarini*, p. 35.

⁵¹ *Ibid.*, p. 33—34. Il doge informava Cesarini, nella menzionata lettera dell'8 agosto 1443, che su richiesta di Vladislao e sua, Venezia ha donato per l'esercito che si preparava in Ungheria una quantità di 10 000 libbre di polvere da sparo (*ibid.*, p. 112, n. 57).

che l'accordarlo sarebbe inutile e costituirebbe una prova di sfiducia nei rapporti di amicizia con Alfonso V, rifiuto che sarà ripetuto l'8 febbraio 1444. In cambio la Signoria prometteva di dare disposizioni per l'approvvigionamento delle navi aragonesi-napoletane destinate alla crociata. Il rifiuto del salvacondotto sarà però revocato dall'ambasciatore aragonese inviato nel maggio 1444 a Vladislao, come scusa — o pretesto, come lo considerava Venezia — per sottrarsi dal impegno di inviare le suddette navi a sostegno della campagna terrestre ⁵². Solo nel luglio 1444 sveleranno i veneziani la vera causa del rifiuto e cioè il fatto di aver capito che le navi aragonesi-napoletane, sotto „il pretesto” di sollecitare il salvacondotto *alia tentare vellent* ⁵³. In realtà Venezia non aveva fiducia in Alfonso V, preoccupata degli atti di pirateria dei catalani e dell'interesse manifestato da lui per la Dalmazia, Albania, Grecia centrale, Morea e in generale in apprensione per la sua politica mediterranea.

Sull'insuccesso relativo all'organizzazione della flotta si parla anche in un breve rivolta da Eugenio IV, il 17 dicembre 1443, ai cittadini di Ragusa, nel quale egli si associa al loro rammarico per il fatto che non si sia potuta preparare la flotta in tempo nell'estate precedente, così come aveva deciso e sperato egli stesso, sebbene „non ci fossero mancati nè lo zelo, nè la perseveranza, nè i mezzi” per realizzare questa impresa, assicura lui. In un'osservazione nella quale non è difficile intravedere una allusione a Venezia, il papa dice con un sospiro : „Voglia Iddio aver pietà di coloro che hanno ostacolato una cosa tanto buona !” Ma la flotta — egli dichiara — si organizzerà senz'altro nella successiva primavera, poichè dopo sue incessanti insistenze hanno promesso il loro concorso „moltire e principi potentissimi” fra cui Alfonso V d'Aragona e di Napoli, Enrico IV d'Inghilterra, i duchi di Borgogna e di Milano, come pure i genovesi (che si trovavano sotto la sovranità milanese). „Abbiamo fiducia anche relativamente ai veneziani”, aggiungeva il papa, ma non sembra con molta convinzione. Egli sollecitava anche la partecipazione di Ragusa che gli aveva annunciato i primi successi dell'esercito terrestre (al comando di Iancu) nella campagna del 1443, la quale, sino alla fine, dovette iniziarsi senza il concorso della flotta ⁵⁴.

Il papa esagerava un pò le cose. Per esempio Genova — che non voleva fossero compromessi i suoi rapporti coi turchi — nel giugno 1443, si era scusata di fronte alle sollecitazioni del papa, di non poter partecipare

⁵² Iorga, NE, III, p. 138 e 151—152.

⁵³ Caccamo, *op. cit.*, p. 65, n. 5.

⁵⁴ Radonić, *op. cit.*, I/1, p. 467.

adducendo di esserne impedita dai suoi torbidi interni. Il suo solo contributo alla causa della crociata era costituito dal permesso, di cui si parla nel luglio, accordato al messo di Borgogna (che si era presentato anche a nome dei cavalieri di Rodi) di procurarsi a Genova il materiale necessario per l'equipaggiamento delle navi borgognoni di Nizza⁵⁵.

Dall'analisi delle trattative di Venezia col papato, del papato con la monarchia aragonese- napoletana, delle reciproche accuse veneto-pontificie sull'insuccesso nei preparativi della flotta crociata del 1443, possiamo trarre la conclusione che queste potenze cercavano di gettare una sulle spalle dell'altra il peso delle spese per ogni valido contributo nel problema della lotta antiottomana, nella sua progettata impresa marittima e, ad onta delle risonanti parole sullo zelo contro il pericolo turco, esse tentavano di subordinare il loro sforzo ai loro interessi particolari, immediati e contraddittori, nella Penisola Appenninica. Dobbiamo aggiungere che neppure riguardo all'equipaggiamento delle galere promesse della Borgogna non sono state prese misure concrete nel 1443. Difatti Venezia, se veramente l'avesse desiderato, poteva da sola allestire la flotta necessaria, ma prudente com'era, non voleva — nè lei, come ne anche Genova — mettere in pericolo i suoi interessi commerciali nell'Impero ottomano. La Repubblica di S. Marco aveva nello stesso tempo cura di mantenere i suoi rapporti di commercio con i possedimenti del sultanato egiziano.

Sembra che per il momento, di fronte all'organizzazione della campagna terrestre che avrebbe dovuto iniziarsi dalla regione danubiana, essa preferisse l'aspettativa. Il rinforzarsi dell'Ungheria e della Serbia in caso di vittorie decisive in questa campagna, che avrebbe portato alla cacciata dei turchi dai Balcani (eventualità ancora molto incerta), poteva essere preoccupante per le aspirazioni colonialiste di Venezia sulla costa dalmata, dove essa nei secoli precedenti era venuta a conflitto con le tendenze espansioniste dell'Ungheria ed ora cercava di por mano sui possedimenti serbi in quelle parti⁵⁶. Egualmente nel 1443 sembra che essa non avesse ancora fiducia nella possibilità di schiacciare militarmente l'Impero turco solo per mezzo delle forze — sia pure coalizzate — di quegli stati che si mostravano interessati ad una crociata, e un'offensiva antiottomana generale, alla quale partecipassero i principali stati europei, era addirittura irrealizzabile.

⁵⁵ Caccamo, *op. cit.*, p. 61.

⁵⁶ Iorga, *Gesch. des. osm. Reiches*, I, p. 432—433; Jireček, *op. cit.*, II/1, p. 178—179

III. DIFFICOLTÀ ESTERNE NEI PREPARATIVI DELLA „CAMPAGNA LUNGA” E INFLUENZA DELLE VITTORIE RIPORTATE DA GIOVANNI DI HUNEDOARA NEL 1443 SUI MOTI DI LIBERAZIONE NELLA PENISOLA BALCANICA

Il fallimento dei preparativi per la flotta — che in essenza dovevano essere la principale forma di collaborazione dell'Europa occidentale nella lotta antiottomana — non ha impedito la organizzazione della campagna terrestre del 1443. Tuttavia le difficoltà incontrate a Venezia hanno esercitato un'influenza sfavorevole sulla preparazione di tale campagna. Non rientra nella nostra trattazione la ricerca approfondita della situazione politica interna e delle misure prese dalla dieta convocata nella prima metà del 1443 da Vladislao per trovare i mezzi finanziari necessari a questa spedizione⁶⁷. I suoi preparativi militari e in gran parte quelli finanziari gravavano sulle spalle di Iancu che svolgeva a questo scopo un'attivissima e incessante attività soprattutto in Transilvania, raccogliendo a spese proprie (grazie alle sue immense proprietà) circa un terzo dell'esercito, esempio non imitato dagli altri magnati e in generale dai feudali.

Ma la difficoltà maggiore nell'effettuare la spedizione terrestre era creata dall'anarchia feudale interna, favorita dall'estero da Federico, alleato della fazione asburgica che riuniva gli elementi più reazionari della classe dominante ungherese. Evidentemente il giovanissimo re Vladislao, o piuttosto Iancu che aveva effettivamente la responsabilità di condurre l'armata, non poteva passare il confine meridionale del paese per iniziare la guerra di liberazione dei territori invasi dai turchi, se non si fosse prima assicurato le spalle ristabilendo la pace interna o concludendo almeno un armistizio col partito avverso e col suo alleato esterno, che preponevano i loro interessi privati alla causa comune della lotta contro il pericolo ottomano. Continuando la sua missione, il Cesarini si sforzava di trovare un compromesso fra Vladislao e Federico, sollecitando nel maggio e nel giugno 1443, insieme con gli ambasciatori del primo perfino l'aiuto del secondo a favore della spedizione⁶⁸. Federico, lamentabile „re dei romani”, sovrano senza autorità, senza esercito e senza denari, non voleva riconoscere a Vladislao se non il titolo di re di Polonia, cercando — sebbene parte in causa — di erigersi ad una specie di arbitro fra i due partiti, sotto pretesto di ristabilire la pace interna necessaria per iniziare la campagna antiottomana. Della sua partecipazione a questa, per i motivi accennati, non se ne poteva neanche parlare nè ora nè più tardi. D'altra parte, egli

⁶⁷ Teleki, *op. cit.*, I, p. 319, n. 3, p. 322, n. 3, p. 332. *Zichy okmánytár* [I documenti della famiglia Z.], XII, Budapest, 1931, p. 199, nr. 159.

⁶⁸ J. Chmel, *Materialien zur österreichischen Geschichte*, I/2, Vienna, 1837, p. 111, 113—115; FRA, II/61, p. 158; II/62, p. 7, 16, 38, 52.

si preoccupava anche di altri problemi: la convocazione di un nuovo concilio generale per allontanare lo scisma dalla chiesa occidentale; il vecchio conflitto asburgico con la confederazione svizzera ecc. La maggiore concessione che avrebbe potuto fare, sarebbe stata la promessa data a Vladislao e al Cesarini di non „impedire” la progettata spedizione con un intervento armato nelle cose d’Ungheria, a condizione che la fazione asburgica non fosse esposta ad una provocazione da parte del partito di Vladislao. Nella cancellaria di Federico esisteva il timore che riuscendo la campagna antiturca, si consolidasse in Ungheria la posizione del „re di Polonia”, per il quale il cosiddetto *passagium* (la crociata) — come osserva Enea Silvio Piccolomini — non doveva essere che una diversione per giustificare l’usurpazione della corona ungherese, così come per Eugenio IV lo era stato per mantenersi nel posto dovuto ad un altro (Felice V). Nel caso della vittoria contro i turchi, Vladislao, inorgoglito dal buon esito, avrebbe potuto attaccare perfino l’Austria⁵⁹.

Così constatiamo che nelle relazioni fra gli Asburgo e Vladislao, re di Polonia e d’Ungheria, esistevano contraddizioni non meno profonde che nel vespaio delle relazioni fra gli stati italiani. D’altra parte, nell’ambiente di Federico si manifestava uno scetticismo non solo relativamente alla organizzazione della flotta, ma anche riguardo all’esercito terrestre in via di formazione, considerato inferiore alle forze ottomane. Nello stesso tempo si metteva in evidenza, verso il luglio 1443, la situazione delicata del Cesarini per le difficoltà sopravvenute nell’organizzazione della flotta, dopo aver egli promesso che questa avrebbe collaborato con la spedizione terrestre⁶⁰. Il cancellare Gasparo Schlick, al principio di questo mese, deplorava col Cesarini la campagna indirizzata da Vladislao contro Iiškra (Giskra), comandante militare della fazione asburgica nell’Ungheria superiore, campagna per la quale si utilizzerebbero — come scrive ad un altro suo corrispondente — „le grosse somme” raccolte dallo stesso Cesarini per la crociata⁶¹. Egli rileva, sempre allora, con soddisfazione, il ritardo della spedizione, e il 31 agosto nota il fatto che il Cesarini, secondo la sua stessa dichiarazione, cercava appena ora, a richiesta di Iancu, mercenari per i carri di lotta e cavalieri, preparati secondo la tattica ussita (*Bohemico more*) da Iancu, voivoda della Transilvania, a sue proprie spese (60.000 fiorini). Sappiamo d’altra parte che il voivoda, in marzo, chiedeva a Braşov fra

⁵⁹ FRA, II/62, p. 11; 50; II/61, p. 163-165, 242, 565. Per un tentativo che ci sembra poco convincente, di riabilitare la politica di Federico nel problema turco nel 1443, vedi E. Mályusz, *A magyar rendi állam Hunyadi Korában* [Lo stato magiaro rappresentativo di ordini all’epoca di H.] in „Századok”, 1957, nr. 5-6, p. 538-539.

⁶⁰ *Ibid.*, II/61, p. 165; II/62, p. 40, 45.

⁶¹ *Ibid.*, II/62, p. 39, 44, 45.

altre categorie di armamenti, anche carri di modello taborita per la campagna che stava preparando ⁶². Iancu contrariato — come risulta dalle stesse informazioni comunicate dal Cesarini allo Schlick — da tanti rinvii, ma (aggiungiamo noi) incoraggiato, come risulta da altre fonti, dalle notizie ricevute fin dal maggio sulle sconfitte subite dai turchi da parte del bey di Caramania, si era deciso (diceva il Cesarini) ad attaccare da solo i turchi a capo dei transilvani anche se tutti gli altri avessero rinunciato alla spedizione ⁶³. Cesarini—secondo il Callimachi che scrive, in ambiente polacco, verso la fine del sec. XV — ha tentato di destare un maggior interesse per la lotta antiottomana fra i feudali ungheresi, attribuendole un carattere di espansione a danno dei popoli balcanici e di Bisanzio, facendo loro intravedere la possibilità di estendere il loro dominio fino all'Ellesponto e al Mar Egeo ⁶⁴.

Il concentramento dell'esercito sul confine meridionale si veniva facendo molto lentamente. Alla fine, concludendosi il 1° settembre un armistizio con Jiškra, si è tolto l'ultimo serio ostacolo di fronte alla „lunga campagna” (*longum bellum*). I contemporanei erano abituati a spedizioni più brevi di questa „lunga campagna” la quale del resto non è durata che quattro mesi, non troppo se pensiamo alla durata delle operazioni sul territorio occupato dai turchi ⁶⁵. La spedizione ha avuto inizio in ottobre con la larga partecipazione dei popoli del centro e del sud-est europeo. Il nucleo dell'esercito era costituito — come risulta da quanto è stato detto sopra dalle truppe transilvane di Iancu ⁶⁶. Comandato di nome da Vladislao, ma di fatto da Iancu, l'esercito che contava circa 35.000 soldati, era formato da ungheresi, romeni della Transilvania e anche da un contingente di romeni della Valacchia; più mercenari moldavi e cechi (arrodati dal Cesarini) ⁶⁷. Fra le bandiere feudali figurava, sembra, anche quella dei cavalieri ospitalieri d'Ungheria e Slavonia ⁶⁸. Nei territori invasi dai turchi, a sud del Danubio, si sono poi alternate truppe serbe al comando di Branković, e un contingente della Bosnia. Sono intervenuti anche

⁶² Hurmuzaki — Iorga, *Documente*, XV/1, Bucarest, 1911, p. 28—29. Per le fonti narrative che menzionano i carri di lotta di tipo taborita di Iancu vedi M. Dan, *Armata și arta militară a lui Iancu de Hunedoara* (sulla base delle cronache contemporanee), in „Academia R.P.R., Filiala Cluj, Studii și cercetări de istorie”, VIII (1957), p. 88, n. 124.

⁶³ „... et si omnes deficient, solum velle cum Transilvanis aggredi Theucros...” (FRA II, 62, p. 72).

⁶⁴ *De rebus Vladislai*, libro II, in ed. Schwandtner, *op. cit.*, I, p. 487—488.

⁶⁵ Teleki, *op. cit.*, I, p. 336—337. Ma l'esercito è stato sotto le armi 6 mesi (Elekes, *op. cit.*, p. 212; idem, in *Magyarország története* [Storia dell'Ungheria], I, Budapest, 1961, p. 285).

⁶⁶ Cf. anche Caccamo, *op. cit.*, p. 64.

⁶⁷ Teleki, *op. cit.*, I, p. 335 (con l'indicazione delle fonti).

⁶⁸ G. Fejér, *Genus, incunabula et virtus Joannis de Hunyad*, Buda, 1844, p. 54—55.

volontari bulgari e albanesi. Inoltre nell'esercito cristiano accompagnato, secondo la tradizione delle crociate, da un legato papale, il Cesarini, lottavano pure polacchi⁶⁹, italiani⁷⁰, francesi e tedeschi⁷¹.

Relativamente alla partecipazione delle truppe mercenarie moldave⁷² e di un contingente valacco, conviene rilevare che dopo la vittoria di Iancu riportata presso la Ialomița in Valacchia e col suo contributo, i due paesi, Moldavia e Valacchia, sono stati attratti nel comune fronto di lotta antiottomana sotto il comando del Voivode della Transilvania. A capo della Valacchia si trovava ora Vlad Dracul (il Diavolo) *voivode moult famé de vaillance et de sagesse*, come è caratterizzato dal cronista Jean de Wavrin, secondo le informazioni di suo nipote Valérand, capitano della flotta crociata burgunda, che collaborò con il medesimo principe della Valacchia nella campagna del 1445 sul Danubio. Questo giudizio è confermato dagli umanisti Callimachi e Bonfini⁷³. Le ulteriori trattative di Adrianopoli del giugno 1444 — giunte alla nostra conoscenza attraverso i documenti che ci sono stati trasmessi da Ciriaco Pizziccoli d'Ancona — quasi ad integrare e rinforzare le notizie provenienti da altre fonti, ci informano che Vlad prese parte alla spedizione del 1443 sia personalmente sia inviando truppe, comme alleato dell'esercito cristiano⁷⁴. Segnaliamo che, accanto a quello dell'Ungheria e della Polonia, il contributo della Valacchia ai successi militari contro i turchi (nel 1442 e 1443) risulta oltre che dall'indicazione del Wavrin — anche da due atti di Eugenio IV⁷⁵. L'importanza da attribuire alla cooperazione dell'esercito della Valacchia fu avvertita da Giovanni (Zanachi) Torcello, ciambellano dell'imperatore di Costantinopoli, fin dal tempo del concilio di Firenze, quando esponendogli il piano di una crociata generale per scacciare i turchi dall'Europa, disse che la Valacchia avrebbe potuto

⁶⁹ Callimachus, *op. cit.*, p. 488.

⁷⁰ Fraknói, *Cesarini*, p. 112, n. 63.

⁷¹ Antonii Bonfini, *Rerum Ungaricarum decades*, Basilea, 1568, dec. III, libro V, p. 472. Nell'esercito cristiano avrebbero lottato pure „mercenari turchi”. Cf. F. Babinger, *Von Amurath zu Amurath. Vor und Nachspiel der Schlacht bei Varna*, in „Oriens“ Leida, III/2, (1950), p. 229 (secondo Jireček, *op. cit.*, II/1, p. 181, che però non indica la fonte).

⁷² Minea, *op. cit.*, p. 145 (secondo il Bonfini).

⁷³ Wavrin, ed. Hardy, V, p. 7; ed. Iorga, p. 61; Callimachus, *op. cit.*, p. 509—510; Bonfini, *op. cit.*; p. 485 (secondo Callimachi).

⁷⁴ Chalkokondyles, *op. cit.*, p. 307; C. I. Karadja, *Poema lui Michael Beheim despre cruciadele împotriva turcilor din anii 1443 și 1444*, Vălenii de Munte, 1936 (estr. dal „Bul. Com. Ist. a Rom.” XV), verso 259; Minea, *op. cit.*, p. 142, 145—146, 153; Pall, *Ciriaco d'Ancona*, p. 33.

⁷⁵ Eugenio IV a Fr. Condulmer, 8 maggio 1443, e a G. Cesarini, 12 febr. 1444 (stile fiorentino: 1443), in A. Theiner, *Monumenta Slavorum Meridionalium*, I, p. 380, 382 = Hurmuzaki-Densusianu, *Documente*. I/2, Buc., 1890. p. 689, 691; Wavrin, ed. Hardy, p. 20; ed. Iorga, p. 73.

partecipare con 15.000 cavalieri „fra i più temuti soldati del mondo” ⁷⁶. Poi, nell'agosto 1443 in pieni preparativi di guerra, il Cesarini informò Venezia che a questa avrebbe partecipato anche il principe della Valacchia con 20.000 cavalieri ⁷⁷. Queste cifre, sebbene probabilmente esagerate secondo l'uso delle fonti dell'epoca, ci dimostrano tuttavia quanto fosse apprezzato nell'Europa occidentale il potere militare della Valacchia e l'importanza che gli si accordava nella lotta antiottomana. La Valacchia, secondo il Wavrin, era un *pays fort riche et bien peuplé d'hommes grans et puissans*. Sempre lui, relativamente alle vittorie riportate nel 1443 da Iancu, attribuisce a Murad II l'affermazione che *les Hongres et les Vallaques, joingz ensamble, estoient une grant puissance..* ⁷⁸

Nei preparativi e nello svolgimento della „lunga campagna” il Branković ebbe una parte molto importante. Egli possedeva una grande esperienza — in gioventù aveva preso parte alle grandi lotte di Kosovo del 1389 e di Ankara del 1402 — e si era creato relazioni con vari dinasti (con i Paleologi bizantini, con i sultani turchi, con i comiti di Cilli, imparentati con gli Asburgo). Possessore di vasti domini nel regno d'Ungheria come suo vassallo e magnate, rifugiatosi quì in seguito alla conquista della Serbia da parte di suo genero Murad II, per poter riconquistare il suo paese, il Branković si mostrava fra i più attivi fautori dei preparativi della spedizione del 1443, spendendo a questo scopo importanti somme di denari e deponendovi molto zelo ⁷⁹.

I preparativi per l'offensiva antiottomana erano incoraggiati dalla situazione difficile in cui si trovava la Porta in Asia Minore, questa riserva

⁷⁶ B. de la Broquière, *Le voyage d'Outremer*, ed. Ch. Scheffer, Parigi, 1892, p. 264 e segg.; Minea, *op. cit.*, p. 26, 132. Il piano di Torcello è stato mandato da lui stesso pure al duca di Borgogna, che ha chiesto l'avviso di B. de la Broquière (*Atiya, op. cit.*, p. 204).

⁷⁷ Iorga, *Acte și fragmente*, III, Bucarest, 1897, p. 11; idem, NE, III, p. 145, n. 1.

⁷⁸ Wavrin, ed. Hardy, p. 7, 23—24; ed. Iorga, p. 61, 76. Però il preteso progetto di Cesarini sul passaggio della spedizione terrestre del 1443 verso la Penisola Balcanica per la Valacchia (Elekes, *op. cit.*, p. 192) e le conclusioni tratte da questo progetto sulla parte che doveva avere la flotta in vista di un'azione sul Danubio nello stesso anno (Minea, *op. cit.*, p. 144, 147), hanno come base la datazione erronea proposta da R. Wolkan, per una lettera senza data dello Schlick indirizzata al cardinale Cesarini circa il „principio di ottobre 1443” (FRA, II/62, p. 95—96), in vece di circa il principio del maggio 1444 (cf. in questo senso Fraknói, *Cesarini*, p. 116, n. 64). Precisiamo che quasi tutti i fatti ai quali allude questo documento (per esempio la decisione di Vladislao di „continuare” la guerra antiottomana, l'elaborazione del testo modificato del progetto di trattato tra Vladislao e Federico, l'arresto del turbulento feudale Pancrazio di Szokolca ecc.) hanno avuto luogo sull'aprile-maggio 1444. D'altra parte, a questa lettera (della quale riporta un frammento pure Iorga, *Acte și fragmente*, III, Bucarest, 1897, con la data ugualmente sbagliata: „estate del 1443”) risponde Cesarini il 21 maggio 1444 (FRA, II/62, p. 145), come risulta dal confronto dei due documenti. Il piano in discussione dunque è del 1444, come indicano pure le altre fonti, specie quelle venete.

⁷⁹ Radonić, *op. cit.*, I/1, p. 464; Pall, *Ciriaco d'Ancona*, p. 15 (la lettera di lui a Cesarini, 7 Dec. 1443, certamente da informazioni sempre di fonte ragusea); J. Dlugosz, *Historia Polonica*, ed. Lipsia, 1711, p. 774.

delle forze turche dove, secondo il cronista contemporaneo Azik Pascià-Zade (non ancora messo in valore per quanto sappiamo, riguardo gli avvenimenti del 1443) alla notizia della vittoria di Iancu sull'esercito di Scehabeddin, il bey della Caramania attaccò i possedimenti ottomani dell'Anatolia, fatto confermato non solo dal contemporaneo Urudi ben Adil, da altri cronisti ottomani e, in sostanza, dai bizantini Chalkokondyles e Dukas, ma indirettamente anche da Bartolomeo di Yano (nella lettera sopra menzionata). Secondo Azik Pascià-Zade, il bey della Caramania offrì fin d'allora la sua alleanza agli ungheresi, invitandoli per mezzo di un ambasciatore ad attaccare e a conquistare la Rumelia, a restituire la Serbia a Vilkoglu (=Branković), mentre il bey avrebbe nello stesso tempo occupato l'Anatolia⁸⁰.

Entrando presso Belgrado nella Penisola Balcanica, l'esercito condotto da Iancu grazie al suo valore e al suo slancio per una giusta causa — la guerra di liberazione — e grazie all'aiuto della popolazione autoctona a sud del Danubio, ha riportato una serie di vittorie su valenti comandanti mandatigli contro dal sultano, occupato anche in Asia nelle lotte col bey della Caramania. Liberando vasti territori della Serbia e Bulgaria, l'armata cristiana riuscì a raggiungere, verso la fine del 1443, i passi dei Balcani, potentemente fortificati dai turchi per ordine di Murad II. Non è il caso di insistere, nei limiti della nostra trattazione, sullo svolgimento stesso della spedizione, d'altronde conosciuto⁸¹. Vogliamo solo rilevare il fatto che il sultano, conclusa la pace con Ibrahim, bey della Caramania, era ritornato con le sue truppe dall'Anatolia passando i Dardanelli. Dobbiamo precisare che lo stretto non poté esser bloccato a causa del fallimento dei preparativi per la flotta. Poi come è risaputo, l'esercito comandato da Iancu fu obbligato a ritirarsi e a riportarsi a nord del Danubio, non tanto per la resistenza incontrata nei passi dei Balcani, quanto soprattutto per la rigidità dell'inverno e la mancanza di approvvigionamenti, avversità di cui ebbe a soffrire in quest'ultima tappa della spedizione.

⁸⁰ Azik Pascià-Zade, cap. 115, p. 117; cap. 117, p. 120 (ed. Fr. Giese, *Die altosmanische Chronik des A. P. Z.*, Lipsia, 1929); Urudi b. Adil, p. 53 (ed. Fr. Babinger, Hannover, 1925—1926); Chalkokondyles, *op. e ed. cit.*, p. 317—318; Dukas (Ducas), *Historia Turcobyzantina*, ed. B. Grecu, Bucarest, 1958, p. 272—273.

⁸¹ Minea, *op. cit.*, p. 154—161; Elekes, *op. cit.*, p. 191—210. Per la partecipazione romena della Transilvania a questa campagna vedi più recentemente Șt. Pascu, *Rolul cnezilor din Transilvania în lupta antiotomană a lui Iancu de Hunedoara*, in „Acad. R.P.R., Fil. Cluj, Studii și cercetări de istorie”, VIII (1957), p. 49—50. Ma ad'onta dell'espressione adoperata da Iancu nel documento del 6 maggio 1449 con riferimento allo cnez Ungur (Ongor) di Băești, suo „familiaris”: „una nobiscum . . . aliquot equitum millibus stipatis . . . in Thewcrorum thurmas involabat” (Hurmuzaki-Densusianu, I/2, p. 161) evidentemente non questo cnez, ma Iancu è stato a comandare il distaccoamento rispettivo (cf. anche Minea *op. cit.*, p. 154, n. 1) di „più migliaia di cavalieri” in una delle lotte. (D'altronde il documento ci è stato trasmesso solo nella collezione di copie di I. Kemény, riconosciuto come autore di numerosi falsi).

La „lunga campagna” è stata la prima e, fino alle guerre russo-turche del secolo passato, l'ultima che sia riuscita a penetrare a fondo nel cuore dei possedimenti balcanici dell'Impero ottomano. I nuovi successi di Iancu sono stati anche favoriti dall'accoglienza entusiasta e dal sostegno che ha ricevuto l'esercito vincitore da parte dei popoli della Penisola Balcanica. Questi vedevano sorgere l'alba della loro liberazione dal giogo dei feudali ottomani. La popolazione serba e bulgara causava grandi perdite ai turchi sconfitti e messi in fuga⁸². Grandi speranze cominciavano ad animare i popoli sommessi. Le masse albanesi al comando di Aranita Comneno, vecchio combattente contro il giogo turco (incoraggiato a lottare contro di questo forse anche dalle vittorie di Iancu del 1442 e dalla propaganda e dai preparativi della crociata del 1443), si sono di nuovo sollevate nell'agosto di quest'anno. La notizia dei successi albanesi arrivò fino ai crociati che avanzavano a sud del Danubio. Dopo la vittoria che essi riportarono a Nissa, il 3 novembre 1443, il Cesarini venne a sapere che sarebbero venute dall'Albania delle truppe per unirsi con gli ungheresi e coi loro alleati. Del resto, approfittando della confusione da cui furono dominati i turchi nel momento della battaglia di Nissa, Giorgio Castriota, eroe nazionale albanese, soprannominato per il suo valore Scanderbeg, abbandonò il loro esercito. Tornato in patria e raccolte, nella primavera dell'anno seguente, tutte le forze del suo popolo per una rivolta generale contro il dominio ottomano, egli per circa un quarto di secolo sosterrà — come Iancu col quale cercherà di allearsi — una guerra gloriosa per l'indipendenza dell'Albania, frenando con questa l'espansione dell'Impero turco sul litorale occidentale della Penisola Balcanica verso l'Italia⁸³.

Abbiamo detto che Bisanzio nella sua estrema debolezza si aspettava in cambio dell'Unione realizzatasi a Firenze, ad un aiuto effettivo da parte dell'Occidente. Dopo la notizia delle prime vittorie della „lunga campagna”, Costantino, nuovo despoto della Morea, futuro ed ultimo basileo, raccoglieva fruppe preparandosi a liberare la Grecia centrale, tributaria della Porta. Egli voleva restaurare l'antica potenza dell'Impero bizantino, servendosi a tale scopo come base della Morea (così come pen-

⁸² La lettera di Iancu a Niccolò Ujlaki, suo compagno nel voivodato, 8 nov. 1443 (Fejér, *op. cit.*, p. 55—58) e alla città di Braşov, 3 dic. 1443 e 6 gennaio 1444 (Hurmuzaki-Iorga, XV/1, p. 29—30); Vladislao al doge Foscari, 9 nov. 1443 (*Corpus Chronicorum Bononiensium*, in Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, XVIII/1, ed. di Bologna, 1924, p. 120—121); Cesarini [a Federico di Asburgo], dopo il 3 nov. 1443 (per la datazione: Jireček, *op. cit.*, II/1, p. 181 n. 2); E. Silvio Piccolomini a Giov. Campisio, 13 gennaio 1444 (FRA, II/61, p. 278—283).

⁸³ F. Pall, *Les relations entre la Hongrie et Scanderbeg*, in „Revue hist. du Sud-Est europ.”, X (1933), p. 119 e segg.; A. Gegaj, *L'Albanie et l'invasion turque au XV-e siècle*, Lovanio-Parigi, 1937, p. 53.

sava pure il filosofo Gemisto Plethone). Altri feudali (*domini*) di Grecia e d'Albania cominciavano egualmente ad agitarsi in attesa di un'occasione favorevole per attaccare il comune nemico⁸⁴. Scoppiò una ribellione provocata da albanesi e vlacchi dei monti del Pindo, al comando di bizantini, e un'altra di serbi di Novo Brdo, località importante per giacimenti di oro e soprattutto di argento, che era stata conquistata nel 1441 proprio da Scehabeddin⁸⁵. Per la vasta area geografica dell'eco internazionale suscitata dalle vittorie del voivoda transilvano, e significativa l'informazione secondo la quale il sultano del Cairo avrebbe ordinato alla sua flotta di rinunciare alla difesa della Siria e di affrettarsi a quella dell'Egitto, nel caso in cui Iancu avesse continuato l'avanzata⁸⁶. A buon diritto Marx nelle sue *Note cronologiche*, osserva che „dall'epoca di Timur i Turchi non sono stati mai minacciati da un simile pericolo...⁸⁷, come quello seguito alla disfatta del 1443.

La „lunga campagna”, terminatasi nel gennaio 1444, è stata seguita con vivo interesse anche in Europa occidentale. La curia pontificia, la corte imperiale, la Signoria di Venezia, il duca di Milano e così altri principi ed anche persone private, sono stati tenuti al corrente dei suoi lieti eventi tramite le lettere del re, del legato papale e di Iancu oppure tramite quelle di alcuni loro corrispondenti (per esempio di Enea Silvio Piccolomini)⁸⁸. A Venezia (dove si seppe della vittoria di Nissa il 20 o il 26 novembre del 1443), poi a Roma (il 10 gennaio 1444) furono celebrati servizi religiosi e furono fatte processioni in onore della vittoriosa spedizione⁸⁹. Sempre nel gennaio, Filippo Maria Visconti, duca di Milano, ordinò simili festeggiamenti per la vittoria di Nissa, la cui notizia gli fu comunicata da Vladislao, forse contemporaneamente al doge di Venezia. Questo trasmise una copia della lettera del re (avente la data del 9 novembre 1443) alla città di Bologna, alleata di Venezia⁹⁰. I patrizi del Canal Grande nei loro interessi realistici non si lasciavano attirati dal miraggio sorpassato della crociata, se questa non serviva ai loro vantaggi

⁸⁴ Lettera di Cesarini (*cit. sopra*, n. 81); Chalkokondyles, *op. e ed. cit.*, p. 318—319. Cf. D. A. Zakythinos, *Le despotat grec de Morée*. I, Parigi, 1932, p. 230; G. Beck, *Reichsidee und nationale Politik im spätbyzantinischen Staat*, in „Byzantinische Zeitschrift”, LIII (1960), p. 86—94.

⁸⁵ Chalkokondyles, *op. e ed. cit.*, p. 319—320; Jireček, *op. cit.*, II/1, p. 183.

⁸⁶ Kropf L. in „Századok”, 1894, p. 679.

⁸⁷ *Архив Маркса и Энгельса*, VI, Mosca, 1939, p. 198; cf. anche *Istoria Românică* [Bucarest, 1962], p. 439.

⁸⁸ FRA., II/61, p. 274, 278—283, 290, 307—308; Cieszkowski, *op. cit.*, p. 81; Fraknói, *Cesarini*, p. 40; Pall, *Ciriaco d'Ancona*, p. 23—24.

⁸⁹ Fraknói, *op. cit.*, p. 40; Caccamo, *op. cit.*, p. 71, n. 4.

⁹⁰ Długosz, *op. cit.*, p. 780—781; P. C. Decembrio, *Vita Philippi Mariae*, in Muratori, *op. cit.*, XX/1, Bologna, 1925, p. 105, n. 1; Iorga, NE, II, p. 101, n. 4.

commerciali, cioè „al profitto e all'onore di Venezia” — secondo la loro formula consacrata — ; il Cesarini, rendendosi conto di questo fatto fece intravedere alla Repubblica, per mezzo di una lettera indirizzata da Sofia il 4 dicembre 1443, la possibilità dell'annessione del porto di Gallipoli, chiave dei Dardanelli, come ricompensa per la collaborazione della sua flotta con l'esercito di terra che avrebbe dovuto continuare la sua avanzata verso Adrianopoli e da qui verso lo Stretto. Riguardo alla mancanza di considerazione con cui era trattata Bisanzio da parte degli occidentali e riguardo alla sorte che questi, come liberatori, le avrebbero riservato, se avessero scacciato i turchi dall'Europa, è significativo il fatto che nè il Cesarini, nè i veneziani (i quali lo ringraziarono per la sua promessa) ⁹¹ non hanno riflettuto che Gallipoli avrebbe dovuto rivenire all'Impero bizantino, essendogli già appartenuta.



Le notizie relative ai successi della „lunga campagna” che hanno avuto una così profonda eco internazionale e così importanti conseguenze, provocando moti di riscossa dal giogo ottomano, sono state tuttavia un pò esagerate. Correva in Italia la voce che la stessa Adrianopoli, capitale del sultanato, sarebbe stata conquistata ⁹². Si sperava che la cacciata dei turchi dall'Europa fosse imminente e si facevano progetti di nuove conquiste da realizzarsi per mezzo di una spedizione di proporzioni maggiori, progetti accolti da coloro che si erano limitati fino allora a formulare piuttosto incoraggiamenti e promesse vane oppure evitavano ogni collaborazione effettiva, ogni rischio o sacrificio. Esorbita dei limiti della presente trattazione la ricerca sulle circostanze per cui — a causa delle tergiversazioni, degli errori politici e militari — furono rese vane nel 1444 le occasioni favorevoli offerte dalle vittorie riportate da Iancu negli anni precedenti.

Desidereremmo tuttavia, sottolineare, nelle conclusioni finali, un fatto generalmente trascurato nella storiografia, cioè che la mancata collaborazione della flotta crociata con la spedizione terrestre intrapresa nel sud-est europeo nel 1443, a causa dell'atteggiamento delle potenze occidentali, avrà ripercussioni negative anche l'anno seguente sugli avvenimenti accaduti nel campo antiottomano.

⁹¹ Risulta dai documenti ufficiali veneti, del 6 marzo e del 4 luglio 1444 (Cieszkowski, *op. cit.*, p. 79, 111—113).

⁹² Il campisio ad E. Silvio Piccolomini, Roma, 7 febr. 1444 (FRA, II/61, p. 307—308), L'eco di voci confuse — tra le quali quella della conquista di Adrianopoli — si ritrova pure nella *Cronaca malatestiana del sec. XV*, in Muratori, *op. cit.*, XV/2, Bologna, 1924, p. 96.

Poichè, ad onta delle promesse papali e veneziane, il re Vladislao e il voivoda Iancu (sulle cui spalle seguitava a gravare la responsabilità effettiva della lotta contro l'espansione turca) non essendo sicuri, dopo questo precedente, di ottenere in tempo l'aiuto navale atteso dall'Occidente, non potevano svolgere un'azione energica per riprendere la lotta nel momento opportuno, seguendo, di conseguenza, una politica esitante e oscillante nei preparativi militari e nelle trattative di pace, cosa che contribuì in gran misura al disastro della campagna di Varna.

DAS DOITSCHIN-(DOICIN-, DOJCIN-, ДОЙЧИН-)LIED IN DER SÜDOSTEUROPÄISCHEN VOLKSÜBERLIEFERUNG *

von ADRIAN FOCHI

II

B. DIE DICHTERISCHE STRUKTUR DER BALLADE

Die neueren Forschungen haben die Existenz von dichterischen Regeln hervorgehoben, welche für die ganze Heldenepik allgemein gültig sind. Diese Regeln haben ihren Ursprung in der Hauptcharakteristik der Folklore — dem mündlichen Stil. Laut diesen Forschungen ist das folklorische Schaffen mit der konkreten künstlerischen Aufführung verbunden, die Variante ist infolgedessen das einmalige und unwiederholbare Dokument und das Schaffen durch Varianten, die spezifische künstlerische Ausführungsart.¹ Die Darstellung hängt von der Kultur und vom Talent eines jeden Sängers und von seiner fast berufsmäßigen Gewandtheit mit vorgefertigten künstlerischen Klischees in einem vielfältigen und ununterbrochenen Prozeß der Vergegenwärtigung, des Aktualisierens und des Lokalisierens eines traditionellen künstlerischen Gehalts zu improvisieren, ab.

Dieser Prozeß hat, in relativ ähnlichen Formen, zu allen Zeiten und an allen Orten stattgefunden und es wurde, dank einer langwierigen Übung, eine traditionelle Reserve thematischer Klischees und technischer

* I. Teil, *Revue des études sud-est européennes*, 3 (196) 1—2, 229—268.

¹ A. B. Lord, *Homer and other Epic Poetry*, in Alan J. B. Wace and Frank H. Stubbings, *A companion to Homer*. London, 1962, S. 185: „Each performance represents a new composition of the song... It is a technique of remembering rather than of memorization“.

Verfahren geschaffen. Dieselben Klischees und Verfahren kann man sowohl in den Homerischen Dichtungen, als auch im mittelalterlichen französischen Epos, in der finnländischen und in der spanischen Epik bemerken usw.²

Es würde daher scheinen, daß die Erforschung der dichterischen Struktur der südosteuropäischen Folklore kein Objekt hätte, da ein derartiges Studium zu gemeinsamen Stellen führen würde. Aber, ebenso wie wir in der Behandlung einer südosteuropäischen gemeinsamen Thematik spezifische nationale Ausführungsarten eines jeden Volkes aus dieser Zone festgestellt haben, auf Grund derer wir uns eine Meinung über den Ursprung und die Verbreitung dieser Thematik machen konnten, geschieht es auch mit dem Studium der mündlichen Technik der Zone. Dies ist die Arbeitsvoraussetzung dieses Kapitels.

1. LITERARISCHE AUSDRUCKSARTEN

Das Stück, welches wir studieren, ist durch seine Definition und sein Beziehen auf das folklorische Genre dem es angehört, eine versifizierte Erzählung. Aber reine Erzählungen gibt es nicht und das gegenwärtige Stück ist ein typisches Beispiel dafür. Die Ballade Doitschins umfaßt, neben erzählenden, auch einige beschreibende Fragmente, andere in Dialogform, was dazu führt, daß alle drei künstlerischen Ausdrucksarten vertreten sind.

a) *Erzählung, Auffassung und Technik*. Das Problem dieser literarischen Ausdrucksart ist mit der Auffassung über die Epik untrennbar verbunden. Schon die thematische Morphologie der Ballade hat die kennzeichnende Tatsache zum Vorschein gebracht, daß die verschiedenen Varianten anders beginnen, manche mit Episode 1, manche mit Episode 2.

α) *Lineare Epik*. Im Falle der Ballade, welche mit Episode 1 beginnt — im allgemeinen kennzeichnend für die serbokroatische und teilweise für die rumänische und bulgarische Version (aber in verschiedenem Verhältnis), kann man über eine progressive oder chronologische „lineare Epik“ sprechen, welche die zeitliche Ordnung der erzählten Tatsachen genau verfolgt und ihre reelle oder wahrheitsähnliche Aufeinanderfolge

² Diese Technik wurde mit Hilfe des Sängers, nicht zu Gunsten des Zuhörerpublikums, geschaffen. Maurice Bowra : *Style* (chapter 2) in „*A companion to Homer*“, S. 34. Eine gute und interessante Formulierung dieser Realität, bei Jean Rychner : *La chanson de geste. Essai sur l'art épique des jongleurs*. Genève — Lille, 1955, S. 128 : „Des conditions professionnelles identiques expliquent la permanence du style épique à travers époques et pays différents“.

wahrheitsgetreu aufzeichnet. Es ist eine einfache und sicher archaische Art, vielleicht die erste künstlerische Lösung, welche die Menschen für das relative Notieren des Verlaufs einer Handlung entdeckt haben. Die Schwierigkeiten treten dann auf, wenn die Handlung fortlaufend die Wiederaufnahme durch Wiederholung verschiedener Elemente der Episode 1 verlangt. Diese Wiederholungen unterbrechen die Handlung, verspäten ihren progressiven Verlauf. In derartigen Fällen wird bei den guten Sängern das, was als ein Mangel des Aufbaues der Epik erscheint, zu einem rhetorischen System; es werden die Wiederaufnahmen betont, die Wiederholungen erweitert und die Ballade erhält eine Note von spezifischem Pathos.

β) *Wechselseitige Epik*. Die neueren Zeiten verlangen aber eine möglichst starke Konzentration der Epik. Das veranschaulicht eine neue Etappe in der Entwicklung der Ballade als Gattung, was darauf zurückzuführen ist, daß die Gelegenheiten zum Singen sich verringern, die dem Zuhören gewidmete Zeit eingeschränkt wird, der Geschmack des Publikums sich, dank der immer aktiveren Berührung mit den literarischen Kunstwerken, verändert. Die neue Formel ist durch den gänzlichen Verzicht auf Episode 1 gekennzeichnet, was eine Diminuation der eingangs angeführten epischen Elemente der Ballade bedeutet. Die Ballade büßt nichts von ihrem Gehalt ein; sie hat nur die Elemente ausgeschieden, welche ständig durch Wiederholung in Episode 2 wiederaufgenommen wurden. Auf diese Art wurde die Ballade kürzer, aber auch kompakter. Der Verlauf der Handlung ist wechselseitig: zu einem neuen Zeitpunkt der Handlung, gewöhnlich in einem Dialog, werden alte Tatsachen eingefügt; die Erzählung nimmt nachher den chronologischen Faden wieder auf und läuft bis zum Ende normal ab. Die Epik der Ballade wird also in zwei aufgeteilt: der erste Teil ist eine Rede, der zweite eine Handlung. Zwischen den beiden Teilen entsteht eine gewisse Symmetrie und ein gewisses kompositionelles Gleichgewicht, was dazu führt, daß der Aspekt der Ballade möglichst modern erscheint.

Die Versionen der Ballade Doitschins zeigen, daß die Serbokroaten bei der alten, linearen Form der Epik geblieben sind, die Rumänen sich im Stadium des Versuchs diese Form zu gebrauchen befinden, die Bulgaren sich noch für keine der beiden Formen entschieden haben und gleichfalls beide gebrauchen. Die Albaner haben sich für die neuere Formel entschieden.

Was daraus entnommen werden muß, ist die Tatsache, daß die Texte, so wie sie erscheinen, klar über zwei unterschiedliche Etappen im Bestehen der Ballade Doitschins sprechen. Die ältere Etappe wird

durch die auf Grund der linearen Epik aufgebauten Varianten veranschaulicht, die neuere durch diejenige die auf wechselseitiger Epik fußt.

γ) *Das Problem der Episode 3.* Diese Episode wird auf zwei verschiedene Arten behandelt: im ersten Fall verlangt der Held Pferd und Waffen, bewaffnet sich, sitzt auf und reitet in den Kampf; im zweiten Fall schickt der Held mit seiner Schwester das Pferd zum Beschlagen, den Säbel zum Schleifen, den Streitkolben zum Härten. Er läßt den Barbier holen und schickt die Schwester zum Händler nach Linnen und zieht in den Kampf, nachdem ihm Wahlbrüder und Freunde ihre Hilfe versagt haben. Für die Ökonomie der Ballade ist der erste Fall der normale, der an sich genügende. Der zweite Fall enthält ein dichterisches Motiv mehr, dasjenige der Treue und der Untreue der Freunde. Man begegnet beiden Fällen, es ist aber augenscheinlich, daß der eine Fall dem anderen vorangeht; in der Behandlung dieser Episode widerspiegeln sich zwei verschiedene Etappen aus dem Leben der Ballade.

Die albanische Version kennt nur die lange Form dieser Episode. Die bulgarische Version kennt beide Formen, aber in einem symptomatischen Verhältnis: in 27 Fällen begegnet man der langen und nur in drei Fällen der kurzen Form.³ Das ist um so wichtiger, als in den bulgarischen Varianten ein wiederholtes Entsenden der Schwester, sowohl zum Hufschmied, als auch zum Säbelschmied, zum Händler, zum Brezelbäcker und zum Barbier erscheint. Ebenso kennt auch die serbokroatische Variante beide Formen in fast gleichem Verhältnis. Die rumänische Version weist die umgekehrte Situation auf. Sie hat die kurze Form gewählt. Nur in fünf Fällen, die des bulgarischen Einflusses verdächtig sind, begegnet man der langen Form, was neben den anderen 39 Fällen nicht bezeichnend ist.

Diese Situation nimmt einen Hauptplatz in der Erklärung des Ursprungs und der Verbreitung des Textes ein, und, ohne zu wollen, sind wir gezwungen vorzugreifen. Bei den Rumänen wird die älteste Form der Ballade bewahrt, welche wahrscheinlich mit der Entlehnung seitens der Bulgaren zeitgenössisch ist. Das Motiv der Untreue der Genossen Doitschins wurde ihr nicht hinzugefügt, da die „Wahlbruderschaft“, obwohl sie bei den Rumänen bekannt war, im Leben unseres Volkes nicht dieselbe Rolle gespielt hat, die sie bei den balkanischen Völkern innehatte. Auf fremden Boden lebend, ist der entlehnte Text nicht gediehen, sondern hat sich durch fortwährendes Anpassen erhalten. Bei den Bulgaren findet man beide Formen, was wahrscheinlich auf das Entstehen des Textes

³ B 3, 15, 29.

im Rahmen der bulgarischen Folklore hinweist. So ist auch die kräftige schöpferische Fermentation, welche in dieser Region, gerade in diesem Punkt festgestellt wird, zu erklären. Die Ballade gedeiht auf ihrem heimischen Boden, sie nährt sich mit dem kräftigenden Saft der gesamten bulgarischen folklorischen Überlieferung. Die Serbokroaten kennen ebenfalls sowohl die alte, als auch die neue Form. Das bezeugt, daß, zu einem bestimmten Zeitabschnitt des Bestehens der Ballade, eine aktive südslawische Symbiose stattfand, nach welcher die bulgarische und die serbokroatische Version sich jeweils in eigene Richtungen entwickelt haben: in konservative Richtung bei den Serbokroaten, in progressive bei den Bulgaren. Die Albaner haben das Motiv wahrscheinlich zu dem Zeitpunkt entlehnt, als auch bei den Serben nur das Thema des Hufschmiedes eingetreten war. Dieses Thema ist das einzige gemeinsame bei den sidosteuropäischen Völkern.

δ) *Das System der großen thematischen Wiederholungen.* Ein wesentliches Problem betreffend die Volksauffassung über die Verwirklichung der Epik, ist dasjenige der Wiederholungen. Ihr Auftreten ist gar nicht zufällig, sondern es wird im Gegenteil bewußt, zwecks Erzielung gewisser künstlerischer Effekte gepflegt. So geschieht es, daß wir auch in der Ballade Doitschins vielfältigen Wiederholungen beiwohnen, derart, daß man nicht über die thematische Puritytät der oder jener Episode sprechen kann. So enthält Episode 1 immer durch Vorausnahme, Elemente der Episode 2. Dank des spezifischen Systems des Aufbaus der Epik, enthält Episode 2 immer zahlreiche Elemente der Episode 1. Die größte thematische Reinheit weist diesmal die serbokroatische Version auf. Episode 3 ist überall sehr unordentlich, sie enthält sowohl Wiederholungen von Themen aus den beiden vorangehenden, als auch die Vorwegnahme von Themen der beiden nachfolgenden Episoden. Im ersten Fall steht das rumänische Material, im zweiten das serbokroatische, welches eine größere thematische Homogenität aufweist. Das bulgarische Material befindet sich in der Mitte, es enthält sowohl Wiederholungen als auch Vorwegnahmen. Episode 4 enthält bei den Rumänen Elemente aller vorausgehenden Episoden. Bei den Bulgaren enthält sie nur Elemente der Episode 1. Die serbische Version ist diesmal, vom thematischen Standpunkt aus, vollkommen rein. Was Episode 5 betrifft, ist die rumänische Version im Benutzen der Elemente der vier vorausgehenden Episoden konsequent. Bei den Bulgaren ist die Episode thematisch stabiler, sie enthält nur Elemente der Episode 3. Das serbokroatische Material ist diesmal, vom thematischen Standpunkt aus, vollkommen rein. Man muß noch etwas bemerken: mit Ausnahme der Episode 1, welche vorgehend Elemente

der Episode 2 enthält, zieht die rumänische Version die eigentliche Wiederholung, dem System der Vorausnahme vor. Letzteres scheint von den Versionen südlich der Donau vorgezogen zu werden.

Das System der Wiederholungen beeinflusst aber auch die innere Einrichtung der Episoden, ein und dasselbe Thema wird, manchmal sogar auch öfters, innerhalb der Episode, zu welcher es gehört, wiederholt. So entstehen folgende Situationen: das Thema, in welchem das Mädchen ihr bevorstehendes Los erfährt, wird so oft wiederholt, daß seine Frequenz 170% in der rumänischen Version beträgt; das Thema des Bruders hat eine Häufigkeit von 128%, dasjenige des Handlungsplatzes erreicht in Episode 2 eine Häufigkeit von 105% (nachdem es in der ersten kaum 73% betrug); das Thema des negativen Helden hat in derselben Situation, eine Häufigkeit von 104%; das Thema des Vorbereitens des Pferdes die Frequenz von 107% und das Thema des Kampfes der zwei Protagonisten die Frequenz von 105%. Die Lage ist auch bei den Bulgaren ganz gleich.

Das führt unbedingt zu sehr interessanten Konsequenzen: die Elemente, welche die verschiedenen Episoden zusammenstellen, sind vollkommen ungleich vertreten. Die zwei ersten Episoden haben eine bevorzugte Lage im Inhalt der Ballade, während die letzten zwei stark benachteiligt sind.

b) *Die Beschreibung.* Der Inhalt der Ballade erlaubt im allgemeinen keine lyrischen, deskriptiven Pausen. Die Handlung entfaltet sich in der klassischen Kadenz der epischen Werke. Es bestehen trotzdem einige Punkte, in welchen der Volksschöpfer die Notwendigkeit des charakteristischen Anhaltens gefühlt hat u. zw. in der Art des Porträts oder der bildlich dargestellten Umwelt. Bemerkenswert ist, daß diese Haltstellen im ersten Teil der Ballade vor ommen, wenn nicht gleich am Anfang, so doch dort wo der Text noch nicht endgültig die Rhythmik seiner nachfolgenden erzählenden Entwicklung erreicht hat.

α) *Die Kunst des Porträts.* Von allen in der Ballade begegneten beschreibenden Momenten, ist das Porträt sicherlich das bedeutendste. Die thematische Analyse hat gezeigt, daß die Porträtistik nicht die Versionen südlich der Donau, sondern nur die rumänische Version kennzeichnet.

Die rumänische Version kann drei Porträte enthalten, jedes entspricht einer der drei Hauptpersonen der Ballade: Doitschin, der schwarze Araber, die Schwester Doitschins. Von all diesen ist nur das Porträt Doitschins ursprünglich mit dem Inhalt der Ballade verbunden. Das Porträt des schwarzen Arabers hat einen weiteren Umlauf, es ist

auch in anderen Balladenzyklen, in welchen der negative Held ebenfalls ein schwarzes, unförmiges Ungeheuer ist, sowie in anderen unversifizierten Werken anzutreffen.

Das Porträt der Schwester Doitschins hat nichts kennzeichnendes und mit der Ballade verbundenes.

Das Porträt Doitschins wirft besondere Fragen auf und hat spezielle Lösungen erfordert. Es ist wegen den ihm eigenen Schwierigkeiten eines derartigen Motivs in nur verhältnismäßig wenigen Fällen gelungen. Die meisten Versuche eines Porträts gehen von der langwierigen Krankheit Doitschins aus, während der sein Körper teilweise verfault und fast an das Unorganische grenzt. In einem Beispiel wird die völlige Durchsichtigkeit seines Körpers unterstrichen, in einem offenkundigen Versuch die Verwesung zu umgehen; in einem anderen wird, im Gegenteil, das Durchdringen anderer Naturreiche betont. Die Technik dieses Porträts ist die in der rumänischen Folklore klassische: eine Reihe schnell aufeinanderfolgender Vergleiche bewirkt durch die Elidierung der Kopulas zwischen den Vergleichsteilen, die jeweilig aus zwei Versen bestehen und in künstlerischer Einheit tadelloser Individualisierung verbunden sind.

Das Porträt, welches sich durch seine Allgemeinheit und die Weitläufigkeit die es manchmal erreicht durchgesetzt hat, ist dasjenige des „schwarzen, dicklippigen Arabers“. Es ist nach dem klassischen Verfahren der aufzählenden Vereinigung elliptischer Vergleiche zusammengestellt. Obwohl man versucht die höchste Monstruosität zu schildern, wird kein Augenblick die Verbindung zur Wirklichkeit verloren. Man erzielt Effekte in der Darstellung des riesig Unmenschlichen, aber alle Vergleichsteile stammen aus der konkreten, realen Welt. Die Effekte gehen aus der offenkundigen Unvereinbarkeit der verglichenen Elemente mit denjenigen, mit denen sie verglichen werden, hervor. Daraus muß der Eindruck des Grauens und des Widerwillens hervorgehen.

Zu den obigen hyperbolischen Zügen kommen auch einige karikaturistische Lügen hinzu, die aus anderen folklorischen Gattungen herühren und sich dem spezifischen Geist der Ballade nicht vollständig anpassen. Man findet aber Geschmack an dieser Verknüpfung, da in der Volksauffassung, für welche das Maß der Welt und der Sachen das Menschliche ist, das Unermeßliche und Riesige nicht nur Gegenstand des Grauens, sondern auch des Komischen ist.

β) *Die Kunst der bildlichen Gestaltung.* In der rumänischen Version der Ballade begegnen wir auch anderen deskriptiven Momenten, beziehungsweise zwei Bildern. Das eine ist statisch und bezieht sich auf die Beschreibung eines Gegenstandes, den Sattel des Pferdes; das andere ist

dynamisch, es beschreibt eine Handlung. In beiden Fällen handelt es sich um ursprünglich unorganische Materialien, deren Auftauchen in der Ballade Doitschins von der Kontaminationsmechanik abhängt. Im ersten Fall gewinnt man beim Lesen des Abschnittes einen starken Eindruck des feudalen Glanzes und Reichtums; im zweiten den Eindruck der Kraft, verbunden mit dem berechtigten Zorn des Helden. Beide bringen eine ungestüme und herbe Farbe, sie verleihen aber insbesondere dem Raum, in welchem sich die Handlung abspielt, reale Ausmaße.

γ) *Das Problem des Adjektivs*. Als verzierendes Epitheton oder einfach zur Charakterisierung gebraucht, spielt das Eigenschaftswort eine besonders prägnante, beschreibende Rolle und muß deshalb in diesem Kontext erforscht werden. Das Eigenschaftswort wird laut einer für das internationale mündliche Schaffen allgemeinen Regel gebraucht, das Epitheton stellt eine Grundfunktion der Heldenkunst dar.⁴ Es bildet zusammen mit seinem Eigenschaftswort standfeste Verbindungen, sowohl vom semantischen, als auch vom rhythmischen Standpunkt aus; es stellt das einfachste Beispiel einer „Formel“, im Sinne der Schule Milman Parrys dar.⁵

Man muß einige spezifischen Arten des Gebrauchs des Eigenschaftswortes in der Ballade erwähnen. So erscheinen in der rumänischen, bulgarischen und serbokroatischen Version gewöhnliche Fälle von standfesten Eigenschaftswörtern. Es bestehen aber auch spezifische Fälle für jede einzelne Version. Es muß noch eine bedeutende Tatsache bemerkt werden; das serbokroatische Material hat die kleinste Zahl Eigenschaftswörter (ca. 20), nach welchem das bulgarische (ca. 30) und endlich, das rumänische Material (ca. 50) folgt. Kennzeichnend für das Material aus dem Süden der Donau ist der Gebrauch der Eigenschaftswörter die Farben ausdrücken, was eine stark visuelle Stimmung schafft. Der Reichtum an Eigenschaftswörtern mit abstrakterem und allgemeinem Sinn, die gewöhnlich einen Wert ausdrücken, kennzeichnet die rumänische Version der Ballade Doitschins.

⁴ Ja. Propp, *Русский героический эпос*, Moskau, 1958 S. 533.

⁵ Nach der Definition M. Parrys ist die Formel „a group of words which is regularly employed under the same metrical conditions to express a given essential idea“, *Studies in the Epic Technique of Oral Verse-Making. I: Homer and Homeric Style*. Harvard Studies in Classical Philology, 41: 80 (1930) apud A. B. Lord: *The Singer of Tales*, S. 30 und neuer „a formula is, in fact, a semantic unity identified with a metrical demand“. Cedric H. Whitman: *Homer and the Heroic Tradition*. London, 1958, S. 109. Mechanischer ist die Definition der deutschen Schule: die Formel ist „wesentlich alles, was in häufiger Wiederkehr den Begriff des Typischen für irgendeine Gattung der Lieder in sich schließt. Formel bedeutet also typische Ausdrucksweise, festgeprägte Ausdrucksform“. A. Daur: *Das alte deutsche Volkslied nach seinen festen Ausdrucksformen betrachtet*. Leipzig 1909, apud Herbert Peukert: *Serbokroatische und makedonische Volksepik*. Berlin, 1961, S. 176.

Das Eigenschaftswort ist also weniger verschieden und besitzt eine verhältnismäßige Starrheit in den Versionen südlich der Donau, während bei den Rumänen das Eigenschaftswort freier gebraucht und reicher vertreten ist. Trotz dem Schablonieren einiger Ausdrücke, begegnet man im rumänischen Material in viel größerem Maße als in den südslawischen, neuen Wort- und Ideenverbindungen. Das Vorwiegen visueller Eigenschaftswörter südlich und der abstrakten nördlich der Donau sind Anzeichen der typologischen Charakterisierung. Das Eigenschaftswort wird beim Aufbau der Porträte und Bilder nicht gebraucht, ihre Technik fußt auf anderen Verfahren. Dies bestätigt die Annahme A. B. Lords, wonach das Eigenschaftswort im Heldengedicht weniger eine ästhetische und eher eine rhythmisch-metrische Funktion hat.⁶

c) *Der Dialog*. Der Gebrauch des Dialogs erstrebt es, den Inhalt der Texte so stark als möglich zu aktualisieren, da er die Identifizierung eines jeden Sängers und Zuhörers mit den Helden der Ballade ermöglicht. Die Art der Vorstellung der Tatsachen trägt auffällig das Gepräge der direkten Anrede. Elemente der mündlichen Technik sind reichlich vorhanden (Ausrufe, Apostrophen, Anrufungen, Übergehungen, Unterbrechungen u.a.m.). Das verleiht dem ganzen Abschnitt eine dramatische und lebhaftige Gegenwart und erweckt das emotionale Interesse des Auditoriums für das zukünftige Los der Helden.

Aber über den Dialog zwischen Schwester und Bruder hinaus, welcher dem Anfangsteil eine gewisse Klangfarbe verleiht, bestehen auch andere zahlreiche Punkte, in welchen der Gebrauch des Dialogs fast obligatorisch ist. So kann die Ballade auch ein Gespräch zwischen der Schwester und dem Hufschmied, dem Säbelschmied, dem Barbier und dem Händler, ein neues Gespräch zwischen der Schwester und dem Bruder enthalten, wonach auch ein Gespräch zwischen Doitschin und dem schwarzen Araber erscheinen kann, gefolgt von einem letzten Gespräch zwischen den beiden Geschwistern. Auch die Vielfalt dieser Punkte stellt ein Problem dar, welches die Aufmerksamkeit des Forschers verdient, interessanter erscheint uns aber die Tatsache, daß wir in der dritten Episode einem wahrhaftigen technischen „tour de force“ beiwohnen, da es sich hier um ein sehr kompliziertes System des Dialogs im Dialog handelt. Es betrifft die Botschaft Doitschins an seine Freunde, Botschaft, welche die Schwester in der direkten Anredeform in ihrer eigenen Rede wiedergibt und die Erzählung ihres Mißerfolges, indem ebenfalls sie, in einer neuen, diesmal an ihren Bruder gerichteten Rede ihre Worte wiederholt.

⁶ A. B. Lord, *The Singer of Tales*, S. 66.

Die bulgarischen Sänger zeichnen sich in der Darstellung dieser Situation aus, hiermit beweisen sie ihre ganze schöpferische Meisterschaft. Man muß auch die Tatsache unterstreichen, daß die dialogierten Momente insbesondere im ersten Teil des Textes erscheinen, und gewöhnlich bei der dritten Episode zugleich mit dem Abzug des Helden in den Kampf enden, was dazu beiträgt, daß gerade dieser erste Teil stark ausgeprägt erscheint. Der Abschnitt hat keine epische Bewegung, ist aber spannend. Der zweite Teil der Ballade ist episch, im Sinne einer aufzählenden Folge kleiner Handlungen, die mit dem Umbringen des schwarzen Arabers gipfeln. Das Vorherrschen einer literarischen Ausdrucksart in dem einen Teil der Ballade und einer anderen Art im zweiten Teil, führt dazu, daß der Text einen speziellen künstlerischen Aspekt, eine besondere innere Rhythmik besitzt. Neben diesen fast obligatorischen Punkten, wird der Dialog — nach Versionen und Varianten — unter Umständen die für das Los des Textes weniger symptomatisch sind, gebraucht. So können wir noch einem Gespräch zwischen dem Helden und dem Kaiser, einem anderen mit dem Hufschmied, dem Säbelschmied, dem Barbier und dem Händler, einem mit dem Pferd (welches ihm auch antwortet) und endlich seinem Gespräch mit den Stadtbürgern beiwohnen. Im ganzen Text, manchmal anstelle der wahren epischen Handlung, den Inhalt in die Richtung der höchsten Vergegenwärtigung leitend, ist der Dialog ein glücklicher Moment der Ballade und stellt eine bedeutende Zierde des Textes dar, wenn er wohlervogen gebraucht wird. Manchmal kann er auch zu einer rein formellen Zierde des Textes werden, die mehr von der technischen Gewandtheit des Sängers, als von der thematischen Notwendigkeit abhängt.⁷

2. DICHTERISCHE GRUNDSTRUKTUREN

Jede Ballade entsteht, als künstlerische Entität, um einen dramatischen Ideen-, Leidenschaften- und Tatsachenkonflikt. Der Konflikt des studierten Textes beginnt zwischen Doitschin und dem schwarzen Araber, da aber diese Personen Träger von Bedeutungen sind, die ihren individuellen Stand um vieles überschreiten, verleihen sie der Ballade einen besonderen Symbolismus.

⁷ Betreffend den Dialog als eine Charakteristik der mündlichen Improvisation, James H. Jones: *Commonplaces and Memorization in the Oral Tradition of the English and Scottish Popular Ballads*. „Journal of American Folklore“, 74 (1961) Nr. 292, S. 98. Über die künstlerische Funktion des Dialogs Jordan Iwanow, *Българските народни песни*, Sofia, 1959, S. 93–94: bei den Bulgaren.

In allen südosteuropäischen Balladen erscheint der dicklippige schwarze Araber als Verkörperung der gemeinen und rohen Instinkte, er wird insbesondere mit Raub und Vergewaltigung der Mädchen und Frauen, mit Gewaltanwendung und Wildheit in Verbindung gesetzt.⁸ Ihm widersetzt sich ein Held, der die Rolle des Erlösers des Volkes spielt, mit dem Ungeheuer kämpft, es umbringt und die Leute von Grauen und Terror befreit. Die in den Kampf ziehenden Kräfte sind gleich, obwohl entgegengesetzt: auf der einen Seite der wackere Held, auf der anderen Seite der schwarze Araber. Der Verstand siegt immer über die blinde und rohe Gewalt.

Der eine Held ist völlig positiv, der andere völlig negativ, die gegensätzlichen Situationen sind, wie auch die Hyperbel, für die Heldenepik kennzeichnend. Die Ballade Doitschins überschreitet aber diesen Schematismus. In ihrem Inhalt wird dieser rein technische Gegensatz, diese künstlerische Manier zum Grundprinzip des Kunstwerkes: die Antithese stellt das Thema der Ballade dar. Aus einem Problem der Form wird die Antithese ein Problem des Gehaltes. In dieser Lage unterwirft sie sich alle anderen künstlerischen Grundverfahren.

a) *Die Antithese*. Als ästhetisches Prinzip ist sie von der natürlichen Neigung des Menschen, symmetrisch zu denken, erzeugt, auch wenn sie durch Antonimie entsteht. Die mündliche Technik stützt sich insbesondere auf solche Ordnungs- und Maßkriterien, auf derartige Prinzipien des Rhythmierens des Improvisierungsatoms.⁹ Die Frage, die in bezug auf die Antithese aufkommt ist diejenige ihrer Spannweite, man muß ihre Breite bewerten, die Mittel, mit welchen sie aufgebaut wurde analysieren und die erzielten künstlerischen Effekte unterstreichen.

In der Ballade wird der schwarze Araber Doitschin gegenübergestellt. Überall neigt man dazu, den gegensätzlichen Parallelismus zwischen ihnen zu vergrößern; die heldenhaften Eigenschaften des schwarzen Arabers werden vermehrt, bis er in eine phantastische Person, in ein märchenhaftes Ungeheuer umgewandelt wird; Doitschin wird systematisch jede Möglichkeit genommen, einen siegreichen Kampf mit ihm zu beginnen.

⁸ Maximilian Braun: *Das serbokroatische Heldenlied*, Göttingen, 1961, S. 173: er ist der Meinung, daß die schwarzen Araber im türkischen Reich eine bedeutende Rolle im Sklavenhandel innehatten, von wo diese Figur als Prototyp des Entführers und Vergewaltigers der Mädchen und Frauen verallgemeinert wurde.

⁹ Albert Bates Lord, *The Role of Sound Patterns in Serbo-Croatian Epic*, in „For Roman Jakobson. Essays on the occasion of his sixtieth birthday. 11 October 1956“, The Hague, 1956, S. 301. Die Antithese ist ein wesentlicher Bestandteil der künstlerischen Methode der Folklore in der feudalen Zeit, die den Antagonismus zwischen dem Volk und der herrschenden Klasse widerspiegelt, die Figur des positiven Helden idealisiert und satyrische Noten in der Verwirklichung der Figur des negativen Helden anhäuft. W. E. Gussew, *О художественном методе народной поэзии*. „Русский фольклор“, 5 (1960), S. 37.

Bei den Serbokroaten und den Bulgaren wird der schwarze Araber durch die Handlung dynamisch charakterisiert.

Die rumänische Version neigt dazu, den schwarzen Araber durch das Porträt zu charakterisieren. Dieses ist gänzlich im spezifischen Stil des Märchens aufgestellt. Es gibt aber auch Fälle, in welchen er dynamisch, durch kleine episodische Handlungen charakterisiert wird.

Der Volksschöpfer hat sich aber nicht mit diesen künstlerischen Auswegen zufrieden erklärt. Er wollte diese Antithese noch mehr, bis ins Äußerste, erweitern und hat so ein Gleichgewicht zwischen ihren beiden Polen, eine vollkommene Symmetrie und einen vollkommenen Parallelismus geschaffen. Dafür wurde eine neue Episode ausgedacht: der Held wird vollkommen unbewaffnet in den Kampf geschickt (mit unbeschlagenem Pferd und mit ungeschliffenem Säbel).

Aber umso größer die Spannweite der Antithese ist, umso schwieriger und dramatischer wird ihre epische Lösung. Der fast tote und dazu noch unbewaffnete Held kann einem derart fürchterlichen Gegner, wie der schwarze Araber, nicht entgegentreten. Von der entsprechendsten Lösung hängt der ästhetische Wert des Textes ab. In den serbokroatischen, albanischen und in einigen rumänischen Versionen genügt der Zorn, um Doitschin in einem Kampf, der zu Beginn ganz aussichtslos war, zum Sieger zu machen. In der bulgarischen Version hilft ihm das Pferd, welches für derartige Kämpfe besser vorbereitet war, als das Pferd des schwarzen Arabers. In der rumänischen Version, der vom künstlerischen Standpunkt aus am gelungensten, siegt der Held durch seinen Verstand, nicht durch seine körperliche Kraft. Er greift zu einer Kriegslist, die den schwarzen Araber nur für einen Augenblick unterlegen sein läßt, Zeitspanne, welche Doitschin genügt, um sich den Sieg zu sichern. Wir glauben, daß diese Art das Problem zu lösen, die wertvollste ist: es handelt sich um den Triumph der Vernunft über die blinde Gewalt.

b) *Die Hyperbel*. Die Hauptart des Typisierens und des künstlerischen Übertreibens der täglichen Gegebenheit, ist die Hyperbel. Sie „ist das Mittel, durch welches der Held und seine Taten von dem Plan des täglichen Lebens auf den des Heldenlebens hinübersetzt werden“.¹⁰ In allen Versionen ist der Tribut, den der schwarze Araber verlangt, der erste hyperbolische Moment. Er ist, im allgemeinen, mit Anwendung der epischen Ziffern aufgebaut. Die Hauptidee ist die Charakterisierung der

¹⁰ Mihai Pop, *Caracterul istoric al epicii populare*. „Revista de etnografie și folclor“, 9 (1964) S. 8. Siehe für die ästhetische Rolle der Hyperbel auch W. I. Tschitscherow, *Русское народное творчество*. Moskau, 1959, S. 246.

Gier des schwarzen Arabers, der Absatz hebt auch die Auffassung des Volkes über den Reichtum hervor. Dazu gehören sowohl materielle, als auch geistige Güter (die Ehre des Hauses, das Ansehen der Familie). All diese zusammen rechtfertigen den Eintritt des Helden in den Kampf. Eigentlich glaubt das Volk, daß es sich lohnt dafür zu kämpfen.

Der zweite bedeutende Moment ist das Porträt des schwarzen Arabers. Sein Sinn ergibt sich aus dem Nebeneinanderstellen von vollständig unpassenden, in der Auffassung des Volkes unausdenkbaren Elementen. Die Übertreibung verfolgt die Linie der Hervorhebung der karikaturalen Ungeheuerlichkeit.

Die Übertreibung ist aber ein lebendiger und intensiver künstlerischer Prozeß. Sie greift den Text tief, in allen Schichten seiner Struktur an. Den unmittelbarsten Eindruck macht der fast mißbräuchliche Gebrauch der epischen Ziffern. Die Manier schafft eine drückende, schicksalsschwere, für die Heldenepik kennzeichnende Stimmung, die einzig günstige für die dramatische Entwicklung des Themas.

Eine andere Manier der Übertreibung besteht in der Anhäufung von Details, die den prunkhaften Reichtum des Helden hervorheben. Es wird so eine spezifische Stimmung des feudalen Prunks, an der Grenze des Phantastischen, aber im Rahmen der Wirklichkeit, in der Kategorie des Heldenhaften geschaffen.

In wenigen Fällen ist die Hyperbel durch die Erweiterung einer Situation oder einer Handlung ins Überwältigende und Riesenhafte aufgebaut. Aber über diese, irgendwie malerischen Einzelheiten hinaus, geht die Hyperbel aus der antithetischen Struktur des Stückes hervor. Der Kampf Doitschins mit dem schwarzen Araber ist im ganzen eine typische Hyperbel.

Eine abschließende Bemerkung : der weiteste Gebrauch der Hyperbel wird in der bulgarischen Version festgestellt. In abnehmender Reihe folgen die rumänische, die jugoslawische und die albanische Version.

c) *Der Vergleich.* Die einzige poetische bildliche Vorstellung, die man in der Ballade Doitschins begegnet, ist der Vergleich. Seine Formen haben aber bei weitem nicht den Umfang und die Weite der berühmten homerischen Vergleiche. Bei den Rumänen verbindet der Vergleich zwei Hauptwörter untereinander. Das Porträt des schwarzen Arabers und dasjenige Doitschins sind auf diese Weise verfaßt.

Bei den Bulgaren wird der Vergleich mit derselben Partikel aufgebaut, er ist aber nicht an beiden Teilen symmetrisch. Des öfters ist

eines der zwei Hauptwörter, die in Verbindung treten, von einem Eigenschaftswort begleitet, meistens der Terminus mit welchem verglichen wird.¹¹

Das serbokroatische Material ist interessanter, da es Handlungen vergleicht; der Weg vom Abstrakten zum Konkreten ist besonders augenscheinlich.

Bei den Albanern besteht gar kein Vergleichsfall.

Die wenigen Beispiele die wir in den verschiedenen Versionen entdeckt haben, erlauben es trotzdem die Manier typologisch zu kennzeichnen: bei den Rumänen ist die einfache und symmetrische Form gemein: Hauptwort + Hauptwort; bei den Bulgaren ist die asymmetrische Form üblich, die an sich ohne Hilfe eines Eigenschaftswortes unzulänglich ist; bei den Serbokroaten begegnet man weite und kräftige Formen, in denen das Zeitwort vorherrscht.

3. DIE MÜNDLICHE TECHNIK

a) *Symmetrien und Parallelismen.* Das System ist verallgemeinert, es wird in den vier studierten nationalen Versionen begegnet. Es bildet ein wahres Netz von mehr oder weniger festen Formeln, die eine aus der vorhergehenden herrührend, eine andere die nachfolgende vorahnend, in einer unentwirrbaren Aufeinanderfolge von euphonischer, rhythmischer und syntaktischer gegenseitiger Abhängigkeit.¹²

Im studierten Material ist die am öftesten begegnete Form des Parallelismus die des Hemistichion, welche die syntaktische und künstlerische Einheit des Verses, in zwei symmetrische Einheiten sprengt, aus deren Nebeneinander- oder Gegenüberstellung bedeutende stilistische Effekte erzielt werden. Gewöhnlich ist ein derartiger Parallelismus an Hand von zwei Zeitwörtern und manchmal auch mit Hilfe des Binnenreims aufgebaut. Er hat die Rolle die Idee durch die verbale Kumulation zu unterstreichen. Andere Male hat er eine verstärkende Rolle, durch eine allmähliche Gradierung der Bedeutung. Interessant sind auch die Parallelismen mit gegensätzlichem Sinn und diejenigen mit trennender Rolle.

¹¹ B 6. Die Asymmetrie scheint, tatsächlich, eine bulgarische Eigenheit zu sein und die von N. Bobtscheff angegebenen Beispiele, *Изображението въ българската народна епика*. СБНУ, 10 (1894) S. 218—219, sind meistens asymmetrisch.

¹² Für die Genesis und die Funktion des Parallelismus: Albert Bates Lord, *The Role of Sound Patterns*, S. 31 und Herbert Peukert, a.a.O., S. 146—147. Für das Problem des Verfahrens bei den Rumänen siehe Al. I. Amzulescu: *Contribuție la cercetarea structurii poetice a liricii populare*. „Revista de folclor”, 6 (1961) 3—4, S. 7—28. Für die Bulgaren, Jordan Iwanow, a.a.O., S. 86—87.

Viele dieser Parallelismen des Hemistichion werden durch Reduplikation eines Terminus des ersten Hemistichion in einem gewöhnlichen steigernden Kontext aufgebaut.

In wenigeren Fällen erstreckt sich die syntaktische disjunktive oder adversative Beziehung auf zwei oder mehrere Verse.

b) *Die Anadyptose*. Dieses Wiederholungssystem ist allgemein. Sowohl von Homer, als auch insbesondere in der posthomerischen Periode gebraucht,¹³ wurde die Anadyptose in der französischen Heldenepik des Mittelalters¹⁴ gepflegt und man begegnet ihr häufig im zeitgenössischen Volksgedicht, sowohl bei den romanischen,¹⁵ als auch bei den slawischen Völkern.¹⁶

α) Das rumänische Material weist 27 Fälle von Anadyptose auf, alle veranschaulichen die einfachste Form. Dies auf die Gesamtzahl der Verse beziehend (6 767), erhalten wir einen äußerst kleinen Prozentsatz (0,4), der übersehen werden kann.

β) Das serbische Material ist reicher und mannigfaltiger. Man begegnet drei Schemen, was dazu führt, daß die Beispiele symptomatisch sind. In 14 Fällen findet man die einfachsten Beispiele, von dem Typ dem man auch bei den Rumänen begegnet. Es muß noch erwähnt werden, daß man in vier serbokroatischen Varianten gar keiner Anadyptose begegnet.

γ) Ganz anders ist die Anadyptose im bulgarischen Material vertreten. Erstens beeindruckt die äußerst große Zahl von Fällen; zweitens die große Zahl der Schemen (10). Sogar das einfachste Schema, numerisch das häufigste, weist eine ganze Skala von Problemen auf. Der so häufige Gebrauch dieser Formel trägt dazu bei, daß die bulgarischen Texte konventioneller, unnatürlicher, aber nicht künstlerischer sind.

δ) Der albanische Text der studierten Ballade gebraucht die Anadyptose gar nicht, was ihm eine ganz eigenartige Situation verleiht. Man

¹³ Margarete Riemschneider, *Homer. Entwicklung und Stil*. Leipzig, 1952, S. 204–206 und Franz Miklosich, *Die Darstellung im slavischen Volksepos*. Wien, 1890, S. 12.

¹⁴ Léon Gautier, *Les épopées françaises*. Paris 1878, Bd. I, S. 350.

¹⁵ Wir haben 118 Formelgruppen gezählt, von welchen 111 der einfachsten Kategorie im Bd. „Obra del Cançoner popular de Catalunya. Materials. Memòries de missions de recerca, estudis monogràfics, cròniques“. Barcelona, 1928–1929, 3. Bd. ebenfalls 68, von welchen 63 der einfachsten Kategorie in Julien Tiersot, *Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises (Savoie et Dauphiné)*. Grenoble, 1903.

¹⁶ Bei den Russen hängt ihre Frequenz nicht von der dargestellten folklorischen Gattung ab. In der Sammlung S. I. Wasilenko und W. M. Sidelnikow, *Устное поэтическое творчество русского народа*. Хрестоматия. Moskau, 1954, findet man nicht weniger als 12 Schemen von Anadyptose, mit 144 Formelgruppen. Den großen Prozentsatz betragen ebenfalls die einfachen Formeln (90 Fälle), aber es sind auch komplizierte Schemen frequent und komplizierte Schemen wie man sie nicht anderswo antrifft. Bei den Slowaken wird nur die elementare Formel begegnet, aber ihre Frequenz ist äußerst gering (32 Verse in Anadyptose bei 3883 Versen insgesamt). *Slovenské ľudové balady. Balady zozbierať a študiu napísal Jiří Horák*. Bratislava, 1956.

muß um so mehr diese Tatsache unterstreichen, da die albanische Folklore auch verschiedene Schemen der Anadyptose kennt, manche sogar äußerst kompliziert und verwickelt.¹⁷

Was die Verzierung des Textes mittels Anadyptose betrifft, befinden sich die Albanier an letzter Stelle. In der rumänischen Version ist das Phänomen äußerst selten und übersehbar. Bei den Serbokroaten erfüllt die Anadyptose, durch Quantität und Qualität, tatsächlich eine künstlerische Rolle in der nuancierten Verschönerung des Textes. Die bulgarische Version benützt sie in übertriebener Weise, dadurch trocknet sie die frische und lebendige Kraft der Erzählung aus und hemmt den fließenden Ablauf des Textes durch verspätende Formeln der verknöcherten, versteinerten Symmetrie.

c) *Die Anaphora*. Das Verfahren begegnet man besonders häufig bei den Serben und den Bulgaren und etwas seltener bei den Albanern und den Rumänen. Um ein Beispiel zu geben, erwähnen wir, daß die bulgarische Variante B6 32 Fälle der Anaphora aufweist und in 30 Fällen gleiche Worte wiederholt, am Anfang von je zwei und in zwei Fällen, am Anfang von je drei Versen. Im ganzen sind 66 Verse gegenüber 260 Versen, wieviele die Ballade umfaßt, vom Verfahren der Anaphora berührt, was 25% darstellt. Nur das Bindewort *mit* kehrt in 9 Fällen, bzw. in 18 Versen wieder.

Im allgemeinen werden die Bindewörter wiederaufgenommen (meistens einsilbige Wörter) und dadurch werden aufzählende, kopulative, disjunktive oder adversative Reihen geschaffen. Das Verfahren hängt sowohl mit der einfachen Technik (Parallelismus und Symmetrie), als auch mit der syntaktischen Rhythmik zusammen. Es werden aber auch Wortgruppen von bis zu 4 Silben wiederholt (das erste Hemistichion, sowohl im achtsilbigen Vers bei den Rumänen und den Bulgaren, als auch im zehnsilbigen Vers bei den Bulgaren und den Serbokroaten) und manchmal überschreiten sie die Zäsur und dringen in das nächste Hemistichion ein. Diese stellen ebensoviele feste Formeln dar.

d) *Die Epiphora*. Dieses Verfahren begegnet man viel seltener als das vorher analysierte. Im rumänischen Material ist es kaum dreimal zu finden, wobei zwei wiederholt werden bzw. vier Silben am Ende eines Verses in der Finale des nächsten Verses. Bei den Serbokroaten und bei den Bulgaren ist das Verfahren mehrfach bezeugt. Wenn in manchen

¹⁷ Wir haben eine Situation der Anadyptose in der Sammlung *Visaret e Kombit*. Bleni I, Tirana, 1937 vorgenommen und haben 140 Formelgruppen bei 8315 Versen entdeckt, was etwas mehr als 1% darstellt, eben so wie beim jugoslawischen Material. Von diesen Gruppen zeigen 94 eine einfache Formel auf. 68 Texte aus dem untersuchten Band kennen das Phänomen nicht.

Fällen zwei oder vier Endsilben am Ende des nächsten Verses wiederholt werden ist das Verfahren um so interessanter, weil in zahlreichen Fällen das vorherige Endhemistichion ganz übernommen wird (vier Silben im Falle des bulgarischen achtsilbigen Verses und sechs Silben im Falle des serbokroatischen und bulgarischen zehnsilbigen Verses). In diesen Fällen hat das wiederaufgenommene Material, gewöhnlich, die Starrheit und Schroffheit einer Formel. Das serbokroatische Material enthält zahlreichere Epiphoras von je zwei Silben als solche von vier Silben und, endlich, Epiphoras die das vorausgehende Hemistichion wiederholen (die 6 Endsilben des deseterac's).

e) *Wiederholungen*. In diesem Absatz wird nicht über die thematische Wiederholung gesprochen, die übrigens schon vorher erforscht wurde, sondern von der rein technischen Wiederholung von mehr oder weniger verknöcherten Formeln, in semantischen und rhythmischen identischen oder ähnlichen Situationen. Es handelt sich also um dieselbe künstlerische Situation die es veranlaßt hat, daß mehr als ein Drittel der Homerischen Epen aus Wiederholungen bestehen.¹⁸

Das System dieser Wiederholungen ist für die bulgarischen und serbokroatischen Texte kennzeichnend, so daß wir uns nur mit dem Material dieser beiden Völker befassen.

α) Häufig werden ganze Verse wiederholt. Die Wiederholung ist durch die Existenz von identischen oder ähnlichen Situationen gerechtfertigt. So wendet sich der kranke Bruder mit denselben Worten an seine Schwester so oft er sie anredet. Die Schwester antwortet ihm immer mit derselben Ausdrucksart. So oft er die Schwester zum Hufschmied, zum Säbelschmied, zum Barbier und zum Händler schickt, bittet der kranke Doitschin seine Freunde in derselben Weise um Hilfe und diese weisen ihn zurück, indem sie immer genau die gleiche Formel wiederholen. Bemerkenswert ist auch, daß das System manchmal die künstlerische Form der Texte so tief berührt, daß man auch prozentmäßig den Homerischen Epen nicht fern ist. So werden in der bulgarischen Variante B23 137 Verse der insgesamt 439 wiederholt, was 31,20% ergibt.

β) Zahlreicher sind aber die Fälle, in welchen Versfragmente wiederholt werden, das erste oder das zweite Hemistichion, das andere wird

¹⁸ Victor Bérard : *La résurrection d'Homère. II. Le drame épique*. Paris, 1930, S. 202 : „Mais dans les 27 803 vers du texte actuel (15 693 pour l'Iliade, 12 100 pour l'Odyssée), 1804 reviennent 4 730 fois et, si l'on compte ceux qui, sans être tout à fait identiques, sont fabriqués de formules semblables, on arrive au total de 9 253 : 5 605 pour l'Iliade, 3 648 pour l'Odyssée". Siehe auch Gabriel Germain, *Homère*. Paris, 1938, S. 24. Siehe interessante Beispiele dieser Art bei einem der nördlichsten finnisch-ugrischen Völker aus Ijma und Petschora, dem Volk Komi : A. K. Mikuschew, *О внебрядовых импровизациях (на материале трудовых импровизаций народа коми)*. „Русский фольклор", 5 (1960) S. 146—156.

an die neue konkrete Situation des neuen Kontextes angepaßt. So wird, um den Anfang einer Rede anzugeben, in der serbokroatischen Variante J 13, folgende Formel angewendet :

| | | | |
|-----------|---|-----------------|--------|
| Al govori | { | bolesni Dojčine | V. 25 |
| | | Jelica sestrica | V. 28 |
| | | Pere potkovaču | V. 108 |

in welcher das erste Hemistichion unverändert bleibt und in den anderen drei Fällen sich nur der neue Umstand, der neue Kontext ändert : die sprechende Person.¹⁹ Die ähnlichen bulgarischen Beispiele sind noch zahlreicher und umfangreicher. So bleibt in der Variante B 1 die Formel, mit welcher sich der Redende an seine Zuhörer wendet, dieselbe in den Bedingungen des ersten Hemistichion und es ändert sich immer der zweite (die Person, an die sich der Redende wendet). Ein Beispiel :

| | | | |
|------------|---|--------------------|--------------------------|
| Ай ти тебе | { | сестро Ангелино | V. 18, 48, 133, 143, 169 |
| | | brate Солен Дойчин | V. 26 |
| | | Умср Сичакчи а | V. 67, 200 |
| | | Млада Ангелино | V. 74, 103, 159 |
| | | болега Дойчина | V. 80, 121 |
| | | Плетикоса Павле | V. 140 |
| | | Митре Поморянче | V. 207 |

Und solche Beispiele sind im bulgarischen Material besonders zahlreich.²⁰

Auch umgekehrte Fälle, bzw. die Wiederholung des Endhemistichion in neuen — im crsten Hemistichion angegebenen — Bedingungen, sind ebenfalls sehr frequent. Wir bringen ein einziges Beispiel für die Serbokroaten und die Bulgaren. Das serbische Beispiel (J 1) :

| | | | |
|--------|------------|---|------------------|
| V. 61 | Oj brate | } | bolestan Dojčine |
| V. 64 | Tad govori | | |
| V. 103 | A ču li ne | | |
| V. 115 | Gospodaru | | |
| V. 162 | Kadto čuo | | |
| V. 232 | Trogovara | | |
| V. 271 | Njemu veli | | |

¹⁹ Interessante Beispiele aus der französischen mittelalterlichen Epik in Jean Rychner, a.a.O., S. 141—147. Bedeutend auch seine Bemerkung betreffend die Definierung des Phänomens „La formule exprime donc une idée simple dans les mots qui conviennent à certaines conditions métriques. Dans le cas du décasyllabe épique coupé 4+6, les formules remplissent le plus souvent un hémistiche. . . Les formules du premier hémistiche sont plus constantes que les formules du second : elles échappent aux exigences de l'assonance". *Ebenda*, S. 147

²⁰ Wir weisen auf die umfassendsten hin : B 6 vier Fälle mit 18 Versen ; B 12 zwei Fälle mit 9 Versen, B 20 ein Fall mit 3 Versen. In den achtsilbigen Versen ist die Lage dieselbe : B 5

Zahlreich sind auch die Beispiele in denen der zweite Terminus bzw. das Endhemistichion, in den verschiedensten flexionsfähigen Situationen wiederaufgenommen wird. Das bulgarische Beispiel (B 19) :

| | | | |
|-------|--------------|---|---------|
| V. 14 | Іангелина | } | отгоори |
| V. 36 | На налѣтин | | |
| V. 44 | На Дойчин си | | |
| V. 47 | Дойчин си хи | | |

Das interessanteste ist aber das Beispiel B 8, in dem das zweite Hemistichion wiederholt wird, unverändert bleibt nur das viersilbige Ende und mehr oder weniger mobil die vorangehenden Zweisilber :

| | | | | | | |
|---------------|--------------|---|-------|---|----------|----------|
| V. 11, 15, 21 | Іа што беше | } | млада | } | Ангелина | |
| 13 | Дошло ред по | | | | | |
| 19 | Таком Бога | | | | | |
| 38 | Па си зема | | | | | |
| 45, 60 | Отишла е | | | | | |
| 55 | Одвела е | | | | | |
| 72 | Допела е | | | | | |
| 41 | Вала теџе | | | | | — лепа |
| 30 | Вала теџе | | | | | — сестро |
| 48 | Іа излези | | | | | |

Daß der Gebrauch der Wiederholung nicht ein rein mechanisches Verfahren ist, beweist uns folgendes serbokroatisches Beispiel: *draga moja seko* (J 9, V. 36), das unterschiedlich, in Abhängigkeit von dem psychologischen Kontext, zweimal so wiederaufgenommen wird: *moja seko draga* (V. 83) und : *draga seko moja* (V. 92).

f) *Andere Effekte des mündlichen Vortrages.* In der rumänischen Version mehr als in denjenigen südlich der Donau begegnet man auch anderen Effekten des mündlichen Vortrages u. zw. Anfangs- und Endformeln, Apostrophen, rhetorischen Eingriffen und Erinnerungspausen.

α) Die Anfangsformeln, auch für die Heldenepik anderer Völker gemein, beanspruchen die Aufmerksamkeit des Zuhörers. Manchmal können solche Einleitungen bis zu 17 Versen umfassen. Die Endformeln enthalten die Empfehlung des Sängers der Aufmerksamkeit und dem Wohlwollen des Publikums. Manchmal enthalten diese Endformeln auch humoristische Noten von ganz lokalem Interesse.

drei Fälle mit 8 Versen. Einmal begegnen wir auch der Wiederholung eines Zweisilbers, also nicht des ganzen Hemistichion : B 22 ein Fall mit 6 Versen.

β) Gewohnheitsgemäß wird in der rumänischen Version sehr oft auch die in der internationalen Epik ebenfalls häufige rhetorische Apostrophe gebraucht. Der Sänger wendet sich an das Publikum und macht es zum Zeugen des Erzählten, zwingt es, sich an der Handlung zu beteiligen, alle Auf- und Abstiege der Erzählung aufmerksam zu verfolgen und so intensiv als möglich den künstlerischen Darstellungsakt mitzuerleben. Das Verfahren gehört zum Komplex der Mittel, mit welchen sich der Sänger bemüht, die Zuhörer zu beeinflussen und sie in die vom Inhalt der Erzählung verlangte besondere Stimmung zu bringen.

γ) Die Fragen sind, wegen ihrer prompten und augenscheinlichen Effekte, die am meisten gesuchten rhetorischen Eingriffe. Alle Fälle gehören zur Kategorie der im vorherigen Absatz erforschten Wiederholungen.

δ) Die letzte Kategorie der Phänomene, welche dem mündlichen Vortrag, mit welchem wir uns beschäftigen, zu verdanken sind, ist diejenige der Erinnerungspausen. In allen diesen, übrigens sehr zahlreichen, für drei von den Berufssängern gesungenen Varianten aus dem Süden Olteniens typischen Fällen, begegnen wir Gestaltungen auf dem Thema des „foaie verde“, der charakteristischen Formel für die dichterische Folklore der Rumänen.

4. PROBLEME DER VERSIFIKATION

In diesem Kontext erforschen wir das Problem des Maßes, des Reims, des Binnenreims, der „Figura etymologica“ und der Alliteration. Offensichtlich haben die Probleme der Euphonie den Vorrang. Das Problem des Rhythmus wird in diesem Studium nicht behandelt, da die meisten Texte ohne die begleitende Melodie gesammelt wurden, der Rhythmus aber ein vielfältiges Phänomen ist, in welchem die Effekte des folklorischen Synkretismus am besten sichtbar werden.

a) *Das Versmaß.* Vom metrischen Standpunkt aus betrachtet, ist das bulgarische Material das interessanteste. Es umfaßt drei verschiedene metrische Strukturen : von 6, 8 und 10 Silben, ein Phänomen, das wo anders nicht angetroffen wird. Bei den Serbokroaten und den Albanern begegnet man dem zehnsilbigen Vers und bei den Rumänen nur dem achtsilbigen. Das sechssilbige Versmaß begegnet man bei einer einzigen Variante aus der Tradition der Berufssänger ²¹, mit einigen

²¹ B 23.

Unschlüssigkeiten mehr oder weniger, welche unvollständige Verse von 5 Silben oder überzählige Verse von 7 Silben durch die Hinzufügung einer Anakrusis in vier Fällen haben können. Die meisten bulgarischen Varianten haben ein achtsilbiges Versmaß, mit einer medianen Zäsur. Das zehnsilbige Versmaß wird in 16 Fällen begegnet.

Das serbokroatische Material stellt keine solche Fragen, da es konsequent im metrischen Regime von 10 Silben organisiert ist und sich in der Gegenwart des vielbesprochenen deseterac befindet. Aber bei der serbokroatischen Version muß ein anderer Aspekt erwähnt werden welcher den Aufbau des Verses betrifft. Auffallend ist von Anfang an die Tendenz, den Vers mit einem viersilbigen Wort in den meisten Fällen von verbaler Natur, zu beenden, es kann aber auch ein Hauptwort oder eine andere Wortart sein. Die von uns aufgestellte Statistik ergibt einen Prozentsatz von 31,25 auf diese Weise aufgebauten Versen. Als allgemeine Regel geht diesem viersilbigen, ein zehnsilbiges Wort voraus (seltener zwei einsilbige), mit welchem es eine unterschiedliche hemistische Einheit bildet und die zwei Teile des Verses sich auf diese Art deutlich trennen — 4 Silben vor der Zäsur und 6 nach der Zäsur. In diesem Schema sind, im allgemeinen, feste Formeln aufgebaut; in diesem Hemistichion kommen, je nach Fall, syntaktische Einheiten folgender Natur vor: Eigenschaftswort + Hauptwort oder Umstandsbestimmung + Zeitwort. In einem einzigen Fall ist das zweite Hemistichion aus einem sechsilbigen Wort aufgebaut: *pozaborabiti*. Gerade deshalb müssen einige Inversionen hervorgehoben werden, die eine bedeutende stilistische Zunahme bedeuten. So wird das Eigenschaftswort nach dem Hauptwort gestellt, was die normale Topik der serbokroatischen Sprache und der slawischen Sprachen im allgemeinen widerspricht. Diese Fälle bezeugen, daß, wie starr auch verschiedene künstlerische Formeln seien, der Sänger die Freiheit hat ihren Sinn verschiedentlich zu ändern, indem er die traditionelle Topik ändert.²²

Was das Versmaß betrifft, stellt das albanische Material auch das Problem des Ursprungs des Textes. Tatsächlich, wie die neueren Forschungen beweisen, ist der gereimte achtsilbige Vers für das epische albanische Lied kennzeichnend. Man findet ihn sowohl bei den albanischen Kolonisten aus Italien, als auch in den geschichtlichen Liedern. Nur die Rhapsodien aus dem Zyklus *Mujos* und *Halils* sind in zehnsilbigen Versen geschrieben. Der zehnsilbige Vers ist vorzugsweise serbokroatisch und

²² Für den Unveränderungsgrad des Endhemistichions, W. Wollner, *Untersuchungen über den Versbau des südslawischen Volksliedes*. „Archiv für slavische Philologie“, 9 (1886), S. 256 — 257.

sein Gebrauch in diesem Zyklus bzw. auch in der albanischen Version der Ballade Doitschins, Ghergj Elez Alija, beweist den Einfluß der mohammedanischen Serben auf die albanische Folklore aus der nordischen Gebirgszone des Landes.²³ Um das Maß von 10 Silben zu bewahren, gebrauchen die Sänger in zahlreichen Fällen, insbesondere in Dialogen, Vokative und andere Ausrufe, Ein- oder Zweisilber, als auch syntaktische Einheiten welche bis zu viersilbigen Wörtern reichen, die sie an den verschiedensten Stellen im Inneren des Verses einfügen.

b) *Der Reim*. Das Problem des Reimes hat ebenfalls einen bedeutenden typologischen Aspekt, es zeigt, daß jede nationale Version sich in einem eigenen Entwicklungsstadium gegenüber dem allgemeinen System des mündlichen Schaffens befindet. Ob das Erscheinen des Reims von dem Einfluß des Kunstschaffens auf das mündliche Schaffen abhängt oder nicht, ist eine Sache welche noch besprochen werden muß, sicher ist aber, daß der Reim als ein relativ neues Phänomen im mündlichen Schaffen erscheint, welches im Bereich der Folklore eines Volkes und sogar im Bereich einzelner folklorischer Gattungen nicht verallgemeinert ist. Was den Gebrauch des Reims in der Ballade Doitschins betrifft, ist die Lage folgende : bei den zwei slawischen Völkern, den Bulgaren und den Serbokroaten, herrscht das ungereimte System ; bei den zwei romanischen Völkern, den Albanern und den Rumänen, ist das Erscheinen des Reims ein kennzeichnendes Phänomen.

c) *Der Binnenreim*. Ein Problem welches nicht übersehen werden kann, ist dasjenige des Binnenreims, dessen Erscheinen nicht zufällig und dessen Gebrauch nicht willkürlich ist. Mit seiner Hilfe werden einerseits Effekte der Euphonie, andererseits aber auch Effekte der Symmetrie erzielt, durch eine neue Verteilung des Rhythmus des Denkens über den Rhythmus des Verses, der syntaktischen über den metrischen Pausen. Gewöhnlich stimmt er mit der Zäsur überein, er kann aber auch an anderen Stellen des Verses vorkommen — dann hat er euphonische Zwecke. Er ist aber immer mit dem Rhythmus verbunden.

Der Gebrauch des Binnenreims bildet durch seine objektive Frequenz ein typologisches Schätzungskriterium der verschiedenen nationalen Versionen. Bei den Bulgaren begegnen wir ihm in einem übersehbaren Verhältnis, sein Gebrauch ist vielleicht zufällig ; bei den Serbokroaten wächst sein Gebrauch an bis er ein normales und gemeines Phänomen wird ; bei den Rumänen ist er fast dreifach zahlreicher als bei den Bulgaren und zweifach als bei den Serbokroaten, was die bewußte Absicht verrät, den

²³ Stavro Skendi, *Albanian and South Slavic Oral Epic Poetry*. Philadelphia, 1954 S. 196 ; Maximilian Lamberts, *Die Volksepik der Albaner*. Halle (Saale), 1958, S. 165.

Ausdruck mit Hilfe dieses Verfahrens zu verschönern. Sein Gebrauch läuft parallel mit dem Gebrauch des Reims.

d) Die „*Figura etymologica*“. Die „*Figura etymologica*“, welche zahlreiche künstlerische Funktionen hat, ist auch in der Ballade Doitschins anwesend. Wir erforschen sie im Kontext der Verfahren der Euphonie, wo ihre Effekte unmittelbar sichtlich sind. Das Verfahren ist auf gleiche Weise bei den Rumänen, den Bulgaren und den Serbokroaten verbreitet, ohne daß man auf Grund seiner Frequenz typologische Erwägungen machen kann.

e) Die *Alliteration*. Man begegnet der Alliteration im rumänischen Material nicht, sie erscheint auch in ziemlich wenigen Fällen bei den Serbokroaten und den Bulgaren. Das Verhältnis ist fast dasselbe. Die kleine Zahl der Beispiele gestattet keine typologische Erwägung.

C. DIE KULTURELLE UMWELT DER BALLADE

Das im allgemeinen feste typologische Schema und die strukturelle gleichförmige dichterische Technik sind ein für allemal gegeben. Sie kennzeichnen die ästhetische Essenz und sichern die künstlerische Individualität des Stückes. Es bestehen aber in der Ballade Doitschins, wie übrigens in jedem Kunstwerk, auch Elemente die dem Vorträger und nicht dem Text gehören, die vom individuellen Bewußtsein des Sängers abhängen, in denen sich das Bewußtsein der Epoche und der Menschen-Gruppe der er angehört, seine eigenen Bestrebungen und Ideale und diejenigen seiner Zeit und der sozialen Gemeinschaft der er angehört, widerspiegeln.

1. PHANTASTISCHE ELEMENTE

Eine erste Kategorie solcher Elemente stellt die phantastische Welt dar.

Manche Forscher haben ursprüngliche Verbindungen zwischen der Ballade Doitschins und dem Legendenzklus des Heiligen Georg festgestellt, als spezifische Formel des balkanischen Märchens vom internationalen Umlauf Nr. 300 in der Klassifikation Aarne-Thompson.²⁴ Der

²⁴ 300. The Dragon-Slayer. Rescue of the Sacrifice (a) A princess is demanded as a sacrifice and (b) exposed to a dragon. She is offered to her rescuer in marriage. II. B 11. 10. Sacrifice of human being to dragon. S. 262. Periodic sacrifice to a monster. T 68. 1. Princess offered as prize to rescuer. Q 112. Half of kingdom as reward.

Inhalt des Märchens ist folgender: ein Drache oder ein Lindwurm läßt sich am Tor einer Burg nieder, in Wirklichkeit am einzigen Brunnen neben den Burgmauern; gegen die Erlaubnis Wasser zu holen verlangt er das periodische Opfer eines Menschenlebens, gewöhnlich einer Jungfrau. Die Bewohner reihen sich ein bis die Reihe schließlich an die Tochter des Kaisers der Burg kommt. In allen Fällen wird aber das Mädchen von einem tapferen Mann erlöst, der im richtigen Augenblick erscheint und den Lindwurm tötet. Nach mehr oder weniger Abenteuern gelingt es dem jungen Mann das Mädchen zu heiraten und die Hälfte des Kaiserreiches zu erhalten.

Die hagiographische Legende des Heiligen Georg, Töter des Lindwurms, ist im ganzen dem Schema obigen Märchens ähnlich, außer den Episoden, die der Tötung des Lindwurms folgen. Sie ist bei den balkanischen Völkern intensiv im Umlauf und erscheint sogar in versifizierter Version bei den Griechen, den Bulgaren und den Serbokroaten.²⁵ Der Text ist seit dem 15. Jh. auch in die Literatur eingedrungen. In einem ähnlichen kroatischen Text spielt sich die Handlung in der Stadt Solin ab, dieselbe Ortschaft, die auch in zahlreichen serbokroatischen Varianten der Ballade Doitschins erscheint. Eine künstlerische Bearbeitung der Ballade des kroatischen Dichters A. Kačić ist im Volk sehr verbreitet und rivalisiert mit dem Text des Volksliedes.²⁶

Es gibt zu wenige gemeinsame Punkte zwischen diesen Texten und der Ballade Doitschins, um eine ursprüngliche Verbindung zwischen den Texten festzustellen.

Um die Frage über die Verbindung zwischen der Ballade Doitschins und dem erwähnten Text, bzw. der balkanischen Ballade des Heiligen Georg zu beantworten, muß man drei Fälle des Erscheinens phantastischer Elemente im Inhalt der balkanischen Versionen studieren.

a) So hat in zwei albanischen Varianten Gjergj Elez Alija einen verwüstenden, dem Meer entstiegene Drachen zum Gegner. Man kann also annehmen, daß es sich hier sicher um den Berührungspunkt zwischen der Ballade und dem Märchen handelt. Aber alle anderen Argumente beweisen, daß die albanische Version relativ neu ist, daß sie aus der Folklore der serbokroatischen Mohammedaner herrührt (das Thema der Träne, selbst der Name des Helden und die spezifisch slawische Situation der Episode 3 по́сра́тимстео, der zehnsilbige Vers, den ganzen Zyklus

²⁵ Karl Dieterich, *Die Volksdichtung der Balkanländer in ihren gemeinsamen Elementen*, „Zeitschrift des Vereins für Volkskunde“, 12 (1902), S. 275.

²⁶ N. Cartoian, *Cărțile populare în literatura românească, II. Epoca influenței grecești*. Bukarest, 1938, S. 163–166 mit der gesamten balkanischen Bibliographie des Problems und der Beschreibung der rumänischen Handschriften der hagiographischen Legende.

der albanischen Heldenlieder gemein, die den bosnischen Liedern eigene und den Liedern der Hirten Gegi vollkommen fremde Stimmung des Kampfes zu Pferde.²⁷

b) In einer serbokroatischen Variante wird das Mädchen dem schwarzen Araber anvertraut. Von ihren Klagen angezogen, erscheint ein Drache aus dem Meer der sie rettet und den schwarzen Araber tötet. Nachher folgt ein großes Fest und der Text schließt mit diesem epischen Moment. Hier handelt es sich um eine verdorbene Variante in welcher die ästhetische Funktion der an der Handlung beteiligten Personen nicht definiert wird. Das darin vorkommende phantastische Element ist nicht organisch, sondern dem oberflächlichen Kontakt mit anderen folklorischen Erzeugnissen zu verdanken.

c) In einer bulgarischen Variante wird Doitschin der Kranke auf eine ganz widersprechende Weise vorgestellt. Einerseits ist er während des Tages krank, andererseits kämpft er während der Nacht mit den Drachen und den Junaken. Das Detail ist einer zufälligen Kontamination zu verdanken. Die Rolle dieser Drachen und Junaken ist in der weiteren Entwicklung der Ballade nichtig.

Die Analyse dieser drei Fälle zeigt, daß das Erscheinen einiger phantastischer Figuren im Gehalt der Ballade nicht organisch und angeboren ist. Die Ballade Doitschins ist nicht die dichterische Version des Märchens oder der hagiographischen Legende. Man muß also den Ursprung unserer Ballade auf andere Wege erklären.

Es wurde versucht durch die Methode der mechanischen Identifizierung der Personen in Chroniken und Dokumenten den konkret-geschichtlichen Kern der Ballade zu erkunden, und dabei wurde vergessen, daß ein Lied keine Chronik ist, sondern auf einer künstlerischen, von der Geschichte bestimmten Invention fußt, aber immer eine Invention bleibt.²⁸ Die Forschungen haben gar kein Ergebnis gezeitigt, wie manche Forscher es mit Bedauern zugegeben haben.²⁹ Und das war auch normal, da die Tatsache außer acht gelassen wurde, daß die epischen Helden typische, synthetische Personen, die die Züge einer bedeutenden Zahl individueller Helden kumulieren und ausgewählte Porträte eines gewissen Helden-typs sind.³⁰

Das Ergebnis dieser Forschungen war, daß sie zur Entstehung und Verbreitung eines reichhaltigen Legendenzyklus, über eine vermutete

²⁷ Stavro Skendi, a.a.O., S. 131–132, 135.

²⁸ Al. I. Amzulescu, *Cîntecul nostru bătrînesc*, „Revista de folclor“, 5 (1960) 1–2, S. 33.

²⁹ Dr. I. Maretić, *Naša narodna epika*. Zagreb, 1909, S. 127; Jordan Iwanow, a.a.O., S. 235.

³⁰ Al. I. Amzulescu, a.a.O., S. 34.

geschichtliche Existenz Doitschins in der Stadt Saloniki, zu einem unbestimmten Zeitpunkt geführt haben. So spricht man über sein Haus und sein Grab neben dem Kloster Tschausch auf dem Platz Mesar Tscharschi derselben Stadt, über das Grab des schwarzen Arabers, das sich hinter einer Riesenplatane im Volksgarten Beschtschinar aus Saloniki befindet, über einen Riesenknochen des schwarzen Arabers, der bis vor kurzem am Eingang in Vardar Kapia hing, über das Dorf Araplia, das an der Stelle des Kampfes und der Tötung des schwarzen Arabers, anderthalb Stunden von Saloniki entfernt, gegründet wurde. So wurde auch die Tradition des Volksfestes geschaffen, das bis 1912 jeden ersten Freitag des Monats Mai, im Volksgarten der Stadt, zu Ehren des Sieges Doitschins stattgefunden haben soll.³¹

Deshalb müssen wir uns die Entstehung der Ballade anders vorstellen und sie nicht nur mit dem Märchen oder der hagiographischen Legende (mit denen es nur oberflächliche thematische Berührungspunkte hat), sondern auch mit der wahren Geschichte der balkanischen Völker in ihrer typischen Essenz in Verbindung setzen.

Es gab sicher zahlreiche konkrete Fälle von Mißbräuchen und Pflichtverletzungen, insbesondere während der türkischen Herrschaft. Diese mußten in der allgemeinen Anstrengung, das Volk im Haß gegen den Eindringling und den Unterdrücker zu erziehen, erzählt werden. In dieser Lage hat der Volksschöpfer traditionelle vorgefertigte Klischees gebraucht, die er angepaßt hat, damit sie der Hauptidee seines Liedes dienlich sind: so sind auch Elemente des Märchens und der Legende in die Ballade eingedrungen, so wurde selbst das Motiv des kranken Helden in die Ballade hereingezogen, welches ein selbständiges Dasein, parallel und außerhalb der neuen künstlerischen Kombination, weiterführt. Auf diese Art ist der „schwarze Araber“ nicht irgendeine geschichtliche Person, sondern ein negativer Held, für die Idee des ewigen Unterdrückers und Bedrängers des Volkes typisch; Doitschin der Kranke stellt den ewigen Verfechter der Gerechtigkeit und der Freiheit dar. Auf diese Art muß man den geschichtlichen Charakter der Ballade mit welcher wir uns befassen, verstehen und das phantastische Element als genetischer Natur erklären.

Zahlreiche phantastische Elemente sind der Kontamination zu verdanken. Die rumänische Version bietet uns das interessanteste Material in dieser Hinsicht. Alle Sänger unterstreichen tatsächlich, daß die Handlung sich „in einer längst vergangenen und kaum erwähnten Zeit“, in

³¹ Jordan Iwanow, a.a.O., S. 235, wo er Behauptungen aus älteren Veröffentlichungen synthetisiert, worunter auch Dr. T. Maretić, a.a.O., S. 127.

einem phantasmagorischen, weiten und seltsamen Konstantinopel abspielt, wo alles was die Grenzen des Normalen und Reellen übertrifft vorkommen kann, in einem Märchen und Phantasieland, wo das Wunderbare keimt und das Unmögliche gedeiht.

Gewöhnlich ist das Pferd als übernatürlich, von menschlichen Gedanken und Gefühlen beseelt und mit außerordentlichen Kräften begabt, dargestellt; Doitschin befiehlt seiner Schwester sie solle das Pferd mit Glut füttern und mit Lauge tränken,³² und verlangt ihr, sie solle das magerste Pferd aus dem Stall aussuchen³³; sie solle es fragen ob es ihn im Alter eben so gut tragen kann wie es ihn zu seiner Jugendzeit getragen hatte.³⁴ Nach dem Kampf sticht Doitschin dem schwarzen Araber die Augen aus, und diese leuchten in der Nacht da wo er vorübergeht. Auf dem Heimweg vollbringt er noch eine wunderbare Tat, er tötet eine Riesenschlange die die Umgebung verwüstet und erlöst das ganze Gebiet vor dem Unheil. Wie in allen Märchen folgt auch die Belohnung des Helden: der Kaiser gibt ihm seine Tochter zur Frau. Ein letztes Beispiel ist besonders vielsagend. Vor dem Tod läßt Doitschin sein Pferd frei in die Welt ziehen. Dieses gräbt aber, nach dem Tod seines Herrn, dessen Grab mit den Hufen, wie in der Ballade Toma Alimos̃ (woher womöglich auch das Bild übernommen wurde).³⁵

Alle diese Eingriffe verfolgen es die Ballade in den reinen Zonen der dichterischen Fiktion zu erhalten und aus ihr eines der interessantesten Stücke der rumänischen Folklore zu machen.

2. REALISTISCHE ELEMENTE

Neben den vorstehenden analysierten phantastischen Elementen, enthält die Ballade Doitschins auch zahlreiche und interessante realistische Elemente geschichtlicher, geographischer, ethnographischer, sozialer, linguistischer Natur. Diese Elemente sind ebensoviele Beweise für die Art in welcher jeder neue Sänger, in Abhängigkeit von seiner Epoche und seinem Publikum, versucht, den Text in der Gegenwart zu verankern.

a) *Details geschichtlicher Natur.* Unveränderlich ersetzen die albanischen Varianten den schwarzen Araber mit dem, dem Meer entstiegene

³² R. 25, 33.

³³ R. 12.

³⁴ R 9, 12, 13. Die Ballade assimiliert die versifizierte Formel die in unseren Märchen erscheint und sie bereichert, in der Antwort des Pferdes mit einer sehr plastischen Charakterisierung des Momentes.

³⁵ R. 13.

Drachen, während die serbokroatischen und die bulgarischen Varianten nur über den „schwarzen Araber“ sprechen. Das rumänische Material ist aber in dieser Hinsicht unterschiedlicher und nuancierter. So spricht die rumänische Ballade, in einem ersten Fall über die Ankunft in unserem Land eines „Kaiserlichen Boten“ (deliu împăratesc), also eines Soldaten der leichten türkischen Kavallerie, Beamter des Kaisers und sein Vertreter. Seine Attribute als negativer Held sind immer mit denjenigen des schwarzen Arabers identisch. Die Person bezieht sich sicher auf sehr übliche Bräuche in den Verhältnissen zwischen dem türkischen Reich und unseren Ländern, zur Zeit als verschiedene türkische Beamten und Offiziere auf dem rumänischen Gebiet ihre Tätigkeit der Usurpation der Staatsfunktionen entfaltet, Steuern einnahmen, sich in die zentrale und Ortsverwaltung einmischten, aller Art Zwang ausübten und zahlreiche und demütigende Beleidigungen brachten.³⁶

Im zweiten Fall spricht die Ballade über die Ankunft eines „Boten des Tataren“ (deliu al tătarului) oder über die Ankunft eines „alten Tataren“ oder eines „tatarischen Edelmannes“.³⁷ Es wird so auf eine andere geschichtliche traditionelle, für die Geschichte des rumänischen Volkes spezifische Realität angespielt u. zw. auf die Anwesenheit der Tataren, während Jahrhunderte, im Süden der Moldau, von wo aus sie ihre räuberischen Streifzüge ausführten. Es ist interessant, daß alle Varianten die dieses Motiv enthalten, aus dem östlichen Teil des Landes gesammelt wurden, in der Nähe der damals von den Tataren besetzten Gebiete.

Diese Einzelheiten verbinden die Ballade mit einem geschichtlichen, konkreten Kontext, sie widerspiegeln reale Aspekte aus dem Leben des früheren rumänischen Dorfes. Sie holen die Ballade aus den Sphären der künstlerischen Abstraktion heraus und machen sie den breiten Massen verständlich.

Wie zu ersehen ist, lassen die Sänger es nicht zu, daß die Handlung der Ballade sich in einer unbestimmten, für das zuhörende Publikum uninteressanten Zeit, die selbst für ihr Leben ungünstig ist, entwickelt. Es ist eine ganz gegensätzliche Tendenz gegenüber denjenigen die vor einigen Absätzen studiert wurden.

b) *Einzelheiten geographischer Natur.* In einer großen Gruppe rumänischer Varianten, spielt sich die Handlung der Ballade in einem Märchenland ab, irgendwo in Konstantinopel. Gegen diese Tendenz, wirkt die entgegengesetzte, der lokalen Festlegung der Begebenheit. In diesem

³⁶ Für ähnliche Situationen, Ende des 16. Jh., siehe: *Istoria României*, Bukarest, 1962, S. 951.

³⁷ R. 27, 28, 43.

Fall spielt sich die Handlung irgendwo in einem gemischten rumänisch-serbisch-türkischen Dorf ab, oder es wird über ein rumänisches Dorf gesprochen. In einigen Varianten spielt sich die Handlung sogar in Bukarest oder auf dem Weg nach Giurgiu ab.

Die geographischen Anspielungen sind mit den obenerwähnten geschichtlichen eng verbunden. Bemerkt sei, daß der „kaiserliche Bote“ (deliul împărătesc) nie im imaginären Konstantinopel, sondern immer in einem unserer konkreten Dörfer erscheint.

Das oben erwähnte Phänomen ist auch für das bulgarische Material gemein. Gewöhnlich spielt sich die Handlung in der Stadt Saloniki ab, ein anderes Mal aber in irgendeinem berühmten Dorf, oder in einem das, wie auch bei den Rumänen, einen Namen mit lokaler Bedeutung trägt. Andere Male trägt sich die Handlung der Ballade in Kosovo, Prilep oder sogar in Budin zu. In einigen bulgarischen Varianten, erhält die Ballade auch eine ätiologische Bedeutung, in Verbindung mit dem Dorf Araplia, das an der Stelle gegründet an welcher der Kampf stattgefunden hat und so genannt wurde, weil dort der schwarze Araber gestorben ist.

Die für das bulgarische und rumänische Material gemeinsamen Elemente erscheinen gewöhnlich auch in der serbokroatischen Version. Nur in zwei Fällen wird nicht angegeben wo sich die Handlung abspielt. In allen anderen spielt sich die Handlung der Ballade in Saloniki (Solun) oder Mostar, in Kostura oder Kotar ab, Ortschaften mit einer bestimmten Bedeutung für Sänger und Zuhörer. In den meisten serbokroatischen Varianten trägt sich die Handlung der Ballade in *Solin*, eine Stadt an der Adria zu. Es ist ebenfalls interessant festzustellen, daß die Lokalisierung der Ballade im dalmatinischen Raum noch während des 18. Jh. stattgefunden hat, Solin erscheint im ältesten bekannten Text (Handschrift aus Erlangen, herausgegeben von G. Gesemann).

Gegen die Tendenz die Ballade in einen sagenhaften, unvorstellbaren Raum zu placieren, zeigt sich diejenige konkrete, materielle Anhaltspunkte in der Erzählung festzustellen. So wie man es für notwendig fühlte die Zeit zu bestimmen, in welcher sich alles dichterisch zugetragen haben sollte, eben so hat sich das Bedürfnis bemerkbar gemacht, auch den Ort festzustellen, an welchem sich die Handlung dichterisch zugetragen hat. Jedesmal geschah dies zwecks höchster Mitbeteiligung der Zuhörer an der epischen Entfaltung des Textes.

c) *Einzelheiten ethnographischer Natur.* Über diese geschichtlichen und geographischen Anspielungen hinaus, enthält die Ballade zahlreiche Beziehungen auf ethnographische Tatsachen, welche die Typologie der verschiedenen Versionen kennzeichnen. Sie berücksichtigen gewisse, durch

die Tradition konsekrierte Volksbräuche welche Normen des sozialen Benehmens geworden sind.

α) Erstens muß man den Brauch der „Wahlbruderschaft“ (побратимство) erwähnen, der gänzlich die balkanischen Versionen beherrscht und auch die Peripherie des rumänischen Materials erreicht. Die balkanischen Versionen erwähnen nicht einfach den Brauch, sie stellen ihn sogar in den epischen Kern der Handlung; er wird zum Inhalt selbst der Ballade. In zahlreichen Varianten bestraft der Held zuerst seine untreuen Freunde und zieht nachher in den Kampf gegen den schwarzen Araber. Das Problem des Eidbruchs der Wahlbruderschaft wird als wichtiger angesehen als der Kampf mit dem schwarzen Araber.³⁸ In einigen Fällen endet die Ballade sogar mit dem Moment der Bestrafung der Wahlbrüder, ohne daß der Kampf mit dem schwarzen Araber noch erzählt wird. In der albanischen Version, wo das Motiv und das technische Wort das diesen Brauch bezeichnet³⁹ eingeführt wurden, ist der Moment episch ungelöst geblieben.

β) Die zweite Sitte die sich in der Ballade widerspiegelt und einen ausgesprochen feudalen Charakter hat, ist der Zweikampf (dvoboj, mejdan, megdan). Er stellt ein Überleben des „göttlichen Gerichts“ dar. Er wurde durch das zakonik des Zaren Duschan und andere spätere Gesetzbücher verboten und hat, wegen dem muselmanischen Feudalismus eine spezielle Entwicklung erfahren.⁴⁰

In der serbokroatischen Version werden die authentischen Züge der Sitte deutlich. Gleich nach seiner Ankunft, fordert der schwarze Araber die Juna-ken aus der Ortschaft zum Zweikampf heraus. Es stellt sich aber niemand. Der Kampf findet zwischen Doitschin und dem schwarzen Araber statt und hat das typische Aussehen der Ritterkämpfe. Die zwei Helden stehen sich gegenüber und der schwarze Araber, sei es aus Angst, oder, weil er von der Sitte der Gastfreundschaft Gebrauch machen wollte, ladet Doitschin zu Tisch ein, um zusammen zu trinken. Doitschin schlägt ab und fordert ihn zum Kampf heraus. Manchmal ist das Gespräch heftiger, um den schwarzen

³⁸ Das literarische Thema des Eidbruchs erscheint auch in zwei anderen serbischen Liedern. Siehe: Dr. Friedrich S. Krauss, *Sitte und Brauch der Südslaven*, Wien, 1885, S. 638–641. In beiden Liedern erleiden die Schuldigen die göttliche Strafe.

³⁹ Stavro Skendi, a.a.O., S. 131–132: „The Slavic term of probatim has been introduced into Albanian apparently because of symbiosis between the Slavs and the Albanians of the North and the wide use of the term by the former. They are the product of a tribal society, in which bloodkinship is the foundation. It seems that these customs existed among the Slavs when they came in tribes to the Balkan peninsula, among the Albanian tribes“. Für die Entwicklung dieser Sitte in den Bedingungen der türkischen Herrschaft, bis sie ein charakteristischer Zug der südslawischen Volkskultur wurde, siehe: Tr. Ionescu Nişcov, *Der Verrat als episches Motiv in der serbokroatischen, bulgarischen und rumänischen Volkspoesie*. „Buletinul Institutului Român din Sofia“, 1–2 (1941), S. 374–375.

⁴⁰ E. Schneeweis, *Serbokroatische Volkskunde. Erster Teil, Volksglaube und Volksbrauch*. Berlin, 1961, S. 181.

Araber zu zwingen die Herausforderung anzunehmen. Manchmal wird auch über das Recht des ersten Schlags im Kampf gesprochen. Der Herausforderer hat, laut Sitte, das Recht des ersten Schlages. Der schwarze Araber wirft Streitkolben oder Lanze, trifft aber den Helden nicht. Da wendet er das Pferd und flieht. Doitschin verfolgt und tötet ihn.

In der bulgarischen Version werden ebenfalls Spuren dieser Sitte aufbewahrt. Einige Varianten sprechen vom schwarzen Araber der sich das Zelt auf dem flachen Feld aufgestellt hat, eine 300 Pfund schwere Keule in der Hand hält, alle Junaken gerufen hat, um ihm die Waffen vorzuzeigen. Nur Doitschin geht nicht hin, da er krank ist. Der gereizte schwarze Araber befiehlt, er solle aufstehen und zu ihm kommen, ihm die Füße küssen oder sich mit ihm schlagen.⁴¹ Der Kampf zwischen den zwei Gegnern verläuft nach derselben ritterlichen Regel.

In der albanischen Version schickt Gjergj Elez Alija dem Drachen die Herausforderung für den nächsten Morgen schriftlich. Sie begegnen einander auf dem Freien Platz, wechseln eine Reihe herausfordernder Wörter und werfen die Streitkolben. Der Kampf zu Pferde ist aber nicht albanischer Brauch, sondern bosnischer, so wie das Reiten und die ritterlichen Regeln. Wenn wir von dem Lied Gjergj Elez Alijas und von denjenigen aus dem Zyklus Mujos und Halils absehen, begegnen wir nirgends in der albanischen Folklore Szenen des Kampfes zu Pferde. Der Kampf zu Pferde ist eine typische Äußerung einer feudalen Gesellschaft und, insbesondere, einer Aristokratie der Ritterlichkeit. Das Vorhandensein dieser Sitte in der Ballade beweist die serbische Herkunft des Textes.⁴² Dieselbe Herkunft bekundet auch die Tatsache, daß der Kampf mit dem Streitkolben und nicht mit den in den albanischen Liedern gewöhnlichen Waffen : dem Gewehr und der Pistole ausgetragen wird. Kennzeichnend albanisch in Vorbereitung und Abwicklung des Kampfes ist die Bedeutung, die der Ehre zugemessen wird.⁴³

In der rumänischen Version ist nur sehr selten von einem Ritterkampf die Rede (wobei aber alle protokollarischen Vorbereitungen fehlen). Trotzdem, so oft der Kampf zwischen den zwei Gegnern beschrieben wird, ähnelt er gänzlich den Kämpfen im Märchen. In der Ballade Doitschins findet man zwei eigene Formeln. Im ersten Fall gebraucht Doitschin die bekannte Kriegslist, ist für einen Augenblick dem schwarzen Araber überlegen und tötet ihn. Im zweiten Fall deutet die Ballade auf eine typische

⁴¹ B 7 ; B 10 und B 19 mit dem verminderten Schema.

⁴² Stavro Skendi, a.a.O., S. 125, 135.

⁴³ *Ebenda*, S. 137.

Volkssitte u.zw. „încurarea calilor” (Pferderennen), die Erzählung hat aber einen blutigen Ausgang. Manche Texte erzählen wie die beiden Gegner zusammen aufs Feld gezogen sind, wie sie die nötigen Richtpunkte bestimmt und die Bedingungen für das Rennen festgesetzt haben und die Art auf welche der Wettkampf stattgefunden hat (mit nur wenig phantastischen Elementen und viel Kriegslist wird Doitschin in allen Fällen unumstrittener Sieger).

γ) Endlich müssen hier einige unbedeutende Sitten erforscht werden, die keine zu feste Verbindung mit der eigentlichen Essenz der Erzählung haben, aber sie an Lokalfarbe bereichern und ihr konkretere und menschlichere Bedeutung verleihen.

In Verbindung mit dem, was Maximilian Braun „Heldische Todesbereitschaft”⁴⁴ nennt, müssen wir die Sitte des Barbierens bei den Bulgaren und die Sitte der Totenwaschung bei den Rumänen erwähnen. Wir erinnern daran, daß die Sitte des Barbierens eine breite Funktion hat, sie erscheint sowohl im Rahmen des Hochzeits- als auch im Rahmen des Begräbniszeremoniells. Was das Motiv der Ablution betrifft, erscheint es nur in der rumänischen Version. Zeremoniell ist diese Praxis nur mit dem Begräbnis verbunden. Die Vorausnahme der Begräbnisriten sowohl in der rumänischen, als auch in der bulgarischen Version, zeigt, ohne Zweifel, daß die Ballade gerade diejenige moralische Stimmung des Helden für den Heldentod pflegt, die Maximilian Braun erwähnt. In der Einstellung Doitschins in der rumänischen Version, findet man eine Note der weiten Auffassung des Rumänen über den Tod und die menschliche Würde, die sich künstlerhaft auch im Volkslied „Miorița” vergegenständlicht.

Die letzte Beziehung der Ballade auf eine Volkssitte, betrifft eine kleine Zahl, ebenfalls rumänischer Varianten. Die Anspielung wird in der „Totenhochzeit” gemacht, eine Praxis die im Falle der jungen Burschen und Mädchen, die ledig gestorben sind, üblich ist.⁴⁵ In beiden Fällen bezieht sich diese Anspielung auf die jungen Mädchen, die über Nacht vom schwarzen Araber umgebracht wurden.

d) *Details sozialer Natur.* Diese wenigen Details sind am interessantesten, da sie das Klassenbewußtsein der Sänger bezeugen. Die soziale Farbe begleitet augenscheinlich die rumänische Version. Die Texte enthalten drei Kategorien solcher Tatsachen.

α) Erstens zeigen einige Varianten, daß nicht auf Doitschins Schwester das Los gefallen ist und nicht an ihr die Reihe war mit dem schwarzen

⁴⁴ Maximilian Braun, a.a.O., S. 218.

⁴⁵ Adrian Fochi, *Miorița, Tipologie, Circulație, Geneză, Texte.* Bukarest, 1964, das Kap. : *Baza etnografică a imaginii nupțiale din „Miorița”*, S. 491—530.

Araber zu übernachten. Sie wurde von den „Herrn aus Udria“ oder den „Bojaren aus Konstantinopel“ erwählt, ihnen wurde die Willkür der Opferung eines vater- und mutterlosen, schutzlosen Mädchens, dessen Bruder halb tot war, zugesprochen.

β) Zweitens erscheint in einigen rumänischen Varianten im Rahmen des Themas der Belohnung des Helden, das Motiv der fiskalischen Immunität im feudalen System. Der Kaiser, welcher von der Plage des schwarzen Arabers befreit wurde, will Doitschin für seine Tat belohnen und fragt ihn was er sich wünscht. Darauf macht der Held, der seine Schwester nach seinem unvermeidlichen Tod nicht ohne materieller Stütze zurücklassen, sondern sie unter den Schutz eines „Zettels“ für fiskalischen Erlaß stellen will, Gebrauch von dieser, im feudalen System weit üblichen Praxis.

γ) Endlich ist die dritte Gruppe derartiger Elemente ebenfalls mit dem Gespräch Doitschins mit dem Kaiser verbunden und es werden die sozialen und moralischen Verhältnisse zwischen den zwei Personen genau festgestellt. Nach seiner Tat kommt Doitschin an den Kaiserhof und stellt, ohne Hochmut, aber den Kaiser von gleich zu gleich behandelnd, den Verdienst des Heldentums auf dieselbe Stufe mit dem angeborenen Recht.

In anderen Varianten wohnen wir aber auch der gewaltigen Verurteilung des Kaisers und damit des ganzen sozialen Systems bei, welches derartige anarchische Situationen duldete.

Aus obigen Beispielen ist zu ersehen, daß die Ballade Doitschins nicht ein abstraktes und leeres Schema ist, welches in der Folklore nicht bestehen kann. In dieses traditionelle Schema legt der Sänger seine Auffassungen, also auch diejenigen seiner Epoche und erzeugt daraus eine lebendige Macht, die aktiv auf das soziale Bewußtsein wirkt und sich ihrerseits ständig durch die Berührung mit derselben bereichert.

e) *Details des malerischen Konkretisierens des epischen Schemas.* Die schöpferische Einbildungskraft eines jeden Sängers hat dem Text auch andere zahlreiche Details hinzugefügt, die sich der Klassifikation verweigern, aber man kann die konkrete Physiognomie der Ballade und die ständige Fermentation welche das Leben des Textes in seiner Reise durch Zeit und Raum beherrscht nicht ohne knappe Übersicht dieser Details beurteilen. Es handelt sich um diejenigen kleinen malerischen Hinzufügungen, die dem Text Farbe, Bewegung, Unbefangenheit, Interesse verleihen und ihn durch zahlreiche emotionale Fäden mit dem Zuhörer verbinden.

So sehen wir Doitschins Schwester gewöhnlich in den bulgarischen Versionen den Hof kehren, in den rumänischen Versionen läuft sie zum Brunnen um Wasser oder mit dem Tragholz auf der Schulter geht sie zur Dunărița. Andere Male sehen wir sie am Markt des Städtchens Fleisch

handeln, oder in die Stadt eilen um für ihren Bruder Äpfel zu besorgen. Ein anderes Mal sehen wir sie mit aufgekrempten Ärmeln für die Steuer des schwarzen Arabers Brot kneten. In einem Fall geht die Schwester, nach dem Tod ihres Bruders ins Kloster, in einem anderen stirbt sie zugleich mit ihm, in einer letzten Umarmung.

Oftmals führt der Aktualisierungsprozeß zur Modernisierung des Kriegsinventars der Helden. Streitkolben oder Keule werden mit Pistole und Gewehr ersetzt. In einer serbokroatischen Variante sind die Militärdetails reichlich vorhanden: es ist von Generälen, von Offizieren, von Kriegserklärungen, Kaiserinnen u.a.m. die Rede.

Am Ende dieser Erwägungen muß die Tatsache hervorgehoben werden, daß derartige Eingriffe sehr zahlreich und mannigfaltig sind. Ihr Erscheinen ist ungewöhnlich und zufällig, es hängt vom mündlichen Vortrag, als spezifische Modalität der folklorischen Kunst, ab. Ihre Anwendung hat ebenfalls eine typologische Bedeutung und kennzeichnet bestimmte Versionen. Ihre Funktion ist in erster Reihe ästhetisch, ihre Anwendung ist mit der Notwendigkeit verbunden das Stück zugänglich und assimilierbar zu machen.

Wenn man alle Varianten aufmerksam studiert gibt man sich über die große, von G. Călinescu ausgesprochene Wahrheit Rechenschaft, als er sagte, daß „nicht die Vollkommenheit einer Variante den Wert des Spezimens darstellt, sondern die Gesamtheit der Einbildungskraft welche die Ballade während ihrer Laufbahn erweckt.“⁴⁶

III

GESAMTÜBERSICHT

In diesem letzten Teil der Arbeit wird auch die Synthese aller bis jetzt mit Hilfe der getätigten Analysen, erhaltenen Daten versucht. Man verfolgt die Entziehung der gemeinsamen und unterschiedlichen Elemente, um — durch besondere Verbindungen zwischen den verschiedenen Versionen oder Variantengruppen — den vermutlichen Entstehungsort feststellen und nachher den Weg der Ballade von ihrem Ursprung bis in die Randzonen wo sie durch Sammlung bezeugt wurde, verfolgen zu können.

Man verfolgt ebenfalls die Hervorhebung der besonderen Züge die jede nationale Version, durch ihre Einreihung in den autochthonen folklorischen Komplex, nach dem Akt der Entlehnung des Textes, erlangt

⁴⁶ George Călinescu, *Istoria literaturii române*, Bukarest, 1964. Bd. I., Kap. : *Arta literară în folclor*. II, S. 216.

hat. Die Arbeit strebt danach genau und insbesondere konkret zu zeigen wie das nationale Spezifikum auf das internationale Material gewirkt hat, was und auf welche Art es auserlesen hat und wie es das Material wiedergegeben hat.

1. GEMEINSAME ELEMENTE

a) *Elemente die allen vier nationalen Versionen gemein sind.* Die vier nationalen Versionen haben nur zwei Elemente gemeinsam, diese sind aber obligatorisch und allgemein : der literarische Gehalt und die künstlerische Modalität. Der literarische Gehalt wird durch die fünf Episoden oder epischen Situationen bestimmt ; die künstlerische Modalität wird durch den mündlichen Vortrag als Grundzug des folklorischen Schaffens bestimmt.

b) *Gemeinsame Elemente in Gruppen von je drei nationalen Versionen.* Von vier möglichen theoretischen Situationen begegnen wir nur zwei konkreten Situationen : gemeinsame Elemente in den rumänischen, bulgarischen und jugoslawischen Versionen und gemeinsame Elemente in den bulgarischen, jugoslawischen und albanischen Versionen. Der Parallelismus Bulgaren-Jugoslawen und Rumänen-Albaner beweist, daß der Text slawischen Ursprungs ist und nicht von der vermutlichen Existenz einer vordslawischen, thrakisch-illyrischen folklorischen Schicht abhängt. Da der Text keine Parallelen, weder weitläufige noch nahe, in der Folklore der anderen slawischen Völker (aus Osten und Norden) hat, erscheint er nicht als ein Erbe der altslawischen Gemeinschaft, also geht er der Ankunft der Slawen im Süden der Halbinsel nicht voraus. Der Text ist in und aus den spezifischen balkanischen Realitäten entstanden.

α) *Gemeinsame Elemente in den rumänischen, bulgarischen und jugoslawischen Versionen.* Diese Elemente sind thematischer und dichterischer Art. Als Bedeutung sind die thematischen vorwiegend, sie erinnern an ältere Phasen aus dem Leben der Ballade, an Momente die überall den Lokalisierungs- und Aktualisierungstendenzen standgehalten haben.

Die Tatsache, daß in allen drei Versionen die negative Person ein „schwarzer Araber“ ist, zeigt, daß diese die Anfangsformel war.

Daß in allen drei Versionen die Schwester des Helden Angelina heißt, beweist, daß dieser Name zuerst mit dieser Ballade verbunden war. Alle anderen Namen die die Heldin trägt sind nachherige Lokalisierungen und Anpassungen.

Dasselbe geschieht auch mit dem Namen des Helden. Es ist sicher, daß die Ballade anfänglich mit dem Namen Doitschin verbunden war.

Auch das Thema der Krankheit des Helden ist kennzeichnend. Sie erscheint in allen drei obigen Varianten als kurze dichterische Charakterisierung, die bei den Rumänen bis zum Porträt des Helden gelangt. Die Abweichung der rumänischen Formel zum plastischen und kräftigen Porträt bezeugt, daß die Bearbeitung nicht mechanisch, durch einfache Übersetzung, sondern schöpferisch stattgefunden hat. Man stellt fest, daß — in einem gewissen Zeitpunkt des Lebens der Ballade — dann als die Entlehnungen vorgenommen wurden, das Bild der Krankheit ein selbständiges Element des Gehaltes war.

Das bedeutendste thematische Element ist die Existenz der zwei Formen der Episode 3, sowohl die lange, neuere, als auch die kurze, ältere Form. Die Vorliebe der Rumänen für die alte, kurze Form zeigt, daß zwischen den bulgarischen und serbokroatischen Versionen die thematischen Berührungen, im Rahmen einer wahren schöpferischen südslawischen Symbiose, länger gewährt haben und kräftiger waren. Die lange Form ist bei den Rumänen zufällig.

Die Versionengruppe hat folgende gemeinsame dichterische Elemente :

Gebrauch der linearen Epik, wobei das rumänische Material einen Mittelstand gegenüber dem bulgarischen und dem jugoslawischen einnimmt.

Der beständige Aufbau der Episode 1 mit thematischen Vorwegnahmen aus Episode 2; die Zusammenstellung der Episode 2, in allen drei Fällen, ausschließlich mit Elementen der Episode 1, als Folge der von der linearen Epik vorgeschriebenen Wiederholungen.

Der Gebrauch derselben technischen Verfahren, obwohl in verschiedenen Verhältnissen und mit verschiedener Finalität (das feste Eigenschaftswort, der Vergleich, die Anadyptose, der Binnenreim, die Figura etymologica). Der Gebrauch dieser Verfahren hängt von der mündlichen Kunst ab, aber die qualitative und quantitative Gebrauchsart hängt vom Volksspezifikum ab. So unterordnet sich, zum Beispiel, der Gebrauch des Binnenreims in der rumänischen Version dem für die rumänische Folklore spezifischen Phänomen durch Assonanz und Reim zu verfahren, so wie der übermäßige Gebrauch der Anadyptose in der bulgarischen Version sich — quantitativ und qualitativ — in die für die bulgarische Folklore spezifische Tendenz, konventionelle Schablonen, Parallelismen und Symmetrien zu gebrauchen, einreihet.

β) *Gemeinsame Elemente in der bulgarischen, jugoslawischen und albanischen Version.* Diese Elemente sind, thematisch, dichterisch und von der

kulturellen Umwelt abhängig. Vorherrschend sind aber die letzten zwei Kategorien.

Das einzige gemeinsame Thema ist das Entsenden der Schwester zum Hufschmied.

Als dichterische Grundstruktur wird in allen drei Versionen die Antithese vom dichterischen Standpunkt aus, mit der Idee verbunden, den Helden unbewaffnet in den Kampf zu schicken.

Eine letzte Ähnlichkeit dichterischer Natur ist die Anwesenheit des zehnsilbigen Verses (der aber in der bulgarischen Version nicht verallgemeinert ist).

Der evidenteste gemeinsame Zug der dazu beiträgt, daß die Versionen südlich der Donau nicht getrennt werden können, ist ihr Verschmelzen in derselben kulturellen Umwelt. Alle drei kennen die Sitte der „Wahlbruderschaft“ (побратимство) und machen aus ihr das Interessenzentrum der Ballade, alle drei bringen die feudale Stimmung der Ritterkämpfe, mit ihrer ganzen protokollarischen Szenerie in der Lösung des Konfliktes der zwei Helden.

c) *Gemeinsame Elemente nach Gruppen von je zwei nationalen Varianten.* Von sechs möglichen theoretischen Situationen, begegnet man nur fünf. Es ist uns nicht gelungen ein nur für die bulgarischen und albanischen Versionen gemeinsames Element zu entdecken, was für die Bestimmung des Ursprungs der albanischen Version schwerwiegend ist. Diese Kategorie Elemente bringt die zweiseitigen und gegenseitigen Verbindungen zwischen den verschiedenen nationalen Versionen zum Vorschein, die in den Bedingungen der unmittelbaren Nachbarschaft, in der die betreffenden Völker seit Jahrhunderten gelebt haben, erzeugt und gefestigt wurden. Die Zweisprachigkeit hat in dieser Hinsicht eine bedeutende Rolle spielen können.

In einem einzigen Fall, der gemeinsamen Elemente aus der rumänischen und albanischen Version, fehlt die Erklärung der Nachbarschaft. In diesem Fall kann nur, entweder von einem thrakisch-illyrischen (also vorslawischen) Substrat oder aber von der vollkommen unabhängigen Schaffung identischer Phänomene gesprochen werden.

Aber über die Verbindungen der Gegenseitigkeit und der gegenseitigen Abhängigkeit verschiedener Gruppen von nationalen Versionen hinaus, hebt die Analyse die Richtung in welcher die kulturellen Verbindungen vorgenommen wurden hervor und zeigt den Weg den die Ballade von dem Ursprungsort bis zu den Grenzen der erforschten Zone zurückgelegt hat. Mehr als andere Elemente liefern uns die zweiseitigen deutliche

Indizien für die Zusammenstellung des Entstehungsschemas der Ballade Doitschins.

a) *Gemeinsame Elemente in den rumänischen und bulgarischen Versionen.* Vorherrschend sind die thematischen Elemente, also diejenigen welche die größte Schwere in jedem Ermessen genetischer Natur haben.

Nur bei den Rumänen und den Bulgaren begegnen wir Fällen in welchen die Handlung sich in einem Dorf abspielt.

Ebenfalls nur in der rumänischen und bulgarischen Version ist der negative Held ein Tatare.

Das Porträt des schwarzen Arabers erscheint ebenfalls nur in dieser Variantengruppe.

Als dichterisches Thema wird die Steuer des schwarzen Arabers in derselben hyperbolischen Manier behandelt, zum Unterschied von den jugoslawischen und albanischen Versionen, in denen dieser Absatz realistisch und zurückhaltender ist. Die Manier der Hyperbolisierung ist ebenfalls gleich : die epischen Zahlen und die Übertreibung.

Nur bei den Rumänen und bei den Bulgaren begegnet man zwei Fällen der linearen und wechselseitigen Epik. Das Verhältnis in welchem die eine oder andere erscheint ist verschieden. Ausschlaggebend ist, daß beide Formen koexistieren. Zu ihnen konnte man auch selbständig gelangen, die Tatsache hängt von der Entwicklung der Auffassung über die Epik und über ihre Verwirklichung ab.

Das Bad des Helden ist ein anderes gemeinsames rumänisch-bulgarisches Thema, aber, während es bei den Rumänen mit gewisser Beständigkeit erscheint, scheint es bei den Bulgaren gelegentlich zu sein.

Ebenfalls gemeinsam ist das Thema der sozialen Reaktion bei der Siegeskunde.

Auch das Thema in welchem das Mädchen ihr Los erfährt hat einige gemeinsame Züge : so erfährt es das Mädchen während es um Wasser geht.

Das einzige gemeinsame dichterische Element ist der bei den Rumänen verallgemeinerte, bei den Bulgaren unverallgemeinerte achtsilbige Vers. Zahlreicher sind trotzdem die auf dem achtsilbigen Vers aufgebauten Varianten, als diejenigen mit zehn oder sechs Silben.

Absichtlich haben wir das Problem der Episode 3 ans Ende der Arbeit gesetzt. Bei den Rumänen, Serbokroaten und den Bulgaren begegnet man beiden Formen dieser Episode : die lange (mit dem Thema des Hufschmiedes) und die kurze (ohne diesem Eindrangsthema). Die Albaner kennen nur die lange Form dieser Episode. Das Verhältnis des Phänomens ist aber vollständig umgekehrt bei den Rumänen und den Bulgaren, während bei den Serbokroaten die Lage nicht klar ist. Die kurze Form

ist sicher die alte. Die lange Form ist in die rumänische Version aus dem Süden der Donau, unter dem unmittelbaren Einfluß der bulgarischen Materialien eingedrungen. Der zurückgelegte Weg ist aus Timok nach Oltenien. Aber, obwohl die Zone des Timoks in Jugoslawien liegt und viele Verbindungen mit der serbischen Folklore aufweist, ähneln im gegenwärtigen Fall die rumänischen Varianten der Ballade Doitschins aus Timok im ganzen mit der bulgarischen Version und überhaupt nicht mit der serbischen. Diese Ähnlichkeit wird aus dem Inhalt dieser Episode sichtbar. Tatsächlich kennen die rumänischen Varianten aus Timok dieselbe Amplifikation in diesem Punkt wie bei den Bulgaren, die Schwester wird zum Hufschmied, zum Säbelschmied und dem Tuchhändler geschickt — Kombination die nirgends in der serbischen Version vorkommt.

β) *Gemeinsame Elemente in der rumänischen und jugoslawischen Version.* Die Analyse der thematischen Morphologie, der dichterischen Struktur und der kulturellen Umwelt zeigt eindeutig, daß zwischen der rumänischen und der jugoslawischen Version eigentlich kein gemeinsames Element besteht welches man nicht auch anderswo, z. B. in der bulgarischen Version auffinden könnte. Also existiert kein Element das nur diesen beiden Versionen gehören sollte. Trotzdem sind wir der Meinung, daß es notwendig ist das Problem der Episode 1 und der linearen oder wechselseitigen Epik zu erörtern. Wir haben gezeigt, daß die Rumänen und die Bulgaren beide Arten der Epik kennen. Das rumänische Material neigt aber gegen die lineare Epik, was dem jugoslawischen Material näher als dem bulgarischen liegt. Wir unterstreichen diese Tatsache aus einem anderen Grund. Es wurde behauptet, daß die Rumänen die umfangreiche und prunkhafte Epik der Serben nicht kennen und den epischen Text der Ballade lyrisch auflösen würden.⁴⁷ Aber die obigen Daten beweisen, daß dies nicht stimmt. Die Rumänen kennen und gebrauchen dieselbe weitatmige Epik wie die Serben. Die Tatsache die aus dem Vergleich der Mittelverhältnisse der rumänischen (Durchschnitt 167 Verse) und der serbokroatischen Texte (Durchschnitt 155 Verse) hervorging, wurde jetzt in Gewißheit umgewandelt.

γ) *Gemeinsame Elemente in den rumänischen und albanischen Versionen.* Wir haben weiter oben gezeigt welche Probleme diese Gemeinsamkeit erhebt. Es ist tatsächlich auch ein ganz besonderes Problem. Nur bei den Rumänen und bei den Albanern ist der Reim ein gemeinsames Phänomen. Die kleinere Häufigkeit des Reimes bei dem albanischen Material wird durch die serbische Herkunft des Textes erklärt (der ganze Zyklus Mujo-

⁴⁷ Leposava Pavlović, *Bolani Dojčin u rumunskoj narodnoj pesmi*. „Prilozi proučavanju narodne poezije“, 4 (1937), S. 98.

Halils hat dieselbe beschränkte Zahl Reime, während die anderen albanischen epischen Schöpfungen ihn als ein charakteristisches Phänomen kennen).⁴⁸

8) *Gemeinsame Elemente in den albanischen und jugoslawischen Versionen.* Die albanische Version hat eine eigene herbe und feierliche Poesie, die sie, was den Ausdruck betrifft, von allen anderen Versionen unterscheidet. Thematisch bestehen aber sehr enge Verbindungen zwischen der albanischen und der serbischen Version, was vermuten läßt, daß die Albaner das Subjekt von den mohammedanischen Serben aus dem Norden, zusammen mit dem ganzen Zyklus der Heldenrhapsodien Mujos und Halils entlehnt haben.

Beide Versionen behandeln das Thema der Steuer des schwarzen Arabers auf dieselbe, realistische und zurückhaltende Art.

Die lange Form der Episode 3 existiert nur bei den Albanern und bei den Serben.

Aber das sicherste Anzeichen der serbischen Herkunft dieses Stückes ist die Lehnübersetzung der Formel der Träne die aus den Augen der Schwester auf das Gesicht des kranken Bruders fällt. Die Idee erscheint auch in einer bulgarischen Variante, sie wurde aber nicht zur Kunst. Bei den Albanern und den Serben sind sowohl Gehalt, als auch Formel des Bildes identisch.

Alois Schmaus betrachtet dieses Bild als dichterisches Lieblings-element der Folklore der bosnischen Muselmänner.⁴⁹

Wenn man auch den Namen des Helden, der nach dem spezifischen System der Dreiteilung der langen und unverständlichen Namen angepaßt wurde,⁵⁰ das Erscheinen des Wortes „probatin“ aus dem slawischen побратимство, die ritterliche Atmosphäre und insbesondere den Kampf zu Pferde mit dem Streitkolben und nicht mit den für das albanische Heldengedicht charakteristischen Waffen — Gewehr und Pistole —, als auch den zehnsilbigen, für das Heldengedicht außer dem Zyklus Mujos und Halils unbekanntem Vers hinzufügt, ist es offensichtlich, daß die Albaner das Subjekt von ihren Nachbarn, den Serbokroaten übernommen haben.

⁴⁸ Maximilian Lamberts, *Die Volkspoesie der Albaner. Eine einführende Studie.* Sarajevo, 1917, S. 5; Maximilian Lamberts, *Die Volksepik der Albaner*, S. 165; Stavro Skendi, a.a.O., S. 196; Alois Schmaus, *Das balkanische Volksepos. Typologie und Kontinuitätsproblem.* „Zeitschrift für Balkanologie“, 1 (1962), S. 141.

⁴⁹ Alois Schmaus, *Die albanische Volksepik. Estratto della rivista „Shëjzat“ (Le Pleiadi)* VII, 5—6—6—8 (1963), S. 9.

⁵⁰ Stavro Skendi, a.a.C., S. 184 und andere Beispiele, als auch die Hypertrophie der Tendenz, in den Liedern des Zyklus Mujo-Halils, durch die Verdreifachung der aus zwei Teilen bestehenden Namen.

η) *Gemeinsame Elemente in den bulgarischen und jugoslawischen Versionen.* Sie sind im allgemeinen praktischer Art. Es fehlen aber auch die thematischen nicht, die einen regen, gegenseitigen Verkehr zwischen den beiden Versionen bezeugen.

So ist für beide Versionen das Thema der Herausforderung der Junaken aus der Stadt seitens des schwarzen Arabers gemeinsam. Interessant ist ihre Anwesenheit nur in diesen zwei Versionen und ihre parallele Abwesenheit aus den anderen zwei.

In beiden Versionen fehlt das Phantastische.

Was das System des Aufbaus des epischen Schemas betrifft, bemerkt man, daß konsequent die Wiederholung einiger thematischer Elemente, durch ihre Vorausnahme und nicht ihre Wiederaufnahme gebraucht wird.

Von den Details der dichterischen Technik müssen folgende erwähnt werden: der Vorzugsgebrauch der Eigenschaftswörter mit visuellem Charakter, der Überfluß der Wiederholungen und der Symmetrien von der Kategorie der Anaphora und der Epiphora, der Gebrauch der alliterativen Klangeffekte und insbesondere des Systems welches den Reim meidet.

Wir haben absichtlich die Erörterung von zwei interessanteren thematischen Details zum Schluß gelassen. So erscheint in einer bulgarischen Variante aus Makedonien der Name eines serbokroatischen Helden Pletikosić Pavao, was beweist, daß der zweiseitige bulgarisch-serbische Austausch gegenseitig war.

Endlich muß man das wichtige Problem der Stadt Solun (Saloniki) erörtern, in welcher, bei beiden Versionen, sich die Handlung der Ballade abspielt. In Bulgarien ist das die beständige Formel; bei den Serbokroaten erscheint, neben dieser, auch eine auf Grund einer falschen Analogie aufgestellte, Solin. Die abgeleitete Formel bezeugt die Priorität des Bildes welches die Idee Soluns als Ort an welchem sich die Handlung der Ballade abgespielt hat, umfaßt. Da die relative Bedeutung der topischen Benennungen in der Bestimmung des vermutlichen Ursprungsorts einiger Texte aus der Folklore der Südslawen bekannt ist, kann man behaupten, daß die Ballade Doitschins in der Nähe der Stadt Saloniki oder in den unmittelbar benachbarten Zonen Makedoniens entstanden ist. Übrigens, existieren in Makedonien Ortsnamen die an den Namen Saloniki erinnern. So befindet sich zwischen den Ortschaften Skoplje-Veles-Prilep und Dibra eine der bedeutendsten Anhöhen der Gegend, der Gipfel Solunska Glava, von 2540 m Höhe. Außerdem wurde aus der makedonischen Zone (sich gegen Sofia von einer theoretischen Linie welche die Ortschaften Pec und Priština vereinen würde und bis an die Grenze mit Griechenland entfernend)

eine bedeutende Zahl Varianten und Informationen, nicht weniger als 16 Dokumente ⁵¹ gesammelt, was einen intensiveren Umlauf der Ballade in dieser Gegend bezeugt. Wir glauben uns nicht zu irren, wenn wir behaupten, daß die Ballade Doitschins in der Zone Makedoniens entstanden ist. Ein letztes Argument zu Gunsten der Thesen über den makedonischen Ursprung bietet der Zyklus der mit dem Leben des Helden in Saloniki verbundenen Legenden (die Existenz des Hauses, seines Grabes, einiger Volkszeremonien ihm zu Ehren u.a.m.). Aus dieser Zone hat die Ballade einen doppelten Weg zurückgelegt: einen längs des Vardartals (längs der Verbindungslinie Morava—Wardar, noch während des Altertums gebräuchlich) ⁵² und einen gegen die Schopen-Region aus Bulgarien, wo G. Gesemann eine der drei epischen Regionen der Balkanischen Halbinsel entdeckt hatte. ⁵³ Von den Bulgaren ist die Ballade zu den Rumänen übergegangen, indem sie sowohl den Weg des Timoks und über die Dobrudscha, als auch den Weg der häufigen Völkerwanderungen gebraucht hat, welche die Rumänen und die Bulgaren unmittelbar in Verbindung gebracht haben. Von den Serben ist die Ballade zu den Albanern übergegangen, jedenfalls in der Zone Kosovo-Metohija, in denselben Berührungsbedingungen in welchen der ganze Liederzyklus über Mujo und Halil übergegangen ist. Damit ist es uns gelungen durch das Bekräftigen aller von der thematischen Morphologie zur Verfügung gestellten Daten, die dichterische Struktur und die kulturelle Umwelt zusammenzustellen und, mit Hilfe einiger nebensächlicher Daten über den Umlauf des Textes, folgende hypothetische Skizze des Ursprungs und der Verbreitung der Ballade Doitschins im Südosten Europas aufzustellen:



2. UNTERSCHIEDENDE ELEMENTE

In dem von der Ballade verfolgten Weg von dem Entstehungsort gegen die Grenzen der belegten Zone, hat sich die Ballade, dank der spezifischen Bedingungen eines jeden Volkes das sie künstlerisch bearbeitet

⁵¹ B 1, 2, 3, 4, 5, 12, 19, 29, 30, 31, 32, 33; J 15, 16, 18, 19. Makedonien ist als eine zweite große epische Zone im Balkan, nach der dynarischen bekannt. Siehe G. Gesemann, *Zur Erforschung der bulgarischen Volksepik* in Сборник въ честь на проф. Л. Милетиць за седемдесет годишната отъ рождението му (1863—1933), Sofia, 1933, S. 490.

⁵² Jovan Cvijić, *La Péninsule Balkanique. Géographie humaine*. Paris 1915, S. 20—22.

⁵³ Gerhard Gesemann, a.a.O., S. 491—492.

hat, auf charakteristische Art verändert und es existieren, sowohl in ihrer thematischen Morphologie, in ihrer dichterischen Struktur, als auch in ihrer kulturellen Umwelt Züge, die nur in je einer einzigen Version begegnet werden können. Die Translation einer Volksschöpfung von einer Kultur zur anderen geht sehr leicht vor sich (gemeinsame sozial-ökonomische und kulturell-geschichtliche Bedingungen, durch die unmittelbare Berührung der Völker und durch die Zweisprachigkeit erleichtert). Schwerer ist aber zu erklären weshalb sich die betreffende Schöpfung, mehr oder weniger unberührt bewahrt, sich in die lokale kulturelle Umwelt einreicht und sich nachher mit dieser entwickelt.

a) *Spezifische Elemente der bulgarischen Version.* Folgende unterscheidende Elemente trifft man nur in der bulgarischen Version an : Darstellung der Schwester wie sie den Hof kehrt und weint, Senden des Mädchens zum Säbelschmied, zum Schmied (mit dem Streitkolben zum Härten oder mit der „kalten Waffe“), zum Barbier, zum Zuckerbäcker.

Was die Elemente der Poetik betrifft, sind folgende nur in der bulgarischen Version zu finden : die Hypertrophie der Episode 3, welche die Verdoppelung und Verdreifachung der Grundsituation der langen Form umfaßt ; Aufbau der Episode 3 sowohl aus Wiederaufnahmen, als auch aus Vorwegnahmen und der Episoden 4 und 5 nur aus Wiederholungen ; der besonders kunstvolle Gebrauch der Technik des Dialogs, wobei man bis zum Dialog im Dialog gelangt ; Mannigfaltigkeit des Versmaßes (6, 8, 10 Silben).

b) *Spezifische Elemente der rumänischen Version.* Die für die rumänische Version spezifischen Elemente sind thematischer und dichterischer Art, also auch von der kulturellen Umwelt abhängig.

Die dem rumänischen Material eigenen thematischen Elemente sind folgende : die ständige Unterstreichung des exotischen Ursprungs des Textes, wobei die Handlung sich gewöhnlich südlich der Donau abspielt ; das Erscheinen des „kaiserlichen Boten“ (deliul împărătesc) als negativer Held anstelle des schwarzen Arabers, die prägnant umrissene Formel der Klage des Mädchens, das seufzend in das Haus tritt und weinend hinausgeht, oder sich das gelbe Haar rauft und sich das weiße Gesicht zerkratz ; die stereotype Formel der Krankenpflege, indem man ihm das Kissen vom Kopf an die Füße und umgekehrt legt ; das Thema des Herausrollens des Streitkolbens ; das zeremonielle Bad in Anbetracht des unvermeidlichen Todes ; Aufsitzen auf das niederknienende Pferd ; die Formel des kühnen Spiels Doitschins mit dem Streitkolben ; die Formel des Abzugs in den Kampf ; der Reiterwettkampf ; die Kriegslist Doitschins und sein Gespräch mit dem Kaiser.

Die dem rumänischen Material eigenen dichterischen Elemente sind folgende : verallgemeinerter Gebrauch der kurzen Form der Episode 3 ; Aufbau der Episoden hauptsächlich durch Wiederholungen und sehr selten durch Vorwegnahmen ; Tendenz zum Porträtieren ; Gebrauch der abstrakten kennzeichnenden Eigenschaftswörter ; der dualistische Aspekt der Texte : erste Hälfte dialogiert, zweite Hälfte mit kompakter Epik im Imperfektum ; Lösen der Antithese zwischen den zwei Helden durch den Sieg des Verstandes über die blinde Macht ; zahlreiche spezifische Elemente des mündlichen Vortrags, wie z. B. : die rhetorische Apostrophe, die Erinnerungspausen ; das Versmaß ist konsekvent von 8 Silben.

Die Elemente der kulturellen Umwelt sind : die phantastischen Elemente, die ethnographischen Details und, bedeutender, die sozialen Einzelheiten welche die Ballade begleiten und ihr eine ganz eigenartige Farbe verleihen : das in der Ballade widergespiegelte Klassenverhältnis, die für die feudale Welt typischen fiskalischen Immunitäten, der dem Kaiser gebotene Trotz.

c) *Spezifische Elemente der serbokroatischen Version.* Es sind nur dichterische Elemente : der ständige Gebrauch der linearen Epik, der Aufbau der Episoden nur durch Vorwegnahme, die thematische Puritytät der letzten zwei Episoden.

d) *Spezifische Elemente für die albanische Version.* Wir unterstreichen das Fehlen der Episode 1 ; der negative Held ist der Drache statt des schwarzen Arabers ; der Name des Helden ist serbischen Ursprungs ; thematisch, der Tod der zwei Geschwister in einer letzten Umarmung.

Die Analyse dieser Elemente zeigt, daß der Unterschied zwischen der rumänischen und der bulgarischen Version größer ist als die Unterschiede zwischen der bulgarischen und der serbokroatischen oder zwischen der serbokroatischen und der albanischen Version, als auch zwischen diesen allen zusammen. Die folklorische Realität deckt sich infolgedessen im ganzen mit der politischsozialen Realität des Südostens Europas während des Mittelalters. Die drei balkanischen Versionen haben sich, dank gemeinsamer Bedingungen, in eine gemeinsame Richtung entwickelt ; die rumänische Version hat sich ebenfalls entwickelt, sie hat sich aber immer mehr in das Spezifikum der rumänischen Folklore eingeordnet.

3. CHARAKTERISIERUNG DER VIER NATIONALEN VERSIONEN

a) *Die albanische Version.* Ihr Subjekt ist abstrakt, ohne lokale und zeitliche Bedingtheit, ungebunden an die konkret-historische Realität der Halbinsel. Der Kampf wird nicht gegen den typischen Vertreter

des türkischen Regimes geliefert (die meisten Albaner sind muselmännisch) ; der Drache symbolisiert die theoretische Unterdrückung, märchenhafter Natur. Die feudale, eingeführte Stimmung ist durch zahlreiche, der albanischen Kultur eigene Noten gemäßigt : das Familienverhältnis, die Ehre des Stammes. Die Substanz des Liedes ist lyrisch : die Aufopferung der Schwester, das Opfer des Bruders, der gleichzeitige Tod der beiden Geschwister. Das Gedicht ist herb und hart, die Psychologie meridional. Neben der zurückhaltendsten Zärtlichkeit nehmen wir an leidenschaftlichen heftigen Ausbrüchen teil.

b) *Die bulgarische Version.* Das Subjekt wurde der Atmosphäre des Kampfes gegen die türkischen Unterdrücker angepaßt. Die Tendenz ist aber das Interesse der Ballade von der Idee dieses Kampfes zu derjenigen der Untreue und des Betrugs der Freunde zu verlegen. Wahrscheinlich wurde dieser Eingriff im Augenblick einer starken Krisis im Leben dieser Sitte vorgenommen. Sogar das Familienverhältnis scheint auf einen nebensächlichen Plan geschoben zu sein, als auch die feudale Lösung des Konfliktes der zwei Helden. Das Gedicht widerspiegelt also nicht ein Ideal des Heldenlebens. Die Psychologie ist summarisch und das Gedicht maniert und konventionell durch die Stereotypie der epischen Situationen und der technischen Verfahren. Typisches Beispiel B 1.

c) *Die serbokroatische Version.* Das Subjekt ist mit dem Kampf gegen die Türken verbunden aber episch im Sinne der Widerspiegelung eines Heldenideals und einer heroischen, männlichen Lebensauffassung. Kräftig ist auch das Familienverhältnis (die Schwester ist von der Gattin doubliert), aber die feudale Stimmung beherrscht die Komposition in allen Abteilungen. Die Psychologie ist summarisch und heftig, sie meidet die transitorischen Situationen. Dichterisch ist sie durch umfangreiche epische Gliederungen und durch den mäßigen Gebrauch reiner technischer Verfahren gekennzeichnet. Typisches Beispiel J 1.

d) *Die rumänische Version.* Der Gehalt ist unmittelbar mit dem Kampf gegen die Türken, mit dem sichtbaren Versuch ihn an die konkreten Bedingungen der alten rumänisch-türkischen Verhältnisse anzupassen, verbunden. Daher eine wahre Invasion von Elementen geschichtlicher, geographischer, ethnographischer und, insbesondere, sozialer Natur. Hier muß die spezifische Botschaft des Liedes gesucht werden. Überwiegend ist die bäuerische, volkstümliche Stimmung, nicht die heroische Stilisierung. Der Kampf der zwei Gegner bekleidet nicht die spezifischen Formeln der feudalen Wettkämpfe die wir bei den balkanischen Völkern begegnet haben, sondern er bewegt sich auf dem Boden des Wettkampfes zwischen dem Verstand und der Kraft. Die Epik hat einen weiten und

kräftigen Verlauf, aber alle Texte haben einen charakteristischen, beschreibenden, lyrischen Abklang. Das Typische Beispiel R 19.

4. SCHLUSSFOLGERUNG

Wir glauben, daß gegenwärtiges Studium die wissenschaftlichen Hauptobjektive, welche ein modernes Studium der vergleichenden Folklore beantworten muß, berührt hat.

Es hat die Hypothese des makedonischen Ursprungs des Textes enunziert und, in Abhängigkeit von den thematischen und dichterischen Kriterien, die Verbreitungswege des Motivs in der südosteuropäischen Zone festgestellt. Die Diffusion des Textes entspricht den nacheinanderfolgenden Etappen des Lebens der Ballade.

Die Forschung hat zwei bedeutende evolutive Tendenzen im Leben der Ballade unterschieden u.zw. den Verzicht auf die Episode 1 und ihre wechselfällige Wiederaufnahme. Diese zwei entgegengesetzten Tendenzen offenbaren sich stark und aktiv als typologische Faktoren von unumgänglicher Bedeutung.

Darüber hinaus hat sich jede Version, den Eigentümlichkeiten der Volkskultur welcher sie angehört gemäß, auf selbständige Art entwickelt und sich mit eigenen künstlerischen Mitteln gestaltet. Wie groß aber auch die, aus der Entwicklung jeder Version in die Richtung des nationalen Spezifikums hervorgegangenen Unterschiede sein mögen, greifen sie nicht die Essenz der Ballade an, diejenige Grundeigenschaft welche der Ballade die eigene erzählende Physiognomie gewährt und sie als ein selbständiges Kunstwerk individualisiert. Wir stehen vor einem typischen Fall der Einheit in der Diversität.

Der mündliche Vortrag hat allen diesen vier Versionen eine in ihren Grundzügen identische dichterische Struktur eingeprägt. Aber auch in dieser Hinsicht konnte man spezifisch nationale Äußerungen entdecken, in der Art des Gebrauchs einiger technischer Verfahren und in der Manier der Vorbereitung bestimmter künstlerischer Effekte. Das hängt von der jahrhundertealten folklorischen Erfahrung eines jeden Volkes ab, ebenso wie von dem Spezifikum der Sprache, der eigenen Psychologie und den eigenen kulturellen gegenseitigen Verbindungen.

Ein letztes Problem betrifft die künstlerische Botschaft des Werkes. Das Motiv ist nicht aus dem phantastischen Märchen ATh 300 oder aus der balkanischen Legende des Heiligen Georg entstanden. Es ist möglich und sogar wahrscheinlich, daß es mit diesen Verbindungen hat, dadurch, daß es auf schöpferische Art einige aus dieser Richtung stammende künst-

lerische Anregungen gebraucht hat. Die Ballade ist aber infolge einer, aus dem konkreten Leben stammenden, Anregung entstanden, welche in künstlerischer Form vorbestehende Elemente und neue, aus dem Überfluß des wirklichen Lebens entsprungene Elemente verschmolzen hat. Die übermäßige Tendenz konkrete historische Elemente im Text zu entdecken, hat sich als unzulänglich für das Leben der Ballade bewiesen, da in der Kunst nicht die rohe Wirklichkeit, sondern die Wahrhaftigkeit, nicht der besondere Fall, sondern das Typische interessiert. Die Ballade hat sich aber auf dem Hintergrund des jahrhundertealten Kampfes der südosteuropäischen Völker gegen die türkische Unterdrückung entwickelt und widerspiegelt die Darstellung die jedes Volk, in den von der Geschichte auferlegten Grenzen, diesem Kampf gab. Dies hat ihr die Verbreitung und die Lebensfähigkeit gesichert. Die Ballade gehört infolgedessen dem Zyklus der großen antitürkischen Epik an und ist eines der repräsentativsten Werke des gemeinsamen kulturellen Patrimoniums der südeuropäischen Völker.

LA GUERRE RUSSO-TURQUE DE 1768 — 1774 ET LES GRECS

par ARIADNA CAMARIANO-CIORAN

Les Etats européens ne voyaient pas d'un bon œil les progrès de la Russie depuis que Pierre le Grand, au début du XVIII^e siècle, avait commencé à imposer son pays comme une grande puissance. La France surtout constatait non sans une vive inquiétude le développement de la puissance de l'Etat russe et l'influence croissante qu'il prenait sur les chrétiens soumis à la domination des Turcs. Les ambassadeurs de France à Constantinople essayaient de se servir de la Turquie pour affaiblir la Russie. Et, dans ce but, ils n'avaient garde de perdre la moindre occasion de provoquer des conflits armés entre les Turcs et les Russes. Par ailleurs, l'influence de la Russie dérangeait fort l'Autriche et la Prusse. Le roi de Prusse, Frédéric II, craignant de voir la Russie annexer la Pologne, proposa un partage partiel de cette dernière entre l'Autriche, la Prusse et la Russie. Les événements de Pologne précipitèrent la guerre russo-turque. Choiseul, l'ambassadeur de France à Constantinople, était l'ennemi le plus farouche de Catherine et le meilleur des amis du Sultan ¹. Aussi essayait-il de susciter partout des animosités envers la Russie en prodiguant l'argent et en maniant l'intrigue. Il encouragea la Confédération de Bar, à laquelle il envoya de grosses sommes et des officiers français. Il agit de même avec la Suède, mais, surtout, il insista fort et par tous les moyens pour déterminer les Turcs à déclarer la guerre aux

¹ Catherine II, par plaisanterie, appelait Choiseul l'âme de Moustapha.

Russes, en leur démontrant que l'influence de la Russie sur la Pologne était pour la Turquie un désavantage et un péril ².

Par ailleurs, l'ambassadeur de Russie à Constantinople, Obreskov, s'évertuait à prouver à la Porte que les informations communiquées par le représentant de la France ne correspondaient pas à la réalité. En même temps, il cherchait à se ménager, à l'aide de sommes d'argent appréciables, le concours du grand drogman, qui était alors Nicolas Soutzos, afin d'éviter qu'il ne prédisposât les Turcs à faire montre d'hostilité envers les Russes dans le choix des informations qu'il communiquait à la Porte dans la question polonaise ³.

En dépit de ses efforts, Obreskov ne put empêcher le conflit armé avec la Turquie, car cette dernière, profitant de la circonstance que les troupes du tsar étaient paralysées par les complications de Pologne, déclara la guerre à la Russie ⁴. Mais si la Porte déclarait la guerre, elle n'était pas préparée à en supporter le fardeau ⁵. De son côté, la Russie était mal armée, ses troupes n'étaient pas encore mobilisées. Néanmoins, comme la guerre avait été déclarée à l'automne, ce ne fut guère qu'au printemps suivant que les opérations contre les Russes purent commencer. Entre-temps, ces derniers avaient disposé de plusieurs mois de répit pour s'y préparer ⁶.

La déclaration de guerre inquiéta les grandes puissances. Elles prévoyaient des complications politiques et, en cas de victoire russe, le danger de voir périliciter l'équilibre européen, les tendances expansionnistes de la Russie tsariste étant chose avérée.

Pendant tout le XVIII^e siècle le tsarisme s'est efforcé de gagner, par des promesses fallacieuses, la sympathie des peuples chrétiens de l'Empire ottoman, afin de s'assurer leur concours pour la réalisation de son plan d'accaparement de nouveaux territoires au détriment de la Turquie.

² *Istoria U.R.S.S. sub redacția A. M. Paneratova*, vol. II, Bucarest, 1950, p. 63.

³ Athanase Comnène Ypsilantis, *Τὰ μετὰ τὴν ἔλωσιν*, Constantinople, 1870, p. 421—422.

⁴ Le ms. grec 547 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie porte au f. 1—2 la notice que voici : ἀψξή, Σεπτεμβρίου κε', ἡμέρα Πέμτη, ὥρα ὀγδὴ τῆς ἡμέρας ἐσφαλίσθη ὁ πρῶτος ἐλτζῆς τοῦ Ρώσσου εἰς τοὺς Γεδὶ Κουλάδες καὶ μετὰ πέντε ἡμέρας, ἤγουν Σεπτεμβρίου λ', Τρίτη ἐσπέρας ἐσφαλίσθη καὶ ὁ δεῦτερος ἐλτζῆς τοῦ Ρώσσου εἰς τὸν αὐτὸν τόπον (1768, 25 septembre, jeudi, à la huitième heure du jour, le premier représentant — ἐλτζῆς — de la Russie a été enfermé aux Sept-Tours et cinq jours après, soit le 30 septembre, mardi soir, le fut aussi le second représentant des Russes au même endroit). Voir Const. Litzica, *Catalogul manuscriselor grecești din Biblioteca Academiei Române*, Bucarest, 1909, p. 79, n° 151 (547), cf. aussi Νέος Ἑλληνομνήμων, vol. VII, 1910, p. 236.

⁵ Le grand vizir ordonna au patriarche Samuel d'inciter les marchands grecs à donner à titre d'emprunt au fournisseur des régiments de janissaires d'importantes sommes d'argent pour faire face aux dépenses de guerre. Voir Ath. Comnène Ypsilantis, *op. cit.*, p. 418.

⁶ Frédéric II a dit très ingénieusement que ce fut une guerre des borgnes contre les aveugles et que naturellement les vainqueurs furent les premiers. Voir Pandelis Kondoïannis, *Οἱ Ἑλληνας κατὰ τὸν πρῶτον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' ρωσσοτουρκικὸν πόλεμον*, Athènes, 1903, p. 111,

Les tendances expansionnistes des tsars datent du règne de Pierre I^{er}. Celui-ci avait formé le dessein d'étendre sa domination sur une grande partie de la Péninsule des Balkans en créant un Empire gréco-russe. Il était tellement convaincu de la réussite de ses projets qu'il avait fait graver à Amsterdam son portrait avec l'inscription *Pierre, premier empereur russo-grec* et le distribuait aux chrétiens de l'Empire ottoman ^{6a}. La défaite de Stănilești mit fin à ces plans ambitieux.

Le projet que n'avait pu réaliser Pierre I^{er} sera repris par Catherine II dans son fameux « plan grec ». Elle se proposait de grouper une grande partie des provinces de l'Empire ottoman habitées par des populations chrétiennes et de constituer un Empire grec ayant pour souverain son propre neveu, le grand-duc Constantin « lequel avait à cette fin reçu une éducation et même un nom adéquats. » ^{6b} En fait, la création de cet Etat grec ayant pour empereur le neveu de Catherine n'était qu'une étape préparatoire du passage de ces territoires, sinon sous la domination tsariste, du moins, sous son influence directe.

Les plans expansionnistes des tsars inquiétèrent la diplomatie anglaise. William Pitt soutenait qu'il importait de barrer l'expansion du tsarisme dans les Balkans et d'assurer par tous les moyens l'intégrité territoriale de la Turquie. Il réussit à gagner à ses vues la Prusse et la Hollande et à conclure avec elles une alliance qui, dirigée contre la Russie, réduisit une fois de plus à néant les projets d'extension territoriale et d'influence de l'Etat tsariste. Il apparaissait clairement au XVIII^e siècle que la politique des tsars visait à la suprématie dans la péninsule des Balkans et la mer Noire, afin d'assurer à la flotte commerciale russe le libre accès de la Méditerranée, par les Détroits.

Dans un travail sur *La paix de Kütchuk-Kainardji*, K. J. Droujina brosse l'histoire de la lutte que la Russie soutint dans les années 70 et 80 du XVIII^e siècle pour s'assurer la sortie de la mer Noire. Elle y montre que des motifs vitaux d'ordre économique, stratégique et politique déterminèrent les tsars à avancer sur les côtes de la mer Noire et à neutraliser la menace que les khans de Crimée et les sultans turcs y faisaient peser ⁷. Or, on ne pouvait atteindre sans guerre de pareils résultats.

^{6a} Constantin Sathas, *Τουρκοκρατούμενη Ἑλλάς*, Athènes, 1869, p. 448.

^{6b} Marx-Engels, *Œuvres*, t. IX, Bucarest, 1959, p. 123; André Oțetea, *Contribution à la question d'Orient*, Bucarest, 1930, p. 80—84 et Constantin Sathas, *op. cit.*, p. 534—538.

⁷ Cf. le compte rendu de A. M. Stanislavskaïa dans « Analele româno-sovietice », série histoire, I, 1956, p. 116.

En vue de la guerre de 1768—1774, guerre qu'elle ne désirait pas au moment où elle fut déclenchée, Catherine préparait de longue date le terrain en faisant couvrir une sérieuse agitation destinée à provoquer un soulèvement armé des peuples chrétiens opprimés par la Porte ottomane⁸. Ses agents poussaient à la révolte les peuples chrétiens — Grecs, Roumains, Serbes, Monténégrins —, stimulant d'une part leur soif ardente de liberté et, d'autre part, sapant les fondements mêmes de l'Etat féodal ottoman. Leurs promesses firent battre de mille espérances les cœurs des peuples balkaniques et allumèrent à tel point les imaginations que tous étaient convaincus que le signal de la libération serait donné du Kremlin⁹.

La Russie tsariste s'efforçait tout particulièrement de révolter le peuple grec qui, comparativement aux autres nations des Balkans, était plus évolué du point de vue économique, social et culturel dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Catherine II voyait dans les Grecs subjugués

⁸ La première tentative de la Russie de soulever les peuples chrétiens contre l'Empire ottoman remonte à l'époque de Pierre I^{er} (Marx-Engels, *Œuvres* (en roumain), vol. IX, Bucarest, 1959, p. 123). C'est alors qu'il lança une proclamation à tous les chrétiens les invitant à lutter : « Moi, je vous appelle à mon armée et à mon camp et vous amenez aussi vos amis fidèles. Par la force de mon épée trouvez la tranquillité et échappez aux Turcs. Pour votre libération, j'aurai à souffrir, c'est pourquoi je veux que vous m'aidiez... (Const. Paparigopoulos, *Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους*, éd. Paul Carolidès, vol. V/2, p. 193). Une proclamation de Pierre I^{er} en langue grecque, datant du 23 mars 1711, figure à la Bibliothèque Nationale de Vienne. Elle a été décrite par Herbert Hunger dans le catalogue des manuscrits grecs sous la cote 131 (XVIII^e s.). Voir V. Papacostea, *Manuscrite grecești din Bibliotecii streine*, dans « Revista Arhivelor », IV^e année, 1961, n^o 2, p. 282—283. L'appel du tsar enthousiasma à tel point les Grecs que l'on pouvait entendre retentir sur l'Olympe les accents de ce chant populaire :

Ἀκόμη τούτ' τὴν ἄνοιξη
ραγιάδες, ραγιάδες
τοῦτο τὸ καλοκαίρι
καυμένη Ρούμελη
ὅσο νὰ βῆ ὁ Μόσκοβος
νὰ φέρῃ τὸ σεφέρι
(Encore ce printemps,
raïas, raïas,
cet été,
pauvre Roumélie,
jusqu'à ce que vienne le Moscovite
mener la guerre).

Quelques années plus tard, sous le règne de la tsarine Anne, des proclamations belliqueuses furent derechef distribuées en Turquie. Le maréchal Munnich soutenait que les Grecs considéraient l'impératrice de Russie comme leur souveraine de droit (voir C. D. Raffanel, *Histoire des Grecs modernes*, Paris, 1825, p. 170). Mais ces tentatives n'eurent pas de résultats positifs car les conditions économiques et sociales d'alors n'avaient pas encore créé les prémisses d'une insurrection armée. (Const. Paparigopoulos, *op. cit.*, vol. V/2, p. 193).

⁹ Euloge Kourilas de Lavra, Θεόκλητος Πολυείδης, dans *Θρακικά*, vol. V, 1934, p. 87, note 3.

le meilleur instrument pour atteindre ses plans de démembrement de l'Empire ottoman. Au secours de ses intentions venaient aussi les prophéties formulées en Russie et ailleurs et qui donnaient à entendre aux Grecs qu'ils seraient délivrés par la « race blonde »¹⁰. Si l'on tient compte du mysticisme et de la superstition du temps, on comprend de quel poids ces prophéties pesaient sur l'état d'esprit du peuple grec.

PRÉPARATION DE LA RÉVOLTE,

Depuis la chute de Constantinople jusqu'en 1821, l'histoire de la Grèce connaît plusieurs plans de soulèvement, plusieurs mouvements locaux et trois grandes révoltes, dont celle du Péloponnèse en 1770 qui éclata à l'instigation de Catherine et aussi par suite du désir qu'avaient les Grecs de secouer la domination de l'Empire féodal ottoman¹¹. Les premières tentatives que fit la tsarine pour révolter les Grecs commencèrent en 1763, quand elle dépêcha en Grèce plusieurs émissaires qui parcouraient le Péloponnèse, la Grèce centrale, la Macédoine, la Thessalie et l'Épire, ainsi que les îles grecques de l'archipel. Nous nous bornerons à rappeler les noms de quelques-uns d'entre eux. Tout d'abord, Georges Papazolis, originaire de Siatista, en Macédoine. Il était parti en Russie s'y faire une situation. Ayant fait connaissance de Grégoire Orlof, il prit du service dans l'armée russe et obtint rapidement les épaulettes de capitaine d'artillerie dans la garde impériale. Papazolis et les autres Grecs qui vivaient dans l'entourage de la cour de Russie n'avaient cessé de présenter la situation d'esclaves de leurs compatriotes et de presser les cercles russes à entreprendre une action pour les délivrer. Catherine et son premier ministre Panine hésitaient, car la chose leur paraissait risquée. Néanmoins ils consentirent à accorder à Papazolis un congé de trois ans pour parcourir la Grèce et en rapporter des informations sur l'état d'esprit du pays. En 1763 (ou en 1766 selon d'autres sources)¹², Papazolis quitta la Russie en direction de Venise. C'est là qu'il s'aboucha avec de nombreux Grecs auxquels il dévoila le plan de la révolte. Ce plan fut

¹⁰ Sur les prophéties de ce genre voir I. Philémon, *Δοκίμιον ιστορικόν περί τῆς Φιλικῆς Ἐπαιρείας*. Nauplie, 1834, p. 217—218; N. Politis, *Ἀγαθάγγελος*, dans *Ἔστια*, vol. XXVII, 1889, p. 38—40; Euloge Kourilas de Lavra, *op. cit.*, p. 69—162.

¹¹ Ap. Daskalakis, *Τὰ αἴτια καὶ οἱ παράγοντες τῆς Ἑλληνικῆς Ἐπαναστάσεως τοῦ 1821*, Paris, 1927, p. 5—6.

¹² P. Chiotis, *Σειρὰ ἀπομνημονευμάτων*, vol. III, Corfou, 1863, p. 460.

vivement applaudi par les Grecs qui attendaient depuis des siècles avec impatience le moment propice¹³. De là, Papazolis prit contact, au moyen de ses agents, avec les Grecs de Raguse¹⁴. Puis, après bien des péripéties, il gagna Trieste d'où il passa en Epire¹⁵. Là, comme le terrain avait déjà été préparé par les émissaires qu'il y avait mandés en avant-coureurs porteurs de présents — vêtements religieux, croix, icônes¹⁶ — il est accueilli avec beaucoup d'enthousiasme. Il traverse toute la Grèce, prend contact avec presque tous les métropolitains et les évêques, avec les familles notables des provinces grecques ainsi qu'avec les chefs des armatoles à même de contribuer pour beaucoup, en raison de leur situation économique et de l'influence dont ils jouissaient, à la réalisation des plans caressés par Catherine de révolter le peuple grec¹⁷. Mais les Magniotes, sur lesquels on comptait beaucoup, se montrèrent fort réservés. Leurs chefs, appartenant à la famille Mavromichalis, manifestèrent leur manque de confiance dans ces belles promesses. Finalement, les Magniotes promi-

¹³ Pandelis Kondoïannis, *Οι Έλληνες κατά τον πρώτον επί Αικατερίνης Β' ρωσσοτουρ-κικόν πόλεμον 1768—1774*, Athènes, 1903, p. 70.

¹⁴ C. A. Palaiologos, *Ρωσσιακά περί Έλλάδος έγγραφα*, dans «Παρνασσός», vol. I, 1877, p. 916—917.

¹⁵ Rulhière, *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république*, vol. III, Paris, 1887, p. 301.

¹⁶ Catherine, désireuse de se gagner les Grecs, se montra très généreuse en objets du culte pour s'assurer de la sorte, en sa qualité d'impératrice orthodoxe, davantage leur sympathie. Partout les églises grecques furent embellies d'icônes offertes par la tsarine (voir Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 90). C'est ce qui explique comment la première couche de la société grecque que les Russes se gagnèrent fut le clergé ; puis, ce fut, par les sermons de ce dernier, le tour des masses, car on connaît l'influence que l'Eglise exerçait en ce temps-là sur le peuple inculte et superstitieux.

¹⁷ Tandis que Papazolis et ses agents parcouraient la Grèce, d'autres semaient la graine de l'insoumission et de la révolte dans les autres pays balkaniques. En 1765 Etienne Piccolo — ou Le Petit — un moine grec, se manifesta au Monténégro, en prétendant être Pierre III (voir Rulhière, *op. cit.*, vol. III, Paris, 1807, p. 305—308). Brandissant l'étendard de la révolte, il réunissait une armée en promettant de délivrer les peuples du joug turc. La réputation de ce pseudo-Pierre, qui soutenait que les Russes étaient le «peuple blond» des prophéties, à l'aide desquels les peuples chrétiens devaient être libérés, électrisa les opprimés dont plus d'un vint se ranger sous son drapeau. Dans un rapport du 19 août 1768 Kaunitz parle aussi de l'activité subversive de Pierre le Petit. Voir Hurmuzaki, *Documente*, vol. VII, p. 59, doc. XLVI. Au début, la Porte le prit pour un dément inoffensif, mais quand elle vit grossir les rangs des révoltés qui répondaient à son appel, elle prit des mesures sérieuses contre lui, et son armée révolutionnaire fut dispersée (voir P. Aravantinos, *Χρονογραφία της Ήπειρου*, vol. I, Athènes, 1856, p. 262 ; Th. N. F., *Η έν έτει 1770 Πελοποννησιακή επανάσταση και τὰ επακόλουθα αύτης*, dans «Χρυσάλλος», vol. IV, 1866, p. 206 ; cf. encore P. Kondoïannis, *op. cit.*, p. 98). Dans les pays roumains vint, dit-on, un Grec, officier dans l'armée russe, du nom de Germain, qui, habillé en civil, parcourut le pays, prêchant la révolte contre les oppresseurs (voir E. Regnault, *Histoire des Principautés Danubiennes*, p. 84). Plusieurs agents russes semblent avoir circulé dans les Principautés Roumaines, car à l'époque, en mai 1768, le prince de Moldavie informa la Porte de la capture d'un émissaire russe qui avait pour mission de provoquer des mouvements subversifs. La réponse de la Porte fut de l'envoyer à la potence (Hurmuzaki, *Documente*, Supl I/1, p. 758). Vers la même date le fameux Nazarie Karanzine développait en Valachie une activité analogue.

rent d'arriver à un accord avec les Russes, mais seulement après qu'ils connaîtraient de la bouche d'une personne autorisée leurs intentions et leurs forces¹⁸ et à condition qu'ils enverraient au préalable au Péloponnèse d'importantes forces militaires¹⁹.

A cette époque, il y avait, outre la famille Mavromichalis, un homme réputé pour sa fortune, sa puissance politique et l'influence qu'il exerçait sur les masses. Panaïotis Bénakis était en effet le plus riche féodal du Péloponnèse et il était presque constamment dans les meilleurs termes avec les pachas du pays, au point que les Turcs eux-mêmes avaient peur de lui²⁰.

Papazolis, l'émissaire de la tsarine, prit contact aussi avec Bénakis. Ce dernier, plus enthousiaste que Mavromichalis et moins prévoyant que lui, réunit dans sa demeure les notabilités de la Morée, gens d'église ou laïques, et un accord fut signé qui promettait la levée de 100 000 hommes, à condition de leur fournir l'armement nécessaire et d'envoyer la flotte russe dans les eaux grecques²¹.

Papazolis ne fut pas seul à être envoyé en Grèce. Emmanuel Saros, un Grec lui aussi, le fut également. A son retour à Pétersbourg en 1765, il rapporta des nouvelles encourageantes au sujet de la révolte grecque projetée²².

Un agent secret de la Russie qui joua lui aussi un grand rôle fut Tamara, le drogman envoyé par Pétersbourg à Venise. Il traversa à son tour de long en large le Péloponnèse sous couleur de recherches archéologiques. Il s'y rencontra avec Papazolis. Rentré à Pétersbourg, Tamara y présenta de façon exagérée les forces militaires des Grecs²³.

¹⁸ Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 72.

¹⁹ Const. Paparigopoulos, *op. cit.*, vol. V/2, p. 194.

²⁰ I. Kordatos, *Ἱστορία τῆς νεώτερης Ἑλλάδας*, vol. I, Athènes, 1957, p. 228.

²¹ I. Kordatos, *op. cit.*, p. 229. Pour venir en aide à ceux qui avaient l'intention de combattre aux côtés des Russes, Papazolis, avant de rentrer en Russie, traduisit du russe et publia à Venise en 1765 un livre sur l'art militaire, qu'il dédia à Grégoire Orlof (voir Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 74). Quand il retourna auprès d'Orlof, il lui présenta un rapport qui exagérait la situation réelle des provinces grecques. A l'en croire, il n'était besoin que d'un général russe pour déclencher l'insurrection des Grecs et à l'apparition du premier vaisseau russe devant les côtes du Magne, des centaines de milliers d'hommes se dresseraient pour écraser l'opresseur en Attique et en Morée. Voir C. D. Raffanel, *op. cit.*, p. 189.

²² Tout comme Papazolis, E. Saros jugea lui aussi très superficiellement la situation. Il croyait que quelques navires de ligne russes suffiraient pour remporter la victoire. « A mon avis, écrivit-il, j'ose vous donner le conseil d'envoyer dans la mer Méditerranée contre les Turcs dix bâtiments russes, sur lesquels soient disposés plusieurs canons. Aussitôt que les Grecs les verront, ils se hâteront de s'unir aux Russes... ». Voir C. Palaiologos, *Ῥωσικὰ περὶ Ἑλλάδος ἔγγραφα*, dans « Παρνασσός », vol. V, 1881, p. 145.

²³ Rulhière, *op. cit.*, vol. III, Paris, 1807, p. 346—348. Tamara déclarait dans son mémoire qu'il suffisait d'armes et de munitions pour débarrasser en quelques semaines le sol

Un autre agent de Catherine qui parcourut la Grèce subjuguée fut, dit-on, un Moldave qui, connaissant bien le turc, voyagea sous le pseudonyme de Hadji-Mourat. Le voyageur français Castellan fournit force détails sur le rôle de cet émissaire traversi en iman ²⁴.

Les Grecs établis en Russie, à Moscou comme ailleurs, et qui jouissaient de privilèges accordés par la tsarine et de ses faveurs, occupant de hautes fonctions, étaient tous d'accord eux aussi avec les plans de Catherine ²⁵.

La Porte soupçonna ce qui se tramait et, bien que les recherches entreprises par elle n'aient pu entraîner la découverte des ramifications du complot, elle décapita en 1767 le métropolite de Lacédémone et en persécuta d'autres afin de terroriser les Grecs ²⁶.

Après que les différents émissaires de Catherine s'en retournèrent et lui présentèrent des rapports optimistes sur la situation qui régnait en Epire, en Thessalie, dans le centre de la Grèce, au Péloponnèse et dans l'Heptanèse, le gouvernement russe commença à discuter la question d'une expédition dans les eaux grecques. Quelqu'un insista beaucoup là-dessus, Orlof ²⁷, qui espérait se couvrir dans cette expédition d'une gloire immortelle. Le premier ministre et ministre des Affaires étrangères de Catherine, Nikita Panine s'était opposé au commencement à une expédition russe de ce genre, l'estimant un geste téméraire. Mais la guerre russo-turque ayant éclaté en 1768, il céda, probablement parce que le commandement de l'expédition fut confié à Alexis Orlof, son beau-père, Panine ayant entre-temps épousé la fille de celui-ci ²⁸. Loin de se contenter d'accepter, Panine intervint même directement pour provoquer la révolte

de la Grèce de l'ennemi. Rien que 150 000 francs, disait-il, confiés à des mains sûres, étaient bien assez pour la Révolution grecque (voir Const. Sathas, *Τουρκοκρατούμενη Ἑλλάς*, Athènes, 1869, p. 464).

²⁴ A. L. Castellan, *Lettres sur la Morée*, Paris, 1808, vol. II, p. 59; cf. aussi Const. Sathas, *op. cit.*, p. 464—465.

²⁵ I. Kordatos, *op. cit.*, vol. I, p. 228.

²⁶ Const. Papanigopoulos, *op. cit.*, vol. V/2, p. 194 et I. Kordatos, *op. cit.*, vol. I, p. 232. Plus tard, quand la guerre fut chose accomplie, aussitôt après la déclaration de guerre, la Porte ordonna à tous les raïas de livrer leurs armes. Le firman de confiscation de ces dernières a été publié par A. Vasdravelis, *Ἱστορικά ἀρχεῖα Μακεδονίας, Β' Ἀρχεῖον Βερροίας-Ναούσης, 1598—1886*, Salonique, 1954, p. 182—184, doc. 201. En 1768 un calme relatif régnait encore en Grèce, mais comme la révolte avait éclaté au Monténégro, les Turcs ramassaient les armes de tous les chrétiens de l'Empire. Un chroniqueur roumain, le Stolnic Dumitrache, note que les Russes livrèrent aux Grecs 10 000 fusils à la place de ceux que les Turcs avaient ôtés « au peuple du fait de leurs soupçons » (voir sa chronique éditée par V. A. Urechia dans « *Analele Academiei Române, Sect. Ist., II^e série*, vol. X, 1889, p. 384).

²⁷ C. Palaiologos, *Ῥωσσιακά περὶ Ἑλλάδος ἔγγραφα*, dans « *Παρνασσός* », vol. II, 1878, p. 709—710.

²⁸ S. Kougéas, *Ἡ ὕπὸ τοῦ Ὁρλώφ Πελοποννησιακῆ ἐπανάστασις* dans « *Πελοποννησιακά* », vol. I, 1956, p. 54.

grecque. Dans une lettre à Mavromichalis il déclarait : « Sa Majesté m'ordonne de vous assurer de sa parole sacrée, que tant que durera cette guerre agréable à Dieu, non seulement Elle ne vous abandonnera pas, mais encore qu'Elle vous tiendra sous sa haute protection et vous aidera tant qu'Elle le pourra... ». Un peu plus loin, Panine demande que deux ou trois personnes se rendent chez les frères Orlof qui se trouvaient en Italie, afin d'établir et de mettre sur pied le plan de révolte. De même, il insiste pour que les représentants grecs sachent quelle sorte d'hommes et en quel nombre vont se joindre à Mavromichalis, afin d'en informer les dirigeants russes ²⁹.

Catherine aussi, nous l'avons dit, éprouvait au début certaines hésitations et elle ne voulait pas se risquer dans une expédition si éloignée des frontières de ses Etats et pleine de dangers, le terrain n'étant pas assez bien préparé pour assurer le soulèvement simultané de tous les peuples balkaniques englobés dans les limites de l'Empire ottoman ³⁰. Mais au risque d'un échec, la tsarine décida d'envoyer la flotte russe dans les eaux grecques afin de créer une diversion et de forcer les Turcs à combattre sur deux fronts. C'est alors qu'elle lança un manifeste à tous les peuples chrétiens de l'Empire ottoman, les invitant à prendre les armes aux côtés des troupes russes pour gagner leur indépendance ³¹.

Avant que la flotte russe n'appareillât pour la mer Egée, Alexis et Théodore Orlof furent envoyés en Italie en vue des derniers préparatifs. Ils voyagèrent sous le pseudonyme d'Ostrov et sous le prétexte de se rendre en Occident pour y suivre un traitement médical. Une fois à Venise, ils prirent contact avec le riche et influent marchand épirote Panos Maroutsis ³², dont ils firent leur agent auprès de toutes les cours

²⁹ S. Kougéas, *op. cit.*, p. 53.

³⁰ Catherine se rendit compte que le succès de l'expédition en dépendait dans une large mesure ; c'est pourquoi, même après le départ des frères Orlof pour l'Italie, elle écrivait à Alexis qu'il devait veiller à ce que la révolte des peuples allât de pair, car le soulèvement isolé d'un peuple, avant que les autres ne fussent prêts, mènerait au désastre, aucun peuple n'étant assez puissant pour remporter à lui seul le succès. La tsarine achève sa lettre en lui déclarant que son premier souci doit être d'assurer l'entente et la collaboration de tous les peuples opprimés (voir C. A. Palaiologos, *op. cit.*, vol. V, 1881, p. 146—147). Les frères Orlof, qui rêvaient de se couvrir de gloire dans l'expédition en Méditerranée présentaient en rose la situation. Ils informaient le gouvernement russe que tous les peuples subjugués étaient désireux de prendre les armes contre leurs oppresseurs. Ces nouvelles induirent en erreur l'impératrice et la déterminèrent à prendre la décision d'attaquer l'ennemi dans la mer Egée également (voir C. Palaiologos, *op. cit.*, vol. V, 1881, p. 146).

³¹ Voir la *Storia della guerra presenta tra la Russia e la Porta Ottomana*, Venise, 1770, vol. V, chap. VIII, p. 90—95, réimprimée dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. VII, p. 63—65.

³² Les membres de la famille Maroutsis entretenaient la célèbre école de l'Épire qui portait leur nom, la Μαρουτσαία Σχολή (voir P. Aravantinos, *Χρονογραφία τῆς Ἠπείρου*, vol. II, p. 280).

d'Italie. Ce dernier s'efforça de convaincre aussi le gouvernement vénitien de se ranger du côté des Russes contre les Turcs, mais il ne réussit point. Venise observa, durant les événements du Péloponnèse, l'attitude la plus réservée. La raison en était que depuis longtemps, à savoir depuis la paix de Passarowitz, la République vénitienne, qui était consciente de son déclin et désirait la paix pour sauvegarder les territoires restés sous sa domination (Vénétie, Istrie, Dalmatie, îles Ioniennes et une étroite bande de territoire sur la côte d'Epire), évitait toute ingérence dans les conflits armés³³. Elle avait aussi d'autres appréhensions, elle songeait qu'en cas de succès, la Russie occuperait des positions dans la Méditerranée et sa situation serait périlicée. Elle craignait que les puissantes forces russes installées dans son voisinage n'accéléraient l'effritement de l'Etat aristocratique vénitien. Ainsi donc le gouvernement vénitien ne se déclara pas pour les Russes, mais observa même la plus stricte neutralité³⁴ et, comme il y avait beaucoup d'allées et venues dans l'entourage des frères Orlof — du fait des départs et des retours incessants de leurs agents secrets —, il les mit en demeure de quitter le territoire de Venise. En même temps les citoyens vénitiens furent prévenus qu'ils s'exposaient à de sévères punitions s'ils s'enrôlaient dans l'armée russe³⁵.

Les frères Orlof, se voyant forcés d'abandonner le territoire vénitien, se réfugièrent dans le duché de Toscane, où ils établirent leur centre conspiratif et où ils séjournèrent jusqu'à l'arrivée de la flotte russe³⁶. Afin de masquer leurs préparatifs au Péloponnèse, les Russes déclaraient qu'ils volaient au secours des Monténégrins révoltés. Le prince Dolgorouki, qui se trouvait en Italie avec les frères Orlof, se rendit même au Monténégro d'une façon provocante³⁷.

Le bruit ayant alors couru que le chef de la révolte monténégrine, Etienne Piccolo, aurait été en correspondance avec le patriarche œcuménique Méléce, ce dernier fut arrêté et enfermé à la prison du muhur-aga. Puis on l'enferma dans la fameuse prison de torture du bostandji-başa. Lors de la perquisition du patriarcat, on trouva une circulaire patriarcale dans laquelle le pontife invitait les Grecs à prier Dieu de bénir les armes

³³ Voir Pierre Pheroukis, *Μικρά συμβολή εις την ήπειρωτικήν ιστορίαν*, dans « *Ηπειρωτικά Χρονικά* », vol. IV, 1929, p. 286—287. Mais en dépit de toute son attitude de réserve et de sa non-ingérence, Bonaparte envahira plus tard les territoires de la République de Venise. Le général Gentily occupera sur son ordre les îles Ioniennes en 1797.

³⁴ Néanmoins, la République de Venise s'armait pour être prête au besoin à s'unir au plus fort : voir Const. Sathas, *Τουρκοκρατούμενη Έλλάς*, Athènes, 1879, p. 478.

³⁵ C. Palaiologos, *Ρωσικά περί Έλλάδος έγγραφα* dans « *Παρνασσός* », VII, 1883, p. 225.

³⁶ Voir le *Journal autographe de Greig, amiral russe durant l'expédition des Russes au Péloponnèse en 1769*, dans « *Παρνασσός* », vol. III, 1879, p. 35.

³⁷ Const. Sathas, *op. cit.*, p. 473.

russes. Quand cette pièce compromettante eut été trouvée, on mit le patriarche à la torture, on le chargea de chaînes, puis on l'exila dans l'île de Mytilène ³⁸.

Après s'être établi dans le duché de Toscane, Alexis Orlof écrivit le 8 octobre 1769 aux chefs magniotes pour leur recommander de prendre les mesures suivantes :

- 1) Tous les hommes appelés à participer à la lutte seraient préparés de façon à pouvoir être mobilisés dès son arrivée en territoire grec ;
- 2) On préparerait des casernes pour les troupes russes ;
- 3) On ferait des provisions de blé, et d'autres produits pour subvenir à l'approvisionnement des troupes ;
- 4) On enverrait à Monembasie, à Coron et à Méthone quelques hommes munis de clous ³⁹ ;
- 5) On réunirait le plus grand nombre possible de chevaux, mulets et ânes pour les utiliser à leur arrivée ⁴⁰.

Les ordres d'Orlof furent exécutés. Les grands féodaux du Péloponnèse qui possédaient de vastes domaines, préparèrent à leurs frais d'importants stocks d'aliments, tel Zaïmis dont les provisions suffirent à couvrir l'entretien de l'armée plusieurs mois durant ⁴¹. Un autre riche personnage, Panaïotis Bénakis ⁴², de Calamata, contribua à l'entretien des deux légions appelées par Théodore Orlof légions spartiates ⁴³.

Le 15 février 1770, Théodore Orlof demande aux chefs de la révolte grecque de lui communiquer au plus tôt le stade de leurs préparatifs, l'état des forteresses turques, le genre des préparatifs turcs et, si possible, d'envoyer des pilotes grecs pour guider la flotte russe sans risques ⁴⁴.

Comme le moment décisif approchait, les frères Orlof essayaient par leurs proclamations d'inspirer de la confiance et de l'enthousiasme à ceux qui hésitaient. « Je ne doute le moins du monde, était-il dit dans l'une de ces proclamations, que tous les Grecs, voyant tant de mansuétude de la part de notre impératrice, voyant que tant de coreligionnaires russes sont venus de contrées si lointaines verser leur sang pour la foi chrétienne et pour ceux qui ont même croyance qu'eux et comprenant combien précieux est cet instant, dont dépend l'affermisse-

³⁸ Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 328—332.

³⁹ Les clous devaient servir à enclouer les canons pour neutraliser ainsi l'artillerie ennemie.

⁴⁰ S. Kougéas, 'Η ὑπὸ τοῦς Ὁρλώφ Πελοποννησιακῆ ἐπανάστασις, dans « Πελοποννησιακά », vol. I, 1956, p. 56.

⁴¹ Voir le *Journal... de Greig*, dans « Πανασσός », vol. III, 1879, p. 49.

⁴² Des détails sur la famille Bénakis dans C. Sathas, *op. cit.*, p. 503—504.

⁴³ Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 128—129.

⁴⁴ S. Kougéas, *op. cit.*, p. 59—60.

ment de la religion et de la liberté du peuple tout entier et que, étant au fait, d'une part, de la faiblesse et de la mauvaise situation des Turcs et, d'autre part, de nos grandes victoires... , ils vont brandir la croix, luttant pour leur religion, leur patrie et leur liberté... Je promets à mon tour que tous ceux qui agiront maintenant avec vaillance, serviront la religion et la patrie avec zèle et soumission... , outre la récompense qu'ils en recevront de Dieu, seront magnifiés et honorés pour leur peine par l'impératrice aussi. Quant à celui qui ne donnera pas son secours à cette action sacrée il sera non seulement considéré par les autres chrétiens comme déshonoré, traître au Christ et à la patrie, mais encore il perdra son bonheur et la récompense de l'impératrice... ». Dans une autre proclamation Orlof déclare que les Grecs ont servi les Vénitiens et les Napolitains sans aucun gain pour leur patrie, mais que, s'ils luttent maintenant sous les étendards impériaux, ils serviront leur patrie et leur foi. Orlof y fait encore savoir qu'il envoie aux habitants de la Chimère 1100 pièces d'or pour acheter du pain, plus 500 roubles pour se procurer 4 petites pièces d'artillerie avec leurs munitions ⁴⁵.

On lit dans une lettre du 8 mai 1770 adressée par Alexis Orlof à Mavromichalis, le chef des Magniotes : « Moi, je suis venu ici pour délivrer les chrétiens ou mourir avec eux. Je veux cependant que vous autres orthodoxes vous vous unissiez tous à nous, afin que nous menions à bonne fin cette grande action, qui est à l'honneur de chacun et lui apporte récompense et bonheur dans son âme et dans son corps ». Plus loin, Orlof recommande aux Grecs de faire régner la bonne entente et la collaboration ⁴⁶.

Sous le masque de la foi, Orlof glorifiait l'aide que la Russie tsariste accordait en tant que protectrice de la religion, ainsi que la récompense qu'elle faisait miroiter. Mais des paysans opprimés par la double exploitation des féodaux grecs et turcs, il ne soufflait mot, il ne leur promettait pas la moindre amélioration de leur sort et il n'était même pas question d'affranchissement social. La question qui se posait au premier plan, et cela exclusivement, était celle de la liberté nationale.

Après de longs préparatifs, la première escadre russe commandée par Théodore Orlof jeta l'ancre vers la fin du mois de février 1770 dans le golfe de Coron ⁴⁷. Les bâtiments grecs, qui voyaient les vaisseaux russes

⁴⁵ Les proclamations sont publiées intégralement, la première par Pandelis Kondofannis, *op. cit.*, p. 461—464 et la seconde par I. Philémon, *Δοκίμιον ιστορικόν περί τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως*, vol. I, Athènes, 1859, p. 330—332.

⁴⁶ S. Kougéas, *op. cit.*, p. 64—65.

⁴⁷ Théodore Blancard, *Les Mavroyéni*, Paris, p. 39. Castellan précise la date, 28 février ; voir *Lettres sur la Morée*, Paris, 1808, 2^e partie, p. 63.

dans les eaux de leur patrie, se hâtaient de se joindre à la flotte impériale et arboraient le pavillon de l'Etat orthodoxe ⁴⁸. Les regards de l'Europe tout entière étaient braqués désormais sur cette flotte. On attendait fiévreusement les résultats de son intervention.

L'arrivée dans les eaux du Péloponnèse des vaisseaux envoyés par la tsarine et le fait que les Grecs de la province passèrent aux côtés des Russes irrita à tel point le gouvernement turc qu'il sollicita du sultan la permission d'exterminer tous les Grecs de Constantinople. Ce plan fut contrecarré grâce aux interventions des divers diplomates des cours européennes accrédités auprès de la Porte ⁴⁹.

L'historien anglais William Eton déclare que l'on mit également en discussion l'anéantissement de tous les Grecs de l'Empire ottoman, mais que cette idée ne fut pas exécutée non plus pour des motifs d'ordre économique, car la disparition des Grecs eût causé au trésor turc un très lourd dommage par la perte des revenus acquittés par ces derniers ⁵⁰.

Les membres de la famille Mavromichalis, qui n'avait fait aucune promesse concrète en 1766 à l'agent russe Papazolis, se rencontrèrent alors avec Théodore Orlof pour établir les termes de la collaboration. C'étaient, on le voit, de bons diplomates. Ils tenaient à ce que l'on précisât les avantages qu'ils en retireraient. Aussi demandèrent-ils à Orlof de signer une déclaration stipulant qu'il respecterait leur autonomie à laquelle ils tenaient si fort. Orlof, qui estimait que sans le concours des Magniotes il ne pourrait ébranler le Péloponnèse, céda à leurs instances et apposa sa signature sur le pacte d'entente exigé par leurs chefs ⁵¹.

En même temps, ces derniers envoyèrent à Pétersbourg également une députation chargée de communiquer à la tsarine que les Grecs étaient prêts à se soulever, mais qu'ils lui demandaient de jurer de ne pas les abandonner et de déclarer publiquement qu'elle ne concluerait pas la paix avec les Turcs avant de les avoir chassés du sol de la Grèce ⁵².

Les Grecs avaient si souvent reçu des promesses qui n'avaient pas été tenues, qu'ils n'avaient plus confiance en de simples paroles. Ils voulaient une déclaration publique de la tsarine, confirmée par serment. C'est pour cette raison que les Magniotes ne se révoltèrent pas dès que la flotte

⁴⁸ *Journal de l'amiral Greig*, dans « Παρνασσός », vol. III, 1879, p. 37.

⁴⁹ Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 325—326.

⁵⁰ William Eton, *Tableau historique, politique et moderne de l'Empire ottoman*, vol. II, Paris, 1801, p. 81.

⁵¹ I. Kordatos, *Ιστορία τῆς νεώτερης Ἑλλάδας*, vol. I, Athènes, 1957, p. 233.

⁵² Const. Sathas, *op. cit.*, p. 481—482.

russe mouilla dans les eaux du Péloponnèse : ils attendaient pour le faire le retour de l'émissaire qu'ils avaient envoyé à Pétersbourg ⁵³.

DÉROULEMENT DES LUTTES

Les luttes commencèrent et elles se poursuivirent avec beaucoup d'enthousiasme et d'héroïsme, mais d'une façon anarchique, sans un plan stratégique mûrement établi et sans discipline aucune. Les deux légions spartiates ⁵⁴ se mirent en marche l'une vers l'est du Peloponnèse en direction de Sparte, traversant le Magne où l'on espérait que des milliers d'habitants se joindraient à elle ; quant à l'autre, elle fut envoyée dans l'ouest, afin d'être renforcée par la population de la contrée. Ces troupes révolutionnaires remportèrent au début d'insignes succès, qui encouragèrent les hésitants. Des milliers d'hommes, les Magniotes surtout, se rassemblaient sous le drapeau de la révolte. Quand on apprit dans l'Heptanèse l'arrivée de l'escadre russe et les premiers succès des Grecs, un grand nombre de Péloponnésiens, réfugiés dans les îles Ioniennes depuis 1715, quand les Turcs s'étaient emparés de leur patrie, s'embarquèrent et revinrent dans leur pays pour lutter pour sa libération. Il y furent poussés du reste par les agents d'Orlof qui répandirent des proclamations promettant aux Grecs qui avaient été contraints de s'exiler et avaient perdu leurs biens, que, s'ils s'en revenaient, ils rentreraient en possession de leurs foyers et de leurs champs. Ces promesses alléchantes réussirent à rapatrier plusieurs milliers de Péloponnésiens ⁵⁵. Des milliers d'Heptanésiens — rien que ceux de Zante s'élevaient à 2000 et ceux de Céphalonie à 3000 — reviennent dans leur patrie d'origine pour libérer la Grèce ⁵⁶. Les villes du Péloponnèse qui étaient au pouvoir des Turcs se rendent. Patras, Navarin, la fameuse Mistra ⁵⁷ tombent aux mains des Grecs. La révolte gagne toutes les contrées de la Grèce subjuguées par les Ottomans et on en appelle à l'aide russe. On annonce que de Thessalie 10 000 hommes sont en marche. La grande

⁵³ *Ibidem*, p. 482 et I. Kordatos, *op. cit.*, vol. I, p. 234.

⁵⁴ Les volontaires des deux légions furent revêtus d'uniformes russes et armés à l'aide de 40 caisses d'armes. Voir M. Sakelarios, *Ἡ Πελοπόννησος κατὰ τὴν δευτέραν τουρκοκρατίαν 1715—1821*, Athènes, 1939, p. 165.

⁵⁵ Const. Sathas, *op. cit.*, p. 486 ; cf. aussi I. Kordatos, *op. cit.*, vol. I, p. 234.

⁵⁶ Const. Sathas, *op. cit.*, p. 487. Les autorités vénitienne des îles Ioniennes adoptèrent de sévères mesures pour arrêter l'exode de la population au Péloponnèse. Entre autres, on confisquait les biens des fugitifs, *ibidem*, p. 487.

⁵⁷ Lors de l'occupation de Mistra, 3 500 Turcs se rendirent ; une fois qu'ils eurent déposé les armes, les Magniotes les attaquèrent et tuèrent un millier. C'est à grand'peine que le colonel Barkov réussit à sauver la vie des autres. La violation des lois de la guerre par les Magniotes fut une lourde faute. De nombreuses forteresses turques auraient capitulé, sans le massacre de Mistra. Les Turcs y résistèrent avec acharnement moins pour les défendre, que

île méditerranéenne de Crète voit s'allumer le flambeau de la lutte. On grossit exagérément les succès des armes grecques ainsi que l'aide russe, afin d'entraîner au combat ceux qui hésitaient encore. On disait partout que de nombreux bâtiments russes, des dizaines de milliers de Russes arrivaient sur les côtes du Péloponnèse. Ces bruits augmentent les rangs des révoltés. Le feu de la sédition s'étend du Péloponnèse à la Grèce centrale et aux îles ⁵⁸.

Dans l'ouest de la Crète, à savoir dans la région de Sphakia, avait éclaté une révolte sous la conduite de Dascaloiannis. C'était un russophile qui avait voyagé en Russie et qui, ayant pris contact avec le bey du Magne et avec Bénakis du Péloponnèse, avait été initié à leurs plans. Dascaloiannis, qui descendait d'une riche et influente famille crétoise, acheta trois ou quatre bateaux et des munitions et prépara les Sphakiotes à la révolte. Aux premières nouvelles de l'arrivée des marins russes dans la Méditerranée, Dascaloiannis réunit les notables Sphakiotes et leur exposa le plan de libération avec le secours des Russes. Saisis d'enthousiasme, ces derniers firent fi des périls qui les menaçaient et déclenchèrent la révolte. Les Sphakiotes combattirent avec beaucoup d'héroïsme, ils affrontèrent durant près d'une année les vagues turques qui par milliers les attaquaient de tous les côtés ; ils essayèrent de grosses pertes et n'en tirèrent aucun profit. L'aide russe tant attendue n'arriva point ; la révolte ne se généralisa pas à l'île tout entière, les habitants étant dépourvus d'armes. Pour mettre un terme aux effusions de sang et se fiant aux promesses du pacha qui avait écrit à Dascaloiannis à plusieurs reprises que, s'il déposait les armes, ses hommes seraient amnistiés, le courageux crétois et avec lui 70 chefs Sphakiotes vinrent faire leur soumission au pacha. Dascaloiannis fut écorché vif ; les autres jetés dans un cachot. Deux des filles du héros et son frère furent réduits à l'esclavage ; la ville de Sphakia fut ruinée de fond en comble. La plupart des habitants avaient trouvé la mort durant les luttes ou bien avaient été faits prisonniers ; une partie émigra. Quant à ceux demeurés sur les lieux, ils furent obligés d'acquitter des impôts écrasants ⁵⁹.

pour sauver leur propre vie, car ils n'avaient plus envie de se rendre et de tomber, en livrant leurs armes, à la merci des Magniotes, dont la vengeance était épouvantable. Par ailleurs, la boucherie de Mistra fut considérée par les Grecs comme une grande victoire. Encouragés par ce succès, maints Grecs demeurés jusqu'alors dans l'expectative, commencèrent à s'enrôler sous le drapeau russe. Aussi au bout de quelques jours la légion de Barkov comptait-elle 8 000 hommes. Voir le *Journal autographe de l'amiral Greig* dans « Παρνασσός », vol. III, 1879, p. 38—40.

⁵⁸ Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 142—152.

⁵⁹ Stéphanos Xanthoudidis, *Ἐπιτομὴ Ἱστορίας τῆς Κρήτης*, Athènes, 1909, p. 119—124.

Au Péloponnèse la révolte fut étouffée encore plus rapidement. Les Turcs, en proie à la surprise au début, font les préparatifs nécessaires, reçoivent des renforts et l'on constate immédiatement le résultat. Les pachas de Thessalie et de Roumélie, appuyés par plusieurs milliers d'Albanais, lancent une contre-offensive. Les Turcs enlèvent Patras. A Tripolitsa, les Grecs essuient une lourde défaite et sont chassés de la ville, qui est incendiée⁶⁰. En trois heures trois mille habitants paisibles furent massacrés, sans distinction d'âge et de sexe, avec leur évêque et cinq autres membres du clergé⁶¹. Au moment de la défaite de Tripolitsa, 500 Russes et 150 Grecs assiégeaient la forteresse de Méthone. Voyant les Turcs reprendre des forces, Alexis Orlof décida de lever le siège de la place et de se retirer sur Navarin. Les Turcs sortirent de la forteresse après la retraite des Russes, pillèrent la ville, y mirent le feu et ravagèrent ensuite une bonne partie des environs. L'abandon de Méthone par les Russes fut un acte irréflecti. D'une part il encouragea beaucoup les Turcs, qui se convainquirent de la faiblesse des forces russes sur ce front et, d'autre part, il démoralisa les Grecs.

Quand la flotte et l'armée arrivèrent à Navarin, on donna lecture d'une proclamation d'Alexis Orlof, qui essayait d'encourager les Grecs qui avaient déjà commencé à perdre leur allant et leur confiance en l'expédition russe. Dans cette proclamation, tout comme dans les autres, il était dit que l'expédition russe avait pour but de liquider la domination turque ; que les Russes, de même religion que les Grecs, étaient émus de leur état bien plus que quiconque et que c'était pour cette raison que Pierre le Grand et la tsarine Anne avaient voulu délivrer tout le peuple grec, mais sans y réussir. Mais maintenant l'impératrice Catherine II était bien décidée à libérer tous les chrétiens. Plus loin, Alexis Orlof désireux de relever le moral des Grecs, recourt à toutes sortes d'affirmations contraires à la vérité. Et de dire dans sa proclamation que les Russes ont déjà anéanti 600 000 Turcs et franchi le Danube pour voler au secours des Grecs et que, outre la flotte arrivée dans les eaux de la Grèce, une autre escadre va venir et qu'on est en train d'en armer une troisième. Que bientôt les troupes de Catherine allaient atteindre Constantinople. Plus loin, il déclarait solen-

⁶⁰ Selon le *Journal der Kriegsoperationen der Russischen Flotte in der Levante von 1770—1774*, aux luttes de Tripolitsa participèrent aussi, outre les Grecs, un nombre de 58 Russes, officiers, sous-officiers et soldats ; d'après d'autres sources l'aide russe s'élevait à 40 hommes et 2 canons. Finlay dans son histoire hausse les effectifs de Tripolitsa à 400 Russes et à 4 000 Grecs environ, troupes irrégulières et à moitié instruites (cf. Ianis Vlachioïannis, *Κλέφτες τοῦ Μοριᾶ*, Athènes, 1935, p. 81). Ces troupes étaient placées sous le commandement du colonel Barkov qui, blessé, fut transporté à Navarin (voir N. Béès, *Νικήτα Σταματελοπούλου ἢ Νικήταρᾶ ἀπομνημονεύματα* dans « *Ἑλληνικά* », vol. III, 1930, p. 501 et 502).

⁶¹ Const. Sathas, *op. cit.*, p. 494.

nellement que sa souveraine allait non seulement libérer les Grecs, mais encore faire leur bonheur⁶². Les promesses exagérées d'Orlof visant à relever le moral abattu des Hellènes ne retentissaient plus comme une mélodie à leurs oreilles découragées, car les forces ottomanes augmentaient et l'assistance russe s'avérait insignifiante, les Russes n'ayant débarqué que 500 hommes au Péloponnèse. L'offensive des Turcs fut violente, les Albanais surtout semaient la mort partout où ils passaient. Beaucoup de sang coula sans aucun résultat tangible. Ceux qui opposèrent une résistance plus acharnée furent les Magniotes et leurs chefs de la famille Mavromichalis⁶³. Aussitôt après que les Albanais eurent pénétré dans le Péloponnèse, Alexis Orlof, qui attendait que la révolte se communiquât à toute la Grèce, abandonna les côtes du Péloponnèse pour cingler vers la mer Egée. S'il ne s'était pas empressé de partir, peut-être aurait-il pu empêcher le désastre et le massacre des Grecs. Les initiateurs de la révolte, Papazolis et Bénakis, n'étaient pas d'accord avec le départ de la flotte et ils s'efforçaient de convaincre Orlof de demeurer, en lui montrant que tout n'était pas encore perdu ; que s'il restait, les combattants reprendraient courage et poursuivraient la lutte ; que la révolte se développerait. Mais Orlof se montra inflexible et comme il avait ordonné à la flotte de se préparer à appareiller, les chefs du mouvement, laïques ou gens d'Eglise, s'embarquèrent sur le vaisseau-amiral de la flotte russe et partirent avec les soldats de l'impératrice⁶⁴. Quand on apprit que la flotte allait se retirer, femmes et enfants s'entassèrent sur le rivage implorant une protection et leur salut. Ils y restèrent longtemps, affamés, sans refuge. C'était une désolation indescriptible. Qui en avait les moyens se réfugiait là où il croyait trouver un abri. Mais les pauvres gens, eux, que tant de promesses fallacieuses avaient entraînés dans la lutte, restaient sur les routes. Aucun grand personnage ne s'attendrissait sur leur sort. Orlof ne put envoyer dans les îles espagnoles de Minorque qu'une poignée d'entre eux⁶⁵. L'île de Hydra fut le refuge de nombreux Péloponnésiens. Mais, au lieu d'un sol fertile, ils y trouvèrent un rocher stérile. Pour gagner leur vie il ne leur restait plus qu'à pratiquer la navigation et le commerce maritime. Dès lors le commerce des Hydriotes atteint un épanouissement qu'il n'avait jamais connu et, parallèlement à l'essor de leur commerce, leur flotte commerciale se développait⁶⁶. Après 1774, quand par la paix de Kütchuk-Kaïnardji la Russie

⁶² Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 461—464.

⁶³ Ap. Daskalakis, *Ἡ Μάχη καὶ ἡ Ὀθωμανικὴ ἀποκράτορεια*, Athènes, 1923, p. 180—184.

⁶⁴ Const. Sathas, *op. cit.*, p. 502—503.

⁶⁵ I. Kordatos, *op. cit.*, p. 250.

⁶⁶ A. C. Castellan, *Lettres sur la Morée*, Paris, 1808, II^e partie, p. 96—101.

eut obtenu la liberté de circulation dans la mer Noire et la mer Méditerranée, les vaisseaux hydriotes arboreront le pavillon russe et sillonneront ces mers. Pour se défendre contre les pirates qui infestaient la Méditerranée, les Hydriotes armeront leurs bâtiments. Ainsi se formera la redoutable flotte de Hydra appelée à jouer plus tard, en 1821, un rôle si marquant dans la guerre de l'Indépendance.

MOYENS D'AGITATION USITÉS PAR CATHERINE II

Tandis que les luttes étaient en cours dans le Péloponnèse, circulaient, outre les proclamations de la tsarine et des frères Orlof, des libelles en prose ou en vers, qui insufflaient courage et confiance aux Grecs opprimés et qui étaient rédigés sur l'ordre de Catherine II ou sur quelque initiative particulière ou grécophile. Ces écrits appelaient aussi les souverains de l'Europe à unir leurs armes avec celles des Russes pour libérer les chrétiens de l'Empire ottoman. Les opuscules voltairiens sont caractéristiques à ce propos. Citons : 1) *Traduction du poème de Jean Plokof* (1770) ; 2) *Sermon du Papa Nicolas Charisteski* (1771) ; 3) *Epître à l'impératrice de Russie Catherine II* (1771) ; 4) *Le tocsin des rois aux souverains de l'Europe* (1772). Dans ces opuscules, Voltaire louait l'armée et la flotte russe qui portaient des coups impitoyables à l'Empire ottoman, sur terre et sur mer, et il adressait un appel chaleureux à tous les souverains européens, les invitant à s'unir pour chasser les Turcs d'Europe, et notamment de l'Hellade, « la patrie des Thémistocle et des Miltiade », en libérant ainsi les peuples de leur domination. Si ce n'est pas le cas de tous les opuscules que nous venons d'énumérer, du moins *Le Tocsin des rois* fut-il écrit par Voltaire à la demande de Catherine. Si la tsarine l'avait choisi pour rédiger cette littérature de propagande — dont elle avait besoin, d'une part, pour stimuler le zèle des opprimés et les inciter à prendre les armes et, d'autre part, pour pousser les monarques européens à participer à cette guerre afin de démembrer l'Empire ottoman, c'est qu'à cette époque Voltaire avait déjà manifesté de diverses manières ses sentiments grécophiles qui faisaient de lui le premier philhellène d'Europe ⁶⁷.

Catherine II ne se contenta pas du seul texte français de ces opuscules belliqueux et révolutionnaires. Afin d'en assurer aussi la circulation dans

⁶⁷ Après l'abandon du Péloponnèse et comme les pourparlers de paix étaient en cours, Voltaire implora la tsarine de ne point conclure la paix sans libérer la Grèce. « Mais si... vous accordez la paix à Moustapha, que deviendra ma pauvre Grèce? Que deviendra ce beau pays de Démosthène et de Sophocle? Si vous faites la paix, je suis sûr qu'elle sera très glorieuse... mais que deviendront mes pauvres Grecs? » (voir Costas Kérofilas, *Voltaire philhellène*, 1929, p. 21—22).

les langues des peuples opprimés qui, à leur lecture, pussent y puiser du courage et de l'espérance, elle ordonna qu'on les traduisit en grec et en roumain. C'est Eugène Boulgaris qui assumait les traductions en langue grecque ; l'auteur de celle en roumain est encore anonyme.

Un autre opuscule semblable par son contenu aux écrits voltairiens s'intitule 'Ικετηρία τοῦ γένους τῶν Γραικῶν πρὸς πᾶσαν τὴν χριστιανικὴν Ἐβρώπηην [Supplique du peuple grec à toute l'Europe chrétienne]. L'auteur en est un certain Giovanni Del Turco, un philhellène florentin. Cette supplique fut écrite en langue italienne, par ordre, croyons-nous, des frères Orlof, car Del Turco les accompagnait dans leur expédition en Méditerranée. Son opuscule aussi fut traduit de l'italien en grec par Eugène Boulgaris.

Mais Catherine n'utilisa pas Boulgaris uniquement comme traducteur. Elle lui demanda aussi d'écrire personnellement pour sa propagande. C'est ainsi qu'il composa des *Considérations sur les actuels temps critiques de l'Etat ottoman* (Στοχασμοὶ εἰς τοὺς παρόντας κρισίμους καιροὺς τοῦ κράτους τοῦ ὀθωμανικοῦ) ainsi que *Le Temple de la gloire* (Τὸ Ἱερόν τῆς δόξης), publiés sans nom d'auteur en grec. Nous estimons que de même que l'impératrice chargea Voltaire et Giovanni Del Turco d'écrire en français ou en italien des ouvrages destinés d'être ensuite traduits en grec ou en roumain, de même elle demanda à Boulgaris d'écrire en grec et fit ensuite traduire en français et en russe ses écrits. Le désir de la tsarine était que ces compositions à sa gloire et à celle des armes russes victorieuses circulassent en plusieurs langues et pussent influencer le plus de lecteurs possibles appartenant aux différentes nations d'Europe ⁶⁸.

Un autre livre encore répondait, à cette époque, à ses fins de propagande, c'est son *Nakaze*. Avec ce *Nakaze* (Instructions en vue d'un nouveau code), Catherine visait à montrer qu'elle était une impératrice « éclairée » et « juste » et qu'elle allait régner conformément aux principes des philosophes des Lumières français. Pour populariser les soi-disant intentions éclairées de la souveraine, le *Nakaze* fut publié à plusieurs reprises et en diverses langues ⁶⁹. Lors de l'expédition russe dans les eaux de la Grèce,

⁶⁸ Pour plus de détails sur les opuscules de Voltaire, de Giovanni Del Turco et d'Eugène Boulgaris et sur les traductions en grec et en roumain, voir Ariadna Camariano, *Voltaire et Giovanni Del Turco tradusi în limba română pe la 1772*, Bucarest, 1944, et, du même auteur, *Spiritul revoluționar francez și Voltaire în limba greacă și română*, Bucarest, 1946, p. 131—143.

⁶⁹ Le *Nakaze* parut premièrement en langue russe à Moscou en 1767. La même année et encore à Moscou fut publiée également une autre édition avec traduction en allemand ; puis, en 1770, une édition en quatre langues, russe, latin, allemand et français. On le traduisit aussi en anglais, en hollandais, en grec et en roumain. Cf. D. M. Kaoushanski, *L'influence russe sur le droit roumain dans la première moitié du XIX^e siècle*, dans « Les Balkans », vol. XI, 1939, p. 71.

il fut traduit en grec, sur l'ordre de Catherine, par le même Eugène Boulgaris et publié à Pétersbourg en 1770 ; une autre traduction, exécutée probablement à la demande d'Orlof par un anonyme, parut à Venise en 1770 également ; l'éditeur en était Glykys. Aussi bien Eugène Boulgaris dans la dédicace à la tsarine, que Glykys dans celle à Alexis Orlof, magnifient les intentions « sages » et « justes » de l'impératrice et formulent le souhait et le désir de voir le peuple grec régi par ces lois et vivant sous la protection de Catherine II. Un an avant la conclusion de la paix de Kü-tchuk-Kaïnardji, les cercles russes dans les Principautés Roumaines estiment utile que cet écrit revête aussi une forme roumaine. Le feld-maréchal Roumiantzov charge de mener à bonne fin cette traduction le métropolitain de Moldavie Gabriel, qui la publia à Jassy en 1773 ⁷⁰. Il n'y a pas de doute que la traduction du Nakaze en grec et en roumain servait, dans l'esprit de Catherine, à des fins politiques bien déterminées ⁷¹.

En Allemagne aussi le philhellénisme était assez développé à l'époque. L'expédition d'Orlof inspira deux poètes allemands, Johann Benjamin Michaelis et Johann Gottlieb Willamow. Le premier composa un *Russisches Kriegslied zur See*, publié dans le « Göttinger Musenalmanach » de 1773, et le second écrivit un *Abschiedslied der russischen Flotte im Julius 1770*, qui parut dans les « Sämtliche poetische Schriften » à Leipzig, en 1779. Les deux hommes de lettres y incitent les Grecs à combattre côte à côte avec les Russes pour leur libération ⁷². Il n'est pas exclu que ces deux poèmes aient été composés à l'instigation de Catherine.

On le voit, la tsarine utilisa tous les moyens pendant la guerre russo-turque de 1768—1774 pour faire se révolter les peuples subjugués par les Turcs : Roumains, Grecs, Serbes, Monténégrins, cela afin de leur faire recouvrer leur indépendance aussi bien que pour réaliser ses propres plans de démembrement de l'Empire ottoman. Mais toutes ses tentatives se soldèrent par un échec, car le terrain n'était pas assez bien préparé pour assurer une révolte simultanée de tous ces peuples.

⁷⁰ Pour plus de détails voir A. Camariano-Cioran, *Traducerile în limba greacă și română a Nacazului (Învățăturii) Ecaterinei a II-a*, dans « Studii », XI, 1958, 2, p. 123—138.

⁷¹ Mais la gloire de souveraine « éclairée » de Catherine ne dura pas longtemps, car le philosophe bien connu Nicolas Novikov lui arracha dans sa revue « Trutini » le masque, montrant à la société russe sa véritable image de monarque despotique (voir G. Makogonenko, *Nicolas Novikov et la culture russe au XVIII^e siècle*, Moscou-Leningrad, 1951, p. 128 (en russe).

⁷² S. Th. Lascaris, 'Ο φιλελληνισμός ἐν Γερμανία, Athènes, p. 8.

CAUSES DE L'INSUCCÈS

Les causes de l'échec de l'expédition russe en Méditerranée sont multiples aussi bien sous l'aspect stratégique et tactique que du point de vue matériel. En premier lieu, on commit une lourde faute stratégique, celle de n'avoir pas fait se montrer en même temps dans les eaux du Péloponnèse les deux escadres russes dont la puissance aurait, d'une part, impressionné et galvanisé les Grecs et, d'autre part, démoralisé les Turcs. La première escadre, avec Théodore Orlof, apparut vers la fin du mois de février ; la seconde, qui portait Alexis Orlof, jeta l'ancre devant Coron à peine le 23 avril ⁷³. Leur arrivée dans les eaux grecques à un tel intervalle de temps fut une erreur tactique, car elle ne produisit pas l'effet moral escompté et attendu. Une seconde erreur stratégique fut que la flotte russe se hâta trop de se retirer des eaux du Péloponnèse. Si elle était restée et avait continué à encourager les Grecs, fût-ce par sa seule présence, peut-être la lutte enthousiaste des révoltés aurait-elle été couronnée de succès.

Une autre cause de l'échec fut que les Russes comme les Grecs avaient fait des promesses qu'ils ne furent pas à même de tenir. Les émissaires de Catherine étant Grecs et désireux de voir leur patrie libérée, exagérèrent l'aide que les Russes auraient pu fournir aux Grecs en vue d'un éventuel soulèvement de ces derniers. Par ailleurs, les Grecs du Péloponnèse, dans l'espoir de déterminer Catherine à risquer cette expédition, promettaient un appui qui dépassait leurs possibilités ⁷⁴. Ni les uns, ni les autres n'étaient sincères dans leurs assurances. Par le canal de ses agents et par la voix de ses proclamations, Catherine promettait d'envoyer à l'aide des Grecs des milliers de soldats et de leur procurer l'armement nécessaire. Mais au lieu des armes et des munitions que les Grecs attendaient impatientement, Alexis Orlof remit à la députation grecque, venue à sa rencontre pour dresser le plan de bataille, des ornements d'église, des chasubles, des icônes et des proclamations. Pour ce qui regarde les forces armées, les Russes avaient promis de venir avec une armée de plusieurs milliers de soldats, mais ils ne débarquèrent au Péloponnèse que 500

⁷³ Const. Papanigopoulos, *Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους*, édition Paul Carolidis, vol. V/2, p. 195—196. Cf. aussi I. Kordatos, *Ἱστορία τῆς νεώτερης Ἑλλάδας*, Athènes 1957, vol. I, p. 233—234.

⁷⁴ Les Grecs promirent que si les Russes venaient dans le Péloponnèse, ils y trouveraient de 50 à 60 000 hommes (d'autres sources parlent de 100 000) désireux de lutter sous le drapeau et le commandement des officiers russes. Voir A. C. Castellan, *Lettres sur la Morée*, Paris, 1888, 2^e partie, p. 601.

hommes ⁷⁵, tandis que l'armée turque et les Albanais surtout étaient beaucoup plus nombreux et bien armés. Les Grecs attendaient des munitions des Russes, mais ces derniers leur en donnèrent une quantité tout à fait négligeable. Ils ne débarquèrent que quelques caisses qui ne suffisaient pas même à armer les assiégeants de la place de Coron. Bien qu'ils ne fussent préparés, ni armés comme il l'eût fallu, bien que l'aide attendue ne fût pas efficace, leur soif de liberté détermina les Grecs à prendre les armes. Malgré tous les inconvénients de l'entreprise, ils firent des prodiges de valeur, comme le reconnaît Greig, officier anglais de la flotte russe et plus tard amiral : « Il nous faut rendre témoignage, dit-il, du fait que parmi les Grecs il y a eu des hommes distingués, qui montrèrent une vaillance exemplaire, digne de leurs illustres ancêtres qui, désireux de gloire, étaient insouciants du péril » ⁷⁶. Ainsi donc les Russes ne déposèrent au Péloponnèse ni armée, ni armement et le poids des luttes sur terre incombaît aux Grecs. C'est ce qui résulte d'une lettre du premier-ministre, N. Panine, à Alexis Orlof, précisant que « les affaires sur terre sont à la charge des Grecs qui désirent échapper au déshonneur » ⁷⁷. Mais comme les événements l'ont montré, le désir à lui seul ne fut pas suffisant pour assurer le succès du soulèvement.

Ces revers causèrent du mécontentement de part et d'autre. Les Russes reprochaient aux Grecs d'avoir exagéré l'aide qu'ils comptaient trouver sur leur sol et les Grecs accusaient les Russes d'avoir promis de débarquer des forces importantes au Péloponnèse et de ne l'avoir point fait ⁷⁸. Les Russes croyaient que l'apparition de la flotte en Méditerranée suffirait à mettre les Turcs en déroute et à les faire livrer les places fortes ⁷⁹. D'une part ils sous-estimèrent le potentiel de l'ennemi et, par ailleurs, ils

⁷⁵ Le total des troupes de débarquement que portaient les bâtiments russes de la Méditerranée ne s'élevait qu'à 800 hommes ; voir Chénier, *Révolutions de l'Empire ottoman*, Paris, 1789, p. 204.

⁷⁶ Voir le *Journal autographe de l'amiral russe Greig*, dans « Παρνασσός », vol. III, 1879, p. 44.

⁷⁷ C. Palaiologos, *Ρωσικά περι 'Ελλάδος έγγραφα* dans « Παρνασσός », VII, 1883, p. 451.

⁷⁸ Pandelis Kondoïannis, *Οί 'Ελληνες κατά τὸν πρῶτον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' ρωσσο-τουρκικὸν πόλεμον*, Athènes, 1903, p. 135.

⁷⁹ En 1745 déjà, l'ambassadeur russe à Constantinople, Vesnikov, relatait dans un rapport : « Tous les pauvres chrétiens orthodoxes attendent leur salut de Votre Majesté. Il faudrait seulement que cet automne l'armée russe apparaisse à l'improviste sur le Danube. Alors, en peu de temps, ses rangs seraient décuplés. Les Moldaves, les Valaques, les Bulgares, les Serbes, les Slaves, les Dalmates, les Monténégrins, les Albanais, la Grèce tout entière, les fies et Constantinople même prendraient en un instant la croix et accourraient au secours de Votre Majesté ». Voir S. M. Soloviov, *Histoire de Russie* (édition russe), livre V, p. 380 ; cf. S. Vianu, *Din lupta poporului român pentru scuturarea jugului otoman și cucerirea independenței*, dans « Studii », VI, 1953, 2, p. 66. C'est ainsi que l'on crut que si la flotte se montrait dans les eaux de la Grèce, toute la population grecque se soulèverait. Mais en réalité, la Morée exceptée, les autres territoires grecs demeuraient dans l'expectative.

surestimèrent l'appui qu'ils escomptaient recevoir de la part des révoltés. Ils prêtèrent foi aux propos enthousiastes de ceux qui, jugeant superficiellement, sous l'empire de leur secret désir de libération, affirmaient qu'à la seule vue de la flottille russe les Grecs, par milliers, se jetteraient sur les armes. Les Russes avaient espéré en particulier que les Magniotes allaient s'emparer des forteresses turques, mais leurs espérances furent réduites à néant. Les Magniotes étaient des braves, des combattants intrépides, mais on ne pouvait les rompre à la discipline et à l'art de la tactique militaire. Ils ne cachaient pas leur mécontentement aux Russes qui essayèrent de les discipliner⁸⁰, ni leur profond manque de confiance parce qu'ils n'avaient pas amené les forces qu'ils avaient promises. Certes, les résultats auraient été tout autres si les Russes avaient dès leur arrivée débarqué des forces puissantes et des armes et munitions en quantité suffisante.

Les Grecs furent taxés de lâcheté, qualifiés de descendants indignes de leurs glorieux ancêtres. Cette accusation n'est pas valable. Le fait est que l'expédition et la révolte avaient été mal préparées et organisées. Si les paroles s'étaient traduites en faits, s'il avait existé une armée bien équipée et disciplinée ainsi qu'un plan d'action coordonné, les résultats eussent été différents. Les Grecs se soulevèrent, désireux qu'ils étaient depuis toujours de combattre pour leur indépendance, mais que pouvait-on faire sans organisation, sans plan d'action, sans armes, sans munitions et surtout sans chefs connaissant leur affaire ? Outre cela, il existait aussi des mécontentes dans les rangs du commandement militaire pour la suprématie et pour la gloire, et ces mésintelligences firent bien du tort à la révolte.

Une autre cause de l'échec c'est que les masses exploitées à la fois par les féodaux grecs et les féodaux turcs n'avaient reçu aucune promesse de voir leur sort allégé, ni d'existence meilleure, de sorte que cette couche sociale n'était pas animée du feu sacré de la libération.

L'insuccès du mouvement est encore dû à des causes objectives : l'organisation administrative du Péloponnèse. Alors qu'il existait dans les provinces du nord de la Grèce des forces militaires grecques, c'est-à-dire des armatoles grecs, officiellement armés et organisés par les Turcs pour assurer la garde des défilés et la sécurité des provinces — ces armatoles

⁸⁰ Théodore Orlof recommandait aux Magniotes dans l'une de ses lettres la discipline et l'obéissance aux officiers russes. Mais, on le voit, ses recommandations n'eurent pas le résultat escompté et la désobéissance continuait. car dans une autre lettre le même Orlof annonçait qu'il allait envoyer le capitaine Pierre Mavromichalis faire cesser les désordres et pillages des Magniotes, et d'y ajouter, que tous, des capitaines aux simples soldats, seraient punis par Mavromichalis et par Orlof, s'il s'avérait qu'ils avaient commis la moindre faute; voir S. Kougéas, Συμβολή εις την Ιστορίαν τῆς ὑπὸ τοῦς Ὀρλώφ πελοποννησιακῆς ἐπαναστάσεως dans « Πελοποννησιακά », vol. I, 1956, p. 63—64.

avaient plus de pouvoir et d'influence sur les masses que les féodaux et les notables et jouaient dans les mouvements de libération nationale un rôle important —, le Péloponnèse au contraire était privé de forces semblables ou n'en avait qu'un nombre très réduit⁸¹. Dans les régions de plaine, comme c'était le cas du Péloponnèse, les attributions des armatoliks étaient assumées par les spahiliks. Les *kodjabashas* du Péloponnèse pouvaient compter une petite garde de 10 à 15 chrétiens armés, mais ces derniers étaient loin de pouvoir se comparer aux armatoliks qui comptaient chacun 500 hommes. Le fait est que la révolte du Péloponnèse fut préparée par les féodaux et que les armatoles n'agirent ni pendant sa préparation ni pendant le déroulement des luttes.

Les revers des Russes dans le Péloponnèse furent amplement commentés en Europe. Il résulte toutefois d'une lettre d'Orlof que ce dernier fut satisfait de ce qu'il avait réalisé. Son but avait été de produire une diversion et d'attirer de ce côté-là les forces turques. Or, la chose lui avait réussi car les armées de Roumélie et de Thessalie furent sérieusement occupées là-bas. Le 27 juin 1770, Alexis Orlof écrivait : « Après avoir allumé l'incendie partout, nous abandonnâmes le Péloponnèse »⁸².

Catherine II n'a pas laissé un bon souvenir au cœur des Grecs. L'échec de l'expédition et les tragédies qui suivirent à titre de représailles de la part des dominateurs turcs, comme encore le douloureux démenti donné à leurs espérances d'être délivrés à l'aide du « peuple blond » changèrent le couraut d'opinion à l'égard de la tsarine de Russie qui avait mis sur pied l'ambitieuse et insensée expédition, derrière laquelle il ne restait plus que du sang et le deuil sur la terre grecque assoiffée de liberté⁸³.

CONSÉQUENCES DE LA RÉVOLTE

Après le retrait des bâtiments russes des eaux du Péloponnèse, les représailles des Turcs aidés par les Albauais commencèrent dans toute la Grèce⁸⁴. « Des districts entiers, observe Eton, furent totalement dépeuplés et ce beau pays est maintenant presque un désert »⁸⁵.

⁸¹ Ianis Vlachoïannis, *Κλέφτες τοῦ Μοριᾶ*, Athènes, 1935, s'évertue à prouver sur des dizaines de pages qu'il n'y a pas d'armatoles ni de kleftes au Péloponnèse.

⁸² C. Palaiologos, *op. cit.*, dans « Παρνασσός », vol. II, 1878, p. 708.

⁸³ P. I. Zepos, *Νομοθετικά προσπάθειαι Αικατεόινης τῆς Μεγάλης καὶ σύγχρονοι πόθοι ἑλληνικοί*, dans *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας βυζαντινῶν Σπουδῶν*, XXIII, 1953, p. 593.

⁸⁴ Les représailles turques contre les Grecs, les Arméniens et les Juifs se manifestèrent aussi à Constantinople et continuèrent pendant toute la guerre. On tua en pleine rue; des maisons étaient pillées et des quartiers entiers incendiés et dévastés. Voir Ath. Comnène *Ypsilantis, Τὰ μετὰ τὴν ἄλωσιν*, Constantinople, 1850, p.498.

⁸⁵ William Eton, *op. cit.*, vol. II, Paris, 1801, p. 87.

L'Épire, la Thessalie, la Grèce du centre furent pillés et ravagés. Moschopolis, ce centre commercial si connu, fut dévasté. La ville d'Arta et toutes les plaines d'alentour connurent le même sort. Les représailles atteignirent aussi les contrées qui n'avaient pas participé au mouvement. Mais la partie de la Grèce qui eut le plus à souffrir fut le Péloponnèse, car, comme c'était un territoire plus riche, on y trouva de quoi piller à cœur joie. Venus étouffer la révolte, ils ruinèrent complètement cette province fertile et florissante⁸⁶. Les milliers d'Albanais⁸⁷ laissaient derrière eux, partout où ils passaient, la désolation⁸⁸. Bien des Grecs gagnèrent durant la guerre la montagne, d'autres se réfugièrent ailleurs. Le nombre de ceux réduits en esclavage et vendus en Roumélie ou en Afrique s'élevait à 20 000⁸⁹, celui des morts à 40 000⁹⁰. Rien qu'à Larissa 3 000 habitants de la ville de Trikala furent mis à mort par suite d'une fourberie⁹¹. A la suite de ces ravages, la population du Péloponnèse qui comptait 200 000 âmes à l'époque, fut réduite de moitié. On agita alors la question de remplacer la population grecque, sous prétexte qu'elle s'était révoltée et montrée rebelle, par des Asiatiques. Mais le grand drogman Alexandre Ypsilanti et le drogman de la flotte, Nicolas Mavroyéni, étouffèrent ces plans par leurs interventions⁹².

⁸⁶ Comme ils n'étaient pas payés pour leur participation à la guerre, les Albanais demandèrent la permission de piller les vaincus. On la leur donna. Aussi les ravages s'exerçaient-ils sans aucune restriction (A. L. Castellan, *Lettres sur la Morée*, Paris, 1808, 2^e partie, p. 67). Leurs vagues se renouvelaient incessamment. Tandis que les uns s'en retournaient dans leur pays chargés de butins et d'esclaves, d'autres venaient prendre leur place. Après avoir fait main basse sur tous les biens trouvés dans les maisons des chrétiens, ils se mirent à piller aussi les Turcs, sous prétexte qu'ils cachaient l'avoit des chrétiens (Castellan, *op. cit.*, p. 70).

⁸⁷ On ignore le nombre exact des Albanais. Aux dires de certains historiens, ils étaient 18 000 ; mais d'autres parlent de 50 000 (voir M. Sakelarios, *Ἡ Πελοπόννησος κατὰ τὴν δευτέραν τουρκοκρατίαν (1715—1821)*, Athènes, 1939, p. 193. Nikitaras, dans ses mémoires, a élevé le chiffre à 40 000 et Ambroise Phrantzès à 60 000 (voir N. Bées, *Νικήτα Σταματελοπούλου ἡ Νικήταρ ἄπομνημονεϊματα*, dans « *Ἑλληνικά* », vol. III, 1930, p. 177 et 502 ; Const. Sathas, *Τουρκοκρατουμένη Ἑλλάς*, Athènes, 1809, p. 526 et I. Vlachoiannis, *Κλέφτες τοῦ Μοριᾶ*, Athènes, 1935, p. 79, qui parle de 30 000). Selon d'autres sources ils auraient été 150 000 ; voir André Oțetea, *Contributions à la question d'Orient*, Bucarest, 1930, p. 50.

⁸⁸ Sur les dévastations commises par les Albanais voir E. Protopsaltis, *Ἡ ἐπαναστατικὴ κίνησις τῶν Ἑλλήνων κατὰ τὴν δευτέραν ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' ρωσοτουρκικὸν πόλεμον (1787—1792)*, Athènes, 1959, p. 38—41 et C. D. Raffanel, *Histoire des Grecs modernes*, Paris, 1825, p. 209—210.

⁸⁹ Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, 2^e édition, vol. IV, Paris, 1826, p. 335. Panayotis Papatzonis élève le nombre des individus emmenés en esclavage à 30 000. Voir *Ἀπομνημονεϊματα ἀπὸ τῶν γρόνων τῆς τουρκοκρατίας μέχρι τῆς βασιλείας Γεωργίου Α'*, édition Em. G. Protopsaltis, Athènes, 1960, p. 28—29.

⁹⁰ M. Sakelarios, *op. cit.*, p. 199.

⁹¹ C. Koumas, *Ἱστορίαι τῶν ἀνθρῶπιων πράξεων*, vol. X, Vienne, 1831, p. 382—383 ; cf. aussi « *Νέος Ἑλληνομνίμων* », vol. VII, 1910, p. 339 ; Takis Kandiloros, *op. cit.*, p. 88.

⁹² Takis Kondiloros, *Ἡ Φιλικὴ Ἐταιρεία*, Athènes, 1926, p. 41.

Ces ravages inspirèrent la muse populaire. On conserve encore maintes chansons dont la plus belle est celle qui déplore les souffrances du Péloponnèse :

Τὰ παλληκάρια τοῦ Μοριᾶ κ'οἱ ἄμορφες τῆς Πάτρας
ποτές δὲν καταδέχονταν πεζοὶ νὰ περπατήσουν
καὶ τώρα πῶς κατάντησαν σκλάβοι στοὺς Ἀρβανίτας ⁹³ !

Les abus des Albanais continuèrent même après la conclusion de la paix de 1774, au grand détriment, du reste, du régime turc. En premier lieu le nombre de la population fut réduit et, conséquemment, les revenus, que le trésor ottoman encaissait des impôts, diminuèrent. Du même coup les féodaux turcs se virent lésés, car ils ne disposaient plus d'assez de travailleurs pour cultiver leurs domaines. Outre cela, les Albanais constituaient « un Etat dans l'Etat ». Ils touchaient des impôts aussi bien des Grecs que des Turcs ; ils ne se soumettaient pas aux ordres de la Porte ; les autorités locales n'osaient point intervenir. Bien plus, ils avaient même la prétention de recevoir leur solde ⁹⁴. Tant que la guerre dura, on ne put prendre des mesures à leur égard, mais la paix une fois conclue, la Porte intervint énergiquement. Elle envoya une armée et une flotte au Péloponnèse et demanda aussi l'aide des Grecs ainsi que celui des kleftes. Elle permit la formation de petites troupes armées formées de Grecs qui combattaient les pillards albanais. C'était la première fois qu'il était permis aux Grecs de porter des armes et de tuer des Musulmans ⁹⁵. Il était dit dans l'ordre donné par la Porte : « Nous vous ordonnons de tuer sans appréhension les rebelles [c'est-à-dire les Albanais]. Tous leurs biens sont à vous. Apportez-nous seulement leurs têtes et nous vous pardonnerons tout ce que vous aurez fait » ⁹⁶.

⁹³ N. Politis, *Ἐκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ*, Athènes, 1925, p. 6 ; cf. aussi D. Petropoulos, *Ἱστορικὰ δημοτικὰ τραγούδια τῆς Πελοποννήσου* dans « *Πελοποννησιακά* », vol. I, 1956, p. 191. D'autres chants populaires décrivent la façon dont furent chassés les Albanais devenus dangereux pour la domination turque, *ibidem*, p. 192-193. Un témoin oculaire, Jean Manthos, qui avait été fait esclave avec ses quatre enfants, mais qui réussit à s'évader au moment où les Turcs allaient l'exécuter, raconta en vers les événements du Péloponnèse. Voir Jean Manthos, *Ἱστορία περὶ τῆς συμφορᾶς καὶ σκλαβείας τοῦ Μωρέως καὶ στιχολογία πολλῶν ἄλλων ὑποθήσεων*, Venise, 1788.

⁹⁴ I. Kordatos, *op. cit.*, vol. I, p. 242.

⁹⁵ Voir Dimitrios Tzopotos, *Ἡ Θεταλομαγνησία (Πήλιον) καὶ τὸ φρούριον τοῦ Βίλου κατὰ τὴν ἐπανάστασιν τοῦ 1821*, dans « *Θεσσαλικὰ Χρονικά* », vol. I, 1930, p. 25-26.

⁹⁶ I. Philémon, *Δοκίμιον περὶ τῆς Φιλικῆς Ἐταιρίας*, Nauplie, 1834, p. 82. Les armatoles grecs, convaincus d'accomplir un acte patriotique en délivrant leur patrie des Albanais, s'allièrent à la Porte et c'est ainsi que plusieurs milliers d'entre eux combattirent aux côtés des Turcs. Voir Théodore Blancard, *Les Mavroyéni*, p. 52.

Comme les Albanais écumaient la Méditerranée, la Porte permit d'armer les bateaux de commerce grecs avec de petits canons destinés à en assurer la sécurité et la protection⁹⁷. C'est ainsi que les Albanais furent chassés ou anéantis et que le Péloponnèse échappa au danger qui dura neuf ans, jusqu'en 1779⁹⁸. Les incursions albanaises en Morée auraient peut-être cessé plus vite, si elles n'avaient pas été encouragées par Ali Pasha, l'ancien vali de Morée, puis de l'Eubée, qui applaudissait en cachette aux résultats de ses sombres machinations⁹⁹.

VICTOIRE DE LA FLOTTE RUSSE EN MER ÉGÉE

En quittant les côtes du Péloponnèse pour faire voile vers la mer Egée, Alexis Orlof avait arrêté le plan d'envoyer ses émissaires¹⁰⁰ soulever les habitants d'Athènes et de la Chalcidique, ainsi que les insulaires. Mais ses agents furent partout reçus fraîchement. Il y avait deux motifs à cela. Tout d'abord, l'insuccès essuyé dans le Péloponnèse avait découragé les autres Grecs ; ensuite, nombre d'habitants des Cyclades étant catholiques, détestaient les orthodoxes et, par conséquent, les Russes également. La grande hostilité qui séparait les notabilités catholiques et orthodoxes de ces îles les empêchait d'arriver à la moindre entente, que ce fût entre eux

⁹⁷ D. Tzopotis, *op. cit.*, p. 25—26.

⁹⁸ M. Sakelarios, *Ἡ Πελοπόννησος κατὰ τὴν δευτέραν τουρκοκρατίαν 1715—1821*, Athènes, 1939, p. 202—204. Un supplément d'informations sur l'anéantissement des Albanais chez Takis Kandiloros, *Ὁ ἄρματωλισμὸς τῆς Πελοποννήσου*, Athènes, 1924, p. 106—113.

⁹⁹ Théodore Blancard, *op. cit.*, p. 46 ; cf. aussi M. Guboglu, *Catalogul documentelor turcești*, Bucarest, 1960, vol. I, p. 85, où il est question d'un *arz* adressé à la Porte en 1778 par les Moréotes demandant que l'on extirpe les incursions de pillage des bandes albanaises.

¹⁰⁰ L'un de ces agents fut Luigi Sotiris qui était déjà au service d'Alexis Orlof quand ce dernier se trouvait à Navarin. Sotiris fut alors envoyé en Epire avec des proclamations et des munitions afin de soulever les Souliotes et les autres Epirotes. Les armatoles de la province donnèrent par écrit la promesse de se révolter au moment opportun, mais, semblait-il, le retrait de l'escadre russe des eaux du Péloponnèse les fit renoncer au soulèvement. Les démarches de Sotiris sont confirmées par une lettre adressée de Prévéza par les Epirotes à Alexis Orlof le 5 avril 1771. S'étant retiré lui aussi avec la flotte russe, Sotiris fut alors utilisé à porter des proclamations subversives aux habitants des Cyclades. C'est alors encore, tandis que les bâtiments russes se trouvaient à Paros, que Sotiris recruta 800 hommes pour le service de ces derniers. Plus tard, sur l'ordre de l'amiral Spiridof il organisa en 1772 un régiment de Macédoniens qui se distingua au siège de Beyrouth. La paix conclue, Sotiris fut envoyé à Constantinople où, sous la surveillance de Serge Laskarov, il recruta dans la capitale ottomane 300 Grecs qui furent envoyés dans les colonies grecques de Crimée. Ce Luigi Sotiris jouera encore un rôle important dans la seconde guerre russo-turque du règne de Catherine II. On trouvera d'amples détails sur l'activité de cet agent de la Russie tsariste dans l'ouvrage de E. Protopsaltis, *Ἡ ἐπαναστατικὴ κίνησις τῶν Ἑλλήνων κατὰ τὸν δευτερον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' ρωσσοτουρκικὸν πόλεμον, 1787—1792*, Athènes, 1959, p. 59—61 et les documents en annexe des pages 109 et 110.

ou avec les Russes. En même temps, le patriarche de Constantinople envoya, par ordre de la Porte, des encycliques invitant la masse des croyants à demeurer fidèles à l'Empire ottoman ¹⁰¹. Orlof ne se laissa pas décourager par la passivité des insulaires. Il était convaincu que, s'il remportait une victoire navale sur la flotte turque, il ranimerait le courage et l'enthousiasme des Grecs. La fameuse bataille de Tchesmé, où la flotte turque tout entière fut incendiée et coulée ¹⁰², fit une grande impression en Occident et Catherine sut mettre cela à profit pour exercer une pression psychologique non seulement sur les Turcs, mais aussi sur les États européens qui menaient une politique proturque. « Toute l'Europe fut surprise et alarmée quand elle vit pour la première fois le pavillon russe flotter parmi les îles de l'Archipel à la poursuite des Turcs » ¹⁰³. A titre de récompense pour la victoire navale remportée en Méditerranée, Catherine II avança en grade les commandants de l'expédition, les décora et leur accorda aussi une importante satisfaction matérielle. Alexis Orlof reçut 100 000 roubles et des villages dont les habitants totalisaient 10 000 âmes. Théodore Orlof se vit gratifié d'une somme de 50 000 roubles ; l'amiral Spiridof reçut un domaine et 2500 paysans et l'amiral Greig, alors simple officier, 12000 roubles ¹⁰⁴.

¹⁰¹ I. Kordatos, *op. cit.*, p. 253. Par ailleurs, l'ex-patriarche Séraphim II, exilé au Mont Athos sous prétexte d'être philo-russe, s'en échappa et s'en alla avec la flotte russe où il fut accueilli avec le plus grand respect. Il écrivit à plusieurs reprises aux évêques afin de les inciter à travailler pour le soulèvement. L'activité subversive de l'ancien patriarche compromit le patriarche œcuménique Théodose, qui, afin de conjurer le péril qui le menaçait, caractérisa Séraphim comme un « fauteur de troubles » et un « révolté » et l'anathématisa pour sauver ainsi sa propre vie (I. Kordatos, *op. cit.*, p. 255—256). La guerre terminée, Séraphim gagna la Russie où il fut reçu avec honneur par la tsarine. Il y mourut en 1779 et fut enseveli près de Poltava, à côté du tombeau de l'ancien patriarche de Constantinople Athanase Patélaros (voir Polycarpe Sinadinos, 'Ο Παλαιῶν Πατρῶν Παρθένιος καὶ ὁ πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως Σεραφείμ Β', dans 'Ηπειρωτικά Χρονικά », V^e année, 1930, p. 159—160).

¹⁰² A titre de représailles pour les pertes navales, firent suite les massacres de Smyrne, qui auraient eu de plus amples proportions si Alexis Orlof n'avait fait savoir aux autorités turques de la ville qu'il mettrait à mort tous les prisonniers turcs qui se trouvaient sur ses vaisseaux si on ne mettait un terme à ces horreurs et si la population innocente et pacifique n'était défendue (voir Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 337—341). Le gouverneur de Smyrne, afin d'empêcher l'accès du port aux vaisseaux russes, fit couler quatre bâtiments chargés de pierres à l'entrée du goulet (Chénier, *Révolution de l'empire ottoman*, Paris, 1789, p. 207) et menaça de tuer d'abord les consuls des Puissances étrangères si l'escadre russe pénétrait dans la rade de Smyrne. Epouvantés, ces derniers implorèrent par lettre Alexis Orlof d'éviter qu'ils ne fussent massacrés. Voir *Cronica stolnicului Dumitrache*, éditeur V. A. Urechia, dans « Analele Acad. Rom. », Sect. Ist., 2^e série, vol. X, 1889, p. 386—388, où sont publiées la lettre des consuls à Orlof et la réponse de ce dernier.

¹⁰³ André Oțetea, *Contribution à la Question d'Orient*, p. 50—51. Pour les diverses machinations de la diplomatie européenne pendant la guerre russo-turque et surtout après la bataille de Tchesmé, voir Alexandre Stourdza, *L'Europe orientale*, Paris, 1913, p. 228—231.

¹⁰⁴ *La Chronique du stolnic Dumitrache*, p. 388—389 et Ath. Comnène Ypsilantis, *op. cit.*, p. 486.

Les habitants des îles qui, nous l'avons noté précédemment, s'étaient, au début, montrés fort réservés, envoyèrent après la victoire de Tchesmé leurs représentants féliciter Orlof. L'enthousiasme se remit à saisir les Grecs. La muse populaire célébra le triomphe russe avec plusieurs poésies¹⁰⁵. De nombreux bateaux grecs collaboraient avec la flotte russe qu'ils approvisionnaient. Les Turcs capturèrent même quelques vaisseaux de l'île de Psara qui s'étaient joints aux Russes¹⁰⁶.

Après la bataille de Tchesmé, la flotte russe commandée par Spiridof passa l'hiver de 1770—1771 dans les eaux de l'île de Paros¹⁰⁷ d'où elle déclencha l'attaque pour occuper, au commencement de l'année 1771, toutes les îles des Cyclades¹⁰⁸. C'est alors que l'amiral Spiridof ordonna à tous les habitants des îles de la mer Egée de jurer fidélité et obéissance à Catherine II et il semble bien que toutes ces îles, et notamment Psara¹⁰⁹, prêtèrent leur appui aux Russes. Ces derniers maintenaient dans les îles délivrées par eux le système administratif et fiscal existant, lequel était extrêmement accablant¹¹⁰.

En dehors de leurs victoires sur mer les Russes en remportèrent d'autres aussi sur terre. S'ils avaient essuyé un échec au Péloponnèse pour les motifs que nous avons exposés plus haut, en revanche sur d'autres théâtres d'opération leurs armes se couvrirent de gloire. Leurs armées victorieuses arrivèrent à Silistra et se préparaient à pousser en direction de Constantinople¹¹¹. Les Turcs n'étaient plus en état d'opposer une résis-

¹⁰⁵ A. C. Bakaloropoulos, *Αί έν έτει 1770 ναυμαχίαι μεταξύ ρωσσιου και τουρκιου στόλου εις την λακωνή ποιήσιν*, dans «*Ελληνικά*», vol. XI, 1939, p. 109—114.

¹⁰⁶ Voir I. Vasdravelis, *Ιστορικά άρχεία Μακεδονίας. Α' Άρχεϊον Θεσσαλονίκης, 1695—1912*, Salonique, 1952, p. 274, doc. 201 et p. 277—278, doc. 203.

¹⁰⁷ L'Écossais Elphinston, qui accompagnait la flotte russe, proposa de pousser jusqu'à Constantinople et d'y asséner un coup pour mettre fin à la guerre. Mais Orlof s'y opposa. Néanmoins, c'est lui qui pénétra avec son escadre dans les Dardanelles, mais voyant que le reste des vaisseaux russes ne le suivait pas, il rebroussa chemin. Voir C. D. Raffanel, *Histoire des Grecs modernes*, Paris, 1825, p. 214.

¹⁰⁸ N. Bées, *Νικήτα Σταματελοπούλου η Νικήταρα άπομνημονεύματα*, dans «*Ελληνικά*», vol. III, 1930, p. 181. Les îles occupées par les Russes dans la mer Egée étaient au nombre de 18 (Const. Sathas, *op. cit.*, p. 523). Détails sur l'activité de la flotte russe dans la mer Méditerranée dans quelques documents turcs des archives de Salonique (I. Vasdravelis, *op. cit.*, p. 273—274, doc. 200 et p. 278, doc. 204).

¹⁰⁹ Théodore Blancard, *Les Mavroyéni*, p. 41.

¹¹⁰ L'île de Mytilène dut verser à elle seule 150 000 piastres. Un contemporain écrivit alors que si l'île tout entière avait été vendue, on n'aurait pu encaisser pareille somme (I. Kordatos, *op. cit.*, p. 257). Pour plus de détails sur l'administration russe dans les Cyclades voir Michel Malandrachis, *Νησιωτικά Χρονικά*, dans «*Ελληνικά*», vol. X, 1938, p. 76—77 et C. Stephanos, *Άνέκδοτα έγγραφα προς τους κατοίκους των Κυκλάδων άποσταλέντα επί της κατοχής αυτών υπό των Ρωσσαν*, dans «*Αθήναιον*», vol. VI, 1877, p. 203—243; cf. aussi A. Sigalas, *Έπιστολή Παύλου Νεστεράφ προς τους κατοίκους της Σύρου, 1 Αύγουστου 1772*, dans «*Ελληνικά*», vol. I, 1928, p. 138—143.

¹¹¹ On trouvera d'abondantes informations sur le déroulement des opérations dans les Principautés Roumaines dans Hurmuzaki, *Documents*, vol. IX/2.

tance. Acculés au péril imminent de voir s'écrouler leur empire, ils décidèrent de conclure la paix. Bien que victorieuse, Catherine accepta très volontiers cette proposition, car les événements internes — la révolte des Cosaques sous la conduite d'Emilien Pougatchev — inquiétaient fort la tsarine et son gouvernement ¹¹². C'est ainsi que fut conclu en 1774 le célèbre traité de Kütchuk-Kaïnardji. Malgré les revers du Péloponnèse, lequel n'avait été pour les Russes qu'une simple diversion, la guerre de 1768—1774 couvrit la Russie de gloire et prouva au monde entier et notamment aux alliés et aux soutiens de l'Empire ottoman, que l'empire féodal des sultans était en décomposition et qu'une nouvelle puissance allait imposer sa volonté.

La victoire russe donna beaucoup à penser aux grandes puissances européennes, France, Autriche ¹¹³ et Angleterre. En effet, si la Russie étendit très peu son territoire ¹¹⁴, du moins ce traité lui donna-t-il beaucoup économiquement et moralement parlant. Conformément à ses clauses, la Russie obtint pour sa flotte de commerce la liberté de circulation dans la mer Noire et la mer Méditerranée et elle était reconnue comme la protectrice des chrétiens de l'Empire ottoman. Cette dernière clause donnait aux Russes le droit et la possibilité de s'immiscer, en défendant les intérêts chrétiens, dans les questions internes de l'Etat turc et les peuples chrétiens de l'Empire ottoman en appelaient souvent à l'intervention du gouvernement russe en leur faveur. Par le traité de Kütchuk-Kaïnardji, les consuls russes obtinrent davantage de droits dans l'Empire ottoman et y exerçaient une sorte de pouvoir dictatorial. Ils arrachèrent plus d'une fois des Grecs à la vengeance de leurs maîtres turcs sous prétexte qu'ils étaient les sujets du tsar ou à son service ¹¹⁵.

¹¹² *Istoria U.R.S.S. sub redacția A. M. Pancratova*, vol. II, p. 69—75.

¹¹³ Le 13 août 1774 l'ambassadeur d'Autriche à Constantinople, Thugut, écrivait à son gouvernement que l'écroulement de l'Empire ottoman « aurait été indigne de la moindre sympathie, si malheureusement sa chute n'eût été censée apporter de graves malheurs aux autres ». Voir Constantin Papanigopoulos, *Αί περί λύσεως του άνατολικού ζητήματος ιστορικά προθεσμία*, dans « Πανασσός », vol. VIII, 1884, p. 9. De son côté, Marie-Thérèse écrivait le 31 juillet 1777 au représentant de l'Autriche à Paris : « Le partage de l'Etat ottoman sera la plus nuisible des actions. Que gagnerions-nous si nous étendions notre suzeraineté même jusqu'aux murailles de Constantinople ? Des régions malsaines, non cultivées, dépourvues d'habitants ou habitées par des Grecs en qui nous ne pouvons avoir la moindre confiance. En un mot, des territoires qui ne nous rendront pas plus forts, mais qui affaibliront la puissance de l'Empire ». Voir le même, *op. cit.*, p. 9.

¹¹⁴ Le traité de Kütchuk-Kaïnardji proclama l'indépendance du khanat de Crimée et accorda à la Russie quelques places fortes : Kertch, Enikale, Kimburn, ainsi que le territoire d'entre le Bug et le Dnieper (voir *Histoire de la diplomatie*, trad. roumaine du russe, vol. I, Bucarest, 1962, p. 317).

¹¹⁵ Adamantios Koray, « Ὑπόμνημα περί τῆς παρούσης καταστάσεως τοῦ πολιτισμοῦ ἐν Ἑλλάδι », dans D. Thérianos, « Ἀδαμάντιος Κοραΐς », vol. III, Trieste, 1889, p. νη'.

Conformément aux stipulations de ce traité, les prisonniers devaient être rendus, mais ceux qui avaient été faits par les Turcs avaient été vendus comme esclaves et dispersés à travers tout l'Empire ottoman. Leur rassemblement se heurtait à maintes difficultés, car la Porte donnait 100 piastres par esclave, alors que leurs maîtres les avaient achetés bien plus cher ¹¹⁶. La paix conclue, la flotte russe regagna ses ports par Gibraltar, mais une frégate suivie de quelques vaisseaux de moindre importance passa triomphalement devant les quais de Constantinople pour entrer dans la mer Noire, appliquant de la sorte l'article du traité qui prévoyait la liberté de passage à travers les détroits pour les navires russes, triomphe suprême de la Russie ¹¹⁷.

PRÉVISIONS DU TRAITÉ DE KÛTCHUK-KAINARDJI À L'ÉGARD DES GRECS

Les Grecs souffrirent durement pendant cette guerre et leur rêve de libération ne fut pas exaucé. Mais ils tirèrent du traité de paix d'importants avantages. Comme le dit Gervinus, par ce traité « les Grecs obtinrent les avantages les plus extraordinaires pour le présent et les promesses les plus brillantes pour l'avenir » ¹¹⁸. En effet ils gagnèrent beaucoup en raison du droit de navigation commerciale que la Russie avait obtenu en mer Noire et dans la Méditerranée. En fait, ce commerce était entre les mains des Grecs et les transports s'effectuaient sur des bâtiments grecs portant pavillon russe. Jusqu'à la paix de KÛtchuk-Kainardji les audacieux Hydriotes transportaient illicitement les marchandises ¹¹⁹, mais maintenant que la paix était revenue, ils allaient le faire officiellement sous la protection de la Russie. Les consuls russes s'installent dans les plus importants centres commerciaux de la Grèce subjuguée ; Salonique est l'un de ces derniers et elle se livre, grâce aux marchands grecs, à un commerce très étendu ¹²⁰.

Pendant la Révolution française, quand la flotte française était inactive, le commerce des céréales prit un grand développement dans les trois îles grecques de Hydra, Psara et Spetsai. Les Grecs manifestèrent une telle supériorité sur leurs concurrents étrangers qu'ils ruinèrent en dix ans par leur activité éprouvée plusieurs maisons de commerce d'Orient et s'arrogèrent les principales places dans le commerce méditerranéen. Outre

¹¹⁶ Chénier, *op. cit.*, p. 230.

¹¹⁷ *Ibidem*, p. 228. De nombreux détails sur les actions russes en Méditerranée dans Rulhière, *Histoire de l'anarchie de Pologne*, vol. III, Paris, 1807, p. 293—469.

¹¹⁸ G. G. Gervinus, *Insurrection et régénération de la Grèce*, vol. I, Paris, 1863, p. 38.

¹¹⁹ *Ibidem*, vol. I, p. 97—98.

¹²⁰ N. Svoronos, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, Paris, 1956, p. 186.

qu'ils naviguaient sous pavillon russe, les Grecs recevaient des consuls russes des patentes et des brevets leur accordant la qualité de sùjets russes ; ils jouissaient donc de la protection spéciale de la Russie. Le sultan Sélim III, désireux de freiner la chose, permit aux Grecs d'entrer dans l'association des marchands européens, et de se prévaloir de la sorte eux aussi des privilèges accordés à tous les sujets étrangers établis en Turquie ¹²¹. Par le traité de 1774 la Russie obtint pour les Grecs qui avaient participé à la guerre l'amnistie et le libre exercice de leur culte. Les îles qui étaient restées durant deux années sous l'occupation russe n'acquitteraient aucun impôt pendant deux ans à compter de leur retour à l'Empire ottoman ¹²², compte tenu des lourdes pertes qu'elles avaient essuyées du fait des hostilités. Enfin, la Russie obtint pour les Grecs du Péloponnèse et des îles le droit à l'émigration. Par cette dernière clause les Grecs gagnèrent beaucoup, mais de son côté le gouvernement russe poursuivait l'idée de coloniser le sud de la Russie, faiblement peuplé ¹²³. Pour les personnes désireuses d'émigrer il y avait une clause qui stipulait qu'elles avaient le droit de vendre leur fortune mobilière et immobilière sans la moindre restriction ¹²⁴. Mais de tout ce qui avait été promis on ne respecta presque rien. Les persécutions contre le clergé et la population à Constantinople, à Smyrne, en Epire, en Acarnanie, en Thessalie, dans le centre de la Grèce, au Péloponnèse et dans les îles redoublèrent de violence. Une fiscalité excessive, des vexations, des meurtres et l'esclavage continuèrent bien des années après la conclusion de la paix ¹²⁵.

Désillusionnés de se voir encore sous la suzeraineté turque après la paix de Kütchuk-Kaïnardji ¹²⁶, découragés par la ruine de leurs rêves, les

¹²¹ G. G. Gervinus, *op. cit.*, vol. I, p. 98. Afin de mettre à la disposition des marchands grecs un manuel d'orientation, on traduisit alors du français le code du commerce et l'on dressa des cartes maritimes, *op. cit.*, vol. I, p. 108.

¹²² On le voit, cette clause aussi, tout comme les autres, ne fut pas observée, car en 1775 les insulaires se plaignirent aux Russes que le drogman de la flotte, Mavroyéni, avait empêché par firman 60 bourses. Sur les instances de l'ambassadeur russe à la Porte, on accorda une année supplémentaire d'exemption d'impôts et les 60 bourses furent restituées. Voir Ath. Comnène Ypsilantis, *op. cit.*, p. 549.

¹²³ Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 299.

¹²⁴ Ath. Comnène Ypsilantis, *op. cit.*, p. 532.

¹²⁵ E. Protopsaltis, 'Η επαναστατική κίνησις τῶν Ἑλλήνων κατὰ τὸν δεύτερον ἐπὶ Ἀκατερίνης Β' ρωσσοτουρκικὸν πόλεμον, 1787—1792, Athènes, 1959, p. 37.

¹²⁶ Leurs déceptions se reflètent dans la poésie populaire intitulée Τῆς Ροίμελης τὸ τραγούδι. Voir E. Legrand, *Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néohellénique*, n° 8, Paris, 1870, p. 15, republié dans *Recueil de chansons populaires grecques publiées pour la première fois par E. Legrand*, dans la série *Collection de monuments...*, Nouvelle série, n° 1, Paris, 1874, n° 62. Pour une autre poésie populaire exprimant de façon encore plus suggestive l'amertume des Grecs, dans I. Kordatos, *Ἱστορία τῆς νεώτερης Ἑλλάδος*, vol. I, Athènes, 1957, p. 480.

Grecs profitèrent du droit d'émigrer que la puissance protectrice des chrétiens avait obtenu pour eux et ils quittèrent leur patrie par milliers, abandonnant, le cœur serré, les lieux de leur naissance ¹²⁷.

L'émigration avait du reste débuté lorsque la flotte russe s'était retirée des eaux du Péloponnèse. A cette occasion les frères Orlof furent accompagnés par les chefs de la révolte, tels le métropolite de Monembasie et de Calamata ¹²⁸, les évêques de Coron, de Méthone et de Patras, ainsi que Bénakis, Mélétaakis, Papazolis, Etienne Mavromichalis ¹²⁹ et d'autres ¹³⁰. De même, des milliers d'infortunés partirent aussi pour se soustraire à la furie des Albanais. En 1776 plus de 12 000 Grecs se rendirent en Italie et 80 000 familles en Autriche ¹³¹. Un grand nombre gagnèrent les Principautés Roumaines ou se réfugièrent en Pologne, mais surtout en Russie, où ils étaient même transportés sur des vaisseaux russes ¹³². La Russie encourageait et même incitait l'émigration des chrétiens de l'Empire ottoman dans ses provinces, afin de coloniser ses immenses territoires faiblement peuplés, ainsi que pour montrer au monde entier que son régime était préférable à celui de la Turquie. Le gouvernement russe fit bon accueil aux réfugiés et leur accorda une aide effective. On leur construisit, aux frais de l'Etat, des maisons et des églises. On leur donna des terres arin de reprendre leur activité et on leur accorda une dispense d'impôts. Les colons grecs avaient la permission de commercer à travers toute la Russie et, comme ils étaient extrêmement nombreux on créa aussi un tribunal grec pour trancher leurs différends ¹³³. Maints

¹²⁷ Les souffrances que les Grecs endurent de la part des féodaux turcs étaient tellement accablantes que si leurs lieux de naissance ne les avaient pas retenus, la Grèce tout entière serait restée sans habitants. Rigas Velestinlis dit de sa ville natale de Veletin que les meurtres injustes commis sur les Grecs l'auraient complètement vidée, si ses beautés naturelles ne les avaient déterminés à tout souffrir pourvu qu'il mourussent là où étaient enterrés leurs ancêtres. Voir L. Vranousis, *Ρήγας Βελεστινλής*, Athènes, 1957, p. 13—14.

¹²⁸ Voir Athénagoras, métropolite de Paramythie et de Philates, *Ἡ μητρόπολις Μονεμβασίας*, dans « *Θεολογία* », vol. VIII, 1930, p. 248.

¹²⁹ Mavromichalis, s'établit à Kertch avec d'autres de ses compatriotes. En 1774 il commandait un régiment de l'armée russe. Il existe des autographes de lui au Musée d'Odessa, ville dont en 1812 il était le préfet. Voir S. Kougéas, *Συμβολαί εις τὴν ἱστορίαν τῆς ὑπὸ τοῦ Ὁρλώφ πελοποννησιακῆς ἐπαναστάσεως*, dans « *Πελοποννησιακά* », vol. I, 1956, p. 67 et 76.

¹³⁰ Avant leur révolte, les Grecs étaient distribués en deux catégories, l'une active et l'autre passive. De la première faisaient partie les armatoles et les kleftes qui opposaient constamment une active résistance au despotisme féodal turc. La seconde catégorie comprenait les autres couches de la société qui étaient désireuses de liberté, mais jugeaient la chose impossible. Les événements de 1769 firent se joindre aux armatoles et aux kleftes aussi bien le clergé que les hommes politiques; voir I. Philémon, *op. cit.*, *Δοκίμιον*, p. 125.

¹³¹ Daniel Philippide, *Γεωγραφία νεωτερικῆ*, vol. I, Vienne, 1791, p. 136.

¹³² Ath. Commène Ypsilantis, *op. cit.*, p. 546—547. Le 3 août 1775 l'internonce Thugut rapporta que neuf vaisseaux de commerce russes avaient transporté de 3000 à 4000 émigrants grecs en Russie. Voir Hurmuzaki, *Documents*, vol. VII, p. 196, doc. CXIV.

¹³³ I. Kordatos, *op. cit.*, vol. I, p. 259. Voir aussi Emil Vrtosu, *Despre corpul de voluntari elini creat la București în 1807*, dans « *Studii și materiale de istorie medie* », V, 1962,

Grecs émigrés occupèrent des fonctions dans l'armée et la diplomatie russes et ils étaient notamment nommés consuls russes dans le bassin de la Méditerranée ¹³⁴.

Bien que les Grecs se fussent révoltés pour secouer le joug de la domination ottomane; un grand nombre d'entre eux, chose tout à fait paradoxale, se réfugièrent également en Asie Mineure où les avaient attirés des facilités alléchantes. Les agas de l'Anatolie qui avaient besoin de bras pour l'agriculture, s'offrirent, tout comme en Russie, de leur bâtir des églises et des maisons, et même des villages grecs bénéficiant d'exemption fiscale pour un laps de temps de 10 années. Dans ces conditions, des travailleurs agricoles s'installèrent dans les villages tandis que des marchands s'installèrent dans les villes qui représentaient des centres commerciaux ¹³⁵.

On ne saurait dire des sacrifices des années 1768—1774 qu'ils furent vains. L'exemple de ceux qui tombèrent sera suivi par leurs enfants et leurs petits-enfants qui, au début du siècle suivant, réussiront à voir de leurs yeux, au bout de près de dix ans de luttes héroïques, la Grèce libre et indépendante. Et l'espoir en l'aide russe ne disparut pas non plus, en dépit de l'échec péloponnésien. Durant la domination turque, la Russie fut la protectrice principale et la plus efficace des Grecs. C'est à la protection russe qu'est dû le développement colossal de la navigation grecque. Les bâtiments des îles grecques qui sillonnaient les mers en arborant le pavillon russe rendirent deux services insignes à la lutte de libération, car ils assurèrent la prospérité économique et une flotte de guerre qui soutint la révolution de 1821. Outre cela, des centaines de Grecs fréquentaient les écoles militaires russes ou s'organisaient en régiments spéciaux du genre de ceux du temps de Catherine II. C'est surtout de la Russie orthodoxe que les Grecs subjugués tiraient leur force morale. Ils mettaient tous leurs espoirs dans le « peuple blond » et c'est ce qui a affermi leurs cœurs quand éclata la révolution de 1821.

La participation des Grecs à la lutte, tantôt côte à côte avec les Russes et tantôt par leurs propres moyens, pendant la guerre de 1768—1774 ou au cours des guerres russo-turques qui suivirent, est une manifestation, timide encore, de la lutte de libération nationale qui atteindra

p. 546—547, où est publié un acte par lequel Catherine II communiquait à Alexis Orlof les privilèges accordés aux Grecs ayant servi dans la flotte russe. Le document se trouve à Bucarest aux Archives de l'Etat, « Administrative vechi », dossier 2428.

¹³⁴ C. D. Raffanel, *op. cit.*, p. 189 et Takis Kandiloros, *Ἡ Φιλικὴ Ἐταιρεία* 1926, p. 42.

¹³⁵ G. Anghelopoulos-G. Papadopoulou, *Τὰ κατὰ τὸν αἰὸδιμον πατριάρχη Κωνσταντινουπόλεως Γρηγόριον Ε΄*, vol. II, Athènes, 1866, p. 520—521 et Takis Kondiloros, *Γρηγόριος Ε΄*, Athènes, 1921, p. 7.

son point culminant en 1821. Le désir de se libérer n'a jamais manqué aux Grecs. La Russie tsariste avait déjà essayé, avant le règne de Catherine II, comme on l'a vu plus haut, sous le règne de Pierre I^{er} et de la tsarine Anne, de provoquer une insurrection en Grèce. Mais leurs tentatives demeurèrent sans résultat. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle les conditions économiques et sociales du peuple grec ainsi que la situation interne de décomposition de l'Etat féodal turc¹³⁶ offrirent les prémisses nécessaires pour entamer une lutte nationale soutenue. L'esprit combatif des Grecs s'accrut et la révolte du Péloponnèse, les mouvements locaux de plus tard, ainsi que l'insurrection en 1821 du peuple grec tout entier et de partout furent déterminés par les conditions économiques internes et par les causes locales des époques en question.

Le développement du capitalisme grec contribua à la prospérité économique du peuple grec, à celui de la bourgeoisie notamment, au développement de son niveau culturel et à la stimulation de sa conscience nationale. Les appels de Catherine trouvent donc un terrain favorable et prennent racines. Les préoccupations de la société grecque vont s'exacerber jusqu'à ce que soit atteint le but final qu'elle poursuivait.

¹³⁶ F. Engels, caractérisant la situation de l'Empire ottoman en 1760, montre qu'elle représentait « seulement l'enveloppe de la splendeur d'antan. Le meilleur indice de sa décadence croissante était les soulèvements et les révoltes qui avaient commencé dans les rangs des peuples chrétiens subjugués : Slaves, Roumains et Grecs — qui constituaient la majorité de la population de la Péninsule balkanique ». Voir K. Marx — F. Engels, *Œuvres*, éd. russe, vol. XVI, 2^e partie, p. 9, cité par A. Vianu, *Din lupta poporului român pentru scuturarea jugului otoman și cucerirea independenței*, dans « Studii », VI, 1953, 2, p. 65. Dix ans plus tard, en 1770, l'ambassadeur de France à Constantinople présentait comme suit la situation de l'Empire ottoman : « Pour résumer la situation de l'Empire ottoman, on peut le regarder comme le théâtre de la désolation et de la plus complète anarchie... Le peu d'obéissance des Pachas, la faiblesse du gouvernement, l'ignorance des Ministres ont réduit ce vaste corps dans un état déplorable ». Voir Hurmuzaki, *Documente*, Supl. I/1, p. 826.

VASSIL LEVSKI ET L'UNITÉ DES PEUPLES BALKANIQUES

par IVAN OUNDJIEV

Sofia

Nous aurons un drapeau sur lequel sera écrit: République pure et sacrée.

V. Levski aux peuples balkaniques

13.II.1871

Le grand révolutionnaire et démocrate bulgare Vassil Levski est le représentant le plus éclatant de la lutte de libération du peuple bulgare durant la deuxième moitié du XIX^e siècle. Inspiré par un amour illimité envers les masses populaires laborieuses, cruellement spoliées et gémissant sous le joug étranger, ainsi que par l'ardent désir de voir sa Patrie libre et heureuse, édifiée sur les bases d'un régime public juste et parfait, Vassil Levski consacra toute sa vie au mouvement de libération. Il le servit avec un tact et une sagacité incomparables, avec une abnégation sans égal et une volonté de lutte et de combat inépuisable.

Grand tacticien et stratège de la révolution, démocrate révolutionnaire conséquent jusqu'au bout, Vassil Levski contribua grandement à la formation de l'idéologie révolutionnaire et démocratique du mouvement bulgare de libération nationale. Nul autre des dirigeants du mouvement de libération n'avait compris avant lui la grande importance de l'organisation intérieure, personne n'avait jugé à sa juste valeur le rôle que cette organisation devait jouer pour les préparatifs de la révolution nationale, personne avant lui n'avait réussi à la mettre sur pied. Voici pourquoi Levski est grand non pas seulement comme organisateur, stratège et tacticien de la révolution, mais également comme idéologue, qui

libère « le mouvement révolutionnaire de l'influence de l'idéologie bourgeoise libérale, de la direction des milieux d'émigrés oscillant entre la révolution et les accommodements, et l'engage sur la voie de la lutte révolutionnaire résolue, irréductible jusqu'à la victoire, sans tractations avec l'ennemi et indépendamment du secours venu de l'extérieur »¹. Evidemment, pour devenir ce qu'il était, Levski avait traversé les différentes étapes de développement du mouvement de libération nationale, qui mûrissait de jour en jour et se rapprochait de plus en plus de l'idée de l'importance et du rôle exceptionnels de l'organisation révolutionnaire intérieure en tant que levier fondamental de la lutte de libération.

Grand patriote et républicain, Vassil Levski était également un grand réaliste, qui avait une foi illimitée dans les forces et les possibilités du peuple et faisait entièrement dépendre le succès de la révolution de l'organisation, de la discipline et de la préparation systématique générale du peuple. Sous ce rapport il déploya une admirable et incomparable activité, au cours de laquelle il dévoila son grand génie d'organisateur. Il avait établi jusque dans ses plus petits détails le système de l'organisation révolutionnaire et du travail d'organisation, qui trouvèrent leur pleine expression dans le projet de Statut de l'organisation élaboré par lui. Or, ce statut n'est pas seulement un règlement d'organisation, mais également un vaste programme politique, où la pensée publique d'avant la Libération atteint sa plus haute expression.

Levski base l'édification et, par la suite, les réformes de l'organisation révolutionnaire, sur le principe du centralisme démocratique et soumet toute l'organisation à la volonté et à l'intelligence de la collectivité. Le réseau des cellules de l'organisation révolutionnaire dans le pays et dans les conditions du despotisme turc, étonne non seulement par ses lointaines prévisions, mais également par les judicieuses dispositions concrètes du moment.

Aux militants, Levski pose de nouvelles exigences en tenant compte de la nouvelle étape du développement du mouvement de libération : conscience et foi profonde, vigilance révolutionnaire et persévérance, abnégation désintéressée et pureté d'âme, examen et mise à l'épreuve des gens, critique et autocritique dans le travail et les relations mutuelles des militants. Empêché de recevoir une plus vaste instruction, Levski étonne par la profondeur de sa pensée, la portée de ses déductions et la justesse de ses conclusions. Dans de nombreux cas il agit avec la

¹ D. Kossev, *Към история на революционното движение в България през 1867—1871 г.* [Contribution à l'histoire du mouvement révolutionnaire en Bulgarie durant la période 1867—1871], Sofia, 1958, p. 7.

clairvoyance d'un très grand penseur, saisissant et élucidant magistralement les conformités fondamentales du développement public.

Il prend position envers tous les problèmes du mouvement de libération nationale. Ses lettres, où il dévoile ses idées, présentent un très grand intérêt par leur spontanéité, la force de l'expression, la précision et la profondeur de la pensée.

Son exceptionnelle intrépidité, l'habileté avec laquelle il sort indemne des pires dangers, sa modestie naturelle, sa pureté morale, sa grande patience et grandeur d'âme, ainsi que ses prouesses et son sacrifice ont transformé son œuvre en une immortelle légende. Son nom est devenu l'un des symboles les plus purs du peuple bulgare.

Vassil Levski s'est taillé une position exceptionnelle dans la conscience et l'histoire du peuple bulgare dans les conditions de la féodalité et du despotisme turcs en décomposition, de la première moitié du siècle passé, qui présentaient un danger pour l'existence même des masses populaires bulgares.

Pour toute une série de raisons l'ancien système des fiefs sipahis se désagrégeait et cédait la place à la propriété foncière des tchifliks. Cette nouvelle forme de propriété foncière confirmait les droits de propriété privée des fermiers et les paysans furent placés dans la position de métayers des terres des tchifliktchis. La nouvelle forme de propriété foncière apparaît comme « une base convenant à la sauvegarde de l'ancienne superstructure féodale et bureaucratique, en tant que voie de transformation et de réformes de plus longue haleine, conformément aux nouvelles conditions sociales »². Voici pourquoi les tchifliks sont un mélange original de formes économiques féodales, semi-féodales et capitalistes.

Dépourvus de leur terre ou en possédant très peu, accablés par le besoin et la misère, les paysans étaient forcés de travailler la terre des tchifliktchis dans des conditions extrêmement pénibles et asservissantes. Les tchifliktchis donnaient leurs terres à ferme soit contre la moitié du rendement, soit contre une quantité à forfait, sans se soucier de la récolte. Par la suite cette rente féodale en nature fut remplacée par une rente en argent. Or, pour faire face à leurs obligations, les paysans étaient forcés de proposer sur les marchés des quantités toujours plus grandes de leurs

² Str. Dimitrov, *Чифликчийското стопанство през 50-70-те години на XIX в* « Исторически преглед », XI, 1955, 2, p. 5. [L'économie des tchifliks au cours des années 50-70 du XIX^e s.].

Les problèmes agraires des terres bulgares durant les derniers siècles de la domination turque ont fait l'objet de toute une série de travaux des savants bulgares : Jacques Natan, Christo Gandev, D. Kossev, Chr. Christov, Bistra Tzvetkova, etc.

produits, qu'ils vendaient à des prix dérisoires et la misère devenait ainsi leur inséparable compagnon dans la vie.

La condition des salariés travaillant dans les tchifliks n'était guère meilleure. Leur rémunération en espèces était dérisoire et ils étaient tout le temps endettés vis-à-vis de leurs maîtres.

L'existence de quelques producteurs agricoles travaillant pour leur propre compte ne change nullement le tableau général de la paysannerie bulgare. Ces producteurs étaient tellement grevés de diverses sortes d'impôts et si cruellement exploités par l'Etat féodal et par les autorités locales turques, qu'en fait ils n'étaient que des propriétaires fictifs de la terre.

Après la suppression du système de sipahis, l'Etat turc devint l'instrument des intérêts de la classe féodale. L'exploitation implacable et les violences exercées sur la population rurale s'accrurent. Les nombreux impôts, de plus en plus lourds, ainsi que le système spoliateur de leur perception devinrent insupportables. Le paysan n'était plus maître de ce qui lui restait. L'arbitraire et les abus sans fin, les cruelles violences et la féroce oppression, le despotisme barbare et l'absence totale de droits privaient le paysan bulgare de toute perspective d'une vie meilleure et rendaient sa vie extrêmement pénible et précaire. Voici pourquoi le mécontentement des masses paysannes, asservies et inhumainement exploitées, s'orienta vers l'Etat lui-même. La lutte économique devint une lutte politique dirigée vers la suppression de l'Etat féodal turc lui-même.

Les conditions économiques en Turquie et l'extension des villes, due à plusieurs causes, imprimèrent un grand essor au développement des métiers artisanaux. Au début du siècle dernier ils surmontent leur caractère primitif d'industrie domestique pour se développer comme des métiers autonomes à division du travail et à production sans cesse accrues. Les artisans satisfaisaient déjà les besoins non seulement de la petite économie urbaine ou du marché régional, mais également des grands et lointains marchés de l'Empire ottoman. De nombreux artisans travaillaient aussi pour l'exportation.

Les artisans bulgares pratiquaient les métiers les plus divers, englobant toutes les branches de la production, à commencer par le métier des abadjis (tailleurs) ou des corroyeurs, et tout ce que l'on pouvait produire en laine, cuir ou coton, selon les nécessités du marché, la production du fer et du cuivre, et tout ce que l'on faisait à cette époque de ces deux métaux, pour aboutir à la production de la poudre à canon et des instruments et outils pour les besoins de l'agriculture et des mé-

tiers artisanaux. Cette grande production si variée était l'œuvre du génie inventeur et de l'initiative économique des artisans bulgares.

Le développement des métiers artisanaux accroît progressivement le rôle de l'intermédiaire commercial, qui assurait le débouché du producteur. En outre, l'intervention active du commerçant entre l'artisan et le marché asservissait de plus en plus la production artisanale au capital commercial, en contribuant, en même temps, à l'accumulation de ce dernier dans le pays. De son côté cette circonstance contribua à la transformation de l'artisanat lui-même, en lui faisant adopter des formes plus perfectionnées de production, les formes de la production manufacturière, qui est un moyen terme entre la production artisanale et industrielle. La manufacture fait son apparition tout d'abord dans la production des ganses.

Le développement de la production artisanale va de pair avec la différenciation des classes sociales. Les grands bénéficiaires allaient au commerçant-capitaliste, tandis que les travailleurs salariés devaient se contenter des miettes que celui-ci voulait bien leur abandonner. La condition des apprentis, des contremaîtres et des autres ouvriers salariés, en assez grand nombre dans l'artisanat et la manufacture, était très difficile. Ils travaillaient à longueur de journée, dans de mauvaises conditions hygiéniques, et touchaient des salaires misérables.

La différenciation des classes s'approfondit après la guerre de Crimée, lorsque la Turquie avait largement ouvert ses frontières à la production industrielle, de meilleure qualité et moins chère, de l'Europe capitaliste. Le capital étranger envahit le pays et suscita de profonds remous dans son économie. Aux conditions du féodalisme asiatique turc, qui freinaient le développement des forces productives et contrecarraient le développement normal des rapports capitalistes dans le pays, venait s'ajouter l'exploitation coloniale et l'asservissement de la Turquie par le capital étranger. Un coup très dur était porté à l'artisanat et à la manufacture, qui furent vite acculés à la décadence et à la ruine. L'immense majorité d'artisans, de contremaîtres et d'apprentis, les femmes et les jeunes filles, les milliers des travailleurs qui gagnaient leur vie dans la production artisanale, étaient réduits au chômage. Il était donc tout naturel de rechercher la cause principale de leur ruine et de leurs souffrances dans la féodalité pourrie et l'Etat spoliateur turc³.

³ Les problèmes concernant la situation économique et sociale de l'artisanat bulgare font l'objet d'une étude détaillée de Jacques Natan, *Стопанска история на България* (Histoire économique de la Bulgarie), Sofia, 1957, 571 p.

Dans les difficiles conditions de la féodalité et du despotisme turcs les processus économiques contribuent à former les classes de la société bulgare et déterminent les conceptions politiques et les rapports entre les différents groupements et couches. Ainsi se forment les trois classes de l'époque : les tchorbadjis (la grosse bourgeoisie foncière), la classe industrielle et commerciale et la classe des paysans.

Dans le cadre de cet article, nous nous intéresserons plus spécialement à la condition des larges masses populaires, sur lesquelles le régime féodal turc, que Marx définit comme un système féodal « d'un degré inférieur et barbare »⁴, pesait le plus fort, c'est-à-dire les artisans et les paysans. La féodalité turque asphyxiant le développement économique et politique des artisans et des paysans bulgares. Ruinés par la concurrence occidentale et par le système fiscal turc, les artisans ne voyaient plus aucune perspective de pouvoir subsister dans l'Etat despotique turc. Les paysans, pris dans leur ensemble, souffraient cruellement de l'oppression des féodaux turcs et de leur Etat. Pour leur salut ils ne voyaient pas d'autre voie que la suppression de toutes les obligations et redevances féodales et la possession libre de la terre en tant que moyen fondamental de production. Les paysans et les artisans bulgares, c'est-à-dire l'immense masse du peuple bulgare, aspiraient à la suppression radicale du régime semi-féodal turc, au renversement, comme disait Levski, du « système tyrannique et despotique de l'Etat turc », ainsi qu'à la création d'un Etat libre bulgare, qui doit garantir l'indépendance économique et politique, la terre et le régime démocratique. Ils considéraient, que le principal et unique moyen d'accomplir ces tâches était la révolution démocratique. Pour cette raison les paysans et les artisans étaient les protagonistes les plus convaincus et les plus conséquents de l'idée de la révolution nationale, ils formaient l'avant-garde du mouvement révolutionnaire.

Issu lui-même de cette classe sociale, Vassil Levski devint l'idéologue le plus brillant des aspirations fondamentales des paysans et des artisans bulgares, c'est-à-dire de l'immense majorité du peuple bulgare, qui peinait sous le joug du féodalisme et du despotisme turcs. Et voici pourquoi Levski, l'apôtre de la liberté, selon les termes du poète national bulgare

⁴ K. Marx et F. Engels, *Œuvres* (en bulgare), vol. IX, Sofia, 1961, p. 8. Les étrangers ayant visité le pays à cette époque démasquaient de la façon la plus formelle le régime inhumain, auquel était soumise la population bulgare. « L'Europe — écrit durant les années 40 du siècle dernier le politicien et économiste français Jérôme Blanqui, qui avait visité à cette époque les terres bulgares — ne sait pas assez qu'il existe à ses portes et l'on peut dire dans son sein, plus de sept millions d'hommes, chrétiens comme nous, qui sont traités de chiens en leur qualité de chrétiens, par un gouvernement auprès duquel toutes les puissances ont des ambassadeurs accrédités ». Blanqui, *Voyage en Bulgarie*, Paris, 1843, p. 480.

Ivan Vazov, « est l'expression d'une force sortie du gouffre de plusieurs siècles de souffrances, d'un océan d'humiliations »⁵.

La situation de certains peuples balkaniques à cette époque et leur attitude à l'égard du peuple bulgare ont également exercé une certaine influence sur la formation de Levski, dans l'aspect qui nous préoccupe. Il est question des voisins les plus proches de la Bulgarie — la Serbie et la Roumanie — qui témoignaient la plus grande sympathie au peuple bulgare et l'aidaient dans sa lutte de libération nationale.

Au printemps de 1862 Levski arrive à Belgrade. A cette époque la jeune principauté serbe commence à suivre une politique d'indépendance, inspirée par l'idée de la libération intégrale du peuple serbe et son alliance avec les peuples slaves les plus proches. La première tâche à remplir au nom de cette politique était d'accroître les effectifs de l'armée régulière de la principauté et de libérer le pays des garnisons turques installées dans les grandes villes serbes, par lesquelles le sultan exerçait sa tutelle sur la jeune principauté. La Sublime Porte avait eu vent des intentions de la principauté serbe et les relations entre les deux pays s'étaient aggravées. A ce même moment éclata le soulèvement en Bosnie et Herzégovine. On s'attendait que la guerre entre la Serbie et la Turquie éclatât à chaque instant. Durant cette crise le gouvernement serbe rechercha l'aide des Bulgares en la personne du chef de l'émigration bulgare, G.S. Rakovski. Il ne comptait pas seulement sur les volontaires bulgares, mais également sur un plus vaste mouvement en Bulgarie elle-même, mouvement qui aurait effrayé le sultan en le forçant à faire des concessions.

La réussite de ce plan était plus ou moins facilitée par la pénible condition du peuple bulgare, condition qui avait encore empiré après la guerre de Crimée. A cette époque la pensée de la libération, comme l'attestent plusieurs documents, mûrit rapidement et une forte agitation révolutionnaire s'empara du pays. Déjà l'année précédente Rakovski avait élaboré un plan détaillé pour la libération de la Bulgarie, allant jusqu'à préciser les tâches du futur gouvernement provisoire. En exécution de ce plan et avec l'appui du gouvernement serbe, qui comptait sur un soulèvement armé en Bulgarie, Rakovski avait organisé à Belgrade un régiment de volontaires, connu dans l'histoire sous le nom de Première légion bulgare. Le régiment se composait des plus ardents patriotes bulgares, dont Levski.

Les relations tendues entre la Turquie et la Serbie eurent pour résultat une collision armée entre Serbes et Turcs à Belgrade, où la garnison

⁵ Ivan Vazov, *Сочинения*, т. V. *Немили-недраги*, [Œuvres, vol. V, Les misérables], Sofia, 1956, p. 159.

turque avait bombardé les quartiers serbes de la ville. A la lutte prit part également la légion bulgare. Toutefois, après l'intervention des Grandes puissances, les deux partis entamèrent des pourparlers laborieux qui se soldèrent par un succès appréciable pour la Serbie, qui atteignait la plupart de ses objectifs. Les deux partis se reconcilièrent et la légion devint non seulement inutile, mais aussi indésirable. La chaleureuse manifestation de sentiments fraternels et d'unité balkanique se dissipa rapidement. La légion fut dissoute au grand désespoir de ses membres. Toutefois, malgré qu'elle ne réussit pas à atteindre son but initial, on ne doit pas négliger son rôle pour le développement de la pensée publique et pour la formation de Levski lui-même. La légion avait réussi à soumettre pour un certain temps les actions arbitraires et personnelles à une discipline et une organisation générale, en posant ainsi le début d'un nouveau courant d'idées au sein des Bulgares : la lutte pour la liberté par l'organisation de grands détachements. Cette idée marque pour Levski le moment initial de ses nouvelles conceptions. A partir de ce moment la lutte organisée du peuple pour la liberté devient le but suprême de ses efforts, le sens et le contenu de toute sa vie.

Quatre années plus tard eut lieu une nouvelle tentative d'action commune entre Roumains et Bulgares. A cette époque l'émigration bulgare avait littéralement inondé la Roumanie, où elle avait trouvé l'hospitalité la plus large. Elle y avait édifié une base culturelle et matérielle propre et bénéficiait de la plus grande sympathie et de l'aide du peuple roumain.

C'était le moment d'un grand changement politique en Roumanie. En 1859, la Valachie et la Moldavie, les deux provinces roumaines vassales du Sultan et gouvernées jusqu'ici par des hospodars différents, s'unirent sous un seul prince, Alexandru Ioan Cuza. En 1866, Cuza fut renversé par la coalition d'une partie de la bourgeoisie et des gros propriétaires terriens. Face à cette situation, la Turquie commençait à concentrer des troupes à la frontière roumaine.

A ce moment difficile les Roumains recherchèrent la collaboration de l'émigration bulgare. Les pourparlers entamés aboutirent, et les deux pays se mirent d'accord pour former « une Sainte Alliance », les Roumains ayant donné leur consentement pour la formation d'un comité central clandestin bulgare qui organisera des cellules dans les principales villes de Bulgarie. La tâche des deux comités était « le soulèvement général contre l'ennemi commun des peuples chrétiens orientaux ». Cependant, le gouvernement roumain conclut un arrangement avec la Turquie, destitua son comité

et ne signa pas l'accord préparé avec les Bulgares. Le comité bulgare continua à exister, sans, toutefois, réaliser son programme, car ses dirigeants comptèrent jusqu'au bout sur l'aide étrangère et négligèrent le principal facteur dans la lutte pour la liberté — le peuple. Ce comité néanmoins joua un rôle substantiel dans le développement du mouvement de libération nationale en Bulgarie ⁶.

Un peu plus tard, après avoir été instituteur en Bulgarie et parcouru tout le pays comme porte-étendard du détachement de Panayot Khitov, Levski est de nouveau à Belgrade, où il s'enrôle dans une formation appelée Deuxième légion. Cette école militaire constituait une nouvelle tentative d'action commune contre l'ennemi et l'asservisseur des peuples balkaniques. Le bataillon de la vertu, dénommé aussi le comité des vieux, qui était le porte-parole des intérêts des riches commerçants et propriétaires fonciers bulgares habitant la Roumanie et la Russie, essaya de réaliser l'idée d'une fédération entre les Bulgares et les Serbes. Ce comité agissait sous l'instigation de la politique de la Russie tsariste, qui voulait rétablir son influence dans les Balkans à l'aide d'une union d'attaque et de défense contre les influences et les concurrences étrangères dans la péninsule Balkanique. La fédération entre Serbes et Bulgares devait être le premier chaînon de cette union. A cet effet les représentants du Bataillon de la vertu élaborèrent un programme spécial de 12 articles, développant les positions fondamentales d'une fédération entre les Serbes et les Bulgares. Tout en donnant en principe son accord, le gouvernement serbe ne voulut pas assumer des engagements en apposant sa signature et réserva sa liberté d'action. De ce fait la fédération resta dans le domaine des idées. Toutefois, au cours des pourparlers entre les deux pays on s'était mis d'accord de fonder une école militaire à Belgrade. Ainsi naquit la Deuxième légion, dont la tâche était de former les cadres dirigeants de la future guerre pour la libération de la Bulgarie du joug turc.

Levski compte parmi les premiers adeptes de cette école et étudie avec zèle aussi bien les disciplines théoriques, que celles concernant la pratique du métier militaire. Cependant, quelques mois plus tard, après avoir passé avec succès leurs examens, les légionnaires bulgares voient leur situa-

⁶ On doit noter que le gouvernement roumain avait donné toute liberté d'action au comité bulgare, qui commença à publier son organe « Narodnost » et édita en français une brochure spéciale *La Bulgarie devant l'Europe à la fin de 1866*. Au sein du comité la prépondérance était aux représentants de la grosse bourgeoisie bulgare, qui lui imposèrent l'idée de la création d'un Etat dualiste entre la Bulgarie et la Turquie, à l'image de l'Autriche-Hongrie. Cependant, les forces révolutionnaires bulgares rejetèrent cette idée depourvue de tout sens et les plus grands détachements pénétrèrent en Bulgarie venant du territoire roumain. Les autorités turques attribuèrent l'envoi de ces détachements au comité et contribuèrent ainsi, indirectement, à populariser l'idée de l'organisation intérieure dans le pays.

tion s'aggraver. Tous les agissements des autorités serbes dénotent leur désir de dissoudre l'école. Ils n'avaient plus besoin des légionnaires. La Turquie avait accepté de retirer ses garnisons des forteresses serbes, et le nouveau gouvernement serbe se préparait à poursuivre une politique amicale à l'égard de la Sublime Porte. Le séjour des légionnaires à Belgrade était inutile et présentait même des inconvénients. Ainsi fut vouée à l'échec cette seconde tentative d'action commune entre Serbes et Bulgares, tentative à laquelle avait participé Levski.

Le désenchantement et l'amertume des activistes bulgares furent très grands après l'échec de ces deux tentatives d'action commune. Le degré de cette amertume nous est attesté par Panayot Khitov, qui, en apprenant la dissolution de la légion, écrit : « En apprenant cette nouvelle j'ai cru devenir fou. Nous attendions ce soulèvement depuis tant d'années et il n'a même pas duré une semaine. Que faire ? Notre position n'était pas enviable, la majorité des Bulgares avaient quitté leur travail et vendu leurs biens »⁷. Il faut, toutefois, noter que ce désenchantement ne tenait pas compte des possibilités réelles et de la situation effective des pays voisins. Etats vassaux et non encore stabilisés, ils étaient obligés de penser à eux-mêmes et de chercher à se mettre en bons termes avec la Turquie. Leur bellicisme n'était qu'apparent et ne tendait qu'à leur assurer les acquisitions possibles pour le moment.

L'échec de la dernière tentative d'action commune, comme celle de 1861, ainsi que la tentative avortée d'entreprendre des actions communes avec la Roumanie qui avait placé les activistes de l'émigration bulgare dans une situation inextricable et les avait poussés au désespoir, exercèrent une influence déterminée et résolue sur Levski et sur ses conceptions. La désillusion que lui causèrent ces différents échecs eurent comme résultat de cristalliser ses idées politiques. Le futur chef de la révolution nationale bulgare se convainquit définitivement, qu'on ne devait jamais plus espérer et compter sur l'aide étrangère. A l'avenir le mouvement de libération nationale devait s'appuyer avant tout sur ses propres forces. Ainsi, tout naturellement, par la voie de l'expérience personnelle et de pair avec le développement du mouvement de libération lui-même, il arrive à la conclusion de la nécessité d'une action autonome. De son côté, le déroulement des événements vint affermir chez lui la pensée de la nécessité d'une organisation et d'une préparation révolutionnaire préalables au sein du peuple à l'intérieur du pays. Ainsi Levski s'imposa la tâche historique de sa vie,

⁷ Pan. Khitov, *Моето пътуване по Стара планина* [Mon voyage à travers la Stara Planina], Bucarest, 1872, p. 36.

tâche qu'il entreprit avec la verve et la passion d'un grand meneur de peuple, à laquelle il consacra toutes ses forces et, finalement sacrifia sa vie.

En sa qualité de grand réaliste, Levski ne rejetait pas de façon absolue, doctrinairement, l'aide étrangère. Il plaçait cette dernière au second plan et la faisait dépendre de la préparation préalable du peuple bulgare, de l'organisation révolutionnaire de l'œuvre de libération. « Mon frère — écrivait-il à Philippe Totu, qui voulait demander l'aide de l'empereur russe —, nous ne refusons pas même l'aide du diable, mais nous avons notre tâche à nous »⁸. Sous le mot « tâche » il comprenait l'édification autonome de l'œuvre de libération, qui ne devait compter avant tout que sur les forces de son peuple ou, comme Levski l'exprimait de façon imagée, « quand nous réunirons les quatre bouts de la Bulgarie ensemble »⁹. « Il faut — écrit-il dans une lettre adressée à Pan. Khitov — arranger d'abord les choses à l'intérieur de la Bulgarie »¹⁰ et seulement ensuite tâcher de conclure des accords et chercher l'aide de l'étranger. Levski est contre les accords préalables ou l'accolement avec d'autres pays, devant le danger que le peuple puisse devenir l'instrument pour d'autres buts et intérêts ou, qu'en acceptant sans réserves l'aide étrangère, il perde son indépendance.

Il procède en l'occurrence non seulement d'une haute conscience de son devoir et de sa responsabilité devant le peuple, mais également d'une foi illimitée dans ses forces et possibilités. « De nul pays, écrit-il, nous n'espérons rien et nous ne demandons rien de personne. Tout, selon nous, se trouve dans nos forces mises en commun. Contre elles la plus grande force déchaînée se brisera »¹¹.

Jusqu'à la fin de sa vie exemplaire, le grand apôtre de la liberté bulgare était fermement convaincu et partisan conséquent de l'idée d'action commune des peuples balkaniques, de l'idée de leur solidarité et unité non seulement dans la lutte pour la liberté et l'indépendance, mais également dans l'édification des bases de leur régime national et social.

Partant de l'idée que « le siècle contemporain est le siècle de la liberté et de l'égalité de tous les peuples »¹², Levski se déclare contre « la tyrannie, l'inhumanité et le système même du gouvernement turc », comme d'ailleurs il s'exprime lui-même dans le statut d'organisation et ne voit le salut du peuple que dans une révolution générale. Cette révolution ne

⁸ Lettre du 18 avril 1871, adressée à Philippe Totu. D. T. Strachimirov, Васил Левски, Извори [Vassil Levski, Sources], Sofia, 1929, p. 26.

⁹ Lettre du 10 avril 1871, adressée à Dan. Chr. Popov, *ibidem*, p. 32.

¹⁰ Lettre du 10 mai 1871, adressée à Pan. Khitov, *ibidem*, p. 51.

¹¹ Lettre du 6 octobre 1871, adressée à un Bulgare de Roumanie. *Ibidem*, p. 83.

¹² *Ibidem*, p. 82.

doit pas seulement renverser « le système d'Etat tyrannique et despotique » de l'opresseur, mais poser également les bases d'un régime politique nouveau et plus achevé, qui est pour Levski la république démocratique, ou bien comme lui-même l'appelle « démocrate ».

La révolution, selon Levski, doit garantir non seulement la liberté, mais également la forme future du régime étatique. Simultanément avec la liberté politique, il voudrait « au prix de la même peine » que l'on réalise un régime public nouveau et parfait, sur le drapeau duquel on lira l'inscription : « République pure et sacrée »¹³.

Dans sa haine de toute tyrannie, Levski considère la république comme la plus parfaite forme de gouvernement. Et c'est pourquoi il prévoit dans le Projet de Statut la peine capitale pour les ennemis de la république et de la démocratie.

Sans se perdre dans des spéculations théoriques, en vertu de sa propre conviction profonde, il détermine la république comme un « gouvernement populaire », qui liquidera la domination inhumaine et despotique des asservisseurs et oppresseurs turcs et érigera « la liberté juste et véritable » et où régnera « la concorde, la fraternité et l'égalité parfaite entre toutes les nationalités »¹⁴.

Levski rêve qu'on gagne, « au prix de la même peine, — comme il le note lui-même dans l'article déjà cité — ce dont ont aspiré et aspirent les frères Français, c'est-à-dire la jeune France, la jeune Russie, etc. Au prix de quels sacrifices ? Que le frère tue son frère, le fils son père, le père son fils ? Il est grand temps que l'on conjure ce mal. Pourquoi entreprendre une seconde lutte ? »¹⁵.

Il est évident qu'en l'occurrence Levski paie le tribut à quelque utopie, rêvant d'un bond dans le développement social, dépassant les luttes de classe. Ce qui importe surtout, c'est son désir de conquérir au prix de la même peine, avec les mêmes sacrifices, et la liberté politique et la libération sociale. La révolution populaire selon lui doit accomplir « une transformation radicale », en balayant non seulement le système social de servage féodal, mais débarrasser en même temps et à tout jamais le peuple de tout esclavage, de toute iniquité sociale.

Et c'est pourquoi, lorsqu'il parle de « République pure et sacrée », il a en vue non pas tellement la forme de gouvernement, mais le régime social lui-même, et pour cela sa république est une république « démocrate »,

¹³ Article de Levski, inséré dans le j. « Svoboda », numéro du 13 février 1871, *ibidem*, p. 210.

¹⁴ Projet de Statut de l'Organisation, *ibidem*, p. 221.

¹⁵ L'article cité déjà de Levski, j. « Svoboda », *ibidem*, p. 210.

dans laquelle le peuple est le maître absolu de ses destinées, elle est « un Etat très durable, édifié d'après un mode de construction nouveau »¹⁶, comme il s'exprime lui-même dans une de ses lettres.

Nous nous sommes attardés sur cet aspect essentiel des conceptions de Levski, afin de pouvoir pénétrer plus clairement la base profonde, sur laquelle il voudrait réaliser l'unité des peuples balkaniques et, en même temps, faire ressortir l'importance essentielle qu'il attribue à cette unité.

En déclarant que sur le drapeau bulgare on inscrira « République pure et sacrée », il ajoute : « Nous le souhaitons également à nos frères Serbes, Roumains, Monténégrins, etc. »¹⁷.

Levski se rend parfaitement compte, que seul un régime véritablement démocratique dans chaque pays balkanique serait une garantie solide pour leur cohésion, leur unité et leur indépendance.

Il nous faut mentionner tout de suite que de ce tableau balkanique Levski n'excluait ni le peuple turc, qu'il distingue cependant à part de la classe féodale dominante. « Nous ne poursuivons pas le peuple turc — déclare-t-il — ni sa foi, mais bien le roi et ses lois »¹⁸. « Notre but en Bulgarie, écrit-il dans une autre de ses lettres, est la fraternité avec tout le monde, sans nous occuper de sa foi ou nationalité »¹⁹. Et ce n'est point une manœuvre tactique au cours de la lutte, mais bien une conviction sincère et profonde.

L'apôtre de la liberté bulgare n'eut ni le temps, ni la possibilité de développer et d'étayer d'une manière plus poussée ses idées, mais ce qu'il nous a légué est bien suffisant pour que l'on puisse y déceler le fond profondément humain et social, sur lequel il aurait voulu voir s'édifier l'avenir des peuples balkaniques.

Ses idées d'ailleurs étaient partagées par les esprits les plus grands de l'époque de la Renaissance bulgare au siècle passé, avec en tête Christo Botev. Poète génial, penseur, publiciste et révolutionnaire, Botev allait encore plus en avant et était profondément convaincu, que « seule l'union sage et fraternelle entre les peuples est à même de supprimer les souffrances, l'indigence et les parasites du genre humain et qu'uniquement une telle union est de nature à instaurer le règne de la vraie liberté, de la fraternité, de l'égalité et du bonheur sur le globe terrestre... »²⁰. Ces mêmes

¹⁶ *Ibidem.*

¹⁷ *Ibidem.*

¹⁸ Lettre adressée à un tchorbadji (notable bourgeois) de Karlovo (10 mai 1871). *Ibidem*, p. 33.

¹⁹ Lettre du 25 août 1872, adressée à Ljuben Karavelov. *Ibidem*, p. 141.

²⁰ J. « Znamé », n° 14 du 2 mai 1875, Christo Botev, *Œuvres*, t. II, Sofia, 1949, p. 64.

idées étaient soutenues par les esprits éclairés et progressistes de tous les peuples balkaniques.

Cependant dans leur développement ultérieur les peuples balkaniques ne s'acheminèrent pas sur cette voie. Les cliques dirigeantes dans ces pays s'abouchèrent et devinrent les instruments dociles des Etats impérialistes qui rivalisaient d'influence dans les Balkans et poussaient les peuples balkaniques sur la voie de la haine, du chauvinisme et des guerres fratricides. Ainsi la Péninsule des Balkans devint un baril de poudre en Europe. Cette politique, si nettement à l'encontre des intérêts vitaux des peuples balkaniques, donna ses funestes fruits. Elle satura les rapports mutuels des peuples balkaniques d'égoïsme, d'incompréhension, de duplicité et de haine. Cependant à l'époque actuelle, quand les travailleurs prennent en leurs mains leur destinée et deviennent les maîtres dans leurs propres pays, les survivances du passé s'effacent, pour faire place à la compréhension et à l'amitié, au respect mutuel et à l'unité fraternelle.

LA CONCLUSION DE LA PAIX DE BUCAREST EN 1886 AU LENDEMAIN DES ÉVÉNEMENTS BALKANIQUES DE 1885—1886

par NICOLAE CIACHIR

Après le Congrès de Berlin (1878), la Bulgarie eut pendant les premières années une politique philo-russe, tandis que la Serbie, la Roumanie et le Monténégro s'orientèrent de plus en plus vers une politique de rapprochement de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne. Pendant la période 1877—1879 l'administration russe en Bulgarie aida la Bulgarie dans la formation d'une administration propre et d'une armée nationale bien instruite. De même, la diplomatie du tsar aida au maximum, à San Stefano et à Berlin, les intérêts de la Bulgarie, mais par suite de l'opposition des autres grandes puissances, la principauté de Bulgarie resta séparée de la Roumélie-Orientale ¹.

Le gouvernement serbe, considérant que la Russie avait insuffisamment protégé à San Stefano les intérêts de la Serbie ², s'orienta vers l'Autriche-Hongrie dont il reçut l'appui au Congrès de Berlin ³.

Vu qu'après le Congrès de Berlin où l'Allemagne favorisa l'expansion de l'Autriche-Hongrie dans la Péninsule Balkanique, les relations russo-allemandes s'envenimèrent. Conduite par Bismarck, l'Allemagne inaugura la politique du «Drang nach Osten» contre les peuples du centre et du sud-est de l'Europe et avec l'Autriche-Hongrie elle réussit à acca-

¹ *Documente privind istoria României (războiul pentru independență)*, t. IX, p. 377.

² *Istoria iujnykh i zapadnykh slavian*, Moscou, 1957, p. 312.

³ V. Popovici, *Evropa i srpsko pitanie u periodu oslobođenja 1804—1919*, Belgrade, 1940, p. 126—129.

parer une série de positions importantes dans les Balkans, en y diminuant sensiblement l'influence tsariste.

Pour consolider et conserver les positions acquises, on établit en 1879 l'alliance germano-austro-hongroise à laquelle adhérera également, trois ans après, c'est-à-dire en 1882, l'Italie.

En mai 1881, la Serbie concluait avec l'Autriche-Hongrie un traité de commerce onéreux : il ne restait plus à l'exportation serbe que la porte autrichienne, l'exportation par Salonique n'étant plus praticable. Le traité commercial fut suivi en juin 1882 d'une alliance austro-serbe qui plaçait la Serbie dans la dépendance totale de la monarchie des Habsbourg⁴. En vertu de cette « alliance » qui était en réalité un protectorat, la Serbie s'obligeait à ne pas conclure d'alliance avec d'autres gouvernements, à ne pas tolérer sur son territoire une propagande en faveur d'une grande Serbie. Elle renonçait à ses prétentions sur la Bosnie, l'Herzégovine et le sandjak de Novi Bazar, l'Autriche-Hongrie lui permettant en échange de faire des acquisitions territoriales en direction de ses « frontières méridionales⁵ ». Se fondant sur cet article et avec l'appui de l'Autriche-Hongrie, le roi Milan se préparait à demander des compensations en territoire bulgare.

Bien qu'en 1877 la Roumanie eût collaboré avec la Russie, la bourgeoisie et les gros propriétaires terriens roumains, que leurs intérêts économiques orientaient vers l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, essayaient de présenter leur politique comme une politique correspondant aux aspirations de l'ensemble du peuple roumain. C'est ainsi qu'en dépit de la convention commerciale de 1875, onéreuse pour la Roumanie, en dépit du fait que l'Autriche-Hongrie voulait s'assurer le contrôle de la navigation sur le Danube entre Galați et les Portes de Fer, en dépit du traité de commerce de dix ans avec l'Allemagne, la Roumanie adhéra en 1883 à la Triple Alliance.

La politique d'alliance avec les puissances centrales n'était pas populaire en Roumanie car, en premier lieu, elle impliquait d'accepter l'oppression des Roumains de Transylvanie par les magnats magyars, aussi les accords politiques signés avec ces puissances n'ont-ils guère été connus au-delà des cercles gouvernementaux très restreints.

Nous devons préciser que le froid jeté dans les relations roumano-russes, outre la politique du prince Carol qui poussait de son mieux la Roumanie vers les puissances centrales, était aussi provoqué par la question des produits russes qui, pour la plupart, étant semblables aux marchandises

⁴ *Istoria diplomației*, t. III, p. 94—95 ; v. aussi *Istoria iujnykh i zapadnykh slavian*, p. 313 ; et Vasile Popovici, *loc. cit.*, p. 133.

⁵ *Istoria diplomației*, t. III, p. 95.

d'exportation produites par la Roumanie, faisait que les propriétaires fonciers russes apparussent souvent en qualité de concurrents des Roumains sur le marché international. Le retard économique de la Russie tsariste avait permis pour beaucoup aux grandes puissances occidentales, et plus particulièrement aux puissances centrales, de s'emparer d'une partie des positions de la Russie dans les Balkans, après la guerre russo-turque de 1877—1878.

L'Autriche-Hongrie, après avoir occupé la Bosnie et l'Herzégovine, introduit des troupes dans le sandjak de Novi Bazar et détenant de fortes positions économiques et politiques en Serbie, en Monténégro et en Roumanie, se préparait à combattre de toutes ses forces l'influence russe en Bulgarie.

De son côté la Russie essayait, dans les limites du Congrès de Berlin de renforcer ses positions en Bulgarie et dans certaines occasions même le gouvernement tsariste était forcé, afin de contrecarrer l'influence des autres Etats dans les Balkans, de prendre des mesures libérales. Ainsi, en Roumélie-Orientale, 80 000 Bulgares représentant à peu près toute la population active furent instruits au-delà des nécessités stratégiques et participèrent en partie aux manœuvres des troupes russes. Grâce à cette force militaire et à la pression exercée par la Russie contre la Turquie, cette dernière fut empêchée d'envoyer de garnisons en Roumélie, conformément au traité de Berlin, fait qui facilita l'union de ces deux provinces en 1885.

Le 18 septembre 1885, une révolte éclata dans la ville de Philippopoli, la capitale de la Roumélie-Orientale; le gouverneur turc et ses fonctionnaires furent chassés et on proclama l'union des « deux Bulgaries ». Alexandre de Battenberg, prince de Bulgarie, accepta cette union et se proclama prince de la Bulgarie unifiée ⁶.

Cette union fut un acte progressiste, qui «... a stimulé et consolidé le développement économique et politique de l'Etat bulgare » ⁷.

Si pendant la période 1875—1879 la diplomatie du tsar aida fortement les Bulgares, en 1885 le tsar Alexandre III ordonna à De Giers de protester officiellement contre la violation par la Bulgarie du traité de Berlin ⁸. Il raya le prince de Battenberg des cadres de l'armée russe ⁹ et rappela tous les officiers russes qui étaient au service de la Bulgarie ¹⁰.

⁶ *Ibidem*, p. 93.

⁷ *Istoria iujnykh i zapadnykh slavian...*, p. 336.

⁸ Archives du M.A.E., t. 200, doss. 41 B, 1 a (première partie).

⁹ *Documents diplomatiques français*, série 1, t. VI, doc. 112, p. 137.

¹⁰ *Ibidem*, p. 137; cf. aussi Archives M.A.E., vol. 200 (1885), doss. 41, B, 1 a (p. I) télégramme chiffré de Sofia, du 10/20 sept. 1885. A cause du rappel des officiers russes, le ministère de la Guerre était géré par un capitaine bulgare. On décréta l'état de siège et il y eut une

La diplomatie russe prit ces mesures, car elle était mécontente de l'orientation pro-allemande et pro-autrichienne de la Bulgarie au cours des dernières années et parce qu'il ne lui convenait pas que les sphères d'influence des Empires centraux puissent englober toute l'étendue d'une grande Bulgarie¹¹. L'Autriche-Hongrie agissait avec succès contre l'influence russe, en se fondant sur la situation économique de la bourgeoisie dépendante du capital autrichien et de l'orientation philo-allemande de Battenberg.

Un grave conflit éclata pour la construction d'une voie ferrée destinée à passer par la Bulgarie. Le gouvernement tsariste était intéressé à la construction d'une ligne au sud du Danube, (Roustchouk, Tirnovo, Andrinople), en direction des Balkans, qui aurait facilité la pénétration des marchandises russes et l'avance des armées russes vers les Balkans et au-delà, dans l'éventualité d'une nouvelle guerre russo-turque.

Mais la majeure partie de la bourgeoisie, intéressée par le marché autrichien, appuya le projet autrichien qui voulait relier Vienne, Belgrade et Sofia à Constantinople. Cette voie ferrée devait faciliter la conquête du monde balkanique et contribuer à soumettre les pays balkaniques à l'influence politique de l'Autriche-Hongrie¹².

Dès 1880, l'Autriche-Hongrie reçut l'assentiment de la Serbie au sujet de la construction d'une voie ferrée allant de Belgrade vers la frontière bulgare, et en 1883 survint une entente avec la Bulgarie et la Turquie concernant la continuation de cette ligne sur le territoire bulgare. En mai 1884, le Conseil des ministres ottoman accepta également le projet de jonction de la ligne Salonique-Mitrovitze avec la ligne Vrania-Nish-Belgrade¹³.

Un rapport diplomatique français dit que «...le sultan a signé après avoir vu l'influence croissante de l'Autriche dans les Balkans»¹⁴. Le fait produisit également une grande satisfaction au roi Milan¹⁵.

Poussé par l'Autriche-Hongrie, le gouvernement serbe exigeait des compensations au détriment de la Bulgarie et surtout il cherchait à distraire l'attention des masses des problèmes internes. Mais en 1883 éclata une forte révolte paysanne ayant la région du Timok comme

nouvelle promotion d'officiers (*ibidem*, Légation roumaine de Sofia, télégr. chiff. du 10/22 sept. 1885).

¹¹ Gh. Cazan, *Politica României față de Rusia în anii 1879—1893*, p. 117, dans « *Analele univ.* », Bucarest, n° 16/1961.

¹² *Istoria diplomației*, vol. III, p. 94.

¹³ *Documents diplomatiques français*, série 1, t. V. Paris, 1939.

¹⁴ *Ibidem*, doc. 281, p. 301.

¹⁵ *Ibidem*.

centre, révolte qui s'étendit à la plupart des districts de l'est de la Serbie ¹⁶.

Cette révolte éclata par suite de la situation difficile des paysans. Le quotidien bucarestois « Universul », se référant à la situation qui régnait en Serbie en 1882—1883, montrait, dans un article du 4 novembre 1885, que la population rurale était accablée d'impôts et que l'hiver surtout, des familles entières mouraient de faim. Pendant cette révolte, le prince Milan signa plus de 90 condamnations à mort ¹⁷.

Au cours de l'année 1884, les relations étaient tendues entre la Serbie et la Bulgarie. L'agent diplomatique de la Roumanie à Sofia rapportait le 26 mai — 7 juin 1884 que des incidents se produisaient à la frontière serbo-bulgare ¹⁸. Quelques jours après, les relations diplomatiques entre les deux Etats étaient rompues. L'agent de la Bulgarie quitta la Serbie en déposant ses archives à la légation russe, tandis que celui de la Serbie quitta Sofia et partit à Nish ¹⁹. Un rapport diplomatique français signale que le conflit a éclaté entre les deux Etats étant donné que les Bulgares avaient offert asile à des insurgés serbes ²⁰. L'agent diplomatique roumain à Sofia, montre dans un rapport confidentiel que l'armée bulgare était supérieure en nombre à l'armée permanente serbe mais que les Serbes avaient l'avantage de l'artillerie et plus de réserves susceptibles d'entrer immédiatement en action ²¹.

Les représentants de la Russie, auxquels furent obligés de se joindre aussi ceux de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, cherchèrent à intervenir comme médiateurs ²² et partiellement réussirent*, mais le conflit éclata derechef en septembre 1885, par suite de l'union de la Roumélie-Orientale avec la principauté bulgare : le roi Milan se décida à obtenir alors des compensations territoriales pour la Serbie. Il demanda au gouvernement autrichien de soutenir la Serbie.

Deux jours après la révolte en Roumélie-Orientale, Milan arriva à Vienne où il rendit visite au comte Kálnoky, ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, et aux ambassadeurs des

¹⁶ *Istoria i ujnnykh i zapadnykh slavian*, p. 314.

¹⁷ « Universul » du 4 novembre 1885.

¹⁸ Archives du ministère roumain des Affaires étrangères, vol. 199 (1884), doss. 41, B, 1 c.

¹⁹ Idem, télégramme de la Légation roumaine de Belgrade du 30 mai/11 juin 1884.

²⁰ *Doc. diplomatiques français*, série 1, t. V, doc. 282, p. 311.

²¹ Archives du ministère des Affaires étrangères, doss. 41, B, 1 c, rapport du 31 mai/12 juin 1884.

²² Idem, télégr. de Sofia 14/26 juin 1884 ; cf. aussi *Doc. dipl. français*, série I, t. V, doc. 305, p. 321.

* Caravelov fit une déclaration publique où il montra que la Serbie gagnerait bien plus si elle était unie à la Bulgarie, (« Universul » du 2 oct. 1885)

grandes puissances ²³. Kálnoky était bien plus décidé qu'Andrássy à faire une politique d'expansion dans les Balkans. Une telle politique correspondait aux tendances des cercles militaires et cléricaux, au capital bancaire et aux intérêts des entreprises ferroviaires. Les banquiers viennois prêtèrent de l'argent à la Serbie et Kálnoky fut tout à fait d'accord pour commencer la guerre ²⁴.

Le même jour, à Belgrade, le président du Conseil des ministres demanda confidentiellement à l'agent diplomatique de la Roumanie quelle serait l'attitude du gouvernement roumain à l'égard des événements de Bulgarie. L'agent roumain demanda de connaître d'abord « l'attitude de la Serbie, qui est plus engagée » ²⁵.

Le président du gouvernement serbe lui déclara que, lui, «...il est d'accord pour une action énergique et immédiate ». Il protesta contre l'annulation du traité de Berlin et la formation d'un grand Etat bulgare, qui constituait un péril pour la Serbie ²⁶.

L'agent roumain demanda au ministère des Affaires étrangères roumain de préciser sa position ²⁷. Par une dépêche chiffrée, Câmpineanu, le ministre des Affaires étrangères, répondit «...votre attitude réservée est parfaitement justifiée. Voyons quelle sera l'attitude des grandes puissances » ²⁸.

Le 18/22 sept. 1885, la légation roumaine de Belgrade rapportait que le gouvernement serbe considérait une Grande-Bulgarie comme un péril égal pour la Roumanie, la Serbie et la Grèce. Les Serbes ont proposé une démonstration militaire serbo-roumaine contre la Bulgarie ; et Milan fut d'accord pour que la Roumanie occupât immédiatement Silistra et la ligne jusqu'à Roustchouk-Varna ²⁹. Mais si l'Autriche-Hongrie et la Russie entraient dans la guerre, la Roumanie pouvait devenir le théâtre d'opérations militaires ³⁰. L'armée serbe a été mobilisée et la Skoupščina convoquée à Nish en réponse au message royal, fut d'accord que la Serbie «...ne peut pas être indifférente à l'égard de la situation créée dans les Balkans » ³¹. Le ministre de Turquie en Serbie demanda des expli-

²³ Archives du ministère des Aff. étrangères, vol. 199 (1885), doss. 41, B, n° 1 f. (télégr. de Vienne, du 9/21 sept. 1885).

²⁴ *Istoria Diplomației*, t. III, p. 95.

²⁵ Archives du ministère des Aff. étrangères, vol. 199 (1885), doss. 41, B, n° 1 f. (télégr. de Belgrade, du 9/21 sept. 1885).

²⁶ Ibidem.

²⁷ Ibidem.

²⁸ Ibidem, télégr. chiffré, du 10/22 sept. 1885.

²⁹ Ibidem (rapport envoyé de Belgrade le 10/22 sept. 1885).

³⁰ Ibidem.

³¹ Ibid. (télégr. de Belgrade, 1^{er} oct. 1885). A Nish se rendirent également le ministre d'Autriche-Hongrie et son attaché militaire.

cations au gouvernement serbe au sujet de la mobilisation de son armée. Le gouvernement serbe répondit que l'armée n'était pas mobilisée contre la Turquie, mais contre la Bulgarie. Le ministre turc répondit que la Bulgarie étant vassale de la Turquie, cela signifiait, en réalité, une attaque contre la Turquie ³². L'agent de la Roumanie montra que la Serbie avait adopté cette attitude, forte qu'elle était de l'appui de l'Autriche-Hongrie ³³. En réalité, les plus indiqués à protester contre la violation du traité de Berlin étaient les Turcs, les Bulgares ayant chassé de la Roumélie-Orientale le gouvernement turc et ses fonctionnaires, initialement arrêtés ³⁴.

La meilleure source que nous utiliserons pour connaître aussi bien l'attitude de la Turquie pendant la période 1885—1886, que celle de la Roumanie, de la Serbie, de la Bulgarie, de la Grèce et des grandes puissances, sont les documents inédits des Archives du ministère roumain des Affaires étrangères, qui sont en fait des rapports du personnel diplomatique roumain, ainsi que les Directives du ministère des Affaires étrangères de Roumanie *.

A la nouvelle des événements de Roumélie-Orientale, le gouvernement ottoman oscilla, se demandant s'il devait intervenir immédiatement avec des troupes. Dès le début, relate l'agent de la Roumanie en Turquie, il y eut des divergences au sein du Conseil, lesquelles empêchèrent la prise de mesures énergiques ³⁵.

Dans le même rapport, l'agent de la Roumanie à Constantinople s'exprima en ces termes : « Un fait me semble positif : par ses hésitations, la Porte a laissé passer le moment où une intervention armée était encore possible. Dorénavant, toute action de sa part sera paralysée par les conseils qu'elle recevra de certaines puissances. On considère les

³² Ibid., télégr. chiffré de Belgrade, du 13 oct. 1885. Après la déclaration de la guerre serbo-bulgare, la Bulgarie, Etat placé sous la suzeraineté de l'Empire ottoman, demanda l'aide de la Turquie (« Universul » du 4 nov. 1885) ; le journal « Românul » du 8 nov. 1885, communique que Ziad bey, ministre de Turquie à Belgrade, déclara après une discussion avec Garašanin que la Sublime Porte ne se livrerait à aucune hostilité envers la Serbie.

³³ Ibidem.

³⁴ Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol. 200 (1885), doss. 41 B I, a (première partie), télégr. chiffré de Sofia, 6/18 sept. 1885.

* Les Archives de l'Académie des Sciences de Belgrade, doc. 9915 possèdent un dossier de 140 pages où est conservée une partie de la correspondance échangée par le délégué serbe Mjatovič et le ministère des Affaires étrangères de Serbie. Les références à la Roumanie y sont très rares. Un brouillon de lettre de Mjatovič au ministère des Affaires étrangères montre que le gouvernement serbe doit exprimer sa reconnaissance au gouvernement roumain pour les nouvelles marques d'attention dont il fit preuve durant la conférence de la paix. Le gouvernement de Carol 1^{er} s'acquitta de sa mission avec cordialité et délicatesse et, en général, d'une façon digne de la plus grande admiration (f. 129—130).

³⁵ Ibidem, Légation roumaine, rapport de Buyukdéré, du 10/22 sept. 1885.

événements de Roumélie-Orientale comme un coup porté à la politique inaugurée par le cabinet Salisbury »³⁶.

Le consul grec d'Andrinople communiquait qu'aucun ordre n'était parvenu aux autorités militaires de l'endroit, d'avancer vers les frontières de la Roumélie³⁷. Bien que la Russie eût décidé de ne pas aider la Bulgarie et qu'à Pétersbourg on fût fortement irrité contre Battenberg et Milan³⁸, au point qu'à la réunion des ambassadeurs à Constantinople, lorsqu'on proposa que Battenberg fût également nommé gouverneur de la Roumélie, sans modifier le statut, tous furent d'accord, sauf l'ambassadeur de Russie, arguant qu'il n'avait pas d'instructions en ce sens³⁹, la Russie pourtant ordonna à son ambassadeur de Constantinople de faire tout le possible pour que le sultan ne fit pas avancer ses troupes en Roumélie-Orientale⁴⁰.

Au sujet de l'attitude de la Roumanie à l'égard des événements des Balkans, la légation roumaine de Bruxelles communiquait au ministre roumain des Affaires étrangères, Ion Câmpineanu, qu'elle avait démenti l'information de l'agence Havas concernant une alliance ou une entente entre la Roumanie, la Grèce et la Serbie⁴¹.

La légation rapporte que ce « communiqué a été reproduit par tous les journaux locaux, avec des informations favorables à la Roumanie »⁴². De même, la légation roumaine de Constantinople communiquait le 21 sept./3 oct. 1885 que le démenti catégorique donné par le ministère des Affaires étrangères de Roumanie au sujet de l'alliance entre la Roumanie, la Serbie et la Grèce : « ... a produit, ici, tant à la Porte que dans les ambassades, le meilleur effet. Arif pacha, ministre ad-interim des Affaires étrangères, m'a chargé de transmettre à mon gouvernement les remerciements du gouvernement impérial »⁴³.

Le gouvernement roumain, qui suivait de si près les événements des Balkans, a fait preuve de beaucoup de calme et de tact, attendant à voir l'attitude qu'adopteraient les grandes puissances.

Le journal « Românu » du 18 sept. 1885 annonçait que I. C. Brătianu, le chef du gouvernement roumain, était parti inopinément à

³⁶ Ibidem.

³⁷ Ibidem.

³⁸ Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol. 200/1885, doss. 41, B, I a (première partie), télégr. chiffré de Pétersbourg, du 10 oct. 1885.

³⁹ Ibidem, télégr. chiffré de Berlin, du 10 oct. 1885.

⁴⁰ Ibidem, télégr. chiffré de Pétersbourg, 11/23 sept. 1885.

⁴¹ Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol. 202 (1885), Doss. 41, B, n° 1, télégr. du 20 sept. 1885.

⁴² Ibid.

⁴³ Archives du ministère roum. des Aff. étrangères, vol. 202, Gh. Ghica à I. Câmpineanu, 3 oct. 1885.

Vienne où il venait d'avoir des entrevues avec Kálnoky⁴⁴. Les journaux de Vienne annonçaient que le premier ministre de Roumanie avait demandé aux grandes puissances de reconnaître la neutralité de son pays dans les événements de la péninsule Balkanique, et qu'il était parti à Berlin⁴⁵.

Après être resté un seul jour à Berlin, I. C. Brătianu partit à Friedrichruh où se trouvait le chancelier Bismarck avec lequel il eut plusieurs entrevues⁴⁶. Dans son article de fond du 26 sept. 1885, le journal « Românuł », après avoir examiné la situation dans la péninsule Balkanique, annonça que le premier ministre I. C. Brătianu était revenu dans son pays, mais la politique étrangère du gouvernement roumain « ... est entourée du plus grand mystère »⁴⁷.

I. C. Brătianu précisa la ligne politique du gouvernement roumain en réponse à l'interpellation de N. Ionescu à la séance de la Chambre des députés du 25 nov. 1885, séance à laquelle nous nous référerons un peu plus loin.

Pour résoudre le problème de la Roumélie-Orientale, on décida qu'il était nécessaire de réunir à Constantinople une conférence des ambassadeurs des Etats qui avaient participé au Congrès de Berlin⁴⁸. Le 5 novembre 1885 eut lieu la première séance de cette conférence⁴⁹. La Roumanie demanda que la conférence de Constantinople prît en discussion le démantèlement des fortifications bulgares de la rive droite du Danube, et surtout de celles de Vidin⁵⁰. Dans un entretien avec Gh. Ghica, l'ambassadeur d'Angleterre fut d'avis que la demande de la Roumanie dépassait le cercle de la conférence, tandis que Saïd pacha, président de la conférence, refusa d'inclure la demande de la Roumanie, prétextant que la chose serait résolue par le ministère des Affaires étrangères de la Turquie⁵¹. D'ailleurs le 11 novembre 1885, la Sublime Porte annonçait officiellement au gouvernement roumain qu'elle regrettait de ne pas ajouter à l'ordre du jour la question des fortifications, la conférence s'occupant exclusivement de la Roumélie-Orientale⁵².

⁴⁴ « Românuł » du 18 sept. 1885.

⁴⁵ « Românuł » du 21 sept. 1885.

⁴⁶ « Românuł » du 22 sept. 1885 ; les journaux annonçaient qu'il partirait probablement à Copenhague où se trouvait le tsar Alexandre III et De Giers. Il ne se rendit probablement pas à Copenhague, car le 26 sept. I. C. Brătianu était à Bucarest.

⁴⁷ « Românuł » du 26 sept. 1885.

⁴⁸ *Doc. diplomatiques français*, t. VI (1885—1887), Paris, 1934, doc. 99, doc. 104, p. 119, 131.

⁴⁹ Ibidem, doc. 113, f. 138.

⁵⁰ Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol. 202, doss. F, 1, télégr. chiffré du 19/8 oct. 1885.

⁵¹ Ibidem, télégr. de Gh. Ghica à I. Câmpineanu, de Péra, le 16 oct.

⁵² Ibidem, télégr. chiffré de Constantinople, du 7 nov. 1885.

Tandis que la conférence se poursuivait à Constantinople, le gouvernement serbe, appuyé par l'Autriche-Hongrie, déclarait la guerre à la Bulgarie, le 2/14 nov. 1885, sous prétexte que des postes serbes avaient été attaqués⁵³ dans la zone de frontière. N. Iorga dit qu'en réponse à l'union, par une révolution non sanglante, des deux Bulgaries, le roi Milan déclara la guerre en quoi il montra qu'il y aurait été incité par Vienne⁵⁴.

Cette guerre ne fut pas populaire en Serbie. « Le peuple serbe ne désirait pas verser son sang pour les intérêts des agents des Habsbourg — le roi Milan et sa dynastie »⁵⁵.

Voici ce qu'écrivit le journal roumain « Românuł » au sujet de la guerre serbo-bulgare : « Deux peuples du même sang s'entretuent aujourd'hui. Le fait est d'autant plus regrettable que l'on ne peut prévoir ce qu'ils en tireront après tant de souffrances et de privations qu'ils s'imposent »⁵⁶. Le même jour eut lieu un Conseil de ministres sous la présidence de I. C. Brătianu. On y discuta des événements d'outre Danube, sans rien livrer à la publicité. Le lendemain, 6 novembre 1885, le même journal déclarait qu'il ne s'agissait pas de savoir qui gagnerait cette guerre fratricide, mais quelles seraient les suites de la guerre. Nous ne pouvons pas rester impassibles et nous devons faire attention. Ce qui se passe aujourd'hui est peut-être le prélude de nouveaux conflits et de nouvelles effusions de sang⁵⁷. Quant aux opérations militaires, les troupes serbes pénétrèrent en territoire bulgare en direction de Sofia. Le gros des forces bulgares se trouvaient à la frontière turque et on devait les transférer vers l'Ouest, dans les conditions difficiles de l'automne. La principale bataille fut livrée à Slivnitza. Les Bulgares s'y étaient fortifiés en terminant les redoutes dominant la route de Dragoman. La position était excellente pour la défense, et le commandement bulgare espérait pouvoir résister avec vigueur, malgré son infériorité numérique. Slivnitza, appelée Şakali par les Turcs, est en fait la clé de tout le plateau balkanique et peut être considérée comme la porte de la capitale bulgare. Les Serbes l'attaquèrent sur deux points. Ils disposaient, par rapport aux Bulgares, de

⁵³ Ibidem, note de la Turquie au ministère des Aff. étrangères de Roumanie, du 11 nov. 1885.

⁵⁴ N. Iorga, *Istoria Românilor*, t. X (Intregitorii), Bucarest, 1939, p. 242.

⁵⁵ *Istoria iujnykh i zapodanykh slavian*, p. 315.

⁵⁶ « Românuł » du 5 nov. 1885.

⁵⁷ « Românuł » du 7 nov. 1885 ; commentant la bataille de Slivnitza le « Românuł » du 10 nov. 1885, racontait que, presque sans officiers et sous un feu terrible, les soldats bulgares manœuvrèrent dans un ordre parfait. On voyait des bataillons se déployer en lignes de tirailleurs, comme à la manœuvre.

forces bien supérieures. Les troupes bulgares repoussèrent les deux attaques et passèrent à la contre-offensive⁵⁸.

Surmontant de nombreuses difficultés, combattant pour une cause juste, les troupes bulgares remportèrent la victoire sur les Serbes le 7/19 novembre 1885, après une lutte qui dura dix heures⁵⁹. Puis les Bulgares prirent l'initiative, passèrent en territoire serbe et battirent derechef les Serbes, à Pirot⁶⁰.

L'immixtion de l'Autriche-Hongrie dans le conflit serbo-bulgare et la provocation à la guerre fratricide mécontenta vivement l'opinion publique russe. On mena une campagne de presse contre l'Autriche-Hongrie. Bien que le gouvernement du tsar n'encourageât nullement les manifestations pro-bulgares de l'opinion publique russe⁶¹, néanmoins le tsar désirait qu'un armistice fût conclu rapidement afin d'arrêter l'effusion de sang entre Serbes et Bulgares, par une vigoureuse pression de la Turquie et des autres grandes puissances⁶². Cette guerre mécontenta également l'opinion publique roumaine. Ainsi, l'éditorial du journal « Românuł » du 11 et 12 novembre 1885 comprenait les phrases suivantes : « Nous assistons désintéressés mais saisis de douleur à la guerre entre Bulgares et Serbes. Désintéressés, car nous croyons que cette guerre se localisera. Avec douleur, parce que, quel que soit le vainqueur, il y aura de la haine entre les peuples ayant des souffrances et des aspirations communes »⁶³.

Pendant ce temps, c'est-à-dire en novembre 1885, la Roumanie concentra sur les conseils de l'Autriche-Hongrie quelques régiments sur la ligne du Prut, sous prétexte d'empêcher le passage des bestiaux souffrant de la peste bovine qui sévissait en Russie. Ce n'était qu'un prétexte, car on parlait à Vienne d'un éventuel passage de troupes russes vers la Bulgarie ; le gouvernement roumain voulait empêcher ce passage, ou fournir tout au moins un motif d'intervention aux deux puissances centrales, en vertu du traité de 1883. A la suite de la protestation de la Russie, le gouvernement roumain retira ses troupes de la ligne de Prut⁶⁴.

⁵⁸ Ibid.

⁵⁹ *Doc. diplomatiques français*, t. VI, doc. 118, p. 141.

⁶⁰ *Ibidem*, doc. 121, p. 143 ; cf. aussi *Istoria iujnykh i zapadnykh slavian*, p. 327 ; v. aussi « Românuł » du 13 nov. 1885.

⁶¹ Gh. Cazan, *loc. cit.*, p. 117. Quoique le tsar eût rappelé ses officiers de Bulgarie, de nombreux Russes sont partis, par la Roumanie ou par mer, combattre en volontaires dans les rangs de l'armée bulgare. L'arrêt rapide des opérations militaires ne leur permit pas de prendre part aux combats. Pour les détails v. les Archives du ministère roumain des Affaires étrangères, vol. 204 (1885), doss. 41, B, n° 1, p. II « Le rappel des officiers russes de Bulgarie et vice versa et le retrait de plusieurs volontaires russes de Bulgarie ».

⁶² *Doc. dipl. français*, t. VI, doc. 119, p. 141—142.

⁶³ « Românuł » du 11 et 12 nov. 1885.

⁶⁴ Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol 269 (1885—1886), doss. 21, télégr. du 6/18 nov. 1886).

Après le retrait des troupes roumaines de la frontière, le gouvernement russe qualifia de correcte l'attitude du gouvernement roumain ⁶⁵.

Pendant les hostilités serbo-bulgares, la Roumanie proposa à la conférence de Constantinople de neutraliser le Danube, afin d'y permettre la liberté de circulation ⁶⁶. La Croix Rouge roumaine envoya également des ambulances en Serbie et en Bulgarie, ce qui lui valut la reconnaissance des deux Etats ⁶⁷.

En Serbie, les ambulances roumaines aménagèrent trois hôpitaux et prodiguèrent leurs soins à 500 blessés environ. En Bulgarie, elles en mirent un sur pied qui accorda l'assistance médicale à 125 blessés. La dépense s'éleva à 40 578 lei, dont 15 435 pour la Serbie et 25 143 pour la Bulgarie ⁶⁸.

L'agent de Roumanie à Sofia, Beldiman, communiquait le 14/26 décembre 1885 que « ... l'opinion publique bulgare est favorable et sympathise avec l'attitude de la Roumanie. On considère très favorablement la Roumanie » ⁶⁹.

Mais le même jour, le journal « Românul » reproduisait un télégramme de son correspondant à Roustchouk, accompagné de commentaires. En effet, en vertu du traité de Berlin le gouvernement roumain s'était opposé au transport de troupes et de munitions par le Danube, et les chalands chargés de troupes et d'armement bulgares stationnaient devant Roustchouk, dans l'impossibilité de se déplacer vers l'Ouest pour renforcer le front. Et le correspondant de commenter que « les Bulgares qui avaient jusqu'ici loué les Roumains, commencent à modifier leurs impressions. Ils croient que si les Roumains ont pensé à prendre cette mesure seulement après la défaite de la Serbie, c'est parce que l'Autriche-Hongrie, qui s'imaginait que les Serbes entreraient facilement à Sofia

⁶⁵ Ibid., doss. 26, télégr. du 8/20 nov. 1885; v. aussi Gh. Cazan, *loc. cit.* p. 118.

⁶⁶ Ibid., vol. 202 (1885), doss. 41, 1, B, n° 1 d. Doss. relatif à la demande faite par la Roumanie au Congrès de Constantinople de neutralisation du Danube pendant le conflit serbo-bulgare : « une chaloupe roumaine de la police de la frontière se rendant à Severin a été attaquée par une batterie serbe employée à l'embouchure du Timoc. La chaloupe, prise pour un vaisseau bulgare, a été coulée (ibid., 4, XI, 1885, min. de Guerre au min. des Aff. étr.). Le 6/18 XI 1885, Brătianu télégraphie au Général Pencovici, à Galați, qu'à la suite de la violation de sa neutralité, le gouvernement a adopté des mesures pour assurer la liberté de la navigation. La police des bouches du Danube étant exercée par la Commission européenne, il faut intervenir pour que l'on prenne des mesures urgentes afin d'empêcher la pénétration sur le Danube des bâtiments chargés de troupes et de matériel de guerre, conformément à l'article 52 du traité de Berlin (Arch. du min. roum. des Aff. étr., doss. 41..., télégr. du 6/18 XI 1885).

⁶⁷ Ibid., lettre B, 2, n° 1 c.

⁶⁸ « Românul » du 11 et 12 nov. 1885.

⁶⁹ « Românul » du 6 février 1886. Un comité de dames bulgares et roumaines fut également constitué pour réunir des fonds au profit des blessés bulgares (« Românul » du 16.XI.1885).

poussent maintenant la Roumanie à mettre des entraves à la Bulgarie pour permettre finalement aux Serbes de battre cette dernière »⁷⁰.

Le correspondant en question n'avait pas raison, car la Roumanie avait déjà adopté bien avant ces mesures qui désavantageaient tout autant les deux belligérants. Les autorités bulgares connaissaient parfaitement la situation. Quatre jours plus tard, Beldiman, reçu en audience spéciale par le prince de Battenberg, rapporte que ce dernier « . . . a insisté sur l'immense service que la Roumanie rend à la Bulgarie du fait de son attitude loyale qui a permis à la Bulgarie de dégager complètement toutes ses troupes de la frontière roumaine »⁷¹.

Battenberg désire connaître à l'avenir l'attitude du gouvernement roumain. Le télégramme confidentiel et chiffré que Beldiman adressa au ministère des Affaires étrangères porte l'apostille suivante de la main du ministre : « Répondre que notre attitude n'est aucunement modifiée, mais que nous attendons jusqu'à ce que les grandes puissances soient d'accord »⁷².

On trouve encore un supplément d'informations sur l'attitude du gouvernement roumain devant le conflit serbo-bulgare dans les débats de la Chambre des députés. Lors de l'ouverture de la session des corps législatifs, le message du trône du 16 novembre 1885 fait remarquer que les événements d'outre Danube ont été suivis avec calme et grande attention. Notre non-ingérence dans un conflit où devaient se prononcer les puissances signataires du traité de Berlin, était tout naturellement indiquée⁷³.

A la séance du 25 novembre 1885, le député N. Ionescu interpella le gouvernement au sujet du conflit balkanique. Il montra que tous les groupements politiques et toutes les réunions qui s'étaient tenues avaient unanimement et sans réserve exprimé leur sympathie pour le mouvement national de la Roumélie-Orientale⁷⁴. La fière Bulgarie a fait ce que nous avons fait, nous-mêmes, en 1859. C'eût été de notre part une contradiction flagrante si nous avions pris une autre attitude politique⁷⁵. Le député N. Ionescu montra ensuite que l'on devait être reconnaissant au chancelier Bismarck de nous avoir conseillé de demeurer tranquilles « . . . si le gouver-

⁷⁰ « Românul » du 14 nov. 1885.

⁷¹ Archives du M.A.E., doss. 41, lettre B, n° 1 c, télégr. du 14/26 déc. 1885, de Sofia.

⁷² Ibidem, télégr. confidentiel chiffré du 18/30 déc. 1885, de Beldiman au M.A.E.

⁷³ *Dezbaterile Adunării Deputaţilor* (Débats de l'Assemblée des Députés), 1885—1886, p. 1 ; voir aussi « Românul » du 16 nov. 1885.

⁷⁴ Ibidem, p. 49.

⁷⁵ Ibidem.

nement a agi à sa tête, il a eu une tête bien meublée ». Et de considérer à son tour Alexandre Battenberg comme un voisin bon, loyal et brave.

N. Ionescu demanda au gouvernement s'il avait demandé le démantèlement des forteresses de la rive droite du Danube * et la réponse qu'il avait reçue à ce sujet. Il exigea de la part du chef du gouvernement roumain des réponses claires et catégoriques. De même, la Serbie, sous couleur de rétablir l'équilibre en Orient, a fait la guerre à la Bulgarie. Quel est, demandait-il, l'idéal du gouvernement roumain à l'égard de la péninsule Balkanique ? ⁷⁶

N. Ionescu considérait qu'on avait mal procédé si l'on avait demandé la destruction des forteresses de la rive droite du Danube, car ainsi on désarmerait les Bulgares engagés dans la lutte pour leur indépendance. Il terminait son interpellation en demandant au gouvernement de manifester ouvertement son attitude, étant donné que rien d'officiel n'avait encore été publié à ce propos, et qu'on ignorait les alliances que nous avions formées. Et il faisait une suggestion : « ... nous sommes voisins et en bonnes relations avec les Serbes et les Bulgares ; je ne trouverais rien d'extraordinaire si nous nous posions en médiateurs entre eux » ⁷⁷.

Ce fut le premier ministre I. C. Brătianu, qui répondit à N. Ionescu. Il montra quelle ligne politique avait été et était encore adoptée par la Roumanie dans le conflit balkanique. Bien qu'il eût demandé la destruction des fortifications « ... nous cependant, nous avons été non seulement bienveillants, mais encore généreux à l'égard des intérêts de la Bulgarie et de la Serbie » ⁷⁸. Quant à l'idéal poursuivi par le gouvernement roumain, c'était la prospérité de la Roumanie ⁷⁹.

A la question relative au motif de son voyage à Berlin, I. C. Brătianu répondit qu'il s'y était rendu « pour nous orienter, car ce n'est pas nous qui dominons la situation dans la péninsule Balkanique » ⁸⁰. Il avait vu que les grandes puissances, les plus intéressées, la Russie, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, voulaient éviter l'extension du conflit et maintenir la paix. C'est pourquoi, considérant la situation sous cet angle, le gouvernement roumain devait observer la réserve, et ne pas faire des préparatifs de guerre. S'il avait acquis la conviction que la guerre était

* Voir aussi sur ce point les Archives du M.A.E. (1885), vol. 202, doss. 41, f. 1.

⁷⁶ *Ibidem*, p. 51.

⁷⁷ *Ibidem*, p. 52.

⁷⁸ *Dezbaterile Adunării Deputaților* (1885—1886), p. 52.

⁷⁹ *Ibidem*.

⁸⁰ *Ibidem*.

inévitable, il aurait immédiatement convoqué le Parlement et pris les mesures correspondantes ⁸¹.

I. C. Brătianu ne se déclara pas d'accord avec N. Ionescu pour que la Roumanie se prononçât officiellement en faveur de l'union à la Bulgarie de la Roumélie-Orientale. « En cela nous ne les aidons pas. Ils seraient les premiers à dire : Pourquoi les Roumains viennent-ils s'occuper de nous ? Nous demandons l'assistance des grandes puissances, comme l'Angleterre, la Russie. Les Roumains n'ont qu'à se mêler de leurs propres affaires » ⁸². Il est probable que le gouvernement roumain n'entendait pas se prononcer officiellement, de peur de mécontenter la Russie. Et I. C. Brătianu de conclure dans sa réponse : « Nous avons voulu la paix dans la péninsule Balkanique, une paix équitable à la fois, pour les Bulgares et pour les Serbes » ⁸³.

Après la victoire des Bulgares à Pirot, seule l'intervention de l'Autriche-Hongrie sauva Milan. Le ministre de l'Autriche-Hongrie à Bulgarie se rendit d'urgence au quartier général de Battenberg et lui demanda, sous forme d'ultimatum, d'arrêter son offensive et de suspendre les opérations militaires ⁸⁴.

Le 18/30 novembre le cessez-le-feu entra en vigueur sur tout le front serbo-bulgare ⁸⁵. Le 18 novembre 1885 parut un supplément du journal « Românul », annonçant la cessation des hostilités. Le journal reproduisait la dépêche adressée au gouvernement bulgare par Alexandre, où celui-ci déclarait que, prenant en considération la note des grandes puissances et la décision du gouvernement austro-hongrois de faire entrer ses troupes en ligne si les forces bulgares poursuivaient leur avance, il consentait à cesser les hostilités, surtout après que la victoire de Pirot eût assuré l'honneur et la réputation militaire de la Bulgarie ⁸⁶.

L'armistice fut signé entre la Serbie et la Bulgarie, le 10/22 décembre 1885. On fixait une zone neutre de 6 km de largeur ⁸⁷.

La guerre avait duré 16 jours et, comme le montre l'historien yougoslave Fouad Slipičević, elle fut sans popularité en Serbie ; les masses étant contre la guerre, elles participèrent sans enthousiasme à

⁸¹ *Ibidem*, p. 53.

⁸² *Ibidem*, p. 55.

⁸³ *Ibidem*.

⁸⁴ *Ist. Diplomatiei*, vol. III, p. 95 ; voir aussi V. Popovici, 1, c, p. 133 ; voir également *Istoria iujnykh i zapadnykh slavian*, p. 337.

⁸⁵ *Documents diplomatiques français*, t. VI, doc. 125, p. 146.

⁸⁶ « Românul » du 18 XI 1885.

⁸⁷ *Doc. dipl. français*, t. VI, doc. 125, p. 146.

la mobilisation et aux opérations. Et cette guerre témoigna de l'opposition qui existait entre le peuple et le roi ⁸⁸.

Sur la proposition de la Russie, les grandes puissances intervinrent à Belgrade, à Sofia, à Athènes et à Constantinople, proposant le désarmement général de ces Etats et des autres petits Etats des Balkans ⁸⁹.

Emile Ghica fit savoir de Belgrade que la Serbie était prête à démobiliser son armée. Les Serbes voulaient une paix honorable et étaient d'accord que les négociations de paix aient lieu à Bucarest ⁹⁰. Les prisonniers bulgares, soit 2 804 hommes, avaient quitté Belgrade ⁹¹.

Beldiman, de son côté, rapporta de Sofia que la Bulgarie était prête à démobiliser si les grandes puissances lui offraient des garanties de ne plus être attaquée ⁹².

Liteanu télégraphia de Berlin que Bismarck avait ordonné à ses représentants à Belgrade et à Sofia de proposer aux deux pays d'entamer les négociations à Bucarest ⁹³. Dans un rapport confidentiel au ministre des Affaires étrangères, le même Liteanu relatait une discussion qu'il avait eue avec Bismarck, qui lui communiqua que les diplomates étaient unanimement d'accord pour établir une paix durable dans les Balkans et au détriment de personne ⁹⁴. Les pourparlers de paix devaient avoir lieu à Bucarest, la Roumanie s'étant gagné la sympathie générale en raison de son attitude neutre et de ses relations d'amitié et de bon voisinage avec tous les Etats ⁹⁵.

Beldiman communiquait de Sofia que, des informations confidentielles reçues, il pouvait observer « ... que l'Allemagne redouble d'activité dans les questions orientales et veut prendre en main l'initiative pour résoudre pacifiquement les complications actuelles » ⁹⁶.

C'est lui encore qui communique le 5/17 janvier 1886 que le représentant de l'Allemagne, de commun accord avec ceux de l'Autriche-Hongrie et de l'Angleterre, ont proposé au gouvernement bulgare la ville de Bucarest pour y négocier la paix ⁹⁷. La Turquie insistait pour Constantinople,

⁸⁸ Slipičević F., *Ist. naroda federativne republike Jugoslavije, II dio*, Sarajevo, 1956, p. 156.

⁸⁹ Archives du M.A.E., vol. 208, doss. 41, lettre B, n° 1, télégramme de Belgrade du 30 déc. 1885/11 janv. 1886.

⁹⁰ Ibidem, doss. 41, lettre B, n° 1; télégr. confid. de Belgrade du 30 déc./11 janv. 1886.

⁹¹ Ibidem.

⁹² Ibidem, télégr. chiffré de Sofia du 6/18 janv. 1886.

⁹³ Ibidem, télégr. chiffré de Berlin du 9 janv. 1886.

⁹⁴ Ibidem, rapport confidentiel de Berlin du 11/23 janvier 1886.

⁹⁵ Ibidem.

⁹⁶ Ibidem, doss. 41, lettre B, n° 1, télégr. chiffré du 31 déc./12 janv. 1886.

⁹⁷ Ibidem, télégr. chiffré du 5/17 janvier 1886; voir également les *Doc. dipl. français*, tome VI, doc. 169, p. 182.

mais finalement elle accepta cette proposition ⁹⁸. Le ministre de Roumanie à Rome communiqua qu'il s'était entretenu à un bal avec le roi et la reine d'Italie qui lui dirent qu'ils trouvaient le lieu de la réunion bien choisi de tous les points de vue. Ils désiraient seulement que la Roumanie exerçât une influence en quelque sorte médiatrice sur les parties, car son geste serait désintéressé, les représentants et les diplomates des grandes puissances étant avant tout préoccupés de leurs propres intérêts ⁹⁹.

De même, l'agent de Roumanie à Constantinople communiquait qu'à une réception Saïd pacha lui avait exprimé sa satisfaction « au sujet de l'attitude digne et correcte de la Roumanie pendant le déroulement des derniers événements. Il a exprimé sa satisfaction pour le tact de la Roumanie à l'égard des intérêts de la Turquie ¹⁰⁰.

Emile Ghica rapportait de Belgrade que le ministre de Russie à Belgrade avait communiqué au premier ministre un télégramme de Pétersbourg, dans lequel il disait que les grandes puissances étaient décidées d'obtenir à Bucarest une paix durable et qu'elles désiraient que les négociations eussent lieu sur la base du statu quo territorial établi à Berlin ¹⁰¹.

Pendant ce temps, De Giers donnait des instructions au ministre de Russie à Bucarest, pour que les pourparlers sur la paix eussent lieu sur la base du statu quo et, si possible, une rectification de frontière réciproque, c'est-à-dire, le passage de quelques villages bulgares de Serbie à la Bulgarie et vice versa¹⁰². Le ministre recevait comme instruction que les travaux de la conférence ne s'occupassent pas de la Roumélie-Orientale ¹⁰³.

Le supplément du journal « Românul » du 22 novembre 1885 reproduit une déclaration d'Alexandre de Battenberg, où celui-ci dit que les troupes bulgares et rouméliotes sont arrivées sur le territoire de la Serbie afin d'arrêter l'invasion étrangère, mais qu'il ne renonçait pas à l'union projetée entre la principauté de Bulgarie et la Roumélie-Orientale ¹⁰⁴.

A la séance du 25 janvier 1886 de la Chambre des magnats hongrois, le comte Andrassy, ancien ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, interpella au sujet de l'union de la Bulgarie avec la Roumélie-Orientale et montra que la Roumélie-Orientale avait été une création des plus faibles.

⁹⁸ Archives du ministère roum. des Aff. étrangères ; *ibidem* ; télégr. chiffré de Sofia du 6/18 janv. 1886.

⁹⁹ Idem, rapport confid. de Rome, le 4 févr. nouveau style, 1886.

¹⁰⁰ Ibidem, télégr. de Constantinople, du 19 févr. /28 févr. 1886.

¹⁰¹ Ibidem, télégr. chiffré de Belgrade, du 23 janv./4 févr. 1886.

¹⁰² *Documents diplomatiques français*, t. VI, doc. 175, p. 186—187.

¹⁰³ Idem, doc. 175, p. 186.

¹⁰⁴ « Românul » du 22 nov. 1885.

Encore que le congrès de Berlin eût donné au sultan le droit d'établir des fortifications et d'y tenir garnison, le sultan n'usa pas de ce droit. Andrassy déclara que la solution d'une union personnelle n'était pas bonne et lésait les intérêts de la monarchie austro-hongroise.

Dans l'argumentation de sa thèse, Andrassy donna l'exemple suivant : le prince de Bulgarie serait en même temps gouverneur de la Roumélie-Orientale, c'est-à-dire un fonctionnaire qui devait demander l'entrée de troupes turques si la Roumélie s'unissait plus étroitement à la Bulgarie, ce qui serait absurde ¹⁰⁵.

Le gouvernement du tsar, ainsi que certains éléments d'Autriche-Hongrie, ne réussirent pas, malgré tous leurs efforts, à empêcher l'unification de la Bulgarie ¹⁰⁶. La diplomatie anglaise exécuta avec lord Salisbury, son nouveau premier ministre, une manœuvre décisive : elle convainquit le sultan de conclure avec la Bulgarie un accord, en février 1886.

Dès le 15/27 janvier 1886, Liteanu relatait, dans une nouvelle dépêche chiffrée de Berlin, une nouvelle discussion avec Bismarck, au cours de laquelle celui-ci lui avait communiqué que Battenberg traiterai directement avec le sultan et que la paix dans les Balkans serait signée à bref délai.

Seule la Grèce persistait dans son attitude belliqueuse *. Les grandes puissances envoyèrent de nouveau une note collective au gouvernement grec, lui signifiant qu'elles ne lui permettraient de troubler la paix ni sur mer ni sur terre. On ordonna à quelques frégates de patrouiller à cette fin en Méditerranée ¹⁰⁷.

L'accord turco-bulgare reconnaissait la suzeraineté de la Porte sur la péninsule Orientale, mais comme gouverneur de cette dernière fut nommé Alexandre Battenberg ¹⁰⁸. C'est par cette formule que fut réalisée l'union de la Roumélie avec la Bulgarie. Le 11/26 avril 1886 fut signé

¹⁰⁵ « Românuł » du 30 janv. 1886.

¹⁰⁶ *Doc. diplomatiques français*, t. III, 190, p. 202—203.

* Au sujet de l'attitude provocante de la Grèce, dans un rapport au ministère des Aff. étrangères, la légation roumaine de Belgrade fait la remarque suivante : Victorieux dans une guerre, ils espèrent une petite partie du territoire de la Turquie ; vaincus, ils considèrent que les grandes puissances n'admettront pas un échange de territoires à leur détriment. C'est pourquoi le gouvernement et le roi désirent paraître actifs pour être populaires, car l'inactivité diminuerait l'influence et le prestige des chefs grecs (Arch. du ministère roum. des Aff. étrangères, doss. 41, lettre B, n° 1 r, le rapport de la légation roumaine à Belgrade du 19/3 janv. 1886).

¹⁰⁷ Arch. du ministère roum. des Aff. étrangères, doss. 41, lettre B, n° 1 v, télégr. chiffré de Berlin de 15/27 janv. 1886.

¹⁰⁸ *Doc. dipl. français*, t. VI, doc. 195, f. 207—208 ; « Românuł » du 9 févr. 1886 annonça que par suite de l'accord turco-bulgare, la Bulgarie devait aider la Turquie avec des troupes si ses possessions européennes étaient attaquées, et payer chaque année au trésor impérial 400 000 jires, dont 150 000 à titre de tribut.

le firman par lequel la Porte reconnaissait le prince de Battenberg comme gouverneur de la Roumélie-Orientale.

Nous devons relever l'attitude correcte et conciliante de la Turquie au cours des événements de 1885—1886. Voici un exemple. Pendant le conflit serbo-bulgare, des troupes turques furent concentrées en Macédoine. Dans le rapport du consul général de Roumanie à Salonique au ministère des Affaires étrangères, il est dit qu'aussi longtemps que les troupes turques, surtout celles venues d'Asie Mineure, sont restées en Macédoine, il n'y eut pas de plaintes. L'approvisionnement fut fait en payant comptant et les soldats ne furent plus cantonnés chez les habitants, mais dans des locaux spéciaux et des mosquées. A Salonique il y avait une garnison de 20 000 soldats mais on ne les remarquait presque pas, car ils se comportaient correctement et ne circulaient que le vendredi ¹⁰⁹.

Pour revenir aux pourparlers de paix engagés à Bucarest, c'est le 23 janv./4 févr. 1886 que la première séance eut lieu ¹¹⁰.

Les discussions eurent lieu dans les salons du ministère des Affaires étrangères. A la séance d'ouverture de la conférence, Pherekyde, ministre des Affaires étrangères de Roumanie, prit la parole et souhaita la bienvenue aux délégations. Il déclara que la Roumanie, amie de tous les peuples des Balkans, désirait sincèrement une paix équitable et durable ¹¹¹.

La première séance de travail eut lieu le même jour. En vertu de l'article 5 de l'armistice du 9/21 déc. 1885, on nomma pour les négociations de paix les délégués suivants :

De la part du sultan :

1) Midjid pacha — comme premier délégué *.

De la part du prince Battenberg :

2) G. G. Nechoff — comme second délégué **

De la part du roi de Serbie :

3) Mijatovitch ***

Le secrétariat de la conférence se composait de :

1) Moustapha Rechid-bey — Turquie ;

2) Ivan Zancovitch — Serbie ;

3) Velico Pencovitch — Bulgarie.

¹⁰⁹ Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol. 200, doss. 41, lettre B, 10. Rapport du 24 oct./6 nov. 1885.

¹¹⁰ Ibid., vol. 208, doss. 41, lettre B, n° 1 r * Paix conclue à Bucarest entre la Serbie et la Bulgarie ; télégr. chiffré circulaire de Pherekyde, ministre des Aff. étrangères du 22 janv./3 févr. 1886.

¹¹¹ Idem, compte rendu de la séance d'ouverture de la conf. du 23 janv./4 févr. 1886.

* Directeur de la presse au ministère des Aff. étrang. de l'Empire ottoman.

** Gouverneur de la Banque nationale bulgare.

*** Ministre plénipotentiaire de Serbie à Londres.

De la part de la Roumanie, pour les affaires de secrétariat on mit à la disposition de la conférence Alexandre Lahovary, directeur au ministère des Affaires étrangères et bon connaisseur des questions balkaniques ¹¹².

A la première séance, tous les délégués louèrent l'attitude correcte du gouvernement roumain et les sentiments pacifiques de la Roumanie ¹¹³.

Les discussions étant secrètes, l'article de fond du journal « Românuł » du 22 février 1886 se montrait soucieux qu'après trois semaines de pourparlers, le traité de paix n'était pas encore signé, bien « ... qu'il n'y eût pas de jour sans que, depuis qu'ils s'étaient réunis à Bucarest, les invités n'aient affirmé que la paix était assurée, que la Turquie, la Bulgarie et la Serbie désiraient la paix et que les grandes puissances européennes faisaient tout ce qui était possible pour que la paix soit maintenue » ¹¹⁴.

« Românuł » expliquait ainsi la longueur des pourparlers : ¹¹⁵

- 1) les mésententes des puissances balkaniques ;
- 2) les interventions des grandes puissances et plus spécialement celles de l'Autriche-Hongrie et de la Russie ;
- 3) les Grecs qui restaient sous les armes.

Le journal déclarait encore que de toutes les grandes puissances, c'était l'Autriche-Hongrie qui avait freiné la marche victorieuse des Bulgares et que la Russie n'était pas d'accord avec l'entente turco-bulgare au sujet de la Roumélie-Orientale ¹¹⁶.

Pendant les pourparlers de paix, Georges Ghica télégraphia de Péra en transmettant l'expression des sentiments du gouvernement turc à l'égard de l'attitude correcte du gouvernement roumain.

Il y eut en tout 9 séances, en réalité 8 séances de travail *, la dernière ayant été réservée à la signature du traité. Au cours de la huitième séance, celle du 18 févr. /2 mars 1886, il y eut des discussions au sujet de l'article unique.

Par suite de l'attitude conciliante de la Turquie, le délégué serbe accepta lui aussi l'article unique, de sorte que la paix entre la Serbie

¹¹² Ibidem, note du minist. roum. des Aff. étrang. du 27 janv. 1886, ancien style.

¹¹³ Ibidem, procès verbal n° 1 de la séance du 23 janv./4 févr. 1886.

¹¹⁴ « Românuł » du 22 févr. 1886.

¹¹⁵ Ibid.

¹¹⁶ Ibid.

* Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol. 208, dc. 41, lettre B, n 1r. Les procès-verbaux des séances sont extrêmement courts, les délégués n'ayant eu à débattre qu'un seul problème ; la signature du traité de paix sur la base du statu quo. Ainsi, le procès-verbal n° 4 se réfère au firman présenté par le délégué turc et attestant qu'on lui accordait pleins pouvoirs pour signer le traité de paix de Bucarest. C'est encore à cette séance que le délégué turc proposa l'article unique ; la 5^e séance concernait le retour des prisonniers de guerre et l'amnistie des personnes qui s'étaient compromises en temps de guerre. A la 8^e séance, le délégué serbe accepta, lui aussi, l'article unique du traité de paix.

et la Bulgarie fut rétablie sur la base du statu quo. Le traité devait être ratifié en 15 jours ¹¹⁷.

Le traité de paix fut signé le 19 févr./3 mars 1886 ¹¹⁸. A la dernière séance, le délégué de la Turquie déclara qu'il était heureux de la conclusion de la paix dans les Balkans et remercia la Roumanie pour son rôle. Le délégué serbe releva le concours réel du gouvernement et du peuple roumain, et le délégué bulgare s'associa à ce qu'avait dit ses collègues : « ... il espère que la paix sera durable et remercie le gouvernement et le peuple roumains pour le rôle joué » ¹¹⁹.

Le lendemain, après la signature du traité de paix, le ministre des Affaires étrangères roumain offrit un déjeuner en l'honneur des délégués qui avaient participé aux pourparlers. D'autres diplomates furent également invités à ce déjeuner, où « ... l'on but le vin de la paix » ¹²⁰. « Românu! » du 7 mars 1886 consacra son article de fond au traité de paix. Il y est dit que le 3 mars 1886 les délégués sont sortis de la conférence tenant le rameau d'olivier. Le traité comprenait un seul article, à savoir que la paix entre la Serbie et la Bulgarie était rétablie. « Nous devons nous réjouir que la conférence ait abouti et notre joie serait encore plus grande, cela va de soi, si la tranquillité pouvait durer le plus longtemps possible ¹²¹. La Serbie et la Bulgarie avaient conclu la paix mais sans rétablir des relations d'amitié.

Ledit article ne cache pas quelque souci, en tirant toutefois la conclusion que « ... la crise balkanique est presque terminée, mais il y a assez de matériel explosible » ¹²².

Nous fondant sur les documents inédits trouvés dans les Archives du ministère roumain des Affaires étrangères nous avons traité une question presque complètement négligée par l'historiographie roumaine, la période 1885—1886, lorsque les Etats des Balkans, faisant preuve de lucidité et de calme, rétablirent les rapports de bon voisinage, malgré l'attitude de certaines grandes puissances, plus particulièrement de l'Autriche-Hongrie qui poussa la Serbie à la guerre contre la Bulgarie *.

¹¹⁷ Ibid., procès-verbal n° 8 du 18 févr./2 mars 1886.

¹¹⁸ « Românu! » du 4 mars 1886.

¹¹⁹ Archives du ministère roum. des Aff. étrang., procès-verbal n° 9 du 19 févr./3 mars 1886 ; v. aussi T. Maiorescu, *Istoria contemporană a României* (1886—1890), Bucarest, 1925, p. 225.

¹²⁰ « Românu! » du 5 mars 1886.

¹²¹ Ibidem.

¹²² Ibidem.

* Le problème balkanique ne fut pas complètement résolu par la signature de la paix de Bucarest. Mécontent de Battenberg, le gouvernement du tsar réussit à provoquer un coup d'Etat en Bulgarie, pour renverser Battenberg et installer un gouvernement russophile. Grâce à l'immixtion de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, ce gouvernement fut renversé et on installa une régence germanophile. On parla même en 1886 de l'intention de la régence bulgare d'offrir le trône de Bulgarie à Carol I^{er}. On fut presque à la veille d'une guerre entre la Russie et l'Allemagne. C'est à peine en 1887 que la crise bulgare reçut une solution.

ÜBER DIE MITTELALTERLICHEN TIERDARSTELLUNGEN IN DER DOBRUDSCHA (10.—14. JAHRHUNDERT)

ION BARNEA

Anlässlich der archäologischen Ausgrabungen in einigen mittelalterlichen Zentren der Dobrudscha (10.—14. Jh.) entdeckte man mehrere Werke der Kleinkunst und einige Wandzeichnungen mit verschiedenen Vierfüßler- und Vogeldarstellungen. Da diese Tierdarstellungen trotz ihrer ausnehmenden künstlerischen und historischen Bedeutung, in ihrer Gesamtheit bisher noch nicht den Gegenstand eines eingehenden Studiums gebildet haben, trachten wir im folgenden uns näher mit ihnen zu befassen.

Die Zentren, in denen die meisten bisher aus der Dobrudscha bekannten Gegenstände mit Tierdarstellungen gefunden wurden, sind die längs der Donau gelegenen Siedlungen von *Dinogetia* (Garvăn, Rayon Măcin), *Capidava* (Rayon Hirşova) und *Păcuiul lui Soare* (Rayon Adamclisi) und die zwischen den Seen von Razelm und Babadag gelegene Festung *Enisala* (Rayon Istria). Andere, einzelne Gegenstände wurden in ebenfalls rechts der Donau gelegenen, aber bisher weniger oder fast gar nicht erforschten Siedlungen entdeckt, und zwar in *Noviodunum* (Isacceia, Rayon Tulcea), *Piatra Frecăței* (Rayon Măcin) und *Ostrov* (Rayon Adamclisi). Die eingeritzten Wandzeichnungen, in denen die Tierfiguren reichlich vertreten sind, befinden sich in den Kapellen, Grabkammern und sogar im Kreidesteinbruch des 10. Jh., die im Weichbild der Gemeinde *Murfatlar* (ehem. Basarabi, Rayon Medgidia) etwa 15 km westlich von Constanța, in den letzten Jahren entdeckt wurden.

Es ist eine bekannte Tatsache, daß die mittelalterliche europäische Kunst aus zwei Hauptquellen schöpfte: aus der griechisch-römischen Antike und aus dem Kunstbestand des asiatischen Ostens. Genau so bekannt ist heute, besonders in letzter Zeit, wie stark die asiatische Kunst im allgemeinen und der sarmatisch-szythische Stil der Tierdarstellungen im besonderen die europäische Kunst des Mittelalters beeinflussten. Ebenso wissen wir, was uns Rumänen betrifft, daß die heutige Dobrudscha, die einstige *Scythia Minor*, eine im westpontischen Steppengebiet gelegene Verlängerung des römischen und später des byzantinischen Reiches war, welche mit den nordpontischen Steppen der *Scythia Maior* verbunden und ebenso wie diese jahrhundertlang von den Wandervölkern mit ihren Schafherden durchwandert wurde. Zwischen dem 10. und 14. Jh. stand die Dobrudscha als das Thema von *Paristrion* (Paradunavon) unter byzantinischer Herrschaft; nachdem die politische Macht von Byzanz über die Dobrudscha zu Ende war, wirkte sich der Einfluß der byzantinischen Kultur immer noch stark aus. Byzanz, welches seinerseits die griechisch-römische kulturelle Überlieferung übernommen, hatte früher den Einfluß des sassanidischen Persien erfahren und findet jetzt egedenk seiner immer engeren Beziehungen zum muselmanischen Orient, immer mehr Geschmack an der Tier- und Pflanzenornamentik, die ehemals von den Bilderstürmern bevorzugt war.¹ Es war also zu erwarten, daß in der Dobrudscha, wo sich so verschiedenartige Völkerschaften bekämpften oder miteinander lebten und sich so verschiedenartige kulturelle Strömungen die Hand reichten, die Kunst der Tierdarstellungen und die Tierornamentik für sich, immer mannigfaltigere Aspekte aufweist.

Die Beobachtung der Tierdarstellungen des 10. bis 14. Jh. in der Dobrudscha gestattete es, sie in drei Hauptkategorien zu gliedern und zwar:

- I. Tierdarstellungen byzantinischen Ursprungs oder Einflusses;
- II. Tierdarstellungen asiatischen Einflusses und sarmatisch-szythischer Überlieferung;
- III. Tierdarstellungen nordeuropäischen Ursprungs oder Einflusses.

Bevor jede einzelne Kategorie erörtert wird, soll festgestellt werden, daß die byzantinische Kunst erwartungsgemäß einige in der Dobrudscha entdeckte naturgetreue Tierdarstellungen oder Fabelwesen des 10. bis 14. Jh. von der altgriechischen Kunst unmittelbar übernommen hat. Es darf aber nicht übersehen werden, daß die Tierdarstellungen der mittelalterlichen europäischen Kunst, im allgemeinen denselben direkten

¹ Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2, I, Paris, 1925, S. 399—400 und 456—457.

oder indirekten und mehr oder weniger zeitlich entfernten mittelasiatischen Ursprung aufweisen, da sie besonders ein Erzeugnis der Wander-



Abb. 1. — *Dinogelia* :
Gefäßhenkel aus Bronze

völker sind, deren Leben mit dem der Tiere verbunden ist, welche die Unterlage ihrer Wirtschaft bilden.² Hier sei noch erwähnt, daß die

² J. Baltrušaitis, *Le moyen âge fantastique*, Paris, 1955, S. 7, 11 und *passim*; Tamara Talbot Rice, *Les Scythes (Mondes anciens, I)*, Paris, 1958, S. 15, 149, 187; Michael V. Alpatov, *Geschichte der Kunst*, Bd. I, Verlag der Kunst, Dresden, 1961, S. 347ff.

drei Kategorien von Tierdarstellungen nicht genau voneinander zu trennen sind, weil durch die Berührung und die Beziehungen zwischen den verschiedenen Völkerschaften, die eher an die eine oder an die andere Kategorie der Tierdarstellungen gebunden sind, die Einflüsse ineinander übergehen.

I. Die Tierdarstellungen *byzantinischen Ursprungs oder Einflusses* werden im allgemeinen durch die aus der griechisch-römischen Kunst übernommene Neigung gekennzeichnet, die Natur so getreu wie möglich nachzuahmen.

Der erste hier erwähnte Gegenstand mit Tierornamentik dieser Kategorie, ist ein aus Bronze gegossener, in Dinogetia in der Füllerde einer Wohngrube des 11. Jh. gefundener Gefäßhenkel (Abb. 1). Nach den Fundumständen zu urteilen, ist er in das 11. Jh. anzusetzen, jedoch dem Aussehen und der Machart nach, ist er zeitlich in das 6. Jh. u. Z. einzuordnen. Es wird wahrscheinlich aus den älteren Schichten der römisch-byzantinischen Siedlung (4.—6. Jh.) anlässlich des Grabens einer derzeit, in der frühmittelalterlichen Siedlung von Dinogetia sehr zahlreichen Wohn- oder Vorratsgruben weiter an die Oberfläche gekommen sein. Der Henkel hat die Form eines Fragezeichens; das untere Ende, mit dem er am Gefäßkörper befestigt war, fehlt. Das obere Ende, das am Gefäßmund angebracht war, läuft in einem Schlangenkopf mit offenem Maul aus. Auf dem geschwungenen Stiel des Henkels, wo die Biegung am stärksten ist, erhebt sich senkrecht der Vorderkörper eines Tieres, scheinbar eines Löwen mit offenem Rachen und mit geradeaus gerichtetem Blick, als ob er dem heute verschwundenen Gefäß Wache stehen würde. Gefäße mit ähnlichen Henkeln waren in der griechisch-römischen Welt, ein paar Jahrhunderte vor unserer Zeitrechnung bekannt und während der römischen Kaiserzeit ziemlich stark verbreitet.³ Sie wurden von der byzantinischen Kunst nachgeahmt, wo sie lange fort dauerten.⁴

³ Fr. Fremersdorf, *Römisches Brandgrab mit Bronzegefäßen von Köln-Lindenthal*, in „Germania“, XVII, 1933, S. 266—272; Otto Herman Frey, *Die Zeitstellung des Fürstengrabes von Hatten in Elsaß*, in „Germania“, 35, 1957, S. 229—249; Hans Jürgen Eggers, *Der römische Import im freien Germanien (Atlas der Urgeschichte, 1)*, Hamburg, 1951, Taf. 11, Nr. 127, 166 und 167; V. Ondrouch, *Bohaté hroby z doby rimskej na Slovensku Novsie nálezy*, Bratislava, 1957, Taf. A, 5—5a und 32—33; S. 233 und 235; K. und H. Skorpil, *Балчикъ*, in „Известия на Варненското Археол. Дружество“, V, 1912, S. 53—54 und Taf. V, 1—2; K. Juglev-I. Kaludova, in „Археология“, IV, 1, 1962, S. 39—40; A. Smirnov, in „Вестник древней истории“, 1946, 1, S. 112—114.

⁴ W. F. Volbach, *Frühchristliche und byzantinische Kleinkunst*, Mainz, 1954, Taf. 8; L. Bréhier, *La sculpture et les arts mineurs byzantins*, Paris, 1936, S. 93, Taf. LXXI.

Zweitens erwähnen wir einige Fingerringe aus Bronze, die in Dinogetia, Piatra Frecăței,⁵ Capidava⁶ und Păcuiul lui Soare⁷ gefunden wurden und auf deren Fassung jeweils das Bild eines Adlers eingeritzt ist, der senkrecht mit ausgebreiteten Flügeln und Seitenwendung nach rechts dargestellt ist (Abb. 2). Einige dieser Ringe fand man in Gräbern,

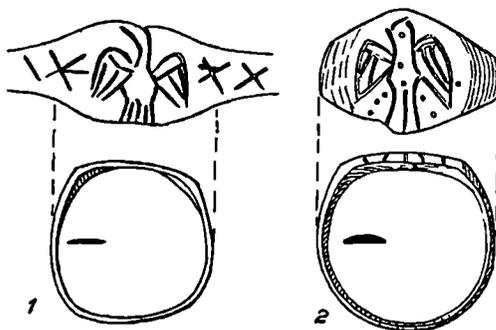


Abb. 2. — Fingerringe aus Bronze :
1, Dinogetia ; 2, Piatra Frecăței

andere in Siedlungen. Nach den Fundumständen zu urteilen, sind sie alle in das 11. Jh. anzusetzen. Fingerringe mit ähnlichen Adlerdarstellungen fand man in Gräbern des 11. Jh. in Ungarn,⁸ Bulgarien usw.⁹

Dieser Adler ist römischen Ursprungs. Er wurde als Sinnbild der kaiserlichen Macht und als Heereszeichen von den Römern dargestellt.¹⁰ In Byzanz verliert er diese Bedeutung und wird besonders auf Siegeln und Grabsteinen angetroffen. Wir fragen nun : ist wohl die Adlerdarstellung auf den erwähnten Fingerringen in der Dobrudscha mit Byzanz in Verbindung zu bringen oder kann sie eher als örtliche Überlieferung

⁵ A. Petre, *Săpăturile de la Piatra Frecăței*, in „Materiale și cercetări arheologice”, VIII, 1962, S. 585, Abb. 22. Andere zwei unveröffentlichte Exemplare sind uns vom Verfasser mitgeteilt worden.

⁶ Gr. Florescu, P. Diaconu, R. Florescu, *Capidava*, Bukarest, 1958, Abb. 118/4.

⁷ P. Diaconu, *Крепость X—XV вв. в Пэкуял луй Соаре в свете археологических исследований*, in „Dacia”, N. S., V, 1961, S. 496, Abb. 8/4. Andere zwei noch unveröffentlichte Ringe wurden uns vom Verfasser mitgeteilt.

⁸ Marta Széll, *Les cimetières du XI^e siècle aux environs de Szentes*, in „Folia Archaeologica”, III—IV, 1941, S. 231—255 (ung.) mit franz. Zusammenfassung (S. 256—265), Tf. V, A, Abb. 11 b ; Tf. V, B, Abb. 12 b, 13 b ; Taf. VI B, Abb. 12 b ; Taf. VII A, Abb. 5 b. Vgl. Zdenek Váňa, *Mad'ari a Slované ve světle archeologických nálezů X—XII století*, in „Slovenska Archeologia”, II, 1954, S. 67, Taf. III, 42 ; Szöke Béla, *A honfoglaló és kora Arpádokori magyarság régészeti emlékei*, in „Régészeti Tanulmányok”, I, Budapest, 1962, Taf. X, 24.

⁹ Fehér Géza, *A bolgar-törökök szerepe és műveltsége*, Budapest, 1940, Abb. 29 ; M. V. Sedova, *Ювелирные изделия древнего Новгорода (X—XV вв.)*, in „Труды Новгородской Археологической экспедиции”, II (Материалы и исследования по археологии СССР, 65), Moskau, 1959, S. 255 und Abb. 10/3 (10. Jh.).

¹⁰ A. J. Reinach, *Signa militaria*, in Daremberg-Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, IV, 2, Paris, o. J., S. 1314—1315 ; A. V. Solovjev, *Les emblèmes de Byzance et les Slaves*, in „Seminarium Kondakovianum”, Prag, 1935, S. 125—126 und 129—130.

des römischen Adlers betrachtet werden? Unter dieser letzten Voraussetzung, muß außer der Herstellung an Ort und Stelle dieser Ringe auch die Kontinuität dieser Darstellung und selbstverständlich die Kontinuität der einheimischen Bevölkerung angenommen werden.

Von besonderem Interesse ist das kleine Bruchstück eines blauen gläsernen Armreifens, auf dessen Außenseite in grüner Farbe ein kleiner Vogel zu sehen ist (Abb. 3). Das Bruchstück stammt aus Dinogetia, aus



Abb. 3. — *Dinogetia*: Bruchstück eines Armreifens aus Glas (doppelt vergrößert)

dem 11. Jh. und ist bisher nicht nur dort, sondern in der ganzen Dobrudscha der einzige Armreifen aus Glas, auf dem es diese Darstellung gibt. Bruchstücke von zeitgleichen gläsernen Armringen mit ähnlichen Vogelfiguren sind noch aus Korinth¹¹ und Sarkel-Belaja Vezha am Don¹² bekannt. Ihr byzantinischer Ursprung ist unbestreitbar nachgewiesen.

Die meisten Tierdarstellungen weist die byzantinische glasierte Keramik auf. Nach Machart, figürlicher Darstellung und Glasur sind diese Tierfiguren in drei Gruppen zu unterteilen:

1. An die Gefäße angebrachte Tierfiguren und ausnahmsweise sogar tierförmige Gefäße, alle olivgrün glasiert;
2. Tierische Relieffiguren auf verschiedenfarbig glasierten Gefäßen;
3. In Graffitotechnik auf die Gefäße geritzte Tierfiguren.

Zu 1. Die Tierdarstellungen, die zu den olivgrün glasierten Gefäßen gehören, sind folgende:

a) je eine Eberfigur auf dem Oberende von in Dinogetia gefundenen Gefäßgriffen (Abb. 4/1); eine Rindfigur (Abb. 4/2) und die Figur einer Schildkröte (Abb. 4/3) sind je auf einem Gefäßgriff angebracht, der in Păcuiul lui Soare gefunden wurde;

b) eine Eberfigur (Abb. 4/4) und wahrscheinlich eine Rindfigur (Abb. 4/5) wurden in Păcuiul lui Soare gefunden und gehören zu Gefäßen, an denen sie angebracht waren;

¹¹ G. R. Davidson, *Corinth, XII; The minor objects*, Princeton-New Jersey, 1952, Taf. 112, Nr. 2148; Taf. 262, Abb. 62, Nr. 2148 (unzugänglich, zit. nach Z. A. Lebova (siehe Anm. 12)).

¹² Z. A. Lebova, *Стеклянные браслеты и бусы из Саркела — Белой Везжи*, in „Труды Волго-Донской Археол. Экспедиции“, Bd. II (Материалы и исследования по археологии СССР, 75), Moskau-Leningrad, 1959, S. 314—315.

c) zwei andere, auf Gefäßdeckeln angesetzte Figuren, wovon die eine aus Ostrov einen Elefantenkopf darstellt (Abb. 4/6) und die andere aus Păcuilui lui Soare nicht zu erkennen ist;

d) ein in Capidava gefundenes Bruchstück eines Henkelkruges und zwar wahrscheinlich ein Ausflußrohr in Form eines Pferdekopfes mit dem entsprechenden Zaumzeug (Abb. 4/7) und aus Dinogetia ein Hals eines Henkelkruges in Vogelkopfform (Abb. 4/8);

e) aus Dinogetia das Bruchstück eines vogelförmigen Gefäßes (Abb. 4/9), das einzige bisher aus dieser Zeit, in der Dobrudscha bekannte tierförmige Gefäß.

Sämtliche oberen Exemplare stammen aus dem 11. bis 12. Jh.¹³ In den rumänischen Fachzeitschriften sind bisher drei verschiedene Theorien über ihren Ursprung aufgestellt worden: die eine vertritt die Meinung, daß derartige Gefäße iranischen Ursprungs, die Weiterführung älterer sarmatischer Überlieferung darstellen¹⁴; gemäß der zweiten sind sie im 11. Jh. von den Alanen mitgebracht worden¹⁵ und nach der dritten stammen sie aus den südbyzantinischen Zentren, was besonders aus bestimmten Tierdarstellungen, wie z.B. die des Elefanten, zu entnehmen wäre.¹⁶

Was die Einführung dieser Gefäße mit Tierornamentik im 11. Jh. durch die Alanen anbetrifft, gibt es keine überzeugenden Beweise. Dazu kann noch hinzugefügt werden, daß in der Moldau und in Muntenien, wo die Alanen wahrscheinlich toponymische Spuren zurückgelassen haben, keine Gefäße mit Tierornamentik gefunden wurden. Hingegen scheinen die realistischen Darstellungen sowie die in Korinth entdeckten Gefäße mit Tierfiguren auf den Henkeln,¹⁷ eher die Hypothese über den byzantinischen Ursprung zu bestätigen. Es darf aber dabei nicht übersehen werden, daß die erwähnte Art der Tierornamentik fast immer in dieser Gegend

¹³ D. Vilceanu, *Reprezentări zoomorfe pe ceramica din sec. XI de la Dunărea de Jos*, in „Studii și cercetări de istorie veche“, XIII, 2, 1962, S. 373–386. Einzeln erscheint ein Bruchstück von einem grün und gelb glasierten „Henkelkrug mit Tierdarstellung“, der in Păcuilui lui Soare in der Wohnschicht des 14. Jh. gefunden wurde; P. Diaconu, *Șantierul arheologic Păcuilui lui Soare*, in „Materiale și cercetări arheologice“, VII, 1959, S. 606, Abb. 11.

¹⁴ I. Barnea, *Relațiile dintre așezarea de la Bisericuța-Garvăn și Bizanț în secolele X–XII*, in „Studii și cercetări de istorie veche“, IV, 3–4, 1953, S. 652; Ders., *Elemente de cultură materială veche rusească și orientală în așezarea feudală (sec. X–XII) de la Dinogetia*, in *Studii și referate privind istoria României*, I, 1954, S. 213–215; Ders., *Byzance, Kiev et l'Orient sur le Bas-Danube du X^e au XII^e siècle*, Auszug aus *Nouvelles études d'histoire*, I, Bukarest, 1955, S. 11.

¹⁵ P. Diaconu, a.a.O., S. 498.

¹⁶ D. Vilceanu, a.a.O., S. 383–384.

¹⁷ Ch. H. Morgan, II, *Corinth, XI*; *The Byzantine pottery*, Cambridge, Massachusetts, 1942, Abb. 53, Taf. I.

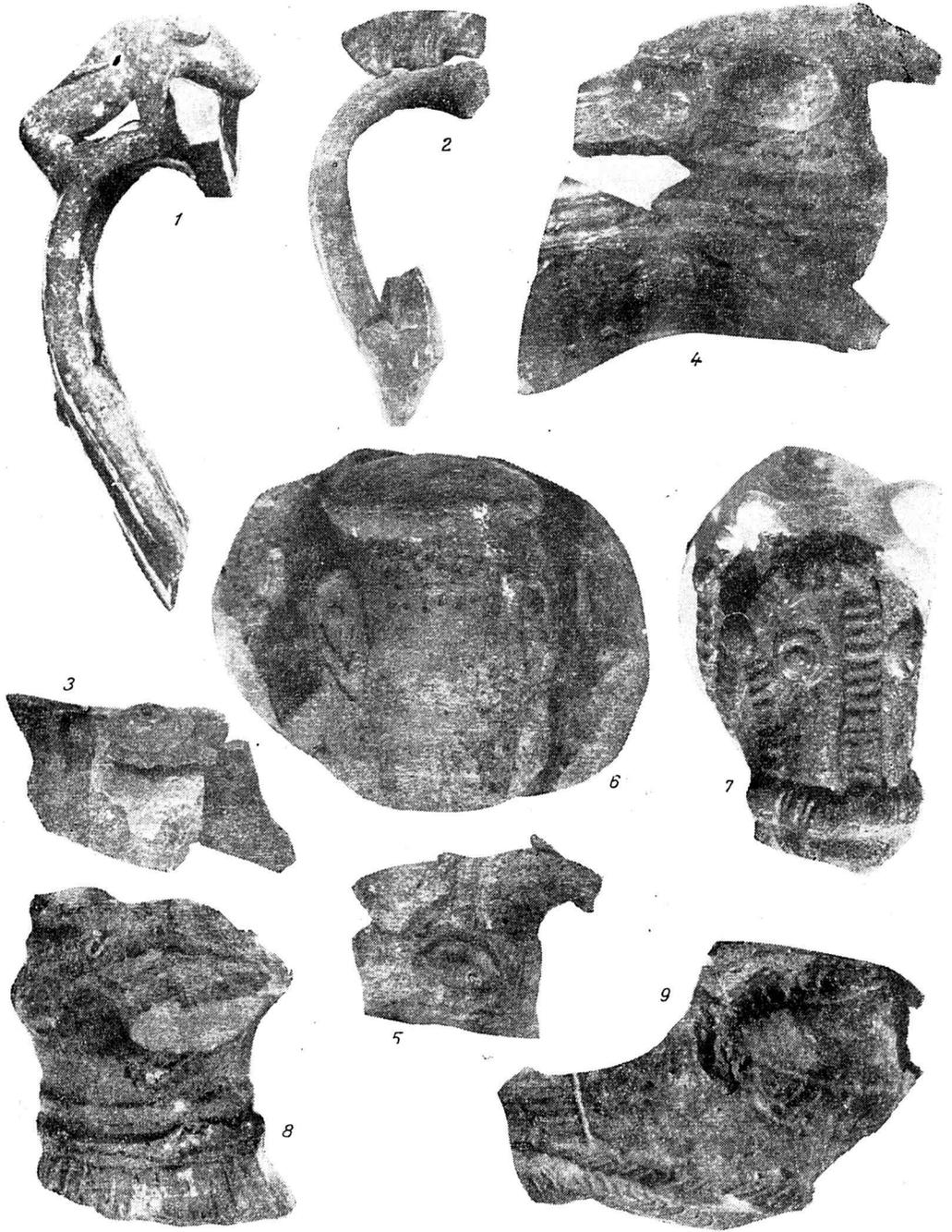


Abb. 4. — Olivgrün glasierte Keramik : 1, 8, 9, *Dinogetia* ; 2—4, 5, *Păcuiul lui Soare* ; 6, *Ostrov* ; 7, *Capidava*, (11.—12. Jh.)

auf olivgrün glasierten Gefäßen zugegen ist,¹⁸ und daß solche glasierte Gefäße auch innerhalb des byzantinischen Reiches, aber an der unteren Donau, in größerer Anzahl und schon zur Zeit der Römer auftritt. Angesichts dieser Feststellungen meinen wir, das sarmatische Element nicht übersehen zu dürfen und ebenso die fast ständigen Verbindungen zwischen den Völkerschaften der römischen und später byzantinischen Gebiete an der unteren Donau und den nordpontischen Völkerschaften, die Erben der alten sarmatisch-szythischen Kultur; hier sind Gefäße mit Tierornamentik auf den Henkeln auch heute anzutreffen.¹⁹ Die tiergeschmückten Gefäße aus Korinth unterscheiden sich von denjenigen, die an der unteren Donau gefunden wurden. Daraus ist auf verschiedene Herstellungszentren zu schließen, wenn nicht auch auf verschiedene Einflüsse. Für die Gefäße aus der Dobrudscha gibt es in letzter Zeit Hinweise, daß sie in dieser Gegend und vielleicht sogar in einigen ihrer Fundstätten selbst hergestellt worden sind.

Zu 2. Die Gruppe der Relieffiguren auf verschiedenfarbig glasierten Gefäßen, ist bisher auf dem Gebiete der Dobrudscha am schwächsten vertreten. Dies ist wahrscheinlich auf die weniger festen Verbindungen zurückzuführen, die während des 10. Jh., die Zeit in welcher diese Gruppe angesetzt wird, ganz besonders von der byzantinischen Wiedereroberung (971), zwischen der Dobrudscha und Byzanz herrschten. Diese Gruppe besteht nur aus zwei innen braun, grün und gelb glasierten Bruchstücken von Kaolinschüsseln, die in Dinogetia gefunden wurden und die wir in die letzten drei Jahrzehnte des 10. Jh. ansetzen. Auf der Innenseite ist eines davon in der Mitte mit einer Tierfigur, scheinbar einem Panther oder Fabelwesen, verziert (Abb. 5/2), das andere mit einem Vogel (?) (Abb. 5/1); beide sind in Flachrelief, undeutlich und jeweils mit einer Matritze auf die rohe Paste des Gefäßes aufgestempelt. Glasierte Gefäße mit ähnlicher Ornamentik sind augenblicklich aus Konstantinopel,²⁰ Korinth²¹ und Chersones bekannt: nach Chersones, sowie nach Dinogetia wurden sie wahrscheinlich aus Konstantinopel gebracht.²²

¹⁸ Mit Ausnahme eines Griffes von einem grauen unglasierten Gefäß aus Pliska (9.—10. Jh.) auf dem eine Tierfigur angebracht ist. St. Stančev, *Некрополът до Нова Пазар*, Sofia, 1957, S. 69—71, Abb. 10/6—7.

¹⁹ Vgl. K. M. Skalon, *Изображение животных на керамике сарматского периода*, in „Труды отдела истории первобытной культуры“, I, Leningrad, 1941, S. 173—218; Gh. Bichir, *Unele observații cu privire la necropolele de tip Potenești din Moldova și relațiile acestor necropole cu lumea sarmată*, in „Studii și cercetări de istorie veche“, XII, 2, 1961, S. 268.

²⁰ J. Ebersolt, *Catalogue des poteries byzantines et anatoliennes du Musée de Constantinople*, 1910, Nr. 119, 121; W. F. Volbach, *Mittelalterliche Bildwerke aus Italien und Byzanz*, 2, Berlin-Leipzig, 1930, Taf. 13—14.

²¹ Ch. H. Morgan, II, a.a.O., Abb. 33.

²² A. L. Jakobson, *Раннесредневековый Херсонес* (Материалы и исследования по археол. СССР, 63), Moskau-Leningrad, 1959, S. 332—357; D. L. Talis, *К характеристике*

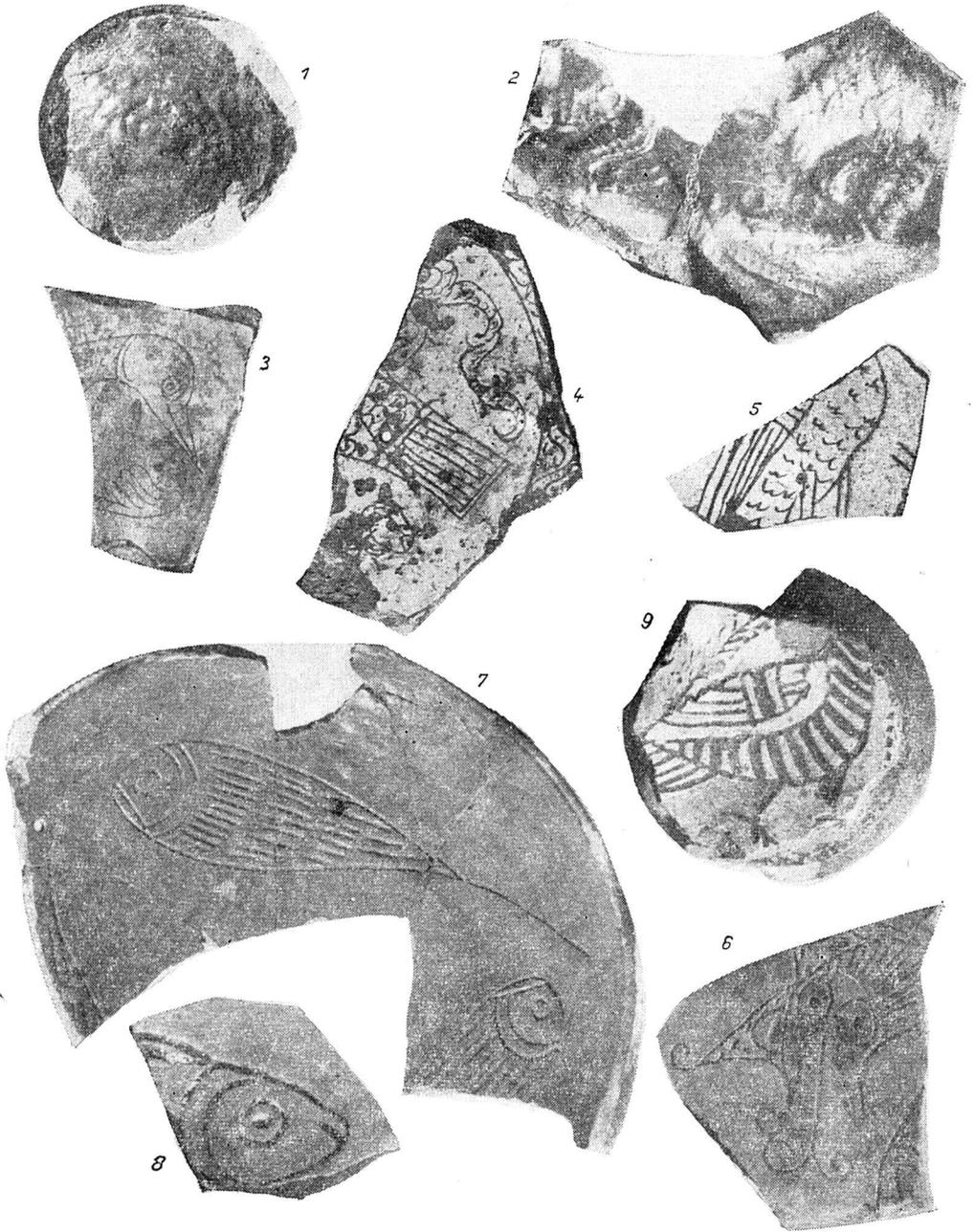


Abb. 5. — Glasierte Reliefkeramik : 1, 2 *Dinogetia* ; Graffitotechnik : 3—5, *Dinogetia* ;
6, *Noviodunum* ; 7—9, *Enisala*

Zu 3. Die in Graffitotechnik verzierten Gefäße (Schüsseln und Teller), wovon mehrere in derselben Technik ausgeführten Tierschmuck (Vierfüßler und besonders Vögel) tragen, sind byzantinischen Ursprungs. Einige der bisher in Dinogetia und Noviodunum (11.—13.Jh.), Enisala²³

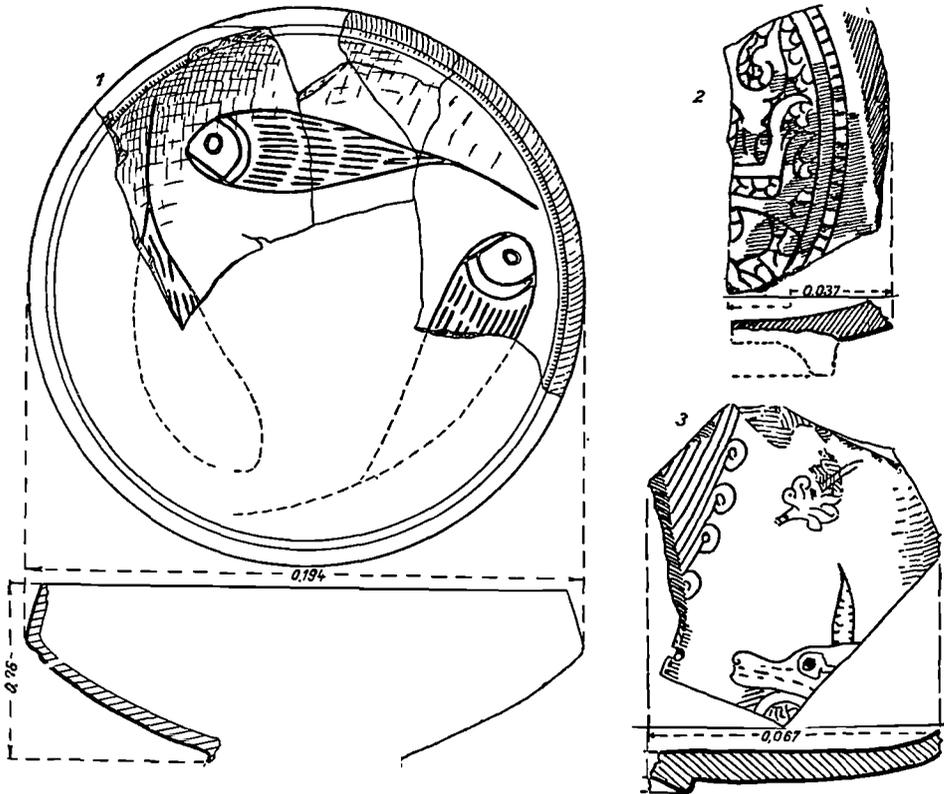


Abb. 6. — Keramik in Graffitotechnik : 2, Dinogetia ; 3, Noviodunum ; 1, Enisala

und Păcuiul lui Soare (13.—14. Jh.) entdeckten Gefäße stammen scheinbar sogar aus Konstantinopel. Andere haben ihren Ursprung in mehreren bedeutenderen Zentren des gewesenen byzantinischen Reiches. Die Tierdarstellungen auf diesen Gefäßen sind im allgemeinen realistisch, manchmal etwas derb ausgeführt, weil es dem Handwerker an Handfertigkeit fehlte oder weil er auf technische Schwierigkeiten stieß (Abb. 5/3—9 ; 6/1—3). Auf

византийской керамики IX—X вв. из Херсонеса, in „Археологический Сборник“ (Труды ГИМ, 37), Moskau, 1960, S. 130-133.

²³ Wir danken hier Herrn I. Dragomir, Direktor des Museums für Geschichte in Galați, der in liebenswürdiger Weise uns die in dem genannten Museum befindlichen Bruchstücke mit Tierdarstellungen von Enisala zur Verfügung gestellt hat.

einigen Gefäßen erscheinen auch Fabelwesen asiatischen Ursprungs (Abb. 5/6; 7). Besonders hervorzuheben ist davon der Doppeladler, der bisher nur in Păcuiul lui Soare, auf der Innenseite eines Tellers vom ausgehenden 13. und angehenden 14. Jh. gefunden wurde (Abb. 7).²⁴



Abb. 7.— *Păcuiul lui Soare* : Doppeladler auf Teller in Graffitotechnik (13.—14. Jh.)

Bekanntlich ist der Doppeladler uralten chaldäischen Ursprungs und erscheint auf den orientalischen Kleidungsstücken im 11.—12. Jh. n.Z. wieder. Die in Konstantinopel aufgekommene Mode der orientalischen Gewebe bewirkte es, daß in der Zeit der letzten Komnenen der Doppeladler zu einer der Wappenfiguren des kaiserlichen Hofes von

²⁴ C. Nicolescu, *Aspecte ale relațiilor culturale cu Bizanțul la Dunărea de Jos în secolele X—XIV*, in „*Studii și materiale de istorie medie*”, V, 1962, S. 18, Abb. 4. Wir danken hier Herrn Radu Popa für die liebenswürdige Mitteilung über die Datierung des Tonbruchstückes, auf Grund der stratigraphischen Fundumstände.

Byzanz wurde. Später unter der Herrschaft der Paläologen wird er zum Wappen der ersten Würdenträger des kaiserlichen Hofes und insbesondere der Despoten.²⁵ Gelegentlich der Untersuchung eines ebenfalls in Păcuilui Soare gefundenen Bleisiegels, das einem kaiserlichen Würdenträger des 11. Jh. gehörte, machte ich die Voraussetzung, daß das Gebiet auf dem es gefunden wurde, zu den kaiserlichen Besitztümern gehörte.²⁶ Der am selben Ort gemachte Fund von Gefäßen mit Doppeladlerverzierung, das Wappen des byzantinischen Hofes, scheint diese Vermutung für das ausgehende 13. Jh. und das angehende 14. Jh. zu bestätigen.²⁷ Unter gesetzter Voraussetzung muß für diesen Ort die byzantinische Herrschaft und die Anwesenheit eines großen Würdenträgers des Konstantinopler Kaiserhofes angenommen werden. Bis aber diesbezügliche neue Angaben auftauchen, kann die Möglichkeit nicht ausgeschlossen werden, daß der Doppeladler aus Păcuilui Soare mit einem der Großwürdenträger des bulgarischen Zarenhofes vom ausgehenden 13. Jh. und aus der ersten Hälfte des 14. Jh. in Zusammenhang gebracht wird, wohin dieses Wappen von Byzanz aus gelangt war.²⁸

Außer den Tierdarstellungen auf den glasierten byzantinischen Gefäßen ist bisher aus Dinogetia eine einzige in die gebrannte Paste grob eingeritzte Figur auf dem Bruchstück einer byzantinischen Kugelamphora aus dem 10.—12. Jh. bekannt. Es dürfte sich entweder um ein Fabelwesen mit Vogelkörper (?) und Schlangenkopf handeln oder um einen Adler mit ausgebreiteten Flügeln und Seitenwendung des Kopfes (Abb. 8), ähnlich wie die auf den oben erwähnten Ringen (Abb. 2).

II. Die Tierdarstellungen *asiatischen Ursprungs oder Einflusses und sarmatisch-szythischer Überlieferung*, befinden sich auf Kleingegenständen, davon einige aus Horn oder Knochen geschnitzt, andere aus Metall (Bronze oder Silber), für verschiedene Gebrauchszwecke und in verschiedenen Formen gegossen, und alle in der frühmittelalterlichen Siedlung (10.—12. Jh.) von Dinogetia gefunden wurden. Durch das Material aus dem sie gearbeitet sind, sowie durch ihren Gebrauchszweck, sind die tierdarstellenden Kleingegenstände aus Bein oder aus Knochen für die reitenden

²⁵ A. V. Solovjev, a. a. O., S. 122—125; 130—135 und 163—164.

²⁶ I. Barnea, *Sigilii bizantine inedite din Dobrogea*, in „Studii și cercetări de numismatică”, III, 1960, S. 327—328; V. L. (aurent), in „Byzantinische Zeitschrift”, 54, 1961, S. 490.

²⁷ Über die byzantinische Herrschaft in der Dobrudscha im 13.—14. Jh., siehe V. Laurent, *La domination byzantine aux bouches du Danube sous Michel VIII Paléologue*, in „Revue historique du Sud-Est européen”, XXII, 1945, S. 184—198.

²⁸ A. V. Solovjev, a. a. O., S. 144—145. Auf einer in Chersones gefundenen byzantinischen Schüssel, die in derselben Technik ausgeführt und zeitgleich ist mit der von Păcuilui Soare, ist ebenfalls ein Doppeladler (?) dargestellt, der aber im Aussehen von letzterem verschieden ist. A. L. Jakobson, *Средневековый Херсонес (XII—XIV вв.)*, in „Материалы и исследования по археологии СССР”, 17, Moskau-Leningrad. 1950, S. 216 und Taf. XXXIV, 142.

Wandervölker spezifisch. Die Tierfiguren sind geometrischen Formen angepaßt, die für die Kunst der Nomaden kennzeichnend sind. Der Hirsch und der Raubvogel, schon viel früher von den Szythen bevorzugte Motive, gehören auch dazu.



Abb. 8. — *Dinogetia* : Bruchstück einer byzantinischen Amphora (10.–11. Jh.)

Die Gegenstände aus Horn oder Knochen waren Bestandteile von Zaumzeug, andere waren Griffe von Reitpeitschen, Stöcken, andere wahrscheinlich von Messern, andere wiederum hatten unbestimmte Verwendung. Die interessantesten dieser Kleingegenstände sind zwei Zaumseitenstämme aus Horn, bei denen die Tierdarstellung vor allem als Vorwand zur Verzie-

zung diene. Einer von diesen Seitenstämmen trägt in der Mitte Spuren einer Eisentrense. Seine beiden Enden sind mit einem offenen Tiermaul

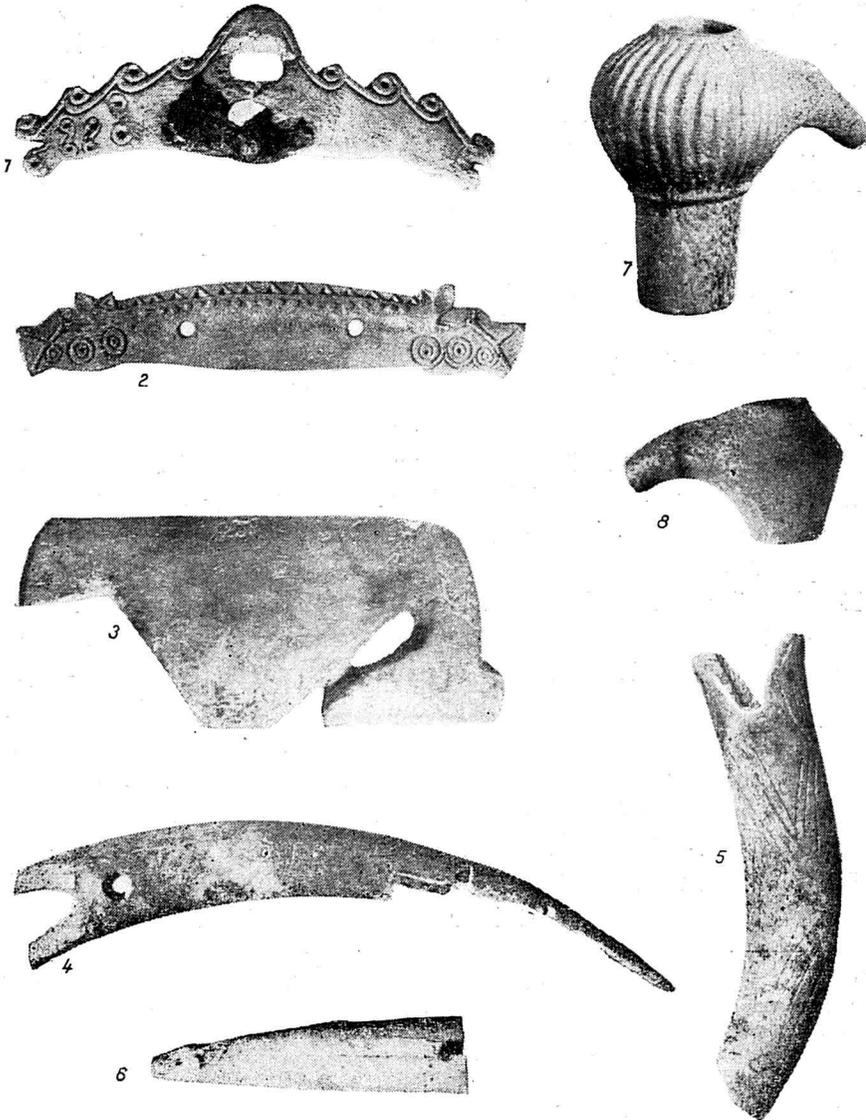


Abb. 9. — *Dinogetia*: 1–2, Zaumseitenstämmen aus Horn (11.–12. Jh.); 3, Schildchen aus Horn (11. Jh.); 4–6, Griffe aus Horn (11.–12. Jh.); 7–8, Gegenstände aus Hirschhorn (11.–12. Jh.)

verziert (Abb. 9/1). Die Verzierung der Mähne dieses Tieres erinnert am meisten an zwei bekannte szythische goldene Reliefschildchen, wovon

das eine aus Kostromskaja im Kubangebiet stammt und das andere aus Kul-Oba, in der Krim. Sie stellen je einen ruhenden Hirsch dar, dessen Geweih am Rücken aufliegt.²⁹ Wir beziehen uns auf diese Ähnlichkeit und vermuten, daß auch der hörnerne Seitenstamm aus Dinogetia einen Hirsch darstellt. Die geometrische Form, die diese Figur angenommen, ist durch einige in der Mitte punktierte Kreise betont, die die Außenseite des Trennsseitenstammes gegen eines der Enden zu verziert.

Der zweite Trennsseitenstamm läuft an den Enden in einem gezäumten Pferdekopf aus (Abb. 9/2). Der Rücken ist im Zickzack verziert und der Unterteil des Kopfes mit je drei in der Mitte punktierten konzentrischen Kreisen. Eine fast rechteckige Hornplatte (6,5 × 3 cm) aus der zweiten Hälfte des 11. Jh. ist durch ihr Ziermotiv mit diesem Seitenstamm verwandt und weist dadurch auch auf den gleichen entfernten Ursprung. Sie erinnert an bestimmte Kämmе römischen Ursprungs, die Tierornamentik tragen und wovon einer in der Siedlung von Dinogetia-Garvăn gefunden wurde.³⁰ Die beiden derb gearbeiteten Tierköpfe, deren Maul nach unten, gegen das Platteninnere zugewendet, und wovon nur einer erhalten geblieben ist (Abb. 9/3), stellen höchstwahrscheinlich auch Pferdeköpfe dar.³¹

Die Horngriffe, drei an der Zahl, laufen an einem der Enden in Form eines Tierkopfes aus (Abb. 9/4—6). Zwei davon, die größer und gebogen sind, ahmen Tiere mit offenem Maul nach (Abb. 9/4—5). Auf dem Körper eines dieser Griffe ist eine geometrische Verzierung eingritzelt, die aus Zickzack und Krummlinien besteht (Abb. 9/5). Das allgemeine Aussehen bringt einige geschnitzte Hauer in Erinnerung, die der szythischen Kultur zwischen der Volga und dem Uralgebirge³² angehören, ferner einen in das 7.—8. Jh. u. Z. angesetzten Beingriff aus Ak-Kiuna, im Altai³³ und andere aus dem 9.—11. Jh. stammende, in der UdSSR gefundene Horngegenstände³⁴. Der dritte Griff ist kleiner (0,056 m).

²⁹ T. T. Rice, a. a. O., S. 95 und 159; Taf. 23—24; K. Schefold, *Der skytische Tierstil in Südrußland*, in ESA, XII, 1938, S. 36, 38; M. I. Artamonov, *К вопросу о происхождении скифского искусства*, in *Omăgiu lui George Oprescu*, Bukarest, 1961, S. 33, Abb. 2; Abb. 7, 10, und 12; A. P. Mantzevič, *Золотая чаша из Келермесского Кургана*, in *Omăgiu lui George Oprescu*, S. 331—339, Abb. 5 und 7.

³⁰ „Studii și cercetări de istorie veche”, VI, 3—4, 1955, S. 714, Abb. 2/1.

³¹ Vgl. Zofia Hilczzerowna, *Les peignes ornés de motifs animaux en Pologne* (pol. mit fr. Zus.), in „*Slavia Antiqua*”, IX, 1962, S. 301—328.

³² B. Grakov, *Monuments de la culture scythique entre la Volga et les monts Oural*, in ESA, III, 1928, S. 35, Abb. 18—19; S. 38, Abb. 20—21; Max Ebert, *Reallexikon der Vorgeschichte*, XIII, Berlin, 1929, Taf. 39, K.

³³ S. V. Kiselev, *Древняя история южной Сибири*, Moskau, 1951, Taf. I, Nr. 2; L. R. Kjzlasov, in „Краткие сообщения Института истории материальной культуры Академии Наук”, XXXVI, 1951, S. 50f., und Abb. 8, 9.

³⁴ M. K. Karger, *Древний Киев*, Bd. I, Moskau-Leningrad, 1958, S. 158—159.

Sein dünneres Ende läuft in einem Tierkopf aus (vielleicht von einem Reh), der nur mit ein paar eingeritzten Linien, von einem Meister mit großer künstlerischer Gabe angedeutet ist (Abb. 9/6). Die Stilisierung des Tierkopfes erinnert an ähnliche Stücke aus Asien und dem Nordosten Europas.³⁵ Zwei kleine knollenförmige Gegenstände, einer senkrecht geriefelt (Abb. 9/7), der andere unverziert, doppelkegelstumpfförmig (Abb. 9/8), beide mit einer seitlichen Proeminenz, ahmen scheinbar je einen Raubvogelkopf (Adler) nach. Ähnliche Exemplare aus Hirschhorn und eines aus Bronze wurden in Bulgary und Umgebung gefunden und als Peitschengriffenden oder magische Gegenstände betrachtet.³⁶ Andere Gegenstände, die man in Staraja Rjasan, Novgorod und Sarkel gefunden, werden als Enden von Peitschengriffen betrachtet.³⁷

Die in Bronze gegossenen Gegenstände mit Tierdarstellungen beschränken sich auf vier Exemplare. Zwei davon sind hohl und waren wahrscheinlich Griffenden, die scheinbar für Messer verwendet wurden. Eines ist 0,042 m hoch und läuft in einem Tierkopf (Hund?) aus, dessen offenes Maul größer als natürlich ist (Abb. 10/1). Es ist deutlich erkenntlich, daß der Gegenstand in zwei, später aneinander geschweißte Längshälften gegossen wurde. Auf der Außenseite sind noch sehr schwache Vergoldungsspuren zu erkennen. Hinsichtlich des entfernten Ursprungs dieses letzten Griffendes sei darauf hingewiesen, daß ähnliche Werke der Beinplastik der szythischen Kultur zwischen der Volga und dem Uralgebirge angehören.³⁸ Außerdem ähneln diese vermuteten Griffenden (siehe auch nächstes Exemplar) am meisten den szythischen Bronzewimpeln, die mit Tierfiguren, üblicherweise mit Wappentieren oder Raubvögeln verziert sind.³⁹

Das zweite Griffende aus Bronze ist 0,032 m hoch und läuft in Form eines Raubvogelkopfes (Adlers) aus, dessen Schnabel im Vergleich zum Kopf unverhältnismäßig groß ist (Abb. 10/2). Durch zwei Löcher konnte ein Nagel das aufgesetzte Griffende an den Griff befestigen. Fast

³⁵ G. A. Tschernov, in „Краткие сообщения...“, а.а.О., XXXIX, 1951, S. 87, Abb 22, Nr. 6.

³⁶ A.-M. Tallgren, *Collection Zaoussallov*, Helsingfors, 1918, S. 35, Taf. VI, 4, 5, 7, Vgl. V. A. Oberin, *Камская археологическая экспедиция 1955 года*, in „Краткие сообщения...“, а. а. О., LXXIV, 1959, S. 105, Abb. 45/5.

³⁷ A. L. Mongait, *Старая Рязань* (Материалы и исследования по археологии СССР, 49), Moskau, 1955, Abb. 97/11; A. F. Medvedev, in „Труды Новгородской Археол. экспедиции“, II (Материалы и исследования...), 65), Moskau, 1959, S. 190, Nr. 7 und Abb. 20 (S. 183); M. I. Artamonov, *Хазарская крепость Саркел*, in „Acta Archaeologica“, VII, Budapest, 1956, S. 336, Abb. 25; vgl. „Материалы и исследования...“, 62, Moskau, 1958, S. 40, Abb. 26.

³⁸ B. Grakov, а. а. О., S. 43, Abb. 22; M. Ebert, а.а.О., Taf. 39, L.

³⁹ Vgl. T. T. Rice, а.а.О., S. 82, 96–97, und Taf. 5–6; V. A. Illinska, in „Археология“, Kiev, 1963, S. 33–60.

gleiche oder ähnliche Exemplare, wie das aus Dinogetia, waren in Biliar, das zweite große bulgarische Zentrum an der Volga, bekannt, wo auch eine Kalksteinform für die Gießarbeit solcher Gegenstände gefunden wurde.⁴⁰ Andere ähnliche Gegenstände kamen im Süden der UdSSR zum Vorschein.⁴¹



Abb. 10. — *Dinogetia*: Tierdarstellende Bronzegegenstände (11.—12. Jh.)

Der dritte Bronzegegenstand mit Tierdarstellung ist eine 7,4 cm lange Nadel aus dem 11.—12. Jh. an der ein kleiner Ring aus Bronzedraht angebracht ist (Abb. 10/3). Das dickere Nadelende ist ein Adlerkopf, dessen Stil an das vorige Griffende erinnert und so wie jenes orientalischen Ursprungs ist. Die Nadel hatte einen praktischen Zweck, sie

⁴⁰ A.-M. Tallgren, a.a.O., S. 35, Taf. VI, 1—2 und Taf. 13.

⁴¹ I. Barnea, *Elemente de culturã materialã*, S. 210.

wurde beim Aufstecken des Haares oder für die Kleidung als Schulternadel gebraucht, war gleichzeitig aber auch ein Schmuckgegenstand. Ähnliche Fundstücke, die meisten aus Eisen und zeitgleich mit jenem aus Garvăn sind aus dem Gebiet Bolgary,⁴² aus Staraja Rjasan⁴³ und aus Novgorod⁴⁴ bekannt.

Der vierte, bereits bekannte Bronzegegenstand, ist ein tierförmiges Schloß, wahrscheinlich eine Hunddarstellung (Abb. 10/4). Es ist klein (0,042 × 0,041 m) und aus zwei senkrechten Hälften gegossen. Das Tier gemahnt an den asiatischen Ursprung dieses Gegenstandes. Das Naturbild ist systematisch verzerrt. Dem Tier und seinen Naturelementen wurden die Steifheit und Symmetrie der geometrischen Ornamentik aufgezwängt: der Körper ist als Rechteck und die Augen als zwei kleine Rauten wiedergegeben. Gerade oder leicht gekrümmte Linien, Punktoreihen und konzentrische Kreise zieren die Oberfläche dieses Exemplars. Das Ganze hat ein „barbarisches“, aber interessantes und gefälliges Aussehen.

Die tierförmigen Schlösser sind ein Kennzeichen der Sachkultur von Bolgary. Aus Asien und zwar aus Turkestan sind mehrere solcher Exemplare bekannt.⁴⁵ In Moreşti, in Transsilvanien,⁴⁶ fand man ein Schloß, welches dem aus Dinogetia fast gleich ist.

Sowohl das eine wie auch das andere wurde wahrscheinlich von den Petschenegen oder auf Handelswegen mitgebracht.

⁴² A.-M. Tallgren, a.a.O., S. 37, Taf. VII, 16–22.

⁴³ A. L. Mongait, a.a.O., S. 180, Abb. 140.

⁴⁴ B. A. Koltšchin, in „Материалы и исследования“..., 65, S. 106, Abb. 94; Ders., in „Советская археология“, 2/1958, S. 109 und Abb. 10/9–10.

⁴⁵ A.-M. Tallgren, a.a.O.; S. 32–33, Taf. V, 15; V. E. Golubovitch, in „Краткие сообщения...“, XI, 1945, S. 122, Abb. 51/10; J. Hampel, *Allertümer des frühen Mittelalters in Ungarn*, Bd. I, Braunschweig, 1905, S. 122–123 und Bd. III, S. 331–332; A. P. Smirnov, *Волжские булгары* (Труды ГИМ, XIX), Moskau, 1951, S. 118–120; Ders., in „Материалы и исследования...“, 28, 1952, S. 216, Taf. LV, 2; A. V. Artsichovskij, *Основы археологии*, Moskau, 1955, S. 234–235.

⁴⁶ „Studii și cercetări de istorie veche“, V, 1–2, 1954, S. 206; K. Horedt, *Contribuții la istoria Transilvaniei în secolele IV–XIII*, Bukarest, 1958, S. 154, Abb. 32.

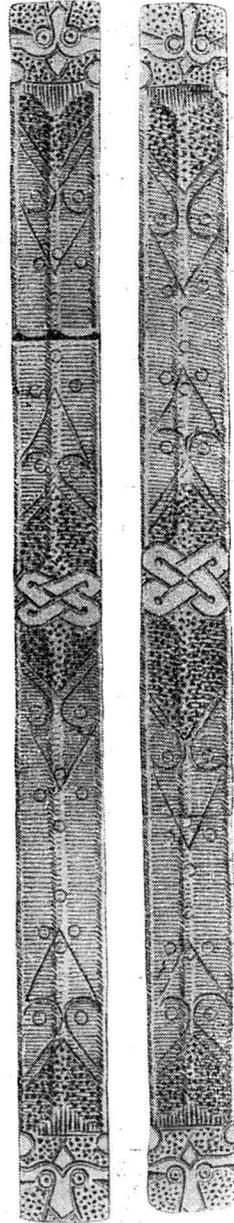


Abb. 11. — *Dinogetia*:
Armreifen aus Silber-
blech (11.–12. Jh.)

Besonderes Interesse erwecken zwei 0,1575 m lange und 0,012 m breite Armreifen aus Silberblech (Abb. 11). Beide wurden im Sommer des Jahres 1951 in Dinogetia-Garvăn, in der Wohnschicht des 11.—12. Jh. gefunden.⁴⁷ Sie tragen beide auf der Außenseite dieselbe feingeritzte Verzierung. In der Mitte befindet sich ein X-förmiges Geflecht, inmitten eines gepunkteten Feldes, das in einem lanzenspitzenförmigen Ziermotiv ausläuft. Gegen die Enden des Armreifes befindet sich eine andere dem Innern zu gerichtete lanzenspitzenförmige Verzierung. An den Enden stellt eine Verzierung einen der Breite nach aufgewickelten, stark stilisierten, oder eher noch geometrisierten und abstraktisierten Tierkopf dar. Das Grundfeld der Verzierung an den Extremitäten ist ebenfalls punktiert. In die frei gebliebenen Felder sind je vier Kreise symmetrisch an beiden Seiten der Lanzenspitzen, und je zwei im Zwischenraum eingeritzt. Die so verzierte Fläche ist in zwei längliche Mulden geteilt, die nicht bis an die Enden reichen, sondern dort aufhören, wo die geometrisierten Tierköpfe einsetzen.

Die ganze Ornamentik besteht aus Elementen viel älteren und verschiedenen Ursprungs, die sich in einer der bedeutenderen Werkstätte des alten Rußlands begegneten. Das X-förmige Geflecht in der Mitte der beiden Armreifen erscheint auf einem alten babylonischen Siegel,⁴⁸ ist in der spätkaiserlichen römischen Kunst bekannt und verbreitet sich später in der europäischen Kunst des Mittelalters. „Die Lanzenspitzen“ erinnern an ähnliche Ornamente der neuszythischen Kultur des 6. Jh. u. Z. von Martinovka, im mittleren Dneprgebiet.⁴⁹ Die abstraktisierten Darstellungen der Tierköpfe an den Enden der Armreifen, führen uns zum zweiten germanischen Stil zurück, dessen Ursprung auch in der neuszythischen Richtung gesucht wurde.⁵⁰

Ein Armreifenpaar, das teilweise mit denen aus Dinogetia Ähnlichkeit aufweist, stammt aus einem unbekanntem Fundort der UdSSR.⁵¹ Ein anderes Paar solcher Armreifen wurde in der Gegend von Bolgary gefunden.⁵² Ein Armband, welches denen aus Dinogetia sehr ähnlich ist, wurde in dem schon länger entdeckten Hort von Staraja Rjasan an der Oka⁵³ gefunden und ein anderes, von demselben Typus, in Liubeč, im

⁴⁷ „Studii și cercetări de istorie veche“, III, 1952, S. 384–385, Abb. 25, a-b.

⁴⁸ J. Strzygowski, *Asiens bildende Kunst*, Augsburg, 1930, Abb. 506.

⁴⁹ N. Fettich, *Die Metallkunst der landnehmenden Ungarn* (Archaeologia Hungarica, XXI), Budapest, 1937, Taf. CXXIII, 15.

⁵⁰ Ders., *Archäologische Studien zur Geschichte der späthunnischen Metallkunst* (Archaeologia Hungarica, XXI), Budapest, 1951, S. 173.

⁵¹ H. Schlunk, *Die Kunst der Spätantike im Mittelmeerraum*, Berlin, 1939, Taf. 12/52.

⁵² A.-M. Tallgren, a.a.O., S. 38, Taf. VII, 14.

⁵³ A. P. Smirnov, *Волжские болгары* (Труды ГИМ, XIX), Moskau, 1951, S. 122, Taf. V; A. L. Mongalt, a.a.O., Abb. 137/1.

Tschernigow-Gebiet.⁵⁴ Zwei ähnliche, aber aus einer späteren Zeit stammende (ausgehendes 13. — angehendes 14. Jh.) und mit schwarzem Email bedeckte Armreifen, wurde in Oțeleni, Rayon Huși, in der Moldau gefunden.⁵⁵

III. Die Tierdarstellungen *nordeuropäischen Ursprungs oder Einflusses* sind eine Ausnahme. Eine solche Darstellung ist nur auf einer Riemenzunge aus vergoldeter Bronze anzutreffen, die in Dinogetia-Garvăn, in einer Wohnschicht des 11. Jh. gefunden wurde (Abb. 12). Kennzeichnend für sie ist die Kombination der Pflanzen- und geometrischen Ornamentik mit der Tierornamentik. Die Tierfigur kann von der übrigen Verzierung kaum unterschieden werden. Der kleine (0,046 m lange und 0,015 m breite) Gegenstand hat ein ausgehöhltes und ein abgerundetes Ende, welches das Maul eines Tieres nachahmt. Die Außen-, konvexe Seite ist mit einem Bandgeflecht verziert, welches teilweise Tier- teilweise Pflanzendarstellung nachahmt. Die eingetieften Punkte, die sich auf der Bandmitte aneinanderreihen und die zwei Noppen an der Spitze, tragen dazu bei die tierdarstellende Verzierung zu betonen.

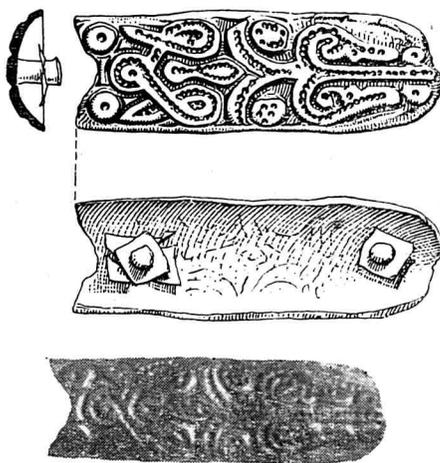


Abb. 12. — *Dinogetia*: Riemenzunge aus vergoldeter Bronze (11. Jh.)

Eine Verzierung wie diese führt uns hinauf in den Norden bis zu den Wikingern⁵⁶ und läßt uns im Geiste den berühmten Handelsweg gehen, der die Skandinavische Halbinsel mit Konstantinopel verband und der unter dem Namen „die Straße zwischen den Warägern und den Griechen“⁵⁷ bekannt ist. Es ist aber keinesfalls ausgeschlossen, daß diese Verzierung durch das Fürstentum Kiew übermittelt wurde, dessen Kulturbeziehungen zu den nordischen Gebieten, sogar von den sowjeti-

⁵⁴ B. A. Rybakov, *Раскопки в Любече в 1957 году*, in „Краткие сообщения...“, LXXIX, 1960, S. 32, Abb. 13/1.

⁵⁵ *Istoria României*, II, Bukarest, 1962, S. 159 und Abb. 54; Dan Gh. Teodor, *Obiecte de podoabă din tezaurul feudal timpuriu descoperit la Oțeleni (r. Huși, reg. Iași)*, in „Arheologia Moldovei“, II—III, 1964, S. 347—351 und 354.

⁵⁶ Vgl. Nils Åberg, *Nordische Ornamentik in vorgeschichtlicher Zeit*, Leipzig, 1931, S. 91f.

⁵⁷ W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, Bd. I, Leipzig, 1885, S. 68; I. Barnea, a.a.O., S. 204—206.

schen Geschichtsschreibern, mit Ausnahme der normannistischen Übertreibungen, anerkannt werden.⁵⁸

Eine besondere Kategorie stellen die eingeritzten Tierdarstellungen an den Wänden des Steinbruches und der Denkmäler im Kreideberg von Murfatlar dar. Durch das Material und das von diesem aufgezwungene Verfahren, sowie durch ihren verschiedenen Aspekt, unterscheiden sie sich grundsätzlich von den bisher erwähnten Tierdarstellungen. Betrachtet man aber die am häufigsten vorkommenden Tiere und ihre Darstellung, so kann man erkennen, daß auf den weißen Wänden von Murfatlar, alle drei Darstellungsarten der Tierfiguren zu treffen sind: der Typus der Steppennomaden, der byzantinische und der nordeuropäische Typus.

Wir haben bereits anderwärts darauf hingewiesen,⁵⁹ daß die vorgezogenen Pferde und Reiterdarstellungen in erster Reihe an reitende Nomaden erinnern, höchstwahrscheinlich Bulgaren oder Petschenegen, wenn nicht an beide zugleich, die für die byzantinische Herrschaft und unter ihren Anweisungen im Kreidebruch zusammen gearbeitet haben. Aus Konstantinopel fehlen solche Darstellungen nicht ganz,⁶⁰ sind aber in den nordpontischen Steppen viel häufiger anzutreffen,⁶¹ woher, wie anzunehmen, auch die Wandervölker gekommen sind, die sich in Murfatlar befunden haben.

Die Darstellung der Pferdefiguren auf den Wänden von Kulturräumen und auf den Wänden einer Grabkammer, findet ihre Erklärung darin, daß nach der Bekehrung zum Christentum einige heidnische, Kultus und Ritus betreffende Sitten bei der Bevölkerung fortgedauert haben. Die Verteilung und die Darstellung, sowie die Ausmaße der Pferdefiguren sind keineswegs durch Regeln festgesetzt. Es kann im allgemeinen gesagt werden, daß sie derb ausgeführt sind, mehrere Figuren sind nicht zu Ende gebracht, andere sind kaum begonnen oder derart

⁵⁸ M. K. Karger, *Древний Киев*, Bd. I, Moskau-Leningrad, 1958, S. 217–220. Vgl. M. Rostovtzeff, *Les origines de la Russie Kievienne*, in „Revue des études slaves“, II, 1922, S. 5–18; W. Born, *Vor- und frühgeschichtliche Voraussetzungen der Tierornamentik in Rußland*, in „Wiener Prähistorische Zeitschrift“, XVI, 1929, S. 138–150; Ders., *Das Tiergestalt in der nordrussischen Buchmalerei*, I. Teil, in „Seminarium Kondakovianum“, V, 1932, S. 64, 77–79; VI, 1933, S. 89–108; S. V. Bernstein-Kogan, *Путь из варяг в греки*, in „Вопросы географии“, Moskau, 1950, S. 239–270.

⁵⁹ I. Barnea, *Les monuments rupestres de Basarabi en Dobroudja*, in „Cahiers Archéologiques“, XIII, 1962, S. 206; Ders., *Предварительные сведения о каменных памятниках в Басараби (обл. Добруджа)*, in „Dacia“, N. S., VI, 1962, S. 308–311.

⁶⁰ R. Demangel-E. Mamboury, *Le quartier des Manganés et la première région de Constantinople* (Recherches françaises en Turquie, 2), Paris, 1939, Abb. 35.

⁶¹ I. Barnea, a.a.O., in „Dacia“, N. S., VI, 1962, S. 311. Zur dort zitierten Literatur fügen wir hinzu: A. L. Jakobson, a.a.O., S. 126–127; M. I. Artamonov, *История Хазар* Leningrad, 1962, Abb. 289 und Abb. S. 304; Ders., *Саркел-Белая Вежа*, in „Материалы и исследования“, 62, 1958, S. 24, 26–27 und Abb. 13.

summarisch angezeichnet, so daß sie nicht einmal genau bestimmt werden können. Was aber sofort auffällt ist die Mannigfaltigkeit und die Bewegung, die den Tieren verliehen ist, was trotz der Einfachheit doch auf scharfen Beobachtungssinn des Meisters schließen läßt. Jenseits der Pferdegruppe, davon einige Tiere auf den Hinterbeinen tänzeln, andere sich einander und nach verschiedenen Richtungen jagen, oder den Kopf zurückwenden, blickt die weite Steppe durch (Abb. 13/1).

Die gesetztere, aber geometrische Ausführung einiger Figuren verrät gleich die Auffassung der Wandervölker über solche Darstellungen. Andererseits aber macht sich der byzantinische Einfluß älterer griechisch-römischer Tradition, durch die Anstrengung deutlich, die Pferde so naturgetreu wie möglich wiederzugeben und in einem Fall sogar durch den an einer unbeendeten galoppierenden Reiterfigur geübten Versuch das Ritzwerk in ein Flachrelief zu verwandeln (Abb. 13/2). Noch betonter ist die naturalistische Darstellungsart einiger Vierfüßler (Hase, Hirsch, Hund, Katze) und Vögel (Taube, Ente usw.), welche zum Unterschied von den Pferden einzeln oder ausnahmsweise auf den Wänden der Felsräume und des Kreidebruchs auftreten (Abb. 14/1). Manchmal sind die Ausmaße so gering, daß man behaupten kann, solche Figuren gehören zu den Werken der Kleinkunst, zu den Miniaturen. Besonderes Interesse erweckt der Hirsch, der nur durch ein paar Linien dargestellt, auf völlig besondere Art die Tierfigur und seine Bewegung wiedergibt (Abb. 14/2).

Noch interessanter als die bisherigen, sind die Fabelfiguren der Drachen, deren Körper aus einem Geflechtmotiv besteht, das sich an den Wänden einer Grabkammer und zweier Kapellen wiederholt (Abb. 14/3 und 15). Sie beweisen den Einfluß oder sogar die Anwesenheit einer Völkerschaft nordischen Ursprungs. Diese Völkerschaft scheint durch anthropologische Befunde bestätigt zu sein, sowie durch einen vermutet germanischen Eigennamen, der an der Wand einer der Kapellen gefunden wurde.⁶² Es könnte möglich sein, daß dieser Einfluß auch durch das Fürstentum Kiew übermittelt wurde, wo einige Darstellungen bekannt sind, die denen aus Murfatlar teilweise ähneln.⁶³

Die Untersuchung der Tierdarstellungen des 10.—14. Jh., die bisher aus dem Gebiete der Dobrudscha bekannt sind, wird von den literarischen Quellen und den geschichtlichen Angaben über den mannigfaltigen ethnischen Charakter dieser Grenzprovinz des Byzantinischen Reiches bestätigt. Die Tierdarstellungen spiegeln mehr als andere Spuren

⁶² *Ebda*, S. 311, 315 und Abb. 20.

⁶³ W. Born, *Das Tiergeflecht*, S. 79, Abb. 4; M. K. Karger, a.a.O., Taf. XVII.



Abb. 13. — *Murfallar* (chem. Basarabi): 1, Tierfiguren auf die Wand eines der Kreidedenkmalier eingeritzt; 2, Wand, rechts vom Eingang in die Galerie H: galoppierendes Pferd (10. Jh.)

der Sachkultur den ethnischen Charakter der Völkerschaften wider, die das Gebiet der Dobrudscha durchwanderten und bilden einen Hinweis



Abb. 14. — *Murfallar* (ehem. Basarabi) : 1, Katzenfigur, auf das Bruchstück eines Kreideblocks eingeritzt (10. Jh.); 2, Hirschfigur auf der Ostwand des „Halbinsel-Massivs“ eingeritzt (10. Jh.); 3, Drachenfiguren auf der Südwand der Grabkammer C1 eingeritzt (10. Jh.)

auf die Kulturströmungen, die sich hier in dieser Kontaktzone zwischen der byzantinischen Kultur und der Kultur der sarmatisch-szythischen

Tradition der Nomaden in Bewegung kreuzten. Einzelnen erscheinen Elemente nordischer Kultur, die auf die Anwesenheit einer Völkerschaft nordeuropäischen Ursprungs zurückzuführen sind oder auf Einflüsse, die durch das Fürstentum Kiew übertragen wurden.



Abb. 15. — *Murfallar* (ehem. Basarabi) : Drachenfigur auf einen Kreideblock der Grabkammer C1 eingeritzt (10. Jh.)

Es bleibt der künftigen archäologischen Forschung vorbehalten, das hier Dargestellte zu vervollständigen und ein Bild aufzustellen, das den geschichtlichen und kulturellen Gegebenheiten in der Dobrudscha, während ihrer letzten vier glanzvollen Jahrhunderte vor dem Untergang im Osmanischen Reich, so nahe ist als möglich.

VIEILLES ÉGLISES EN BOIS DE ROUMANIE

par PAUL HENRI STAHL

Les constructions en bois dominaient jadis parmi les maisons, les attenances et les églises des peuples européens. Concourant parfois avec les constructions en terre ou en pierre, avec lesquelles elles ont en commun une origine lointaine et un développement parallèle, elles arrivent lentement aux formes supérieures intéressant l'art. Le bois continue d'être le matériel dominant de construction tout le long du moyen âge, dans les villes comme dans les villages. La pierre et la brique, dont l'importance pour les monuments principaux est en permanente croissance, s'installent même dans les régions où l'on utilisait traditionnellement le bois, éliminant progressivement les anciennes techniques de construction. Mais ce processus n'arrive pas à embrasser en même temps toutes les régions ni à traverser les mêmes étapes. Parmi les contrées où les édifices de bois résistent le plus longtemps à l'assaut des nouvelles techniques, doivent être cités le centre, l'est et le sud-est de l'Europe. Les constructions de bois en Roumanie, qui forment un groupe à part, constituent un couloir de liaison entre les constructions nord-slaves et la Péninsule Balkanique. Fixés à la chaîne montagneuse des Carpates, les Roumains développent un art propre du bois, d'une valeur et d'un intérêt scientifique remarquables, qui s'oriente en même temps vers les bâtiments et vers les petits objets usuels. La connaissance de cet art s'effectue relativement tard, surtout au XX^e siècle, situation qui n'est pas surprenante car l'art du bois européen ne prend la place méritée parmi les études des historiens de l'art que surtout au XX^e siècle.

Les publications concernant les constructions de bois, et parmi elles les églises, qui constituent l'objet de notre étude, se multiplient et permettent aux spécialistes d'avoir une vue d'ensemble claire. Mais le phénomène n'est pas encore suffisamment connu, car les monographies ayant un caractère local, les informations historiques, ou l'étude des rapports avec l'art des peuples voisins sont peu nombreuses. Nous essaierons, utilisant les données déjà publiées et les informations recueillies par l'étude directe des monuments en bois, de préciser quelques-uns des caractères des églises en bois roumaines et la place qu'elles occupent parmi les monuments du centre, de l'est et du sud-est européen.

LA DIFFUSION DES ÉGLISES DE BOIS

Pour établir le rôle que jouaient jadis les églises de bois on doit connaître d'abord le territoire qu'elles occupaient. Ce problème, souvent discuté, n'apporte habituellement qu'une affirmation d'un caractère trop général ; les églises de bois étaient largement diffusées sur le territoire roumain. Une plus grande précision est nécessaire et en même temps possible.

Les informations les plus anciennes, ayant un caractère exhaustif, qui nous soient connues, se situent vers la fin du XIX^e siècle et le commencement du XX^e. Il s'agit de deux statistiques effectuées à des dates suffisamment rapprochées pour pouvoir être mises à côté et obtenir une carte qui couvre presque tout le territoire de la Roumanie. La première est effectuée en Transylvanie en 1891¹ ; pour le reste du pays les données ont été recueillies en 1908². Les deux statistiques présentent la situation par départements (« județe »), qui formaient le cadre de l'administration à l'époque. Les données concernant la Transylvanie font partie d'un plus vaste recensement concernant toutes les constructions, parmi lesquelles nous avons choisi celles relatives aux églises. La statistique en Valachie, Petite Valachie, en Moldavie et en Dobroudja concerne seulement les monuments religieux ; pour cette deuxième statistique, comme aussi pour la première, nous avons calculé les pourcentages qui permettent une interprétation correcte. Dans le tableau qui suit sont inscrits les chiffres relatifs au matériel de construction des murs.

¹ Magyar statistikai közlemenyek. Az 1891 év elején végrehajtott népszámlálás eredményei. *Épület : Statistika*, Budapest, 1893.

² *Anuarul Casei Bisericii*, București, 1909.

Le matériel de construction des églises de Transylvanie, en 1891 (en %)

| Département | L e s m u r s | | | La couverture du toit | | |
|---------------|------------------|-------|-------|-----------------------------------------|------------------|-------------------|
| | Brique Pierre | Terre | Bois | Tuile Ardoise Autres matériaux | Echan- dolles | Chaume Roseaux |
| Bihor | 26,58 | 46,43 | 26,99 | 36,61 | 38,45 | 24,94 |
| Maramureş | 36,14 | 7,83 | 56,03 | 9,04 | 86,14 | 4,82 |
| Satu Mare | 25,81 | 43,98 | 30,21 | 12,61 | 51,90 | 35,49 |
| Sălaj | 23,50 | 30,42 | 46,08 | 28,14 | 41,47 | 30,42 |
| Arad | 29,11 | 39,26 | 31,03 | 28,35 | 59,39 | 12,26 |
| Caraş-Severin | 55,58 | 12,01 | 32,41 | 34,35 | 64,26 | 1,40 |
| Timiş | 51,03 | 36,55 | 12,42 | 60,89 | 25,52 | 13,79 |
| Torontal | 46,05 | 53,40 | 0,55 | 68,12 | 14,99 | 16,69 |
| Alba | 51,55 | 11,18 | 37,27 | 24,85 | 62,73 | 12,42 |
| Bistriţa | 55,45 | 12,87 | 31,68 | 43,57 | 52,47 | 3,96 |
| Braşov | 94,62 | 2,15 | 3,23 | 97,85 | 21,15 | |
| Ciuc | 48,38 | 1,45 | 52,17 | 53,62 | 43,38 | 2,90 |
| Făgăraş | 80,46 | — | 19,54 | 95,40 | 2,30 | 2,30 |
| Şapte Scaune | 41,52 | 2,82 | 55,66 | 43,40 | 56,60 | |
| Hunedoara | 53,71 | 6,97 | 39,32 | 15,43 | 67,17 | 17,40 |
| Tirnavă Mică | 60,66 | 17,22 | 22,12 | 74,59 | 15,57 | 9,84 |
| Cluj | 30,71 | 11,62 | 57,67 | 11,21 | 79,25 | 9,54 |
| Mureş-Turda | 20,51 | 15,38 | 64,11 | 34,35 | 55,90 | 9,75 |
| Tirnavă Mare | 93,16 | 2,27 | 4,55 | 97,16 | 2,84 | |
| Sibiu | 95,04 | 0,83 | 4,13 | 95,04 | 4,13 | 0,83 |
| Solnoc-Doboca | 23,04 | 8,70 | 68,26 | 2,61 | 82,61 | 14,78 |
| Turda-Arieş | 32,68 | 9,80 | 57,52 | 6,53 | 79,74 | 13,75 |
| Odorhei | 55,48 | 2,06 | 42,46 | 76,72 | 23,28 | |

Le matériel de construction des églises en 1908 (en %)

| Département | L e s m u r s | | |
|------------------------|----------------|------|-------|
| | Brique, pierre | Bois | Terre |
| PETITE VALACHIE | | | |
| Mehedinţi | 41,7 | 58,3 | |
| Gorj | 34,5 | 65,5 | |
| Vâlcea | 59,3 | 40,7 | |
| Romanaţi | 97,3 | 2,7 | |
| Dolj | 83,5 | 16,5 | |
| GRANDE VALACHIE | | | |
| Olt | 88,2 | 11,8 | |
| Brăila | 96,1 | 2,6 | 1,3 |

| Département | Les murs | | |
|---------------|----------------|------|-------|
| | Brique, pierre | Bois | Terre |
| Ialomița | 86,6 | 10,2 | 3,2 |
| Ilfov | 94,6 | 4,9 | 0,5 |
| Vlașca | 80,9 | 19,1 | |
| Argeș | 80,9 | 19,1 | |
| Prahova | 85,6 | 13,5 | 0,9 |
| Muscel | 91,7 | 8,3 | |
| Rîmnicu Sărat | 62,8 | 36,8 | 0,6 |
| Buzău | 55,3 | 44,3 | 0,4 |
| Dîlmevoia | 92,2 | 7,8 | |
| Teleorman | 88,1 | 11,4 | 0,5 |
| DOBROUDJA | | | |
| Tulcea | 63,3 | 13,6 | 23,1 |
| Constanța | 88,6 | 6,8 | 4,6 |
| MOLDAVIE | | | |
| Covurlui | 61,1 | 9,7 | 29,2 |
| Botoșani | 65,7 | 16,3 | 18,0 |
| Dorohoi | 48,8 | 50,6 | 0,6 |
| Iași | 72,0 | 20,4 | 7,6 |
| Neamț | 34,7 | 65,3 | |
| Suceava | 48,5 | 51,5 | |
| Bacău | 50,7 | 48,0 | 1,3 |
| Putna | 65,1 | 32,6 | 2,3 |
| Roman | 45,8 | 44,9 | |
| Tecuci | 64,4 | 28,1 | 7,5 |
| Fălciu | 43,2 | 32,8 | 24,0 |
| Tutova | 42,8 | 33,3 | 23,9 |
| Vaslui | 39,6 | 46,5 | 13,9 |

Les églises de bois étaient encore les plus nombreuses dans un grand nombre de départements (où elles représentaient souvent plus de 50%). Si on leur ajoute les départements où, sans être prédominantes, elles étaient assez nombreuses, on obtient une carte qui couvre la plus grande partie du territoire roumain au commencement du XX^e siècle. L'importance numérique des églises de bois paraît être moindre aux extrémités de la Roumanie, vers les trois grandes plaines : pannonique à l'ouest, ukrainienne à l'est, se prolongeant vers le sud par le Bugeac et le Bărăgan, qui forment la troisième plaine, du Danube. Nous avons donc une première image d'ensemble, qui a au centre la région du bois, fixée sur les Carpates, couvrant la région des collines, et liée directement avec l'Ukraine trans-

carpatique au nord et, plus loin, avec le sud de la Pologne et la Tchécoslovaquie, et avec la Péninsule Balkanique au sud, le long des Carpates.

Quelques précisions peuvent être apportées. Partout, le matériel qui gagne en importance est la brique ; elle remplace le bois surtout dans les départements où le développement économique était à cette date plus

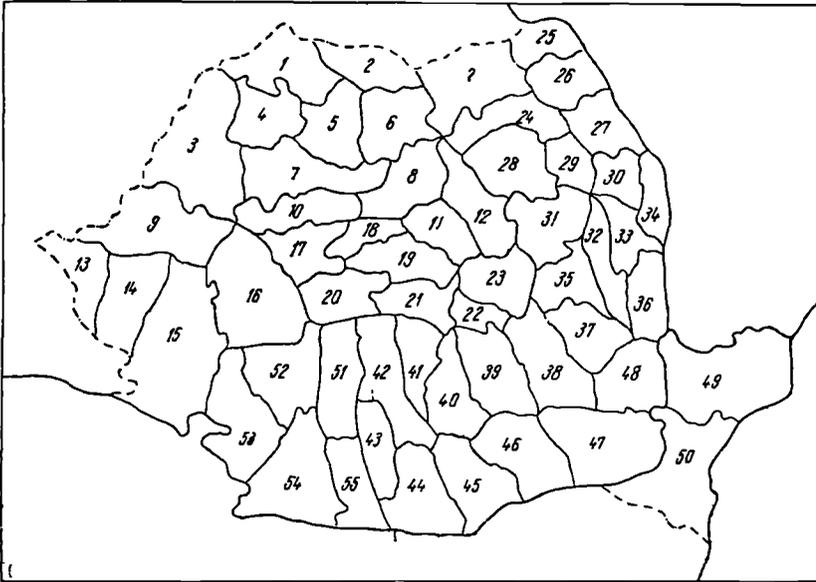


Fig. 1. — Les départements de Roumanie, vers la fin du XIX^e siècle. 1) Sătmar ; 2) Maramureș ; 3) Bihor ; 4) Sălaj ; 5) Solnoc-Dobica ; 6) Bistrița Năsăud ; 7) Cluj ; 8) Mureș ; 9) Arad ; 10) Turda-Arieș ; 11) Odorhei ; 12) Ciuc ; 13) Torontal ; 14) Timiș ; 15) Caraș-Severin ; 16) Hunedoara ; 17) Alba ; 18) Tîrnava Mică ; 19) Tîrnava Mare ; 20) Sibiu ; 21) Făgăraș ; 22) Brașov ; 23) Trei Scaune ; 24) Suceava ; 25) Dorohoi ; 26) Botoșani ; 27) Iași ; 28) Neamț ; 29) Roman ; 30) Vaslui ; 31) Bacău ; 32) Tecuci ; 33) Tutova ; 34) Fălciu ; 35) Putna ; 36) Covurlui ; 37) Rîmnic Sărat ; 38) Buzău ; 39) Prahova ; 40) Dîmbovița ; 41) Muscel ; 42) Argeș ; 43) Olt ; 44) Teleorman ; 45) Vlașca ; 46) Ilfov ; 47) Ialomița ; 48) Brăila ; 49) Tulcea ; 50) Constanța ; 51) Vîlcea ; 52) Gorj ; 53) Mehedinți ; 54) Dolj ; 55) Romanați.

poussé et dans les départements dépourvus de forêts. Une autre constatation, qui nous servira plus tard à soutenir notre point de vue : dans quelques départements l'architecture religieuse utilisait surtout de la terre pour construire les murs. Cette dernière catégorie couvre les régions limites, des plaines, où le bois est rare.

Une dernière constatation nous paraît avoir une grande importance ; la carte des constructions religieuses en bois et en terre correspond à la carte du territoire occupé par les maisons en bois et en terre. Nous nous

trouvons donc devant des techniques qui intéressaient, dans la même région, en même temps les constructions civiles et les constructions religieuses. Les données concernant les maisons ayant été déjà publiées, nous nous limitons à marquer cette ressemblance ³.

Dans quelle mesure la situation de la fin du XIX^e et du commencement du XX^e siècle reste valable pour d'autres périodes ? Il nous semble évident, par les informations dont nous disposons maintenant, que le moment cité représente seulement une étape qui s'inscrit dans une longue évolution encore peu connue. Depuis la publication des deux statistiques on a assisté à une rapide disparition des monuments en bois (comme aussi des monuments en terre). Nous pouvons donc supposer qu'avant le commencement du XX^e siècle il y eut une évolution similaire, qui concorde d'ailleurs avec l'évolution observée dans d'autres pays, et en général avec les informations que les documents écrits ou les recherches archéologiques nous fournissent. Nous ne pouvons pas insister sur les détails du problème ; nous devons nous limiter à signaler les faits qui modifient dans une certaine mesure la carte établie pour le commencement du XX^e siècle.

Les constructions en bois sont présentes dans les régions boisées. Jadis les forêts couvraient la grande majorité du territoire habité par les Roumains. À côté des régions des collines et des montagnes, les forêts avançaient vers l'est jusqu'au Pruth couvrant aussi le territoire de la R.S.S. de Moldavie, et, plus loin, la partie nord de l'Ukraine. Vers le nord, les forêts s'étendaient sans interruption le long de la chaîne des Carpates. Vers le sud, elles descendaient toujours le long des Carpates, traversaient le Danube et se joignaient avec les massifs forestiers de la Péninsule Balkanique. Les plaines déboisées de la Hongrie arrivaient jusqu'à la Tisa, mais n'avançaient pas aussi loin qu'aujourd'hui, dans la proximité des Monts Apuseni. Les forêts de cette région occidentale de la Roumanie ont été très tôt défrichées ; l'ancienne architecture en bois se retire vers les montagnes étant remplacée par les constructions en terre et en brique, cette évolution correspondant, pour les maisons par exemple, à l'abandon de quelques-unes des formes traditionnelles de construction et d'organisation des plans. Ce phénomène est évident tout le long de la plaine occidentale de la Roumanie, depuis le Banat jusque dans le nord, près de la frontière avec l'Ukraine transcarpatique. Vers l'est, les effets du déboisement sont ressentis déjà deux siècles auparavant ; pour paver les rues de la capitale de la Moldavie, Jassy, on apportait de loin les troncs d'arbres. Dans cette région, ce sont les maisons paysannes qui les premières aban-

³ Paul Henri Stahl, *Casa țărănească la români în secolul al XIX-lea*, dans *Anuarul Muzeului etnografic al Transilvaniei*, Cluj, 1963.

donnent le bois comme matériel de construction et le remplacent par la terre ; les églises continuent à être élevées en bois jusqu'au XIX^e siècle.

La plus importante différence avec la situation existante au XX^e siècle concerne le sud de la Roumanie. Les forêts qui s'étendaient le long



Fig. 2. — Eglise en bois de Ieud (nord de la Transylvanie).

du Danube, à l'exception du Bărăgan à l'est et de la plaine du Dolj à l'ouest, ont favorisé la constitution d'une architecture en bois présente jusque sur les bords du Danube, en contact direct avec l'architecture de la Péninsule Balkanique. Disparues très tôt et sous l'empire des mêmes

circonstances que dans le reste du pays (nous citons par exemple l'utilisation intensive du bois pour les constructions, les défrichages pour élargir les terrains agricoles et, à partir du XIX^e siècle, l'exploitation forestière moderne destinée au marché) les forêts se maintenaient suffisamment importantes dans le reste du pays jusqu'au début du XIX^e siècle pour permettre l'utilisation massive du bois pour les constructions. Nous insistons sur les données concernant le sud de la Roumanie car elles sont peu connues et peuvent compléter d'une manière décisive les informations utilisées jusqu'à présent. Du total des constructions civiles (maisons, bâtiments d'intérêt économique) existant dans la Grande et la Petite Valachie ⁴, celles en bois représentaient :

| <i>Départements situés dans la zone des montagnes et des collines</i> | | <i>Départements situés dans la plaine</i> | |
|-----------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------|
| Argeş | 97,3 % | Brăila | 88,6 % (situation qui nous semble inexplicable) |
| Muscel | 95,4 % | Ialomiţa | 12,1 % |
| Dâmboviţa | 96,6 % | Ilfov | 2,4 % |
| Prahova | 49,1 % | Vlaşca | 92,4 % |
| Buzău | 19,4 % (ce département est situé avec sa moitié sud dans la plaine) | Teleorman | 33,4 % |
| Râmnicu Sărat | 42,9 % | Olt | 88,8 % (la moitié nord du département est située dans la zone des colines) |

Si pour la région des montagnes et des collines la situation paraît normale et correspond généralement à celle trouvée dans les statistiques ultérieures, les pourcentages obtenus pour les départements de Vlaşca et de Teleorman, lesquels forment une importante zone dominée par les constructions de bois, nous sont expliqués par la présence des forêts.

Plus intéressante encore et en rapport direct avec le thème de cette étude, est la situation des monuments religieux en bois telle qu'elle nous est présentée par une cartographie effectuée en 1810 dans l'éparchie « Ungro-Valahă » (située dans la Grande Valachie) ⁵. Pour la précision des données et leur intérêt nous mentionnons aussi les données concernant les villes : à Tîrgovişte il y avait 19 églises en pierre et en briques et une en

⁴ Dionisie Pop Marţian, *Recensămîntul construcţiilor*, Bucureşti, 1860.

⁵ Paul Henri Stahl, *Vechi case şi biserici de lemn din Muntenia*, dans *Studii şi cercetări de istoria artei*, Bucureşti, 1963 ; voir aussi Radu Creţeanu, *Bisericile de lemn din regiunea Bucureşti*, dans *Glasul Bisericii*, Bucureşti, 1962.

bois ; à Bucarest, 2 églises sur les 89 étaient en bois ; à Cîmpulung, une église parmi les 13 de la ville était en bois. Dans les villes, le bois avait donc été presque totalement éliminé. Dans les villages la situation en est différente.

Département

| | | | |
|-----------|--------|-----------|--------|
| Muscel | 54,8 % | Ialomița | 34,3 % |
| Dimbovița | 56,5 % | Ilfov | 61,7 % |
| Prahova | 43,8 % | Vlașca | 80,0 % |
| | | Teleorman | 83,7 % |

La situation est apparemment paradoxale, car la proportion des églises de bois est plus grande dans la plaine. L'explication en est la suivante : les départements situés loin du Danube et du territoire d'où pouvaient venir les razzias des pillards étrangers, menaient une vie plus tranquille, favorable à l'activité économique et qui assurait ainsi les conditions nécessaires au développement de l'architecture en brique et en pierre. Les départements situés dans la plaine, à proximité du Danube, continuaient d'utiliser dans une grande mesure les églises de bois. La correspondance des églises de bois avec les maisons de bois, telle qu'elle apparaît dans les deux statistiques citées plus haut, est frappante surtout dans les départements de Vlașca et de Teleorman, et nous permet d'affirmer que le territoire de l'architecture en bois continuait vers le sud non seulement le long des Carpates et des Balkans, mais aussi dans la partie centrale de la plaine du Danube.

Une autre constatation s'impose : en moins d'un siècle les églises de bois disparaissent dans la plaine du Danube.

| Eglises de bois | Ilfov | Vlașca | Teleorman |
|-----------------|--------|--------|-----------|
| en 1810 | 61,7 % | 80,0 % | 83,7 % |
| en 1908 | 4,9 % | 19,1 % | 11,4 % |

Cette disparition rapide nous explique pourquoi les églises en bois sont si peu connues dans cette partie de la Roumanie ⁶ et pourquoi l'architecture roumaine qui continue de façon ininterrompue l'architecture en bois nordique semble aujourd'hui avoir été séparée du sud.

Avant d'esquisser l'évolution générale des églises roumaines en bois, voilà quelques précisions concernant le toit. Généralement on connaît

⁶ On doit citer surtout les études de Radu Crețeanu, *Bisericile de lemn din raionul Strehaia* et *Bisericile de lemn din raionul Turnu Severin*, dans *Mitropolia Olteniei*, XIII (1961), n^{os} 10–12 ; voir aussi l'étude déjà citée sur les églises en bois de la région de Bucarest.

les églises de bois couvertes d'échandolles, à côté desquelles on peut ajouter les matériaux modernes, les tuiles et le fer-blanc, qui remplacent les échandolles tout le long du XIX^e et du XX^e siècle. Les églises de bois



Fig. 3. — Eglise de Maramureș (Transylvanie).

semblent donc avoir ignoré une étape dominante dans le passé des constructions civiles connues surtout sous leur forme paysanne ; il s'agit du toit de chaume ou de rosiers.

Mais la même catagraphie de 1810⁷ ainsi que quelques autres exemples provenant de différentes parties de la Roumanie viennent infirmer la supposition que dès le commencement les églises de bois auraient été

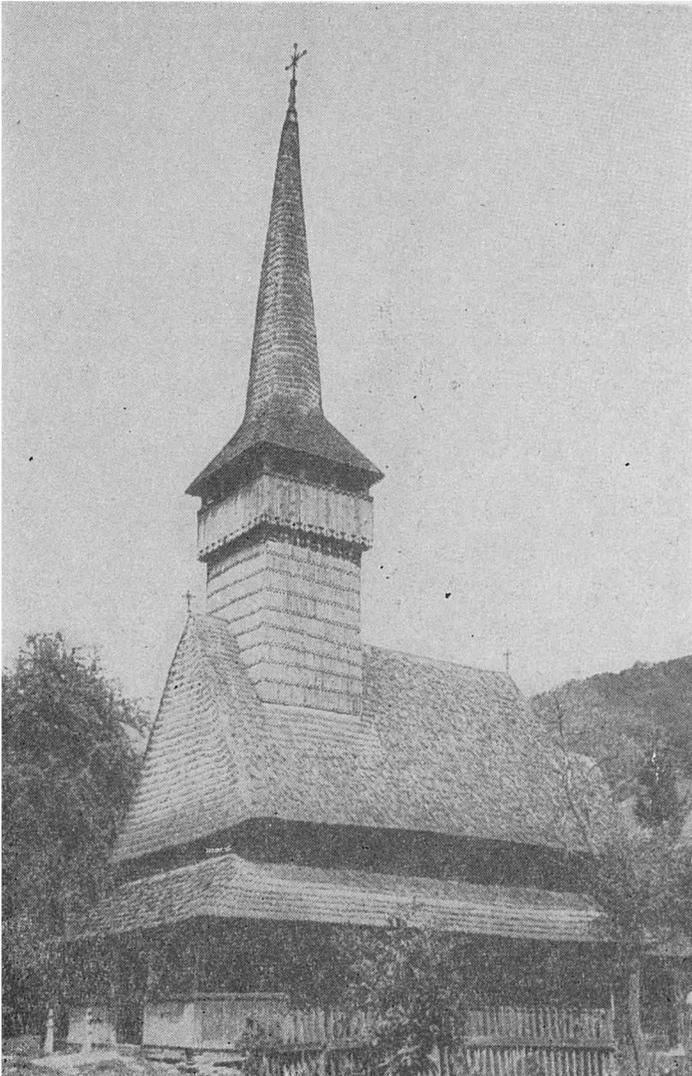


Fig. 4. — Eglise de Maramureș (Transylvanie).

couvertes d'échandolles. L'existence d'églises en bois couvertes de chaume ou de roseaux est certaine ; même rares (car elles sont enregistrées au XIX^e

⁷ P. H. Stahl, *Vechi case și biserici* . . . Voir aussi le tableau à la page 3.

et au XX^e siècle), elles suffisent pour prouver l'existence d'une architecture basée sur les mêmes matériaux que dans la construction des maisons par exemple ; les murs en bois, le toit de chaume ou de roseaux. L'échan-

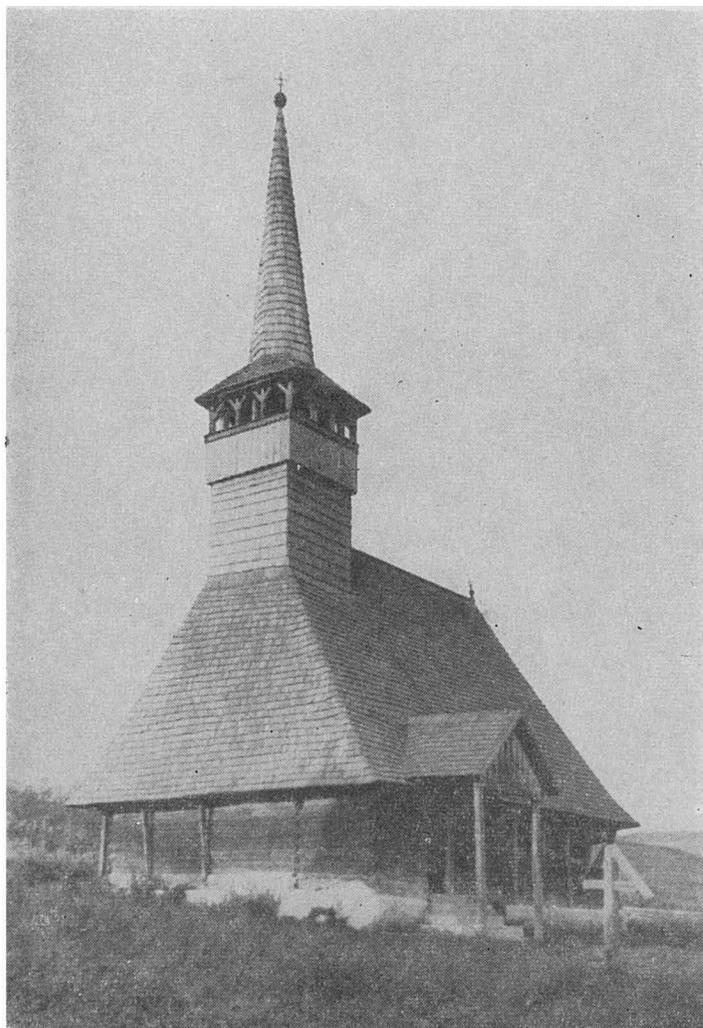


Fig. 5. — Eglise de Cheile Turzii (région de Cluj—Transylvanie).

dolle, largement diffusée dans les villages au XIX^e siècle et surtout au XX^e, devenue le matériel dominant, était rare auparavant, car elle était chère. Sa diffusion a été possible grâce aux clous métalliques produits industriellement. Jadis les échandolles étaient fixées sur la toiture avec des clous de bois, d'un bois rare, cher ; produits du travail manuel,

ces clous constituaient des pièces d'exportation ; chaque clou devait être fixé dans un trou pratiqué dans l'échandolle et la toiture avec un tournevis. Les églises, appartenant à des collectivités, pouvaient utiliser des

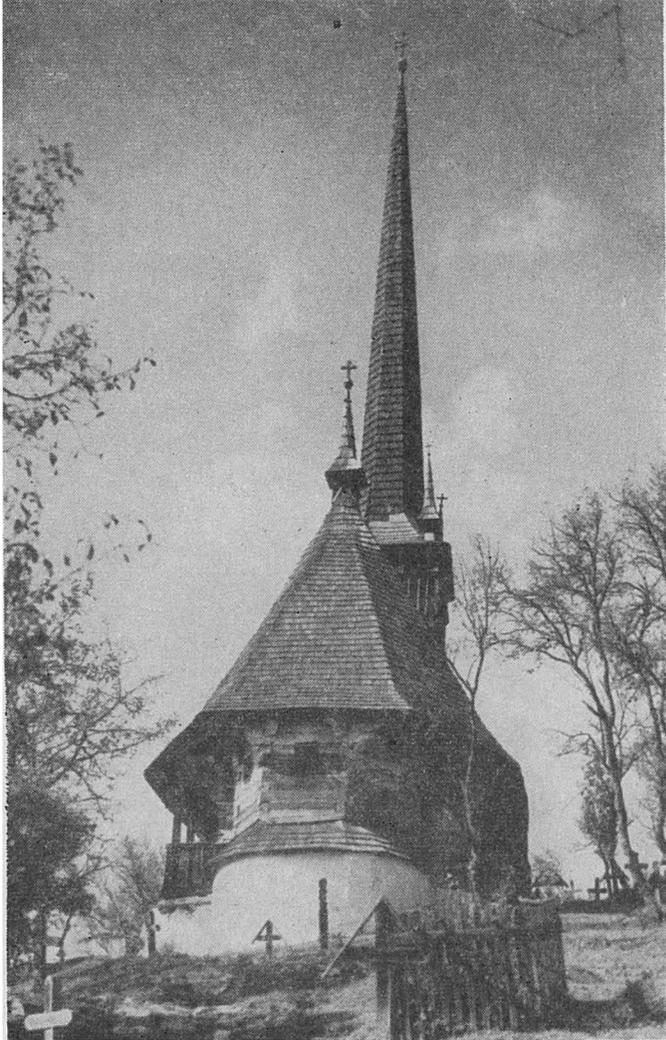


Fig. 6. — Eglise de Fildul de Sus (région de Cluj — Transylvanie).

moyens économiques plus importants que chaque famille isolée. C'est ce qui nous explique pourquoi le toit de chaume et de roseaux disparaît plus tôt des églises que des maisons de bois.

Si on essayait de fixer les principaux moments par lesquels sont passées les églises de bois en ce qui concerne les matériaux de construction et leur diffusion, nous devons constater que :

a) Dans une première phase les églises de bois couvraient la plus grande partie de la Roumanie (montagnes, collines, plaines) et étaient

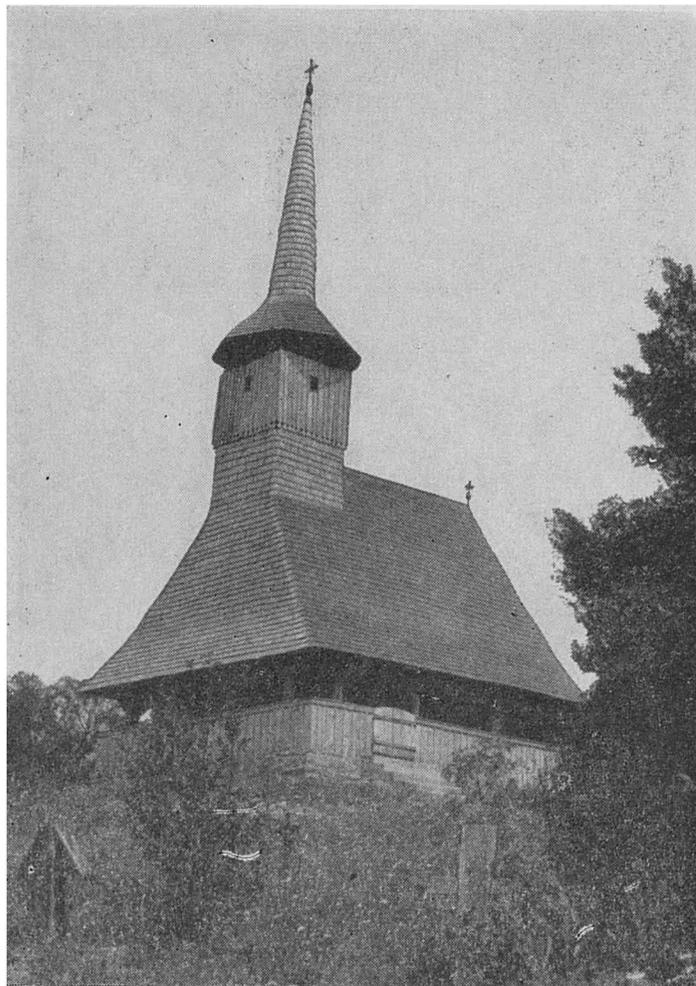


Fig. 7. — Eglise de Eolumblaca (région Crișana — Transylvanie).

utilisées dans les mêmes régions ou existaient les maisons de bois. Cette zone est plus large que celle indiquée par les statistiques du **XIX^e** et du **XX^e** siècle, seules quelques petites zones périphériques du territoire utilisant des monuments religieux (toujours traditionnels) en terre. Le

toit était en chaume, comme pour les maisons ou les bâtiments d'exploitation.

b) Une deuxième phase révèle une évolution différente : le toit de chaume est remplacé par le toit d'échandolles, en même temps que vers les extrémités du territoire roumain, à la limite entre les forêts et la steppe, les églises de bois se retirent vers les collines et le centre du pays.

c) Pendant une troisième phase, qui correspond en général avec le XIX^e siècle, la construction des églises de bois devient de plus en plus rare ; leur intérêt artistique, grand surtout dans la deuxième phase, diminue sensiblement. Les anciennes églises de bois sont démolies et remplacées par des églises de brique qui, sur l'ensemble du territoire roumain, deviennent dominantes, bien que parfois le bois reste le principal matériel utilisé. Notons enfin l'utilisation d'églises mixtes qui, au XVIII^e et au XIX^e siècle, ont la partie inférieure ou l'abside en briques, le reste du monument utilisant comme auparavant le bois. Le toit de chaume se maintient sporadiquement, tandis que les tuiles et le ferblanc conquièrent rapidement une place importante.

d) Enfin, dans une quatrième phase, correspondant généralement au XX^e siècle, les églises de bois perdent leur importance et sont souvent doublées par des églises de pierre et de briques, tandis qu'elles restent comme églises de cimetière.

Cette évolution ressemble à celle d'autres catégories de monuments. Les maisons paysannes, qui traversent les mêmes étapes, ont une évolution plus lente que les églises qui appartiennent à des groupes plus grands, les villages. Par rapport aux églises des voïvodes ou des boïards, ou même par rapport aux maisons des villes, les églises de bois ont une évolution plus lente car les constructions des classes aisées, situées surtout dans les villes, disposant de moyens économiques plus importants, peuvent adopter plus rapidement les nouveaux matériaux de construction.

LA COMPOSITION DU PLAN

Le plan le plus simple, composé d'une seule chambre, ne peut plus être rencontré parmi les édifices élevés pour servir aux besoins du culte. On trouve par contre le plan avec deux pièces, le naos et le pronaos, auxquelles on ajoute du côté de l'est une abside. Il s'agit du plan qui est de loin le plus important dans l'architecture religieuse roumaine en bois ; sa place est motivée par plusieurs motifs. On le trouve d'abord utilisé par un grand nombre de monuments ; il existe dans toutes les régions habi-



Fig. 8. — Eglise en bois au monastère Dintr-un lemn (Vilcea — Petite Valachie).



Fig. 9. — Eglise en bois de Starchiojd (Grande Valachie).

tées par les Roumains ; il constitue la forme la plus ancienne encore utilisée ; enfin, nous rappelons sa ressemblance avec le plan habituel des maisons roumaines telles qu'elles existaient dans presque toute la Roumanie. Les recherches effectuées ces dernières années et les publications concernant les maisons paysannes mettent en relief l'importance pour la vie rustique du XIX^e siècle de la maison composée de deux chambres : la première



Fig. 10. — Eglise en bois de Ialomicioara (Grande Valachie).

(*casa*) correspondant au naos et la deuxième (*tinda*), au pronaos, ayant des dimensions plus réduites et abritant l'entrée. D'ailleurs, les paysans nomment cette deuxième pièce de l'église « *tindă* », nom employé pour désigner la pièce correspondante de la maison. Il nous semble bien difficile de préciser si la *tindă* a été utilisée d'abord par les églises ou par les maisons, mais la ressemblance entre ces deux plans, essentiels pour les constructions religieuses et pour les maisons, est frappante. Nous devons noter aussi deux différences : a) l'église a sur le côté est l'abside qui abrite les objets du culte ; b) l'entrée est située souvent sur le côté ouest du monument, se différenciant de l'entrée de la maison située vers le sud.

Utilisant les relevés publiés pour quelques régions roumaines, nous pouvons préciser l'emplacement de l'entrée. Dans le département de

Bihor (d'après les relevés de Coriolan Petreanu)⁸, les églises de bois ont l'entrée placée vers l'ouest dans 14 cas et vers le sud dans 17 cas. Dans la région de București (d'après l'étude de Radu Crețeanu)⁹ toutes les églises ont l'entrée placée vers l'ouest ; la même situation existe dans la Petite Valachie, aux alentours de Strehaia (relevés publiés par Radu Crețeanu)¹⁰. Les données statistiques manquent pour la Moldavie¹¹ mais les observations dont nous disposons montrent que tout comme en Transylvanie, les portes regardent vers l'ouest et aussi vers le sud.

En ce qui concerne l'abside est¹², son origine est difficilement connaissable. Liée aux besoins du culte et marquant par sa présence même la différence fonctionnelle entre la maison et l'église, elle est aujourd'hui de forme polygonale. On rencontre aussi des absides rectangulaires, ayant donc la même forme que le naos et le pronaos, mais avec des dimensions plus réduites. Le plan avec les murs formant entre eux un angle droit, est caractéristique pour l'architecture en bois et pourrait constituer une façon de résoudre la construction d'une abside par les maîtres constructeurs de jadis. Virgil Vătășianu¹³ considère cette composition des églises de bois comme essentielle pour la formation de l'église-salle en pierre connue pendant la formation de l'art féodal en Roumanie comme aussi dans d'autres pays de l'Europe centrale (à l'époque de l'architecture romane, lorsque débutait le remplacement de l'architecture traditionnelle en bois par l'architecture en pierre ou en briques).

Avant de passer plus loin, nous devons mentionner la présence parmi les constructions du passé de quelques exemplaires d'églises que nous pouvons nommer églises-maisons. L'exemplaire le plus caractéristique est celui dessiné par un peintre au XIX^e siècle, et dont l'aspect est tout à fait identique avec l'aspect d'une maison paysanne, à laquelle on aurait ajouté une tour caractéristique transylvaine¹⁴. Elle était emplantée à Gilău, dans le nord-ouest de la Transylvanie, et avait comme principal élément habituel pour les maisons locales une terrasse (portique) retirée, incluse dans le périmètre de base de la construction. Le même élément du

⁸ Coriolan Petreanu, *Monumentele istorice ale județului Bihor. I. Bisericile de lemn*, Sibiu, 1931. Du même auteur consulter aussi *Bisericile de lemn din județul Arad*, Sibiu, 1927.

⁹ *Op. cit.*

¹⁰ *Op. cit.*

¹¹ Virgil Vătășianu, *Contribuție la cunoașterea bisericilor de lemn din Moldova*, dans *Închinare lui Nicolae Iorga*, Cluj, 1931.

¹² Voir surtout les observations de Virgil Vătășianu, dans *Contribuție la studiul tipologiei bisericilor de lemn din Țările Române*, publiée dans *Anuarul Institutului de istorie din Cluj*, Cluj, 1960.

¹³ *Contribuție la ...*

¹⁴ Paul H. Stahl și Paul Petrescu, *O biserică-locuință românească*, dans *Studii și cercetări de istoria artei*, București, 1957.

plan existe parmi les maisons situées dans quelques contrées qui ont gardé le mieux leur caractère traditionnel ; il s'agit de Hunedoara, des Monts Apuseni, de Țara Lăpușului, de la région de Cluj, d'une partie du Mara-



Fig. 11. — Eglise en bois de Cirlibaba (Moldavie du nord).

mureș, d'une partie du Banat et du nord de la Petite Valachie ; les Szeklers connaissaient aussi ces plans ¹⁵.

¹⁵ P. H. Stahl, *Planurile caselor românești țărănești*, Sibiu, 1958.

L'habitation composée d'une *tinda* et d'une chambre habitée, pouvait être facilement transformée en église précisément à cause de la ressemblance du plan avec le plan des églises. Valeriu Butură¹⁶ décrit la situation de Cizer, village transylvain, où, pendant la construction de l'église en bois,



Fig. 12. — Eglise en bois de Putna (Moldavie du nord).

on officiait dans une des maisons du village qui existe encore et dont le plan se compose exactement d'une *tinda* et d'une deuxième chambre plus grande. L'utilisation d'une telle maison pour les besoins du culte était d'autant plus facile que l'édifice et ses pièces étaient orientées exactement comme les églises. Les parties les plus étroites étaient situées vers l'est et

¹⁶ Un monument al arhitecturii populare transilvănene. Biserica de lemn din Cizer, dans Anuarul Muzeului etnografic al Transilvaniei, Cluj, 1963.

l'ouest, et les fenêtres sur les parties les plus longues, situées vers le sud et le nord. Le naos (qui correspond à la chambre habitée) est situé vers l'est et la tinda de l'église, correspondant à la *tinda* des maisons, est située vers l'ouest et abrite l'entrée. Les similitudes concernant les fonctions magiques des deux bâtiments sont nombreuses, mais nous ne pouvons pas insister ici sur cet aspect.

A l'extérieur, les plus anciennes églises en bois n'avaient pas cette terrasse bordée de piliers, qui ressemble à un portique et qui est nommée par les Roumains le plus souvent « *prispa* ». La *prispa* était absente aussi parmi les plus anciennes maisons, situation dominante même au XIX^e siècle. En élargissant le toit devant l'entrée, on couvre un espace pouvant abriter les hommes et aussi quelques tables utilisées pendant les fêtes religieuses pour manger. Cet espace est mieux organisé lorsque vers l'extérieur sont placés les piliers ou les colonnes de bois qui soutiennent le toit et bordent en même temps la *prispa*. Cette dernière, située toujours devant l'entrée, c'est-à-dire vers l'ouest ou le sud, peut-être située sur les deux côtés du monuments, parfois sur trois des parties de l'église. La *prispa* des maisons paraît suivre dans le temps l'évolution des *prispa* des églises de bois. Pour mieux comprendre le problème nous devons mentionner aussi les *prispa* situées devant les entrées des anciennes églises en pierre ou en brique. Entre les *prispa* de ces trois catégories de monuments il y a évidemment des liaisons, mais pour chacune, les nécessités concrètes, fonctionnelles, qui ont poussé à l'adoption de la *prispa*, sont incontestables. Les églises en bois avaient besoin d'un endroit assez large pour abriter les fidèles lorsqu'ils entraient dans l'église ou lorsqu'ils sortaient après l'office et restaient là-bas pour discuter ; la *prispa* des maisons paysannes abritait les locataires lorsqu'ils entraient ou sortaient de la maison, mais elle avait aussi une fonction économique.

Rarement, une troisième pièce est située vers l'ouest, allongeant le corps de l'église. Les absides latérales apparaissent chez quelques-uns des monuments du sud de la Roumanie, et surtout dans la Moldavie du nord. Polygonales, comme l'abside principale (est), elles offrent aux églises en bois de la Moldavie le même visage que celui des églises en pierre dont on ne pourrait les séparer. La ressemblance est accentuée par l'emplacement devant les entrées situées vers le sud d'un portique de dimensions réduites, qui correspond au *foisor* des maisons.

Avant de conclure l'exposition du problème de la composition des plans nous rappelons un élément archaïque ; chez les plus anciens édifices religieux de bois il y a des murs qui séparent les diverses pièces entre elles.

Pour entrer dans l'église on passe par la porte du pronaos, ensuite par une deuxième porte, dans le naos. Des fenêtres ou des espaces fermés de grilles perçaient le mur intermédiaire et permettaient d'entendre l'office dans toutes les chambres. Nous notons l'utilisation différenciée des deux pièces, le naos étant réservé aux hommes et le pronaos aux femmes, utilisation qui indique aussi le maintien de traditions archaïques. Avec le temps la

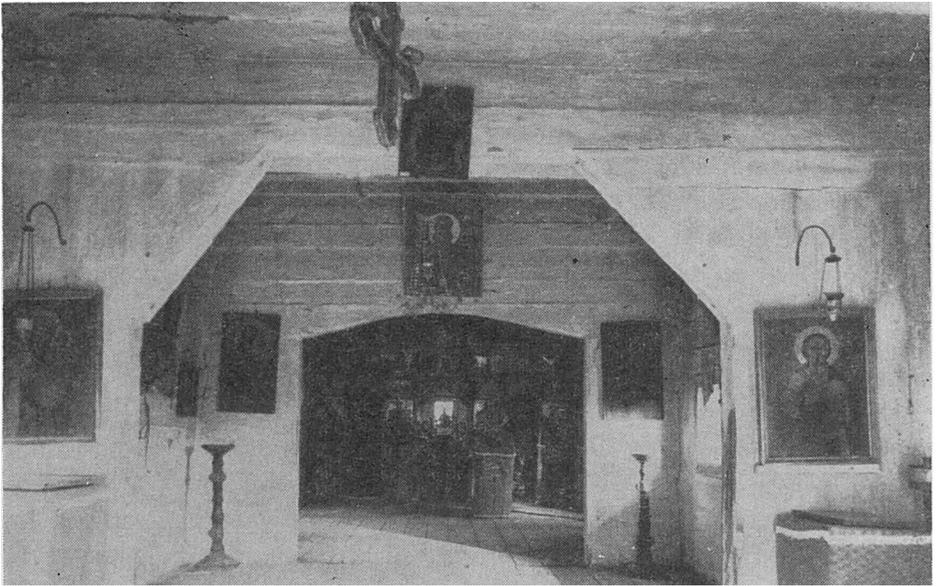


Fig. 13. — Eglise en bois de Putna (Moldavie du nord).

parois intermédiaire se réduit et disparaît chez les monuments les plus récents.

Nous laissons de côté le problème des plans ayant un caractère d'exception, situés vers les extrémités des régions habitées par les Roumains, surtout vers le nord, où le contact avec le puissant art en bois des Slaves est sensible ; des éléments caractéristiques roumains avancent vers le nord en même temps que des éléments slaves descendent vers le sud.

L'ASPECT EXTÉRIEUR DES ÉGLISES EN BOIS

Le premier élément qui retient l'attention lorsqu'on regarde le monument de l'extérieur est la tour surmontant le toit. Elle existe chez la grande majorité des constructions, mais les églises qui n'ont pas une tour

sont aussi connues. Ces dernières paraissent constituer la forme originaire et leur aspect apporte une note d'unité dans l'architecture religieuse roumaine des différentes régions, et aussi entre la maison et l'église. Tout comme pour les autres éléments tardifs dont nous avons parlé, l'apparition des tours (qui peut être fixée au moyen âge) est liée à l'art en pierre



Fig. 14. — Eglise en bois de Putna, abside latérale (Moldavie du nord).

urbain ou rural. Les premières qui doivent être citées pour leur beauté, la façon dont elles s'intègrent dans l'ensemble du monument, les difficultés techniques qui doivent être surmontées pour leur construction, sont les

tours des églises transylvaines¹⁷. Hautes, parfois de plusieurs dizaines de mètres, au toit mince, allongé, formé de quatre pentes, elles ont une section carée. Un balcon est situé sous le toit et quatre petites tours, similaires à la grande tour, aux quatre coins. Tous ceux qui ont étudié le problème sont d'accord pour établir une liaison avec les tours des monuments gothiques. En vérité, on les retrouve chez les monuments en pierre de Transylvanie, religieux ou civils, d'où elles ont pu être prises par les paysans d'autant plus facilement qu'elles étaient souvent construites en bois. Des tours de bois abritant les cloches surmontaient les églises de bois des Hongrois vivant parmi les Roumains en Transylvanie et aussi dans la région du nord-est de la Hongrie ; elles avaient une forme similaire aux tours des églises roumaines, mais habituellement plus large et moins haute. Des clochers en bois, séparés de l'église, existent souvent près des églises roumaines, en Transylvanie comme ailleurs, même lorsque l'église avait une tour dont le but principal était d'abriter les cloches. La tour gothique emplantée sur les monuments religieux en bois de la Transylvanie est considérée comme originaire du XIV^e ou du XV^e siècle ; elle a été connue premièrement par les monuments en pierre de cette région. On pourrait apporter deux objections à ce point de vue. La première est que l'art paysan peut adopter des formes de l'art savant beaucoup plus tard (parfois après des siècles) que le moment de leur apparition. Le terme fixé donc est une date limite, avant laquelle ces tours en bois ne pouvaient pas apparaître. Enfin, une deuxième limite doit être établie ; la tour étant destinée à servir de clocher, elle ne pouvait se généraliser qu'en même temps ou après la généralisation des cloches.

Dans la Grande et la Petite Valachie, comme aussi en Moldavie, les tours des églises sont beaucoup plus basses et ressemblent aux tours surmontant les églises de pierre ou de brique des mêmes régions, construites pendant la période féodale. Les différences régionales sont dues donc aux liaisons avec les monuments de pierre et de brique de l'art savant, qui différaient dans les diverses régions de la Roumanie, et en même temps sont plus récentes que les éléments constitutifs essentiels, qui, plus anciens, marquent une unité qui pourrait se situer aux commencement de la période féodale ou même avant.

La forme du toit de l'église n'est pas en rapport avec la forme de la tour ; elle est toujours haute, couverte de quatre pentes fortement inclinées, et rappelle le toit des vieilles maisons. Des différences apparaissent aussi

¹⁷ Consulter les études déjà citées de Coriolan Petranu et, du même auteur, *Originea turnurilor bisericilor de lemn din Ardeal*, dans *Inchinare lui Nicolae Iorga*, Cluj, 1931. Voir aussi Virgil Vătășianu, *Contribuție la ...*

dans cette direction, différences qui sont toujours liées à la période féodale. Au-dessus de l'abside du côté est, la pente est plus large et peut être arrondie, gardant l'unité du toit ; la même unité peut être gardée même lorsqu'il y a des absides latérales, au-dessus desquelles le toit s'allonge et s'arron-



Fig. 15. — Eglise de Rogoz ; détails de l'abside est ; décor en tête de cheval (région de Cluj — Transylvanie).

dit (en Moldavie). Le plus souvent les absides ont leur propre toit, plus bas que le toit du reste de l'église. Les églises transylvaines ont parfois un double toit, qui rappelle le toit existant dans la région du nord de la Roumanie. Au-dessous des deux toits il y a deux *prispa* superposées, une

sous chaque toit ; des piliers et des arcades bordent l'extérieur et soutiennent le toit.

Le décor extérieur des églises se situe parmi les plus intéressantes réalisations des maîtres paysans roumains. Le bois utilisé pour construire les églises, le chêne, reste le plus souvent découvert ; chez quelques rares

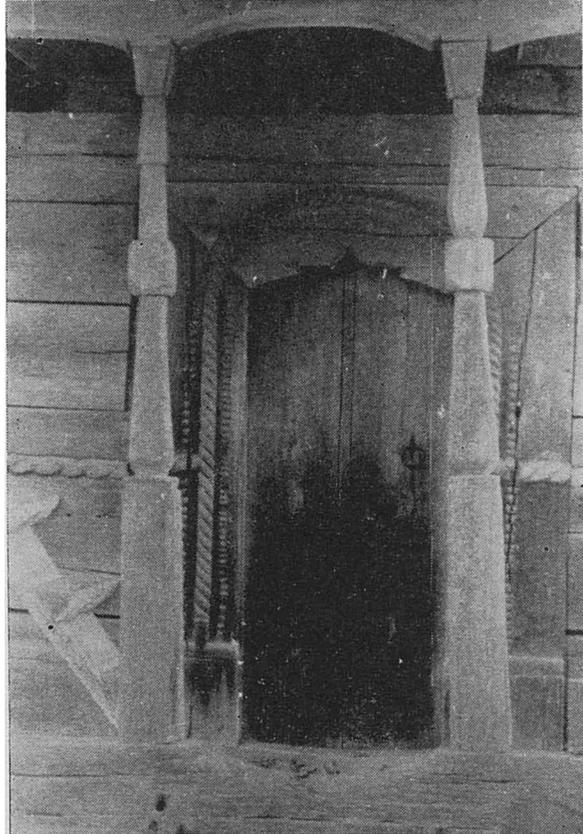


Fig. 16. — Eglise de Drăganu ; détails décoratifs (Grande Valachie).

exemplaires situés dans le nord de la Roumanie, les parois sont couvertes d'échandolles. Le bois, dur, résistant aux intempéries et aux passage des années, est en même temps capable de supporter les entailles et les sculptures pratiquées pour décorer l'église. Le décor est situé de préférence autour des portes, des fenêtres et sur les piliers qui bordent la terrasse située devant l'entrée. On reconnaît les motifs géométriques habituels de l'art sur bois roumain : la rosette, le cercle ayant à l'intérieur des rayons droits ou courbés, la croix, les étoiles, les dents, la corde. Cette dernière

souligne le contour des portes et des fenêtres ; parfois, située à mi-hauteur des parois, la corde encercle tout le monument. Quelques-unes des portes d'entrée, surtout en Transylvanie, concentrent le meilleur du talent et de l'effort des maîtres. Ce décor, unitaire pour toute la Roumanie et en même temps unitaire avec le reste de l'art sur bois paysan, a des ressemblances avec le décor pratiqué sur les églises en bois de l'Ukraine transcarpatique.

Un autre élément mérite une attention particulière. Au-dessous du toit, qu'elles soutiennent, les poutres sont terminées en tête de cheval. Chez les plus anciens monuments la sculpture reproduit exactement l'aspect anatomique : on reconnaît la tête, avec les yeux, les oreilles, la bouche, les dents même. Nous avons identifié des exemplaires qui avaient les poutres terminées en tête de cheval tout autour du monument ; parfois, deux ou trois rangées de poutres superposées étaient terminées en tête de cheval. Ce décor, unitaire pour toute la Roumanie, distingue cet art, car si la tête de cheval existe aussi dans l'art d'autres peuples européens (slaves, germaniques), elle a d'autres formes et est située dans d'autres endroits. Notons aussi que la même forme de tête de cheval existe sur d'autres exemplaires en bois de l'art rustique roumain (sur les moulins, sur divers ustensiles).

★

Quelques conclusions semblent résulter de l'analyse successive de divers éléments qui composent les églises de bois. La première est que, pour ce qui est des éléments archaïques, on trouve une unité assez forte sur tout le territoire roumain ; cette constatation est valable pour le matériel de construction, les plans, l'aspect extérieur, le décor. Une série d'éléments, dont l'origine historique se situe au moyen âge, marquent des différences régionales ; elles sont presque toujours en rapport avec l'art savant de chaque région, avec les monuments de pierre ou de brique élevés par les voïvodes ou les seigneurs. Elles donnent naissance aux trois catégories des églises roumaines en bois ;¹⁸ a) les églises de Transylvanie ; b) les églises de Moldavie ; c) les églises de la Petite et de la Grande Valachie. Les premières présentent des ressemblances avec les églises de l'Ukraine transcarpatique et comprennent des éléments occidentaux venus par l'intermédiaire de l'art savant ; les secondes sont en évident rapport avec les monuments en pierre et en brique de la région ; les dernières présentent des similitudes avec les églises en bois qui existent en Serbie¹⁹.

¹⁸ Grigore Ionescu (dans *Arhitectura populară românească*, București, 1957) constate les mêmes différences régionales.

¹⁹ D. St. Pavlovitch (dans *Trkve brvnare u Srbii*, Beograd, 1962) signale lui aussi cette ressemblance.

ÜBER LIUTWID DEN SAGENFÜRSTEN DER DOBRUDSCHA

D. N. MINTSCHEW

Sofia

Über Liutwid als „Wojewode der Dobrudscha“¹ erfahren wir zum ersten Male durch ein altes Lied aus dem Volksmund, das am 11. Juli 1859² in Konstantinopel in der Nummer 439 der bulgarischen Zeitschrift „Zarigradski Vestnik“ veröffentlicht wurde. Die Überschrift der siebzehn – jeweils fünf und mehrzeiligen Strophen – lautete: *„Folgendes altes bulgarisches Lied ist interessant und stellt fast eine Geschichte dar. Wie uns berichtet, wurde es am Ispastag³ vor dem ganzen Volke aus Prilep⁴ von einem gewissen Spas Georgiew gesungen“*. Danach folgt die Betitlung des Liedes: *„Jenitba*

¹ Das Wort Wojewode darf ausschließlich als Fürst aufgefaßt werden.

² Die bulgarische Zeitschrift „Zarigradski Vestnik“ („Die Zeitschrift aus Konstantinopel“) erschien in der Hauptstadt des gewesenen Osmanischen Reiches, als Wochenschrift von 1848 bis 1862. Ihre Schriftleitung hatten Iwan Bogorow (Begründer der Zeitschrift), A. Exarch und T. S. Burmow. Iwan Andreew Bogorow (etwa 1820–1892) war Journalist, Publizist und Gelehrter. Sein Studium machte er in Konstantinopel, Odessa, Leipzig. In Paris studierte er Medizin. Im Jahre 1846 veröffentlichte er in Leipzig die erste bulgarische Zeitschrift „Bulgarski orel“ (Der Bulgarische Adler). Er war Mitarbeiter auch bei anderen Publikationen und ist der Verfasser mehrerer didaktischer Handbücher, Wörterbücher und sprachwissenschaftlicher Studien. Alexander Stoilow Exarch (etwa 1810–1891) Publizist und Politiker, studierte in Bukarest, Budapest und Paris. Im Jahre 1841 begleitete er den bekannten französischen Publizisten und Ökonomen Adolphe Blanqui auf seiner Reise nach Bulgarien. Im Jahre 1843 besuchte er als politischer Beauftragter London, Wien und Petersburg, wo er für die gerechte Sache seines Volkes plädierte und diese verteidigte. Er war mit Rakowski, dem bulgarischen Revolutionären befreundet. Nach der Befreiung seines Vaterlandes bekleidete er Staatsämter. Todor S. Burmow (1834–1906) war Publizist und Staatsmann. Er studierte in Kiew, gab Zeitschriften und Zeitungen heraus. Nach der Befreiung Bulgariens war er Präsident des Ministerrates des ersten bulgarischen Kabinetts.

³ Griechisch-orthodoxer Feiertag, entspricht Christi Himmelfahrt.

⁴ Prilep – alte mazedonische Stadt, über 30 000 Einwohner, am Fuße des Berges Babuna.

Iva ot Meglena, bolgarska vojvoda. W zarstwuwaneto (na) zaria Schischmana“ (Hochzeit des Ivo aus Meglena, bulgarischer Wojewode. Zur Zeit der Herrschaft des Zaren Schischman). Der Texte ist von keinerlei Kommentar oder Erläuterungen begleitet, sondern vollständig wiedergegeben.

Dasselbe Lied ist bei G. S. Rakowski ⁵ in seiner Veröffentlichung „Belgarska starina“ (Bulgarisches Altertum) I. Bd. Bukarest 1865, S. 163 — 176 ⁶ wiederzufinden. Es wird unter Nr. 10 in der Rubrik „Alte bulgarische Volkslieder“ dargebracht und umfaßt 18 Strophen. Die Differenz von einer Strophe mehr bei Rakowski kommt daher, daß dieser eine Strophe entzwei geteilt hat. Rakowski bemerkt in einer Fußnote, daß dieses Lied in der erwähnten Zeitschrift veröffentlicht wurde und „wahrscheinlich von Jordan Hadschi Kostadinow eingeschickt wurde“.⁷ Es sei darauf hingewiesen, daß Rakowski dem Wortlaut des Liedes einen interessanten, fast eineinhalb Seiten langen Kommentar hinzufügte.

Im erwähnten Lied wird die märchenhafte Hochzeit des Ivo aus der Stadt Meglena (Mazedonien) — „unser glorreicher Wojewode Thessaliens“⁸ heißt er — mit der Tochter des Königs von Belometka beschrieben.⁹ Zu dieser Gelegenheit waren zahlreiche bedeutende Hochzeitsgäste geladen, darunter der bulgarische Zar Schischman aus Widin, Mirtscheta, der Wojewode von Ochrida und Liutwid der Wojewode der Dobrudscha. Wieso wurden alle diese hohen Persönlichkeiten zu dieser Hochzeit geladen? Als Ivo um die Hand der Königstochter von Belometka anhielt — besagt das Lied — verlangte die Mutter der Braut von ihm mit „dreitausend Freiern“ angerückt zu kommen, denn sonst müsse er heimkehren, ohne daß ihm Ehre zuteil würde. Es ist selbstverständlich, daß Ivo ob dieser Bedingung verzweifelt und niedergeschlagen nach Hause kehrte und dort seiner Mutter alles erzählte. Diese beschwichtigte ihn aber, denn sie wußte Rat. Er solle den Zaren Schischman laden, denn der käme mit

⁵ Georgi Sawa Rakowski (1821—1867) großer bulgarischer Patriot. Schöpfer der revolutionär-demokratischen Ideologie der bulgarischen Freiheitsbewegung, Publizist, Journalist und Verfasser historischer, folklorischer und literarischer Werke. Er veröffentlichte die Zeitung „Dunavski lebed“ (Schwan der Donau) (1860—1861) usw. Er lebte lange Jahre in Rumänien und war in die Wirren von Brăila, 1842 verstrickt. Seit 1864 war er in Rumänien tätig, wo er die bulgarische revolutionäre Bewegung anführte. Er starb am 8. Oktober 1867 zu Bukarest (Siehe D. N. Mintschew, *România și renașterea bulgară*, Constanța, 1936, S. 49—50).

⁶ Българска старина. Повременно списание, издавано в неопределено време от Г. С. Раковски. Букурещ, 1865. В книгопечатницата на Стефан Расидеску. Книга първа. Издание първо. Месец юли I.

⁷ „Belgarska starina“, S. 169.

⁸ Thessalien — historische Provinz im Norden Griechenlands, zwischen dem Pindus-Gebirge, der Provinz Fokida und der Ägäis. Vor Zeiten war, wie es im Lied heißt, Meglena die Hauptstadt von Thessalien.

⁹ Ein Name, den ich nicht identifizieren konnte.

dreitausend Freiern, dann Mirscheta, den Wojewoden der alten Stadt Ochrida,¹⁰ denn mit ihm kämen tausend Freier mit und dann noch

*Ziehe in die flache Dobrudscha
Lade dort Liutwid den Wojewoden
Er möge jüngerer Schwager dir sein
Und mitbringen noch tausend Freier.*¹¹

Iwo befolgte den Rat seiner Mutter, lud alle zur Hochzeit und
aus der Dobrudscha, Liutwid den Wojewoden,

der mit tausend Freiern zur Hochzeit kam.¹²

Zusammen mit allen Freiern zogen die Hochzeitsgäste aus um die Braut heimzuführen. Sie setzten über das „Blaue Meer“¹³ und gelangten in die Stadt Belometka.

Die Braut verteilte reiche Gaben an den Zaren Schischman, an den Wojewoden Mirscheta und

*Für Liutwid hatte sie als Gabe
Ein eisern Schwert aus Damaskus.*¹⁴

Die übrigen sechstausend „Freier“ erhielten

*Je zwei Ellen Seidensamt.*¹⁵

Das Ende des Lieds berichtet über den Kampf, den die Hochzeitsgäste auf ihrem Heimweg mit Drachen und anderen Fabelwesen ausgefochten haben und wie sie schließlich glücklich heimkehrten.

In seiner Gesamtheit kennzeichnet sich das Lied durch die starke Volksphantasie, durch sein unübertroffenes bilderreiches und malerisches Fabulieren, sowie durch die poetische Lebhaftigkeit der Verse.¹⁶ Wir glauben außerdem auch, daß es die *einzig bisher bekannte Quelle ist, die sich auf die Existenz des Wojewoden Liutwid bezieht.* Der Wortlaut des Liedes erhebt sicherlich drei Hauptfragen: Die erste würde heißen: was sucht der Name eines Wojewoden der Dobrudscha in einem Lied, das so weit entfernt — in der mazedonischen Stadt Prilep — bekannt ist?

¹⁰ Ochrida — das alte Lychnidos, an der römischen Straße gelegen, die die Stadt Durazzo mit Saloniki verband. Mit über 13 000 Einwohnern, ist sie eine der schönsten mazedonischen Städte, die am gleichnamigen See gelegen ist. Im 10. Jh. war sie ein bedeutendes Kulturzentrum.

¹¹ „Belgarska starina“, S. 170.

¹² *Ebda*, S. 170—171.

¹³ Unter dem Begriff „Blaues Meer“ wäre die Adria zu verstehen.

¹⁴ „Belgarska starina“, S. 172.

¹⁵ *Ebda*.

¹⁶ Siehe das Kommentar von Rakowski in „Belgarska starina“, S. 175.

Die zweite Frage wäre die Festsetzung des Zeitpunktes, in der Liutwid gelebt haben soll. Die dritte und letzte, wohl auch die bedeutendste Frage wäre, ob es diesen Wojewoden der „*flachen Dobrudscha*“ wohl jemals gegeben hat.

Die erste Frage könnte mit großer Gewißheit beantwortet werden. Die Folklore der Balkanhalbinsel ist von ungewöhnlichem Reichtum an mannigfaltigem, interessantem und unvergleichlich zauberischem Inhalt. Zahlreiche, nicht nur geistige Aspekte, sondern auch geschichtliche Momente sind als Erzeugnis der vielseitigen Volkskunst hier wiederzufinden. Und noch mehr, besonders was die Folklore der Balkanländer betrifft — sie umfaßt gegenseitig entlehnte Momente. Auf welche Tatsache läßt sich dies zurückführen? Es kann nur eine einzige Antwort geben: die Geschichte der Balkanvölker hat im Laufe der Jahrhunderte viele gemeinsame historische Erlebnisse zu verzeichnen. Zahlreiche Seiten der Geschichte haben sie gemeinsam mit helleuchtenden Buchstaben geprägt, gar manche aber auch mit Blut. In Freud und Leid vereint, hielten sie nicht selten Hand in Hand den Schicksalsschlägen stand, die mit Wucht über sie hereinbrachen. Daher kommt es mit der Zeit auch zu einigen Verschiebungen und Verwechslungen der Tatsachen, Namen, Ortschaften und Daten von einem Volke zum anderen. Durch das Jahrhunderte währende Zusammenleben ist das alles nur natürlich und unvermeidlich.

Die Beantwortung der zweiten Frage stellt irgendwelche Hindernisse auf, trotzdem das Lied selbst uns so ziemlich an die Hand geht. Aus dem Wortlaut ist zu entnehmen, daß die Hochzeit während der Herrschaft des „*Zaren Schischman von Widin*“ stattgefunden hat. Also müssen wir als erstes unser Augenmerk auf Schischman von Widin lenken, den Fürsten aus dem Mittelalter, der im neunten Jahrzehnt des 13. Jahrhunderts auch über einen bedeutenden Teil Nordwestbulgariens herrschte. In einigen zeitgenössischen Quellen wird er „*Knjas*“, „*Kral*“ oder „*Zar*“ genannt und herrschte bis zum Jahre 1313.¹⁷ Kurz darauf wird ein anderer bulgarischer Herrscher Namens Schischman erwähnt. Es handelt sich um Michael III. Schischman — den Sohn des ersteren —, der nach seines Vaters Tod sein Erbe übernahm. Etwas später wurde er zum bulgarischen Zaren gewählt und herrschte zwischen 1323—1330.¹⁸ Mit dem „*Zaren Schischman aus Widin*“ kann im Lied etwa eher der Sohn gemeint sein. Ob es sich aber in diesem Lied um den Vater oder um den Sohn handelt,

¹⁷ P. Nikow, *История на Видинското княжество до 1323 година*, im Jahrbuch der Universität Sofia, Fakultät für Geschichte und Philologie, XVIII, 8, Sofia, 1922, S. 43f. *История на България*. БАН. Второ изд. Т. I. Sofia. 1961, S. 216.

¹⁸ *История на България*, ← S. 221, 222.

kann nicht genau festgesetzt werden. Diese Bestimmung wirft Schwierigkeiten auf, die noch nicht überwunden werden können. Unter der gesetzten Voraussetzung, daß der Wojewode der Dobrudscha wirklich existiert haben sollte, so kann er nur im letzten Jahrzehnt des 13. Jahrhunderts oder im ersten Viertel des 14. Jahrhunderts gelebt haben und für letzteres Datum besteht sogar größere Wahrscheinlichkeit.

Eine ungefähr genaue Antwort könnte man auch für die letzte Frage nicht geben, die sich von selbst ergibt. Fest steht, daß in keinen geschichtlichen Urkunden ein Liutwid als Wojewode oder Fürst der Dobrudscha erwähnt wird.¹⁹ Eben diese Tatsache veranlaßte uns zur rechten Zeit — im Jahre 1937 — zur Klärung dieser Frage, sowohl an den berühmten Gelehrten Professor Nicolae Iorga, als auch an Professor Petar Nikow, Inhaber des Lehrstuhls für Geschichte an der Universität zu Sofia zu wenden.²⁰ Kurz darauf wurde uns die Ehre zuteil, von beiden je ein Antwortschreiben zu erhalten. Im folgenden die genaue Übersetzung dieser Antworten.

Der Brief von Professor N. Iorga trägt das Datum vom 2. April 1937 und hat folgenden Wortlaut :

Teurer Herr Mintschew !

Das Lied ist sicherlich interessant. Aber es handelt sich um Liudewit (-Ludwig) aus Kroatien, dessen Namen von den Fränkischen Herrschern entlehnt ist. Bei den Westslawen ist dieser Name auch heute noch gebräuchlich.

Mit den besten Grüßen verbleibe ich

N. Iorga

Und nun den Brief von Prof. Dr. P. Nikow, der das Datum vom 21. Mai 1937 trägt.

¹⁹ Über Liutwid brachte ich die ersten Nachrichten in den Jahren 1937 und 1939, in der Presse von Konstanza. D. N. Mincev, *Liutwid un voevod legendar al Dobrogei*, in „Dobrogea Jună“, 62—63 vom 27. März 1937. D. N. Mincev, *Contribuții la istoricul Dobrogei*, in „Dobrogea Jună“, 114—115 vom 19. Juni 1937; D. N. Mincev, *Liutwid, un legendar voevod dobrogean*, in „Ginduri de la mare“ III, 1—2, Januar-Februar, 1939, S. 16—19.

²⁰ Professor Dr. Petar Nikow (1884—1938) studierte in München und Wien, spezialisierte sich in der Geschichte der Balkanvölker und besonders im bulgarischen Mittelalter. 1920 wird er als Dozent an die Universität Sofia berufen, 1923 zum a. o. Professor für bulgarische Geschichte ernannt und zum korrespondierenden Mitglied der bulgarischen Akademie gewählt. 1935 Inhaber des Lehrstuhls für bulgarische Geschichte, Vorsitzender der Gesellschaft für bulgarische Geschichte, Verfasser von etwa 70 Studien und Spezialarbeiten. Er befaßte sich auch mit einigen Hauptfragen der bulgarischen Renaissance (vgl. D. N. Mintschew. *Проф д-р Петър Ников*, in „Светорлас“, Jg. V, 4, Sofia, Februar 1941, S. 11).

Lieber Herr Mintschew !

Tatsache ist, daß Liutwid als Fürst der Dobrudscha in den geschichtlichen Urkunden nicht existiert. Dies kann aber nicht als unzweifelhaft angenommen werden.

Der Zusammenhang und die Tatsache, daß er als Wojewode der Dobrudscha, abgesehen von seinem Namen, erwähnt wird, sind aber bedeutende Dinge, die der Aufmerksamkeit würdig sind. Daß Liutwid dem kroatischen Fürsten Liudewit, der im 9. Jh. lebte, entspricht, ist, wie Herr Professor Iorga meint, tatsächlich nicht ausgeschlossen, kann aber nicht unbedingt behauptet werden.

Er kann auch in eine spätere Zeit angesetzt werden. Es steht allenfalls fest, daß die dalmatinische Geschichtsliteratur bei uns auch die Volksepen beeinflußt hat, welche in verschiedenen Zeiten Änderungen und Einflüsse erlitten, die nicht immer und nicht ausschließlich Ergebnis der gemeinsamen Volksschöpfung sind. Im allgemeinen erfordert die Behandlung jeglicher Fragen über die historischen Elemente in unseren Volksliedern eine besondere Beachtung.

Die besten Grüße

P. Nikow

Aus diesen beiden Briefen ist in erster Reihe zu entnehmen, was wir bereits gezeigt haben, daß bisher ein Liutwid als Wojewode der Dobrudscha nicht bekannt ist. Die beiden Historiker sind sich darüber einig, Professor Iorga bringt die Meinung auf, daß Liutwid der Liudewit (Ludwig) aus Kroatien sein muß. Tatsächlich ist Fürst Liudewit (817—823) eine Figur, die sich in der Geschichte des kroatischen Volkes, vor allem in dessen Freiheitskampf gegen die Franken besonders hervorgetan hat.²¹ Professor Nikow betont seinerseits ganz besonders die Rolle der gemeinschaftlichen Schöpfung der Völker aus dem Balkan. Er gibt seiner Meinung Ausdruck, daß die historischen Elemente, die in der Folklore Südosteuropas enthalten sind, sehr vorsichtig untersucht werden müssen. Daher ist auch die Annahme erklärlich, daß es nicht völlig ausgeschlossen ist, daß sich unter Liudewit, dem Namen des kroatischen Führers des 9. Jh. irgendein Wojewode der Dobrudscha versteckt, der bisher unbekannt geblieben war. Es könnte sein, daß infolge des engen Zusammenlebens der Balkanvölker, der gegenseitigen Einflüsse, es ganz unmerklich und auf völlig unfreiwillige Weise zu einer Verwechslung des richtigen Namen

²¹ Ljudevit Posavski, in *Enciclopedija Jugoslavije*. 5. Bd., Zagreb, MCXLII, S. 577. *Большая советская энциклопедия*, 25. Bd., 2. Ausg. 1954, S. 536.

des Wojewoden der Dobrudscha mit dem des kroatischen Fürsten kam. Diese Annahme wird auch von der Tatsache unterstützt, daß das betreffende Lied gerade in Prilep bekannt war — diesem so weit von der Dobrudscha und näher an Dalmatien und Kroatien gelegenen Fleckchen. Man kann aber auch behaupten, daß das Gegenteil vorgekommen sei und zwar : daß Liudewit, dem kroatischen Fürsten aus denselben Beweggründen, die Eigenschaft eines Wojewoden der Dobrudscha zugesprochen wurde. Würden wir aber noch eine wichtige Tatsache des Liedes berücksichtigen und zwar, daß Schischman — der bulgarische Zar aus Widin — auch unter den Hochzeitsgästen weilte, so können wir die ganze Begebenheit mit Gewißheit später als in das 9. Jh. ansetzen. Auf diese Weise tritt der kroatische Fürst endgültig aus dem Spiel und erneut kommt die Möglichkeit auf, daß es einen Wojewoden der Dobrudscha gegeben hat, dessen Namen augenblicklich entfällt und unter Liutwid verdeckt bleibt.

Das Volkslied über die Hochzeit des Iwo aus Meglena bleibt aber eine festgesetzte und interessante Tatsache, trotz der Gefahr sämtlicher Ungewißheiten, die es beinhaltet. Auf alle Fälle gemahnt es uns an einen sagenhaften, bisher noch unbekanntem Wojewoden der Dobrudscha.

Aus all dem was bisher erörtert wurde geht hervor, daß der Nachweis des Liutwid als Wojewode oder Fürst der Dobrudscha weiterhin ein offenes Problem bleibt, mit dem sich die Geschichtsforscher auch weiterhin befassen werden.

SOME REMARKS ON THE DACIANS MET IN ROME BY MANUEL CHRYSOLORAS

by ALEXANDRU DUȚU

Counsellor and ambassador of emperor Manuel II, participant in the works that tried to achieve the union of the Christian churches and professor of Greek language in Florence, Manuel Chrysoloras is generally considered as an “apostle of the Greek culture” in Italy. His contribution to the knowledge of Hellenism, which played such an important part in the making of the Renaissance, is now well established¹; but, at the same time, he appears as one of the most prominent figures of the Byzantine culture in its final stage.

His letter about “the old and new Rome” (Τοῦ λογιωτάτου Μανουήλ Χρυσολωρᾶ ἐπιστολὴ πρὸς τὸν Ἰωάννην βασιλέα, ἐν ἧ σύγκρισις τῆς παλαιᾶς

¹ Richard Newald, *Nachleben des antiken Geistes im Abendland bis zum Beginn des Humanismus. Eine Übersicht*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1960, p. 402, designates Chrysoloras as “der eigentliche Apostel des Griechentums”; in a similar way Georg Max Hartmann, *Griechentum und italienischer Humanismus*. In: *Probleme der neugriechischen Literatur*, Bd. I, Berlin, Akademie Verlag, 1960, p. 24–25 (cp. his article in “Византийский Временник”, 1959, p. 100–124). See also Philip Sherrard, *The Greek East and the Latin West*, London, Oxford University Press, 1959, p. 169. For the general aspect, see Kenneth M. Seton, *The Byzantine Background to the Italian Renaissance*, 1959 (reprint from “Proceedings of the American Philosophical Society”, vol. 100).

As a sign of the great appreciation Chrysoloras’ *Ἐρωτήματα* enjoyed among the Greek teachers we like to mention that the name of the Byzantine master was also known in the Romanian countries; a text assigned to him was used in the Greek schools at the beginning of the 19th century (see *Greek Ms. 76*, Library of the Academy of the Socialist Republic of Romania: *Γνωμικὰ μονόστιχα τοῦ Χρυσολωρᾶ...*, a copy of the book, probably, published in Vienna, by N. Gliki, in 1804, reproducing the last part of the small anthology issued in 1512: *Ἐρωτήματα τοῦ Χρυσολωρᾶ... Γνώμαι μονόστιχοι ἐκ διαφόρων ποιητῶν*, cf. E. Legrand, *Bibliographie hellénique... XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1885, vol. I, p. 98.

καὶ νέας Πώμης) may be considered, with good reason, a document expressing a new direction in the Byzantine culture²; looking at the West unbiased by the long controversy between Orthodoxy and Catholicism, he takes his stand among the humanists interested to promote new ideals and concepts, among those who were intended to become “the third power”³.

The prestige of “culture” makes him look for the vestiges of the past (in Rome or in London) and the spiritual power of the present, which may attract people from everywhere; he finds that both aspects are similar in Constantinople and in Rome and writes with satisfaction that both capitals are kindred “as a mother is to her daughter”. For the same reason he confirms Libanios’ characterization of Rome as “a portion of heaven” and he declares unprejudiced that “he feels at home” in the catholic capital. Naturally the spiritual power is best emphasized, in his opinion (founded on a quotation from Plato’s “Gorgias”!) by the large number of people that come to seek help from the church and Rome may be taken as a perfect example in this respect. Thus, while Constantinople unites Europe and Asia, Rome unites the remotest corners of Europe, for, he notes in this letter written in 1411⁴ here are coming pilgrims from Spain, France and the British Isles, and even from the northern countries, from Germany, Sarmatia (Russia), Pannonia (Hungary) and Greece.

² In this sense Herbert Hunger, *Byzantinische Geisteswelt. Von Konstantin dem Grossen bis zum Fall Konstantinopels*, Baden-Baden, Halle Verlag, 1958 (with a fragment from the letter at p. 23). A complete translation in the valuable collection under the sponsorship of Endre von Ivánka, the volume: *Europa im XV. Jahrhundert von Byzantinern gesehen*, Graz-Wien-Köln, Verlag Styria, 1954, p. 111–141 (with notes that underline the humanism of the writer).

³ I refer to the suggestive term used by Friedrich Heer, *Die dritte Kraft. Der europäische Humanismus zwischen den Fronten des konfessionellen Zeitalters*, Frankfurt am Main, G. Fischer Verlag, 1960. The author mentions Coluccio Salutati and Lionardo Bruni, Chrysoloras’ disciples, among the prominent men who formulated the humanist creed in the free republic of Florence.

It is very interesting to note that the apotheosis of “civilitas humana” does not seem to contradict, in Chrysoloras’ mind, the traditional “universitas christianorum”. But this problem, which I consider to be essential for the understanding of the cultural tradition in mediaeval South-Eastern Europe, can not be treated here; I only mention that no Aquinate synthesis had to be broken in order to give to the “homo” what it was due to him (cp. Walter Ullmann, *Some observations on the Medieval evaluation of the “Homo Naturalis” and the “Christianus”*, in *L’homme et son destin d’après les penseurs du Moyen Age — Actes du premier Congrès international de philosophie médiévale* . . . Paris—Louvain, 1960, p. 145–151).

⁴ This dating due to Giuseppe Cammelli, *Manuele Crisolora*, Firenze, Vallecchi Editore, 1941, p. 157–158, seems to be correct, as it solves the indecision of Georg Voigt, inclined to consider that the letter has been written in 1403 (*Die Wiederbelebung des klassischen Altertums oder das erste Jahrhundert des Humanismus*, I. B., Berlin, G. Reiner, 1880, p. 225–226, note 1). Chrysoloras’ visit to London has taken place in 1409, because in 1408 he was in Paris (cf. Gérard Walter, *La ruine de Byzance, 1204–1453*, Paris, Albin Michel, 1958, p. 307) and in 1407 he carried out a diplomatic mission in Venice (F. Thiriet, *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Roumanie*, II^e vol., Paris — La Haye, Mouton, 1959, p. 74–75, doc. 1290).

But what seems to be more notable to him is that the pilgrims may confess their sins and be absolved in the Apostles' Church in their own language, as it happens with those coming from the British Isles, France and Spain, or from the other extremity of Europe, from Dalmatia and Dacia ⁵.

The presence of eastern pilgrims in Rome is certainly not surprising; a century before Dante had mentioned such people in *Paradiso*. But Chrysoloras records the presence of an important group of Romanians, who were speaking their own language not only in the church, but also on the streets and in squares. This assertion made by a Byzantine humanist is noteworthy and it prompted us to draw out some conclusions.

The Romanian pilgrims could be natives of all the three principalities: either of Transylvania, where Catholicism has been powerfully fostered by the Angevins as an instrument of policy (conceived in Guelf sense), or of Wallachia or Moldavia, where the policy of Vlahko and Mircea the Old or Alexander the Good favoured at certain moments the catholic propaganda, connected with the diplomatic relations with Hungary and Poland ⁶. Before 1436 a Moldavian metropolitan has passed to Catholicism hoping for a better situation ⁷.

But Chrysoloras is not a historian bound to record facts; he is an erudite who takes into consideration a population at that date famous in eastern Europe. This people attracts his attention because the Dacians were well-known in the Byzantine Empire, where the policy of Mircea the Old and Alexander the Good had a special echo during those years. Therefore Chrysoloras' mentioning is to be considered as an important moment in the process of terminological clarification which started in the 11th century and finished in the 15th ⁸, moment that precedes Laonic

⁵ Migne, P. G. 156, 33 D. Also in *Georgii Codini et alterius cuiusdam anonymi Excerpta de antiquitatibus Constantinopolitanis . . . Accedunt Manuelis Chrysolorae Epistolae tres de comparatione veteris et novae Romae*, Paris, 1655, p. 114.

⁶ Cp. *Istoria României* (History of Romania), IInd vol., Bucharest, Academy of the Socialist Republic of Romania Publishing House, 1962, p. 392; Gh. Moisescu, St. Lupșa, A. Filipașcu, *Istoria bisericilor române* (History of the Romanian Church), Bucharest, 1957, p. 163—171.

⁷ See P. S. Năsturel, *Quelques observations sur l'union de Florence et la Moldavie*, "Südost-Forschungen", München, 18/1, 1959, p. 84—85.

⁸ See Eugen Stănescu, *Les "mixobarbares" du Bas-Danube au XI^e siècle (Quelques problèmes de la terminologie des textes)*. In: *Nouvelles études d'histoire*, IIIrd vol., Bucharest, Academy of the Socialist Republic of Romania Publishing House, 1965, p. 43—53. In note 34 (p. 53) the author gives a table reflecting the frequency of the terms of "Vlachs", "Dacian and Dacia" and "Getae" with the Byzantine chroniclers (Sphrantzes, Dukas, Chalcocondil, Critobul) and he draws the following conclusion: "la 'Vlaquic' et la 'Dacie' sont selon ces auteurs le territoire roumain ou une partie de celui-ci. Il faut donc conclure sur ce problème qu'en commençant avec le XI-e siècle il y a un processus de clarification terminologique qui aboutit au XV-e siècle par identifier totalement ces termes avec les Roumains".

Chalcocondil's assertion: "The Dacians' language is similar to the Italians'."⁹

The interest shown by the counsellor of Manuel II in the Dacians is also to be connected with the hope the Byzantines had to see the peoples with a common cultural tradition making a united front against the Ottomans.

The identity of Dacians Chrysoloras met in Rome was established about their language and it is to be supposed that the Dacians themselves explained also their origin to the Byzantine scholar. In this respect it may be observed again that these people who expressed their own individuality in 1411, had previously stated it in 1404 before the archbishop of Sultanieh, and would reassert it, in the same place, in Rome, to Flavio Biondo, in 1453¹⁰. Chrysoloras' mention is less clear than in the two other documents (where "Daci sive Valachi" sustained beyond any doubt their Roman origin), but it reveals a precise consciousness of individuality among other populations of south-eastern Europe.

It is, finally, to be remarked that the presence of Romanian pilgrims in Rome attests the numerous and various contacts between the Romanian principalities and Italy. Apart from the Italian merchants who sailed up the Black Sea coasts, there were other kinds of periodical contacts through travellers and ambassadors. Books (like "Fiore di virtù"), artistical patterns and literary forms could reach the Romanian countries through channels that are, certainly, difficult to find out but, no doubt, fit to explain the various western features present in the mediaeval Romanian culture.¹¹

⁹ Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice* (Historiarum demonstrationes), II, 78. Romanian translation by Vasile Grecu. Bucharest, Academy of the Socialist Republic of Romania Publishing House, 1958, p. 63.

¹⁰ See Șerban Papacostea, *Les Roumains et la conscience de leur romanité au Moyen Age*, "Revue Roumaine d'Histoire", Bucharest, 1965, 1, p. 15–24.

¹¹ Cp. Hans-Wilhelm Haussig, *Kulturgeschichte von Byzanz*, Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 1959, p. 379–382.

MANDRA, SENUNA, SIMBRA

TROIS ANCIENS TERMES PASTORAUX AU NORD ET AU SUD DU DANUBE

par NICOLAE AL. MIRONESCU

L'ethnographe ainsi que le linguiste trouvera, au cours de ses recherches sur les lieux mêmes, dans les archives ou les bibliothèques, toute une série de termes qui ont circulé, ou circulent encore, aussi bien au nord qu'au sud du Danube. Nous présenterons dans cette étude, vu leur intérêt ethnographique et linguistique, trois de ces termes se rapportant à l'occupation du pâtre au nord et au sud du Danube, occupation très ancienne et d'une importance particulière pour l'espace carpato-balkanique.

« *Mandră* »

Terme pastoral en voie de disparition, ayant eu une circulation intense dans la zone carpato-balkanique.

Avec de légères nuances, il a le sens d'endroit favorable pour abriter les bergers et leurs troupeaux pendant l'hiver¹, ou de parc à moutons, étable pour le bétail, parc à bestiaux et pâturage d'hiver pour engraisser le bétail². On rencontre parfois ce terme aussi dans le sens de claie de branchage ou de roseau, placée dans l'eau pour attraper les poissons³. En Albanie et dans d'autres régions dinariques il a le sens de berge-

¹ Tache Papahagi, *Dictionnaire aroumain (macédo-roumain) général et étymologique*, Editions de l'Académie, Bucarest, 1963, p. 654, 664.

² I. Dalametra, *Dictionnaire macédo-roumain*, Bucarest, 1906, p. 127 ; voir aussi St. Mihăileanu, *Dictionnaire macédo-roumain*, Bucarest, 1901, p. 276. (Mentionnés aussi par T. Papahagi dans *op. cit.*).

³ *Dictionnaire de la langue roumaine contemporaine*, vol. III, lct. M—R, Editions de l'Académie, Bucarest, 1957, p. 12.

rie⁴. N. Iorga le considère comme terme géographique pastoral, utilisé d'un côté et de l'autre du Danube dans le sens d'habitation pastorale d'hiver dans les zones de la plaine⁵. Suivant Pericle Papahagi⁶ c'est toujours dans le sens pastoral — pâturage d'hiver ou abri — que ce terme est en usage chez les Roumains de Macédoine.

Les bergers indigènes et de Transylvanie, qui menaient paître leurs troupeaux dans les montagnes du Paring, construisaient — afin de s'abriter eux-mêmes ainsi que leur bétail — dans les endroits bas de la haute montagne et protégés contre les intempéries, de grandes étables, permanentes, en poutres, qu'ils appelaient « mandre »⁷.

Les Macédo-Roumains, lorsqu'ils descendaient des montagnes, faisaient paître leurs troupeaux dans le voisinage des villages, en prenant en location à cette fin des pâturages pour l'établissement des « mandre »⁸.

Nous rencontrons le terme « mandra », dans le sens d'abri d'hiver pour le bétail et les pâtres, chez les bergers grecs aussi⁹.

« Mandra » est également attesté dans certains textes byzantins antérieurs au X^e siècle. Dans la terminologie ecclésiastique « mandra » a le sens de petit établissement monacal, d'où la dénomination d'archimandrite pour le chef de la « mandra »¹⁰.

Pour la zone mégléno-roumaine, Th. Capidan indique une localité portant le nom de « Mandra »¹¹.

Le terme est ancien ; la toponymie nous indique des « mandre » le long des siècles. C'est ainsi que pour l'année 1471 une « mandra de Costea »¹²

⁴ I. Dedjier, *La transhumance dans les pays dinariques*, dans « Annales de Géographie », Paris, 1916, p. 347. (Dans ce sens nous mentionnons des informations similaires reçues de R. O. Maier, chercheur scientifique ethnographe à l'Institut d'Ethnographie et de Folklore de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, qui a entrepris des recherches de spécialité en Albanie).

⁵ N. Iorga, *L'Histoire du peuple roumain...*, vol. I, Bucarest, 1922, p. 163.

⁶ Pericle Papahagi, *Matériels folkloriques*, vol. II : *Sur la littérature populaire des Macédo-Roumains*, vol. I, Bucarest, 1900, p. 938, 540.

⁷ Le professeur I. Conea, de l'Institut de Géographie de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, suggère l'hypothèse que le mont Mindra de la formation du Paring pourrait tirer l'origine de son nom des « mandrele » construites par les bergers et qu'on y rencontre en grand nombre.

⁸ Th. Capidan, *Les Roumains nomades. Etudes sur la vie des Roumains du sud de la Péninsule Balkanique*, in « Daco-Romania », I^{re} partie (1924—26), Cluj, 1927, p. 274, 296, 299 ; voir également : Th. Capidan, *Les Macédo-Roumains. Le dialecte macédo-roumain. Etude linguistique*, Bucarest, 1932, p. 168 ; Th. Capidan, *Les Farcherotes. Etude linguistique sur les Roumains d'Albanie*, in « Daco-Romania », VI (1929—30), Bucarest, 1931, p. 28.

⁹ Tache Papahagi, *op. cit.*, p. 664.

¹⁰ Th. Capidan, *Les Mégléno-Roumains. L'Histoire et leur langage*, vol. I, Bucarest, 1925. Consulter la carte.

¹¹ Pour le terme de « mandră » dans le sens pastoral, mais ecclésiastique aussi, voir A. T. Laurian et I. C. Massimu, *Le dictionnaire de la langue roumaine*, Fasc. III, tome II, Bucarest, 1874, p. 231.

¹² I. Mihalyi, *Diplômes de Maramureș des XIV^e—XV^e siècles*, Sighet, 1900, p. 508.

est mentionnée dans le Maramureș. Dans un document moldave de 1682 on rencontre comme nom, attribué à un endroit, « Fundul Mandrei »¹³, et dans la zone du Ceahlău « Mandrele Țuțuienilor »¹⁴.

L'étymologie est considérée comme étant d'origine grecque, ou peut-être traco-illyro-latine. Mentionnons que nous rencontrons ce terme dans la langue italienne aussi, ayant le sens de troupeau de gros bétail, plus rarement d'abri (d'étable)¹⁵. Il est certain que le terme dont il s'agit possède un sens pastoral, une ancienneté lointaine et une large zone de propagation. L'analyse du terme nous mène à la conclusion qu'il existait des formes de vie pastorale commune sur la même étendue géographique, d'un côté et de l'autre du Danube, jusqu'aux zones montagneuses.

« *Senună* » — « *senune* » — « *sarină* » — « *sirină* »

Le sel constitue un élément obligatoire dans l'alimentation des bêtes domestiques à cornes, grandes ou petites ; il leur est donné sous forme de bloc placé sur un piquet à trois branches d'où elles peuvent le lécher, ou bien mélangé au son¹⁶, surtout après que les brebis aient mis bas ; on place le sel sur de grandes dalles en pierres, plates, ou dans des troncs de sapin creusés et longs d'environ 20 mètres. Toute cette installation pour l'alimentation au sel qui se trouve autour de la bergerie porte le nom de « *senună* » ou « *senune* ». Quant à l'alimentation elle-même, on dit que les brebis « *senunează* », la préparation portant la dénomination de « *senunare* ». Les endroits de « *senunare* », toujours les mêmes, sont devenus, avec le temps, toponymes, tel que le mont « *Senune* », « *Pe Senune* », « *Senunaria* », « *Crăcul cu Sănuni* »¹⁷.

Nous rencontrons « *Senune* » et « *Senunaria* » pour les montagnes du Gorj dans un document du XIV^e siècle¹⁸, et en Moldavie également, comme toponyme. C'est ainsi que dans le massif du Ceahlău nous trou-

¹³ *Archives de l'Etat*, Bucarest, dossier *Le monastère Adam*/région de Galați/, paquet I/22.

¹⁴ Recherches ethnographiques effectuées sur les lieux mêmes, pendant les années 1955—1958.

¹⁵ Tache Papahagi, *op. cit.*, p. 654, mentionne aussi la « mandra » italienne. Voir également *Dictionnaire italo-roumain*, Bucarest, 1963, p. 461.

¹⁶ Dans le folklore roumain, la ballade *Costea* contient les vers suivants :

« Aujourd'hui c'est lundi, demain c'est mardi,
Costea s'en va à Galați
Chercher du sel pour les agneaux
Et des *ițari* pour les bergers ».

¹⁷ Sel mélangé au son qu'on donne dans toutes les zones du pays aussi bien au gros qu'au menu bétail à cornes.

¹⁸ Const. D. Ionesco, *Dans les montagnes du Mehedinți, de bergerie en bergerie*, Craiova /s.a./, p. 50.

vons « Piciorul Senunei », « Senunea Cireşului », « Senunele lui Cioarec »¹⁹. On mentionne dans un document de 1614 une « Senune » dans l'ancien département de Neamţ²⁰.

Dans la descente vers le Danube, les « chemins des moutons » étaient parsemés d'attributs qui se rapportaient aux « senune ». Nous rencontrons le toponyme respectif dans les documents concernant cette zone, tel que le document de 1629 qui cite « senune » et « senurele » pour la Balta Ialomiţei, située vis-à-vis de Hîrşova dans la Dobroudja²¹.

On retrouve le même mode d'alimenter les moutons au sel pratiqué par les pâtres balkaniques, surtout par les Macédo-Roumains et les Albains²². Chez les Roumains de Macédoine, ainsi que l'indique le professeur Tache Papahagi, « la *sariena* est un endroit plat, pourvu de plusieurs dalles sur lesquelles on place une fois par semaine le sel . . . »²³.

Th. Capidan cite le terme aussi sous la forme de « sarină » ou « sirină »²⁴.

L'étymologie du terme, avec toutes ses variantes, nous conduit vers le mot latin « sal » (sel) et ses dérivés « salina », « salinea » et « salona »²⁵, d'où le toponyme « Săruna », l'ancienne dénomination de Salonique.

Sîmbră »

Les associations pastorales ayant le but d'exploiter en commun une bergerie, faire paître les moutons ou les soigner en commun pendant l'hiver, portaient le nom de « sîmbre » ; il y en avait aussi bien au nord qu'au sud du Danube. Certaines « sîmbre » étaient fondées sur des liens de famille, d'autres n'étaient basées que sur l'intérêt commun²⁶.

Dans certaines zones de Moldavie et en Bucovine, on entend par « sîmbră » une association pour soigner en commun un certain nombre de moutons²⁷ qui, en général, ne dépasse pas 300 têtes.

¹⁹ Al. Ştefulescu, *Le Gorj historique et pittoresque, Tirgu-Jiu*, 1904, p. 164.

²⁰ Artur Gorovei, « Şezătoarea », *Fălăceni*, II, (1893), vol. II, p. 45. Voir aussi les *Documents* édités par l'Académie, Bucarest, vol. III, *La Moldavie*, Bucarest, 1954, p. 171, ainsi que les recherches effectuées sur les lieux mêmes dans les années 1955—1958.

²¹ *Archives de l'Etat*, Bucarest, *Le registre de l'Evêché d'Argeş*, I/168, feuille 400. Pour « sînune » comme terme pastoral et topique « sînunile munţilor », voir aussi Romulus Vulcănescu, *Toponymie professionnelle*, « Revista de etnografie şi folclor », Bucarest, X (1965), n° 3, p. 261.

²² Informations reçues de la part de R. O. Maier, chercheur scientifique ethnographe.

²³ Tache Papahagi, *op. cit.*, p. 923.

²⁴ Th. Capidan, *Les Roumains nomades . . .*, in « Daco-Romania », I^e partie (1924—26), Cluj, 1927, p. 126—127.

²⁵ Tache Papahagi, *op. cit.*, p. 923. Voir également H. Tiktin, *Rumänisch-Deutsches Wörterbuch*, III, lettres P-Z, Bucarest, 1912, p. 1369.

²⁶ Recherches sur les lieux mêmes, années 1955—1958, 1961—62.

²⁷ *Dictionnaire de la langue roumaine contemporaine*, vol. IV, lettres S-Z, Editions de l'Académie, Bucarest, 1957, p. 128.

Les bergers possédant un nombre de moutons inférieur à ce chiffre s'associaient le plus souvent dans une « simbra », pour avoir la liberté de pratiquer aussi d'autres travaux ²⁸. A cette fin ils construisaient, dans un endroit pas trop éloigné du village, des abris destinés aux moutons ainsi qu'à ceux qui leur donnaient les soins nécessaires. Bien que la pratique en ait disparu, on trouve dans la vallée de la Bistrița de Moldavie des toponymes qui la rappellent, tels que « Simbra Manolăcheștilor », « Galineștilor », « Platoneștilor », « Mătăsariilor », etc., se rapportant tous à un nom propre ²⁹.

Dans la Țara Oașului, le jour du battage au fléau la « simbra des moutons » est fêtée aujourd'hui encore avec un faste spécial ³⁰.

A part le sens pastoral, « simbra » possède aussi le sens d'association pour les travaux agricoles, surtout pour le labourage de printemps et d'automne ³¹.

Dans notre folklore la « simbrirea » est également mentionnée ³².

Le professeur Tache Papahagi indique que chez les Roumains de Macédoine « simbru — ă » a un sens social, à savoir celui de remarié ³³.

D'origine lointaine, nous rencontrons le terme dans la langue albanaise aussi ³⁴. Il a en général le sens de socius, amicus. En hongrois, on est enclin à croire qu'il a été transmis par les Roumains ³⁵.

Les trois termes que nous venons de présenter : « mandră », « senună » et « simbră », se rapportant à l'occupation traditionnelle de pâturage, employés certainement aussi dans les siècles bien antérieurs à ceux pour lesquels nous possédons une documentation, circulant sur une large zone géographique qui s'étend aussi bien au nord qu'au sud du Danube, constituent, ainsi que d'autres termes, un argument prouvant que des rapports pastoraux très étroits et anciens ont existé entre les deux zones, et que le Danube n'a jamais constitué une barrière infranchissable.

²⁸⁻²⁹ Recherches sur les lieux mêmes, années 1955—1958, spécialement dans la zone de Bistrița de Moldavie.

³⁰ « Scinteia », XXXIII, n° 6160 (7 février), p. 3.

³¹ Iacob Antonovici, *Documente birlădene*, vol. IV, Birlad, 1924, p. 261. Voir aussi le *Dicționarul limbii române contemporane*, vol. IV, lettres S-Z, Editions de l'Académie, Bucarest, 1957, p. 127. Voir également T. Pamfile, *Agricultura la Români. Studiu etnografic...*, Bucarest, 1913, p. 45.

³² Il s'agit d'un conte de Sălaj, « Piment Pierre et Florea en fleurs », où les héros se « simbresc » entre eux. Jeunesse sans vieillesse et vie sans mort — *Contes populaires roumains*, Bucarest, 1961, p. 130. Voir aussi Sabina Stroescu, *Contes et légendes*, Bucarest, 1958, p. 101.

³³⁻³⁴ Tache Papahagi, *op. cit.*, p. 947.

³⁵ N. Drăganu, *Les Roumains aux IX^e—XIV^e siècles*, d'après la toponymie et l'onomas-tique, Editions de l'Académie, Bucarest, 1933, p. 584.

ВРЕМЕННЫЕ УКРЫТИЯ ИЗ КАМНЯ В ЗОНЕ ИСТРИЯ— СФР ЮГОСЛАВИЯ

РАДУ О. МАЙЕР

Настоящий материал предлагает вниманию читателей некоторые данные этнографического характера относительно каменных укрытий в зоне Истрия — СФР Югославия, встреченных и изученных автором летом 1965 года по случаю поездки с научной целью в дружескую страну. Следует уточнить, что данная статья базируется в основном на прямых наблюдениях и на материале, собранном лично автором, и лишь отчасти на материалах других авторов.

Главное внимание в этой статье уделяется проблемам, касающимся конструкции круглых каменных укрытий с крышей в форме усеченного конуса, являющихся специфическими для этой зоны. (Постройки квадратной или прямоугольной формы, не входящие в компетенцию данной статьи, будут лишь косвенно упомянуты в некоторых случаях).

С этнографической точки зрения зона Истрия очерчена четко, факт позволяющий рассматривать эту зону в целом. Развитие и широкое распространение, которое получило строительство временных конструкций из камня в этой зоне, обусловлено прежде всего спецификой местных условий, спецификой хозяйства данной зоны, где земли, пригодные как для земледелия, так и для выпаса скота, составляют незначительную часть по сравнению с общим количеством необрабатываемой земли, и местное население на протяжении веков прикладывало усилия с целью развития хозяйства, в особенности виноградарства и культивирования оливок в форме плантаций.

Использование же камня при строительстве таких построек было продиктовано изобилием этого материала в зоне Истрия, где он является

основным строительным материалом, употребляемым для различных конструкций, и где дерево, за его неимением, ценится очень высоко. Такие постройки из камня являются неотъемлемой частью пейзажа, преимущественно каменистого, бедного растительностью.

Что касается назначения таких укрытий из камня, то оно, как было упомянуто выше, в первую очередь связано с культивацией площадей, занятых под земледелием. «Kutia» (кутия), так называются в этой зоне подобные постройки, имеет следующие назначения: а) укрытия, сооружаемые непосредственно на виноградниках и плантациях олив, предназначенные для пребывания сторожей и отдыха в течение рабочего дня (рис. 1, 2, 3), и б) дворовые постройки около дома, служащие своего рода укрытием, хлевом для скота: овец, коров и т.д. (рис. 4, 5, 6).

Каждодневный труд человека в поле по возделыванию земли или выпасу скота вызвал необходимость постройки такого рода временных укрытий, сохраняющих из поколения в поколение традиционную форму.

Появившиеся в данной зоне в определенный исторический период каменные постройки круглой формы эволюционировали со временем, по размерам и форме приближаясь в конечном итоге к типу жилищ, однако назначение их оставалось прежним. Таким образом, наличие подобных каменных укрытий в данной зоне, так же как и их распространение, не является случайным, а тесно связано с укладом жизни и родом занятий местного населения.

Информации, полученные от местных жителей зоны Истрия, в основном итальянского происхождения, свидетельствуют о том, что «виноградарство и культивация маслин, а вместе с этим и постройка временных укрытий из камня является прямым наследием от римлян»¹. При учете этих и других информации не лишено оснований предположение, что строительство каменных укрытий круглой формы является прямым продолжением римских народных конструкций и, благодаря факту, что в упомянутой зоне преобладает итальянское население с значительно выраженными следами римской культуры, логично утверждать, что такого типа постройки являются историческим наследием данной зоны, тогда как у славянского населения Далмации встречается другой тип временных укрытий из Врилка квадратной или прямоугольной формы. Следует отметить также взаимовлияние этих групп населения и появление в последнее время у местного населения Истрии других форм каменных укрытий, в частности прямоугольной формы. И все же, каменные

¹ Леонарделли Антонио, село Галлезано, зона Истрия, Югославия.



Рис. 1. — Укрытие из камня (село Галлезано, Югославия).



Рис. 2. — Укрытие из камня (село Галлезано, Югославия).



Рис. 3. — Укрытие из камня в поле (село Галлезано, Югославия).



Рис. 4. — Укрытие из камня во дворе дома, служащее для содержания скота (село Галлезано, Югославия).



Рис. 5. — Укрытие из камня во дворе, используемое для содержания скота (село Галлезано, Югославия)



Рис. 6. — Укрытие из камня во дворе, используемое для содержания скота (село Галлезано, Югославия).



Рис. 7. — Каменное укрытие пастухов (горы Парынг, Румыния).

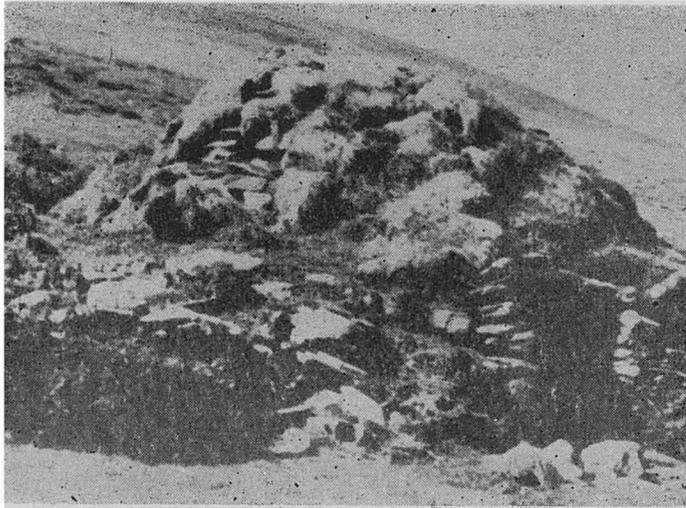


Рис. 8. — Временное укрытие пастухов (горы Царкул, Румыния), фото Г. Стойна.

укрытия круглой формы составляют 95% от общего числа имеющихся построек.

Безусловно, каменные конструкции различных форм встречаются не только в зоне Истрия, но и в других зонах Далмации, а также в Албании, Болгарии, Румынии (горы Парынг, Валя Себешулуй, отдельные церкви в стране Хацегов, в Трансильвании и т.д.; см. рис. 7,8) и входят в зону распространения конструкций из камня, так называемого средиземноморского типа, протянувшуюся по всему побережью Средиземноморья и Адриатики до Черного моря и Истрии в Добрудже, с одной стороны, зоны, населенной румынами и болгарам, и до горных зон Балкано-Карпат с другой стороны, где сохраняются, однако, лишь отдельные черты и функции таких построек. Так, например, временные постройки из камня, используемые на сезон выпаса скота, были встречены не только в Югославии, но и в Албании, Болгарии, Румынии; не исключено распространение их и в других зонах. Однако, в отличие от Югославии, где они используются как в земледелии, так и для содержания скота, в этих зонах каменные укрытия имеют исключительное назначение в целях скотоводства и, в особенности, по выращиванию рогатого скота. Строительство временных укрытий из камня имеет, таким образом, древние традиции и являет собой архаические элементы народной архитектуры.

В то же время камень служит исходным материалом не только для подобных временных укрытий, но и, позднее, используется для строительства более развитых форм конструкций, как, например, жилища, церкви и т.д., возводимые целиком из камня, использующие каменные плиты для покрытия крыш или же имеющие в качестве строительных компонентов дерево-камень. Примером может служить церковь XVI века в селе Гораждвец в Югославии² (рис. 9), многочисленные жилища, покрытые каменными плитками, в городах Гирокастра, Албания, (рис. 10) и Мостар, Югославия, а также, в нашей стране, сельские дома в долине Себеша, церкви в стране Хацегов, «*culă*» (кулэ) — жилища-крепости в Олтении, «*rimniță*» (пимницэ) — погреба, хранилища в Горже, наследовавшие те же технические приемы строительства.

Временные укрытия бывают следующих типов: а) каменные укрытия круглой формы с крышей в виде усеченного конуса и б) прямоугольной формы с крышей в два ската, также из камня. Место для постройки таких укрытий выбирается в зависимости от их назначения

² Bobroslav St. Pavlović, *Trkve Brvnare U. Srbiji*, Beograd, 1962, стр. 21.

либо в центре, либо с края обрабатываемого земельного участка. Каждый такой участок огораживается каменной стенкой, разделяющей соседние участки и служащей своего рода межой, как это принято в других земледельческих зонах.

Камень, идущий на сооружение такой изгороди, собирают обычно с участка, предназначенного для обработки, его же используют для

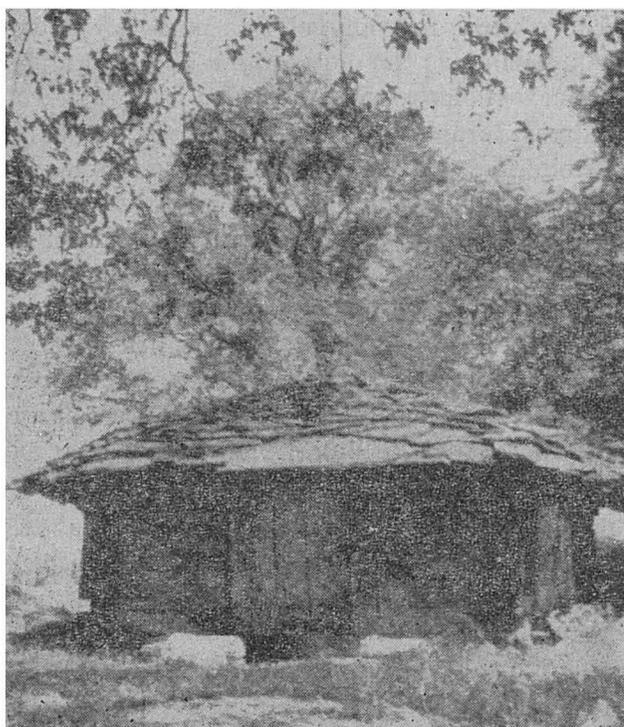


Рис. 9. — Временное укрытие, замыкающее каменную изгородь (село Галлезано, Югославия).

постройки временных укрытий, жилищ, хозяйственных пристроек и других строений. Сооружение изгороди заканчивается, чаще всего, постройкой на одном или другом ее конце временного укрытия круглой или прямоугольной формы. Каждый из участков в зоне Истрия имеет такого рода укрытия. Следует, однако, еще раз отметить, что такие укрытия строятся также в непосредственной близости от дома и служат для содержания скота.

Для сооружения таких построек не существуют специальные мастера, каждый житель является подлинным мастером этого дела и самостоятельно возводит такие укрытия на своем участке земли.

Место, выбранное для постройки, обычно хорошо разравнивается. Размеры постройки зависят от желания хозяина и варьируют от двух до пяти метров в диаметре; высота стен меняется в зависимости от величины диаметра от 1,5 до 2 метров и, в некоторых случаях, выше.

Стены кладутся, обычно, из тонких каменных плиток, небольших по размеру, с тем чтобы суметь придать конструкции круглую форму.

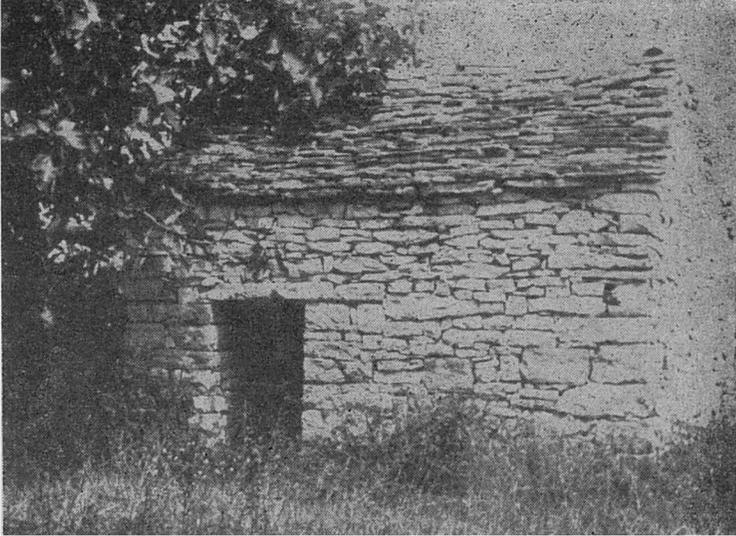


Рис. 10. — Церковь XVI века. Югославия.

Когда стены возведены до желаемой высоты, последний ряд, венчающий стену, укладывается из крупных камней и служит опорой для крыш. Иногда в стене по окружности оставляют несколько оконных отверстий, предназначенных скорее всего для улучшения видимости внутри постройки, чем для доступа воздуха. Связующий материал — цемент, раствор, земля — совершенно не используется при сооружении таких укрытий, поэтому воздух свободно проникает в отверстия между камнями стен и крыши, за счет чего и осуществляется проветривание постройки. Возможно, что этот постоянный обмен воздуха способствует поддержанию внутри укрытия температуры более низкой по сравнению с температурой воздуха снаружи.

Дверное отверстие укрытий не имеет точной ориентации и располагается по усмотрению хозяина. Над дверью кладется, обычно, один большой камень, служащий опорой для крыши. В отличие от укрытий, сооружаемых на земельном участке, постройки, служащие для содержания скота, имеют навесную дверь.

Кладка крыши начинается сразу же по окончании возведения стен, без каких-либо промежуточных подготовительных работ по сооружению каркаса для укладки каменной крыши. Каменные плитки укладываются или в окружной ряд в форме спирали, или же одна на другую, напоминающая по форме рыбу чешую. Каждый последующий ряд кладки подтягивается во внутрь. Когда кладка крыши подходит к концу, на ее вершине оставляют отверстие, которое покрывают каменной плитой и



Рис. 11. — Крыша из каменных плит (р-н Гирокастра, Албания).

сверху устанавливают камень в вертикальном положении, « на попа ». Крыша таких укрытий держится исключительно благодаря собственной силе тяжести, образуя настоящий купол. Таким образом, крестьянин в своей строительной практике использует определенные законы физики, основываясь на опыте, накопленном и испытанном им на протяжении веков. Та же древняя техника конструкций, используется и при сооружении укрытий прямоугольной формы (рис. 11). Исключение составляет конструкция крыши. В постройках такого типа стреха крыши выражена гораздо четче, и при ее постройке используются опорные бревна, укладываемые вдоль крыши от одного фронтона до другого. Количество опорных бревен, обычно, равно пяти, по два с каждой стороны крыши и одно центральное бревно, верхняя опора каменной кладки крыши. Размеры таких конструкций также различны.

Следует отметить, что в такого рода укрытиях обычно имеется и очаг, используемый в период сельскохозяйственных работ. В некоторых

случаях очаг размещается напротив двери или же поблизости от укрытия. Здесь же хранится необходимый сельскохозяйственный инвентарь. Иногда в укрытиях, предназначенных для охраны виноградников и оливковых плантаций, внутри устраивается постель для отдыха. Однако такие случаи достаточно редки, так как укрытия из камня в большинстве своем являются временными постройками.

Охрана виноградников и плантаций, прежде всего от проникновения в них животных, осуществляется за счет возведения каменной, изгороди, окружающей каждый из участков. По мере удаления от села, число каменных укрытий уменьшается, так же как и количество окружающих изгородей.

В заключение следует отметить, что в нашей стране изучением подобных временных укрытий занимались такие этнографы, как Теодор Капидан, Таке Папахаджи (южно-дунайская зона), Валериу Бутура, Пауль Цетреску, Р. Вулканеску (северо-дунайская зона) и другие. Р. Вулканеску, описавший каменные укрытия круглой формы у румын, считает этот архаический тип конструкций характерным для балкано-карпатской этнографической зоны.

Все эти, и новые, и более старые этнографические материалы о конструкциях из камня круглой или прямоугольной формы, встречающиеся как в нашей стране, так и в других странах Балканского полуострова, так же как и интерпретирование этих материалов, ведет нас к отдаленным по времени связям, существовавшим много веков тому назад между зонами Балканского полуострова, и где Дунай послужил своего рода помехой на пути более тесного сближения между севером и югом Балканского полуострова. И все же типологическое подобие существует. Что касается назначения конструкций вышеупомянутого типа, то функции их в крестьянском хозяйстве со временем изменились у некоторых народностей благодаря различным социальным и экономическим преобразованиям.

LA RÉUNION DE SARAJEVO DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE D'ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN

Sarajevo (Yougoslavie) abrita au printemps de 1965, en mai, la III^e réunion du Comité international de l'Association internationale d'études du sud-est européen (AIESEE). Notre pays y fut représenté par une délégation formée de MM. Em. Condurachi, de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, secrétaire général de l'Association et chef de la délégation, le professeur Mihai Berza, membre du Comité international de l'AIESEE, Virgil Căndea, directeur du Secrétariat général de l'AIESEE, le professeur Ion Nestor, membre de la Commission d'Archéologie sud-est européenne de l'Association.

Une fois de plus, après d'autres réunions similaires tenues à Bucarest, Athènes et Sofia, cette importante organisation scientifique internationale créée par l'initiative de notre pays, avec Bucarest pour siège, a eu l'occasion de réaffirmer à Sarajevo sa volonté de coopération scientifique internationale, et entre les pays du sud-est européen en tout premier lieu. L'ordre du jour de cette rencontre, qui a réuni vingt-six représentants de dix-sept pays, comportait comme point principal l'organisation du « Premier congrès international d'études balkaniques et du sud-est européen » qui doit avoir lieu sous l'égide de l'Association du 26 août au 1^{er} septembre 1966 à Sofia. Dès maintenant, la liste des participants monte à environ huit cents noms, inscrits avec plus de cinq cents communications. L'événement promet donc de devenir une manifestation d'une grande portée et riche de conséquences pour l'histoire des civilisations européennes dans l'un de ses chapitres les plus importants, celui de leurs contacts millénaires avec le Proche-Orient à travers les civilisations du sud-est européen.

Le fait que soixante des communications proposées jusqu'à présent seront tenues par des chercheurs roumains atteste une fois de plus les traditions déjà anciennes de la science roumaine dans le domaine de la connaissance approfondie des phénomènes balkaniques, ainsi que les progrès qu'elle a réalisés depuis une vingtaine d'années.

A Sarajevo ont été fixés le programme et la technique du Congrès qui réunira les représentants de la science de plus de trente pays européens, américains et asiatiques.

Cependant, d'autres problèmes figuraient également sur l'agenda de notre réunion de Sarajevo, dont l'un des plus importants concernait l'établissement du programme de travail des commissions scientifiques de l'Association, à savoir la Commission d'Archéologie du sud-est européen et la Commission de l'Histoire des idées en Europe de sud-est. Le président de cette dernière commission est le professeur Mihai Berza, directeur de l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Enfin, deux autres commis-

sions d'études y furent créées à cette occasion : la Commission d'Histoire de la vie économique et sociale dans les Balkans du XV^e au XVIII^e siècle et la Commission du chant populaire dans les Balkans.

Convoquée après deux années d'activité, cette réunion de l'Association donna lieu à un examen des résultats obtenus dans l'intervalle 1963—1965. Le rapport de son secrétaire général, le professeur Em. Condurachi, de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, a été consacré en partie à l'énumération des démarches faites par l'Association dans le but d'assurer un rythme plus intense à la coopération scientifique internationale dans le sud-est européen. Les participants à notre réunion ont été unanimes à souligner que ces résultats marquent le vif désir de collaboration des milieux scientifiques des pays sud-est européens et ils ont exprimé leur grande satisfaction, ainsi que leur profonde gratitude envers notre pays pour l'heureuse initiative qu'il a eue de créer cet important forum international, en offrant en même temps un climat favorable à son développement.

Virgil Căndea

Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae, edidit Georgius Mihailov. I. *Inscriptiones orae Ponti Euxini*, 1956, 262 p., 122 tab. ; II. *Inscriptiones inter Danubium et Haemum repertae*, 1958, 257 p., 135 tab. ; III, 1. *Inscriptiones inter Haemum et Rhodopem repertae. Territorium Philippopolis*, 1961, 305 p., 259 tab. ; III, 2. *Inscriptiones inter Haemum et Rhodopem repertae. A territorio Philippopolitano usque ad oram Ponticam*, 1964, 277 p., 197 tab. Académie des Sciences, Sofia.

L'étude des inscriptions a révolutionné les recherches d'histoire antique. Néanmoins il existait, et il existe encore par endroits, des difficultés pour les utiliser, car les inscriptions ont été publiées, au fur et à mesure de leur découverte, dans toutes sortes de publications rares et d'un accès malaisé, avec parfois des lectures incomplètes ou erronées et, le plus souvent, sans un commentaire adéquat permettant d'en tirer le profit maximum. On saluera donc avec joie l'initiative qu'a prise l'Académie des Sciences de Sofia de publier les inscriptions grecques trouvées sur le territoire de la Bulgarie, en les accompagnant de reproductions photographiques et d'index complets et en les réunissant dans un *Corpus* formé de cinq volumes, à savoir : 1) les inscriptions du littoral du Pont Euxin ; 2) les inscriptions d'entre l'Hémus et le Danube ; 3) les inscriptions d'entre les Rhodopes et le Pont Euxin ; 4) les inscriptions du sud-ouest de la Bulgarie et 5) des index. La mission de publier ledit *Corpus* a été confiée au professeur de langue et littérature grecques de l'Université de Sofia, Georges Mihailov, qui malgré sa jeunesse s'est montré parfaitement à la hauteur de cette tâche importante, car il est sur le point d'achever prochainement ce travail fondamental dans le domaine de l'épigraphie grecque.

Les inscriptions grecques en Bulgarie sont attestées presque sans interruption durant huit siècles, du V^e siècle avant notre ère jusqu'à la colonisation des Slaves dans la Péninsule Balkanique. La plupart d'entre elles datent toutefois de l'époque de la domination romaine, notamment des premiers trois siècles de notre ère et renferment (outre de précieuses informations relatives à la culture, à l'organisation sociale, à l'histoire politique et religieuse) un grand nombre de noms propres locaux qui facilitent l'étude de la langue thrace antique. Il est intéressant de constater que les inscriptions grecques reflètent également certains phénomènes du latin parlé et constituent de la sorte une source pour la connaissance de la langue latine vulgaire qui est à la base du roumain. En voici quelques exemples : *au* non accentuée > *a* (Ἀγούστ[ης], III, 1700, Bjäl Izvor, près de Stara Zagora, III-e siècle ; Ἀγούστης, III, 1710, Trojan, près de Stara Zagora, III-e siècle) ; *e* syncopé comme dans *veteranus* > *vetranus* > *bătrîn* (vieux), βετρανώς, II, 590, Todoričene, un affluent de l'Iskâr, en aval de Glava Panega, II^e – III^e siècle ; III, 1101, Varvara, près de Plovdiv ; III, 1214, Batkun, près de Plovdiv ; *ius* > *is* Ἄντωνις, II, 861, près de Marcianopolis, II^e – III^e siècle ; Αὐρήλις, II, 589, Goljama Brestica,

sur la rivière Utus, II^e – III^e siècle ; Δομέτις, III, 1603, Stara Zagora ; Δούκις, II, 884, 15, Plovdiv, III^e siècle ; σησκοπλικάρεις, Glava Panega, II^e – III^e siècle ; στατιωνάρις, II, 855, près de Marcianopolis, II^e – III^e siècle, et III, 1336, Bessapara, à l'ouest de Plovdiv ; Βιτάλις II, 712, près de Nicopolis ad Istrum, II^e – III^e siècle) ; *oo* > *o*, comme dans *cohorte* > *curte* (έν χώρτη, II, 591, Todorichene, en aval de Glava Panega, II^e – III^e siècle) ; *ns* > *s* comme dans *mensa* > *masá* ; Κρήσκης, I, 24, Dionysopolis ; Βάλης, III, 260, Odessus ; II, 558, Glava Panega, II^e – III^e siècle ; III, 1845, Zornica, près du Pont-Euxin, en Thrace).

Les deux langues de grande circulation à l'époque antique sont inégalement représentées dans les inscriptions. Au sud de l'Hémus c'est le grec qui l'emporte, mais au nord, c'est le latin. La frontière entre les deux genres d'inscriptions, déterminée d'abord par C. Jireček et modifiée ultérieurement par A. Philippide et P. Skok, n'est en réalité qu'une limite approximative entre deux régions dominées par des influences culturelles hétérogènes, et non pas une frontière ethnique, du fait que dans les inscriptions grecques ou latines, au nord comme au sud de l'Hémus, il apparaît une multitude de noms propres d'origine thrace, lesquels attestent la présence d'une population qui n'était ni grécisée ni romanisée. Entre la vallée du Danube, où dominait la langue latine, et le domaine de la langue grecque de la Grèce proprement dite, il existe une zone qui ne fut jamais romanisée ni grécisée, mais qui reçut de part et d'autre des influences de tout genre. La distribution des inscriptions atteste la mesure dans laquelle une culture ou l'autre a pénétré et, du même coup, elle montre dans une certaine mesure le niveau de vie ou la force d'assimilation de la population autochtone. Sa propre culture a survécu dans de nombreux monuments archéologiques d'une grande valeur. L'étude des inscriptions aide à mieux saisir les rapports réciproques entre les langues grecque et latine, à mieux connaître certains caractères de la civilisation indigène, à mieux déterminer l'espace où s'est étendue cette dernière et à obtenir des jalons pour étudier la genèse des peuples et des langues du sud-est de l'Europe.

La région pontique du territoire actuel de la Bulgarie est représentée jusqu'ici par 475 inscriptions grecques, dont la majorité, c'est-à-dire 362 inscriptions, ont été découvertes dans trois colonies grecques : Odessos (233 inscriptions), Apollonia (85) et Mesambria (45). Si l'on y adjoint trois autres colonies grecques (Dionysopolis, 22 ; Anchialos 9 et Bizone 7), on obtient le chiffre de 401 inscriptions. Le reste de 74 inscriptions sont disséminées ci et là, au voisinage de ces centres, et se trouvent soit déplacées de là, soit rédigées par des gens qui graviterent vers lesdits centres. Si l'on tient compte du large intervalle de temps, de huit ou neuf siècles, et du prestige de la culture hellénique, on a des raisons pour conclure que la présence des Grecs était en réalité sporadique et modeste.

Sur le territoire qui s'étend du Danube à l'Hémus, c'est-à-dire dans la province romaine de *Moesia inferior*, on a récolté jusqu'à présent 400 inscriptions grecques, à côté de plus de 1 000 en latin. La plupart des inscriptions grecques remontent à l'époque romaine, c'est-à-dire à une période où les Grecs faisaient partie d'une unité politique immense et se déplaçaient sur de grandes distances au service de l'Empire. La connaissance de la langue grecque facilitait l'accès à des fonctions publiques et améliorait la situation matérielle, au point que l'on pouvait se permettre d'enjoliver sa tombe de pierres sculptées. Les inscriptions de la *Moesia inferior* attestent la présence des Grecs surtout dans des villes ou des centres religieux : Nicopolis ad Istrum 94, Glava Panega 76, Marcianopolis 29, Emporium Dioscuraterae (sur la voie menant d'Augusta Traiana-Stara Zagora à Nicopolis ad Istrum, au sud de Gostilica, sur la rive gauche de la rivière Iantra) 13, Cescus (Iskâr) 9, Durostorum 4, Abrittus (Razgrad) 3, au total 228 inscriptions, c'est-à-dire plus de la moitié du chiffre total. Le reste gravite autour de certains centres urbains (*Municipium Montanensium*-Kutlovia, Mihailovgrad 5, Nicopolis ad Istrum 11, Abrittus 7, Marcianopolis 36) ou apparaît dans les vallées fertiles de certains cours d'eau (Cescus 24, Utus 9, Asamus 3, Iatrus-Iantra 31 et Almus -Lom 52). Dans d'autres centres, à savoir à

Nicopolis ad Istrum et Glava Panega, les inscriptions grecques dépassent celles en langue latine. Il est intéressant d'observer que le long du Danube, là où stationnaient des troupes romaines, les inscriptions grecques sont presque inexistantes. En conclusion, on peut affirmer que la Mœsia inferior nous a conservé davantage d'inscriptions grecques que la Mœsia superior, la Dacie, la Pannonie inférieure et la Pannonie supérieure prises en bloc. Cela s'explique du fait que la Mœsia inférieure était plus près du Pont-Euxin, de la Thrace et de la Grèce.

Bien différente est la situation de la Thrace orientale, où l'on compte 1 015 inscriptions grecques pour approximativement 200 inscriptions latines. En effet, la Thrace a davantage subi l'influence grecque que toute autre province romaine, la Macédoine exceptée. A Philippopolis (Plovdiv) et dans les environs, on a découvert 715 inscriptions grecques ; à Augusta Trajana (Stara Zagora) et les alentours, 210 : sur la partie du territoire de la ville d'Hadrianopolis qui fait partie du territoire bulgare actuel, 39, à Deultum et aux environs, 33. En Thrace, les inscriptions grecques revêtent un caractère de masse et apparaissent en grand nombre dans les localités rurales, tandis que celles en latin représentent, en bonne partie, les intérêts de certaines autorités publiques. Etant une province de transit pour les armées romaines d'Asie appelées sur le Danube ou en direction de l'Italie et de la Gaule et vice-versa, la Thrace a connu maints aspects de la culture romaine, mais elle n'a pas eu le loisir de les approfondir dans la même mesure que ceux de la civilisation grecque.

Quand seront parus le volume IV de la présente collection (lequel renfermera les inscriptions grecques de la Thrace occidentale) et le volume V avec les index généraux de matières et noms propres de tout le *Corpus*, ou pourra mieux préciser certaines conclusions d'ensemble. Ladite collection est judicieusement rédigée et s'avère d'oies et déjà d'une grande utilité pour la recherche.

H. Mihănescu

Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, herausgegeben von Veselin Beševliev. Akademie-Verlag, Berlin, 1964, XV, 220 p., 114 reproductions photographiques et 1 carte. (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Institut für griechisch-römische Altertumskunde. Berliner Byzantinische Arbeiten, 30).

Cet ouvrage renferme les inscriptions grecques et latines des IV^e au XV^e siècles, découvertes en Bulgarie jusqu'en 1962. En ce qui concerne le IV^e siècle, l'auteur n'a choisi que les inscriptions de caractère officiel ou chrétien. Il en donne une nouvelle lecture, accompagnée d'un commentaire philologique et historique adéquat. Avec son volume *Protobulgarische Inschriften*, paru dans la même série, on dispose en l'occurrence d'un véritable *Corpus* de toutes les inscriptions grecques et latines du Moyen Age bulgare. On nous permettra d'en esquisser quelques remarques d'un caractère général.

Les 259 inscriptions en question ont été découvertes dans 77 localités. Elles sont réparties comme il suit : 73 inscriptions latines, 142 grecques, antérieures au VI^e siècle, et 44 byzantines. Celles en langue latine proviennent de Serdica (Sofia) et de ses environs (24) ; d'Odessos (Varna) et de ses alentours (9) ; d'Augusta Trajana (Stara Zagora) et de ses environs (5) ; de Bourgas et de ses environs (4) ; de Pautalia (Kjüstendil) et de ses alentours (4) et des territoires d'entre la chaîne des Balkans (Stara Zagora) et le Danube. La majeure partie des inscriptions grecques antérieures au VI^e siècle ont été trouvées dans les villes de Varna (55) et de Bourgas (24) et dans leurs environs, suivies par Plovdiv (17), Stara Zagora (9) et Sofia (8). La culture byzantine a laissé des traces dans la région de Šumen (l'actuel Kolarovgrad), aux alentours de

la ville de Bourgas, à Plovdiv et dans l'angle sud-ouest de la Bulgarie, avec les localités de Melnik et de Sveti Vrač (aujourd'hui Sandanski). Les inscriptions latines persistent jusqu'au début du VII^e siècle et confirment le fait bien connu que le grec s'est définitivement imposé comme langue officielle de l'Empire d'Orient à peine après l'an 600 de notre ère. Les inscriptions latines chrétiennes sont distribuées comme il suit : Serdica (13), la région de Pautalia (3), Varna et ses alentours (3), Stara Zagora et ses environs (3) ; 7 autres inscriptions sont disséminées du Danube aux Balkans dans les localités de Ljutbrod (Vraca), Ratiaria (Arčar), Nicopolis ad Istrum, Storgosia (Pleven), Preslav, Stan (Novi Paza) et Marcianopolis (Devnja). Un petit nombre seulement datent du IV^e siècle ; la plupart remontent au V^e et au VI^e siècles. Les chiffres montrent que le christianisme de langue latine a surtout laissé des traces dans les grands centres et s'est répandu notamment dans le nord des monts Balkans, où du IV^e au VI^e siècle la présence d'une population romanisée continue à être attestée par les monuments archéologiques.

L'ouvrage s'ouvre sur une liste des publications consultées, abondante et judicieuse. On constate clairement que l'auteur s'est suffisamment documenté sur les problèmes du grec et du latin de la basse époque. Il utilise des travaux lexicographiques et épigraphiques, ainsi que des sources historiques de première main et est très au courant de l'état de la recherche. Quelques-uns des travaux fondamentaux sont cités d'après des éditions un peu vieilles, comme c'est le cas des recueils de E. Diehl et H. Dessau, de la grammaire latine de Stolz-Schmalz et de l'ouvrage classique de G. Ostrogorsky. Mais le souci de précision et l'érudition de l'éditeur n'en méritent pas moins tous les éloges.

Les inscriptions sont présentées dans l'ordre géographique, par localités, en commençant par Sofia et en allant en général de l'Ouest à l'Est, jusqu'au Nord du Pont-Euxin, puis de là vers le Sud, vers l'Ouest et la frontière yougoslave, pour finir avec la localité de Petrovo, dans l'angle sud-ouest de la Bulgarie, au voisinage de la frontière grecque. Pour chaque localité, les inscriptions sont reproduites et commentées dans un ordre chronologique relatif. La carte qui accompagne le volume représente en un certain sens la conclusion du livre : elle aurait gagné en efficacité à être exécutée en trois couleurs correspondant aux inscriptions latines, grecques et byzantines.

Les phénomènes linguistiques des inscriptions latines sont d'un réel appui dans l'étude de la langue roumaine. Des verbes *dolere*, *iacere*, *repausare*, *requiescere*, les trois premiers ont survécu en roumain (*a durea*, *a zăcea*, *a răposa*). *Ad*, *in* persistent dans la préposition *la* = *illac ad*. La forme *presbuterum*, attestée dans une inscription de Preslav du IV^e au V^e siècle explique la forme roumaine *preot* (ou *preut*), qui provient d'un nominatif **prebuter* et non du classique *presbyter*. La forme pronominale *eista* de l'inscription n° 75, découverte au village de Stan (district de Novi Pazar, à l'ouest de Varna, du V^e siècle) est à la base de la forme roumaine dialectale *aiasta*. La lecture de l'inscription grecque n° 95 de Varna, du VI^e siècle, peut s'appuyer sur le roumain *stmbătă* (de *sambata*, où *m* est conservé) : la forme *sambata* est attestée par un papyrus d'Égypte, du II^e siècle de notre ère (R. Cavenaille, *Corpus papyrorum Latinorum*, Wiesbaden, 1958, p. 256, 4–5) et est confirmée par les formes romanes, française *samedi* et engadine *samda* ou par l'allemand *Samstag*. Δομνήδιος de l'inscription grecque n° 195 trouvée à Beroe (Stara Zagora, VI^e siècle) nous fait penser à *Domnedeus* qui a donné en roumain *Dumnezeu*. La topique *dies Lunae* (inscription n° 75, de la commune de Stan, district de Novi Pazar, V^e siècle) montre pourquoi on a en roumain *luni*, alors que les langues romanes occidentales reflètent la topique inverse *Lunae dies* (italien *lunedì*, français *lundi*). *En zies Danielo bicario* (inscription n° 75, V^e siècle) rappelle le roumain *în zilele ...*, et *in lato*, *in longo* le roumain *în lat*, *în lung*.

Tumane, interprété comme un accusatif de *Thomas*, de la catégorie de la déclinaison en *-a, -anis* (par ex. *tata, tatanis*) est contredit par les formes de génitif *Cosma* (p. 56) et *Thomae* (p. 29) : cette forme semble peu probable. Aux pages 131 et 216 *domum alternum* est une faute d'impression pour *domum alternam*. Le nom thrace *Moco, Mocco* (p. 131) a été mis en corrélation par A. Philippide (dans ses cours à l'Université de Jassy) avec l'adjectif roumain *moc, moacă* « lambin, lent au travail ». *Domnica* apparaît souvent dans les inscriptions, mais en roumain c'est la forme non syncopée *Dominica* > *duminică* qui a persisté. Le latin *fermen*, mot populaire, a survécu dans les langues romanes (roumain *farm* et *farmure* refait sur le pluriel *farmuri*). Sa présence en grec s'explique par la nécessité d'un terme technique fréquemment usité par l'administration romaine.

Le nombre imposant des inscriptions latines et grecques du sud-est européen renferme un matériel extrêmement riche pour la connaissance de la société antique et médiévale. Ces inscriptions ont paru au fur et à mesure de leur découverte, dans toutes sortes de publications disparates et difficilement accessibles, ce qui entravait considérablement la recherche. Aussi doit-on saluer avec joie l'apparition du présent recueil : composé avec soin et compétence, il demeure une contribution scientifique digne d'être imitée par les érudits d'autres pays.

H. Mihăescu

Dicționarul limbii române [*Dictionnaire de la langue roumaine*] (DLR), Nouvelle série, tome VI. Introduction. *M-mascat*. Editions de l'Académie, Bucarest, 1965, CXXIII, 160 p.

Le présent travail résulte des efforts d'une équipe de collaborateurs de l'Institut de linguistique de Bucarest, équipe dirigée par l'Académicien Iorgu Iordan et le Professeur Ion Coteanu. Les auteurs se proposent de continuer, sous des formes plus perfectionnées, et de compléter *Le dictionnaire de la langue roumaine* (I, 1, *A-B*, 1906—1913, LXX, 716 p. ; I, 2, *C*, 1914—1938 ; 717—1066 p. ; II, 1, *F-I*, 1914—1934, 955 p. ; II, 2, *J-lojniță*, 1948, 240 p.), paru sous la direction de Sextil Pușcariu. Ce dernier avait hérité, à son tour, de quelques centaines de milliers de fiches extraites par un groupe de chercheurs sous la direction d'A. Philippide, entre 1900 et 1905. Le plan initial était de recueillir et de systématiser l'ensemble du lexique de la langue roumaine depuis les temps les plus anciens jusqu'à ce jour et d'indiquer l'étymologie de chaque mot. La réalisation de ce travail est allée difficilement, l'ancienne Académie Roumaine ne s'étant pas suffisamment intéressée à sa bonne marche ; et après 1944 il y eut des travaux plus urgents, tels que le dictionnaire du roumain moderne (*Dicționarul limbii române literare contemporane*, I—IV, 1955—1957 et *Dicționarul limbii române moderne*, 1958). L'Académie de la République Socialiste de Roumanie se propose maintenant d'élaborer sur des bases scientifiques modernes et d'imprimer d'abord les lettres *m-z* et ensuite de refondre les lettres *a-l*. Cette fois, les fonds sont assurés et le nombre des collaborateurs est suffisant pour que l'ensemble de l'ouvrage paraisse en quelques années.

L'introduction expose les principes généraux qui ont présidé à l'élaboration de ce dictionnaire. Il renfermera quelque 140 000 mots et variantes, aura un caractère normatif et essayera d'enregistrer tout le trésor lexical de la langue roumaine. Les étymologies seront étudiées en fonction du principe de l'étymologie interne, de l'étymologie directe et de l'étymologie multiple, c'est-à-dire que : 1) ses sources seront recherchées tout d'abord au sein même de la langue roumaine ; 2) on établira la provenance du mot roumain, mais sans prendre également en discussion l'origine de l'étymologie même et 3) pour chaque terme on recherchera toutes ses sources possi-

bles dans le temps et dans l'espace. « En écartant de l'exposé de l'histoire des mots les interventions encyclopédiques qui donnaient souvent une note de dilettantisme, les auteurs de la nouvelle série ont adopté le mode le moins compliqué de présenter les faits lexicaux. On a également formulé des principes rigoureux de sélection du matériel et l'on a réduit en conséquence le nombre des appréciations portées arbitrairement. Conformément au principe d'enregistrer fidèlement le lexique de la langue roumaine dans sa totalité, on a même introduit dans le dictionnaire certains mots dont on n'a pas pu déterminer la signification, la catégorie grammaticale ou la provenance géographique » (p. XV). La fin de l'introduction renferme une longue bibliographie des ouvrages consultés et la liste des localités où l'on a effectué des enquêtes dialectales.

Le présent dictionnaire nous permet de tirer certaines conclusions au sujet de l'histoire de la culture. Les turcismes étaient nombreux jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, mais ils ont commencé à disparaître petit à petit au XIX^e siècle et quelques-uns seulement ont survécu jusqu'à notre époque. Nombre d'entre eux se rattachaient en propre à l'administration, à la façon de s'habiller et de se nourrir, aux marchandises qui circulaient en ce temps-là, mais les changements de structure ont imposé par la suite d'autres termes. Parmi les 35 mots enregistrés dans les premiers fascicules parus, il n'y en a plus que 6 en usage aujourd'hui encore : *macara* « grue », *macaz* « aiguillage », *magiun* « marmelade », *mahala* « quartier », *mahmur* « engourdi, enivré, » et *mangal* « brasero ». La majorité des grecismes introduits au XVIII^e siècle représentent également un lexique mort pour nous : sur 12 grecismes enregistrés, 2 seulement sont encore en usage, *macaroane* « macaronis » et *magazie* « magasin ». Pour certains d'entre eux on connaît aussi leurs parallélismes d'origine occidentale, *maghie* à côté de *magie* « magie », *magnit* concurrencé et évincé par *magnet* « aimant ». Un bon exemple de la façon dont change la terminologie vestimentaire et dont apparaissent de nouveaux courants en matière de mode nous est fourni par les variantes suivantes : *mântie*, d'origine slave, au XVII^e siècle, *mantă* de provenance polonaise ou ukrainienne et *mântă* d'origine française au XVIII^e siècle, *mântăl*, de l'allemand *Mantel*, *mantelă*, de l'italien *mantello* et *mantou* du français *manteau* au XIX^e siècle. Les mots *maistor* et *maistru* sont cités ensemble, bien que leur histoire soit différente : l'un comme l'autre, ils dérivent du latin *magister*, mais tandis que le premier nous est arrivé de bonne heure par le canal du byzantin et du slave, le second est un emprunt relativement récent à l'allemand *Meister*.

Au nombre des vocables dont l'étymologie est incertaine figurent des noms d'étoffes comme *măltă*, *mălăt*, *mălăt*, *manîță* et *marăș* ou encore des termes vieillis du vocabulaire des poids et mesures, tels *maldăc* et *măldăr*. Il est nécessaire, à cet égard, que la collaboration avec les spécialistes de l'histoire du commerce devienne plus étroite, ce qui permettra d'étudier les mots en question en rapport direct avec les objets qu'ils désignent.

Nous avons également relevé certaines inadvertances. C'est ainsi que l'on confond parfois les mots syntagmes et les mots composés. Par exemple *mac bun*, *mac involl*, *mac alb*, *mac negru* sont désignés comme syntagmes, alors que *mac cornul*, *mac spînos*, *mac porcesc*, *mac păsăresc* sont considérés comme des mots composés. Pour des termes savants on indique quelquefois une provenance indirecte, française, allemande, italienne ou russe, et d'autres fois on renvoie à l'original grec. L'étymologie du nom du mois de *mai* est le vieux slave *maï*, venu par la filière byzantine, et non pas un héritage direct du latin *Maius*.

On estime que le présent dictionnaire paraîtra régulièrement à raison de 400 pages au moins par an, jusqu'en 1970. Il constituera indubitablement un ouvrage fondamental pour l'étude de la langue roumaine et secondera largement les travaux comparatifs sur les rapports linguistiques du sud-est européen.

H. Mîhăescu

Речник на Македонскиот јазик со српскохрватски толкувања [Dictionnaire de la langue macédonienne, avec des explications en langue serbo-croate], Tome I, Lettres A-N, Institut de la Langue Macédonienne, Skopje, 1961, 510 p.

Le premier Dictionnaire de la langue macédonienne slave marque l'un des plus importants événements dans le développement de la langue et de la culture macédonienne au cours des deux dernières décennies, c'est-à-dire depuis la deuxième guerre mondiale.

C'est un fait connu, que les conditions historiques défavorables ont empêché la langue slave macédonienne de s'affirmer, quoique certains mouvements spontanés aient été déjà faits un siècle auparavant ¹. Le mouvement de renaissance nationale et culturelle des Macédoniens slaves a comme principaux représentants Kiril Pejčinović et Joakim Krčovski et plus tard J. Konstantin-Dzinot ².

Jusqu'à la seconde guerre mondiale on ne peut proprement parler d'un alphabet macédo-slave, ni d'une orthographe, d'une grammaire ou d'un dictionnaire de cette langue.

La victoire de la révolution antifasciste a créé des conditions sociales et économiques favorables à la libre affirmation de la langue slavo-macédonienne. La première mesure importante dans ce sens a été prise en août 1944, lorsque la langue macédonienne-slave a été proclamée langue officielle de la Macédoine, région sur le point de se constituer République Populaire au sein de la Yougoslavie libérée.

Vingt et un ans plus tôt, en mai 1945, le gouvernement de la République Populaire de Macédoine a promulgué le décret d'adoption de l'alphabet macédonien actuellement en vigueur, et le 7 juin de la même année, la décision concernant l'adoption de l'orthographe officielle de la langue macédonienne ³. En même temps, paraissait le premier abécédaire macédo-slave. Comme de juste, dès lors on a accordé l'attention nécessaire aux problèmes de grammaire, mais celle-ci n'a été rédigée et publiée que plus tard ⁴.

Ainsi furent mises les bases du développement multilatéral de la langue macédonienne laquelle, deux décennies durant, se forma comme langue littéraire : on publie dans cette langue des journaux, des manuels, des revues, des brochures, des études de spécialité et des œuvres littéraires, en tout, environ 1 270 titres.

Une œuvre capitale est le « Dictionnaire de la langue macédonienne », en trois volumes, contenant un total de 70 000 mots. Le recueil du matériel pour ce Dictionnaire a été effectué à partir de 1951 par une Commission spéciale et à partir de 1953, par l'Institut de la langue macédonienne, nouvellement créé.

Le premier volume du Dictionnaire, élaboré par Teodor Dimitrovski, Blagoje Kurbin et Traiko Stamatovski, sous la rédaction de Blaže Koneski, comprend les lettres A-N et possède 29 359 mots ⁵.

L'alphabet macédonien est cyrillique et se compose de 31 lettres — une de plus que l'alphabet serbo-croate, deux de moins que l'alphabet russe et trois de plus que l'alphabet bulgare.

¹ Voir par exemple : V. Zlatarski, *Како съ писали македонци преди 115 години*, dans « Македонски Преглед », 1/1929, p. 117—120 ; Blaže Koneski, *Кон македонската преродба. Македонските учебници во 19 век*, Второ издање, Skopje, 1959, 99 p. ; Stalev Georgi, *Преглед на македонската литература од 19 век*, Skopje, 1963, 144 p.

² Voir Blaže Koneski, *Македонската литература во 19 век. (Кратак преглед на текстови)*, Skopje, 1952, 96 p. ; Krčovski-Pejčinović, *Избрани текстови*. Приредил Блаже Конески, Skopje, 1963, 102 p.

³ Blaže Koneski, *Македонски правопис со правописен речник*, Skopje, 1950, 175 p.

⁴ Blaže Koneski, *Граматика на македонскиот литературен јазик*, 1952—1954, 2 vol. Une nouvelle édition en 1957.

⁵ Les deux volumes suivants du Dictionnaire paraîtront jusqu'à la fin de cette année.

Comme la langue macédonienne slave ne connaît pas le son vocalique \check{d} (Ѣ), l'alphabet ne possède point le signe fort (Ѣ) comme la langue bulgare. Elle ne comprend non plus le signe mou (Ѣ) comme la langue russe, mais utilise pour les consonnes affaiblies les lettres correspondantes de l'alphabet serbo-croate : Ѣ, Ѥ, Ч, Џ. Les dentales affaiblies (ђ, ѧ dans l'alphabet serbo-croate) font exception et sont rendues par les lettres pour sons gutturaux avec un signe diacritique : г (=ђ) et к (=ѧ). Pour le son Z, l'alphabet macédonien possède deux signes : le signe habituel з et un autre, une sorte de dz, écrit avec un S. Pour l'я, ю (existant dans l'alphabet russe et bulgare) on utilise le signe j (ja, jy) comme en serbo-croate. De même, à la place de щ on écrit шт.

L'accent tombe en général sur l'antépénultième syllabe, avec certaines exceptions, d'habitude les néologismes, signalées dans les pages du Dictionnaire.

Les substantifs sont présentés, en règle générale, avec leurs pluriels et les adjectifs avec la terminaison féminine, surtout lorsqu'il s'agit de l'a inconstant. L'infinitif étant inexistant, les verbes sont à la III^e personne du singulier de l'indicatif présent. Dans le cas des verbes imperfectifs et à action itérative, ainsi que pour les substantifs dérivés de ceux-ci, on ne répète plus le sens, mais on envoie à la forme perfective ou au mot radical. On présente toutes les significations des mots, en illustrant leur utilisation et en précisant les mots archaïques, dialectaux ou provenant de la langue populaire (arh., dijaj., razg., = langage courant, etc.).

Le Dictionnaire présente un grand intérêt pour les spécialistes, de même que la langue macédonienne présente une particulière importance pour la philologie, surtout pour la slavistique, aussi bien à cause de son spécifique qu'en tant que dépositaire de nombreux archaïsmes slaves et d'autres origines. Cet intérêt est reflété dans les environ 700 études sur la langue macédonienne slave et ses dialectes

Le fonds lexical de la langue macédonienne porte l'empreinte de l'ancienne langue slave et des emprunts anciens et nouveaux adaptés au sens de la langue macédonienne écrite qui a évolué le long des siècles. Ce fait se retrouve amplement dans le lexique du présent volume du Dictionnaire. On y trouve, en dehors du riche lexique macédo-slave, des ressemblances avec les langues bulgare et serbe, de nombreux mots turcs et quelques mots grecs — les uns et les autres communs aux langues macédonienne et roumaine — ainsi que des mots roumains ou provenant de substratum balkanique.

Voici quelques exemples de mots identiques ou similaires aux mots bulgares : јас — moi, ареса — plaire, гради — poitrine, длабоко — profond, голем — grand, влезе — entre, ерген — gars, загалати — salir, клечка — bois mort, либе — bien-aimée, меч — épée, etc.

D'autres mots sont identiques ou très ressemblants aux mots serbes correspondants : бескрајност — infini, богоми — vraiment, брблив — bavard, брзина — vitesse, гавран — corbeau, гледалиште — place pour regarder, гушење — asphyxie, звечи — tinter, кобец — épervier, круг — cercle, млеко — lait, etc.

Nous présentons quelques exemples du lexique spécifique macédo-slave, y compris les mots communs slaves mais prononcés conformément au spécifique de la langue macédonienne, selon les parties du discours :

Substantifs : борчлиа — débiteur, бричобрад — rasoir, бришалка — décrottoir, бурило — tonneau, вават — temps, époque, веда — éclair, весникарница — kiosque (à journaux), ветрило — éventail, ветување — promesse, влачна — filet (de pêche), водник — place pour les récipients d'eau, воловар — vacher, варињање — retraite, вочник — querelleur, вртимушка — tourpie, вратак — retour, вратница — porte, Граждаре — gros panier pour le

* L'une des études les plus récentes sur les dialectes est signée par Božo Vidoeski, *Ѓумановскиот говор*, Институт за Македонскиот јазик, Скопје, 1962, 348 p.

maïs, гајле — inquiétude (немај гајле — sois sans crainte), галапче — pigeon, голтај — gorgee, гргале — cruche à goulot étroit, греб — рауме, гребул — couteau pour couper la vigne дајак — canne, дангалак — escogriffe, дармар — chaos, динка — moulin, далбина, длабина — profondeur, доб — gain, догорче — mégot, домазлак — reproduction des animaux, дост — ami, затка — bouchon, дурли — paresseux, заек — lapin, излак — puits creusé, качор — vieux bélier, кијамет — mauvais temps, караконцул — revenant, коцел — patte, крчул — ancienne espèce de cochons, меадра — frontière de village, нанење — sommeil, настан — événement, настин — refroidissement, etc.

Adjectifs : вет — ancien, вилно — véhément, вјасана — pressé, врапит — véhément, irrité, гален — gâté, гнаслив — geroussant, дрт = vieux, недоквакан — vert, trop peu cuit, etc.

Verbes : брка — chasser, poursuivre, вали — allumer, венда — paresser, веси се — se prendre, вети се — promettre, влапи се — jaillir, власи — carder, волоса — être en état de, être sarable de, вомјази се — s'étonner, вузга се — glisser sur la glace, гровта — grogner, демне — érier, деф биди — éloigne-toi, довтаса — surabonder, дундуги се — se mettre en colère, замолка — se taire, затре — détruire, заулавџ — devenir fou, збигороса се — s'aigrir, сирка — se montrer, издемне — érier, натаври — parer, наслака — giffler, etc.

Autres mots spécifiques : вака, ваке — ainsi, вон, вонка, — dehors, внатре — dedans, дамна — depuis longtemps, дека — où, comme, дење — au courant de la journée, излекум — lentement, комај — bientôt, вamu-таму — par ci par là, наугоре — en haut, нафим — en vain, кај него — chez lui, непендек — brusquement, etc.

Les mots turcs, assez nombreux, sont considérés comme archaïsmes : абер, абрашлија, ага, адет, азна, ајан, касмет, коџабашлија, милет, мулк, etc.

Un grand nombre de mots turcs ou, en général, de provenance orientale, sont communs à la langue macédo-slave et roumaine, soit qu'ils existent actuellement en roumain soit qu'ils aient été utilisés dans le passé (dans la plupart des cas). En ce qui concerne ces mots, la différence consiste dans le fait que la langue macédonienne élimine l'*h* initial et parfois ajoute la terminaison slave — ија : ајмана, амал, амбар, ан (han) ⁷, анџија (hangiu), ангарија, арабаџија, арам, аргат, арпаџик, аргат, аргатлак, атер (hatir), аџамија, бабалак, бајрак, балама (avec le sens de : bête), балтак (балта, балтија), башка, белај (belea), берикет, беџар, булукбаш, далак, дамла (dambla), дамлоса се (а се damblagi), дембел, душеме, џувеч, забан (zâban), забит, зар (zer = zăgul), запт, зарзават, зор, ибрик, јагма, казма, каик, кајмакам, калабалак, калауз, караџоз, карпус, (harbuz), кафтан, кепе (chebă), кибрит, кираџија, кодош, кодошка, кодоши, кусур, минтан (mintean), мукава, мурдар, etc.

Les mots suivants d'origine grecque sont communs aux deux langues : ајасма (aghiasmă — eau bénite), вапса, вапсило, вапсување, даскал, дисаги, јагурида, кир, кира, ном (canon, loi), клерик, нестивнат — inassouvi, зуграв.

Plus nombreux sont dans les deux langues les mots d'origine latine, ceux-ci possédant parfois des sens différents : бербат, (avec le sens du roumain murdar ⁸ — sale), бербати се (avec le sens du roumain ; а се murdări — se salir), забербатисе, бербер, бестија, бучало (fluer la cimpoi, cf. buciium — sifflet de cornemuse, cf. flûte de berger), дурмење (avec le sens : încrunțare — froncement de sourcils), верс, ѓем, сун, сунење, калеч, калчине (călțuni — bas),

⁷ Entre parenthèses nous présentons la prononciation roumaine, au cas où elle présente des différences par rapport à la prononciation macédonienne.

⁸ Entre parenthèses nous donnons le sens roumain exact au cas où celui-ci diffère, bien que le mot macédonien respectif se prononce comme un mot roumain connu.

карцел, кастел, кауза, кауш (avec le sens de celulă de închisoare — cellule de prison), каша, коледар (colindător — enfant qui chante des Noël's), комуна, кукул, кутар, кутри, лина, луџа, мотив, мура (avec le sens de pin alb — pin blanc), мустаци, лимба (avec le sens de smoc de păr — toupet), лингур (avec le sens de pământ stérp — terre aride).

Le lexique commun qui reflète le fonds de la langue slave ancienne est riche et se caractérise par une prononciation plus proche de la langue roumaine que de certaines langues slaves, par exemple : бавно (cu zăbavă — avec retard), бездна, босиљок, брлог, брна, буер, буерка, буерски, вар, бурјан, бурјаноса се (se acoperă de buruieni — se couvre de mauvaises herbes), ведро (vadră — mesure de capacité d'environ 13 litres), верига, вина, визба (avec le sens de beci — cave), виор (viŃor — tourmente de neige), вори (a vorbi, a vorovi — parler), врв (vrŃf — sommet), вреж, врзоп, врколак, глоба, глоби, горун, господар, граба, градина, градиште, грамада (грчка грамада — grup de copii — groupe d'enfants), награмади, грамадница (grămăjoară — petit tas), гриба, грижа, гроза, дад, даравела (intrigă, răscăleală — intrigue, farce), дамазлак, дамаџана, добиток (vită — bête), дира, дреб, дроб, друшка, жалба, жупан, забрана, завист, затропа (a încere cu tropăitul — se mettre à trépigner), завор, збрчи, згон, зурла, ика, икне, јаз, кикот, клиса, клобурец, клапа, клопот, коба, коби, колак, колник (albă, sorăie — baquet, auge), кочан, кочанка, крак, крама, крошна, крни, ластар, лиљак, мирудија, могила, молкне, молкум, молкома, морков, навал, натокми, натокмување, недотокмен, натопори се (a-și da pieptul înainte, a se îngîmfa — bomber sa poitrine, se rengorger), etc.

Les exemples ci-dessous sont des mots communs d'origine différente (française, magyare, etc.) : ајдук, амбис, аскет, багатела, балада, бир (taxe payée aux prêtres), воал, газда, казамат, каска, кошмар, квота, кукурига, катана (avec le sens de cal mare — gros cheval), кураж, маџа, мостра, etc.

Nous rencontrons dans les pages du Dictionnaire une série de mots provenant du roumain ancien ou du substratum commun balkanique : бачар (baci — maître berger), буза, бузинест (buzat — lippu), гадел (gdilat — chatouillé), гаделичка (a gidila — chatouiller), глотум (In gloată — dans la foule), деступ (destul — assez), журка, сангари, издрџа, карпа (stîncă, uriaș — roc, géant), катун (avec le sens de « sergar »), качулка, кланџа се, кркотеџе, ма (mă, măi — hé là, toi !), мандра, море, мори (măre, mări — interjection), мургав, мурго, мурџест, мурџа, натруфеност, натруфи се (a se înzorzona — s'attifer), натурти се (a se umfla în pene, ca o turtă — se rengorger, se lever comme une pâte), мамалига, мамалигар, маџа (miță — chatte), копиде, копилка, копили се, копиларка, копилана.

L'article défini de la langue roumaine se retrouve dans des mots macédo-slaves, comme : брадуле (brazdă mică, petit sillon), брадуле (bărbuță — barbiche), детуле (copil — enfant).

Pour désigner les Aroumains on trouve les noms de : влав, влаиња, куцовлав, Каракачанин. La langue aroumaine est « влашки јазик ». Влавчиња ou Власи se nomme dans l'astronomie populaire la constellation de la Pléiade.

Enfin, le Dictionnaire possède un grand nombre de néologismes utilisés en macédonien, ceux-ci provenant d'habitude des langues latines : аболиција, аванс, аграрен, агреман, акомпанирање, антика, апсурд, афинитет, грација, демантира, депонира, игнорант, каверна, колоратура, комплет, диск, доза, дотација, евидентен, ерудит, колектор, импонира, конклузија, консумација, компатриот, костум, курентен, монументен, мускул, etc.

Le Dictionnaire reflète le degré de stabilisation atteint par le fond lexical de la langue slave macédonienne dans son évolution. Il constitue, en même temps, une base solide pour approfondir à l'avenir la connaissance du lexique macédonien et sera un instrument précieux pour la connaissance de la langue macédonienne par les spécialistes, surtout par les slavisants et les

balkanologues. Les philologues roumains pourront, pour la première fois, étudier les analogies, les emprunts et les influences réciproques des deux langues, dus aussi bien à la cohabitation avec les Aroumains que, surtout, au contact permanent qui a eu lieu à l'occasion des migrations saisonnières des Macédoniens dans les Pays Roumains.

S. Iancovici

D. ANGHELOV, *Богомилството в България*. (Le bogomilisme en Bulgarie), Deuxième édition refondue et complétée, Sofia, 1961, 317 p.

Spécialisé depuis longtemps dans les problèmes du bogomilisme, D. Anghelov nous offre un exposé intégral sur l'origine, le caractère et le développement enregistré par le mouvement bogomiliste en Bulgarie et Macédoine depuis la moitié du X^e siècle, lorsqu'on trouve déjà des informations certaines sur l'existence de ce mouvement, et jusqu'à la fin du XIV^e siècle, quand, de par la conquête ottomane, le bogomilisme se trouve à son déclin.

S'appuyant sur des sources bulgares, byzantines et latines, l'auteur analyse l'évolution du mouvement et de la doctrine bogomilistes à la lumière du matérialisme historique. L'auteur a tenu compte de la bibliographie bulgare et étrangère concernant ce problème, surtout des matériaux publiés pendant les dernières 15 années, et a donné par conséquent une grande extension à son ouvrage de 1947, avec le même titre, ouvrage qui d'ailleurs a été traduit en russe en 1954.

Divisée en sept chapitres, ceux-ci en deux ou quatre sous-chapitres chacun, l'exposition offre au lecteur et au spécialiste la possibilité de s'informer et d'avoir une idée claire sur les divers aspects du problème du bogomilisme.

Après avoir présenté d'une manière analytique la littérature de spécialité, en relevant les questions mal éclairées, l'auteur passe à l'analyse des sources, en les divisant en sources anti-bogomilistes et sources de provenance bogomiliste.

L'apparition du mouvement bogomiliste est éclaircie dans le chapitre III par l'analyse du développement du féodalisme et de l'aiguïsement des contradictions sociales en Bulgarie aux IX^e—X^e siècles. La situation difficile des paysans et de la population urbaine, les causes de l'opposition envers le clergé supérieur et les ordres monacaux et les causes de la lutte qui a eu lieu au dixième siècle contre l'idéologie féodalo-ecclésiastique sont particulièrement analysées. Les croyances anciennes, conservées aussi après l'adoption officielle du christianisme par les Bulgares, ont joué, elles aussi, un important rôle dans la formation de la base idéologique de l'apparition du mouvement bogomiliste, en tant que forme de réaction contre la doctrine chrétienne officielle, alliée à la classe exploiteuse. Répandues dans l'Asie Mineure et aux Balkans, les hérésies, comme le manichéisme, le marcixonisme, le paulicianisme et le massalianisme, et spécialement les derniers deux, ont stimulé par leurs conceptions les tendances antiféodales et anti-ecclésiastiques. Certains emprunts idéologiques à ces courants précédents n'annulent pas le caractère spécifique du bogomilisme comme un mouvement spécial, dépendant des conditions sociales-économiques réelles du territoire de la Bulgarie. Les premières informations concernant le bogomilisme comme un mouvement spécial, font remonter son origine au dixième siècle (927—969). L'activité du prêtre Bogonile, le premier représentant notoire de ce mouvement, ainsi que les informations sur le centre du mouvement, les noms donnés à ses adeptes et leur profil social analysé par l'auteur dans le chapitre IV, dénotent que le mouvement représente un phénomène social particulier, caractéristique pour la Bulgarie de cette époque-là.

L'essence de la doctrine bogomiliste est indiquée par D. Anghelov à l'aide d'une analyse compétente et claire de la conception dualiste et gnostique des bogomiles, de leur cosmogonie et eschatologie, de leur position à l'égard des livres du Nouveau et de l'Ancien Testament ; c'est là le contenu du V^e chapitre (p. 98 — 127). Le caractère de classe des conceptions bogomilistes résulte clairement de leur position critique à l'égard de l'Eglise officielle et de ses rites, analysés par l'auteur aux paragraphes spéciaux, consacrés à chaque institution ; la négation de l'Eglise comme institution ; l'attitude d'ignorer les décisions des conciles œcuméniques ; l'agitation contre le clergé ; la renonciation aux temples ; la critique impitoyable du sens attribué par l'Eglise officielle au baptême, à la communion et à la confession ; l'ignorance totale du culte de la croix, des icônes, des reliques ; la négation de la résurrection, des miracles et des fêtes ecclésiastiques (127 — 155). Bref, par leur critique, les bogomiles minaient non seulement la base théorique et idéologique de l'Eglise officielle, mais aussi les suprêmes intérêts matériels du clergé en tant que propriétaires de terres.

L'orientation du bogomilisme résulte encore plus clairement de l'analyse approfondie de ses conceptions sociales et éthiques. L'opposition du bogomilisme au pouvoir laïque exprime le mécontentement de la population contre l'exploitation féodale exercée par la classe dominante, par le tsar et les boyards, par contrainte, à l'aide de l'appareil d'État. Aussi les bogomiles exprimaient-ils la position des couches ruinées et opprimées lorsqu'ils dirigeaient leurs prêches contre les riches. Les tendances de nivellement social, propres aussi à d'autres courants idéologiques médiévaux, mobilisaient les paysans à la lutte contre les potentats féodaux. Luttant contre la richesse et le luxe, les bogomiles recommandaient l'abstinence de la boisson et de la viande, le dédain de l'habillement de luxe. Une série de motifs d'ordre social et religieux a déterminé l'opposition des bogomiles contre le mariage, dans lequel ils ne voyaient pas un sacrement, tel que le considérait l'Eglise officielle. En échange et aussi contrairement à l'Eglise officielle, les bogomiles considéraient la femme égale à l'homme, en lui accordant le même rôle dans leur communauté. En s'opposant au travail physique, destiné à assurer « des trésors terrestres », c'est-à-dire une bonne situation matérielle, les adeptes du bogomilisme ont réussi, en grande mesure, à miner l'un des principes fondamentaux du droit féodal en ce qui concerne la rente féodale du travail.

Certes, relativement à ces conceptions il y a eu des nuances même des contradictions, en fonction du temps et des circonstances, que l'auteur explique dans les pages de l'ouvrage et surtout dans le chapitre consacré à l'organisation du mouvement bogomiliste, où, en décrivant les communautés, il fait une distinction entre les conceptions des bogomiles « parfaits » et celles de la masse des membres ordinaires des communautés.

Dans le dernier et le plus vaste chapitre de l'ouvrage (p. 202 — 290) est exposée l'histoire du bogomilisme. Son progrès sous le règne de Samuele est expliqué par la tolérance de la part du gouvernement, déterminée par l'évolution des luttes contre Byzance, au début du XI^e siècle. Le mouvement bogomiliste s'intensifie sous les Byzantins (1018 — 1185), lorsque la situation des masses devient plus difficile encore, à cause de la domination étrangère. L'intensification du procès de féodalisation en ce temps accentue le mécontentement des masses, créant un terrain propice au maintien et à l'extension du bogomilisme spécialement au sud de la Macédoine, en Thrace et dans l'Asie Mineure. Dans les nouvelles conditions, l'idéologie des bogomiles subit certains changements. Ils commencent à idéaliser le passé du peuple bulgare, à inciter le peuple à la désobéissance envers la puissance byzantine. Dans les révoltes de la seconde moitié du onzième siècle, les bogomiles et les pauliciens ont joué un rôle actif.

La Thrace et la Macédoine restent les contrées où le mouvement bogomiliste se trouve en continue croissance, malgré les mesures de persécution prises par les autorités byzantines. En ce temps, le bogomilisme pénètre en Serbie et en Bosnie ; plus tard il évoluera en Italie et en France créant les sectes des catarres et des albigeois qui recevaient quelquefois le nom de « Bulgares » ou « pauliciens ».

Il n'y a pas d'informations concernant le rôle que les bogomiles ont pu jouer dans le mouvement conduit par les Assanides ; ainsi l'auteur relève que la logique des choses fait valoir l'hypothèse d'après laquelle les bogomiles aient contribué au secouement du joug byzantin. Mais la collaboration des bogomiles, spécialement de ceux de la région de Philippopoli, avec le tsar Caloian contre les Latins (1205—1206), est attestée par des sources historiques. Sous le règne de Caloian a eu lieu une sorte de compromis entre le mouvement bogomiliste et le pouvoir d'Etat. Comme il résulte du Synode de Boril (1211), le bogomilisme était devenu si puissant que la convocation d'un concile pour le combattre s'avéra nécessaire. Selon l'opinion de l'auteur, la tolérance de Ioan Assan II (1218—1241) à l'égard du bogomilisme démontre indirectement que le bogomilisme avait entre temps beaucoup perdu de sa force révolutionnaire. En effet, D. Anghelov souligne que dans le puissant mouvement antiféodal des années 1277—1280, conduit par Ivailo, on ne remarque pas l'influence ou quelque rôle des bogomiles.

Au XIV^e siècle la consolidation du féodalisme et l'aiguisement considérable des contradictions de classe en Bulgarie ont déterminé l'intensification des courants mystiques, surtout de *la sichasme* qui prêchait le rachat des péchés par le renoncement au « monde terrestre » et sous-estimait le rôle de la personne du tsar dans la résolution des crises sociales. Les informations sur le mouvement bogomiliste, en déclin, sont très sporadiques en ce qui concerne sa situation en Bulgarie. Mais d'après les informations sur le bogomilisme en Byzance, on peut constater qu'en Thrace il y a avait encore des villages entiers adeptes du bogomilisme, que celui-ci obtenait encore quelques progrès au sud de la Macédoine et que son centre s'était en réalité déplacé au mont Athos. Quelques disputes avec les représentants du bogomilisme d'Athos prouvent que la doctrine bogomiliste ne comprend plus des éléments de lutte antiféodale ouverte, mais qu'elle se trouve aux extrêmes du mysticisme ou du libertinage, ce qui, en tout cas, ne contribua pas au recrutement d'un nombre d'adeptes tout aussi grand qu'autrefois. Dans ses nouvelles formes mystiques religieuses, le bogomilisme, avec le paulicianisme, a continué à produire de grandes inquiétudes aux chefs cléricaux, même après le concile de Tzarevetz (1360), destiné à l'abolir. Une preuve indirecte de ce fait, au moment où la Bulgarie tombe sous la domination turque (1393—1396), est aux yeux de l'auteur l'action persistante du dernier patriarche bulgare, Eftymie, contre les hérétiques. Par ceux-ci il faut entendre, en premier lieu, les bogomiles, puisque ce patriarche a considéré nécessaire de réactualiser la figure d'Ilarion de Mèglène, adversaire notoire du bogomilisme au douzième siècle.

L'instauration de la domination ottomane a produit des changements radicaux dans la situation politique, sociale et spirituelle des Balkans, de sorte que le bogomilisme — qui était apparu dans d'autres conditions historiques — n'était plus capable de lutter dans des conditions entièrement nouvelles. Il continue son existence limitée au sud de la Macédoine, où ses adeptes sont mentionnés au quinzième siècle sous le nom de « coudougueres ». Les pauliciens, représentants des conceptions dualistes, si semblables à celles des bogomiles, ont émigré de Thrace dans le nord de la Bulgarie ; plus tard ils sont passés au catholicisme et un certain nombre ont émigré en Valachie, dans le Banat et en Transylvanie.

Considéré sous ses diverses formes et à la lumière de son évolution en fonction des conditions politiques et sociales concrètes, le bogomilisme apparaît ainsi comme l'un des plus importants mouvements protestataires du peuple bulgare pendant l'époque médiévale. Pour la culture et la littérature bulgare médiévale, le bogomilisme a un rôle positif de premier ordre. Ces problèmes, éclaircis par D. Anghelov avec une singulière compétence au niveau actuel de la science, confère à son ouvrage un prestige incontestable dans la littérature de spécialité.

Le présent ouvrage, bien qu'il ne traite que le problème du bogomilisme en Bulgarie, mentionnant seulement en passant son extension en d'autres pays, est fondamental pour la connaissance et la compréhension du phénomène bogomiliste dans toute son extension jusqu'aux

limites de la Péninsule Balkanique. Il est cependant nécessaire de connaître d'autres ouvrages aussi, qui ne sont pas indiqués dans la bibliographie présentée à la fin du livre (p. 303—305), comme ceux de R. M. Bartichian, C. Guillaume, G. Čremosnik, Dj. Daničić, V. Glušac, S. Kosanović, Sp. Kulišić, D. S. Popovič, K. Racin, N. Radojčić, P. Skok, M. Vukićević, I. Iesean, etc., ainsi que d'autres études de certains auteurs cités, comme Fr. Rački, Iv. Snegarov, E. Werner, L. Thalloczy, etc.

S. Iancovici

MIHAIL ANDREEV, *Ватопедската грамота и въпросите на българското феодално право (La chrysobulle de Vatopédi et les problèmes du droit féodal bulgare)*, Académie bulgare des sciences, Institut des sciences juridiques, Sofia, 1965, 195 pages, 4 fac-similés, 1 tableau (avec une bibliographie et un indice alphabétique des matières).

L'auteur de cette monographie s'est acquis une solide réputation comme romaniste et comme historien du droit bulgare. En collaboration avec le byzantinologue professeur D. Angelov, il a publié une histoire de l'Etat et du droit bulgare (Sofia, 2^e éd. 1959) et avec le professeur Vl. Kutikov, une étude sur le traité conclu en 1387 par Ivanko, ВЛАДЕТЕЛИ dans les régions de la Dobroudja, et les Génois (Sofia, 1960), document qui figure aussi parmi les sources externes de l'histoire roumaine (cf. *Documente privind istoria României, Țara Românească*, veacul XIII—XV, p. 34—40, n^o 24). Cette fois-ci, à l'aide d'une méthode semblable à celle appliquée au traité de 1387, le professeur M. Andreev consacre, scul, une monographie très documentée à un important monument de l'histoire de son pays, la chrysobulle¹ par laquelle, en avril 1232, après la bataille de Klokotniza, le roi Jean Assan II a fait don au monastère athonite de Vatopédi du village de Semalto, situé dans les environs de Serres. Son étude ne se limite pas à une analyse paléographique et historique du document en tant que tel. Ce qu'on nous offre c'est un tableau du droit féodal bulgare reconstitué dans tous les secteurs, que la chrysobulle éclaire partiellement ou dans lesquels elle suscite des problèmes fondamentaux. L'auteur y est parvenu, en organisant autour des données importantes du document étudié un grand nombre d'informations tirées de toutes les autres sources dont on dispose actuellement. Ce travail était indispensable, car la chrysobulle de Vatopédi se révèle plus intéressante par les problèmes qu'elle soulève que par des détails concrets et explicites sur leur contenu. Voici pourquoi la solution des problèmes que la chrysobulle soulève a dû être recherchée dans l'analyse complexe que l'auteur a entreprise à l'aide d'une vaste documentation, où la bibliographie roumaine — avec laquelle l'auteur a pris contact aussi durant son séjour d'études à Bucarest, en 1962 — est représentée par des œuvres de Ion Bogdan, P. P. Panaitescu, E. Virtosu et V. Costăchel.

Dans les deux chapitres de la première partie, l'auteur analyse d'abord les causes qui ont rendu nécessaire l'émission de la chrysobulle et, ensuite, la forme du document. Dans les cinq chapitres de la seconde partie, le contenu de la chrysobulle est analysée du point de vue de la propriété féodale, des immunités (administratives, fiscales et judiciaires), de la fiscalité, du pouvoir royal et des agents royaux.

Le professeur M. Andreev replace la chrysobulle de Vatopédi dans la série des donations faites par Jean Assan II aux monastères athonites, comme expression d'une habile politique

¹ Découverte en 1930 et publiée avec un important commentaire par M. Lascaris ; étudiée en 1933 par M. Iv. Gošev, elle fut réimprimée par I. Ivanov, en 1931 et par Iv. Dujčev, en 1943 ; voir les références chez M. Andreev, p. 13 ; noté 1.

dont le but était de lui ménager la sympathie de la population grecque et le concours du clergé grec. Ce dernier, en effet, jouissait d'une influence considérable et le roi lui devait des égards, à une date où l'Eglise bulgare se trouvait en union avec l'Eglise catholique, alors que le roi donateur avait conclu une alliance politique avec les Latins. Cette politique de conciliation que le roi — note l'auteur — ne s'est pas fait faute d'offrir aux éléments ethniques disparates de son Etat, n'a pas eu de résultats durables.

Par sa forme, la chrysobulle qui fut, lors de sa découverte, un des six premiers diplômes bulgares connus, ressemble aux documents sortis de la chancellerie byzantine. Son écriture est cependant peu soignée et la signature du roi n'y est pas apposée *manu propria*. L'introduction et l'exposition habituelles y font défaut. La disposition, la sanction et la signature se rapprochent beaucoup de celles d'une chrysobulle byzantine. Le document semble avoir été émis sur place, au mont Athos.

Vu que les principales dispositions de la chrysobulle concernent la propriété féodale, l'auteur, pour donner une explication approfondie du texte étudié, procède à une reconstitution du régime féodal bulgare, au XIII^e siècle. Dès le premier Empire bulgare, estime-t-il, des rapports féodaux primitifs avaient fait leur apparition. Ils se reflètent dans le *Zakon sudnyi ljudem*, la vie de Clément d'Ochrida, le Discours de Cosma contre les Bogomiles, les Nouvelles de Basile II de 1019, 1020—1025. Sous la domination byzantine, ces rapports se développent dans les conditions d'une exploitation féodale étrangère, surtout sous la forme d'une excessive fiscalité. La propriété féodale se cristallise à l'idée de certains modèles byzantins, qui restèrent actifs même après la libération. Ils continuent de faire sentir leur action aussi dans la chrysobulle de Vatopédi.

L'auteur insiste judicieusement sur la contradiction existant entre la propriété de type romain quiritaire (*ius utendi, fruendi, abutendi*, à caractère individuel, abstrait), largement consacrée par les textes juridiques en vigueur à Byzance, et les rapports de propriété, beaucoup plus complexes, enregistrés par les documents de l'époque².

En raison de l'insuffisant développement des forces de production, la terre se trouvait dans la possession commune (*devälmašie*) de ceux qui la cultivaient, processus que, pour l'histoire des villages roumains « *devälmaše* », H. H. Stahl a fort bien mis en lumière. Les paysans, dépendants et souvent asservis, n'étaient cependant plus des esclaves. Pour la *terra indominicata*, les formules roumaines ne convenaient plus et avaient subi de sensibles modifications. Le droit du seigneur féodal limitait³ le droit du paysan qui ne pouvait plus aliéner sa possession foncière qu'avec l'accord du seigneur, lequel avait aussi acquis certains droits sur la personne du cultivateur de la terre. Le cultivateur, privé du droit de déguerpissement, devenait aliénable en même temps que son lot de terre.

Les droits du seigneur et ceux des paysans formaient un ensemble indissoluble. La chrysobulle décidait que le droit de propriété absolue et illimitée du monastère de Vatopédi s'étendra aussi sur les habitants (*люде*) du village de Semalto, y compris ses ПРАВИНИ, ses СТАСИ, ses ПРИЛЕЖАНИЖ, ses ПРИБИТЪКЪ, termes que l'auteur explique ainsi : les *liude* sont

² Dans la littérature juridique roumaine, voir le récent essai de synthèse sur la propriété féodale, présenté par le professeur Tr. Ionașcu et Salvator Frădcanu, *La propriété socialiste d'Etat et les autres droits réels principaux de type nouveau dans le droit de la République Populaire Roumaine* (en roumain), Editions Scientifiques, Bucarest, 1964, p. 74—96 (et notre compte rendu dans la « Revue roumaine d'histoire », n^o 5, 1965). Pour la littérature historique, voir *Istoria României*, II, Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1962, passim, et les travaux de P.P. Panaitescu; St. Ștefănescu.

³ Cette limitation n'était qu'une des formes du caractère conditionnel de la propriété féodale. Sur sa généralité et sur sa manifestation dans le cadre des rapports de *prolîmêsîs*; voir notre ouvrage *Le droit de préemption. etc.*, Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1965 (en roumain).

les villageois dépendants à la date de la chrysobulle et ceux qui le devenaient par sont effet ; *pravini* désigne tous les biens, y compris le *stasi*, donc toutes les possessions paysannes ; *pribylčičü* (gr. νομή) c'est la terre possédée collectivement, alors que *priležane* (gr. περιουχή) désigne les lots des ménages paysans. Cette énumération était destinée à embrasser toutes les zones foncières et tous les paysans du village.

On accordait au monastère une pleine immunité administrative et fiscale, mais non pas judiciaire. Les fonctionnaires d'Etat (ПРАКТОРИ < πράκτωρ)⁴ n'avaient plus d'accès sur les terres du monastère, n'ayant plus d'impôts ou de redevances à y prélever. C'était le monastère qui recevait le droit de percevoir l'АРИКѠ, le supplément d'impôt, mis à la charge de la commune sur le territoire de laquelle une infraction avait été commise (cf. chez les Roumains, la *dușegubina*, le *hatalm*). Les immunités judiciaires n'apparaissent que dans les chrysobulles de Mraka, Rila et Vitocha, étroitement liées aux immunités fiscales.

Le terme de ПИСАТИ (à rattacher à ДАНИ ВЗАТИ qui y suit) désigne non pas un véritable cadastre⁵, inconnu à l'époque dans l'Etat bulgare, mais une liste de personnes et d'objets soumis à l'impôt. Le КѠМѠДЪ (< οίκουμόδιον)⁶ était la redevance supplémentaire, payée par les paysans au percepteur⁷, lors de la levée des récoltes. L'ΑΠѠДѠХИЮ (< ἀποδοχή)⁸ était une redevance semblable au profit de l'ἀποδοχάτωρ (chef de dépôt), et la МИТАТА < μιᾶτον, l'obligation de quartier et d'hospitalisation (cf. le *conac* chez les Roumains). Les termes de ВИНѠ, ХЛЕБЪ, ЗОБЪ⁹ désignaient des obligations d'approvisionnement au bénéfice de l'armée et des fonctionnaires, soit gratis soit à un prix réduit. L'impôt fondamental c'était la dime. Par contre, la ВОЛОБЕРШИНА (impôt foncier) et la ДНМННА (fouage) ne figurent que dans la chrysobulle apocryphe de Virgino Brdó.

Le pouvoir royal était théoriquement considéré comme d'origine divine et, partant, illimité, mais en fait il dépendait des relations économiques et sociales, ainsi que du rapport de forces entre les classes sociales et des conceptions de la classe dominante. Le pouvoir royal, héréditaire, embrassait toute la vie sociale. C'était le roi qui convoquait les Conciles œcuméniques ; il usait de l'anathème et prononçait sans jugement des peines ; c'était lui qui concluait les traités internationaux (avec Raguse, 1253 ; avec les Génois, 1387) ; accordait aux commerçants étrangers droits et privilèges, et aux seigneurs laïques et ecclésiastiques, le droit de propriété féodale. Par son caractère patrimonial et religieux, le pouvoir royal excluait la notion d'Etat en tant que personne juridique. Le roi pouvait disposer des terres extérieures à son domaine féodal. Le domaine éminent du roi s'étendait sur tout le territoire de l'Etat. Le droit souverain de propriété s'identifiait avec la notion de souveraineté d'Etat. Mais le roi respectait les droits de propriété féodale existants.

Au point de vue administratif, les agents du roi, les futurs РАБОТНИКЫ ЦРСТВА МИ, portent le nom de *practori*, avec une acception plus large, que ce terme n'avait pas à Byzance. Le СЕВЪСТРЪ (< σεβαστός)¹⁰ était le gouverneur d'une région administrative ou

⁴ Ce terme désigne, selon M. Lascaris, tous les fonctionnaires énumérés dans le diplôme et se rencontre dans 4 autres documents.

⁵ Comme le croyaient Jireček et Lascaris ; Fr. Dölger l'admettait sous une forme rudimentaire. Il doit correspondre au *catastih* d'impôts ou de transmissions immobilières, connu dans les Pays Roumains dès le XVI^e siècle et, sans doute, aussi auparavant.

⁶ Ce terme revient dans deux autres diplômes (cf. Lascaris).

⁷ Sic : Dölger. Selon Lascaris, il s'agissait d'un des impôts importants.

⁸ Cet exemple unique désignerait un impôt en nature (cf. Iljinskij) ou une obligation alimentaire envers le fonctionnaire et exécutée soit à prix réduit, soit à titre gratuit (cf. Lascaris).

⁹ Obligation de fournir du foin et de l'avoine pour les besoins de la cour du tzar et des fonctionnaires.

¹⁰ Qui serait, d'après Lascaris, un administrateur judiciaire.

bien un titre honorifique; ¹¹ le ДΟΥКА (< δούξ) ¹² ou le КАТЕПАНЪ (< κατεπάνω) ¹³ gouvernait une province ou une ville; Л'ΑΠΘΗΡΗΣΙΉΡЪ (< ἀποθηρσίαιρος) ¹⁴, était un mandataire du roi, Л'ΑΠΟΔΩΧΑΤΩΡЪ (< ἀποδοχάτωρ) ¹⁵, chef de dépôt. ¹⁶ A côté de ces termes byzantins, les percepteurs de la dime ¹⁷ et de l'impôt sur le vin ¹⁸ portaient des noms bulgares: десѣткарѣ et винаре (cf. chez les Roumains, *deseatinii* ¹⁹ et *vinăricerii*). ²⁰ Dans les chrysobulles ultérieures, les termes de la hiérarchie administrative sont plus nombreux. Dans la chrysobulle apparaît la distinction entre les fonctionnaires d'Etat et les boyards, grands ou petits (боятърѣ . . . великыхъ и малыхъ). Les agents du roi portaient ce nom indépendamment de leur appartenance à la noblesse.

Ce qui ne ressort pas nettement, à ce qu'il nous semble, de l'exposé de l'auteur, c'est la place des communautés agraires libres dans la structure sociale et économique du second Empire bulgare. Et si leur existence est admise, il importerait d'établir clairement, si possible, dans quelle mesure était-il loisible au roi de faire passer, par voie de donation, une communauté libre dans les rangs des villages asservis soit à un boyard, soit à un monastère? Ou bien, le roi respectait-il la propriété de ces communautés au même titre que le *dominium directum* des seigneurs féodaux (p. 181)? Le problème présente un intérêt considérable pour l'histoire du féodalisme du sud-est européen dans son ensemble. Quant au respect du *dominium directum* des seigneurs

¹¹ Sic : Lascaris, Mutafčiev. Ce terme se rencontre dans trois autres diplômes et dans des inscriptions. On ne doit pas le confondre avec le πρωτοσεβαστѣς byzantin.

¹² Terme qui revient dans deux autres diplômes.

¹³ Selon Lascaris, moins important que le katépan.

¹⁴ Exemple unique.

¹⁵ Terme qui se rencontre dans quatre autres documents.

¹⁶ Sic : Fr. Dölger (gr. ἀποθηρσίαιρος).

¹⁷ La dime des abeilles et des porcs, pratiquée également dans les Pays Roumains, dès l'organisation de l'Etat féodal et attestée documentairement pour la première moitié du XV^e siècle. Le 18 août 1438 (Damian P. Bogdan, *Acte moldovenesti dinainte de Ștefan cel Mare*, București, 1938, p. 27—30) est attestée la dime ωт пчелам (des abeilles). Pour les deux formes de dime en Valachie (ωт свиного вама et ωт пчеларства) voir ci-après le document de 1408—1418.

¹⁸ Le 18 août 1438 (*loc. cit.*, p. 28), est attestée en Moldavie l'obligation de transport du vin : и подвоадъ ωт вина да не возѣтъ николи на вѣкъм, се qui suppose l'existence du *vinăriciu* (la redevance, l'impôt) et des *vinăriceri* (percepteurs du *vinăriciu*). Pour la Valachie, voir le document de <1408—1418> (P. P. Panaitescu, *Documentele Țării Românești*, I, *Documentele interne, 1369—1490*. București, 1938, p. 91, n^o 24): « въ оубѣж томъан монастырю . . . почавше ωт свичего вама, ωт свиного вама, от пчеларства, ωт кѣларства, ωт винарства, ωт глшеж, ωт покоза, ωт подвоадъ, ωт сѣна, ωт сирены и ωт доушеръ лениж и ωт нныхъ вѣсѣхъ работ . . . » qui fait mention de l'impôt prélevé sur les moutons et les porcs, et non de *deseatină*, comme en Moldavie.

¹⁹ Le terme de *deseatină* caractérise surtout la terminologie de la chancellerie moldave; cependant, il n'est pas d'origine bulgare ou sud-slave; pour les formes десѣтнина ou десѣтнина, десѣтоѣ, десѣтничкѣ ou десѣтничкѣ, voir Ion Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare*, vol II, București, 1912, p. 597, Indice, s. h. v. En Valachie au XV^e siècle on emploie le terme de анжма (*decima*) pour dime / десѣтнина /, voir les documents de 10 sept. 1428, 30 juin 1441 et 7 août 1445 (P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 151, 199, 208; n^{os} 53, 78, 82).

²⁰ Les termes de *vinăriciu* et *vinăricer* représentent des formations locales, de vin <lat. *uinum*> bulg. вина, sous l'impulsion des nécessités se rattachant à l'organisation de l'Etat et même, plus tôt, au système de redevances imposées par les maîtres du moment aux producteurs locaux. Les documents valaques, à côté de винарство (impôt sur le vin), donnent винарнич — *vinărici*, *vinăricieri* (28 févr. et 11 déc. 1424, P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 133, 140; n^{os} 45 et 47) et винарник = *vinăriciu* (10 sept. 1428, *ibid.*, p. 151, n^o 53). Ces deux formes prouvent que винарство restait un terme de chancellerie, où en même temps pénétraient, et revêtaient une graphie slave, les mots roumains vivants, utilisées dans la pratique, ceux de *vinăriciu* et *vinăriceri*, formés en dehors de toute influence bulgare. La forme *vinăriciu* au lieu de *vinărici* (cf. oierit, fumărit, vădrărit, etc.) n'a pas encore été expliquée.

féodaux, il importe — en dehors du problème plus simple de la félonie — d'établir dans quelle mesure fonctionnait le retrait pour déshérence et pour d'autres causes encore (aliénation à un tiers sans l'agrément du roi).

La conclusion qui se dégage d'une étude comme celle du professeur M. Andreev, c'est que l'étude comparative des institutions balkaniques et, partant, du féodalisme sud-est européen, mérite à l'heure actuelle une attention accrue. L'aptitude des structures byzantines à répondre aux nécessités spécifiques du féodalisme bulgare (et il en est de même du féodalisme serbe) ressort avec force de l'exposé que nous commentons. Mais lorsque, deux siècles environ plus tard, le féodalisme roumain doit chercher des solutions propres à des nécessités objectives semblables, dans leur essence, à celles de l'Etat bulgare, nombre de structures byzantines (cf. la fonction et le titre de sébaste, de catepan, d'apochrisare) n'entrent plus en ligne de compte, et les féodaux roumains pouvaient avoir recours à des formes élaborées entre temps sur un plus large terrain par le féodalisme balkanique, avec l'apport venant d'autres directions, et sans que la contribution directe ou indirecte de la civilisation byzantine, même après la chute de Constantinople, soit exclue.

Quant au rôle décisif des facteurs internes d'évolution, l'étude du professeur M. Andreev en contient une démonstration convaincante, qui forme l'un des mérites principaux de son travail.

Valentin Al. Georgescu

SPYRIDON D. LOUKATOS, 'Ο πολιτικὸς βίος τῶν Ἑλλήνων τῆς Βιέννης κατὰ τὴν τουρκοκρατίαν καὶ τὰ αὐτοκρατορικὰ πρὸς αὐτοὺς προνόμια [La vie politique des Grecs de Vienne au temps de la domination turque et leurs privilèges impériaux] dans 'Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος', XV, 1961, p. 287—350.

On a beaucoup écrit sur les communautés grecques des pays européens, mais ce problème continue de préoccuper les historiens grecs, en raison du rôle important de ces communautés dans la renaissance culturelle et nationale du peuple grec.

La récente étude de Spyridon Loukatos, fondée sur une riche bibliographie, est à la fois intéressante comme aperçu synthétique et par la juste interprétation des faits envisagés.

Les problèmes traités sont les suivants :

I — Les premières tentatives d'organiser la vie politique des Grecs pendant la domination turque et les causes de leur colonisation (p. 291—293) ; II — Les traités commerciaux austro-turcs. Les tribunaux autrichiens appelés à juger des questions pécuniaires et le groupe économique des Grecs (p. 293—304) ; III — Le groupement des Grecs de Vienne en communautés (p. 304—309) ; IV — La communauté religieuse des Grecs de Vienne est l'expression des groupements politiques (p. 309—324) ; V — L'école grecque de Vienne et l'instruction des enfants grecs (p. 324—332) et VI — Conclusions (p. 333—338). Une annexe contient le texte des privilèges accordés aux Grecs de Vienne par Joseph II en 1782 (p. 339—392) et par François II en 1796 (p. 343—347) ainsi que le texte d'un décret impérial de 1804 (p. 347—350).

On sait que les communautés grecques d'Autriche et de Hongrie étaient au XVIII^e siècle les plus florissantes. Les Grecs de ces communautés étaient originaires de l'Epire, de la Thessalie

et surtout de la Macédoine occidentale¹, régions où les Turcs exerçaient une exploitation impitoyable, ce qui a certainement contribué à intensifier le courant d'émigration.

Le développement et l'organisation des communautés grecques de Vienne nous intéresse de près pour deux raisons : d'une part, ces communautés ont entretenu par le passé des relations commerciales et culturelles actives avec les Pays Roumains, d'autre part, les communautés grecques d'Autriche et de Hongrie comptèrent de nombreux Macédo-Roumains. Ceux-ci parlaient le grec, avaient une éducation et une culture grecques, mais demeuraient macédo-roumains. C'est notamment le cas du médecin Ioan Nicolidis de Pindo qui, contrairement à ce qu'affirme l'auteur, n'était pas grec mais macédo-roumain. Il est exact que Nicolidis connaissait à fond la langue grecque et même l'enseignait, afin de pouvoir faire ses études médicales (il a en outre traduit en grec des ouvrages de médecine) ; l'empereur d'Autriche le considérait comme « le premier médecin de ses coreligionnaires grecs », mais il est clair que Nicolidis était macédo-roumain².

L'auteur rappelle qu'après avoir repoussé les Turcs au siège de Vienne en 1683, l'Autriche a pris rang de grande puissance en Europe centrale. Grâce à sa position géographique au milieu du continent et à proximité des voies fluviales vers les pays balkaniques, l'Autriche a considérablement développé son commerce avec l'Empire ottoman et les pays balkaniques. Elle s'est fait accorder par la Turquie des privilèges commerciaux, en vertu desquels les négociants sujets autrichiens, quelle que fût leur nationalité, avaient le droit d'exercer le commerce sur terre et sur mer dans les pays de l'Empire ottoman, sans restrictions d'aucune sorte. Après la conclusion de la paix de Belgrade (1739), les sujets autrichiens jouissaient des mêmes droits que les Français, les Anglais et les Hollandais. Désirant profiter du maximum des privilèges commerciaux prévus par ses traités avec la Turquie, l'Autriche accordait de son côté aux négociants les plus capables divers privilèges tels que des primes et des avantages douaniers pour les marchandises exportées en Turquie ou importées de ce pays. Grâce aux conditions favorables créées par une législation équitable réglementant les transactions commerciales, le commerce de l'Autriche avec les pays balkaniques a connu un développement considérable. La majeure partie de ce commerce était entre les mains des Grecs établis en Autriche, qu'ils fussent sujets autrichiens ou ottomans. C'est ainsi que les Grecs de l'Europe centrale se sont assurés une vaste activité commerciale sur le Danube et la mer Noire, et que les Grecs émigrés en Autriche et en Hongrie ont fondé en peu de temps de puissantes compagnies.

L'élément grec devint ainsi en Autriche-Hongrie un puissant et important facteur économique, contribuant à la prospérité de l'Etat autrichien. C'est pourquoi les empereurs d'Autriche ont accordé à maintes reprises aux négociants grecs des dignités et distinctions, ainsi que des titres de noblesse. Les Grecs étaient disséminés dans de nombreuses villes de l'Autriche-Hongrie³, mais le groupe le plus compact se trouvait à Vienne, qui est devenue de bonne heure l'un des plus importants centres de l'émigration grecque au temps de la domination ottomane, et une sorte de Grèce libre.

¹ Pour l'émigration grecque de la Macédoine occidentale voir la très intéressante étude d'Ap. Vacalopoulos, *Οι Δυτικομακεδόνες απόδημοι επί τουρκοκρατίας* [Les émigrés de l'ouest de la Macédoine pendant la domination turque], Salonique, 1958.

² On trouvera de nombreux détails sur Nicolidis de Pindo dans D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Études historiques gréco-roumaines), Bucarest, 1939, p. 327, et chez Valeriu Bologa, *Știri despre aromâni din Austria la începutul veacului trecut. Medicul Ioan Nicolide din Pind (1737—1828)* [Informations sur les Macédo-Roumains d'Autriche au début du siècle dernier. Le médecin I. N. . .] dans «Anuarul Institutului de istorie națională», Cluj, vol. V (1928—1930), p. 503—515].

³ A la fin du XVIII^e siècle le nombre des Grecs des communautés grecques d'Autriche et de Hongrie était de 400 000. Voir A. J. Manassis, *L'activité et les projets politiques d'un patriote grec*, dans «Balkan Studies», t. III, I^{re} partie, 1962, p. 81.

La préférence accordée par les négociants grecs à la capitale autrichienne s'explique également, comme nous l'avons dit, par la position géographique de Vienne, qui faisait d'elle un important nœud de communication qui, par le Danube, assurait la liaison avec la mer Noire. Vienne était aux XVIII^e et XIX^e siècles l'entrepôt des marchandises expédiées par les pays balkaniques à destination de la France, de l'Allemagne et de la Hollande, et de celles que ces pays exportaient en Turquie.

A Vienne, les négociants grecs ont fondé des compagnies commerciales. Ces associations d'ordre économique ont été la première étape vers la constitution de communautés florissantes, dans le cadre desquelles les Grecs de Vienne se sont assuré la liberté du culte et de l'enseignement.

Ces communautés étaient au nombre de deux : l'une groupait les Grecs ayant conservé leur qualité de sujets ottomans, l'autre, ceux qui avaient obtenu la qualité de sujets autrichiens. Ces derniers pouvaient exercer n'importe quel commerce, sans aucune restriction, alors que les Grecs sujets ottomans ne pouvaient exercer que le commerce en gros. Aussi, la plupart de ceux-ci s'efforçaient-ils d'obtenir la citoyenneté autrichienne. Les Grecs sujets turcs, entretenaient des relations plus étroites avec la Grèce subjuguée à laquelle ils demeuraient ardemment attachés, qu'ils considéraient comme leur véritable patrie et désiraient voir affranchie du joug turc. C'est pourquoi deux communautés distinctes s'étaient constituées : la communauté Saint-Georges et la communauté de la Sainte Trinité, groupées chacune autour de l'église du même nom. Dans la première de ces communautés qui groupait les sujets ottomans, plus attachée au peuple grec subjugué, affluaient la plupart des émigrés grecs. Elle comptait parmi ses membres des professeurs réputés, qui avaient également enseigné aux Académies de Bucarest et de Jassy, tels que : Anthimos Gazis, Neofit Ducas, Theoclitos Farmakidis et d'autres.

Cette communauté est la plus ancienne ; elle a été fondée dès 1723, lorsque grâce à l'intervention d'Eugène de Savoie, l'empereur Charles VI octroya aux Grecs sujets ottomans le droit d'avoir leur propre église sous le patronage de Saint Georges. L'auteur affirme que c'est Alexandre Mavrocordat l'Exaporite qui aurait contribué à la fondation de cette église, en insistant que ce privilège soit accordé. Loukatos ne précise pas à quelle date Mavrocordat a fait cette démarche, mais de toute façon ce ne pouvait être en 1723, puisque l'Exaporite est mort en 1709⁴. Aussi, ne croyons-nous pas pouvoir admettre que l'église ait été installée dans la maison de Mavrocordat l'Exaporite, comme l'affirme Loukatos, qui s'est sans doute guidé sur Sofronios Eustratiadis⁵.

La fondation d'une église orthodoxe au centre du catholicisme en 1723 a suscité une vive réaction dans les milieux catholiques d'Autriche, et surtout la colère du métropolite serbe de Karlowitz, mécontent de ce que l'Eglise grecque ait été placée sous la juridiction du patriarche de Constantinople. Aussi, pendant un demi-siècle, de 1726 à 1776, les métropolitains serbes de Karlowitz n'ont cessé de revendiquer la propriété de cette église et le droit de direction et de surveillance spirituelle. Jouissant de quelque faveur auprès des personnalités politiques influentes de la capitale de l'Autriche, les métropolitains de Karlowitz ont réussi à obtenir en 1761 de l'impératrice Marie-Thérèse le transfert de l'église et de ses biens sous leur juridiction. Les Grecs fermèrent alors l'église Saint-Georges, qui demeura fermée jusqu'en 1776, lorsque, après une lutte acharnée, ils réussirent à obtenir de l'impératrice un privilège par lequel l'église leur était restituée et le métropolite serbe obligé de rendre à l'église tous les biens dont il l'avait dépossédée.

⁴ Epaminondas Stamatiadis, Βιογραφίαι τῶν Ἑλλήνων μεγάλων διεργμμένων τοῦ ὀθωμανικοῦ κράτους [Les biographies des grands dragomans de l'Etat ottoman], Athènes, 1865, p. 90.

⁵ Sofronios Eustradiadis, Ὁ ἐν Βιέννῃ ναὸς τοῦ Ἁγίου Γεωργίου καὶ ἡ κοινότης τῶν Ἑλλήνων ὀθωμανῶν ὑπηκόων [L'église Saint-Georges de Vienne et la communauté des Grecs, sujets ottomans], Alexandrie, 1913, p. 7.

La fondation et le fonctionnement des églises à cette époque où dominait le mysticisme, avaient une grande importance pour les communautés grecques de Vienne. Les églises ont été le noyau autour duquel se sont groupés les émigrés grecs des deux communautés.

Les principes dont s'inspiraient les privilèges accordés aux communautés grecques de Vienne confiaient à celles-ci le caractère de colonies nationales bénéficiant d'autonomie et du droit d'autodétermination en matière de culte et d'enseignement. Sous ce rapport, les privilèges obtenus par les Grecs d'Autriche peuvent être considérés comme une charte constitutionnelle et le germe des constitutions grecques ultérieures.

Chaque communauté — celle des Grecs sujets ottomans d'une part, celle des Gréco-Vlaques sujets autrichiens d'autre part — s'organisait de façon indépendante. Elle élisait un comité de direction composé, au début, de 18 membres, dont le nombre fut réduit par la suite à 12. Ce corps de 12 membres formait le parlement de la communauté respective.

Après avoir fondé leur église, s'en être définitivement assuré la possession, et après avoir organisé son administration, les émigrés grecs de Vienne se sont occupés de fonder une école. L'église et l'école, dit Lukatos, « étaient les deux pôles, autour desquels gravitait la vie politique des communautés de la diaspora » (p. 324).

Une école grecque fonctionnait à Vienne dès 1770, mais ce n'était pas une école publique officielle bien organisée. Au début du XIX^e siècle (1804), la communauté grecque de la Sainte-Trinité fut autorisée par décret impérial de fonder une école grecque officielle pour l'instruction de tous les enfants grecs, avec toutefois certaines restrictions. Il était stipulé que la surveillance et la direction de l'école seraient confiées aux Grecs, sujets autrichiens, appartenant à la communauté de la Sainte-Trinité ; c'est pourquoi l'école fut installée dans la maison paroissiale, de ladite église de la Sainte-Trinité. Les membres de l'autre communauté, celle des Grecs sujets ottomans, étaient écartés de l'administration de l'école. Le programme scolaire comprenait, outre le grec moderne, l'enseignement de la langue allemande. Aux termes du privilège accordé, les manuels scolaires devaient être bilingues, une page comprenant le texte grec et l'autre ayant le même texte en allemand. Dans l'intention des Grecs, ces écoles devaient servir à des fins politiques : les enfants y recevraient une éducation nationale — en vue de la libération de leur patrie. Cette orientation politique donna lieu à des dissensions entre les membres des deux communautés. Les Grecs sujets ottomans jugèrent que l'école dirigée par les Grecs sujets autrichiens ne pouvait donner les résultats qu'ils en attendaient, au point de vue national. Aussi, ont-ils refusé leur concours à l'école de la communauté de la Sainte-Trinité et réclamé le droit de fonder leur propre école où leurs enfants pussent recevoir une éducation vraiment nationale et patriotique. Le plus ardent partisan de la fondation d'une autre école dans le cadre de la communauté Saint-Georges était Neofit Ducas, le futur directeur de l'Académie princière de Bucarest, qui préconisait pour la nouvelle école une organisation de nature à attirer des jeunes gens de toutes les régions de la Grèce, sur le modèle des écoles de Bucarest et de Jassy.

Les démarches des Grecs sujets ottomans n'ont pas abouti mais, après la fondation de la Société des Philomuses ⁶, l'école grecque de Vienne fut réorganisée en 1812 ; elle était fréquentée par les enfants des deux communautés ⁷.

⁶ Relativement au rôle éducatif de la Société des Philomuses voir *Eteni Koukkou* 'Ο Καποδίστριας και ή παιδεία, 1803—1822. A' 'Η Φιλόμουσος Έταιρεία τής Βιέννης [Capo d'Istria et l'enseignement 1803—1822. I, La Société des Philomuses de Vienne], Athènes, 1958.

⁷ Si les Grecs d'Autriche-Hongrie n'ont pas réussi, pour des motifs indépendants de leur volonté, à fonder plus tôt à Vienne des écoles grecques officielles bien organisées, par contre, les membres riches des communautés d'Autriche-Hongrie ont, par leurs donations, fondé et entretenu plusieurs écoles sur le territoire de la Grèce subjuguée. C'est un fait caractéristique que presque toutes les donations destinées aux écoles de la Grèce du Nord provenaient d'Autriche

L'article de Spyridon Loukatos est bienvenu du fait qu'il nous fournit de nombreuses précisions supplémentaires sur la vie des Grecs établis à Vienne au temps de la domination turque. Traitant des privilèges accordés aux Grecs de Vienne, l'auteur eut été bien inspiré, croyons-nous, de faire également mention des privilèges dont ils bénéficiaient pour la rédaction de journaux grecs. Il est vrai que les études de D. Russo et G. Laïos ont élucidé le problème de la presse grecque, mais nous pensons que la synthèse de S. Lukatos devait accorder également quelques lignes à la presse grecque de Vienne, qui a joué un rôle important dans la renaissance culturelle et nationale grecque.

Dans son étude, l'auteur s'occupe minutieusement de l'activité des négociants grecs de Vienne⁸. Il serait intéressant de connaître également l'activité des autres couches sociales. On sait que dans l'Empire des Habsbourg beaucoup de réfugiés grecs se sont occupés d'agriculture, d'abord comme fermiers, puis comme propriétaires de domaines, et qu'ils ont introduit en Autriche de nouvelles cultures, telles que celle du coton⁹.

L'Autriche et la Hongrie comptaient, en outre, de nombreux artisans grecs qui, par leurs qualités professionnelles, se sont imposés dans les manufactures et l'industrie du pays.

Les archives austro-hongroises révèlent, sans doute, de précieux documents inédits concernant l'activité des agriculteurs et des artisans grecs de l'Empire des Habsbourg. L'étude de ces documents serait de la plus grande utilité pour l'histoire de l'émigration grecque.

Ariadna Camariano-Cioran

Documente privind Unirea Principatelor, Vol. III. *Correspondență politică (1855—1859)*. (Documents sur l'Union des Principautés. Tome III. Correspondance politique) (1855—1859). Editions de l'Académie de la République Populaire Roumaine. (Bucarest), 1963, 700 p.

Le volume de correspondance politique des années 1855—1859 constitue une nouvelle et précieuse contribution qui s'ajoute à la série de matériaux publiés ces dernières années par l'Institut d'Histoire de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie sur l'Union des Principautés Roumaines, événement de la plus haute importance dans l'histoire moderne de la Roumanie. (Voir : *Studii privind Unirea Principatelor*. București, 1960, 539 p. ; *Documente privind Unirea Principatelor*. Vol. I. *Documente interne (1854—1857)*. București, 1961, XCIV + 779 p. ; II. *Rapoartele consulatului Austriei de la Iași (1856—1859)*. București, 1859, LIX + 550 p. γ

Hongrie. Les riches négociants Cozaniotes des colonies grecques de Hongrie ont fondé en 175⁶ et entretenu une école dans leur ville natale de Cozani (Andreas Horvath, 'Εκπολιτιστική δράση της ελληνικής διασποράς [Activité civilisatrice de la diaspora grecque] dans «Νέα Ἐστία», XIV^e année, t. XXVIII, 1940, p. 1008). Ioan Constantiniu a fait en 1793 une donation de 20 500 florini, dont les revenus étaient destinés à l'entretien de l'école de Metzovo. D'autres Grecs d'Autriche ont subventionné d'autres écoles du nord de la Grèce (N. Tomadakis, 'Η συμβολή των ελληνικών κοινοτήτων του Ἐξωτερικοῦ εἰς τὸν ἀγῶνα τῆς ἐλευθερίας [La contribution des communautés grecques de l'étranger à la lutte de délivrance], Athènes, 1935, p. 17—18). Il ressort des procès-verbaux des communautés grecques viennoises, que leurs membres ont contribué de façon substantielle à la renaissance culturelle grecque.

⁸ On trouvera d'intéressants renseignements au sujet des négociants grecs de Vienne dans P. K. Enepekides, *Griechische Handelsgesellschaften und Kaufleute in Wien aus dem Jahre 1766* (Ein Konskriptionsbuch), Salonique, 1959.

⁹ Celui qui a introduit la culture du coton en Hongrie a été Hristoforos Nacos ; voir Sp. Lambros, Σελίδες ἐκ τῆς ἱστορίας τοῦ ἐν Οὐγγρῖα καὶ Αὐστρία μακεδονικοῦ ἐλληνισμοῦ—Pages de l'histoire des Grecs macédoniens de l'Autriche et de Hongrie], en «Νέος Ἐλληνομύμων», VIII, 1912, p. 283—284.

Aux documents officiels internes et externes ainsi qu'aux études plus récentes d'interprétation nouvelle de l'acte de l'Union, s'ajoute à présent cette information intime, renfermée dans la correspondance politique privée des protagonistes de la lutte pour ou contre l'Union. On comble ainsi une lacune dans la connaissance de la réalité historique sur l'Union dans toute sa complexité, y compris le rôle des masses populaires, principales créatrices de l'Union.

Les 416 lettres, rapports et télégrammes contenus dans le volume, tous inédits, à l'exception de cinq lettres (n^{os} 146, 147, 331, 350 et 363, respectivement, p. 274—276, 553—554, 582—583 et 595—596), appartenant en majorité aux chefs valaques et moldaves, y compris Alex. I. Cuza, élu plus tard prince, ont été recueillis des fonds, en partie encore non inventoriés, de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, de la Bibliothèque Centrale d'Etat de Bucarest et des collections privées. Parmi les archives de famille, celles de Sadyk pacha (Michel Czaikowski, émigrant polonais au service de la Porte) et de la famille Ghika sont particulièrement riches. Le matériel est publié en langue originale (française ou roumaine), à l'exception des quatre documents (n^{os} 126, 128, 245 et 251) dont le texte en polonais est accompagné par la traduction roumaine.

L'étude introductive, signée par D^e Cornelia C. Bodea qui a recueilli tout le matériel et s'est occupée de sa publication, analyse avec compétence les problèmes concernant les faits de l'histoire intérieure des deux Principautés, faits qui imposent la conclusion que l'Union constitue un acte révolutionnaire accompli par le peuple et pour le peuple, malgré l'opposition de certaines puissances européennes et de la réaction suscitée à l'intérieur du pays.

Le matériel documentaire reflète une série de problèmes intérieurs des deux Principautés, antérieurs ou parallèles à l'Union, comme celui des monastères consacrés, de l'autonomie des Principautés, de la position des partis et des groupements politiques : national, libéral-radical (extrémiste), libéral radical modéré, modéré, constitutionnaliste, conservateur, etc., l'activité et la position de diverses personnalités comme : M. Kogălniccanu, V. Alecsandri, C. Negri, I. Ghika, C. Cantacuzino, etc. Mais le matériel présente également un grand intérêt en ce qui concerne les problèmes d'histoire générale. Nous trouvons dans ce matériel des appréciations et des informations variées concernant le Congrès de Paris de 1856 et ses conséquences ; la Conférence de Paris de 1859 ; la position des puissances garantes par rapport à l'Union ; l'attitude et l'activité des commissaires des grandes puissances envoyés dans les Principautés ; la navigation danubienne (p. 318, 582, 652) et la question du Delta ; la France et sa politique d'appui pour l'Union ; l'Autriche et sa politique hostile envers les Principautés et l'Union ainsi que la politique favorable de la Turquie ; on y trouve également reflétée la politique de la Turquie vis-à-vis des Principautés et sa politique en ce qui concerne en général « l'équilibre » européen ; la question de la Pologne et l'action des organisations secrètes des Polonais dans les Principautés (p. 500, 502, 514).

En bonne partie, les informations sur ces problèmes reflètent d'une manière indirecte l'histoire des peuples du sud du Danube, chez lesquels l'Union des Principautés a eu de profondes résonances. Il est naturel que dans ce compte rendu notre attention soit retenue surtout par ces informations qui — bien que moins nombreuses, mais pour cela pas moins intéressantes — ont trait aux Balkans en général ou à certains peuples balkaniques. Par exemple, en mars 1857, les Turcs massaient des troupes en Bulgarie (p. 564). En ce qui concerne les Bulgares des Principautés, on affirmait en avril 1857 qu'on allait leur permettre le retour en Bulgarie (p. 238). On appréciait que les événements de Monténégro et de Crète en juin 1858 allaient créer à la Turquie des complications sérieuses (p. 391). En août 1858, le bruit courait à Bucarest qu'en Macédoine et en Bulgarie les révoltes étaient imminentes et que les Russes allaient soutenir ces insurgés (p. 408). En avril 1859, Gradawicz savait à Bucarest que les Monténégrins allaient

attaquer les Turcs et les Autrichiens à Cattaro (p. 577). On savait en juin 1859 que la Russie soutenait le mouvement des Serbes, des Monténégrins, des Bulgares, des Crétois (p. 387).

On rencontre bon nombre d'informations relatives aux Serbes, ainsi que des considérations sur les événements de Serbie. Dans les régiments de Sadyk pacha de Larissa se trouvaient aussi des Serbes (p. 475).

Très peu avant l'Union des Principautés Roumaines, en Serbie se déroulent des événements importants. A l'Assemblée de décembre 1858 on demande des réformes bourgeoises dans la vie politique de l'Etat ; les âpres luttes politiques culminent avec le retour au trône de Miloš Obrenović. Cet événement se reflète dans la correspondance du volume. Quelques informations concernent Micha Anastasiević, Ilya Garašanin et Toma Vučić, trois chefs politiques qui jouent le rôle principal dans ce temps-là en Serbie. Le premier est propriétaire de terres et exploitateur de salines en Valachie. Micha et Vučić, qui comptent sur l'aide des Turcs pour atteindre leurs buts politiques, considèrent que la politique slave de Sadyk pacha est la seule qui vaille (p. 475). La femme de Sadyk connaît et transmet les nouvelles sur l'action et l'éclat de Micha (p. 440, 453, 513). Nicolae Manolesco, homme d'affaires de Micha Anastasiević, porte une correspondance chiffrée avec Jacques Alléon, banquier à Constantinople, en relations avec les émigrés polonais (p. 440). La vente des salines mentionnées par Gradowicz et D. Ralet en 1856 (p. 72, 163) est en réalité, quoiqu'on ne le mentionnât point, une question attachée également au nom de Micha Anastasiević, tandis que Costake Ciocan ne cherche qu'à le concurrencer (p. 163 et index, p. 668). Jancovici, qui à l'Assemblée de Belgrade a provoqué le renversement des plans de Micha (p. 523) est en réalité Milovan Jancovici qui, à son tour, habite la Valachie en 1854 et, en qualité de leader libéral, joue en 1859 un rôle important, (Voir : *Zbornik za istoriju jezika i književnost*, VII, 1922, p. 27 ; VIII, p. 273, 282, etc.). C'est également le cas de préciser que le Serbe Stevča (p. 472, index) est en réalité Stevča Mihajlović que Miloš Obrenović nomme comme caïmacan et qui à l'Assemblée de Belgrade joue un rôle important, dépassant Micha (*Zbornik*... VIII, p. 247, 255—256).

L'avènement de Miloš au trône de la Serbie offre également l'occasion de courts commentaires. Miloš ne peut être empêché de quitter Bucarest car il possède un passeport russe (p. 465). Après avoir reçu une délégation de 100 personnes arrivant de Serbie pour l'inviter officiellement au trône, il se rend d'abord à Giurgiu où l'attend un commissaire de la Porte. Il n'agrée point Ilya Garašanin, l'allié politique de Micha puisqu'il le considère un intrigant. (p. 472, 513). Miloš arrête son troisième adversaire politique, Toma Vučić, comme d'ailleurs d'autres membres du Parti démocrate (p. 525). On doit rappeler le fait qui ne ressort point des données de la correspondance, que la réalisation de l'Union des Principautés, étudiée attentivement par Miloš, constitue un exemple qui influence la nouvelle orientation politique de la Serbie des années suivantes.

Des quelques mentions relatives aux Grecs (p. 26, 323, 476, 541 et 578), plus importante s'avère celle où l'on donne comme exemple leur lutte au moyen de la presse (p. 15).

La présence roumaine dans les Balkans est signalée dans la relation sur certains livres roumains envoyés à Athos, destinés aux Macédo-Roumains.

Un autre fait que nous considérons digne d'être mentionné, sont les informations concernant l'émigrant magyare G. Klapka lequel, après son entrevue avec Napoléon III, se rend à Jassy en mai 1859 (p. 550, 607).

La file d'informations similaires peut être poursuivie à l'aide de la liste chronologique des documents (p. 1—10), des résumés qui précèdent chaque document et de l'index analytique, rédigé avec l'intention évidente de faciliter au maximum l'orientation du lecteur de ce volume, remarquable par l'inédit de son matériel spécifique.

S. Jancovici

JAKŠIĆ GRGUR et VOJISLAV J. VUČKOVIĆ, *Спољна политика Србије за владе кнеза Михаила (Први балкански савез)* (La politique extérieure de la Serbie sous le règne du prince Michel.—La première Alliance balkanique). L'Institut d'histoire, Belgrade, 1963, 576 p.

L'étude monographique sur la politique extérieure de la Serbie sous le règne de Michel Obrénović, élaborée avec beaucoup de compétence par Grgur Jakšić et Vojislav J. Vučković, noms connus dans l'historiographie serbe, éclaircit plusieurs points mal clarifiés de cette période qui a été étudiée aussi antérieurement par les spécialistes de la Serbie et des autres pays balkaniques.

L'évolution de l'idée de collaboration balkanique, ainsi que de l'idée de la formation d'un Etat yougoslave, réalise les plus grands progrès dans la période 1859—1868, où la Serbie poursuit dans sa politique extérieure le principe : Les Balkans aux peuples balkaniques ! Cette idée politique mûre, issue du principe de l'autodétermination, coïncidait avec les aspirations de la grande majorité des peuples balkaniques. C'est pourquoi, la tendance de se soustraire à l'influence des grandes puissances et de lutter par ses propres forces unies, caractérise plus ou moins la politique des autres États balkaniques et les mouvements nationaux de tous les peuples du sud-est de l'Europe, comme nous pouvons le constater dans cet ouvrage.

L'ouvrage de Grgur Jakšić et V. J. Vučković présente pour nous un grand intérêt, d'abord parce qu'il ne traite pas seulement la politique extérieure de la Serbie entre 1859—1868, mais il envisage le complexe des problèmes politiques des Balkans dans cette période, qu'il analyse en même temps, de manière convenable, en étroit rapport avec les événements politiques et militaires de l'Europe qui ont influé sur la situation des Balkans et du sud-est de l'Europe en général.

L'ouvrage constitue un bon et bienvenu traité d'histoire concernant la lutte politique pour la réalisation de la première alliance balkanique, bien que, initialement, cela ait été moins dans l'intention des auteurs. Elaborée, en grande partie, à l'aide de matériaux inédits, explorés d'une part dans les archives particulières des principaux auteurs de la politique serbe dans la période respective, d'autre part dans les archives de Paris, Vienne et Londres, les matériaux nous rappellent, eux aussi, des faits des plus importants.

La monographie est divisée en deux parties (livre I, p. 13—192 et livre II, p. 193—470). Le livre I (les années 1859—1865) comprend sept chapitres, tandis que le livre II (les années 1866—1868) a cinq chapitres, mais avec des paragraphes comportant des problèmes plus nombreux que les chapitres du livre I.

L'exposition suit l'ordre chronologique des événements, dans chaque chapitre étant traités les faits et les événements politiques qui se sont déroulés dans un intervalle de 6—7 mois. C'est de cette manière qu'une série de problèmes, comme : les relations serbo-roumaines, les négociations gréco-serbes, etc. sont repris dans divers chapitres, d'après la succession chronologique.

Les relations roumano-serbes, qui nous préoccupent en premier lieu, sont étudiées dans six différents paragraphes, outre les mentions assez fréquentes qu'on en fait aussi dans les autres pages. L'affaire des armes serbes (p. 159—167) ; les préparatifs militaires de la Turquie contre la Roumanie et la Serbie (p. 193—195) ; la crise en Roumanie et la mission de Marinović à Paris et à Londres (p. 218—227) ; les propositions faites par les Serbes aux Hongrois, Roumains et Croates (p. 266—274) ; les rapports avec Monténégro, la Roumanie et les Albanais (p. 330—340) ; les relations de la Serbie avec Monténégro, la Roumanie, le Parti populaire croate, les Albanais (p. 403—415) et la convention avec la Roumanie (p. 452—455)—ces titres de paragraphes montrent par eux-mêmes la thématique des relations roumano-serbes, traitée dans les pages respectives. Les relations serbo-bulgares-roumaines sont indiquées dans les paragraphes intitulés :

Les négociations avec le Comité bulgare de Bucarest (p. 363–368), L'accord entre la Serbie et le Comité bulgare (p. 383–386). Nous trouverons d'amples références concernant la Roumanie dans de nombreuses pages consacrées aux relations et aux négociations gréco-roumaines. En effet, il y a eu aussi des négociations directes roumano-monténégrines (au commencement de l'année 1867, p. 334–335).

Les résultats des négociations qui ont eu lieu entre les représentants de la Serbie et des autres peuples balkaniques se sont concrétisés par : l'alliance avec Monténégro, conclue en octobre 1865 ; le traité gréco-serbe, signé en août 1867 ; la convention militaire entre la Serbie et la Grèce, conclue en mai 1868 ; le traité roumano-serbe, signé le 1^{er} février 1868 ; « Le plan de libération de la Bulgarie », élaboré, en décembre 1861 par G. Racovschi, d'accord avec le gouvernement serbe ; « Le protocole », élaboré par la *Dobrodetelna drujina* bulgare de Bucarest, en avril 1867 ; l'accord avec le Parti populaire croate, réalisé en 1867.

Outre cela, il y a eu des contacts avec les révolutionnaires hongrois, italiens et albanais.

Les traités, les conventions et les alliances réalisés n'ont pas réussi à écarter la contradiction d'intérêts entre les différents États balkaniques et la méfiance qui persistait non plus. D'autre part, la tendance commune des peuples balkaniques de se délivrer par leurs propres forces et de décider seuls de leur sort devait affronter la politique des impérialistes qui voulaient conserver l'Empire Ottoman et favoriser les intérêts des grandes puissances aux Balkans.

Le projet d'utiliser des méthodes révolutionnaires et de créer un front de bataille commun des peuples balkaniques dans la lutte anti-ottomane n'a pas pu être appliqué jusqu'au bout à cause des conditions générales défavorables existant dans les Balkans dans la septième décennie du dix-neuvième siècle. Mais les idées de solidarité balkanique, enracinées en ce temps, ont contribué à la réalisation de l'union balkanique en 1912.

La nature des problèmes discutés sous des aspects multiples, dans un style clair et accessible, la contribution apportée par cet ouvrage à la connaissance plus approfondie de l'histoire politique moderne des peuples balkaniques, le recommande à l'attention des spécialistes intéressés à connaître de plus près ces problèmes.

S. Iancovici

ARŠ, G. L., *Албания и Епир в конце XVIII — начале XIX в. (Западно — балканские пашалыки османской империи)* (L'Albanie et l'Épire à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e) (Les pachaliks de l'Empire Ottoman de l'ouest des Balkans), l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Institut d'Histoire, Moscou, 1963, 368 p. + 1 ill.

La parution du livre de L.G. Arš sur l'histoire de l'Albanie est bienvenue à un moment où le besoin d'une connaissance plus approfondie de celle-ci se fait sentir. L'étude des pachaliks de Skodra et de Janina, que l'auteur a entreprise pour l'une des périodes importantes de l'histoire des Balkans, signifie en réalité la connaissance en même temps de l'histoire des régions voisines de l'Albanie, comme l'Épire, la Macédoine, le Monténégro, etc., et du processus de décomposition de l'Empire Ottoman en cette époque de crise, processus qui par cette étude devient plus clair.

Dans son étude, l'auteur s'étaye en premier lieu des matériaux inédits se trouvant dans le fonds des archives soviétiques. Les plus précieuses informations ont été fournies à l'auteur par les rapports des consuls et des agents russes des Balkans (Corfou, Cattaro, Ragusa, Otrante, Trieste, Préveza, Arta, Vlora, etc.). Les rapports des années 1775–1821 des ambassadeurs russes

à Constantinople constituent en général des sources de première main pour la connaissance de la situation intérieure de l'Empire Ottoman. Les diverses notes des diplomates russes ainsi que d'autres matériaux également inédits, par exemple l'archive de la flotte russe des années 1787—1791, etc., complètent avec force détails les informations si variées sur les sujets traités.

Les sources publiées ont été, elles aussi, utilisées à profusion : documents ottomans¹, mémoires et notes des divers voyageurs et missionnaires étrangers² relatifs au pachalik de Janina³, ainsi que ceux concernant celui de Skodra⁴.

La longue liste bibliographique laquelle, en dehors des matériaux grecs, anglais, français, etc., comprend aussi quelques travaux d'auteurs roumains⁵, représente à son tour l'effort fourni pour réaliser le haut niveau qualitatif de l'ouvrage⁶.

L'exposé, à riche contenu critique, divisé en 10 chapitres, poursuit en ordre chronologique l'évolution des événements, en étroite liaison avec l'histoire ottomane et balkanique en général.

Les conditions sociales, économiques et politiques de l'Albanie de la seconde moitié du XVIII^e siècle (chapitre I, p. 19—80) se caractérisent par quelque animation du développement des relations d'échange, les vestiges de la vie patriarcale étant encore très puissants. Le marché intérieur restreint, la domination de l'islamisme et d'autres facteurs encore n'ont pas permis à cette époque la formation d'une conscience et d'une idéologie nationale. Les féodaux albanais sont attachés à la classe dominante de l'Empire Ottoman plus que les phanariotes grecs et les boyards roumains, ainsi que le fait remarquer l'auteur (p. 80). Tout en présentant les relations commerciales des villes albanaises avec l'Italie et Venise, l'auteur consacre quelques passages au rôle joué par les Macédo-Roumains de Moscopolis (p. 21, 51). En d'autres endroits il mentionne les bergers macédo-roumains, l'Académie et la typographie de Moscopolis, la destruction de cette ville (p. 69, 70, 123).

Dans le second chapitre (p. 81—122) l'auteur expose le gouvernement de Mahmoud pacha Bouchatli et son premier conflit avec la Porte. Entre autres, on apprend ses liaisons avec la Russie (p. 114), insuffisamment connues jusqu'à présent. A partir de sa réconciliation avec la Porte (1789), Mahmoud pacha est envoyé pacifier la Bosnie, puis lutter contre les Autrichiens en Serbie et Valachie (p. 121). En arrivant à Vidin accompagné de son armée, il demeure en expectative jusqu'à la signature de la paix de Sichtov (1791). Ensuite Mahmoud pacha manifeste de nouveau des tendances séparatistes et entre en conflit avec la Porte.

En ce qui concerne l'origine des Bouchatlis, il est à remarquer que celle-ci reste controversée, vu que L. G. Arš affirme (p. 83) qu'ils proviennent de la famille albanaise Dukagjini, islamisée, cependant que l'historiographie yougoslave les considère descendants de la famille Crnojević, islamisée après la chute du territoire monténégrin sous la domination ottomane (voir Glig. Stanojević, *Crna Gora pred stvaranje države 1773—1796*, Beograd, 1962, p. 82). Or, ce fait influence en certaine mesure les opinions relatives aux motifs subjectifs des tendances séparatistes des Bouchatlis.

¹ *Turski dokumenti za Makedovskata istorija*, Skopje, 1951—1958, 5 vol.

² F. Pouqueville, W. M. Leak, G. Vaudoucourt, Th. S. Hughes, J. Bessier, etc.

³ Surtout les matériaux publiés dans la revue «*Περαιωτικά χρονικά*» (1926—1929).

⁴ J. J. Tromelin, M. Gavrilović et autres.

⁵ D. Russo, V. Papahagi, puis deux volumes de la collection Hurmuzaki, un volume de documents sur *La Révolte de 1821*.

⁶ Il faut remarquer cependant que nous ne trouvons pas dans la liste certains matériaux qui, d'après nous, méritaient notre attention, par exemple ceux de l'historien monténégrin Glig. Stanojević ou la publication bulgare „Сборник за Народни Умотворения и книжнина. Отдел историко-филологичен и фолклорен”.

Caractéristique à cette époque pour le territoire de l'Épire est le processus de formation du « tchiflik » et d'aggravation des conditions de vie de la paysannerie dépendante ainsi que l'incertitude qui règne autour des marchands et des artisans (chapitre II, p. 123—131). C'est pourquoi les habitants de Divalita où s'organisaient de célèbres foires, émigrent en Valachie (p. 131).

Les tendances séparatistes de l'Albanie du sud dont Ali pacha est le représentant s'accroissent au moment où la Porte est occupée par les conflits avec le pacha de Skodra. Les luttes d'Ali pacha avec les Souliotes se rangent parmi les principaux événements de la carrière politique et militaire d'Ali pacha. En 1789—1790, les Souliotes envoient à Pétersbourg une délégation pour demander l'aide des Russes. Le matériel des archives soviétiques concernant ce fait trop peu connu permet — comme le montre l'auteur — d'effectuer une étude spéciale (p. 151). En même temps, Ali pacha tâchait, lui aussi, d'arriver à un accord avec la Russie, puisqu'il poursuivait le but de soumettre le mouvement antiottoman qui s'intensifiera plus tard avec l'aide de la Russie. Ali pacha connaît les relations entre les Grecs et la Russie. Du texte d'un traité d'alliance (publié intégralement, p. 154—155) qu'Ali pacha propose à la Russie en 1791, il résulte que déjà à ce moment il songeait devenir indépendant vis-à-vis de la Porte.

De par ce fait on comprend la retenue d'Ali pacha d'agir contre Mahmoud pacha de Skodra dans la seconde guerre que ce dernier mena avec le sultan (1793), guerre décrite au IV^e chapitre (p. 161—174). La victoire de Mahmoud pacha constitue un coup dur pour la domination ottomane, mais celui-ci ne profite point de sa victoire pour proclamer l'indépendance de l'Albanie ; il se contente de soumettre graduellement les régions avoisinantes. La campagne entreprise à cet effet au Monténégro (1796) subit un échec total dans les batailles de Martiniče et Krusi, que l'auteur omet à mentionner. Par la mort de Mahmoud Bouchatli dans ces luttes, le sultan aussi bien qu'Ali pacha de Janina se débarrassent d'un puissant rival.

Mahmoud pacha réalise la plus grande autonomie du pachalik de Skodra vis-à-vis du sultan, souligne l'auteur au chapitre VI (p. 175—189), où il décrit la situation intérieure du pachalik et les traits positifs du régime qu'avait instauré Mahmoud.

Dans l'ouest de la Péninsule Balkanique, Ali pacha devient le personnage central du point de vue politique, comme il résulte du chapitre suivant, consacré à la consolidation du pachalik de Janina (p. 190—243). L'un des facteurs déterminants du processus de consolidation de la position d'Ali pacha est la victoire remportée par celui-ci en fin de compte sur les Souliotes (décembre 1803). Ceux-ci avaient demandé l'aide de la France et de la Russie. Une de leurs lettres adressées au tsar est reproduite en entier (p. 208—209). Ali pacha manifeste son indépendance surtout en 1806 lorsqu'il refuse à agir contre les insurgés serbes et sabote la concentration des troupes ottomanes à Bitolja en route vers la Serbie. Suivirent des luttes, par lesquelles Ali pacha mit sous son autorité toute l'Albanie du sud (chapitre VIII, p. 244—259). Dorénavant Ali pacha dominera presque toute la Grèce continentale, une partie de la Macédoine et l'Albanie du sud, un territoire avec un million et demi d'habitants.

L'auteur contribue amplement à l'élucidation de la structure sociale et économique du pachalik de Janina. En utilisant les méthodes les plus variées pour accaparer les terres des spahis et des corporations, Ali pacha transforme une moitié du pachalik en tchiflik propre, qu'il afferme en partie. Les paysans sont soumis à des prestations et à des dettes majorées, surtout au sud de l'Albanie. Envers les paysans soulevés il prend les mesures les plus brutales ; même la fuite est incapable de les faire échapper. Le régime d'Ali pacha a eu cependant des côtés positifs : à une époque d'anarchie féodale, Ali pacha crée un régime de sûreté pour le commerce et le trafic, supprime les abus, fonde des écoles, encourage les éléments nationaux locaux, tolère les autres religions.

Mais, pour raffermir ces réalisations, il lui aurait fallu du temps. En consolidant en certaine mesure sa position après l'achèvement de la guerre de Russie (1812), la Porte est en mesure de s'occuper du rétablissement de son autorité sur Ali pacha. Elle lui prend Ohrida et Elbasan et est prête à envoyer contre lui les troupes de Šumla. Les événements de Serbie de 1813 et 1815 retiennent ces armées sur place, cependant que le pacha de Janina réussit à aider les insurgés serbes avec argent et munitions, ainsi qu'il résulte de certains documents inédits (p. 307). Bien plus, il arrive à s'emparer de Tirana et d'obtenir des Anglais Parga.

Lorsque la Porte commence à lui diminuer les possessions (1818—1820), Ali pacha, encouragé par les hétéairistes, songe à demander la protection de la Russie. D'autre part, il lance l'idée d'un État autonome de la Morée et de la Grèce centrale au sein de son pachalik. Les hétéairistes regardent ces promesses avec réserve.

En juillet 1820, la Porte remplace Ali pacha par Pachó bey, un des anciens ennemis de ce dernier et en même temps envoie des troupes contre lui. Ali pacha réussit à retenir l'armée du Sultan aux portes de Janina, circonstance qui favorise le déclenchement de la révolte de Grèce (mars 1821). L'auteur mentionne qu'à ce moment-là, les émissaires de l'Hétéairie ont visité Ali pacha mais qu'il n'en a point résulté d'aide de la part des insurgés grecs. L'exemple fourni par les Grecs a cependant déterminé les habitants du sud de l'Albanie à se soulever contre les Turcs. Cet événement n'est point pour améliorer la situation d'Ali pacha, cerné à l'intérieur de la forteresse de Janina, bien au contraire ; il est pris sous prétexte d'amnistie et exécuté près de Janina (et non pas après avoir été conduit à Constantinople, ainsi que l'affirment certains auteurs). L. G. Arš rectifie également l'opinion accréditée jusqu'à présent selon laquelle les pourparlers avec Ali pacha pendant le siège auraient été engagés par Hurchid pacha, le commandant des troupes du sultan. En s'étayant d'un document de la collection « Räscoala din 1821 » (t. II, p. 65—66), l'auteur montre que les pourparlers ont été entamés directement par la cour du sultan (p. 330).

Après la liquidation du régime d'Ali pacha, la situation de la paysannerie ne change point. Les terres accaparées par lui n'ont été restituées que partiellement, par rachat. En 1912, la trésorerie ottomane détient encore dans la province de Janina 79 villages de ceux accaparés par Ali pacha. Les Himariotes ne réussissent pas — eux non plus — à regagner les privilèges annulés par Ali pacha.

Considéré du point de vue du mouvement national de libération des Grecs, le rôle d'Ali pacha est progressiste. Pour créer cependant des principautés albanaises autonomes, but poursuivi par Ali pacha et Bouchatli, les conditions n'étaient pas mûres. Leur mouvement — affirme l'auteur en concluant — créa néanmoins les prémisses pour le mouvement national albanais de plus tard.

Riche en informations nouvelles et se référant aux plus variés aspects du problème, l'exposé comprend également des données relatives aux relations commerciales et politiques d'Ali pacha avec les Principautés roumaines (p. 57, 287, 304, 312, 322).

S. Iancovici

DASKALAKIS, APOSTOLOS, 'Η έναρξίς τοῦ ἀγῶνος τῆς ἐλευθερίας. Θρύλος καὶ πραγματικότης [*Le commencement de la lutte de libération. Mythe et réalité*], dans « Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς φιλοσοφικῆς σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν », 2^o série, Athènes, XII, 1951—1962, p. 9—138.

Dans une longue étude de 130 pages, le professeur Dascalakis se propose d'établir la vérité historique sur un problème controversé, à savoir à quelle date et dans quelles circonstances a commencé, en 1821, la lutte de libération dans le Péloponnèse et dans toute la Grèce.

On a soutenu et l'on soutient encore que le métropolite Germanos du Vieux-Patras aurait donné le signal du soulèvement le 25 mars, en faisant hisser à la Sainte-Lavra le drapeau de la lutte.

Sur la foi des Mémoires laissés par les participants à la lutte qui, mêlés directement aux événements en furent les témoins oculaires, l'auteur rejette cette allégation. S'autorisant de ses propres recherches, le professeur Daskalakis affirme que l'épisode du drapeau hissé le 25 mars 1821 à la Sainte Lavra par le métropolite Germanos est une simple légende, et qu'à cette date les chefs politiques de l'Achaïe ne se trouvaient pas à la Lavra pour déclencher la révolution. Cette légende a été lancée par Pouqueville et s'est accréditée du fait que le gouvernement hellénique, établissant un rapport entre la lutte de libération et la fête religieuse de l'Annonciation qui marque le commencement du printemps, a fixé par décret la fête nationale de la Grèce le 25 mars, date approximative du soulèvement (p. 29). En fait, c'est à partir du 25 mars que la révolution s'étend, mais des incidents s'étaient produits entre Grecs et Turcs dès le 15 mars. Les Grecs isolaient les Turcs, civils ou spahis, seuls ou par petits groupes, et les mettaient à mort. Ils tuaient surtout ceux qui auraient pu dénoncer leurs préparatifs, les collecteurs d'impôts et ceux qui transportaient des fonds publics, dont ils s'emparaient. Les autorités turques considérèrent ces premiers incidents comme le prélude de la révolution grecque et prirent des mesures de précaution. Le gouverneur de Kalamata ordonna à tous les Turcs de se réfugier avec leurs familles dans les forts de la ville. Dans la nuit du 21 au 22 mars, les Turcs commencèrent à bombarder les quartiers grecs de Patras. Le 22 mars, les armatoles arrivent de toutes parts à Patras. Le 22 mars, les Magniotes commandés par Petrombei Mavromihalis et Kolokotronis font irruption à Messine et, le 23 mars, occupent Kalamata (p. 59). En réalité, la caste féodale du Péloponnèse était résolue de n'entreprendre aucune action guerrière tant que l'insurrection n'aurait pas éclaté dans les autres provinces grecques et avant de connaître les intentions des insulaires et du tzar de Russie. Heureusement pour le peuple grec, ce plan ne fut pas appliqué. Si les Péloponnésiens avaient attendu le soulèvement des autres provinces grecques pour agir, leur attente eut été vaine, car ces provinces n'auraient rien entrepris sans le Péloponnèse. Les Péloponnésiens auraient appris, en outre, que les insulaires étaient indécis et que le tzar, lié par la Sainte Alliance, n'était nullement disposé à accorder aux Grecs une aide quelconque. Le principal facteur qui contribua à hâter le soulèvement a été la certitude que l'idée de la révolte avait mûri dans la conscience du peuple grec et que nulle logique n'aurait pu l'en déloger. Les choses étaient tellement avancées que toute opposition de la part des féodaux et des intellectuels conservateurs eût été vaine. Si les dirigeants politiques avaient décidé d'annihiler le mouvement révolutionnaire ou de l'ajourner, ils auraient provoqué un pire désastre, car des émeutes isolées se seraient produites, qu'il eût été aisé de noyer dans le sang. Le peuple était si ferme dans sa résolution de conquérir son indépendance, qu'il ne comptait plus sur une aide du dehors. Animé d'un admirable enthousiasme, il préparait la révolution par ses propres moyens (p. 34). En outre, le moment était particulièrement favorable. Par suite de la rébellion d'Ali, pacha de Janina, contre la Porte, le pacha du Péloponnèse et la majeure partie de ses troupes étaient aux prises avec le gouverneur de l'Épire, de sorte que le Péloponnèse se trouvait privé de défense, ce qui contribua également à hâter le soulèvement des Grecs. Le professeur Daskalakis établit que la lutte de libération commença dans le Péloponnèse avant le 25 mars.

Après les premiers succès qu'elle obtient dans le Péloponnèse, la révolution s'étend aux îles. La première qui adhère au mouvement est l'île de Spetsai (10 avril), la seconde — l'île de Hydra (15 avril), puis celle de Psara (20 avril). Bientôt les autres îles se soulèvent à leur tour et se rallient au mouvement de libération.

Dans la Grèce continentale, la première action guerrière est déclenchée dans la nuit du 26 au 27 mars, quand l'armatole Panurghias, de la Grèce orientale, investit Salone. Son exemple est suivi par d'autres armatoles et bientôt la lutte se généralise.

En Thessalie, la révolution a commencé avec quelque retard, en raison de la situation géographique de cette province et de son terrain plat qui offrait peu de chances de réussite aux actions des révolutionnaires. Néanmoins, les Thessaliens s'étaient préparés et, sous le commandement d'Antimos Gazis, attendaient l'occasion propice. Celle-ci se présente le 5 mai, lorsque les navires des îles Hydra et Spetsai s'approchent du rivage thessalien, arborant le drapeau de la révolution. Antimos Gazis invite aussitôt les notabilités féodales, les armatoles et les paysans à prendre les armes, et le 7 mai la population grecque attaque les Turcs. Le 17 mai la lutte s'engage également dans la presqu'île Chalcidique. La révolution grecque, on le voit, n'a pas été organisée de manière à éclater simultanément sur tout le territoire du pays, mais dans un intervalle de quelques mois toutes les provinces grecques se sont soulevées l'une après l'autre et bientôt la révolution s'est généralisée : d'un bout à l'autre de la Grèce, tous les Grecs, jeunes et vieux, luttaient pour leur indépendance.

Dix-huit documents sont reproduits à la fin de l'étude du professeur Daskalakis. Ce sont : la fameuse proclamation d'Alexandre Ypsilanti du 24 février 1821 ; une proclamation du métropolite Germanos, portant à la connaissance des consuls des puissances étrangères les motifs qui ont incité les Grecs à prendre les armes ; une proclamation de Kolokotronis et de Papaflessas ; une proclamation du chef maniate Petrombei, et d'autres documents de même nature.

L'étude du professeur Daskalakis contient des précisions historiques intéressantes et apporte un certain nombre de rectifications aux dates des documents reproduits. A l'appui de ses affirmations il donne de longs extraits des Mémoires laissés par les participants à la révolution de 1821.

Ariadna Camariano-Cioran

VASIL MARINOV, *Принос към изучаването на произхода, бита и културата на Каракачаните в България* (Beitrag zur Untersuchung der Herkunft, Lebensweise und Kultur der Karakatschanen in Bulgarien), Българска Академия на Науките, Етнографски Институт и музей, София, 1964, 138 p.

La population balkanique pastorale, connue sous le nom de « Karacatchans » ou « Saracatchans », existant en Grèce, Bulgarie, Macédoine, Serbie et Turquie, attire depuis longtemps l'attention des spécialistes¹. Ces dix dernières années on a publié des études sur les Karacatchans se trouvant dans les pays balkaniques² et en dehors de ces pays³.

¹ La première référence indirecte au problème des Karacatchans semble être celle de S. I. Vercovici en 1886 (*Топографическо-етнографическият очерк Македонии, С. Петербург*) et le premier article concernant directement le problème des Karacatchans a été publié par V. Atanasov dans *Бегликът от каракачанските овце*, „Българско икон. дружество”. Година I, св. IV 1896.

² Χατζημιχάλη 'Α., *Σαρακατσάνοι*, t. I, Α, Β., 'Αθήναι, 1957 ; Жунџ Лепосава, *Саракачани — „Ашани” на Гочу* dans „Гласник Етнографског Института”. Срп. Акад. наука, Београд, 1958, VII, p.87—109 ; G. Нлебаров, *Номадното овцеводство на каракачаните и куцовласите на Балканския Полуостров*, dans „Природа”, n° 1, 1958, p. 13—18.

Au cours de ces dernières années, l'auteur du présent livre a contribué plusieurs fois à ce problème en publiant en divers endroits quelques-uns des résultats de ses recherches.

³ В. Urbanska, *Karakaczani, Nomadzki lud pasterski na Balkanach*, „Etnografii polskiej”, VI, 1962, p. 202—225 ; P. T. Vukanović, *Les Valaques*, habitants autochtones des pays balkaniques, *L'Ethnographie*, Paris, 1962.

L'étude de V. Marinov, la plus récente concernant ce problème, constitue le résultat des recherches systématiques effectuées sur place, année par année, entre 1950 et 1960, sur les groupes de Karacatchans de la R. P. de Bulgarie. Elle présente par conséquent la situation actuelle des Karacatchans de ce pays, leur culture matérielle d'aujourd'hui et les changements survenus dans leur système de vie et, en moindre mesure, leur passé. Malheureusement les matériaux concernant la culture spirituelle des Karacatchans, recueillis par l'auteur au cours de ses voyages documentaires, ne sont pas contenus dans l'étude (voir l'introduction, p. 6)

L'introduction présente succinctement les conditions économiques et géographiques du développement de l'économie pastorale en Bulgarie et, en général, dans les Balkans. Aux XVI^e et XVII^e siècles, l'élevage des moutons connaît dans les Balkans un développement particulier déterminé par deux facteurs : l'inexistence, d'une part, des frontières politiques entre les peuples balkaniques soumis à une même domination, fait qui rend possible le déplacement des grands troupeaux sur de vastes superficies, et d'une autre, les besoins de l'Empire Ottoman, de produits alimentaires, résultant de l'élevage des brebis, et de laine pour les vêtements, ce qui stimule justement cette branche de l'économie.

En ce qui concerne le problème du nom et de l'origine des Karacatchans, l'auteur repousse aussi bien la théorie de leur origine aroumaine, que celle de leur origine grecque, et formule l'hypothèse qu'ils seraient les descendants directs des Thraces hellénisés, sans tâcher toutefois d'argumenter cette opinion. L'auteur souligne — à juste titre d'ailleurs — que pour résoudre définitivement ce problème il faudrait posséder des matériaux nouveaux et d'effectuer de nouvelles recherches multilatérales, y compris des recherches anthropologiques qui manquent jusqu'à présent totalement. En ce qui concerne le nom de « Saracatchans », qui a précédé celui de « Karacatchans » accordé ultérieurement par les Turcs, l'auteur adopte la thèse de T. Capidan, selon laquelle le nom provient de la localité Siracou (Siracovo) de Pinde d'où ces bergers tirent leur origine.

D'après un calcul approximatif de l'auteur, en ce qui concerne le nombre des Karacatchans, ceux-ci devraient s'élever à environ 3000 en Bulgarie et 9700 en Grèce. Partout où ils existent, ils subissent pourtant un processus de rapide assimilation.

Les résultats des recherches directes de l'auteur sont exposés d'abord dans un chapitre sur l'organisation de la vie des Karacatchans, reflétée dans le système d'association, dans les relations sociales et dans la pratique de la transhumance. Entre autres, l'auteur établit avec précision les routes de déplacement des caravanes karacatchianes et les pâturages fréquentés par cette population. L'auteur poursuit ensuite ce phénomène dans divers rayons administratifs et les montagnes parcourues en été par les troupeaux karacatchans.

L'auteur étudie très minutieusement les aspects et les éléments de l'économie pastorale sous sa forme actuelle et accorde une place importante (pp. 57—58) aux moyens et techniques d'obtention des produits ainsi qu'au système de vente sur le marché.

L'alimentation, les vêtements et les parures utilisés, le type d'habitat et de logement karacatchan, les objets domestiques, sont présentés concrètement et décrits en détail.

Au dernier chapitre, l'auteur présente les changements survenus dans le mode de vie et la culture des Karacatchans, concrétisés par le passage de la vie nomade à la vie sédentaire, l'adoption d'une nouvelle alimentation et l'élévation de leur niveau culturel, dus à leur graduelle intégration dans les formes de vie socialiste.

Un trait général de l'étude consiste dans la richesse des termes provenant du langage karacatchan rendus dans les pages du livre en caractères distincts, ce qui facilite leur lecture. La plupart de ces termes sont grecs, vu que les Karacatchans parlent un dialecte de la Grèce septentrionale. Leur langage possède également des mots slaves, empruntés des Slaves de la région du Pinde avec lesquels les Karacatchans ont cohabité (*toriște, iaglia, pioci, pogacea,*

cojuca, etc.), des mots aroumains ou des termes liés à l'occupation de l'élevage, comme *slrunga*, *cardar*, *urda*, *mandra*, *lanar*, *furca*, *filuria*, *valra*, *vatray*, *caltzuleti*, *scortza*, *turla*, *raboch*, etc.). Pourtant l'étude ne possède pas toute une série de mots existant dans le langage des Karacatchans, d'autres régions, comme : *miliora* (mioară = brebis), *balia* (bălaia = blonde, blanche), *floru*, *murga*, *cacarendza*, *buca*, etc. Les termes aroumains et slaves (par exemple « celnic ») — considérés comme étant empruntés par le langage karacatchan de celui des Aroumains et des Slaves voisins — constituent en essence le fonds lexical commun de toutes les populations valaco-pastorales. Il est donc difficile de supposer que l'on puisse parler d'un emprunt direct et isolé de termes slaves dans le langage des Karacatchans en ignorant la présence des Aroumains dans ces contrées (mont Gramos). Une attention moindre est accordée au fait — non dépourvu de signification — que les Saracatchans se nomment *Vlahó* (p. 128) de même que les Mégléno-Roumains se nomment *Vlașii* (Valaques) et qu'ils considèrent leur langage comme « vlaški » (valaque). Tous ces faits et d'autres encore soulèvent une série de problèmes et rendent difficile l'adoption d'une théorie considérant les Karacatchans comme d'origine purement grecque ou thraco-hellène. D'ailleurs, la théorie que les Saracatchans seraient des Aroumains hellénisés au cours des siècles est soutenue par des auteurs comme C. Jireček, J. Cvijić, N. Iorga, T. Capidan⁴ et, ces derniers temps, par T. P. Vukanović. Certains spécialistes bulgares (I. E. Ghechov, Hr. Vakarelski, en 1956) ne font point de différence entre les Karacatchans et les Aroumains.

Il va de soi que pour arriver à une solution définitive de ce problème, les recherches doivent comprendre tous les Karacatchans et approfondir l'étude comparative des divers groupes pastoraux. L'auteur s'est proposé d'étudier la situation actuelle des Karacatchans seulement et de faire des considérations historiques sur l'époque moderne, le point le plus reculé étant l'année 1878. L'ouvrage est très précieux pour la connaissance de la vie sociale et économique des Karacatchans bulgares des dernières années.

Une série de photos présentent les costumes, l'aspect des caravanes, les habitats et les logements karacatchans. Une carte annexée au volume montre d'une manière suggestive les routes de déplacement des Karacatchans dans toute la Péninsule Balkanique. Une autre carte présente les points d'hivernage et les positions liées à la vie des Karacatchans sur le territoire de la Bulgarie.

S. Iancovici

MIODRAG POPOVIĆ, Вук Стеф. Караџић, 1787 — 1864. *О стогодишњици смрти* (1864 — 1964), [Vuk Stf. Karadžić, 1787—1864. A l'occasion du centenaire de sa mort (1864—1964)]. NOLIT, Beograd, 1964, 479[—481] p. + 18 p. avec des illustrations et des fac-similés.

Le livre de Miodrag Popović sur Vuk Stefanović-Karadžić, représente une synthèse de tout ce qu'on a écrit jusqu'à 1963 sur cette personnalité de la culture serbe au siècle dernier. Cet ouvrage remarquable, paru à Belgrade à l'occasion du centenaire de la mort (1864) du créa-

⁴ Dans la liste bibliographique des travaux utilisés (p. 128—130), l'étude de T. Capidan, *Les Saracatchans*... n'est pas mentionnée, quoiqu'à un moment donné (p. 11) l'auteur mentionne *Dacoromania* IV, 1926, où cette étude est publiée. L'on trouve dans la liste deux anciens travaux de Silviu Dragomir (1921 et 1924) sans que le dernier ouvrage de cet auteur : *Les Valaques du nord de la Péninsule Balkanique au Moyen Age*, 1959, y soit mentionné. Il est normal que certaines menues informations, comme la mention faite par M. Tchaykovski des Karacatchans de Rendievo et de Metzova („Русская старина”, 1900, juillet, p. 207—208, 214—216.), nous échappent.

teur de la langue littéraire serbe, est fondé non seulement sur une riche bibliographie d'à peu près trois mille titres, mais aussi sur une série de nouvelles sources, existant dans quelque fonds archivistique de Belgrade, Novi Sad, Zagreb, Ljubljana et Vienne, et maintenant utilisées pour la première fois.

De la jonction des deux catégories de données est issue une étude ample sur la vie et l'œuvre de Vuk Stef. Karadžić, sous la forme d'une monographie biographique, sans notes ou mentions bibliographiques, gardant tout de même le caractère d'une œuvre de grande valeur scientifique. Homme de lettres et historien littéraire, l'auteur a réalisé un livre entraînant, en nous donnant un portrait authentique de l'infatigable et constant militant de la révolution culturelle serbe, encadré dans l'atmosphère du temps, qui fut caractérisé par de profonds changements économiques et politiques subis alors par le peuple serbe.

La révolte antiottomane serbe de 1804—1813 qui a délivré les forces créatrices du peuple opprimé, a tiré de l'anonymat le paysan autodidacte Vuk, en faisant de lui un révolté de premier ordre contre les forces hostiles à la démocratie populaire et à la culture authentique du peuple. Issu du climat de la révolte, Vuk Karadžić, s'est affirmé dans l'histoire de la nouvelle culture serbe et aussi de celle slave en général, comme un homme à conceptions nouvelles et à la hauteur de son rôle.

Cette constatation générale se dégage des pages du livre de M. Popović, divisé en 46 chapitres aux titres très suggestifs, pour bien marquer les phases et les moments caractéristiques de l'activité et la vie de lutte toujours triomphante de Vuk, initiateur d'une nouvelle époque dans la culture, la science et la littérature serbes.

Né à Tršić en 1787, Vuk Karadžić, descendait de la famille Bandula qui en 1739 s'était enfuie, à cause de la cruauté turque, quittant le mont Dourmitor. Dans son enfance il écoute les ballades, chantées par les bardes populaires — « les gouslars » — par lesquels la génération Bandula Karadžić était devenue célèbre. Il apprend tout seul à écrire, en utilisant comme encre la poudre à canon dissoute dans l'eau et l'écorce de l'arbre comme papier.

Il est impressionné profondément par la lutte des haïdouks de la même région, déployée intensivement à la veille de la révolte de 1804. Pendant les années 1805—1806 il fréquente l'école de Sremski Karlovci, mais il l'abandonne, se sentant isolé et ignoré par la bourgeoisie et le clergé de cette localité. Il devient à Belgrade scribe de chancellerie auprès du Conseil directeur des révoltés serbes.

Ici il constata les transformations sociales, restant désabusé à la suite de la course d'enrichissement des notables serbes.

Le traitement d'une maladie qui le laissera infirme, le fait voyager à Mehadia, à Novi Sad et à Pesta, où il connaît les actions des intellectuels serbes, au sujet de la réforme de la langue et de l'alphabet serbe. Revenu à Belgrade, il se trouve en conflit avec la société des parvenus, mais, comme il y avait trop peu d'hommes cultivés, le gouvernement l'envoie à Cladova comme douanier. En cette qualité, entre 1811—1813, Vuk surveille la rive droite du Danube, sur la distance Teka-Bregova ; il demeure à Brza Palanka, Prahovo et Négolin, venant en contact avec les Roumains.

L'admiration pour l'héroïque combattant qui fut le Haïdouk-Velkou, qu'il connaît ici, lui inspirera le plus bel ouvrage à caractère historique, qui allait paraître plus tard.

En 1813, l'année de l'étouffement de la révolte, il arrive à un moment donné au centre des événements de l'est de la Serbie. Mais le résultat des événements le mène en exil à Vienne où il connaît le slavisant Jernej Kopitar, qui s'intéressait à la situation de la culture chez les Grecs, Serbes, Roumains, Bulgares et Albanais. Encouragé et conseillé par celui-ci, Vuk Stef. Karadžić commence l'activité de réformateur de la langue et d'infatigable collectionneur de folklore.

En 1814 il publie la première grammaire de la langue « rédigée d'après le parler du peuple ».

Dans une autre édition de cette grammaire, Vuk définit la réforme de l'orthographe et établit l'alphabet actuel serbe, fondé sur le principe : « écris comme tu parles et lis comme il est écrit ».

En 1814, Vuk fait paraître le premier livre de poésies populaires serbes, en 1815 le second. Grâce à J. Kopitar, Jakob Grimm et J. W. Goethe, il fera connaître au monde l'épopée serbe, publiant en 1862 le dernier livre de poésies.

Outre une bonne réputation, la publication de l'épopée serbe lui apportera aussi l'accusation que par là il instigue à la résurrection contre les Ottomans et qu'il appuie la résurrection hététaïriste de la Grèce (p. 35).

Une magnifique œuvre est le *Dictionnaire de la langue serbe*, imprimé en 1818 et comprenant 26 000 mots, mais en 1852 il comprend 47 000 mots traduits en latin et allemand avec explications d'ordre ethnographique et historique. M. Popović, en se référant à cet ouvrage, le déclare « pas seulement une œuvre lexicographique, en même temps, une encyclopédie de la vie du peuple serbe, en général » (p. 413). En ce qui concerne l'affirmation que Vuk serait un ethnographe, l'auteur précise que Vuk a été bien plus qu'un ethnographe, il a été un ethnopsychologue, caractérologue social et populaire, sociologue et anthropologue.

Cette caractéristique de l'auteur est fondée sur les ouvrages de Vuk, consacrés surtout à la description de la vie du peuple : *Le coffre pour l'histoire, la langue et les coutumes des Serbes des trois religions* (publié en 1849) et *La vie et les coutumes du peuple serbe*, publiée post mortem (en 1867). Suivant la suggestion de J. Grimm, Vuk a collectionné des proverbes, publiés en 1836, et des fables, publiées en 1853. Vuk a aussi une série d'ouvrages historiques : *Le petit livre sur la chute de la Serbie*, où il critique les chefs de la révolte, est à proprement parler, le premier ouvrage de Vuk (1813) ; *La vie de Miloš Obrenović* (1828) ; *Des matériaux spéciaux pour l'histoire des Serbes de notre époque* (1831) ; *Le Soviet dirigeant au temps de Karageorge ou la lutte des notables de ce temps-là pour le pouvoir* (1860), — constituent des contributions importantes apportées par Vuk Karadžić à une meilleure connaissance de l'histoire serbe. Il faut aussi noter que, Leopold Ranke a écrit son livre *Die serbische Revolution* en collaboration avec Vuk et à l'aide des informations fournies par lui.

Dans ces ouvrages historiques Vuk a donné des portraits très réussis des figures marquantes de la révolte serbe. *La vie du Hatdouk-Velko* (publiée en 1885), violemment critiquée par certains contemporains, constitue un chef-d'œuvre d'après l'avis de M. Popović ; selon l'opinion de celui-ci, cette œuvre fait de l'auteur un représentant du réalisme populaire, le premier biographe dans la nouvelle littérature serbe (p. 191, 195).

Enfin, la traduction du *Nouveau Testament* (1847), reçue avec beaucoup d'hostilité par le clergé, a constitué une éclatante preuve pour le triomphe des idées que Vuk propageait sur les possibilités de la langue littéraire serbe.

Ces ouvrages qui constituent la réforme de Vuk Karadžić ont été élaborés en conditions de permanentes privations et soupçons qui tout de même n'ont pu vaincre sa volonté d'accomplir sa mission historique jusqu'au bout, étant profondément convaincu de ses justes idées avec lesquelles il s'est engagé dans la lutte acharnée contre l'obscurantisme.

Le livre de M. Popović qui reflète l'ambiance de son temps et la personnalité de Vuk plus profondément que tout autre étude du passé, instruit le lecteur de ce point de vue.

Dans ses randonnées par la Craina, sur les routes de la Dalmatie, Monténégro, Srem, Ukraine, jusqu'à Vienne, Vuk collectionnera sans cesse le folklore, surtout les chants populaires des bardes populaires, des paysans, des voyageurs.

A ce temps il doit affronter l'hostilité de certains potentats de l'époque, comme du métropolitain Stef. Stratimirović ou du prince Miloš Obrenović ; il doit se mettre à l'abri contre la police

viennoise qui le suspectait, il doit vaincre d'innombrables difficultés matérielles imposées, d'une part, par l'existence de sa famille, d'autre part par l'impression et la publication de ses œuvres. Pour racheter le dictionnaire serbe chez les métachiristes arméniens qui l'avaient imprimé, il est obligé de mendier deux fois l'argent nécessaire chez le négociant Théodor Tirka d'Orchova (p. 107, 109). Une autre fois il s'endette chez Micha Anastasijević, le fermier des salines des Principautés Roumaines (p. 445, 451), qui apparaît comme abonné inscrit d'avance pour le dictionnaire (p. 405). Miloš Obrenović lui envoie en 1840, de Valachie, 300 florins pour l'entraîner dans ses prochaines affaires politiques (p. 319).

Mais l'œuvre de Vuk Karadžić jouit d'une grande appréciation de la part des hommes remarquables de son temps. Parmi ceux-ci, il y a, outre Kopitar, Grimm ou Goethe, Dobrowski, Tchernychevski. Fr. Engels écrivait en 1863 à K. Marx : « Je m'occupe sérieusement de la langue serbe ; je comprends les ballades recueillies par Vuk Stefanović-Karadžić mieux qu'en n'importe quelle autre langue slave » (p. 477).

Les sociétés scientifiques et les Académies étrangères ont apprécié déjà dès l'année 1819 l'activité de Vuk. En 1848—1861 il devient correspondant de l'Académie de Vienne, Berlin et Pétersbourg. On ne savait pas s'il avait été aussi membre de l'Institut pour l'Afrique, qui luttait pour la libération des esclaves (p. 421). Le livre relève aussi que l'œuvre de Vuk a joui d'un prestige croissant dans les pays yougoslaves où apparut une série d'imitateurs de son œuvre. D'autre part, les mentions relatives aux connaissances de Vuk et aux personnages avec lesquels il s'était lié d'amitié nous montrent ses relations avec les représentants d'autres peuples : les Croates, Slovénes, etc. Au restaurant « Le loup blanc » au Fleischmarkt à Vienne, Vuk rencontrait des Serbes, Grecs et Roumains, des sympathisants des hétéristes. Avec T. Tirka, un Roumain, il a été en relations permanentes (p. 467). Le grand commerçant Hristo Mandžuk, de Trieste, Roumain d'origine (p. 256), est celui qui, plein d'admiration pour Vuk, donne le nom de celui-ci à l'un de ses bateaux. Avec Hadzi-Yanouch « le riche Roumain de Valachie » il ne veut pas être en bonnes relations, et il arrête les chalands de celui-ci sur le Danube, parce qu'il était en relations avec M. Milovanović et avec d'autres « potentats », dont l'avidité le dégoûtait (p. 55).

Parmi les Bulgares, Vuk a été en relations avec Sp. N. Palauzov et Constantin Petrović (p. 439). Les frères Démètre et Constantin Miladinov, célèbres collectionneurs de folklore de la Macédoine et de la Bulgarie, ont été inspirés dans leur action par l'exemple de Vuk. C'est lui-même qui a noté des matériaux linguistiques et folkloriques de Razlog (Macédoine) chez Lazar T. Guerman, mais ce fait ne se trouve pas mentionné par M. Popović, ici n'étant décrits que les désagréments produits à Vuk par Michel Guerman, frère de celui-là (p. 197—198)¹.

Nous trouvons dans le livre de M. Popović diverses mentions relatives aux contacts de Vuk avec les Roumains en général. Dans Kraina de Negotin, où il voyage dans l'intérêt de sa profession, il s'arrête aux maisons des Roumains (p. 55—56). Vuk connaissait bien la situation de la Valachie, bien plus que cela ne résulte de la biographie publiée par M. Popović. Au commencement, cette possibilité était donnée par son service de douanier sur l'autre rive du Danube, à Kladovo et à Prahovo, et du fait qu'il était le camarade, du haïdouk Valko, qui transportait du sel de la Roumanie ; ultérieurement Vuk connaît la situation de la Valachie et même de Bucarest, par sa correspondance avec les Serbes qui s'y trouvaient.

Parmi ceux-ci il y a le colonel Stefan Zivković, le mari d'une parente de Vuk, Savka, chez qui il a enregistré à Vienne les poésies publiées en 1814 (p. 73). Stefan Zivković-Telemah,

¹ Pour ses relations avec Lazar T. Guerman, voir, par exemple : Dr. Ivan Katardžiev, *Serskata Oblast 1780—1879. Ekonomski, politički i kulturen pregled*, Skopje, 1961, p. 114.

avec lequel Vuk a collaboré à la traduction du *Télémaque* de Fénelon (p. 54) d'après un exemplaire trouvé à Craiova, lui écrivait minutieusement de Bucarest, aux années 1818—1819.

Dans la correspondance publiée ², on trouve des informations sur cette correspondance qui lui arrivait de la capitale de la Valachie et que l'auteur de la biographie omet tout à fait dans l'économie de son travail. D'ailleurs on voit que Vuk était parti en 1819 de Kiev pour Bucarest ³, mais d'après une mention de M. Popović, il serait arrivé à Jassy et voyant qu'ici sévissait la peste, il serait parti pour Boucovine (p. 133). « Si vous étiez venu ici, lui écrit ensuite St. Zivković-Telemah de Bucarest, nous aurions eu une grande joie et vous auriez au moins pu connaître notre situation » ⁴. A l'occasion de son arrivée à Jassy, Vuk Karadžić, selon quelques affirmations, a remis à Gh. Asaki un manuscrit de chants populaires roumains, manuscrit qui a brûlé en 1827. C'est un fait qui, en tout cas, mérite notre attention.

Encore plus nombreuses sont les relations de Vuk en Banat. Il avait à Timișoara un ami, Démètre Tirol. Ici, de même qu'à Arad, il avait des abonnés pour ses livres (p. 188, 200). Dans une localité près de Timișoara, la famille de Vuk a établi son domicile pendant qu'il se trouvait en Allemagne.

Pour Vuk, esprit généreux et démocrate, tout sentiment de discrimination nationale était absolument étranger. Seulement l'ignorance, l'obscurantisme et le despotisme lui produisaient une haine justifiée. En protestant contre la police excessive au temps de Miloš Obrenović en Serbie, il trouve les mots suivants pour caractériser objectivement les Turcs : « Les Turcs avaient quelque chose de bon, parce qu'ils n'avaient pas de police et d'espions, et c'est pourquoi il était alors mieux qu'aujourd'hui » (p. 464). Autrefois il critique sans ménagements quelques membres de la Société de Sciences serbe qui déformaient la langue et qui ne pensaient pas en serbe, mais en allemand et en latin.

En s'élevant impitoyablement contre tout ce qui pouvait freiner le développement libre et indépendant du peuple libéré du joug ottoman, Vuk a été le porte-drapeau des idées civiques et démocratiques. Voilà la position fondamentale de l'auteur dans l'appréciation et la caractérisation de l'œuvre de Vuk, à laquelle on attribuait auparavant un sens éminemment patriarcal et folklorique.

C'est par la nouveauté des points de vue et par l'analyse plus profonde de la période de Vuk, que le livre de M. Popović constitue un pas en avant, une contribution importante à l'étude de l'histoire de la culture yougoslave.

S. Iancovici

Le mouvement des idées dans les pays slaves pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Atti del colloquio slavistico tenutosi ad Uppsala, il 19—21 agosto, 1960... Firenze, G. C. Sansoni Editore, 1962, 202 p.

Les rapports présentés par les spécialistes au Colloque d'Uppsala et les discussions qu'ils ont suscitées constituent une introduction utile à l'étude d'une époque culturelle européenne qui, d'après la judicieuse remarque du professeur G. Maver, « est restée trop longtemps dans l'ombre ». Problèmes de l'histoire des idées européennes et de culture zonale, l'apparition, la diffusion et le caractère spécifique des « lumières » dans les pays slaves, peuvent éclairer les

² *Vukova prepiska*. Knj. II, Beograd 1907—1909, p. 60—67.

³ *Ibidem*, p. 64

⁴ *Ibidem*, p. 65.

aspects d'une intéressante étape de la culture est et sud-est européenne, de même que l'unité et la diversité de la culture européenne, en général.

Nous nous arrêtons surtout sur le dernier chapitre (*Le mouvement des idées pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle chez les Slaves du Sud*) puisqu'il comporte un intérêt spécial pour les études sud-est européennes, mais sans ignorer les questions importantes relevées par les rapports consacrés aux autres cultures.

L'attention est retenue, en premier lieu, par le premier rapport et les interventions qu'il a suscitées se référant à la plus grande culture de cette zone, la culture russe. Horst Jablonowski (*Die geistige Bewegung in Rußland in der zweiten Hälfte des 18. Jhs.*) a essayé de fixer des limites, de dépister les influences étrangères — française, leibnizienne, anglaise — Hume et surtout celle de Voltaire — de saisir quelques traits caractéristiques; d'une importance particulière pour notre thème sont les remarques de l'auteur sur l'écho des doctrines physiocrates (qui ont été largement adoptées aussi par les intellectuels roumains de l'époque), de même que sur la séparation évidente de la majorité des écrivains des positions traditionalistes de l'Église. On doit encore retenir les préoccupations de I. N. Boltin relatives aux rapports de la culture autochtone avec la culture européenne, thème fréquemment abordé à cette époque dans les littératures est et sud-est européennes. Les interventions de Franco Venturi et de U. Lehmann (à propos du rôle du cercle de Gottsched) ont complété utilement l'exposé du rapporteur; mais, à part les précisions alléguées par M. N. Tichomirov, on doit noter les observations pertinentes de H. Grasshoff et C. Grau, qui ont souligné l'apport des écrivains russes (d'Antioch Cantemir, tout spécialement) au développement des littératures occidentales, et le fait que les hommes de culture russes ont connu les grandes idées européennes avant la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Une autre remarque, d'une portée plus grande, a été formulée par W. Markow, dans son rapport présenté à l'occasion du même Colloque : « Die russische Aufklärer glaubten — zu Recht oder zu Unrecht — einen präzisen Schlüssel gefunden zu haben um ihre eigene Wirklichkeit aufzuschließen ».

Un tableau systématique des idées énoncées à cette époque en Pologne a été présenté par Bogdan Suchodolski.

Plus rapproché des problèmes envisagés par les protagonistes des « lumières » dans le sud-est européen est, sans doute, le mouvement des idées tchèque et slovaque, tel qu'il a été décrit par Robert Auty (*Czech and Slovak thought in the second half of the eighteenth century*). Beaucoup de phénomènes similaires se retrouvent dans les autres cultures nationales développées dans l'Empire des Habsbourg, comme, par exemple, les conséquences des réformes initiées par Marie-Thérèse et Joseph II ou la réaction que le jésuitisme a provoquée; d'autre part, la contribution des hommes de lettres, agissant en dehors du territoire national (désignés par l'auteur comme ceux qui « lived in exile ») à la culture nationale qu'ils soutenaient par leur activité, ne peut pas être négligée ni dans le cas des pays dominés par les Ottomans. Il y a encore d'autres constatations qui exigeraient une étude comparative, par exemple l'affirmation de l'auteur concernant l'intérêt pour la langue tchèque, développée à la suite des recherches faites sur les anciens documents tchèques (p. 148); signalons que les préoccupations linguistiques des écrivains roumains se sont développées parallèlement avec les préoccupations historiques et non pas à leur suite. D'ailleurs, l'exposé de R. Auty a été substantiellement complété par J. Mačurek, qui a fait remarquer qu'on ne doit pas négliger les conditions internes de la vie des peuples tchèque et slovaque au XVIII^e siècle, ni l'influence exercée par leurs relations avec le monde slave, et par O. Janček, qui a souligné la place de la renaissance tchèque dans le processus de formation des nations européennes. On a, de même, signalé que, sans la transformation du rapport de forces entre les classes sociales, les idées n'auraient pu aboutir à la for-

mation des nations modernes ; nous croyons que la révolution de Horia en Transylvanie en est un exemple éloquent (p. 164).

Le rapport de Ivo Frangeš (*Idejna kretanja u južnoslovenskim kniževnostima XVIII stoljéca*) suscite une analyse plus ample non seulement parce qu'il intéresse directement les études sud-est européennes, mais bien encore parce qu'il trace un véritable programme de travail. L'auteur établit, du premier abord, les forces motrices propres aux peuples yougoslaves, notamment l'impératif de conserver la nation et l'idée religieuse, forces qui s'opposent à la domination ottomane. La littérature leur est subordonnée et l'auteur précise, d'ailleurs, qu'on ne peut pas parler d'une vraie littérature mais d'écriture (« *o pismenosti* »). L'absence d'une poésie philosophique, les préoccupations purement pratiques, l'émancipation de sous l'influence de l'Eglise et du pouvoir laïque ou des ordres religieux parasites constituent quelques traits caractéristiques communs, mais qui se diversifient d'un peuple à l'autre. Ainsi, par exemple, pour contrecarrer la propagande catholique, l'Eglise orthodoxe serbe a fait appel aux professeurs russes et a adopté les prototypes littéraires russes ; la langue russe est devenue la langue culte. Mais, dès l'époque de Marie-Thérèse, la langue parlée occupait une place prédominante, et entre ces deux tendances le conflit ne tarda pas à se manifester. Tout de même, quelques écrivains remarquables, comme Jovan Rajić (qui associe les tendances orthodoxes aux idées josphinistes) ou Zaharija Stefanović Orfelin (qui s'est montré plus réservé à l'égard de l'Eglise, en embrassant une variante rationaliste russe), doivent être considérés parmi les représentants du premier courant. L'autre courant, du rationalisme protestant, a eu un rôle plus positif ; l'introduction de la langue parlée dans les écoles a encouragé la parution des manuels scolaires et l'intérêt pour les aspects laïques de la culture. Les idées du rationalisme catholique de Vienne et, ensuite, du rationalisme protestant allemand ont pénétré en Vojvodine, gagnée à la lutte portée contre l'Eglise catholique par Joseph II. Dositej Obradović est sûrement la figure la plus remarquable de l'époque et il est vigoureusement caractérisé dans l'étude. Le rationalisme slovène se fonde sur les thèses physiocrates (les mêmes thèses que nous avons vues circuler en Russie et ailleurs) et qui ont connu un grand essor grâce aux transformations survenues dans la structure du village slovène, à la suite des réformes de Joseph II. L'importance du cercle janséniste, conduit par l'évêque de Ljubljana, Karl Janez Herberstein et son secrétaire, Japelj, est soulignée, comme de raison ; ce cercle s'opposait à la contre réforme et proposait une formule qui nous rappelle le « cléricalisme éclairé » (décrit par F. Valjavec dans une synthèse parue ces dernières années). Mais en même temps, la langue slovène a été minée par l'introduction de l'allemand dans l'administration et elle a continué à survivre dans les écrits destinés au peuple, soit d'inspiration protestante, soit catholique. L'auteur définit le rôle de l'« *Academia operosorum* » et du baron Ziga Zois dans le rassemblement des forces progressistes et le rôle d'Antoine Tomaž Linhart, devenu plus tard athée. En ce qui concerne la Croatie, l'auteur distingue une zone nordique, dominée par le josphinisme, et une zone des côtes, ouverte aux contacts avec l'Italie ; dans toutes les deux le néoclassicisme s'allie au romantisme. Matij Antun Relković, représentant du rationalisme, occupe une place à part.

Ivo Frangeš relève, donc, les multiples influences (russe, autrichienne, allemande) qui ont joué un rôle capital à cette époque ; en Dalmatie, l'auteur découvre même des idées jacobines. Le problème central reste toujours celui de la langue : la question du fond lexical, le rapport de la langue écrite avec la langue parlée, la formation de la langue littéraire. Ces préoccupations majeures doivent tenir compte des contradictions qui varient d'une langue à l'autre (chez les Serbes : l'opposition entre le slavéno-serbe et la langue parlée ; chez les Croates : les différentes traditions régionales ; chez les Slovènes : l'allemand ou le slovène). Les discussions sur la langue ont un but purement pratique, mais elles engendrent le problème de la création artistique, et par cela même, l'apparition de la littérature moderne.

L'auteur présente, à la fin, un tableau des desiderata : il recommande l'étude du mouvement des idées chez les divers peuples, des liaisons entre le rationalisme « du nord » et celui « du sud » dans la littérature croate, des différences entre le rationalisme catholique, orthodoxe et protestant qui ont influencé les Yougoslaves, des idées nationales et générales qui ont soutenu l'essor de la littérature moderne, des voies par lesquelles se sont répandues « les lumières », de l'activité des gens de lettres aux universités de Cracovie et de Liov (des intellectuels « living in exile »), de l'influence de la doctrine physiocrate, du rationalisme macédonien.

Peter Dinekov se propose, dès le commencement, de discuter dans son exposé (*Le mouvement des idées dans la littérature bulgare pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle*) la question du « retard » par rapport aux autres littératures européennes ; la domination ottomane prolongée et le pouvoir absolu du Patriarcat grec de Constantinople ont constitué ensemble le frein qui, pendant des siècles, a entravé le progrès des lettres. C'est dans la seconde moitié du XVIII^e siècle que la structure sociale se transforme et que les contacts avec l'école grecque et les œuvres serbes se multiplient, en favorisant l'activité d'un Païsi Hilendarski et Sofroni Vračanski. Le revirement qui a lieu dans le domaine de la forme, des genres et du style littéraire est clairement présenté par l'auteur qui définit suggestivement Païsi comme « le fondateur du genre écrit de publiciste », œuvres largement répandues dans les littératures sud-est européennes à l'époque « des lumières ».

Il faut encore mentionner les observations judicieuses de Riccardo Picchio qui, en remarquant l'absence de l'esprit laïque, dans les écrits de Païsi, Sofroni et Spiridon, plus proches de l'esprit romantique, a interprété la révolution idéologique bulgare « qui coïncide chez les Bulgares avec l'œuvre de Païsi, comme une crise du sentiment patriotique général de la Slavie orthodoxe ; à la place du slavenski jazyk et de la chrétienté orthodoxe, conçue d'une façon unitaire selon une tradition qui était encore vivante . . . on exalte sa propre nation ».

Les idées générales que nous avons extraites des rapports cités, de même que celles énoncées dans les discussions soulevées par les deux dernières synthèses, nous permettent de noter quelques constatations.

Il nous semble que le groupement des littératures d'après les critères linguistiques ne peut pas éviter le danger d'offrir une image plutôt hétérogène des choses. Les contacts et les influences réciproques entre les littératures slaves sont nombreuses, mais les différences ne sont pas moindres, à cause des conditions diverses du développement social-politique de chaque peuple. Si les littératures tchèque et serbe semblent présenter de nombreux traits similaires — dus aux conditions générales que les deux cultures ont eu à surmonter dans l'Empire des Habsbourg — la littérature russe occupe une situation bien différente, pouvant revendiquer à juste titre l'influence qu'elle-même a exercée sur les littératures occidentales. (Voir à ce sujet le volume : *Проблемы русского просвещения в литературе XVIII века*, Moscou, 1961). C'est pour ce motif, croyons-nous, que les recherches faites sur une zone géographique et historique sont plus utiles pour aboutir à une synthèse compréhensive.

Il est difficile d'analyser le mouvement des idées serbe ou bulgare, sans étudier l'enseignement grec ou les conditions offertes par les Pays Roumains qui, en maintenant pendant ce siècle la forme statale, ont pu favoriser l'activité des gens de lettres grecs, bulgares ou serbes. Sur le rôle des Pays Roumains dans la cristallisation et le développement de « la conscience balkanique » il reste toujours à écrire ; car on ne peut pas parler du caractère spécifique de cette époque sans étudier les formes et les thèmes littéraires traditionnels ; l'âge des « lumières », ainsi que l'a fait observer R. Picchio, signifie en premier lieu l'affirmation de l'esprit laïque, mais cette affirmation n'est qu'un aspect du caractère fondamental de l'époque qui est une prise de conscience des forces propres. Cette « prise de conscience » équivalente à une « Entbyzantinisierung » — à une séparation du sentiment général entretenu par une grande tradition culturelle,

mais non différenciée — ne s'affirme donc que par rapport aux anciennes formes ; mais l'analyse des types traditionnels ne tardera pas de signaler à propos de ce « sentiment général » les différentes manières, propres à chaque peuple, d'entendre et d'exprimer ce « sentiment général ». En ce sens, la précaution à prendre recommandée par W. Markov, quand on désigne un écrivain comme athée, et les questions signalées par J. Matl, doivent être retenues pour réaliser la synthèse comparative qui s'impose. Il faudra établir les influences réceptées (française, autrichienne-joséphinite, allemande, anglaise, russe), les structures sociales des peuples respectifs, les résultats obtenus (critique du féodalisme, formation de l'esprit scientifique, création de la langue littéraire), le rôle joué par les intellectuels (parmi lesquels nombreux sont ceux qui ont déployé leur activité « en exil »), l'importance des centres culturels (comme Vienne, Venise, Bude ou Bucarest), la contribution du « monde du livre » à la sélection, adaptation et diffusion des données nouvelles.

En déterminant le rôle des centres culturels et les itinéraires parcourus par les idées nouvelles (« géographie littéraire » d'un intérêt inestimable), on pourra ensuite se demander pourquoi Voltaire a connu une telle diffusion (des études consacrées à son destin en Grèce, Serbie et Roumanie existent déjà) ou, pourquoi le contact avec une œuvre de grand prestige a provoqué une réaction spécifique. (Nous avons signalé dans « Steaua », 9/1965, ce que le contact avec le journalisme d'Adison a signifié pour l'élaboration des « Fables » de Dositej Obradovici, traduites et adaptées par Dimitrie Tichindeal). De telles synthèses pourront sûrement dévoiler la sélection et l'adaptation originelles des idées occidentales dans les cultures sud-est européennes ; elles souligneront, également, les éléments communs et tout de même divers qui y apparaissent dans cette époque tellement intéressante.

De cette manière, les œuvres du passé ne seront pas évoquées comme des tableaux décrits dans un catalogue de musée, mais comme des expressions vives de la force de création des peuples qui n'a cessé de se manifester au cours de leur destin historique.

Al. Duflu

DOBROSLAV ST. PAVLOWITCH, *Crkve brvnare u Srbiji (Les vieilles églises serbes construites en bois)*, Beograd, 1963, 204, p. + 151 fig., glossaire, résumé français.

Jadis, le nord et le centre de l'Europe utilisaient largement les constructions en bois. Parmi celles-ci, les églises occupaient une place importante, due surtout à leur valeur technique et artistique. Maintenues encore en usage, elles ont été construites, en général, jusqu'au XIX^e siècle. L'une après l'autre, les diverses régions abandonnèrent progressivement l'ancienne manière de construire. Les églises en bois ont été démolies et remplacées par celles de pierre et de brique. La Roumanie, comprise dans cette large zone des constructions en bois, est connue surtout par ses églises de Transylvanie ; mais, des études récemment publiées signalent leur présence jusque sur les bords du Danube, où elles dominaient encore, par leur nombre, au début du XIX^e siècle. Le peu d'informations que nous possédons sur les églises en bois existant au sud du Danube empêchaient l'interprétation de ce phénomène ; dans la péninsule Balkanique on connaissait surtout les petites églises paysannes en pierre, élevées après la destruction des Etats nationaux féodaux, qui contrastaient avec les églises monumentales en pierre et en brique du Moyen Age.

Le volume signé par l'architecte Dobroslav St. Pavlowitch est donc destiné à compléter les informations existant dans la littérature de spécialité. Son étude décrit la zone qui continue

au point de vue géographique) la région roumaine axée sur les Carpates méridionales et ayant d'un côté le Banat et de l'autre l'Olténie ; elle permet de situer les églises en bois serbes parmi les autres églises européennes en bois, et de marquer en même temps leur appartenance et leur parenté avec le groupe le plus proche.

L'auteur partage la période connue du développement des églises en bois de Serbie dans plusieurs étapes, qui couvrent quatre siècles, marqués au début par l'occupation turque et plus tard autrichienne du pays. La première étape, antérieure à la paix de Pozarevac (1718), est connue par les 13 monuments restés encore debout ; leur aspect est modeste, avec le toit couvert de planches en bois et sans clocher ; le plan, simple, sans absides, rappelle en tout les maisons en bois paysannes. Construites souvent sur des terrains inclinés, leurs dimensions varient autour de 9,90 m en longueur et 6,60 m en largeur. Pendant l'occupation autrichienne (1718—1739) ont été construites la plupart des églises en bois connues aujourd'hui (approximativement 20 exemplaires). La période, propice pour les constructions en bois ou en pierre, l'a été aussi pour les restaurations des anciens monuments. Le toit est en planches et le plafond intérieur est droit ou convexe ; au plan s'ajoute l'abside estique qui, avec le naos et le pronaos, forme le plan habituel. L'iconostase était décoré seulement de quelques icônes ; l'Annonciation de la Vierge est peinte sur la porte centrale de l'iconostase et au-dessus la scène de la crucifixion. Les dimensions sont généralement plus grandes qu'à l'étape précédente. Au temps de l'insurrection (1700—1800) le pays est à nouveau tombé sous l'occupation turque et un grand nombre d'églises ont été incendiées. On connaît approximativement 15 églises en bois construites ou reconstruites, gardant les éléments du plan antérieurement décrit, mais revenues à des proportions plus modestes, qui s'agrandissent vers la fin du siècle. Pendant l'époque de Karagiorgje (1800—1813) les églises continuent de garder leurs dimensions réduites ; la paroi qui sépare le naos du pronaos disparaît ; l'abside estique s'arrondit. Enfin, du temps du prince Miloš (1814—1849) on a construit 17 églises en bois, considérées par l'auteur comme les plus beaux exemplaires, souvent décorés de sculptures. Une véranda bordée de piliers et d'une balustrade est située devant l'entrée ; les tours abritant les cloches, situées à côté de l'église ou comprises dans la construction même de l'église, sont habituelles ; l'abside estique est arrondie ou polygonale. Les échandolles travaillées avec soin et même les tuiles creuses couvrent le toit, dont les bords dépassent largement les limites du bâtiment. Cette dernière étape marque la fin des églises en bois qui ne sont plus que rarement construites (pour les cimetières), mais leur intérêt n'est plus le même.

La description détaillée due à l'auteur nous semble particulièrement instructive, surtout pour deux motifs : a) elle prouve l'étroite liaison entre la situation générale de la vie des Serbes et le développement des églises en bois ; b) elle met en évidence des similitudes (sur lesquelles nous ne pouvons pas insister ici) avec l'évolution des églises en bois roumaines, du sud de la Roumanie.

Parmi les problèmes soulevés par la lecture du livre qui nous préoccupe, quelques-uns méritent de retenir l'attention, car ils sont destinés à contribuer à l'éclaircissement des problèmes similaires pour d'autres régions. Nous devons noter par exemple l'apparition tardive du clocher, dont la construction était interdite en Serbie par les autorités occupantes. Ajoutons à cette première motivation une deuxième, liée au développement général des monuments religieux paysans ; il s'agit du coût élevé des cloches métalliques, qui empêchait leur plus large emploi. Originellement, les églises en bois n'utilisaient pas des cloches, mais d'autres moyens sonores pour rassembler les fidèles (on entrechoquait deux morceaux de bois, pratique archaïque et encore largement connue dans la vie religieuse du sud-est européen, même après l'apparition des cloches métalliques).

Un problème peu connu est l'acoustique des monuments en bois. L'architecte Pavlowitch affirme que l'intérieur des églises en bois forme une boîte de résonance. Des cruches en terre

cuite, suspendues à la charpente du toit, dans le grenier, avaient une fonction semblable à celle des cruches fixées dans les murs des églises (ou des mosquées) en pierre et en brique du Moyen Age, celle d'absorber les bruits. Théoriquement, l'auteur considère que la présence des cruches dans les greniers aurait pu améliorer l'acoustique, mais en même temps il cite l'opinion de Tatomir Vucanovič, qui considérait les cruches liées au culte. Les informations directes recueillies dans les villages n'ont pu éclaircir le problème. C'est la même situation que nous avons rencontrée personnellement, en Roumanie ; des cruches existaient, par exemple, dans les églises du sud-ouest de la Transylvanie, mais, cette fois encore, les informations orales des fidèles n'ont pu nous orienter vers l'une ou l'autre des deux explications.

L'église en bois serbe représentait parfois le centre d'un ensemble similaire aux ensembles utilisés dans les villages de Roumanie. Autour de l'église, de petites cabanes monocellulaires en bois, appartenant chacune à une famille du village, étaient utilisées pendant les grandes fêtes religieuses. Parfois, des tables abritées par des toits, placées auprès des fontaines et constituant une propriété du village, étaient utilisées aux mêmes occasions.

Les églises en bois sont mises en rapport avec l'art de construire en bois des Serbes, hérité des temps reculés où les Slaves descendaient vers le Sud et occupaient une partie de la péninsule Balkanique. L'existence d'une population autochtone, connaissant à son tour les techniques d'élever des édifices en bois, contribua au maintien de cette tradition. Le début des constructions serbes en bois est supposé le IX^e siècle, époque où le christianisme se propage parmi le peuple.

En ce qui concerne les similitudes avec les églises en bois d'autres nations, l'auteur considère les églises serbes apparentées aux églises roumaines, décrivant ces dernières et surtout (pour leur intérêt particulier) les églises d'Olténie et Munténie. Le relief semblable des régions roumaine et serbe, les coutumes des deux peuples, leurs multiples liaisons historiques et culturelles, expliquent les similitudes entre leurs monuments religieux en bois. Nous ajouterons aussi les contacts directs des maîtres constructeurs paysans des deux peuples (qui souvent circulaient d'un village à l'autre pour pratiquer leur métier), d'autant plus probables que les populations roumaine et serbe, cohabitant les mêmes villages ou vivant dans des villages voisins, dirigées parfois par les mêmes évêques, étaient naturellement en contact.

Par son caractère systématique, par la clarté de l'exposition, par l'attention avec laquelle ont été recueillies les données, de même que par le fait qu'un des problèmes les moins connus est mis en lumière, l'étude de l'architecte Dobroslav St. Pavlowitch est une contribution importante à la connaissance d'un phénomène concernant une grande partie de la population du nord des Balkans.

Milcana Paunceva et Paul Henri Stahl

Les Revues

* *Θησαυρίσματα τοῦ ἑλληνικοῦ Ἰνστιτούτου βυζαντινῶν καὶ μεταβυζαντινῶν σπουδῶν*, Venise, vol. I, n° 1, 1962, 8°, 187 p.

Cette revue constitue le premier volume publié jusqu'ici par l'Institut grec d'études byzantines et post-byzantines de Venise. C'est un beau recueil de 187 pages, impeccablement imprimé et renfermant un abondant matériel, en grande partie inédit.

Le recueil commence par une introduction de 35 pages signée par Sophie Antoniadis la directrice de l'Institut, savante de réputation mondiale. Les articles sont dus à K. Th. Dimaras

A. Xyngopoulos, Agathe Nicocavoura, M. Manoussacas, A. G. Seremetis, Elisabeth A. Zahariadou, Hélène Antoniadis-Bibicou. Des résumés en italien de tous ces articles (sauf du dernier, publié en français) concluent le recueil.

S. Antoniadi montre dans l'introduction quand et pourquoi cet Institut a été créé. Les buts qu'il se propose sont : 1) l'étude de l'histoire de l'hellénisme à l'époque byzantine et post-byzantine et les relations de Byzance avec l'Occident ; 2) l'étude et la diffusion des créations de la civilisation byzantine à l'époque byzantine et post-byzantine ; 3) l'étude des textes byzantins conservés à Venise et dans d'autres villes d'Italie ; 4) l'élaboration d'un catalogue des manuscrits et des documents grecs conservés dans les archives italiennes ; 5) la publication de ces derniers.

Le programme de l'Institut est très intéressant. On annonce 18 sujets d'ampleur qui seront traités en travail d'équipes, à part 16 autres études individuelles. Parmi les questions qui seront étudiées en collaboration, on retiendra le catalogue de tous les documents de la Bibliothèque Marcienne et du Musée Correr publiés jusqu'à présent ; la vérification et la complétion de la bibliographie hellénique de E. Legrand ; les rapports des Pays Roumains avec Venise. Au nombre des sujets personnels figurent encore les complètement des informations relatives aux imprimeries grecques de Venise, la liste des élèves et des professeurs de l'Université de Padoue du XV^e au XIX^e siècle (1830), avec des données précises sur ces personnes, leur activité et leurs travaux. Le programme de l'Institut grec de Venise embrasse, on le voit, des questions qui intéressent également la science roumaine.

Les articles publiés dans ce premier volume reposent avant tout sur l'inédit recueilli dans les archives italiennes, ou sur des informations trouvées en Italie. K. Dimaras publie toute une série de lettres échangées par Jean Capodistria, Mustoxidis et Koutloumousianos. Elles roulent directement sur la transposition de certains livres grecs archaïsants en néo-grec, pour permettre à quiconque les lira de les comprendre et d'en bien pénétrer la portée. M. Manoussacas publie un intéressant document de 1456, relatif à l'église grecque (Saint-Georges) de Venise. D. Seremetis édite plusieurs actes remontant à l'époque de la domination vénitienne sur l'île de Cythère. El. Zahariadou reproduit un extrait d'un manuscrit du chronographe de Dorothee de 1527 où est exposé le pontificat du patriarche Denys II (1546—1554). Le dernier article, écrit par Hélène Antoniadis-Bibicou, traite des relations byzantino-vénitienes. Intéressant sous l'aspect de l'histoire de l'art est l'article d'A. Xyngopoulos, consacré aux miniatures d'un vieil évangélaire sur parchemin, dont l'auteur reproduit plusieurs belles planches.

L'intérêt du premier numéro de cette nouvelle revue justifie notre impatience d'en voir suivre la série.

Ariadna Camariano-Cioran

• Prilozi za orijentalnu filologiju istoriju jugoslovenskih naroda pod turskom vladavinom » [Revue de philologie orientale et d'histoire des peuples yougoslaves sous la domination turque], I (Sarajevo, 1950), 193 p. ; II (1951), 346 p. ; III—IV (1953), 675 p. ; V (1955), 375 p. ; VI—VII (1958), 327 p. ; VIII—IX (1960), 256 p. ; X—XI (1961) 325 p. (Orijentalni Institut u Sarajevu).

L'ancien Institut d'études balkaniques de Belgrade et sa revue ¹ ne pouvant plus fonctionner en Yougoslavie, dans les nouvelles conditions créées après la seconde guerre mondiale,

¹ • Revue internationale des études balkaniques », Beograd, 1934—1936—1938, 2 vol.

un Institut d'études orientales fut fondé en 1950 à Sarajevo, la capitale de la Bosnie. Ce nouvel Institut devait régler ses travaux sur les archives turques existant auprès de l'ancien musée régional de la Bosnie et de l'Herzégovine² et aussi sur les collections de documents de l'ancien Institut d'Etudes Balkaniques. Bientôt, l'Institut commença à avoir une activité intense, et en même temps on créa une chaire d'études orientales auprès de la faculté de lettres de Sarajevo.

Dès le début de son activité de recherche, l'Institut d'études orientales ayant deux sections : l'une d'histoire et d'archivistique et l'autre de linguistique et littérature, auxquelles vint s'ajouter plus tard une section d'art, se proposa comme tâche de réunir tous les orientalistes de Yougoslavie, afin de pouvoir accomplir les buts exigés à ce moment-là par la science de l'histoire.

En effet, on demandait à l'orientalisme yougoslave l'étude et la publication des documents et des manuscrits ayant trait à la domination turque qui a duré plusieurs siècles (cf. la préface du premier volume). Etant donné que de nombreuses œuvres ont été écrites en Yougoslavie, en langues orientales, on développa le plus possible l'étude de la philologie islamique (turque, arabe et persane), mais l'influence de l'art de la Yougoslavie ne fut pas non plus négligée.

L'organe scientifique, qui reflète l'activité de cet Institut, est son annuaire : « Prilozi... », qui paraît en langue serbo-croate mais avec des résumés en français (à partir du second volume), allemand et anglais (dans les VI^e et VII^e volumes). Cependant, les volumes ne paraissent pas d'une façon tout à fait régulière, car le volume VIII—IX (1958—1959), par exemple, n'a paru qu'en 1960. Les onze volumes, parus entre les années 1950—1961, comprennent près de 2 500 pages et nous permettent de faire le bilan des articles publiés.

Avant la seconde guerre mondiale, le nombre des balkanologues turcologues était très réduit, car il n'y avait en Yougoslavie que quelques savants connus : F. Bayraktarevič, G. Elezović et Bronislav Djurdjev (le directeur de l'Institut d'études orientales de Sarajevo). Mais maintenant, le nombre des collaborateurs de la revue « Prilozi », dès les premiers volumes, dépasse vingt. D'autre part, les collaborateurs orientalistes de cette publication deviennent de plus en plus nombreux et des savants étrangers renommés sont devenus les collaborateurs du « Prilozi... », comme le Dr. Halil Inalcik d'Ankara.

Les colonnes de la revue « Prilozi... » publient des études, des articles, des notes, des comptes rendus assez amples et des notes bibliographiques. Mais, dans notre compte rendu qui aspire à présenter au lecteur l'ensemble de cette revue, nous ne pouvons étudier de près que les contributions scientifiques qui ont une certaine importance pour les recherches de balkanologie et aussi, parfois, pour l'histoire des Roumains. En ce qui concerne le reste des articles publiés, malgré la valeur de beaucoup d'entre eux, nous ne pouvons que les passer en revue. D'autre part, les articles publiés étant très variés et ayant trait à des problèmes hétérogènes, nous allons essayer, dans les pages qui vont suivre, de grouper ces travaux dans quelques chapitres distincts : des études d'interprétation, différentes catégories de sources orientales (documents, inscriptions, etc.), travaux linguistiques, travaux littéraires, de folklore et articles ayant trait à l'histoire de l'art. Nous devons montrer par avance que dans les premiers volumes (I, II et III—IV) prédominent numériquement les articles qui font connaître les sources turques surtout des documents et des inscriptions concernant particulièrement l'histoire des peuples yougoslaves sous la domination ottomane. Dans les volumes suivants (V et VI—VII) des articles linguistiques ou littéraires commencent à paraître de plus en plus.

² *Zemaljski Muzej za Bosni i Hercegovinu*, Sarajevo-1888, ed. « Glasnik zemaljskog muzeja Bosni i Hercegovine » qui continue dans une nouvelle série, ayant de nombreux travaux orientalistiques et balkaniques.

Les deux derniers volumes du « Prilozi... » (VIII—IX et X—XI) quoique portant imprimé en sous-titre « Revue de philologie orientale », possèdent toutefois un nombre suffisant d'articles d'histoire.

Donc, nous croyons qu'il aurait été plus exact que le « Prilozi... » fût nommé « Revue de philologie et d'histoire ».

La publication des sources dans une forme plus ample est, sans doute, une ancienne tradition de l'historiographie yougoslave. Nous avons signalé ce fait d'une façon assez détaillée, dans notre étude concernant la paléographie et la diplomatique turco-osmane, où nous avons noté aussi quelques articles parus dans la revue « Prilozi... »³.

En ce qui concerne les travaux d'interprétation des précieux matériaux historiques qui se trouvaient autrefois dans les archives turques, ils sont en nombre très réduit. A ce propos, nous devons remarquer la contribution si importante du professeur H. Inalçik de l'Université d'Ankara, concernant le problème de l'expansion ottomane et de la conquête de la péninsule des Balkans par les Turcs ottomans. Dans cet article, intitulé : « De Stephane Douchane jusqu'à l'Empire ottoman » (*Od Stepan Dušana do Osmanskoy carstva*, III—IV, p. 23—54)⁴ traduit par Nedim Filipovič, le bien connu médiéviste turc, le Dr. Inalçik, en se fondant sur un précieux matériel historique extrait des archives turques et aussi sur une ample bibliographie documentaire, arrive à faire une synthèse et à formuler ses conclusions concernant le problème si ardu de la conquête de la péninsule des Balkans par les Turcs. Dans la partie introductive de ce travail, le professeur Halil Inalçik accorde toute l'attention requise à l'organisation des spahis chrétiens et à leur origine, puis à d'autres catégories de la population balkanique indigène comme les *voinučii* et les *martolozii*⁵ qui faisaient plus ou moins partie du système féodal et militaire ottoman. Puis, l'auteur se fonde dans son exposé sur le fait que le droit coutumier valaque (*Eftakie 'adedi üzre*) était respecté, ce qui justifiait la conservation des terres familiales comme propriété des spahis. Le droit coutumier valaque est cité dans un defter du sandjak d'Herzégovine de l'année 1477/882 H. (p. 45) d'où il résulte d'une façon évidente « l'aptitude de l'Etat ottoman à concilier les intérêts de la classe féodale musulmane avec ceux des classes féodales des Etats chrétiens liquidés par les Ottomans, et à étendre et fortifier graduellement ses institutions fondamentales, sur sa puissance économique et militaire par l'adoption de quelques-unes des institutions trouvées dans l'organisation des Etats balkaniques » (p. 54). Cette aptitude, d'après l'opinion du professeur d'Ankara, constitue le facteur essentiel qui a facilité l'expansion et la consolidation rapide de la puissance turque dans les Balkans. Et le prof. H. Inalçik affirme,

³ M. Guboglu, *Paleografia și diplomatica turco-osmană. Studiu și album*, Bucarest, Ed. Académie de la R.P.R., 1958, p. 13 (Introduction) et p. 119—124 (Bibliographie générale).

⁴ Le texte turc a été publié par le Dr. H. Inalçik dans : *Fatih devri üzerinde tekkikler ve vesikalar* [Recherches et documents sur l'époque du Conquérant], I (T.T.K. Yayınlarından XI, Série III, N° 6), Ankara, 1954, p. 137—184.

⁵ Cette organisation militaire se retrouve, plus tard, aussi chez le peuple roumain, et est mentionnée par N. Bălcescu dans *Puterea armată la români și arta militară de la întemeierea principatului Valahiei pînă acum*, « Opere », vol. I. Ed. Acad. R.P.R., 1953, p. 34.

« بوندی اشانچی یاران کمنسنه لر قدیمی سپاهیلر د شهبی کجاره
پادشاهمنز امریکال لرلر ده برکناه باشتنه لرله افلاقیه عادت
لوزره یازلدیکه افلاقیه عادت ویرلر »

pour conclure, que les conquérants osmanlis ont adopté au début une politique plus conservatrice vis-à-vis des peuples conquis. En essence — constate l'auteur — les institutions religieuses, qui à cette époque avaient un grand rôle, les statuts des classes sociales, la division administrative, les impôts, les anciennes coutumes de chaque pays et même certaines organisations militaires ont été maintenus et respectés. Tandis que, dans l'Europe centrale, Jan Hus était brûlé vif sur le bûcher, dans l'Empire ottoman régnait une tolérance religieuse. Cela est confirmé et illustré aussi par la politique de Mehmed II le Conquérant, qui après la conquête de Constantinople (mai 1453/857 H.) nomme un patriarche grec pour les chrétiens orthodoxes dans la personne de Gennadios (Scholarios), un autre patriarche arménien orthodoxe Hovakim, enfin un grand rabbin (haham-bašy) dans la personne du lettré de Candie M. Capsali qui devait avoir l'autorité suprême sur les communautés juives de l'Empire ottoman. Il est certain qu'à l'aide des données de cet article du savant turc, nous pouvons mieux comprendre le développement du régime féodal militaire turc, le système des timars, et les quelques autres institutions que les Osmanlis ont emprunté à des peuples dominés par eux. En même temps, l'auteur présente dans une lumière toute différente les institutions que les Osmanlis ont acquies en les prenant à l'organisation de la Serbie et de l'Empire byzantin. Cette thèse captivante se fonde sur l'étude critique des sources narratives et diplomatiques. Nous pouvons déclarer que, parmi les historiens turcs, c'est le professeur H. Inalçik qui a obtenu les conclusions les plus importantes concernant les problèmes ardues de l'histoire médiévale ottomane.

Un problème social, économique et politique important étudié dans les colonnes de la revue « Prilozi . . » est celui du *haraç* de la *dzizie* et celui des autres impôts turcs payés surtout par les non-musulmans. Il nous faut citer d'abord l'étude de Hamid Hadžibeđić concernant ce problème : « Le *cizia* ou *haraç* » (*Džizja ili harač*, III—IV, 55—136 et V, 43—103), où l'auteur, en se fondant sur une documentation très sérieuse, suit l'évolution de l'impôt « per capita » (*ğiziyé*) payé en général dans tout l'Empire ottoman et particulièrement en Yougoslavie. Dans les sources dont nous disposons, cet impôt était souvent confondu avec le *haraç* (foncier et global) mais le *dziziyé* était payé toujours par les non-musulmans, pour la sujétion, pour la loyauté, pour la liberté du culte religieux et pour différentes autres obligations civiles. Il était obligatoire pour les adultes et pour ceux qui étaient aptes à travailler ; les femmes, les enfants, les infirmes, les vieillards pauvres seulement en étaient exempts. Le *dziziyé* constituait un revenu important pour l'Etat, et il était destiné à l'entretien de l'armée.

En analysant l'évolution du *dziziyé*, l'auteur constate une augmentation progressive et normale de son taux depuis la fondation de l'Empire ottoman (1299) jusqu'en 1577, lorsque la valeur de la monnaie commença à diminuer brusquement. Comme à cette époque il y eut des phénomènes d'inflation, l'impôt « per capita » augmenta jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Mais au XVIII^e siècle on enregistre une stabilisation rapide du *dziziyé*, qui était de 2,50 et 2,75 groches (*guruş*) pour ceux qui devaient payer cet impôt. Toutefois, dans la première moitié du XIX^e siècle, le taux du *dziziyé* quintuple, puisque entre les années 1834 et 1855 le *dziziyé* minimal est cinq fois plus grand qu'avant cette période. Cet impôt fut supprimé en 1855.

On peut constater que l'instabilité monétaire est une conséquence de la politique économique de l'Etat, et cela provoqua des troubles à l'intérieur.

Depuis sa fondation et jusqu'au *tanzimat* (1839), l'Empire ottoman qui était basé sur le système *timariot*, percevait une bonne part de ses impôts dans les cadres de ce système. L'auteur constate que le *dziziyé* fait toujours voir l'état économique et politique de l'Empire ottoman, et il qualifie cette charge de « baromètre du développement social ».

Les Roumains de la Dobroudja, du Banat et des environs des forteresses nommées d'une façon impropre *raia* (c'est-à-dire Giurgiu, Brăila, Turnu, Oradea, etc.) payaient à la trésorerie

ottomane le *djiziyé*. Il est vrai que le terme *djiziyé* est beaucoup moins employé en roumain⁷ que celui de *harač*. Les Roumains de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie n'étant pas sous l'administration directe de la Sublime Porte, payaient le *harač*. Mais cette charge, que les Pays Roumains ont payée des siècles durant, doit être étudiée, comme le *djiziyé*, dans les sources historiques turques. Car les sources européennes et surtout les rapports des consuls offrent beaucoup de données inconstantes et inexacts. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce problème. Une synthèse de cette étude, accompagnée de certaines précisions et complétée par d'autres faits, a été présentée par H. Hadžibegič, au XXV^e Congrès international des orientalistes, qui a eu lieu à Moscou, et cet auteur a pu apporter de nouvelles données pour compléter de cette façon l'étude faite par l'orientaliste bulgare Dr. Boris Nedkov, concernant ce même problème⁸.

Un autre article ayant trait toujours aux impôts dans l'Empire ottoman, est signé du même auteur H. Hadžibegič et a comme titre : « L'impôt sur le menu bétail et les pâturages » (*Porez na sitnu stokū i Korešćenje ispasā*, VIII—IX, 63—108). L'auteur soutient que l'élevage du bétail a toujours été un facteur important de l'économie des pays yougoslaves, et cela parce que les grandes étendues des terres bonnes pour le pâturage ont permis ici l'élevage des moutons. Les Turcs ont trouvé ce secteur de l'économie assez développé dans les pays yougoslaves et les impôts perçus pour l'élevage du petit bétail (moutons, chèvres, porcs) constituaient une nouvelle source de revenus pour la trésorerie ottomane. A propos du taux de cet impôt, il faut retenir que du temps de Mehmed II, on payait un aspre (*akče*) pour trois moutons. Mais, au mois de février 1596, les domaines impériaux et viziraux (*has*) devaient payer un aspre (*akče*) pour chaque mouton, tandis que le *has* des *beglerbeys* et des *sandjakbeys*, les fondations pieuses (*vakyf*) et les *timariotes* payaient un aspre pour une paire de moutons.

L'auteur suit le taux et le paiement de cette sorte d'impôts en Bosnie jusqu'en 1878, et le taux de ces impôts est valable, en général, pour le reste de la péninsule des Balkans aussi.

En discutant le problème de certaines catégories sociales et militaires exemptes du paiement des impôts, l'auteur consigne ; « Les Valaques, éleveurs de bétail, ne payaient pas cet impôt, parce qu'un état particulier était valable pour eux ».

Nous devons signaler de même, toujours dans cette question, un article signé par le Dr. Avdo Incesko ayant trait à certaines « Modifications dans le système des impôts extraordinaires de la Turquie au cours du XVII^e siècle et le nouvel impôt *tekalif-i šakka* » (*Promjene u sistemu, izvanrednog oporezivanja u Turskoj u XVII vijeku. I pojava nameta tekalit šakka* ; X—XI 75—112). L'auteur rappelle, au début de son article, que les paysans (*raiya*) de l'Empire ottoman payaient des impôts aux féodaux aussi bien qu'à l'Etat. Mais, de plus, ils devaient construire pour l'Etat, des routes, des ponts, des châteaux-forts, puis ils devaient faire des transports avec leur bœufs, offrir la nourriture et le quartier à l'armée et aussi aux grands dignitaires, enfin, ils devaient mettre à la disposition de l'Etat des aliments à un prix fixé par le monopole d'Etat. Les paysans qui ne faisaient pas ces travaux payaient une somme d'argent équivalente, nommée « *bedel* » (*bedel-i avariz*).

A partir du commencement du XVII^e siècle, en même temps que l'affaiblissement de la base sociale et économique de l'Empire, de profondes modifications ont lieu dans le système des impôts. Les anciens impôts restent les mêmes, mais l'impôt extraordinaire (*bedel*) s'accroît considérablement. C'est pourquoi, les paysans quittent leurs terres et s'enfuient, mais leurs ter-

⁷ L. Şăineanu, *Influența orientală...*, II, 2, Bucarest, 1900, p. 58 et H. Tiktin, *Dicționar român-german*, II, p. 686.

⁸ Boris Nedkov, *Die Giziya (Kopfsteuer) im Osmanischen Reich, mit Berücksichtigung von Bulgarien*, Leipzig, 1942 (cf. Le XXV^e Congrès international des orientalistes, Moscou, 9—16 août 1960, dans : « *Studia et Acta Orientalia* » II, 1960, p. 319).

rains sont achetés par des spéculants et deviennent des « çiflitk ». Nous apprenons, par exemple, qu'en Macédoine presque tous les paysans manquaient de terres. En même temps, des impôts nouveaux apparaissent : *devir, kaftan, baha, zahire*, etc., qui devaient être payés par les masses populaires aux dignitaires locaux et surtout aux beglerbeys et aux sandjakbeys. Quoique ces charges fussent considérées illégales au commencement, plus tard elles furent légalisées.

Au XVIII^e siècle apparaissent encore des impôts nouveaux qui furent introduits par les aïans et par les cadis, et qui ont survécu jusqu'au tanzimat, mais n'ont jamais été légiférés.

Tous ces changements dans le système des impôts font l'objet d'une étude détaillée de l'auteur qui se fonde sur un abondant matériel documentaire turc.

Un problème économique que l'historiographie des peuples balkaniques n'a pas étudié est celui du commerce du sel qui a eu une grande importance. Mais dans les colonnes de la revue « Prilozi... » nous pouvons trouver des travaux et des informations à ce sujet. A côté d'un certain nombre d'informations qui se trouvent dans différents articles et dans des documents, il y a l'étude d'Adam Handžić « L'importation du sel en Bosnie au cours du XVI^e siècle » (*Voz soli u Bosnu u XVI vijeku uvod*, X—XI, p. 113—148) accompagné d'un ample résumé allemand (*Die Salzeinfuhr nach Bosnien im XVI Jahrhundert*). Nous apprenons de cet article que les mines de sel de Tuzla et les salines de la mer Adriatique produisaient un tiers du sel nécessaire à la consommation. C'est pourquoi on importait le sel, surtout par le port de Raguse (*Dubronic*) et à travers les régions dominées par la République de Venise. Il faut aussi noter la conclusion d'un traité de paix, en 1485/889 H., entre la ville de Raguse et la Sublime Porte, qui resta valide jusqu'à la chute de Raguse.

La vente du sel était un monopole d'Etat en Bosnie et le sel était vendu dans certains ports seulement et sur des marchés déterminés. L'unité de mesure pour le sel était le *muzur* turc qui valait 42 okas, et qui était vendu au prix de 11—13 aspres le muzur, dans certaines régions appartenant à Raguse. Toutefois, à partir de 1574, on enregistre une hausse rapide du prix du sel, car le muzur arrive à coûter 55 aspres.

La République de Venise, qui possédait de nombreuses salines dans les îles de Pag et de Corfou faisait une âpre concurrence à Raguse. Le prix du sel vendu par Venise était presque le même que celui vendu par Raguse.

Il y avait dans l'Empire ottoman un nombre de codes législatifs (*Kānunnāme*) concernant la réglementation de la circulation et de la distribution du sel, et il y avait aussi des intendants qui surveillaient le commerce du sel (*tuz emini*).

Un tel code de lois concernant le sel a été publié par A. Handžić (*Zakonska obredba (kanun o tuzlanskim solanama. Der Kanon über die Salzwerke in Tuzla, VIII—IX, 169—179)*) et une introduction assez brève précède le texte turc en fac-similé, accompagné de sa traduction.

Sous les Romains, la ville de Tuzla s'appelait *Salens*, mais toutefois l'exploitation du sel dans cette région n'est pas enregistrée par les documents, avant la domination ottomane. Nous apprenons de l'article susmentionné que l'exploitation du sel a commencé à l'époque de la domination turque qui a créé ici une *nahiye* pour le sel, connue sous la dénomination de « La mine de sel d'en haut » et de « la mine de sel d'en bas » (*Memleha-i Balā v memleha-i zir*), transformée ensuite en fief impérial (*has-i humaiun*).

Une autre façon pour obtenir du sel était celle qui consistait à faire bouillir l'eau salée dans des chaudrons, ce qui provoquait l'évaporation de l'eau. Il ressort de ce *kanun* que les revenus de l'Etat, obtenus de l'exploitation de ces mines, s'élevaient à 61 397 aspres. Dans l'Empire ottoman, le sel était exploité par l'Etat lui-même à l'aide d'ouvriers payés à travailler un jour par semaine, tandis que l'exploitation du sel pendant les autres jours de la semaine était affermée. Plus tard, l'Etat a exploité lui-même le sel pendant quatre jours par semaine, ce qui doubla ses revenus qui ont atteint 129 056 aspres.

Mais, à propos de l'histoire de l'exploitation du sel, nous croyons que les historiens que nous avons mentionnés, aurait pu mettre à profit certaines données du « Livre des voyages d'Evliya Çelebi » (1611—1682). C'est ainsi que le globe-trotter ottoman, faisant la description détaillée du mode d'exploitation du « sel valaque » (*Eflak tuzu*) et du « sel transylvain » (*Erđel tuzu*) consigne : « puis ils le transportaient sur la rivière de Tisa (Tisza) et au-delà du Danube, en créant une grande abondance de sel dans les pays islamiques »⁹. Donc, le sel des Pays Roumains était transporté non seulement dans la péninsule des Balkans, mais jusqu'à la cuisine du Sultan (*mutpalh-i'amire*)¹⁰.

Nous ne voulons pas insister dans ce compte rendu sur le rôle social et politique qu'ont eu les agitations provoquées par les sectes musulmanes dans l'Empire ottoman¹¹. Mais, concernant ce problème, il faut remarquer la contribution scientifique de M. Hadžijahić au sujet du « Mouvement hamzevite dans les Balkans » (III—IV, 215—217) au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, et l'écho qu'il eut dans la poésie populaire mahomédane.

Un autre article de M. Hadžijahić se trouve aussi en rapport avec ce problème : « Le monastère de derviches (*Tekije*) de Zvornik, la patrie de Hamzavi le Bosniaque »? (X—XI, 203). L'auteur revient sur une thèse plus ancienne, et examine si Hamza le Bosniaque, exécuté pour hérésie en 1573, était né dans le village d'Olovič près de Zvornik, où il y avait une « maison d'hôtes » (*misafirhane*) datant de 1519 et aussi un monument funéraire d'un Hamza dede. On croit que cette maison appartenait aux derviches *hindi*.

Dans un article ayant pour titre « L'attitude du *Kapetan* de Livno Firdus envers le mouvement de Gradasčević et envers la politique du Sultan... » (III—IV, 595—605), M. Mujić donne des détails concernant la révolte de la ville de Livno (1886) contre la politique d'oppression du Sultan Abdoul-Hamid II (?).

C'est toujours M. Hadžijahić qui affirme dans une intéressante contribution : « La part des *Hamzevis* dans l'attentat contre Mehmed Pacha Sokolovič » (V, 325—330), que la secte hérétique Hamzević de Bosnie, étant en conflit avec l'État ottoman par suite de certaines réformes décrétées, a conçu et entrepris un attentat contre le grand vizir Mehmed Pacha Sokoli, le 11 novembre 1579.

Parmi les articles ayant trait à des problèmes sociaux et économiques nous citerons les suivants :

« Les Timars Odjaklak dans la Bosnie et l'Herzégovine » (*Odžaklak Timari u Bosni i Hercegovine*, V, 251—274), par N. Filipivič qui montre que le développement du système timariote en Bosnie et en Herzégovine a été réalisé par les mêmes moyens que dans d'autres pays balkaniques. L'auteur rappelle qu'à l'époque de la conquête de la Bosnie les Osmanlis possédaient déjà un système timariote assez perfectionné. Eux aussi ont appliqué le principe territorial du *miri*. Mais, comme possesseurs des terres (la propriété agraire fut dans l'Empire ottoman aussi une pomme de discorde) furent admis aussi des représentants de l'ancienne classe féodale, surtout des gens de la petite noblesse, sans distinction entre musulmans et non-musulmans. C'est ainsi que les habitants de Bosnie et de Herzégovine d'origine noble, gardèrent leurs terres et leurs privilèges. En discutant de l'origine et du développement de cette ancienne institution, l'auteur remarque son importance pour l'économie de ces deux provinces sous la domination ottomane au cours des XVII^e—XIX^e siècles. En même temps, l'auteur donne des informations concernant les *đifliks* de Bosnie et d'Herzégovine.

⁹ Cf. *Evliya Çelebi Seyahatnamesi*, V, p. 399.

¹⁰ Cf. M. Guboglu, *Despre arhiva turco-orientală din Biblioteca de Stat « V. Kolarov », Sofia*, dans « Revista Arhivelor » II, 2, 1959, p. 211.

¹¹ E. A. Beliaev, *Musulmonskoe sektanstvo*, « Istoriceski Ocerk », Moscou, 1957, 100 p., dans « Studia et Acta Orientalia », II, 1960, p. 296—297.

Une autre institution ottomane, qui a pris pied ferme dans les Balkans, est la *Malikana*... que le Dr. Sućesko Avdo traite d'une manière des plus scientifiques (VIII—IX, 111—142). Cette institution était un affermage à vie d'une propriété appartenant à l'État. L'auteur discute de l'origine assez ancienne de la *Malikana*, et montre qu'elle fut créée en 1695, comme une conséquence directe de la crise financière et pour la combattre. Jusqu'à la création de la *malikana*, les biens de l'État étaient administrés par l'État lui-même à l'aide de ses propres employés, et depuis le règne de Mehmed II ils étaient affermés pour une année (*illizam*) ; cette dernière institution devint plus tard la *mukata*. L'auteur discute l'aspect juridique de la *malikana* et montre qu'une telle propriété ne pouvait être ni vendue ni affermée, ni donnée, ni même mise à gages. Une telle propriété n'était pas héréditaire, mais les héritiers pouvaient en être les premiers acheteurs. Dans le dernier paragraphe de cet article (4) l'auteur discute les conséquences sociales et économiques de cette institution juridique, et nous apprend que la *malikana* a persisté jusqu'à l'époque du tanzimat (1839) lorsqu'elle fut abolie, de même que d'autres institutions.

L'histoire des villes et des bourgades est exposée dans plusieurs travaux avec assez de détails. C'est ainsi que l'article de D. Bojanić, *Pódací, o Skoplja iz 951 (1544) godine* (III—IV, 607—619, comprend des données intéressantes ayant trait à la vie urbaine vers le milieu du XVI^e siècle, d'après les extraits des registres fiscaux (*tapu defterleri*). L'auteur insiste sur l'histoire et le développement de certaines mesures et charges fiscales, et présente le rôle économique de la ville de Skoplje (*Ūsküb*), l'un des plus grands centres commerciaux de la péninsule des Balkans. Ensuite, l'auteur traite de l'histoire de la ville de *Vilina* qui, de même que la ville de *Ljubuški*, était un point stratégique important dans la région occidentale de l'Herzégovine (III—IV, 621—628). Pour les époques plus récentes, il faut que nous citions l'étude de H. Kreševljaković « Contributions à l'histoire de Bosnie sous l'administration turque » (*Prilozi povijest bosanskih gradova pod turskom upravom*, II, 115—184). Dans la première partie de son travail, l'auteur fait une description générale de l'histoire des villes de Bosnie et d'Herzégovine, et dans la seconde partie il nous présente les données officielles de l'enregistrement des armes, des munitions et des provisions dans 67 villes et bourgades de Bosnie. Cet enregistrement est une compilation datant de 1833 et a été conservée dans un registre du *cadi* de Sarajevo, tandis que l'original se trouve dans la bibliothèque de Husrev beg, de la même ville.

Malgré les principes rigides du Coran qui défendaient d'une façon absolue l'emploi des boissons alcooliques, les musulmans des Balkans en faisaient toutefois usage sur une grande échelle. M. A. Mujić s'occupe de ce problème d'une façon assez détaillée, dans son article : « Contribution à l'étude de la jouissance des boissons alcooliques en Bosnie et Herzégovine » (V, 287—298) et il prouve qu'on buvait du vin à partir du XVI^e siècle. L'usage du vin, dans les siècles suivants, prit un grand essor, surtout au XVIII^e et au XIX^e siècles, et ce fait est bien visible dans la littérature contemporaine.

Les esquisses biographiques de la vie de certains personnages historiques ne manquent pas non plus des travaux publiés. C'est ainsi que A. Handžić, en se fondant sur un abondant matériel d'archive, dans son étude « Hekimoglu Ali pacha, gouverneur de Bosnie » (*Bosanski namjesnik Hekim oğlu 'Ali paša*, I, 111—180), décrit le rôle important joué par ce haut dignitaire dans la vie de l'Empire ottoman, dans la première moitié du XVIII^e siècle. Dans un autre article du même genre, ayant pour titre : « Le gouverneur de Bosnie Mehmed pacha *Kukavica* et ses fondations pieuses en Bosnie », 1725—1756 et 1758—1760, VI—VII, 77—117, l'auteur dégage le rôle de ce *beglerbey* dans l'histoire politique et culturelle de la Bosnie vers le milieu du XVIII^e siècle. Etant nommé pour la troisième fois « grand vizir » il tombe en disgrâce et il est tué en Crète (1761). Après l'histoire assez détaillée

de la vie de ce personnage et de ses œuvres (I), l'auteur décrit ses fondations « vakyf » (II) et énumère ses descendants (III).

Dans son article : « Les relations du Monténégro avec Gruhovo au temps de Njegoš » (*Adnos brne gore prema Grahovo u doba Njegosa*, II, 201—212), H. Hadžibegić insiste sur l'importance des luttes menées contre les Turcs (1834—1836) et nous présente les traités conclus plus tard entre le vizir Ali pacha Rizvanbegović et Pierre II Pétrović Njegoš, le chef des Monténégrins. Ces traités ont eu comme conséquence une paix ferme entre la Herzégovine et le Monténégro du temps de ces deux hommes d'État.

L'étude de M. Mujić « L'état social des tsiganes dans les pays yougoslaves sous la domination ottomane » (*Polozaj Cignajugoslavenskim zemljama pod Osmanskom vlašcu* III—IV, 137—194) est des plus intéressantes. Dans la partie introductive de son travail, l'auteur, en discutant l'origine des tsiganes, remarque que les Arabes savaient déjà vers le début du XIV^e siècle que l'Inde était la patrie des tsiganes. Puis, se fondant sur les relations des sources arabes, l'auteur montre que les tsiganes ont commencé à émigrer de l'Inde à partir du VIII^e siècle. Toutefois, la science ethnographique européenne ne savait rien concernant l'origine des tsiganes jusque vers le milieu du XVIII^e siècle. Dans un paragraphe à part, l'auteur traite de l'émigration des tsiganes dans la péninsule des Balkans (p. 140). En ce qui concerne la présence des tsiganes en Yougoslavie, l'auteur montre qu'ils sont attestés dans une bulle d'Etienne Douchane, qui date de 1348, car celui-ci a fait une donation de quelques esclaves tsiganes au monastère des Archanges de Prizren. En se fondant sur 18 documents turcs des années 1565/973 H.—1850/1216 H., et aussi sur d'autres sources, l'auteur étudie d'une façon méthodique la situation juridique des tsiganes, leur vie, leurs occupations et leur attitude vis-à-vis de la religion, tout cela étant accompagné d'une série de données statistiques intéressantes. Malgré le mépris dont ils étaient l'objet dans la société féodale, les tsiganes jouissaient dans l'Empire ottoman, toutefois, des mêmes droits que les autres raia. L'article nous présente des passages du Code de Soliman le Magnifique de l'année 1530, concernant la situation juridique des tsiganes de Roumélie, c'est-à-dire de la péninsule des Balkans. Ainsi, ils étaient obligés de payer à l'État un impôt mensuel de 1 000 aspres, ils menaient une vie nomade, etc.

A propos des tsiganes de la péninsule des Balkans, les documents turcs des archives roumaines sont en état d'offrir des données nouvelles. C'est ainsi, par exemple, que le Sultan (Selim II), dans un firman du 3 août 1568 (976 safer 9), donne l'ordre au cadî de Ruščiuik de prendre des mesures urgentes pour rapatrier les tsiganes (*cinghene*) en Valachie, car ceux-ci ont été réclamés au Sultan par le prince de ce vilayet lui-même (Alexandre II)¹². Mais l'auteur omet d'utiliser certains ouvrages concernant les tsiganes de la péninsule des Balkans, comme par exemple le livre d'Al. Paspati¹³ et d'autres encore, qui peuvent offrir des données comparatives et qui auraient pu être cités en passant, pour le moins.



La partie la plus positive de la revue « Prilozi... » est la publication dans ses colonnes d'un nombre considérable de sources turques à caractère social, économique, politique, administratif, militaire, culturel et artistique.

Ces sources sont : narratives, juridiques, diplomatiques (documents turcs), épigraphiques, etc., concernant l'histoire de la péninsule des Balkans sous la domination ottomane, en général, et tout particulièrement l'histoire de la Yougoslavie. Par contre, on remarque un certain

¹² Cf. M. Guboglu, *Catalogul documentelor turcești...*, I, Bucarest, 1960, p. 40.

¹³ Alexandre G. Paspati, *Etudes sur les Tchinghianes ou Bohémiens de l'Empire ottoman*, Constantinople, 1870, X + 652 p.

manque d'intérêt pour les études de numismatique, de sigillographie ou d'héraldique. Les monnaies turques qui ont dominé pendant cinquante ans environ dans la circulation monétaire de la péninsule des Balkans, méritent pourtant plus d'intérêt de la part des orientalistes.

Malgré l'importance de l'historiographie tureo-ottomane pour l'histoire de la péninsule des Balkans, donc pour celle de la Yougoslavie aussi, il n'y a que peu de travaux à ce sujet dans le « Prilozi... ». C'est ainsi que dans un article ayant pour titre : « La bataille de Kosovo, d'après une source persane contemporaine ». (*Jedan suvremeni perziski izvor o bitci na Kosovu*, III—IV, 5—21) le dr. Fehim Bayraktarević, en traitant de cette bataille où le Sultan Mourad I a perdu la vie (juillet 1389) et les Serbes leur liberté pour quelques siècles, traduit et fait un commentaire de certains passages de la biographie du Sultan *Ahmed Burhan ed-Din de Sivas*. Cette œuvre qui s'appelle « Banquet et combat » (*Bezm ve rezm*) a été écrite en persan par l'historien de la cour Astārābadi, vers le milieu du XIV^e siècle.

L'auteur discute d'une façon critique la valeur des informations d'Aziz Astārābadi. Il les trouve intéressantes, mais en ce qui nous concerne nous les croyons trop brèves et assez pauvres au sujet de la bataille de Kosovo, tout au moins.

Salih Trago publie un manuscrit ayant trait à la « Biographie du vizir Muhammed Nergesi » (mort en 1635) (X—XI, 179—192) qui fut un écrivain bosniaque de langue turque. Après avoir donné quelques informations sur la vie de M. Nergesi, l'auteur décrit le manuscrit de Sarajevo.

Ö. Mušić examine l'œuvre de Muhammed, le cadi et le moufti de Prozor, appelée *Min-hagu-n-nizam*... (V, 181—198), qui fut présentée au Sultan Selim III. Cet ouvrage fait voir les causes de la décadence de l'Empire ottoman : l'injustice, l'incapacité du gouvernement civil, l'indiscipline de l'armée, l'oppression des paysans, la corruption, etc. Puis, le cadi de Prozor remarque les conséquences de ces faits, et il consigne que : les travailleurs agricoles émigraient dans les villes, les fonctions d'État se trouvaient dans les mains de gens incapables, les raïa étaient pillés et volés, et qu'on faisait des recrutements militaires forcés. En ce qui concerne les dignitaires et les hauts fonctionnaires c'est-à-dire : les *émirs*, les *cadis*, les *ayans*, ils sont nommés « des instruments de la violence et de l'oppression ». A cause de ses idées on peut considérer le cadi Muhammed un digne successeur de Hasan Kiafi (1544—1616), l'historiographe ottoman d'origine sud-slave qui a écrit des réflexions intéressantes sur les causes de la décadence de la puissance turque.

F. Bajraktarević consacre une ample note à l'œuvre d'Ešref effendi : « L'origine de l'histoire de l'Empire ottoman » (III—IV, 589—595) ; il s'efforce de faire une critique de cette œuvre, qui serait plus ou moins une compilation d'après M. Milanović.

Dans un autre ordre d'idées, nous remarquerons que le dr. S. Sikirić étudie « Les prolégomènes » d'Ibn Chaldoun (V, 233—250) et fait connaître pour la première fois en Yougoslavie, et peut-être dans d'autres pays des Balkans, la personnalité de ce grand historien de langue arabe (1332—1406) qui fut aussi un sociologue et un critique de son époque.

Sans doute, les documents turcs publiés dans l'annuaire « Prilozi... » ont une grande valeur. Il faut surtout remarquer la contribution de H. Šabanović, ayant pour titre : « Les sources diplomatiques turques pour l'histoire de nos peuples » (*Turski diplomatski izvori za istoriju naših naroda*), I, 117—149) qui nous font connaître tous les fonds et toutes les collections de documents turcs conservés en Yougoslavie (du XVI^e au XIX^e siècle). Il s'agit d'une orientation générale dans ce domaine si peu étudié. En même temps, l'auteur fait le bilan de la publication des sources turques, en soulignant leur importance pour l'histoire de la Yougoslavie. Ce n'est pas seulement dans les archives de Turquie, mais aussi dans les archives roumaines que se trouve un nombre considérable de documents turcs (du XVI^e—XX^e siècle).

ayant trait à l'histoire de la Yougoslavie. Sans doute, la plupart se trouvent dans le fonds « Ada-Kaleh », aux Archives de l'État de Bucarest, fonds que j'ai présenté dans la publication « Revista Arhivelor », ¹⁴.

Dans son étude : « Trois firmans datant de la première moitié du XVI^e siècle » (*Tri fermama iz prve polovine XVI vijeka*, II, 83—94), H. Hadžibegić montre l'importance de ces firmans, émis par Soliman le Magnifique, pour l'histoire de la Macédoine. Le premier de ces firmans, datant de 1532/939 H., a trait à la population nomade des Jourouks qui ont existé aussi dans la Dobroudja. Le turcologue soviétique A. D. Novičev ¹⁵ a étudié de près ce problème. Le second firman concerne un procès, et le troisième ordonne de percevoir d'une façon abusive le haraç et les impôts pour les moutons (*adet-i agnam*).

« Quelques documents sur le commerce au temps de la domination turque » (*Neskolko dokumenta o trgovini za vrijeme turske vladine*, II, 57—84) est le titre d'un article qui étudie les documents découverts à Zadar (Dalmatie) et publiés par N. Filipivič. Ils ont trait aux relations commerciales de l'Empire ottoman avec la République de Venise et celle de Raguse au cours des XVI^e—XVII^e siècles. Dans leur ensemble, ces documents mettent en évidence la structure de l'importation et de l'exportation, et confirment le caractère arriéré de la production des biens dans les pays de l'Empire ottoman.

Le même auteur, N. Filipovič publie : « Sept documents historiques d'un recueil de documents de l'Institut Oriental de Sarajevo » (*Sedam dokumenta iz kodeksa br. 1. Orientalnog instituta u Sarajevu*, III—IV, 434—457), qui datent des années 1549/956 H.—1766/1179 H., et il souligne leur importance pour l'étude du régime féodale de Bosnie et d'Herzégovine. Ces firmans concernent l'organisation des petits fiefs (*timar*), les fiefs nommés *lahvil*, la rente féodale, la fuite des paysans (*ra'ia*) dans les villes, les rapports entre spahis et raïa, et aussi les abus de certaines autorités locales (*Knez et premikür*).

Tayyib Gökbilgin (Ankara) ajoute aux sources connues concernant l'action prudente et réfléchie du grand vizir Mehmed Sököllü ser'asker de l'armée qui avait tenue secrète la mort du Sultan au siège de la forteresse de Segetvar, encore une « Lettre de directives de Sököllü Mehmed pacha et quelques documents relatifs à la Bosnie » (*Sököllü Mehmed pašanın bir talimati ve 1572 tarihinde ile alakadar birkaç vesika*, VI—VII, 159—174). Cette lettre, datée du 27 septembre 1566 donc 21 jours après la mort de Soliman le Magnifique, fut adressée à un dignitaire du harem, probablement au spathaire (*silahdar*) Cafer aga. Il y est question de certaines actions militaires de la Transylvanie qui aidait le vizir Pertev pacha. Nous rappelons que dans la bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, il y a un firman adressé au prince de Transylvanie Jean Sigismund Zapolya, lui mandant de venir en aide immédiatement à Pertev pacha au siège de la citadelle de Ianyk (Raab) ¹⁶. Le grand vizir consignait dans sa lettre qu'il avait l'intention de faire la jonction avec les troupes de Pertev pacha à Bude, qu'il a expédié des courriers rapides (*olak*) à Manisa pour ramener l'héritier du trône Selim, enfin, il parlait de faire lire un « *mevlud* » pour le repos de l'âme de Soliman le Magnifique.

« Les documents tures de la joupa de Grbalj du XVII^e siècle » (I, 23—50), publiés par H. Hadžibegić, ont trait à la situation de certaines propriétés foncières héréditaires (*baština*)

¹⁴ M. Guboglu, *Arhiva insulei Ada-Kale și importanța ei*, dans « Revue des Archives », V, 1. 1962, Bucarest, p. 116—147, Direction Générale des Archives de la République Socialiste de Roumanie.

¹⁵ *Les nomades tures du XV^e au XVIII^e siècle*, Moscou, Editions de littérature orientale, 1960, 17 p.

¹⁶ M. Guboglu, *Paleografia și diplomatica turco-osmană. Studiu și album*, Ed. de l'Académie, Bucarest, p. 134, n^o 10 + fac-similé (p. 169).

à des impôts, à des amendes, à des procès, au « prix du sang » (*dem-i diyet*), enfin, aux revenus de ceux qui exploitaient le sel dans le village de Grbalj (Monténégro).

Les 26 lettres des archives de Raguse (*Pisma Ahmed paše Dugaliča dubrovačkom knezu i vlastei*, III—IV, 415—431), écrites par Ahmed pacha, le gouverneur de la Bosnie de la famille des Malkoč, aux Ragusains, entre 1598 et 1604, mettent en évidence les relations amicales qui s'étaient établies entre la Bosnie et Raguse, puis font connaître le montant de certains revenus provenant de l'exploitation du sel, l'évolution des opérations militaires en Hongrie, et contre la Perse et l'Albanie. Ces informations contribuent à compléter l'histoire de cette époque.

D'un remarquable intérêt pour l'histoire des relations de la Transylvanie avec la Sublime Porte est le travail scientifique d'Adem Handžić « *Diploma Sullana Murad IV Erdelskom Knezu Dorđu Rakociju* » (VI—VII, 175—181 + 1 fac-similé). Après avoir décrit brièvement les relations de la Transylvanie avec la Sublime Porte à partir de 1528, l'auteur publie en caractères arabes le texte accompagné d'une traduction, de ce précieux *berat* découvert dans les Archives de la ville de Liublyana (Slavonie). Nous remarquons dans son contenu les données suivantes : l'élection des princes de Transylvanie était faite par les notables de trois nations (Saxons, Hongrois et Szeklers), les habitants de la Transylvanie s'étaient soumis au nouveau prince Georges Rakocsy (I). Le document recommande aux Transylvains « d'être amis des amis et ennemis des ennemis » de la Sublime Porte, il prescrit l'échange des esclaves et des raïa en fuite, il donne des détails concernant la situation des citadelles sises aux frontières (*serhat*) : Szolnok, Gyula, Ianova (Ineu), Lipova et Timișoara jusqu'à la révolte de Sigismond Bathory. Le *berat* insiste sur les conditions du paiement du haraç, sur le régime des marchands, les mesures à prendre contre les rebelles et ordonne de ne plus donner asile aux fugitifs. Il recommande de même, d'une façon péremptoire, des relations d'amitié et de bon voisinage vis-à-vis des princes de Valachie et de Moldavie. Au cas où ceux-ci ou le roi de Pologne se révolteraient, le *berat* ordonne de leur interdire de passer par la Transylvanie, et de ne pas empêcher l'armée ottomane d'y entrer pour les poursuivre. De même, le prince de Transylvanie doit vivre dans des relations amicales avec les autres princes, il doit protéger les faibles, et lorsqu'il voudra se marier il devra demander aussi l'assentiment de la Sublime Porte. Ce document est donc un véritable traité, comme on l'appelle dans le texte même : « *ahitname* ».

Derviş Buturovič, dans son travail : « *Isprake spahiskih porodica iz nahije Neretva* (VII—VIII, 193—258), nous présente une série de documents ayant appartenu à des familles de spahis et de timariotes du sandjak de Klis, à savoir : I. la famille Alibegovič (1698—1802) ; II. la famille Buturovič (1699—1876) ; III. la famille Hašagič (1623—1834) et IV. la famille Begtašević (1778). Par leur contenu, ces 15 documents mettent en évidence l'apparition et le développement des fiefs *timar* et *zeamet*, les revenus des timariotes, les cultures agricoles, et il y a aussi quelques données isolées concernant les Valaques des Balkans.

Dans son article « *La troisième lettre du cheikh Muhammed d'Uzice datant de 1749/1163 H.* » (VIII—IX, 193—202), Ö. Mušić montre les tentatives faites par la Sublime Porte pour punir ce cheikh qui soulevait les masses populaires.

H. Hadžibegić, qui publie sept firmans et bouyourouldus datant des années 1756/1169 H.—1758/1171 H. dans son article : « *Les relations entre le Monténégro et l'Empire ottoman vers la moitié du XVIII siècle* » (*Odnos Crne Gore prema osmanskoj državi polovican XVIII vijeka*, III—IV, 485—508), fait un examen détaillé de leur contenu et souligne le refus des Monténégrins de payer la capitation (*harač*), l'expédition militaire entreprise contre eux, et l'annexion du Monténégro durant un an à la Bosnie, le caractère nominal de la souveraineté ottomane au Monténégro, enfin, la lutte de libération menée contre les Turcs.

• Une bouyourouldu de Hussein bey Gradašćević » (II, 195—200) datant de 1832—1247 H., publiée par M. Mujić, concerne la mobilisation des troupes commandées par Ibrahim bey Firdus qui devait partir en expédition contre Ali Aga Rizvanbegović.

En publiant • Trois rapports ayant trait à l'activité de Iosip Juraj Strassmayer » (VI—VII, 259—274) M. Musić remarque l'attitude des autorités turques de Bosnie vis-à-vis de J. Strassmayer qui, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle luttait pour l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine à la monarchie austro-hongroise.

A l'occasion de l'anniversaire des 75 années écoulées depuis la révolte de Bosnie et d'Herzégovine, H. Hadžibegić publie un travail intitulé : *Turski dokumenti o početku ustanka u Hercegovini i Bosni 1875 godine* (I, 85—116) qui apporte beaucoup d'éclaircissements au sujet des événements dramatiques qui ont eu lieu en Herzégovine, l'été de l'année 1875. Il faut remarquer que les Monténégrins voulaient aider les révolutionnaires d'Herzégovine et qu'ils voulaient aussi annexer cette province. La Sublime Porte n'a obtenu aucun résultat dans les tratatives avec les rebelles, après que la révolte fût étouffée. Les 45 pièces sont publiées en traduction seulement, mais il fallait plutôt que ces pièces précieuses fussent publiées dans leur texte original accompagné éventuellement de fac-similés. Donc, en ce qui concerne la façon de publier les documents turcs, on peut remarquer une certaine inconséquence, observation qu'on peut faire aussi touchant la translittération des caractères arabes.

Dans cette rubrique peut aussi être inséré l'article de Mithat Sertoglu, le directeur adjoint des Archives d'Istanbul. • Quelques pensées sur les sources de l'histoire ottomane » (*Neke misli o izvorina zu osmansku istoriju*, V, 103—110), dans la traduction de Nedim Filipović. En sa qualité d'historien et d'archiviste de grande expérience, Mithat Sertoglu fait quelques considérations sur ces sources (narratives et diplomatiques) et insiste surtout pour leur publication dans des éditions critiques. Puis il fait l'esquisse d'un vaste programme d'activité et montre que les forces turques ne suffisent pas, mais qu'il est nécessaire que tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Empire ottoman ou de la Turquie viennent aider à la réalisation de ce programme. Cela constitue un chaleureux appel pour la collaboration de tous les historiens de tous les pays qui jadis ont fait part de l'Empire ottoman.

Dans les colonnes de la revue • Prilozi . . . » on a fait paraître aussi un nombre important de documents ayant trait à l'activité des fondations pieuses *vakyf* qui ont existé aussi dans les régions de la Roumanie administrées directement par les Turcs. Dans leur ensemble, le contenu de ces documents est une mine précieuse pour l'étude de l'histoire des villes, des centres ruraux, pour la topographie historique et surtout pour l'histoire économique et culturelle. Les documents nommés *vakyfiye* comprennent aussi des informations intéressantes concernant la structure sociale, les conditions économiques, le mode de vie de certaines couches sociales, le montant des prix des produits agricoles, les différents impôts, le logement, le taux du fermage, les problèmes de l'enseignement et différents problèmes sociaux et religieux. Les plus anciens • *vakyfiye* » de Yougoslavie, c'est-à-dire datant du 9—18 avril 1435, ont été publiés par le Dr. Hasan Habeši (*Najstarija vakušana u Jugoslaviji*, X—XI, 55—73). Nous apprenons du contenu de ces documents que Sungur bey (nommé aussi Čauš bey) l'un des chefs de l'armée de Mourad II, a bâti en 1434 une mosquée à Bitolia, édifice connu comme l'une des plus anciennes • *Eski Djami* » de la péninsule des Balkans.

L'auteur croit que Čauš bey est né dans la région de Bitolia, qu'il a été amené à Constantinople (?) et converti au mahomédanisme, mais à cette époque-là, la capitale byzantine n'était pas encore conquise par les Turcs. Il s'agit probablement d'une confusion avec la ville d'Andrinople. A son retour d'une campagne militaire contre Skanderberg, Čauš bey s'est arrêté à Bitolia, y a construit la mosquée dont il est question ; elle comprenait aussi un séminaire (*medresse*) et un *zaviya* aujourd'hui ruiné. L'auteur consigne que Čauš bey a construit d'autres

édifices encore, et il publie la copie de ce *vakyfiye* qui se trouve dans les Archives de la ville de Skoplje, en ajoutant au texte une traduction et un commentaire historique.

Mais celui qui commence la publication de telles pièces d'archives dans les colonnes de l'annuaire « Prilozi . . . » est H. Šabanović qui fait paraître un article intitulé : « Les fonds anciens vakifname en Bosnie » (*Najstarije vakufname u Bosni*, II, 5—38, l'auteur publie d'abord un *vakyfiye* (acte de possession) datant de 1462/866 H. et qui appartient à Isa bey, le second sandjak de la Bosnie. C'est une source de première importance pour l'histoire des origines de la ville de Sarajevo.

Le second *vakyfiye* datant de 1477/882 H. appartient au sandjakbey de Bosnie, Ayas bey, et a une grande importance pour l'étude du développement ultérieur des villes de Sarajevo et de Visovo. Un troisième *vakyfiye* datant de 1517—1518, signé par Moustafa bey, a la même valeur pour l'histoire de la ville de Sarajevo et pour la toponymie de la région.

H. Hasandedić, traitant des « Fondations pieuses de Čejvan Kethode en Herzégovine . . . » (V, 274—286) remarque que parmi les *vakyfs* des XVI^e et XVII^e siècles de Mostar, celui de Čejvan occupe une place des plus importantes.

En s'étayant de deux documents, l'auteur soutient que le dignitaire susnommé a construit une mosquée à Mostar en 1533, une autre à Blogaj (avant 1554) et enfin une troisième à Gabala (1558). L'auteur souligne les mérites de ce fondateur, concernant le développement économique et culturel des villes de Mostar et de Gabala.

D'un grand intérêt au point de vue documentation nous semble l'article de F. Bayraktarević : « Les archives centrales de Constantinople et leurs extraits » (*Glavni Carigradski arhiv i ispisi iz njega*, VI—VII, 283—299) où l'auteur remarque le contenu abondant, varié et intéressant du trésor contenu dans les archives de Constantinople qui a une grande valeur pour l'histoire des pays des Balkans. A de très rares exceptions près, les turcologues européens n'ont pas fait de recherches dans ces archives, mais la Yougoslavie, selon les dispositions du traité de 1933 avec la Turquie, avait obtenu le droit de faire des études et des recherches dans les archives et les bibliothèques turques. C'est ainsi qu'en 1936, une délégation de l'Académie Serbe, dont les membres les plus importants furent l'auteur de cette article et Gl. Elezović, a fait des recherches dans les archives turques et a étudié « Les registres des affaires importantes » (*Muhimme defter*), puis « L'Inventaire des registres » (*Mahzen defteri*) rédigé vers 1870/1287 H., et qui comprenait :

- 1) 265 registres d'affaires importantes
- 2) 85 registres de la Roumélie
- 3) 10 registres de « garanties chrétiennes »
- 4) 25 registres ayant trait à la ville de Constantinople
- 5) 9 registres concernant la Bosnie
- 6) 9 registres concernant Raguse, etc.

Outre ceux-ci, l'auteur rappelle encore l'existence de 1 228 registres et codes. Certains de ces *muhimme defter* remontent en ce qui concerne leur ancienneté, au mois d'août 1559 (*ramazan* 965 H.).

Dans les différents enregistrements des fonds d'archive on peut remarquer qu'il y a un grand nombre de registres ayant trait aux villes balkaniques, où l'on parle souvent de Lipova et de Timișoara. Sans doute, il y a encore d'autres registres concernant la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie et la Dobroudja et ces registres doivent être étudiés à tout prix.

Nous ne pouvons omettre les quelques contributions scientifiques publiées dans « Prilozi . . . », concernant la diplomatie et la chronologie ottomane. Ainsi, H. Šabanović critique dans son étude : « Les expressions : *evail*, *evasil* et *evahir* » (II, 213—238), la théorie émise

par Gl. Eležovič touchant les trois décades lunaires du calendrier musulman et montre, en s'étayant d'un matériel abondant, que *evail* ne peut pas être le premier jour du mois, mais la première décade (1—10); de même, *evait* n'est pas le 14/15^e jour, mais la seconde décade (10—20); enfin, *evahir* n'est pas le 29/30^e jour, mais la dernière décade (21—29/30). En fait, cela avait déjà été démontré par Dimitrie Cantémir¹⁷. Nous devons aussi faire mention de la note de N. Filipović « L'expression *tahvil* » (*iziraz tahvil*, II, 239—248) qui précise la signification de cette sorte de documents dans la diplomatie ottomane. Une contribution réellement originale à l'étude de la chronologie musulmane est l'étude de M. Kantardzić : *Hidžretski kalendar i ostali kalendari kad islamskih naroda* (Le calendrier de l'hégire et les autres calendriers chez les peuples islamiques, III—IV, 299) dont nous avons parlé ailleurs¹⁸. L'auteur passe en revue les différents calendriers employés dans l'Arabie préislamique et fait une analyse détaillée du calendrier cyclique de l'hégire, en consignant aussi les différentes autres méthodes de calcul du temps en Orient et chez les Turcs des Balkans.

Une autre série de sources historiques étudiées et publiées dans les colonnes de « Prilozi ... » sont les sources juridiques dénommées *Kānunnāme*. Celles-ci, d'une part, réglementaient les rapports juridiques entre musulmans et chrétiens, d'autre part, établissaient les obligations de ces derniers envers la Sublime Porte. La plupart de ces registres de lois ont été publiés par Br. Djurdjev qui dans son étude : « Les defters pour le sandjak monténégrin au temps de Skender-bey Crnojević » (*Defter za crnogorski sandjak iz vremena Skenderbega Cernoevića*, I, 7—22; II, 39—56; III—IV, 349—402) publie deux *Kānunnāme* du XVI^e siècle, concernant le vilayet de Karadag (Monténégro). Il faut remarquer que le premier code (1521—1523) comprend des données intéressantes concernant le paiement de la « philourie » et, aussi, qu'il y a de nombreuses informations ayant trait à la situation sociale et économique du Monténégro vers le début de la domination ottomane. Le second registre de lois comprend des dispositions concernant les amendes, le recensement, la situation des monastères, etc. D'autre part, les deux registres de lois offrent un grand intérêt pour la toponymie, pour l'étude du montant des impôts et pour l'histoire des relations sociales.

Dans cet ordre d'idées, nous devons consigner la publication d'une ample note : « Remarques pour mon édition des *Kānunnāme* turques » (*Prime be uz moja izdanja turskih kanunname*, I, 151—156). Lors de la parution de la « Collection de kanunnames » due au renommé économiste turc Ö. L. Barkan¹⁹, Br. Djurdjev discute les différents registres de lois qu'il avait fait paraître auparavant, il précise certains faits et, aussi, complète les connaissances ayant trait à ce groupe de sources historiques.

C'est ainsi que Ö. L. Barkan, en s'occupant du « code de lois valaques » de la région de Semendria (*Kānunnāme-i eflakan-i liva-i Semendire*)²⁰ dans un article intitulé « Quelques données concernant les princes valaques sous la domination turque », avait fait paraître le texte revu du *Registre de lois valaques* d'après le *Kānunnāme* du Sultan Soliman le Magnifique, datant des premières années du règne de cet empereur. Et nous apprenons que Ö. L. Barkan avait publié son *Registre de lois valaques* de Semenderevo : *Kanun-i eflakan-i liva-i Semendire* dans sa collection, en employant le defter n^o 255 datant de l'année 1527/933 H., qui se trouve dans les Archives de Constantinople.

¹⁷ *The History of the Growth and Decay of the Ottoman Empire*, I, Londres, 1734, p. 164, n^o 43.

¹⁸ Cf. M. Guboglu, *Tabele sincronice, Datele hegirei și datele erei noastre...*, Bucarest, 1955, p. 323 (Addenda).

¹⁹ Ö. L. Barkan, *XV ve XVI-inci asırlarda osmanlı imparatorluğunda ziraat ekonomikin hukukt ve mall esasları*, I. Cild, Kanunlar, Istanbul, 1945.

²⁰ *Ibid.*

En publiant le *Registre de lois valaques* d'après trois manuscrits de Sarajevo, Br. Djurdjev affirme qu'il a eu des difficultés surtout en ce qui concerne certaines dispositions ayant trait aux « impôts des Valaques ».

Il compare son texte avec celui publié par Ö. Barkan et consigne que les manuscrits de Sarajevo offrent, aussi bien que celui de Constantinople, la reconstitution d'un texte plus ancien encore. D'après Br. Djurdjev, les dispositions de l'ancien registre de lois valaques de Semenderevo (1527) se réduisent à sept articles. Par contre, l'article 8 de l'édition de Ö. Barkan prévoit la majoration des impôts des Valaques, jusqu'à 92 aspres, tandis que l'ancien texte initial avait fixé ces impôts à 83 aspres. Ace propos, nous rappellerons que Br. Djurdjev a publié ailleurs une « Notice sur la loi d'Eflak (Valachie) »²¹. Les historiens qui étudieront l'histoire des Valaques dans la péninsule des Balkans devront tenir compte de ces sources aussi.

Sans doute, les autres registres de lois étudiés dans l'article susnommé ont leur importance pour l'histoire des peuples balkaniques sous la domination turque.

En poursuivant les recherches dans cette direction, Br. Djurdjev a publié un autre article : *Sarajevski kodeks Kanun-Nama*, VI—VII, 147—158, où il fait la description de dix registres de lois et de quelques *fetva* datant du XVI^e et XVII^e siècles. Le plus ancien registre de lois appartient à Soliman le Magnifique (Kānunnāme-i Sūltan Suleimān) ; le dernier date de 1688, et ils ont trait surtout à la Bosnie.

En ce qui concerne l'étude : *O prepisu Kanunname za sremski sandjak*, (X XI, 237—251) le même auteur, en s'étayant d'un manuscrit de l'Institut d'Etudes Orientales de Sarajevo, établit qu'il s'agit d'une copie datant de 1578 d'une collection (*Tapu defterleri*) d'Istanbul.

Une autre série de *Kānunnāme* concernant beaucoup plus le territoire de la Yougoslavie, a été publié par Br. Djurdjev dans d'autres revues²². Outre la « Collection de Kānunnāme » (1945) de Ö. L. Barkan, il faudra, à l'avenir, tenir compte aussi de la collection publiée par Hadiye Tunçer²³, qui comprend un grand nombre de registres de lois concernant aussi les pays balkaniques sous la domination turque.

Tous ces *kānunnāme*, dont l'importance a été soulignée dans les colonnes de « Prilozi ... », présentent un intérêt considérable pour l'étude de la situation économique et sociale dans les Balkans. Certains intéressent les Roumains d'une façon directe.

Le dernier groupe de sources historiques publiées et commentées dans les colonnes de la revue « Prilozi ... » est celui des sources épigraphiques. Nous ne croyons pas nécessaire d'insister sur l'importance de ces sources, puisque cela a été déjà fait par von Berchem et par d'autres épigraphistes renommés²⁴. On sait que ce ne sont pas seulement les Arabes et les Persans qui ont laissé en héritage un grand nombre d'inscriptions ayant une valeur historique, mais aussi les Turcs. Rappelons que certaines de ces inscriptions ont été signalées et même reproduites dans le « Livre des voyages » d'Evliya Çelebi.

L'étude méthodique des anciennes inscriptions musulmanes de Bosnie et d'Herzégovine se rattache d'une façon indissoluble au nom de M. Muezinović de Sarajevo. Il a commencé par

²¹ *Eflâk kanunu hakkında küçük bir izah*, dans : « Türk hûkuk ve iktisat tarihi mecmuası » Istanbul, II, 1939, p. 185—187.

²² Cf. « Glasnik zemaljskog muzeja u Sarajevu », Nouvelle série, I, 1946, p. 129—138 ; III, 1948, p. 189—200 ; IV-V, 1949—1950 ; « Istorisko sbornik », 3—4 (Sarajevo—1950), p. 227—240.

²³ *Osmanli imperatorluğunda Toprak hukuku, arazi kanunlari ve kanun aciklamalari...*, Ankara « Gursay Basimevi », 1962, XV + 545—587 (fac-similé). Compte rendu dans « Studii. Revistă de istorie », 6/1964, p. 1149—1458.

²⁴ Van Berchem, *Inscriptions arabes de Syrie* (Mémoires présentés à l'Institut d'Egypte, III (1897), p. 417—520). Cf. J. Sauvaget, *Introduction à l'histoire de l'Orient musulman*.

la lecture et la publication des inscriptions arabes et turques de Sarajevo et d'autres centres. Ces inscriptions gravées sur les mosquées, sur les fontaines, concernent d'habitude la date de leur fondation ; les inscriptions funéraires rappellent la vie et les œuvres de certains dignitaires ottomans. Cet auteur, dans ses études : *Turski natpisi u Sarejevu iz XVI vijeka* (II, 95—114) ; *Turski natpisi XVI vijeka iz nekolika mjesta Bosne i Hercegovine* (III—IV, 455—484), explique un certain nombre de chronogrammes. Puis, continuant ses recherches sur les inscriptions turques du XVI siècle de Bosnie et d'Herzégovine, dans une autre étude, M. Muezinović publie dans des conditions admirables (VIII—IX, 181—191) encore neuf inscriptions datant des années 1550—1591 (957—999 H.). La plus ancienne d'entre elles concerne la mort de Muhammad beg Cengiç.

Un autre chercheur bosniaque, Hasan Dedić, dans un article : *Dva kronogfama o smrti mostarskog legatora Čejvan-Kethuda* (II, 275—282) étudie deux chronogrammes datant de 1570/977 H., ayant trait à la mort naturelle du fondateur Čejvan qui a créé certaines institutions. Nous devons remarquer que H. Šabanović a aussi publié deux épigraphes en turc et en arabe, concernant deux membres de la branche bosniaque de la famille renommée des Malkočoglyi. Dans sa note « Inscriptions sur les monuments funéraires de Malkotch Bey et de son fils Giafer bey » (II, 249—258), cet auteur réussit à déchiffrer une chronologie en vers (ebget). On sait que les Malkočoglyi ont eu des relations avec les Pays Roumains. Ils ont même passé dans le folklore roumain, et le folkloriste roumain de renom, professeur Petru Caraman, s'en est occupé d'une façon assez détaillée²⁶. Grigore Ureche parle de Malkoč dans son *Letopiseful moldovenesc* (Chronique moldave) et l'orientaliste Dimitrie Cantémir, dans son Histoire de l'Empire ottoman, met en évidence le grand rôle joué par ces renégats bulgares ou serbes, de même que les renégats grecs Mihaloglyi. Le nom de Malkoč se trouve aussi dans la toponymie roumaine. Si les Malkočoglyi ont eu un rôle politique dans la péninsule des Balkans, les futures recherches historiques devront étudier aussi les sources roumaines.

En ce qui concerne la méthode qui a présidé à la publication des sources turques que nous avons présentées antérieurement (chroniques, documents, registres de lois et inscriptions) nous devons montrer que les textes originaux, translittérés en caractères arabes ou fac-similés, sont accompagnés de traductions. Toutefois, on peut remarquer dans la publication de certains documents un certain manque d'uniformité quant à la présentation du texte original.

On peut faire la même affirmation concernant la translittération de certains mots ou noms orientaux. Mais, la plupart du temps, les documents publiés sont accompagnés d'amples commentaires, de notes abondantes et d'introductions substantielles. C'est pourquoi certains des textes publiés dans « Prilozi ... » sont de véritables études et articles, ouvrant des perspectives importantes pour élucider des problèmes de turcologie balkanique.



La revue « Prilozi ... » offre de l'intérêt non seulement par ses matériaux historiques, dont le nombre est prédominant jusqu'au numéro VI—VII (1957), mais aussi par la valeur de ses études linguistiques, littéraires et folkloriques. Dans les deux derniers numéros, les articles de ce genre commencent à avoir le dessus.

Nous croyons qu'il est nécessaire de présenter dans leur ensemble ces travaux, mais l'espace qu'on a mis à notre disposition ne nous permet pas une présentation plus ample.

D'accord avec le caractère de cette revue, le plus grand nombre des contributions de ce genre est du domaine de l'arabistique, de l'iranologie et de la turcologie. C'est ainsi que T. Muftić, étudiant les racines trilittérales de l'arabe : « *Trilitere* » *arapskom jeziku* (III-IV, 509—551),

²⁶ Petru Caraman, *Contribuție la cronologizarea și geneza baladei populare la Români*, dans « Anuarul Arhivei de Folklor », I, (Cluj, 1932), p. 64—105, et II (Bucarest, 1933), p. 21—88.

fait une étude de phonétique statistique. Il établit l'ordre de fréquence des consonnes et des groupements de consonnes des racines arabes, et il accorde aussi l'importance due à l'articulation. T. Muftić, dans : *Une introduction à l'étude des synonymes de la langue arabe* (V, 51—82), suscite encore l'intérêt pour l'étude des synonymes si fréquents et si importants en arabe. Dans son article : *Sintaktičke funkcije arapskih prijedloga* (III-IV, 553—573), le professeur Šikirić étudie les fonctions syntactiques des prépositions en arabe. Rade Uhlik, dans son article : *Sur le causatif dans l'Urdu et dans la langue Romani (Tsigane)* (V, 299—320) fait un examen approfondi de ce problème et arrive à conclure que si dans les langues urdu et tsigane, le causatif est formé par des suffixes qu'on ajoute à la racine du verbe primitif, dans la langue urdu ce processus est accompagné par certaines altérations phonétiques aussi.

Continuant ses recherches, T. Muftić, dans son article : *Sur l'intensification dans la langue arabe* (VI—VII, 5—38), remarque la richesse de la langue arabe et insiste sur les différents moyens qui expriment l'intensification, en insistant sur certaines formes à part : *mef'alel*, *fe'alān* et *fe'ala*. Dans un autre article : *O poliseniji u arapskom jeziku* (VIII—IX, 8—28), T. Muftić, en traitant de la polysémie en arabe, montre qu'on ne doit pas la confondre avec la synonymie. Puis il étudie tour à tour les causes qui ont provoqué l'apparition et la disparition de la polysémie, et remarque l'accroissement du fonds lexical en arabe et la signification de ce phénomène pour le développement de la littérature arabe contemporaine.

Nous devons aussi mentionner l'étude : « Des mots arabes empruntés par le serbo-croate » (*O arabiznima u srpsohrvatskom jeziku*, X—XI, 5—29), où T. Muftić, en les comptant, arrive à conclure qu'en serbo-croate, parmi les 6 500 mots turcs qui s'y trouvent, il y en a 3 800 d'origine arabe. Puis il étudie les modifications phonétiques que ces mots ont eu à subir par suite de leur passage dans la langue serbo-croate. Parmi les phénomènes linguistiques qui se sont produits dans ces mots lors de leur passage, il y a : l'addition, la métathèse, l'assimilation, la dissimilation, la palatalisation, etc. L'auteur discute ensuite les changements intervenus dans les voyelles des mots arabes, et montre qu'il est absolument nécessaire de rassembler dans un glossaire tous les mots arabes de la langue et de la littérature yougoslave, puisque ceux-ci, à mesure que le temps passe, ne sont plus employés, deviennent archaïques et disparaissent.

En fait, ce phénomène se passe dans toutes les langues balkaniques. A ce point de vue, le philologue L. Şăineanu a commencé l'étude de ces faits dans son remarquable ouvrage : *L'influence orientale sur la langue et la culture roumaine*, (Bucarest, 1900, 2 volumes). En étudiant les mots de la langue populaire et des textes historiques d'origine turque, arabe et persane qui ont pénétré en roumain par l'influence ottomane, L. Şăineanu montre les variantes balkaniques de ces termes, donc les variantes serbo-croates aussi. Nous croyons qu'il est nécessaire que l'œuvre de L. Şăineanu, ainsi que d'autres contributions du même genre ²⁶, soient mises à profit et employées dans une étude comme celle dont nous faisons le compte rendu.

Il nous faut remarquer un article qui est du domaine de la poésie populaire et du folklore : *Une chanson turque sur Sarajevo* (III—IV, 575—587), où Ö. Muşic examine ce texte qu'il date du début du XVII^e siècle.

Derviş Korbut publie de même : *Les chansons d'amour turques dans le recueil de Miho Martelini, ragusain de l'an 1657* (VIII—IX, 37—62). Il faut remarquer que ces chansons d'amour turques furent translittérées en caractères latins dans un manuscrit en deux volumes, qui se trouve au Musée régional de Sarajevo. Les particularités phonétiques de la langue turque y sont très bien reproduites.

²⁶ Cf. M. Guboglu, *Orientalistica română*, dans « Studii și articole de istorie », I, 1956, p. 333—336, et sa variante en français : *Contributions roumaines aux études orientales*, dans « Archiv Orientalní », XXIV, 3, 1956, p. 454—475.

D. Korbut, en discutant la contribution scientifique de F. Bayraktarević : *Da li se zadrani spominju u « Hiljadu i jednoj noći? »* (VIII—IX, 203—206), montre que dans les *Mille et une nuits* se trouvent mentionnées non pas les villes de Zadar et de Raguse mais la ville de Livourne.

Dans les colonnes de la revue « Prilozi . . . » ont paru aussi quelques contributions scientifiques du domaine de l'histoire des arts et surtout de celui de l'architecture musulmane. Les nombreux monuments d'art ont commencé à être étudiés d'une façon systématique. Ainsi, dans l'étude « Les monuments de l'architecture ottomane en Bosnie et Herzégovine » (*Spominici osmanskijske arhitekture u Bosni i Hercegovini*, III—IV, 229—297), A. Bejtlic tente de donner un tableau systématique d'ensemble de l'architecture turque. Dans la partie introductive, l'auteur fait une esquisse de l'évolution des constructions, de l'urbanisme, des matériaux de construction, et de l'activité des architectes turcs et dalmates c'est-à-dire nationaux. Il faut remarquer que l'introduction de l'architecture ottomane en Bosnie remonte à 1477, ce qui est prouvé par le bain public (*hamam*) d'Ajas bey, construit à cette date. Ensuite, l'auteur décrit d'une façon détaillée différents monuments d'architecture comme par exemple : *mosquées*, *medrese*, *tekke* (monastère de derviches), *saalkule* (clocher), *češme* et *šadirvan* (fontaines), *hamam* (bain public), boutiques de marchands, *bazars* (*bezestan*), *kervansaray*, ponts, habitations, monuments commémoratifs, *turbe*, forteresses, travaux d'architecture militaire, etc. Le caractère si polymorphe de l'architecture bosniaque est dû à la diversité des influences orientales.

Le texte documenté de cet article est accompagné d'un appareil critique abondant, de nombreuses esquisses, de plans et de photos.

Etant donné que de tels monuments d'art musulman se trouvent dans tous les pays balkaniques et dans notre pays aussi (dans la Dobroudja, à Ada-Kaleh) et que ceux-ci ont été très peu étudiés jusqu'à ce jour²⁷, il résulte que l'étude de pareils monuments crée une autre possibilité de collaboration entre tous les historiens de l'art des pays de la péninsule des Balkans.

F. Bayraktarević, dans son article : « Les monuments turcs d'Ohrid » (*Turski spomenici u Ohridu*, V, 111—134), après avoir présenté un tableau général de la période de la domination turque (1394—1912) à Ohrid et remarquant l'abondance des informations d'Evliya Čelebi au sujet de cette ville décrite aussi par le géographe arabe al-Idrisi (1154), fait la description d'un certain nombre de mosquées (*imaret*) et de mausolées (*turbe*) datant tous après 1493/898 H. Il fait connaître l'inscription de la fontaine (*cišme*) « Ihtisab », composée par le poète Suleyman Fehim (1789—1846) qui fait l'éloge de Djelladin Beg, celui qui avait amené l'eau dans cette ville. Enfin, l'auteur fait une description du séminaire (*medrese*) de Šerif bey, où se trouve une inscription datant de 1846/1262 H.

Parmi les contributions scientifiques concernant les artisanats artistiques, nous devons signaler l'article : *Contribution à l'étude des ciseleurs de Sarajevo* (V, 199—231), où Petar Momirović met en évidence l'importance de cet artisanat aux siècles passés et son extension à grande échelle dans les Balkans. Il croit nécessaire une étude plus vaste dans ce problème.

Verena Han, dans son étude : *Orijentalni predmeti u renesansom Dubrovcu* (VI—VII, 115—137), analyse un certain nombre d'objets d'art de Raguse, datant du temps de la Renaissance. Ces objets d'art importés d'Orient prouvent les relations commerciales entre l'Empire ottoman et la république de Raguse (Dubrovnik). Certains de ces objets sont en métal, d'autres sont des tapis. Dans l'article : *Minijature u islamskom astrološkom spisu Orijentalnog Instituta u Sarajevu* (VI—VII, 139—145), Zagorca Janc décrit un manuscrit turc du XV^e siècle en arabe

²⁷ N. Iorga, *Moschei pe pământul românesc*, dans « Buletinul Comisiei Monument. Ist. » n° 23, 1929, p. 184—187; H. Stănescu, *Monumente musulmane civile și religioase din orașul Brăila*, dans « Studii și cercetări de istoria artei », an. III, 1—2, Ed. Acad. R.P.R., 1956, p. 298—318; Idem, *Monuments d'art turc en Dobroudja*, dans « Studia et acta orientalia », III, 1961, p. 177—189 + 9 fac-similés.

et turc, ayant différentes miniatures où l'on peut discerner une influence mongole et bouddhiste, surtout dans un zodiaque. De même, les armes et les costumes trahissent, selon l'auteur, cette influence bouddhiste.

Toujours du domaine de l'histoire de l'architecture est l'article signé par H. Hasandedić : *Kulturno-istoriski spomenici u Mostaru iz turskog doba* (X—XI, 149—177 + 5 fac-similés), où l'on peut lire la description de certains monuments de Mostar datant du temps des Turcs. L'auteur constate qu'à partir de la seconde moitié du XV^e siècle et jusqu'en 1878 furent bâtis dans la capitale de l'Herzégovine : 39 mosquées et *mešet*, 2 églises orthodoxes et une église catholique. Nous apprenons que toutes les mosquées, sauf deux, furent bâties jusqu'au milieu de XVII^e siècle. Du temps de la domination ottomane, il y avait encore à Mostar : 40 écoles mahomédanes (*mekteb*), 6 séminaires (*medrese*), 2 typographies, 2 bibliothèques, plusieurs fontaines, etc.

Enfin, H. Hasandedić, a fait une description de la mosquée *Tabašica de Mostar* (X—XI, 214—222) qui était celle des membres de la corporation (*esnaf*) des tanneurs. Cette mosquée fut bâtie par un certain Hadži Kurt, l'ancêtre de la famille Kurt de Mostar, vers la fin du XVI^e siècle ou vers le début du XVII^e. On peut le déduire d'après les données d'un testament publié à la fin de cet article.

Une dernière partie de la revue « Prilozi... » s'occupe des comptes rendus et des notes bibliographiques. Certains des comptes rendus étant présentés d'une manière critique, leur importance scientifique est plus grande. Nous ne pouvons pas en signaler quelques-uns qui nous paraissent plus intéressants, surtout ceux ayant trait aux pays des Balkans. On a fait le compte rendu de quelques ouvrages d'auteurs, comme celui de O. Turan, *Le droit agraire chez les Turcs Seldjoukides*, (Ankara, 1948 « Prilozi... », I, 183—186); celui de M. Akdag, *La situation économique de la Turquie dans la période de la formation et du développement de l'Empire ottoman*, 1949 (I, 186—191). Les deux comptes rendus sont signés par H. Hadjibegić.

De même, l'ouvrage de I. H. Uzunçarşılı, *L'organisation de l'administration centrale et de la marine de l'Empire ottoman*, 1948.

Le compte rendu de l'article de Gl. Eležović *Sur Selaniki Moustafa effendi et son histoire*, rédigé par Br. Djurdjev, nous intéresse de très près, puisque *Tarih-i selaniki* comprend des informations importantes concernant les Pays Roumains et aussi la révolte du prince Michel le Brave.

Br. Djurdjev étudie d'une façon méthodique l'article de Gl. Eležović concernant : *Les Archives de Constantinople...* (II, 321—326), y ajoute des données nouvelles et fait des rectifications importantes.

F. Bajraktarevič écrit un compte rendu assez bref pour l'étude de M. F. Köprülü, *Alcune osservazioni intorno all'influenza delle istituzioni bizantine sulle istituzioni ottomane*, Roma, 1953 (V, 346). Nous devons signaler aussi les comptes rendus des travaux de L. Fekete : *Die Siyaaat-Schrift in der Finanzverwaltung*, 1955 (VI—VII, 301—304), de E. de Zambaur, *Manuel de généalogie et de chronologie pour l'histoire de l'Islam*, 1955 (VI—VII, 307—309).

Le livre de Rašid al-Din, *La Collection des chroniques*, II, Ankara, 1957 (compte rendu dans X—XI, 294—295) contient des informations concernant les Balkans et notre pays au temps de l'invasion mongole. Une initiative heureuse et une belle réalisation a été, sans doute, la publication de la traduction et du commentaire du *Livre des voyages* d'Evliya Çelebi, dans ses parties touchant la Yougoslavie, par H. Šabanović (X—XI, 295—297). De même « Les chroniques de conquête » (*Gazavatnâme*) et la *Chronique* de Mihaloglu 'Ali bey surtout (X—XI, 297—300), dont le compte rendu est signé par A. S. Levend, bien qu'écrites en vers et avec beaucoup de fantaisie, comprennent de très nombreuses informations sur les Balkans et les Pays Roumains. L'étude de Bistra Cvetkova, *Impôts extraordinaires et redevances à l'Etat*

dans le territoire bulgare sous la domination turque, Sofia, 1958, 228 p. (X—XI, 306—309) est présenté d'une façon assez détaillée par H. Sućesko.

Quelques comptes rendus écrits selon les principes de la critique historique concernent les différentes éditions des registres de lois ottomanes dénommés *Kānunnāme* (II, 327—329; VI—VII, 318—320; VIII—IX, 342—353), qui furent publiées en Turquie et en Yougoslavie.

Parmi les ouvrages didactiques et littéraires dont le compte rendu se trouve publié, nous signalerons : le *Dictionnaire turc-bulgare*, 1952 (VI—VII, 317—318); le livre de H. Jansky, *Lehrbuch der türkischen Sprache ...*, 1955 (VIII—IX, 227—230); l'ouvrage de A. Bombaci, *Storia della letteratura turca ...*, Milano, 1956 (VIII—IX, 230—231); enfin, le livre de V. A. Zvegincev, *Istorija arabskogo yazykoznanijy ...*, Moscou, 1958 (X—XI, 283—284).

Outre des études et des travaux considérables, tant yougoslaves qu'étrangers, nous trouvons dans les colonnes de « Prilozi ... » un certain nombre de comptes rendus des revues d'études orientales. Ainsi : « Les Annales de la Faculté des Lettres » vol. I, Caire (III—IV, 662—664), « Le Bulletin de la Société Scientifique Arabe », vol. 27, Damas (III—IV, 664—666), « Le Bulletin de l'Institut d'Égypte », XXXIII, 1951 et XXXV, 1954, « The Bulletin of the School of Oriental and African Studies », vol. XIII et XIV (II, 335—336; III—IV, 659; V, 360—362); « Le Journal Asiatique », t. CCXXXVIII—CCXL; CCXLI (III—IV, 644—645; V, 356—357); « The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland », Parts 1—4; « Journal of the Gipsy Lore Society », Third series, vol. XIV—XXXIII (III—IV, 670—674; V, 363—368) dont les comptes rendus sont signés par R. Uhlik. Enfin, on peut lire les comptes rendus des publications d'études orientales suivantes : « Oriens », vol. 6, 1953 (V, 357—358); « Šarkiyat mecmuasi », I, II et III, Istanbul, 1956—1959, (X—XI, 323—325); Z.D.M.G., 1949—1950 (III—IV, 655—657); V, 351—354); « Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes », Bd. 51, 1—4, 1948—1955 (V, 358—360), etc.

Mais, dans les comptes rendus qui présentent le contenu de ces revues, on s'aperçoit d'une façon évidente, que ces publications ne comprennent pas beaucoup d'études et d'articles qui puissent intéresser directement les pays de la péninsule des Balkans. Par contre, les revues d'études orientales qui paraissent en U.R.S.S. et dans les pays socialistes, comme : « Acta Orientalia » (Budapest), « Archiv orientální » (Prague), « Rocznik orientalistyczny » (Varsovie et Cracovie), « Przegląd orientalistyczny » (Varsovie), « Sovetskoe Vostokovedenie » « Problemy vostokovedenija », « Narody Azii i Afriki » (Moscou) et enfin « Studia et Acta Orientalia » (Bucarest) qui comprennent des articles beaucoup plus nombreux concernant la région carpatobalkanique, n'y sont même pas signalées. De même, il n'y a qu'un petit nombre des études et des travaux si nombreux concernant les études orientales parus en U.R.S.S., en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Hongrie et en Roumanie, dont on puisse lire le compte rendu.

D'autre part, l'importance et la valeur de la revue « Prilozi ... » pour les études orientales, en général, et surtout pour la publication des documents turcs ont déjà été signalées et remarquées dans les pays socialistes, dès que ses premiers numéros ont paru²⁸.

Nous devons ajouter que l'activité de l'Institut d'études orientales de Sarajevo ne se borne pas à la publication de la revue « Prilozi ... », mais qu'il fait aussi paraître des ouvrages à part et des monographies. C'est ainsi qu'en 1951 le tsganologue R. Uhlik a publié une étude sur la langue des tsganes de Yougoslavie : *Prepozitivni i postpozitivni clan u gurbetskom*.

En 1957 commença la publication de la série des *Registres de lois ottomanes*, dans la collection « Monumenta turcica » et le premier volume *Kanuni Kānunnāme za Bosanski, Hercegovacki, Zvornički ...* (211 pages) parut, rédigé par un groupe d'études ayant comme principaux

²⁸ Josef Kabrda, *Les études orientales en Yougoslavie* (L'activité de l'Institut oriental à Sarajevo), dans : « Archiv Orientální », 25—1957, 1, p. 146—155; cf. aussi « Sovetskoe vostokovedenije » n° 3, Moscou, 1958, p. 164—166 (A. S. Tveritina).

membres le Dr. Br. Djurdjev et H. Hadžbeđić. De même, on a publié dans la traduction de Hazim Šabanović, Evliya Čelebi, Putopis . . . (Sarajevo, 1957, 2 vol.) dont H. Kalešić a fait le compte rendu (X—XI, p. 295—297).

Pour conclure, on peut affirmer que le contenu si riche, si varié et si intéressant de la revue « Prilozi . . . », de même que la parution d'autres travaux publiés comme ouvrages à part, prouvent que dans les Balkans s'est formé un centre important d'études orientales.

Sans doute, vu leurs caractères spéciaux, les études orientales auront une influence sur les études de balkanologie, surtout en ce qui concerne l'autocratie ottomane dans l'espace carpato-balkanique du sud-est de l'Europe.

M. Guboglu

« Известия на Етнографския Институт и Музей » Книга VI, Bulletin de l'Inst'tut et Musée d'Ethnographie, Académie de Sciences de Bulgarie. Section d'histoire et de pédagogie, VI, Sofia, 1963, 426 pag.

Le volume, qui comprend une thématique riche et variée est dédié à l'ethnographe bulgare Hristo Vakarelski, à l'occasion de son 65^e anniversaire. Les auteurs bulgares, ont collaboré avec plusieurs spécialistes étrangers (de Budapest, Moscou, Leningrad, Belgrade, Berlin, Brno, Paris, Gratz et Torun-Pologne), pour réaliser ce volume.

Les matériaux, publiés dans les langues utilisées par les auteurs, sont groupés en quatre catégories, selon leur rapport avec l'ethnographie historique, l'anthropologie et la démographie, la culture matérielle, l'organisation sociale et la culture spirituelle ; l'étymologie et la terminologie populaire, le folklore.

La plupart des articles abordent des problèmes de culture matérielle ou sont consacrés au folklore. Même quand ils ont un caractère local, les problèmes sont poursuivis dans leurs rapports et relations zonales, et, quand il est nécessaire, dans leur évolution historique.

Le chapitre concernant la démographie, l'anthropologie et l'ethnographie historique, ainsi que le chapitre consacré à l'étymologie et à la terminologie populaire, traitent des questions concernant exclusivement des régions de la Bulgarie, le reste — c'est-à-dire la plus grande partie du volume — aborde des problèmes variés, en étroit rapport avec les territoires de la zone sud-est européenne. Le titre si suggestif de l'étude de Jos. Mati, par exemple, est concluant : *Zu den methodischen Problemen der gegenwärtigen Erforschung der Volksepik der Süd-und Ostslaven* (p. 333—342). Un caractère encore plus large possède l'étude de Wolfgang Jacobeit, *Zur Frage einer intensiveren internationalen Zusammenarbeit auf dem Gebiet der europäischen Agrarethnographie* (p. 93—101).

Quelques phénomènes, étudiés comparativement, concernent aussi le territoire de la Roumanie. Ainsi, dans son article concernant *L'entassement des gerbes de blé et le système de leur dénombrement dans le bassin carpatique* (Кладите ст житни снопове и начин на броенето им в Карпатския басейн, p. 119—134), Ivan Balacha (Budapest) fait mention du système de l'entassement des gerbes usité en Transylvanie et en général en Roumanie (p. 129—130).

Laszlo K. Kovacz, s'occupant de la *Préparation du lait et de ses dérivés chez les Hongrois transylvains de Roumanie* (Переработката на овчето мляко у трансилванските маджари в Румъния, p. 135—150), fait des comparaisons avec les méthodes respectives employées par la population roumaine. Dans ses informations intéressantes sur *La charrue en bois en Bulgarie* (Дървеният плуг в България, p. 103—118), l'auteur Vasil Marinov fait mention de l'influence de la charrue utilisée sur le territoire de la Roumanie (p. 109).

La coutume serbe de fêter particulièrement le jour du patron de la maison (О проблеме крсног имена, p. 259) est répandue, d'après l'affirmation de l'auteur P. Z. Petrovitch, en Roumanie (en Olténie = Petite Valachie), ainsi qu'au nord de l'Albanie. La croyance des Roumains et des Albanais aux démons féminins, fées et « roussalies » (nymphes des eaux et de l'air), atteste l'origine thracique de ces croyances chez les Bulgares, croyances qui furent étudiées par Ivan Venedicov (Самодивите, p. 271—278).

Les *Contacts hungaro-bulgares dans le folklore* sont illustrés par Lajis Vargyas dans la variante d'une ballade collectionnée chez les « tchangais » (csango) de Moldavie (p. 344—345).

Dans diverses pages du volume on trouve des mentions faites par les auteurs relativement à quelques termes usités aussi en roumain, comme : catchoulat (caciulat) = un support de bois au fichoir (p. 165); *pantofi* = chaussures sans agrafes (p. 177); *kourtca* (curtca) = vêtement court (p. 182); *lacom* = avide (p. 292); *buza, buzat* = lèvres, lippu (p. 297); *drlog, brlog* (dirlog, birlog) = tanière (de l'ours) (p. 299); *duzen, babca* = monnaie (p. 329); *gologan* = sou (p. 331), etc.

Par son aspect historique l'article de Geza Feher (Budapest) suscite notre intérêt : *Chronologie des vestiges concernant les métiers turcs du XVI^e au XVII^e siècle en Hongrie* (Към въпроса за периодизацията на турските занаятчийски паметници в Меджарско от XVI и XVIII в, p. 187—204). Une autre étude : *Éléments communs slavo-byzantins dans la création populaire* (Византийско-славянска общност в областта на народното творчество p. 351—366), par Ivan Douitchev est tout aussi intéressante. Décrivant les *Traits caractéristiques de la prose et du chant historique* (О некоторых особенностях исторических песенных и прозаических жанров, p. 359—366), V. C. Socolova invoque parmi d'autres exemples, la tradition concernant le roi Stephan (Etienne), attestée en Moravie, Slovaquie et Valachie (p. 356). V. N. Putilov qui s'occupe de *L'histoire de la ballade slave* (Из истории славянской баллады (песни о инициете, p. 367—376), analyse le folklore bulgare sur « Mihail Voïvode », c'est-à-dire le voïvode valaque Michel le Brave. Une variante inconnue du chant populaire sur *Murad et Mara* (Една неизвестна версия на народната песен за Мурад и Мара, p. 377—382) nous est révélée par Stefana Stoicova. Selon certaines assertions, Mara serait la princesse Maria Brancovitch de Serbie (XV^e siècle), captive au harem du sultan Murat II.

Ce sont quelques exemples qui démontrent que les recherches sur les problèmes sud-est européens présentent dans ce volume beaucoup d'informations intéressantes.

S. Iancovici

« Гласник на институтот за национална историја » VII^e année (Bulletin de l'Institut d'Histoire Nationale), Skopje, 1963, t. 1, 306 p. ; t. 2, 350 p.

La revue de l'Institut d'Histoire de Skopje paraît en deux fascicules par an et publie d'habitude des matériaux concernant l'histoire de la Macédoine, c'est-à-dire du territoire de l'actuelle République Socialiste de Macédoine faisant partie de la République Socialiste Fédérative de Yougoslavie.

Les fascicules de 1963, dont nous nous occupons dans le présent ouvrage, comprennent des études, des contributions et des matériaux documentaires traitant des problèmes des XIX^e et XX^e siècles, à l'exception de deux études qui abordent des problèmes d'histoire moyenne.

Une grande partie de ces matériaux se réfère au problème central de l'histoire moderne macédonienne, à savoir la révolte d'août 1903 sous la direction de Gotze Delcev, ainsi qu'à

d'autres problèmes rattachés à celui-ci. Ainsi, le dr. Alexandr Hristov analyse du point de vue politique et juridique « Le principe de la Macédoine autonome dans le programme de l'Organisation révolutionnaire interne macédonienne » (*Принципот на автономна Македонија во програмата на внатрешната Македонска Революционерна организација*; t. 2, p. 5—31). Au sein du mouvement de libération nationale de la Macédoine, qui a eu lieu dans la dernière décennie du siècle passé et au commencement de notre siècle, se sont formés divers groupements et courants qui ont conféré un contenu différent à la notion d'autonomie. Dans le problème des moyens de libération et du futur statut de la Macédoine, deux conceptions, ont été prédominantes : l'une qui préconisait la libération à l'aide de la Bulgarie et des autres puissances étrangères et l'autre, représentée par l'O.I.R.M. (Organisation Interne Révolutionnaire Macédonienne), qui était d'avis que la libération devait être réalisée par la lutte révolutionnaire organisée du peuple macédonien même. Dans le premier cas, l'avenir politique de la Macédoine se présentait sous la forme d'une autonomie au sein de la Bulgarie ; dans le second, par autonomie on entendait la souveraineté d'Etat. L'O.I.R.M. même changeait la signification de la notion d'autonomie d'une étape à l'autre de la lutte de libération : à certaines étapes, on comprenait par autonomie l'indépendance nationale et la future individualité juridique et d'Etat de la Macédoine, tandis qu'à d'autres étapes de la lutte, l'Organisation accordait au régime d'autonomie le sens de région autonome dans le cadre d'une Fédération Orientale.

Dans son étude, l'auteur explique le principe de l'autonomie en s'en tenant au sens dans lequel celui-ci a été tout d'abord formulé dans le programme de lutte et ensuite appliqué dans la pratique révolutionnaire de l'O.I.R.M., aussi bien dans la période antérieure à l'insurrection de 1903, que dans celle qui lui a suivi, jusqu'à la Révolution des Jeunes Turcs. Là-dessus, on analyse amplement trois aspects du problème : le caractère d'autonomie dans la conception de l'O.I.R.M. ; la création d'une puissance révolutionnaire comme fondement réel pour la réalisation d'une Macédoine autonome et le maintien de l'intégrité territoriale de la Macédoine comme garantie pour la réalisation de l'autonomie.

L'une des principales constatations concerne le fait que le mouvement de libération nationale macédonienne reçoit, dans la première décennie de notre siècle, la forme spécifique de mouvement bourgeois-démocratique, avec les nombreux compromis et oscillations d'une bourgeoisie qui se trouvait à la tête d'une nation encore en cours de formation. La minorité de la bourgeoisie menait une politique pro-bulgare, tandis que la majeure partie du peuple—surtout la couche moyenne de la bourgeoisie et la paysannerie entière— militait pour une Macédoine autonome. Le fait que le processus de formation de la nation macédonienne n'était pas encore achevé, constate l'auteur, a déterminé un dualisme caractéristique dans la conception du séparatisme, celui-ci ayant aussi bien une nuance politique qu'une nuance nationale. Le séparatisme national se superposant au séparatisme politique, est plus radical et plus conséquent. Il considère le peuple macédonien comme une nation distincte et lutte pour la promotion de la langue macédonienne littéraire et pour l'émancipation politique, culturelle et religieuse de la Macédoine vis-à-vis de Sofia et de Belgrade. Au fond, les deux formes du séparatisme découlent l'une de l'autre, se complètent réciproquement et poussent vers la constitution d'un nouvel Etat.

Un autre problème rattaché à la révolte de 1903 est traité par Manol Pandevski dans « L'armement des révolutionnaires et des insurgés macédoniens pendant la période précédant l'insurrection d'Ilinden (1893—1903) », (*Вооружавањето на македонските револуционери и востаници во периодот до илindenското востание*; t. 2, p. 79—114). On apprend ici que le mouvement de libération nationale de la Macédoine ayant eu dès le début un caractère révolutionnaire, la tâche principale de l'O.I.R.M. fut la procuration des armes. En vue d'atteindre ce but, condition nécessaire pour la réalisation de l'insurrection et de la libération, une longue action se

déroula, laquelle, d'après l'auteur, comporta trois phases d'évolution. Dans la première, qui va de la création de l'Organisation révolutionnaire à la formation des premières troupes d'agitation (1893—1898), les habitants de la Macédoine, des territoires serbes avoisinants et de la Bulgarie, sont ceux qui fournissent les armes. Dans la seconde phase (1898—1902), caractérisée par un souffle d'agitation intense, l'armement se fait d'une manière plus systématique et plus organisée, les armes et les munitions se procurant de Bulgarie et de Grèce. Pour le moment, les armes étaient utilisées dans les actions destructives contre les bandes de pillage musulmanes. Dans la troisième phase (milieu de l'an 1902—insurrection de 1903), les armes se procurent d'une manière intense de n'importe où : de Bulgarie, de Grèce, de Serbie et même de Turquie européenne. Le rôle des troupes dans la réalisation de l'armement est à présent très important, celles-ci ayant des liaisons directes avec des intermédiaires de diverses nationalités, parmi lesquels figurent aussi les Macédo-Roumains. On souligne également le rôle joué dans cette entreprise par Gotze Delcev, le futur chef de la révolte. Dans des paragraphes distincts, l'auteur présente les moyens utilisés pour se procurer des bombes et des matériaux explosifs, le système de transport des armes et la situation de l'armement à la veille de la révolte. Selon les constatations finales, celle-ci n'avait point atteint, partout, le niveau nécessaire pour assurer le succès d'une insurrection, fait qui a eu des suites défavorables.

Un aspect des courants qui se heurtaient au sein du mouvement de libération macédonienne est présenté par Gligor Todorovski dans la communication : « Un document de 1901 sur les tentatives de B. Sarafov d'établir des liens avec la Serbie officielle » (*Еден документ од 1901 година за обидите на Б. Сарафов за воспоставување врски со Србија*, t. 2, p. 259—270). Il s'agit ici d'un rapport adressé par Milorad Pavlović au ministre de l'Extérieur de la Serbie, rapport dont on déduit que Boris Sarafov, un élément opportuniste dans le mouvement de libération macédonienne, a essayé de faire le jeu de la grande bourgeoisie chauvine serbe et de lui subordonner l'organisation révolutionnaire.

Dans les 61 « Nouvelles lettres de Gotze Delcev », (*Нови писма на Гоце Делчев*, t. 1, p. 181—232), recueillies par Liuben Lapev dans les archives de Sofia et de Skopje, se trouvent des données concrètes, inconnues, de l'activité du chef du mouvement révolutionnaire macédonien, Gotze Delcev. Les lettres et télégrammes datent de 1896—1903, la plupart de 1902 et sont adressés aux membres de l'Organisation révolutionnaire, en traçant des tâches en ce qui concerne la procuration et le transport des armes et du matériel de propagande. Les qualités d'organisateur inégalable du mouvement de libération macédonienne, ainsi que de chef dévoué corps et âme à la cause de libération du peuple macédonien possédées par Gotze Delcev, dont on a beaucoup écrit sans cependant invoquer des preuves documentaires, ressortent avec abondance de sa propre correspondance publiée ici.

Les 14 rapports des missionnaires catholiques (lazaristes) publiés dans les « Annales de la Congrégation de la Mission », Paris, tomes IV—V, et présentés ici en traduction macédonienne (t. 1, p. 233—247), concernent l'insurrection même d'Ilinden, plus précisément, certains de ses aspects dans le vilayet de Bitolja.

Particulièrement intéressant pour connaître la situation générale de la Macédoine à la fin du XIX^e siècle et au début du siècle suivant, est le rapport d'octobre 1901 du professeur serbe Sima N. Tomić sur ses propres constatations à l'occasion de trois visites (1899—1901) rendues en Macédoine en vue d'effectuer des études linguistiques. Dans les 22 pages présentées en original (*Еден нов документ за помошбата на Македонија кон крајот на XIX и почетокот на XX век*; t. 1, p. 247—267) de son rapport divisé en 6 parties, le professeur serbe effleure, outre l'aspect linguistique et folklorique, les aspects politiques du problème macédonien, concernant en premier lieu la propagande bulgare et autrichienne en Macédoine, et critique l'activité insuffisante des consuls serbes. Entre autres, le rapport constate qu'au point

de vue linguistique, les prétentions serbes sur la Macédoine ne peuvent descendre plus au sud de la ligne Tetovo — Skoplje — Kratovo — Palanka ; à cause de l'ignorance et faute d'avoir préparé le terrain, la cause serbe n'avait pas à cette date, suffisamment d'adeptes. En échange, « les comités et les commitadjis [bulgares], quoique de mauvaise réputation, avaient rendu de précieux services à la cause bulgare ». D'après Tomić, le problème national a le caractère d'une lutte entre les partis pro-bulgare, pro-serbe, etc., orientés selon des avantages matériels. En critiquant avec véhémence l'inefficacité politique consulaire serbe, Tomić fait remarquer qu'à cause de celle-ci « les premiers représentants de l'idée serbe en Macédoine ont été les Valaques (les Macédo-Roumains) (Bodi, Vasiliević, Nušić, Karastojanović) ou les patriotes professionnels... » (p. 257). La propagande scolaire serbe présentait, également, de grandes lacunes, motif pour lequel on avait du attirer dans les deux lycées (de garçons et de filles) serbes fondés à Bitolja « des élèves slaves et macédo-roumains des écoles bulgares... d'où la prépondérance de l'élément macédo-roumain parmi les élèves des écoles [serbes] d'enseignement moyen de Bitolja. La même situation en ce qui concerne le matériel didactique lequel, à cause de la mise en évidence de l'élément macédo-roumain, est un « appendice » digne de l'ère macédo-roumaine dans les consulats serbes » (p. 259). A cause de cela et pour d'autres motifs encore, « le rôle joué jusqu'à présent par l'école dans l'œuvre de redressement national est presque nul, en tout cas il n'est point positif », souligne le rapporteur en conclusion, suggérant comme solution politique du problème de la Macédoine, non pas l'autonomie, mais son partage entre les Serbes et les Bulgares.

Egalement dans la rubrique « Matériaux » et rattachés au mouvement révolutionnaire, nous trouvons les « Documents sur l'activité et la situation de l'organisation révolutionnaire dans le district de Velès de 1904 à 1905 », (*Иван катарцијев, Документи за дејноста и ноложбата на револуционерната организација во Велишка околина во 1904-1905 година*; t. 2, p. 203—259). Ceux-ci présentent des pages reflétant l'œuvre de redressement de l'organisation révolutionnaire après l'étouffement de la révolte d'Ilinden. La situation intérieure de l'organisation de Velès, tout comme celle des organisations d'autres districts, se caractérise par des luttes fractionnaires violentes entre le groupe centraliste et celui de Sarafov. Ces luttes se sont soldées par l'assassinat du chef de l'organisation de la région de Velès, Stepane Dimitrov, dont la correspondance est publiée ici.

Parmi les thèmes qui demeurent en dehors du problème révolutionnaire, nous signalons, en premier lieu, l'étude « Deux étapes dans le développement économique-social de la Macédoine au XIX^e siècle » par D. Miliowska (*Две развојни етапи во економско-општествениот развој на Македонија во XIX век*; t. 2, p. 35—78). La première étape marque le développement ascendant, tandis que la seconde — commençant environ dans la période de la guerre de Crimée — se caractérise par un déclin économique. L'une des conséquences du déclin et de l'aggravation des conditions de vie de la paysannerie et des habitants des villes est l'émigration de cette population dans d'autres pays, dont aussi la Roumanie.

Un dernier problème d'histoire moderne est traité dans « Notes sur la question de Cyrille et Méthode chez les Macédoniens au XIX^e siècle » par H. Polenaković (*Бележки за Кирил-Методијевското прашање кај македонците во XIX век*; t. 1, p. 157—180). Le culte de Cyrille et de Méthode se développe en Macédoine dans la seconde moitié du XIX^e siècle, quand il est pratiqué par les représentants de la renaissance macédonienne et se manifeste dans la peinture religieuse de Macédoine.

Les problèmes d'histoire moyenne macédonienne sont traités dans deux articles : M. Sokolski présente des « Données originales turques des XV^e et XVI^e siècles pour la ville de Bitolja » (*Турски извори податоци од XV и XVI век за градот Битола* ;

t. 1, p. 127—156). Celles-ci se trouvent dans un *Tapu tahrir defterleri*, c'est-à-dire un recensement, existant dans les archives d'Istanbul. Les informations comprises dans le *defter* datent des années 1460—1544 et présentent beaucoup d'intérêt pour les historiens, les ethnographes les géographes et les économistes.

Alex. Stoianovski étudie « Les Dervindjis en Macédoine » (*Дервенциството во Македонија*; t. 2, 115—164). L'institution des dervindjis qui fournit les mesures de garde et de sûreté dans l'Empire ottoman, avec l'engagement des chrétiens en échange de certains privilèges, est poursuivie avec un intérêt toujours croissant en historiographie. On constate des données présentées par l'auteur que la littérature concernant ce problème est en premier lieu yougoslave et bulgare et, dans une certaine mesure, soviétique. Les sources en sont : informations turques, notes des voyageurs étrangers, et la tradition.

L'auteur analyse les divers aspects du problème : les causes de l'apparition des dervindjis, l'introduction de leur fonction dans l'Empire, les tâches qui leur incombent, leur organisation et le système selon lequel ils accomplissent leur emploi.

A partir des informations dont on dispose à l'heure actuelle, il apparaît que dans les Balkans, l'institution des dervindjis s'est le plus développée dans l'ouest de la Serbie et dans la Macédoine : dans cette dernière, elle était même très avancée dès la seconde moitié du XV^e siècle. Nous rencontrons des dervindjis employés dans les chantiers des sandjaks de Zvornik et de Temeshvar. Au nord du Danube on rencontre également des localités employant des dervindjis, comme par exemple Pantchova, Verchetz, Zemun, etc.

La revue comprend une série de matériaux d'histoire contemporaine, se rapportant à la période de la seconde guerre mondiale. Parmi ceux-ci, le premier concerne « Le bombardement de Bitolja le 5 XI 1940 et la question de la démission du général Neditch » par Z. Avramovski (*Бомбардирањето на Битола на 5. XI.1940 година и прашањето за оставката на генерал Милан Недиќ*; t. 1, p. 99—126). Le bombardement inattendu de Bitolja par des avions — inconnus d'après la version officielle — italiens en réalité, a provoqué certains contacts diplomatiques qui ont fait ressortir la position conciliante du gouvernement royal yougoslave vis-à-vis de l'Italie agressive. La démission de Neditch, ministre de la Guerre, pour avoir négligé les mesures de défense contre les attaques aériennes, a constitué en réalité une concession faite à l'Italie.

Les autres matériaux d'histoire contemporaine concernent l'occupation étrangère et la lutte de libération de la Macédoine.

M. Apostolski, A. Hristov et R. Terzioski présentent « La situation de la Macédoine occupée pendant la seconde guerre mondiale (1941—1944) » (*Положбата на окупирана Македонија во втората светска војна*; t. 1, p. 5—46). L'une des principales caractéristiques du régime d'occupation fasciste bulgare en Macédoine est l'installation des unités militaires allemandes et la position de subordination des organes bulgares d'occupation vis-à-vis des organes allemands. En partie, ce fait a imprimé certains traits au développement du système d'occupation en Macédoine. Dans ce contexte, Gligor Todorovski présente « Une contribution à l'étude du système d'occupation en Macédoine de 1941 à 1944 (*Прилог кон изучувањето на окупаторскиот систем во Западна Македонија* t. 2, p. 181—202). En présentant tout d'abord les problèmes apparus dans les relations bulgare-italiennes sur le thème de la ligne de démarcation de la zone d'occupation en Macédoine, l'auteur montre ensuite les aspects de la politique de discrimination et de dénationalisation menée par les quislingues albanais dans la Macédoine de l'ouest, politique qui cependant n'a point réussi à creuser un abîme entre les populations macédonienne et albanaise.

Les « Événements importants au cours de la lutte pour la libération nationale dans la région de Bitolja-Prespa pendant la période de 1941 à 1943 » sont analysés par B. Mitrovski

(t. 1, p. 47—98). L'auteur accorde une attention toute particulière à la formation des détachements de partisans, aux mesures prises au cours de l'hiver 1942—1943, au renforcement de ces détachements et, en 1943, à leur transformation en bataillons.

La rubrique des comptes rendus et des notes, riche dans les deux fascicules, présente des études yougoslaves et étrangères concernant l'histoire de la Macédoine à différentes époques.

On trouve également d'amples contributions bibliographiques en ce qui concerne la période d'entre les deux guerres mondiales, la meilleure connaissance de la vie et de l'activité du révolutionnaire Gotze Delcev, ainsi qu'une bibliographie historique des années 1960 et 1961, faisant suite à la bibliographie publiée dans des numéros antérieurs de la revue.

S. Iancovici

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA (A. Cr.); CRONȚ, GHEORGHE (G. C.); DUȚU, ALEXANDRU (A. D.); IANCOVICI, SAVA (S. I.); MARCU, LIVIU P. (L. P. M.); MIHAESCU, HARALAMB (H. M.); MIRONESCU, NICOLAE ALEXANDRU (N. AL. M.); PENELEA, GEORGETA (G. P.); SAUCIUC-SĂVEANU, T. (T. S.); VRACIU, ARITON (A. V.).

GUILLOU, ANDRÉ, *Les actes de S. Maria di Messina. Enquête sur les populations grecques d'Italie du sud et de Sicile (XI^e—XIV^e s.)*; (un volume de textes, complété par un album comprenant 2 cartes et 26 planches); *Les actes latins de S. Maria di Messina (1103—1250)*; édités par Léon-Robert Ménager (Istituto Siciliano di studi bizantini e neoellenici. Testi pubblicati da Bruno Lavagnini, 8, 9), Palermo, 1963, 260 p., 221 p.

Deux petits flots linguistiques grecs subsistent encore de nos jours dans l'Italie méridionale, l'un en Calabre, autour de la localité de Bova, l'autre dans la péninsule de Salento, à l'ouest d'Otrante. Ces deux flots linguistiques se trouvent dans des régions isolées et montagneuses, à une certaine distance de la mer, et conservent des caractères archaïques. Ils ont été étudiés par Gerhard Kohls, qui a abouti à la conclusion qu'ils seraient les continuateurs, en droite ligne et sans interruption, de la population grecque de l'époque antique. L'Italien Giuseppe Morosi avait déjà soutenu en 1870 qu'ils seraient d'origine byzantine et représenteraient des colonisations des IX^e et X^e siècles. Il faut rappeler que la question est loin d'être simple, ni facile à résoudre. Les informations historiques, en effet, sont rares et pas concluantes; quant à celles d'ordre linguistique, elles apparaissent si complexes et si embrouillées qu'on pourrait les interpréter aussi bien en un sens que dans l'autre. Un fait est certain, toutefois: c'est que cette population grecque était jadis bien plus nombreuse qu'aujourd'hui. Elle vivait aussi dans le nord-est de la Sicile et s'étendait en Italie du sud, davantage vers le Nord. Durant un certain temps, elle fit partie de l'Empire byzantin et se trouva à la périphérie du monde grec, dans une région où les interférences entre la culture grecque et romaine ont toujours été très actives. L'étude de ces vestiges de populations grecques intéresse non seulement l'histoire de la langue et du peuple grecs, mais le passé même du peuple italien.

La présente publication représente une collection de 13 actes grecs des années 1076—1306, et de 26 actes latins des années 1103—1250; à quoi s'ajoutent en annexe 15 autres docu-

ments latins des années 1252—1266. Toutes ces pièces émanent de la chancellerie du couvent de Sainte Marie de Messine et constituent des actes de donation, de vente, de location, de jugement ou encore des contrats de propriétés agricoles dépendant dudit monastère. Certains regardent des rapports privés, constitutions de dot, testaments, échanges, reconnaissances de dépendance, concessions. Dans leur ensemble, ces pièces revêtent une importance particulière aussi bien pour l'histoire économique et sociale, que pour l'histoire linguistique. Leur langue est évoluée et, à en juger d'après les paradigmes et la syntaxe, elle se rapproche davantage du néo-grec. Parfois, elle traduit ou transcrit des notions inconnues des Byzantins, comme *burgensis*, *dominus*, *iuratus*, *procurator*, *servitium*, *vilanus*, c'est-à-dire des termes propres à la féodalité occidentale. Il existe de nombreux emprunts faits au latin, mais le style continue à être celui du grec parlé. Aussi les actes publiés ici représentent-ils une source pour la connaissance de la langue grecque à l'époque considérée. Citons comme exemples d'interférence βουτελλερία (*bottleleria*), βουττιον (= *dolium*, roumain *bute*), δουλευσις (= *servitium*), καντζελλάριος (*cancellarius*), κουλτούρα (*cultura*), νοτάριος, etc. Le mot δ'σις (écrit δῶσις) peut être traduit en roumain par *dare* (impôt, cens). Le terme μαγίστωρ, μαῖστωρ a persisté en bulgare, en roumain et en serbo-croate. A partir du latin *ruga* s'est développé le byzantin ῥῶγα, l'aroumain *arugă* et l'albanais *rrugë* (rue).

En matière d'onomastique, ces actes fournissent un appoint de prix à l'étude des rapports ethniques de l'Italie méridionale.

H. M.

UMLENSKI, IVAN, *Кюстендилският говор* [*Le dialecte de Küstendil*], Sofia, 1965, 282 p. (Българска Академия на Науките. Институт за български език «Трудове по българска диалектология», I).

La région de Küstendil est comprise entre celle de Stanke Dimitrov à l'Est, Blagoevgrad au Sud, Trăn et Radomir au Nord et la frontière yougoslave à l'Ouest. Elle est divisée en quatre districts : Pole (38 villages), Pijanec (25 villages), Kamenica (23 villages) et Kraište (10 villages), au total 96 villages. Son ancien nom était Velbăžd, mais la conquête turque a imposé celui de Küstendil, lequel dérive du nom de Constantin Dragash, le dernier despote chassé par les Ottomans. La région toute entière est montagneuse et ses conditions géographiques expliquent en partie la différenciation assez prononcée du dialecte parlé dans ladite région.

L'auteur a recueilli d'abondants matériaux sur les lieux mêmes et les a étudiés aux chapitres suivants : introduction (p. 13—19), phonétique (p. 21—79), morphologie (p. 80—128), syntaxe (p. 129—144), lexique (p. 145—160), caractérisation générale (p. 161—189), textes (p. 190—210), dictionnaire (p. 211—271), phraséologie (p. 272—273). Le travail est utile pour l'étude des dialectes bulgares, mais aussi pour la connaissance des rapports linguistiques bulgare-roumains ou bulgare-turcs, car ce sont notamment des éléments roumains et turcs qui ont pénétré dans le dialecte de Küstendil, grâce aux bergers ou par voie administrative. L'étymologie est la partie la plus faible de l'ouvrage. Quelques rectifications s'imposent :

Les mots *ароном* et *апераца* sont des latinismes venus par la filière du russe. *Аспра* est un vestige byzantin. *Бербат* est un emprunt fait au roumain, pas au turc. *Боси́лок* a à la base une forme latine. Le mot *йаска* dérive du roumain *iască*, lequel vient du latin *esca*. *Кофтор* est, lui aussi, d'origine latine. Pour *мангосия* (femme dépravée), cf. le roumain *man-gosil* (propre à rien, malhabile) et le néo-grec *μάγγχ* (farceur, voyou). *Мартек* est un grécisme (*μερτικόν*) répandu aussi en roumain (*merlic*), en hongrois (*mérték*) et en turc (*mertek*). *Погоча*, roumain *rogace*, dérive du magyar *rogácsa*. *Разбуна* et *разбунуваи* ont à la base le roumain

răzbuna (venger) d'origine latine. *Темель* et le roumain *temei* sont antérieurs à l'influence turque et proviennent du grec *θεμέλιον*. *Урда* et le roumain *urdă* sont probablement d'origine thrace. *Фашиа* est le roumain *fașă* (lange), du latin *fascia*.

H. M.

МИЧЕЗ М., ДУРИДАНОВ И., *За произхода и значение по на някои местни географски имена по средното поречие на река Искър в района на Предбалкана* [Über die Herkunft und die Bedeutung mancher örtlichen geographischen Namen im Mittelstromgebiet des Flusses Iskar im Vorderbalkanbezirk], extrait de « Известия на Българското Географско Дружество » IV/XIV/, 1961, p. 61-77.

La collaboration d'un géographe et d'un linguiste est chose bienvenue. L'appel qu'ils font aux sources historiques byzantines et leur tendance à comprendre au préalable les caractéristiques et le processus de développement de la société féodale pour éclairer la toponymie ancienne dénotent qu'ils se sont rendu compte de la complexité des problèmes de ce genre. C'est ainsi qu'ils étudient un nombre de 18 toponymes supposés être d'origine roumaine aux alentours de la ville Mezdra, sur le cours moyen de l'Iskar, et ils essayent de prouver la présence, autrefois, dans ces parages d'une population roumaine. Cette minorité s'y serait fixée aux XIII^e – XIV^e siècles, pour être ensuite totalement assimilée par les Bulgares. Ces 18 toponymes appartiennent à la toponymie mineure. *Жулавала* – *jilăveală* (de *jilav* – humide) fait songer à *Jilava*, localité près de Bucarest. *Келдър* a à la base plutôt le pluriel *căldări* (trous profonds et abrupts dans les flancs d'une montagne), que le masculin singulier hypothétique *căldăr* (du féminin *căldare* – chaudron), qui manque au *Dictionnaire de l'Académie Roumaine* (Bucarest, 1906–1913). *Костомар* – *coastă mare*, *Кукю* – *cucui*, *Мошул* – *moșul*, *Мушат* – *mușat*, *Палимар* – *pălimar*, *Скалдиниа* – *scaldă*, *scălda*, *Скърта* – *scurtă*, *Слатина* – *slatină*, *Соаруме* – *soare* sont des étymologies qui emportent la conviction du lecteur. *Ляула* – *laiul* me semble douteux. La position de l'accent tonique montre que *Молѐй* est le pluriel de *mollu* (dérivé de *moale*) et non une simple forme de l'adjectif *moale*. *Негърцица* provient de *Negrești* + suffixe *-ița*. Le phonétisme dialectal *păsu* (littéraire *fasole*) se rencontre au Banat et explique le toponyme bulgare *Пазула*, bien qu'il faille le comparer aussi au serbe *pasulj* et au hongrois *paszulj*. *Търтар* a pour point de départ le substantif *tărtăr* (lieu profond des enfers, chef des démons), mot populaire de provenance grecque (τάρταρος), attesté à partir du XVII^e siècle, et non pas un soi-disant adjectif *tartăr* (tartare; cf. l'allemand *tartarisch*), non enregistré par les dictionnaires roumains. Si l'on admet l'étymologie proposée ci-dessus, les considérations historiques des auteurs sur l'invasion tartare en Bulgarie au XIII^e siècle sont inutiles. Le mot *шатра*, proposé comme explication du toponyme *Шатрула*, a des correspondants en bulgare (*шатър*, *шатра*) et en serbe (*шатоп*, *шатра*). Il a été véhiculé par les Tziganes et n'est point concluant dans la discussion.

Cette étude démontre que la toponymie, si on la manie avec prudence, peut fournir d'intéressantes contributions à la connaissance des relations linguistiques entre les peuples.

H. M.

Geografski Atlas Jugoslavije [Atlas géographique de Yougoslavie], Graficki Zavod Hrvatske, Zagreb, 1962, 256 p. + cartes.

Cet atlas offre une présentation de la R. S. F. de Yougoslavie par le professeur Rude Petrović, un aperçu statistique dressé par Petar Mardešić et un index complet des localités figurant sur les cartes annexées. Le territoire de la Yougoslavie est divisé en 37 secteurs

rectangulaires, en allant de l'Ouest vers l'Est et du Nord au Sud. Chaque secteur est reproduit à l'échelle de 1/500 000 d'après des cartes plus détaillées à 1/100 000 et 1/200 000. Des moyens adéquats suggèrent le relief, les cours d'eau, les voies de communication, les localités, les divisions administratives, etc. D'un format commode (in 8°), ce travail, d'une abondante information et intelligemment présenté, est non seulement utile, mais encore accessible aussi bien aux spécialistes qu'au grand public.

H. M.

PROTOPSALTIS, EMMANUIL G., Νέαι έρευναι περι τοῦ Λάμπρου Κατσώνη και τῶν ὁπαδῶν του. (Ἡ ἀπολογία τοῦ Λάμπρου Κατσώνη) [Nouvelles recherches au sujet de Lambros Catzonis et de ses compagnons. La justification de Lambros Catzonis], dans «Δελτίον τῆς ἱστορικῆς και ἔθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος», XV, 1961, p. 81—99.

On sait qu'avant le commencement des guerres russo-turques, la Russie tzariste déployait toujours une activité propagandiste intense, en vue d'entraîner à lutter les peuples balkaniques aux côtés des troupes russes contre l'ennemi commun. D'autre part, les peuples balkaniques, surtout les Grecs, désireux de rejeter la domination ottomane, se joignaient aux Russes, en plus ou moins grand nombre, quand ceux-ci apparaissaient dans les eaux grecques et luttaient à leurs côtés.

Avant le commencement de la guerre russo-turque de 1787—1792, Catherine II envoya le général russe Zaborovski, muni d'instructions formulées en 22 articles, avec la mission de conclure un traité avec les Grecs, les Slaves et les Albanais, en vue d'un soulèvement général. Les circonstances, cependant, empêchèrent la flotte russe de pénétrer à nouveau dans les eaux grecques, comme en 1768—1774, ce qui fit que les Grecs, malgré les préparatifs faits dans toutes les provinces grecques et malgré tout leur enthousiasme, ne se soulevèrent pas. Il n'y eut sur terre que quelques rencontres sans importance, mais la contribution des Grecs à cette guerre eut, sur mer, une importance toute spéciale, due à l'héroïsme du téméraire Lambros Catzonis que l'histoire de la Grèce compte parmi ses héros de la marine. Il combattit contre les Turcs avec sa petite flottille, pendant toute la guerre, et continua les luttes même après la fin des hostilités entre Russes et Turcs.

On a beaucoup écrit au sujet de Catzonis. Protopsaltis, le directeur des Archives de l'Etat d'Athènes, a lui-même parlé de Catzonis dans son article Συμβολή εις τὴν ἱστορίαν τοῦ Λάμπρου Κατσώνη (Contribution à l'histoire de Lambros Catzonis), Athènes, 1958, et dans Ἐπαναστατικὴ κίνησις τῶν Ἑλλήνων κατὰ τὸν δεῦτερον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' ρωσοτουρκικὸν πόλεμον (Le mouvement révolutionnaire des Grecs dans la seconde guerre du temps de Catherine II), Athènes, 1959.

Par les études consacrées à ce combattant aussi bien par Protopsaltis que par Constantin Mergios¹ et Spyridon Theotochis², études basées sur de riches matériaux inédits, trouvés dans les archives d'Athènes et de Venise, on a pu connaître beaucoup de détails de la vie et de l'activité de Catzonis. Beaucoup de points obscurs ont été expliqués, beaucoup d'erreurs ont été rectifiées.

¹ Constantin Mergios, Νέαι εἰδήσεις περι τοῦ Λάμπρου Κατσώνη και τοῦ Ἀνδρούτσου (Nouvelles informations au sujet de Lambros Catzonis et d'Androutzos) dans Πραγματεῖαι τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, XXIII (1959).

² Spyridon Theotochis, Ἡ ἐν Βενετίᾳ κατασκοπεῖα κατὰ τοῦ Λάμπρου Κατσώνη (L'espionnage exercé à Venise contre Lambros Catzonis), dans Ἡμερολόγιον Μεγάλης Ἑλλάδος, 1924, p. 348—355.

Les documents publiés dans les études que nous avons citées plus haut nous apprennent des détails sur l'activité que L. Catzonis a déployée pendant la guerre et après la conclusion de la paix. Toujours par ces documents, nous prenons connaissance de la politique de Venise en ce qui concerne son activité.

La publication de documents des archives russes se rapportant à son activité seraient aussi d'une grande importance. Ils expliqueraient beaucoup de points demeurés obscurs du temps de sa collaboration avec la flotte russe, ainsi que son désaveu par la cour du tzar, parce que après la signature de la paix il ne voulut pas se soumettre et déposer les armes. Mais des documents déjà publiés d'autres archives il résulte aussi que, quoique la cour de Pétersbourg l'ait désavoué, elle aura déposé des efforts pour la libération de sa famille qui avait été emprisonnée par les Vénitiens à Corfou et se sera intéressée au sort de ses camarades de combat. Protopsaltis revient sur l'activité de Catzonis pour publier une supplique inédite de celui-ci, écrite en italien et en français. L'auteur publie le texte français, avec la traduction en langue grecque.

Cette supplique, écrite à Trieste le 10 mai 1794, a été adressée au ministre de la guerre de la tsarine. Dans la supplique Catzonis demandait à être réhabilité et récompensé pour les services rendus à l'Etat russe.

Il demanda comme récompense 500 000 roubles et réussit à obtenir 470 000. Une grande partie de cette somme fut distribuée par lui à ses camarades de combat.

Après sa réhabilitation, Catzonis s'installa avec sa famille en Crimée où il mourut en 1804, à l'âge de 52 ans.

L'article de Protopsaltis est intéressant surtout parce qu'il éclaircit encore un problème : la réhabilitation de Catzonis. Toute nouvelle information au sujet du grand patriote grec serait bienvenue.

A. Cr.

TOMADAKIS, NICOLAOS V., *Τὰ ἐν Κρήτῃ πολιτεύματα 1821—1824 Ἀ' Αἱ κατὰ τὴν ἐπανάστασιν ἀντιθέσεις* [*Les statuts de Crète en 1821—1824. I. Les antithèses du temps de la révolution*], dans « *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος* », XV, 1961, p. 3—52.

Nicolaos Tomadakis, professeur à l'Université d'Athènes, s'est occupé à plusieurs reprises de l'histoire de la Crète. On lui doit aussi une riche bibliographie des révoltes crétoises pour l'affranchissement de la domination ottomane.

Dans l'article dont nous nous occupons à présent, l'auteur traite de l'évolution des événements ayant eu lieu en Crète de 1821 à 1824, c'est-à-dire dans la première phase du soulèvement de l'île contre la domination ottomane.

Les sources documentaires pour l'histoire crétoise de cette époque sont nombreuses, mais la plus précieuse est constituée par les mémoires de l'auteur de la révolte, Kirikos Kritovoulidis, où il combat beaucoup d'affirmations des historiens grecs et complète l'histoire crétoise à l'aide de nombreuses informations sûres et d'importants documents.

Le professeur Tomadakis montre d'abord les dissensions existant entre les différentes régions de l'île pendant la révolte et la suprématie acquise par la région de Sfakia grâce à sa prospérité. Les Sfakiotes étaient plus riches et plus progressistes par rapport à d'autres Crétois, car ils faisaient du commerce, avaient leur propre flotte commerciale, voyageaient à l'étranger, venaient en contact avec l'Europe civilisée et avec les nouvelles idées sociales et pouvaient se procurer des armes. Les Sfakiotes constituaient la couche sociale progressiste de la

bourgeoisie crétoise. Parmi eux, il y avait des marchands avisés, capables de dominer toute l'économie de l'île.

Au chapitre II (p. 11—15), l'auteur s'occupe de la « Chancellerie » sfakiote. Pendant les luttes, son rôle fut utile ; elle approvisionnait les forces combattantes et secourait les nombreux réfugiés qui avaient cherché abri dans la région montagneuse de Sfakia. Lorsqu'en novembre 1821 Afendulief assumait le commandement militaire et la direction de l'île, la Chancellerie collabora avec lui.

Le chap. III (p. 15—23) concerne les événements de 1822. Étant donné qu'en Crète sévissait l'anarchie, Afendulief demanda l'aide de D. Ypsilanti pour rétablir l'ordre. En même temps qu'il sollicita l'aide du pouvoir central grec, il établit un projet d'organisation administrative. Le gouvernement grec répondit à l'appel d'Afendulief et envoya un représentant porteur d'un statut qui fut adopté et mis en application.

Au chap. IV (p. 23—28), Tomadakis s'occupe des années 1823 et 1824, quand eut lieu l'Assemblée Générale d'Arcudaina, où fut voté, en 1823, un autre statut pour le gouvernement de l'île.

Dans les dernières pages de son article, Tomadakis donne des renseignements sur la vie et l'activité de deux personnages qui jouèrent un rôle important au cours des événements de Crète : Afendulief et Georges Calamaras. D'origine grecque, Afendulief est né à Nijna où ses ancêtres étaient établis depuis de nombreuses années. Il alla en Grèce avec Démétrius Ypsilanti combattre pour son indépendance. Afendulief appartenait donc au parti philo-russe. Georges Calamaras fit ses études à l'Université de Pétersbourg et entra dans l'armée russe. En 1805 il accompagna la flotte russe dans l'Heptanèse. Une infraction à la discipline le fit rappeler à Pétersbourg, où il fut jugé en 1812 et dégradé. Après cette date, on le retrouve à Jassy, où il gagnait son existence, en donnant des leçons. Quand Alexandre Ypsilanti franchit le Prut, Calamaras se joignit à lui, étant même le conseiller du commandant, bien qu'il ne figure pas dans les documents relatifs à la révolte de 1821, publiés en Roumanie. Après l'échec du mouvement d'Ypsilanti, Calamaras partit en Grèce, puis en Crète comme conseiller du gouverneur Toumbazis. Haïssant la Russie qui l'avait dégradé et affilié au parti philo-anglais d'Alexandre Mavrocordat, il intrigua en Crète contre Afendulief, qui représentait le parti philo-russe.

L'article finit avec la bibliographie des révoltes crétoises, qui constitue sa II^e partie, la première partie étant publiée dans « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος », vol. XIII, 1959, p. 26—32.

L'article du professeur Tomadakis représente une contribution précieuse. Avec la compétence qui le caractérise dans les questions crétoises, il traite minutieusement le problème, en se fondant sur une abondante bibliographie. Il fournit des renseignements très intéressants au sujet des années si agitées 1821—1824.

A. Cr.

*Ελληνικά δημοτικά τραγούδια. Τόμος Α' Ἀκαδημία Ἀθηνῶν. Δημοσιεύματα τοῦ Λαογραφικοῦ Ἀρχείου. [*Chansons populaires grecques*, vol. I, Académie d'Athènes. Publications des Archives du folklore, n° 7], Athènes, 1962, 517 p.

L'introduction du recueil est signée par Georges Spyridakis, directeur des Archives du folklore. On y traite de l'origine des chansons populaires grecques et de leur importance dans la vie du peuple, on y présente de courtes études sur la poésie akritique et historique, sur les ballades et les vers consacrés aux héros populaires et enfin on y indique les éditions des chansons populaires et les critères qui ont servi à établir cette nouvelle édition.

Le recueil contient deux parties. La première (p. 3 — 118) débute par les chansons akritiques, sélectionnées par Spyridakis. Tout comme dans l'édition de Politis, chaque type de chanson populaire est précédé d'une étude succincte sur le genre respectif, comprenant l'analyse de la chanson, une indication sur son expansion territoriale et la bibliographie afférente.

Le deuxième chapitre (p. 121—180) comprend des chansons historiques sélectionnées par G. A. Megas. Le chapitre s'ouvre sur la chanson de Constantinos Gavras (1118—1140) et se referme sur quatre chansons historiques contemporaines portant sur des événements de la guerre de 1940—1944. Le premier de ces chants évoque la lutte héroïque soutenue par les Grecs contre les Italiens en Albanie ; le second et le troisième évoquent l'assaut des Allemands contre l'île de Crète (1941) et le quatrième déplore l'incendie de la ville de Calavrita, provoqué par les Allemands (1943).

Le troisième chapitre (p. 183—306) comprend des chansons klephtiques et commence par une chanson supposée de la fin du XVI^e s.

Les chansons composant la première partie du recueil sont sélectionnées par Petropoulos et celles de la seconde partie, par Petropoulos et Spyridakis.

La seconde partie a quatre sous-divisions :

I/ des ballades reflétant des croyances populaires ou des récits mythiques tels : la Ballade du frère mort, celle du Pont de l'Art, etc. ;

II/ des ballades ayant trait à la vie de famille : La méchante belle-mère, Le retour du mari absent, La femme fidèle, etc. ;

III/ des ballades sur la vie de société : L'Épreuve de l'amour, La Marraine qui se transforme en mariée, etc.

Le recueil finit par un index des personnes (p. 479—492), des lieux (p. 493—501), des auteurs (p. 502—504) et par un index des endroits d'origine de ces chansons (p. 505—507).

C'est une belle édition, exécutée avec beaucoup de soin, répondant à toutes les exigences scientifiques.

A. Cr.

ZOIDIS, GEORGES I., Τὸ θέατρο τῆς Φιλικῆς Ἑταιρίας. Ὁ ρόλος του στὴν ἰδεολογικὴ προετοιμασία τοῦ ἑλληνικοῦ καὶ τοῦ ρουμανικοῦ θεάτρου [*Le théâtre de l'Hétairie des Amis. Son rôle dans la formation idéologique des esprits aux environs de l'année 1821. Son influence dans l'évolution du théâtre grec et roumain*], dans « Ἐπιθεώρηση Τέχνης », an IX, vol. XVII, fasc. 100, avril 1963, p. 260—281.

Dans une brève introduction, l'auteur nous peint l'ambiance générale dans laquelle s'est développé le théâtre ; c'est dire qu'il nous fait comprendre les causes d'ordre économique et social de la déchéance du système féodal turc à cette époque, en même temps que celles du développement de la bourgeoisie grecque, de la renaissance culturelle et de la pénétration de nouvelles idées progressistes, menant à une maturité de conscience et finissant par la révolution en vue de la libération nationale.

L'auteur s'occupe ensuite de la création du théâtre grec d'Odessa et de son évolution. Il fait une heureuse synthèse de tout ce qui a été écrit sur les théâtres d'Odessa et de Bucarest.

Il démontre que les débuts du théâtre grec d'Odessa n'ont été ni incidentels, ni la conséquence du fait que dans cette ville se trouvait une colonie grecque florissante, bénéficiant aussi de la protection de la Russie orthodoxe. C'étaient là, sans doute, des conditions favorables d'ordre objectif, mais il est clair que l'élément décisif qui a mené à la création et au développement de ce théâtre a été la « Philike Hetairia ». Le nom de la première pièce jouée sur cette scène n'est pas connu, mais il est certain que l'ouverture du théâtre se fit en 1814. En 1817,

on donne *Thémistocle* par Metastasio. La représentation suivante a lieu le 18 février 1818, avec *Philoctète* de Sophocle, d'après la traduction de Nicolas Picolo, suivie le 7 septembre 1818 par 'Ο θάνατος του Δημοσθένους (La mort de Démosthène) de Nicolas Picolo. En même temps que cette dernière pièce, on donne le drame de Georges Lassanis 'Η 'Ελλάς και ὁ Ξένος (La Grèce et l'étranger). Quelques jours après, une autre pièce originale de Lassanis est jouée : 'Αρμόδιος και 'Αριστογείτων (Harmodios et Aristogeiton), dans laquelle l'auteur cingle la tyrannie et glorifie, par contre, la liberté. En 1820, on donne les tragédies de Voltaire *Μωάμεθ* (Mahomet) et 'Ο θάνατος του Καίσαρος (La mort de César).

Le jour où Alexandre Ypsilanti franchit le Prut, le théâtre grec d'Odessa ferma ses portes. Le moment était venu pour les jeunes acteurs amateurs de s'enrôler dans les rangs des combattants et tout particulièrement dans le bataillon sacré ; ils furent nombreux ceux qui donnèrent leur vie dans les plaines de Drăgășani, comme, par exemple, entre autres, cet acteur tant aimé et apprécié pour son jeu plein de talent, du nom de Dracoulis.

Mais l'exemple donné par les acteurs amateurs d'Odessa a porté ses fruits. Des représentations isolées ont lieu à Trieste et Corfou et enfin, comme la plus importante des conséquences de l'activité théâtrale d'Odessa, la création d'un théâtre grec à Bucarest.

L'auteur nous rend compte des premières représentations du temps de la princesse Ralou, ainsi que de l'œuvre de réorganisation du théâtre, commencée après le départ de la princesse, à l'initiative des participants à la Hétairie et entreprise sous la direction de Jacovaki Rizo Rangabè.

À Bucarest, tout comme à Odessa, le répertoire se compose de pièces dont le thème est patriotique : Brutus (de Voltaire), Timoléon (de Zambelios), Phèdre (de Racine), La mort de César (de Voltaire), Aspasia (de Jacques Rizo Neroulos), Philippe II (d'Alfieri), Zaire et Mahomet (de Voltaire) et Aristodemos (de Monti).

Tous ces titres prouvent que Voltaire et Alfieri étaient les auteurs préférés, à cause de leurs idées démocrates et révolutionnaires, ce qui vaut surtout pour Voltaire que les Grecs appréciaient tout spécialement pour ses sentiments philhelléniques et sa haine des Turcs.

Zoidis rappelle ensuite qu'en même temps que la création du théâtre grec à Bucarest, le théâtre roumain y prend aussi naissance, comme une conséquence du développement de la société roumaine. Bien qu'étant un effet des conditions sociales et économiques du moment, son développement a sans doute été influencé, en bonne partie, par le théâtre grec.

En conclusion de son étude, Zoidis nous entretient de la contribution de l'activité théâtrale à la formation des consciences nationales grecque et roumaine et nous indique aussi les représentations isolées, données par les anciens acteurs des théâtres d'Odessa et de Bucarest, après 1821, en Grèce et à Bucarest ; parmi ceux-ci, il cite Aristias et Th. Alcéos.

L'ouvrage de Zoidis fait preuve d'un travail laborieux, consciencieux et rempli d'interprétations judicieuses. Il donne, en plus, une riche bibliographie grecque et roumaine.

A. Cr.

HERETI, MARIA C., Κατάλογος τῶν εἰς τὰ γενικά ἀρχεῖα τοῦ κράτους ἀποκειμένων πατριαρχικῶν σιγίλλων [Liste des « sigillia » patriarcaux existant aux Archives générales de l'Etat], dans « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς 'Ελλάδος », XV, 1961, p. 234—250.

Cette liste se compose de 20 « sigillia », dont 19 originaux et une copie. Du point de vue chronologique, tous datent de l'époque de la domination turque, le plus ancien de 1580 et le plus récent de 1819. Tous proviennent du patriarcat œcuménique de Constantinople.

La majorité des actes en question confirment ou renouvellent des stavropégies.

A. Cr.

DIMARAS, C. TH., Στίχοι τοῦ Σολωμοῦ καὶ ἄλλα κείμενα σχετικὰ [*Quelques vers de Solomos et des textes s'y rapportant*], dans «Ἐρανοστής», Athènes, I, 1963, fasc. 1, p. 1—12.

Une nouvelle publication a récemment paru à Athènes, sous le titre de «Ἐρανοστής». De courts ouvrages, tels que des descriptions de manuscrits épars, des compléments à la bibliographie de Ghinis, des publications de textes de petites dimensions (correspondance, dédicaces, notes marginales des manuscrits ou d'imprimés, corrections de dates, de déchiffrements erronés, compléments biographiques et bibliographiques et d'autres) font l'objet de cette revue et expliquent son nom. Le volume en est réduit, mais le contenu est riche en informations.

Cette publication s'inaugure par un article consacré au poète Denys Solomos, auteur de l'hymne national grec. Ce poète, qui a eu un rôle d'une importance décisive dans l'évolution de la littérature grecque, a retenu à juste titre l'attention des gens de lettres grecs et étrangers.

On a beaucoup écrit sur Solomos et, certainement, tout n'est pas encore dit. On recherche ses poésies, encore inédites, surtout si elles portent une date, car elles contribuent à établir la manière dont a évolué le talent du poète.

Dans son article, l'exégète littéraire grec publie certains vers de Denys Solomos, découverts et copiés dans les Archives de Venise par un ami du poète, L. Stranis, ainsi que quelques lettres portant sur ces vers.

A. Cr.

GHINIS, D. S., Διορθώσεις, συμπληρώσεις καὶ προσθήκες στὸ «Répertoire» M. Richard [*Corrections, compléments et addenda en marge du «Répertoire» de M. Richard*], dans «Ἐρανοστής», Athènes, I, 1963, fasc. 3—4, p. 111—116.

En 1958 a paru, comme on le sait, la seconde édition du «Répertoire» des catalogues des manuscrits grecs, rédigé par Richard, œuvre précieuse et fort utile.

Plusieurs comptes rendus ont été publiés à l'égard de cet ouvrage, tous extrêmement favorables. Dans son article, Ghinis les indique d'une manière précise, ce qui rend plus aisée la tâche de ceux qui emploient ce «Répertoire» dans leurs recherches.

Ainsi qu'il ressort du titre de l'article dont nous nous occupons, l'auteur fait à son tour, en marge du Répertoire cité, des corrections et des compléments.

A. Cr.

OICONOMIDIS, DIMITRIE, "Άγνωστα έγγραφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν ἐν Μολδοβλαχία ἐλληνικὴν ἐπανάστασιν τοῦ 1821 (Σειρὰ τετάρτη) [*Documents inconnus relatifs à l'insurrection de Moldavie et de Valachie en 1821 (quatrième série)*], dans «Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος», XV, 1961, p. 124—148.

L'historien grec qui a consacré plusieurs études aux relations gréco-roumaines, a publié dernièrement une série de documents relatifs à l'insurrection de 1821.

Comme l'indique le titre de l'ouvrage, Oiconomidis a déjà publié trois autres séries de documents. Il eut été désirable que l'auteur précisât où ont été publiées les séries précédentes, afin que le chercheur sût où les trouver. Nous sommes en mesure de compléter cette omission et de préciser que les séries antérieures ont également paru dans «Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ

εθνολογικῆς ἐπιχειρήσεως τῆς Ἑλλάδος», la première série dans le t. IX (1956), p. 133—137; la deuxième dans le t. XII (1957), p. 72—102, la troisième dans le t. XIII (1959), p. 357—383.

Dans la quatrième série dont nous nous occupons ici, Oiconomidis publie des documents du ms. roum. 323 et 1155, du fonds de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Il donne en tout 5 registes et 14 documents intégraux, n° 42—60, dont 13 sont rédigés en grec et 1 en français.

Une grande partie de ces documents ont été publiés dans la collection *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821* [Documents concernant l'histoire de Roumanie. L'insurrection de 1821], Bucarest, t. I—V, 1959—1962. Ainsi, le doc. 43 de la quatrième série figure dans le t. I^{er}, p. 236; le doc. 44 dans le t. II^e, p. 396—397; le doc. 45 dans le t. I^{er}, p. 225—226; les doc. 50 à 55 dans le t. III^e, p. 81—82, 101—104, 132, 128—130, 134 et 133—134.

L'auteur n'a sans doute pas appris, en temps utile, que ces documents ont été publiés dans la collection de Bucarest, car il n'en fait aucune mention. D'ailleurs le III^e tome de la collection bucarestoise, qui contient la plupart des documents publiés par Oiconomidis (quatrième série), a paru en 1960, alors que le numéro respectif de la revue athénienne est de 1961, ce qui indique que les documents édités par Oiconomidis et ceux de la collection de Bucarest ont été publiés presque simultanément.

Lors de son séjour à Bucarest, le professeur Oiconomidis a, sans doute, transcrit hâtivement ces documents et, en les publiant, il n'a pas eu la possibilité de les collationner attentivement; c'est pourquoi on y trouve quelques lectures erronées et quelques omissions.

La publication de ces documents en Grèce est une œuvre méritoire, particulièrement utile aux historiens grecs, du fait que ces documents sont une source précieuse pour l'histoire du mouvement d'Alexandre Ypsilanti.

A. Cr.

CONIDARIS, GÉRASIME, Τὸ Ἀγιώνυμον Ὄρος καὶ οἱ κύριοι παράγοντες ἀναδείξεως καὶ ἀκτινοβολίας ἐπὶ χίλια ἔτη [*La Sainte-Montagne et les principaux facteurs qui ont contribué à son prestige et à son éclat durant 1000 ans*], tirage à part de «Παρνασσός», V, n° 2, Athènes, 1963, p. 255—291.

Mille ans se sont écoulés depuis la constitution de la première grande communauté de moines au mont Athos. Il s'agit de la Grande Lávra, fondée en l'an 963 par le moine Athanase. Autour de ce monastère, d'autres encore furent érigés tour à tour, et leur ensemble constitue une république monastique qui a largement contribué à sauvegarder et à renforcer l'orthodoxie et l'hellénisme. En outre, l'année 1563 a encore enregistré un autre anniversaire: l'accomplissement de 50 ans depuis que la péninsule athonite a obtenu son indépendance de la domination turque.

Le millénaire de la fondation de la république athonite a été fêté au printemps de l'année 1963 avec un grand faste et il a occasionné maintes cérémonies auxquelles ont participé les représentants de l'Eglise orthodoxe du monde entier, dont les patriarches de Roumanie et de l'Union Soviétique.

Conidaridis s'occupe dans son article de la fondation des couvents, de l'organisation de la république athonite, des valeurs sans égal de l'art religieux byzantin qui s'y conservent et de l'influence du mont Athos sur l'orthodoxie.

L'auteur montre comment, après la fondation par Athanase en 963 de la Grande Lávra, suivit celle des monastères d'Iviron, entre 979 et 984 (p. 263), et de Vatopédhíou en 985 (p. 264).

Ce dernier couvent devint un important foyer de culture. C'est là qu'a été fondée en 1743 l'Académie athonite qui acquit une grande célébrité, surtout sous la direction progressiste du moine Eugène Boulgaris, en qui s'unissaient la culture classique et l'esprit du siècle des lumières. C'est vers 1142 qu'apparurent à la Sainte-Montagne les moines russes, qui s'établirent au monastère de Saint Pantéléimon, l'actuel Rossikou (p. 264). La création du couvent de Dhionysiou se rattache au nom de Jean V Paléologue, mais aussi à celui d'Alexis III Comnène de Trébizonde, ainsi qu'au souvenir des princes de Valachie qui lui accordèrent de riches donations. Le fondateur du monastère de Chilandar fut Sava, fils du grand joupan de Serbie, Stepan Nemanja, et premier évêque de Petch (p. 265). A la même date, des moines bulgares pénétrèrent eux aussi au mont Athos ; ils sont groupés de nos jours au monastère de Zographou. Initialement, le mont Athos comptait 58 couvents ; au XII^e et au XIII^e siècle leur nombre s'élevait à 180, pour être aujourd'hui réduit à 20 couvents souverains (χουράρχοι μοναί).

Plus loin, l'auteur traite de l'organisation de la République athonite, démontrant que sa durée et sa résistance s'expliquent par son régime démocratique. Statuts et règlements régissent l'administration de la république, son économie, son activité commerciale, ses questions d'héritage, sa juridiction. L'auteur s'étend sur les difficultés que traversèrent les moines athonites pendant les Croisades. Le mont Athos tomba alors au pouvoir de Boniface, le roi de Thessalonique. Bien qu'il n'existât pas de plan systématique pour latiniser les caloyers orthodoxes, ils furent cependant fort persécutés. Décidés à assurer l'union religieuse pour des fins politiques, l'empereur Michel VIII Paléologue et le patriarche Jean Bekkos, qui était favorable à Rome, visitèrent la Sainte-Montagne pour convaincre et, au besoin, contraindre les moines à embrasser l'idée de l'union. Mais ces derniers demeurèrent fidèles à l'orthodoxie. Les monastères de Vato-pédhiou, d'Iviron et de Zographou furent alors incendiés et les moines de Caryès — le prôtos lui-même — mis à mort. A peine les couvents brûlés furent-ils refaits, qu'une nouvelle vague de persécutions se déclencha, celle des mercenaires catalans d'Andronic II. Envahissant l'Athos (1307—1309), ils massacrèrent, brûlèrent, ravagèrent et pillèrent également objets précieux et œuvres d'art (p. 270).

Peu après 1309, les caloyers réussirent à rendre au mont Athos sa splendeur d'antan, grâce aux donations des empereurs grecs et de Doushan, qui fut proclamé en 1346 roi des Serbes et des Grecs, à Skoplje (p. 271). Les moines poursuivront leur politique d'opposition à la propagande unioniste.

Mais ce qui a contribué le plus à l'éclat de la Sainte-Montagne c'est le fait d'avoir été un centre de culture, surtout l'un des foyers célèbres de l'art orthodoxe byzantin. Ses pinacothèques d'art byzantin sont uniques au monde. Outre des icônes en mosaïque, d'une grande valeur artistique, dénotant aussi beaucoup d'imagination, les miniatures des précieux manuscrits conservés dans les divers monastères sont d'une haute importance. De même, les peintures murales qui décorent les murs du Prôtaton et, en général, les sanctuaires de tous les monastères athonites soulèvent l'admiration. Ces décorations appartiennent à l'école macédonienne et sont l'œuvre d'un brillant représentant de cette dernière, Pansélinos, et de ses élèves (p. 273). Après la conquête de Constantinople, l'école crétoise prendra aux XVI^e et XVII^e siècles la place de l'école macédonienne et les pinacothèques s'enrichiront de nouveaux trésors uniques dans le monde civilisé.

Il est regrettable que Conidaris n'ait point aussi parlé de l'influence athonite sur l'art religieux des Russes et des autres peuples slaves, ni étudié les relations des Principautés Roumaines avec le mont Athos.

A. Cr.

Neugriechische Volkslieder. Auswahl und Übertragung ins Deutsche von Hedwig Lüdeke. Zweiter Teil, Übertragung, Herausgabe im Auftrag der Akademie von Athen, besorgt von Prof. Dr. G. A. Megas, Athènes, 1964, XV+334 p.

La préparation de cette édition avait été commencée depuis longtemps et déjà en 1939 l'Académie d'Athènes avait accordé les fonds nécessaires à son impression. Mais, la guerre étant survenue, l'impression en fut empêchée ; ensuite, les conditions d'après-guerre en Grèce n'ont fait que retarder pendant de longues années la parution du volume.

Il n'a pas été donné à l'auteur de voir ce beau volume, car elle est morte en 1961, à l'âge de 82 ans.

L'ouvrage contient les chapitres suivants : I/Chansons historiques et klephtiques ; II/Balades ; III/ Chansons lyriques ; IV/Chansons sur la mort et le royaume des morts et chansons de lamentation ; V/Chansons de circonstance ; VI/Chansons pour la danse ; VII/Distiques ; VIII/ Chansons d'aujourd'hui.

Les titres mêmes des chapitres indiquent la richesse et la variété du matériel recueilli. En traduisant les textes grecs dans de beaux vers allemands, l'auteur a voulu faire connaître au public allemand les trésors de la poésie populaire et du folklore grecs.

Ce recueil témoigne d'un travail ardu et méritoire, auquel Hedwig Lüdeke a consacré les plus belles années de sa vie.

A. Cr.

MILUTINOVIĆ, KOSTA, *Les insurrections grecques dans la littérature serbe*, dans « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος », XV, 1961, p. 100—123.

L'historien serbe montre que, à la suite des recherches faites ces derniers temps dans les archives, il a été établi que les mouvements de libération nationale des peuples balkaniques n'ont pas commencé à se manifester dans la première moitié du XIX^e siècle, mais beaucoup plus tôt. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle déjà, les forces progressistes de libération nationale se font remarquer dans la lutte que les Serbes ont soutenue contre les Turcs sous le commandement de Koča Anđelković, ainsi que dans le mouvement clandestin des patriotes grecs, qui se déploya sous la conduite du grand révolutionnaire et poète, Rhigas Velestinlis. Les idées de l'enthousiaste Thessalien, dit l'auteur, qui n'avait demandé ni l'aide de la Russie, ni celle de l'Autriche, mais l'aide des peuples balkaniques, ont été embrassées par les Grecs, les Serbes, les Bulgares et les Roumains. On dit que le protagoniste de la solidarité balkanique s'est adressé à Bonaparte, car Rhigas voyait dans les victoires de celui-ci contre l'Europe féodale et monarchique, la victoire de la révolution française. D'après les affirmations de Svetomir Nikolayević, Rhigas réussit à prendre contact avec Bonaparte. Mais, dans les travaux récents que les historiens grecs consacrent au patriote thessalien, on conteste l'hypothèse qu'il serait venu en contact personnel avec Bonaparte ; il ne lui aurait envoyé qu'une lettre, dont on ne sait même pas si elle est arrivée à destination.

Le jeune Serbe Filip Petrović, qui peut être compté parmi les adeptes de Rhigas, s'était décidé d'aller en Grèce, avec Rhigas, lutter pour la libération de ce pays. Il avait recruté, en même temps, nous dit Milutinović, de jeunes volontaires serbes qui auraient participé, dit-on, à l'insurrection fomentée par Rhigas.

Ce jeune homme d'origine serbe, mais Grec par ses sentiments, ose envoyer un mémoire à Paris, dans lequel il demande de l'aide pour la libération de la Grèce. Il dit dans son mémoire :

« Nous voulons être des Grecs libres, comme nos ancêtres . . . je vous prie, au nom de ma nation, de m'aider »¹.

Par l'intermédiaire du « citoyen Barthélemy, consul français à Bâle », Petrović a aussi envoyé, entre autres, une lettre à l'abbé Sieyès, dans laquelle il le priait « de susciter l'intérêt du Directoire à Paris pour la juste cause grecque ».

L'auteur fait une présentation succincte des circonstances dans lesquelles Rhigas a été arrêté et tué à Belgrade. Selon certaines affirmations contemporaines, le corps sans vie de Rhigas aura été rejeté dans les flots du Danube et enterré dans un village serbe. Les recherches entreprises pour découvrir sa tombe n'ont cependant pas donné de résultats.

Dans l'historiographie serbe il existe, dit l'auteur, des dissensions en ce qui concerne l'appréciation générale sur l'importance historique du mouvement de Rhigas et de sa personne.

D'après Svetomir Nikolayević, Rhigas doit être considéré comme étant le premier homme des Balkans qui, dans ses actions révolutionnaires, a été guidé par l'idée de la réalisation d'une alliance fondée sur le principe : « Les Balkans aux peuples balkaniques ». Un autre historien serbe, Sreten Stoyković écrit : « Enthousiasmé de l'idée de l'insurrection générale et de la libération des peuples balkaniques, il courait infatigable de Belgrade à Vienne et Bucarest, d'un bout à l'autre des Balkans, entretenant des relations et préparant le terrain pour la réalisation de son idéal » (p. 104). Mais Doushan Pantelić soutient que « Rhigas n'a pas l'air d'un grand homme des Balkans, mais plutôt d'un grand Hellène ».

Milutinović, après avoir donné les avis contradictoires des autres historiens serbes, ajoute que « ardent patriote et révolutionnaire grec, Rhigas a été en même temps un grand homme des Balkans, le protagoniste de la lutte commune de libération nationale des peuples balkaniques. Plus encore, Rhigas a été non seulement le précurseur, mais aussi le poète de la révolution balkanique ».

Parlant des chants patriotiques de Rhigas, Milutinović dit qu'ils « ont été l'expression et le reflet des aspirations révolutionnaires et des tendances libératrices longtemps étouffées, non seulement du peuple grec, mais aussi de tous les autres peuples balkaniques. Les historiens ont donc raison d'attribuer à cette poésie une importance à la fois littéraire, politique et sociale » (p. 104). Le fameux *Thurios*, qui a été traduit en plusieurs langues, prit par deux fois aussi, dit Milutinović, la forme serbe, d'abord en 1825 et dernièrement en 1955. L'historien roumain Iorga considérait au sujet de ce *Thurios* que « l'hymne révolutionnaire de Rhigas avait pour but d'associer tous les peuples subjugués ».

La preuve, nous dit Milutinović, que Rhigas a été un grand homme des Balkans est le fait que dans son hymne il invite les Serbes, les Grecs, les Bulgares, les Albanais et tous les peuples balkaniques, chrétiens et musulmans, noirs et blancs, tous, depuis la Bosnie et jusqu'à l'Arabie, à jurer qu'ils vont lutter pour se libérer de l'esclavage.

Il aurait fallu que Milutinović mentionnât en dehors de l'hymne de Rhigas, les autres œuvres révolutionnaires de celui-ci, comme *La proclamation des droits de l'homme* et *La constitution*, que nous savons avoir circulé dans tous les pays balkaniques et avoir produit une profonde impression. La mort tragique du patriote thessalien dans la forteresse de Belgrade a inspiré beaucoup de poètes de l'Europe entière. Dans la littérature serbe, l'un des plus beaux

¹ L. Vranoussis, *Ρήγας* (Rhigas), Athènes, 1954, p. 78—79. Filip Petrović a été l'un des plus intimes collaborateurs de Rhigas, initié à tous les plans subversifs du grand Thessalien. Petrović a rempli des caisses de livres compromettants, expédiés par Rhigas à Trieste, à l'adresse de Coronios, et confisqués ensuite par les autorités autrichiennes; ils ont constitué des chefs d'accusation importants contre Rhigas et ses amis. Petrović a été arrêté en même temps que Rhigas, mais n'étant pas ressortissant turc, il n'a pas été extradé aux Turcs, mais expulsé de l'Empire des Habsbourg, ayant ainsi la vie sauve.

poèmes écrits à la mémoire du grand disparu est celui de Voïslav Ilić, *Le messager de la liberté*, écrit presque un siècle après la mort du héros, en 1892. Le poète serbe évoque la figure du grand Grec en immortalisant son nom. Le poème d'Ilić a été traduit en langue grecque par Costas Passayannis.

Dans la seconde partie de son article, Milutinović montre le retentissement dans la littérature serbe de l'insurrection grecque de 1821. Pour le prouver, il croit suffisant de citer le recueil de poésies du jeune poète Steria Popović, *Septuple fleur aux combattants grecs*. Le poète serbe a composé le recueil au moment des luttes, pendant l'année 1825. Son recueil comprend des résumés des poésies de Rhigas, de celles de Coray et d'autres poésies patriotiques qui avaient pour sujet le mouvement de libération. Le recueil de Steria Popović n'a pu être publié, son impression ayant été interdite par la censure autrichienne. Presqu'après vingt ans, Steria écrit aussi le poème épique *Marko Bočaris*, qu'il publie en 1853, dans la revue littéraire « Sedmica » à Novi Sad.

Outre Steria Popović, une série d'autres poètes serbes ont chanté, eux aussi, les faits héroïques de la révolution grecque.

Dans la troisième partie de l'article, l'auteur parle du retentissement qu'a eu dans la littérature serbe le soulèvement crétois de 1866 qui a duré trois ans, avec de courtes interruptions. Cette révolte est surtout reflétée dans la presse serbe. Tous les journaux serbes de l'époque avaient leurs colonnes pleines d'informations relatives à la lutte des Crétois révoltés. Les journaux incitaient le peuple serbe à aider effectivement les insurgés grecs et faisaient des propositions en vue de l'union de toutes les forces des peuples balkaniques pour la lutte commune contre l'ennemi. Ces idées de libération ont gagné, en très peu de temps, tous les poètes et écrivains serbes. Voici quelques exemples : inspiré par la révolte crétoise, Stevan Vladislav Katchanski, connu sous le nom de « Tyrtée serbe », a écrit l'un de ses meilleurs poèmes, *Panjelinion* ; Jovan Crčić-Milenco, qui fut l'un des meilleurs poètes du romantisme serbe et du mouvement de la jeunesse, a publié le remarquable poème *Kandiĵot*, glorifiant la lutte héroïque des courageux Crétois. Le combat qui eut lieu près du monastère Arkadion, où un grand nombre de Crétois trouvèrent la mort, éveilla, de même, la sympathie des Serbes : Mita Petrović écrit le poème *Aux morts près d'Arkadion* et Mita Nechkovitch *La bataille d'Arkadion*. On pourrait citer encore toute une série de poèmes publiés à cette époque dans différents journaux, revues et almanachs, inspirés par l'insurrection crétoise et par la lutte du peuple grec pour la liberté.

L'article de Kosta Milutinović présente un intérêt tout particulier. Il apporte de nouvelles contributions en ce qui concerne l'amitié, la sympathie et la solidarité montrées par le peuple serbe envers son voisin, le peuple grec, dans les durs moments de sa lutte de libération.

A. Cr.

HITCHINS, KEITH, *Samuel Clain and the Romanian Enlightenment in Transylvania*, « Slavic Review », 1964, 4, p. 660—675.

L'article du professeur américain K. Hitchins s'appuie sur l'analyse attentive et approfondie de l'œuvre de Samuel Clain, de ses manuscrits, aussi bien que de ses livres (voir le compte rendu paru dans « Balkan Studies », 1964, 2, 424/426) ; mais une connaissance plus ample de l'activité des intellectuels groupés dans « l'école transylvaine » lui permet d'énoncer quelques constatations générales, dignes d'être retenues, portant sur l'époque des lumières dans le sud-est européen. Parmi les aspects spécifiques de cette époque, que l'auteur aborde dans la première partie de son article, il y a naturellement l'évocation du « passé glorieux » ; le phénomène est

défini d'une façon remarquable par le professeur américain qui n'a pas subi la tentation de certains spécialistes occidentaux, prêts à l'esquiver d'une manière élégante en le considérant « paradoxal » : « The Bulgarians discovered in the past an independent and powerful Bulgaria, and the Serbians an empire which was the equal of Byzantium, while the Romanian discovered in his past not only his equality with other nations of Transylvania but, in fact, his superiority to them » (p. 665). En vérité, cet appel au « passé glorieux » constitue la colonne vertébrale de toute l'activité déployée dans cette zone européenne par les propagateurs des idées des lumières qui ont poursuivi par leurs écrits scientifiques, littéraires ou philosophiques à raviver la dignité historique des peuples soumis à une longue domination étrangère. Face à la politique culturelle de l'Empire des Habsbourg ou de l'Empire ottoman, les intellectuels roumains ont fait appel à la gloire antique de Rome, à la manière des intellectuels grecs qui ne cessaient de célébrer l'immortel éclat de l'Hellade. Cette évocation du passé se retrouve dans les écrits de tous les auteurs roumains de l'époque, qui, d'ailleurs, ont manifesté ouvertement leur intention de réaliser une activité commune, dans l'appel de 1795 lancé par la « Société philosophique du peuple roumain de la Grande Principauté de Transylvanie ». Dans cet appel, la coopération des intellectuels de Transylvanie (Sibiu) avec ceux de Valachie (Rîmnic et Bucarest) est clairement énoncée. En tant que partie d'un mouvement plus ample — poursuivant « la renaissance nationale » (comme l'a fait remarquer, d'ailleurs, Joseph Matl au Congrès des slavistes d'Uppsala, 1960), la diffusion des idées des lumières ne se proposait donc pas un retour vers le passé, mais l'emplacement en territoire national des fondements du futur édifice culturel. Pour « continuer » leur destinée historique, ces peuples devaient se remémorer leurs époques de gloire et les écrivains contemporains (les Roumains de même que les Grecs) n'hésitaient pas de soutenir que cette zone européenne avait connu les bienfaits de la civilisation gréco-romaine avant les peuples occidentaux.

L'œuvre de Samuel Clain est clairement définie dans cette étude, véritable monographie consacrée à l'un des plus représentatifs des intellectuels roumains de l'époque. L'intérêt que l'auteur porte à cette époque — « a significant turning point in the history of the Romanians of Transylvania » (p. 674) — comme il résulte aussi des articles publiés ailleurs par le professeur américain (par exemple, celui paru dans « Balkan Studies », 1964, 1, 89/108, et analysé par l'académicien Andrei Oșetea dans « Studii », 1965, 2, 451/454), nous donne l'espoir qu'une étude plus ample sera bientôt mise au jour. L'importance d'une telle synthèse pour les recherches sur la diffusion des idées des lumières dans le sud-est européen n'a plus besoin d'être démontrée.

A. D.

ZORAS, G. TH. et BOUBOULIDIS, F. K., Κατάλογος Χειρογράφων κωδικίων Σπουδαστηρίου βυζαντινῆς καὶ νεοελληνικῆς φιλολογίας τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν [*Le catalogue des codes manuscrits du Séminaire de littérature byzantine et néo-grecque de l'Université d'Athènes*], Athènes, 1964, 97 p.

Le Séminaire de littérature byzantine et néo-grecque de l'Université d'Athènes possède de précieux manuscrits grecs du Moyen Age et de l'époque moderne. Le catalogue publié par les professeurs G. Th. Zoras et F. K. Bouboulidis comprend, dans ce premier fascicule, un nombre de 50 manuscrits. Pour l'année prochaine, les éditeurs préparent un second fascicule.

Dans ce catalogue figurent 40 codes qui ont fait partie de la collection personnelle de Spiridon Lampros. Les dix autres manuscrits proviennent de donations et d'acquisitions plus récentes. Tous ont une grande valeur documentaire pour l'étude historique de la culture grecque, byzantine et néo-grecque. Il s'agit d'écrits religieux, littéraires et historiques, de recueils de nomo-

canons, d'ouvrages de grammaire, de discours et de lettres, ainsi que d'extraits d'œuvres médicales et scientifiques du Moyen Âge.

Parmi les manuscrits qui pourront aussi être étudiés utilement par les historiens roumains, nous signalerons ici les plus importants : a) un *nomocanon* du XVII^e siècle (ms. 9), contenant beaucoup de dispositions qu'on retrouve aussi dans les *nomocanons* utilisés dans les Pays Roumains ; b) une *introduction dans la logique d'Aristote* (ms. 11), qui semble être le cours enseigné également à l'École princière de Bucarest au XVIII^e siècle ; c) un code de miscellanées du XVII^e siècle, comprenant la *Chronique du Pseudo-Dorothee* (ms. 14), bien connue aux historiens roumains.

Particulièrement précieuses pour l'étude de l'histoire de la Roumanie sont les lettres envoyées ou reçues par les princes régnants de Valachie au XVIII^e siècle. C'est ainsi que le Code de miscellanées n^o 24 comprend des lettres adressées à des personnalités grecques ou reçues par les princes Alexandre Ghica, Nicolae Caradja, Nicolas Pierre Mavrogheni, Michel Soutzo et Alexandre Ypsilanti. Dans ce code figure également un décret de Nicolas Mavrocordat datant de 1722 et concernant l'école grecque de Serres. Le code n^o 49 comprend des lettres d'Alexandre Mavrocordat l'Exaporite adressées à son fils Nicolas, ainsi qu'une correspondance de la famille Cantacuzène de Valachie.

Le code a un caractère analytique et les auteurs accomplissent un travail scientifique utile, en présentant ainsi la précieuse collection de manuscrits qui est conservée au Séminaire de littérature byzantine et néo-grecque de l'Université d'Athènes.

G. C.

ZORAS, G. TH. et BOUBOULIDIS, F. K., Βιβλιογραφικὸν Δελτίον Νεοελληνικῆς Φιλολογίας. Δ', 1962 [Le Bulletin bibliographique de la littérature néo-grecque, IV, 1962], Athènes, 1963, 65 p.

Le « Bulletin bibliographique de la littérature néo-grecque », publié par les professeurs G. Th. Zoras et F. K. Bouboulidis, est une publication périodique du Séminaire de littérature byzantine et néo-grecque de l'Université d'Athènes. Le quatrième fascicule de ce bulletin comprend 452 titres bibliographiques, portant sur les publications grecques parues en 1962. Les écrits ou les articles parus à l'étranger, se rapportant aux Byzantins ou aux Grecs, y sont également mentionnés.

Le « Bulletin » présente les titres bibliographiques dans les sous-divisions suivantes : publications générales, littérature populaire médiévale, chansons populaires, les savants grecs d'après la chute de Byzance sous la domination ottomane, et les savants antérieurs à la Renaissance, poètes et prosateurs des Sept-Iles, les romantiques, la poésie et la prose entre 1860 et 1960, le théâtre, catalogues de manuscrits et bibliographie. Le Bulletin s'achève par un index des auteurs et un index des noms propres mentionnés dans la bibliographie.

Le « Bulletin » est également bienvenu pour l'information des historiens roumains qui étudient les influences byzantines et néo-grecques sur la culture roumaine.

G. C.

KONSTANTOPOULOS, TAKIS A., Νέα ὀνόματα Πελοποννησίων φιλικῶν ἀπὸ τὰ ἀρχεῖα τῆς τζαρικῆς ἀστυνομίας [Noms nouveaux d'hétairistes du Péloponnèse dans les archives de la police tsariste]. Extrait de « Πελοποννησιακὴ Πρωτοχρονιά », 1964, Athènes, 8 p.

Compulsant dans son récent voyage d'études les bibliothèques d'Odessa, de Moscou et de Leningrad, l'auteur a recueilli de précieuses informations concernant la participation des

hétairistes au mouvement révolutionnaire des décembristes, en identifiant de nombreux noms de Grecs du Péloponnèse dans les listes de la police tzariste des années 1817—1825.

Les décembristes ont appuyé la lutte des Grecs pour leur libération du joug turc. Certains chefs décembristes ont procuré des armes aux hétairistes. Beaucoup de Russes ont aussi pris part au mouvement hétairiste, comme y ont pris part également beaucoup de Roumains, de Bulgares et de Serbes.

Les plus de 350 Grecs du Péloponnèse, identifiés par l'auteur dans les archives soviétiques comme sympathisants ou participants aussi bien au mouvement décembriste qu'au mouvement hétairiste, constituent une preuve de plus des liens étroits existant entre ces deux mouvements révolutionnaires. Il s'agit de noms nouveaux qui ne figurent point dans les listes connues jusqu'à présent. L'exposition de l'auteur est accompagnée de cinq illustrations expressives, dont l'une représente le cachet de l'Hétairie conservé en Roumanie.

G. C.

VRANOUSI, ERAS L., Χρυσόβουλον τοῦ αὐτοκράτορος Νικηφόρου τοῦ Βοτανειάτου ὑπὲρ τῆς ἐν Στροβίλῳ μονῆς τοῦ Προδρόμου (1079) [*Un chrysobulle de l'empereur Nicéphore Botaniate pour le monastère de Prodrome à Strovilos*], tirage à part de « Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν », tome XXXIII, 1964, p. 58—71.

L'étude des Archives médiévales de Patmos, initiée en 1960—1963 par le Centre des recherches byzantines d'Athènes, a permis à l'auteur la découverte du chrysobulle original, délivré au mois d'août 1079 par l'empereur byzantin Nicéphore Botaniate en faveur du monastère de Prodrome à Strovilos. Miklosich et Müller avaient édité en 1890 une copie de ce chrysobulle, qu'ils ont toutefois présenté comme étant l'original de l'acte, quoiqu'elle ne portât pas la signature de l'empereur. Selon Franz Dölger, l'original de l'acte aurait été perdu.

En découvrant l'original de ce chrysobulle, l'auteur édite le texte avec un ample appareil critique et avec des explications concernant son contenu. Par cet acte, l'empereur byzantin accordait des exemptions fiscales au monastère de Patmos qui était la fondation d'un dignitaire impérial. La présentation critique des particularités du texte confère à cette étude le caractère des recherches d'érudition. On y donne aussi la photocopie de l'acte.

G. C.

GHINIS, DIMITRIOS S., Κείμενα βυζαντινοῦ καὶ μεταβυζαντινοῦ δικαίου εἰς χειρογράφους ἐν Ἑλλάδι κώδικας [*Textes de droit byzantin et post-byzantin dans les manuscrits de Grèce*], Athènes, 1963, 47 pages.

L'auteur nous est connu par ses nombreuses recherches concernant la circulation des textes juridiques byzantins et par ses trois volumes de bibliographie grecque. Il a surtout étudié les sources byzantines des nomocanons grecs des XVI^e—XVIII^e siècles. Il a compulsé avec passion et compétence des milliers de manuscrits et il a enrichi l'information historique se rapportant à l'Etat et au droit byzantins. En 1960, il édita à Salonique *Le Manuel juridique de Théophile de Ianina*, nomocanon grec de 1788, qui a circulé aussi dans les Pays Roumains, comme nous l'avons montré à l'occasion de la présentation de cette édition (dans « Studii », XV^e année, n^o 4, p. 1083).

Ghinis évalue le nombre de manuscrits grecs dans le monde entier au chiffre approximatif de 55 000, dont environ 22 000 se trouvent en Grèce, la plupart datant de l'époque post-byzan-

tine et ayant surtout un contenu nomocanonique. Les catalogues des bibliothèques présentent toutefois des lacunes en ce qui concerne l'enregistrement des manuscrits. Le précieux instrument intitulé *Le guide des catalogues de manuscrits*, édité en grec par Linos Politis à Athènes en 1961, n'est pas, non plus, complet. Pour combler ces lacunes, Ghinis a consulté presque 100 bibliothèques de son pays et a identifié environ 600 manuscrits contenant des textes de droit byzantin et post-byzantin. L'auteur déclare que son ouvrage a un triple objet : venir en aide à ceux qui préparent des catalogues de manuscrits grecs en vue de l'identification exacte et de la description précise de manuscrits juridiques ; soutenir l'action de correction des catalogues existants et, enfin, constituer un guide pour la découverte des manuscrits à contenu juridique.

A cette fin, il publie un catalogue des textes juridiques se trouvant dans chaque bibliothèque. Ce catalogue ne comprend pas seulement les bibliothèques principales des grandes villes telles Athènes, le Pirée, Salonique, Calama, Cozoni, Prevezo, etc., mais aussi celles des différentes îles, grandes et petites, comme Crète, Samos, Lesbos, Chios, Andros, etc., ainsi que les bibliothèques des monastères du mont Athos. Les bibliothèques sont rangées par ordre alphabétique des localités et peuvent être très facilement trouvées dans le catalogue.

A la fin de l'ouvrage, l'auteur publie deux tableaux : le premier contient la liste des bibliothèques de Grèce qui possèdent des manuscrits, mais n'ont pas de catalogue des manuscrits ou ont un catalogue non imprimé ; le second donne la liste des bibliothèques qui possèdent des manuscrits qui ne contiennent pas de textes juridiques, de sorte que les chercheurs n'auront plus besoin de les visiter.

Ghinis indique dans son ouvrage les dates des manuscrits, en donnant sur certains d'entre eux de précieuses informations bibliographiques. Parmi les textes post-byzantins conservés dans les bibliothèques grecques, le nomocanon identifié par l'auteur comme ayant joui de la plus grande circulation est *Le nomocanon de Malaxos* des années 1562—1563. Ghinis mentionne la publication du texte grec de ce nomocanon, sur la base du manuscrit 307 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, dans l'annexe du code *Indreptarea Legii* (Le guide des lois) de 1962, édité à Bucarest en 1962. Il annonce en même temps la préparation d'une édition critique de ce nomocanon, en collaboration avec le professeur Nicolas Pantazopoulos, en prenant pour base 68 manuscrits.

L'ouvrage de Ghinis présente une utilité particulière pour ceux qui s'occupent de l'étude des sources byzantines de l'histoire de la Roumanie. Certains nomocanons identifiés par le savant grec se trouvent également, sous différentes variantes, dans les bibliothèques roumaines. L'auteur considère comme nécessaire, par exemple, la publication du nomocanon Βακτρῆια Ἀρχιερέων, élaboré par Jacob de Ianina en 1645. Il connaît dix manuscrits, mais ce nomocanon a été également utilisé dans les Pays Roumains et son texte grec se trouve dans trois manuscrits conservés à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, dont le plus ancien date de 1658. Il existe aussi une traduction roumaine de ce nomocanon, datée de 1754. La publication du texte grec de ce nomocanon sera donc également utile aux chercheurs roumains.

Des textes de droit byzantin et post-byzantin en manuscrit se trouvent dans les bibliothèques de beaucoup de pays. En Roumanie, les catalogues édités jusqu'ici ne comprennent qu'une partie des manuscrits grecs qui peuvent intéresser les éditeurs des nomocanons byzantins. Pour l'inventaire des nombreux manuscrits grecs conservés en U.R.S.S., les savants soviétiques préparent des catalogues spéciaux qui seront édités les années prochaines. La connaissance des textes byzantins s'enrichit aussi effectivement par le travail de Ghinis.

G. C.

GHINIS, DIM. S., Σημασιολογικά ἐκ μεταβυζαντινῶν νομικῶν κειμένων [*La signification de quelques termes se trouvant dans les textes juridiques post-byzantins*], extrait de la revue «ΑΘΗΝΑ», tome LXVII, 1964, p. 370—376.

L'auteur, connu pour ses études concernant les sources historiques byzantines et post-byzantines, a extrait des textes juridiques anciens un certain nombre de termes à significations rares, et des mots qui ont conservé dans certains cas le sens primitif du grec ancien.

Parmi les 25 mots analysés, se trouvent quelques-uns qui figurent dans les textes grecs des sources historico-juridiques employées par la société féodale roumaine, tel l'Hexabiblos d'Harménopoulos, la Vactiria et le Nomocanon de Théophile de Campanie.

L'auteur montre ainsi que le terme « ἀδικία » qui signifie *injustice*, figure dans l'Hexabiblos d'Harménopoulos avec le sens spécial de *soustraction*. Le mot « ἀτυχία » qui signifie, en général, *malheur* prend, dans le Nomocanon de Théophile de Campanie le sens de *perpétration d'un crime*, et le mot « ἐργάζομαι » qui a, en général, la signification de *je travaille*, figure dans la Vactiria avec le sens de *je laboure* ou *je sillonne*.

G. C.

ZEPOS, PAN. I., Παλληκαριατικὸν ἢ Ἀγριλικὸν, «Πελοποννησιακά», V, 1962, Imprimerie Spiropoulos, Athènes, p. 321 — 347.

Expliquant le sens des termes *patikariatikon* et *agritikion*, du néo-grec, l'auteur montre qu'il s'agit des donations que se faisaient les futurs époux avant le mariage. La coutume est ancienne dans l'histoire du peuple grec et elle est également mentionnée dans les textes du droit romano-byzantin. On trouve dans les codes roumains du Moyen Age certaines mentions de cette coutume qui existait aussi dans la vie sociale du peuple roumain. La situation des biens que les fiancés se donnaient en vue du mariage a été réglementée surtout pour le cas de la dissolution du mariage. Sous l'influence d'autres termes grecs, les codes roumains nomment les donations faites avant le mariage *ipovolon* et *teoritra*.

La coutume des donations faites avant le mariage a eu plusieurs variantes dans la pratique judiciaire du peuple grec. Zepos étudie la persistance de la coutume sur la base d'actes de l'époque moderne. L'ouvrage de Zepos est également utile à nos historiens pour l'étude de l'influence des textes et des institutions byzantines sur le droit féodal des Pays Roumains. La réglementation des donations avant le mariage reflète le degré auquel le mariage était, lui aussi, un mode d'acquisition de biens dans la société respective.

G. C.

PANAIOTIS, M., Ἡ ἀρχαῖα παράδοση εἰς τὴν ποίησιν τοῦ Σεφέρη [*La tradition antique dans la poésie de Sefheris*], Athènes, 1964, 23 p.

Publiée d'abord dans la revue «Parnasos» (1964, 4^e fasc.), cette étude a le caractère d'un hommage. L'auteur examine l'ensemble des thèmes et l'inspiration de l'œuvre poétique de Gueorguios Sefheris, lauréat du prix Nobel, en mettant en lumière le fait que le poète grec a inclus dans son œuvre, sous une forme poétique originale, de nombreux motifs littéraires tirés des poèmes homériques, d'Hésiode et de Plutarque, des tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Les textes qu'il compare autorisent l'auteur à donner au grand poète grec la caractérisation de «Sefheris l'Antique».

G. C.

Известия на Етнографски Институт и Музей (Bulletin de l'Institut et du Musée d'ethnographie), Българска Академия на Науките. Отделение за исторически и педагогически науки. София, 1964, Книга VII, 276 p.

Le volume VII de la revue d'ethnographie de Sofia comprend des études variées concernant des problèmes d'ethnographie du présent et du passé, les uns ayant rapport au territoire de la R. P. de Bulgarie, les autres traitant divers aspects de la zone sud-est européenne.

Dans un article programmatique de Bozidar Bozikov : Към въпроса за етнографското проучване на българското съвременно село (Au sujet de l'étude ethnographique du village moderne bulgare, p. 5—9) est souligné le rôle du socialisme à la campagne. L'ethnographe doit rechercher le genre de vie et la culture socialiste contemporaines et non — ce que certains savants préconisent — seulement les phénomènes plus anciens, maintenant en cours de disparition.

C'est de ce nouveau point de vue que V. Marinov étudie *Le mode de vie traditionnel et contemporain des bergers de la Stara Planina Centrale* (Стар и съвременен бит на овчарите в Средна Стара Планина, p. 145—180). Le problème central de l'étude est l'utilisation de l'expérience et de la pratique du métier de berger du passé dans la réalisation du passage au système de berger coopératiste dans les régions Carlovo et Calofer. Le métier de berger alpin, partiellement transhumant, est devenu aujourd'hui socialiste de type coopératiste (stationnaire et mobile). Après avoir tiré une série de conclusions de l'étude de la réalité d'aujourd'hui, l'auteur fait plusieurs recommandations afin d'améliorer le nouveau système de vie pastorale et d'élever le niveau de vie matérielle et culturelle des bergers coopératistes.

L'article de Petar A. Petrov, Върху разпространението на овчарските колиби комарник и комар в Балкано-Карпатската област (Sur les huttes des bergers de type « Komarnik » répandues dans les régions des Balkans et des Carpates, p. 191—229) appartient aussi à la thématique de la vie pastorale, mais étudiée dans une zone plus vaste. L'auteur poursuit l'évolution du type « comarnic » des régions Niš, Sofia, Kiustendil, puis il présente le type « comarnic » connu en Moldavie, Bucovine, Maramureș, Crișana et en général en Transylvanie (usant des données fournies par Miklosich, Philippide, Tiktin, Crinjalá). Le « comarnic » transylvain occupe la place centrale dans l'évolution de « comarnic » dans toute la région carpatique, attestée par les nombreux topiques de la Roumanie, Hongrie, Slovaquie, de l'ouest de l'Ukraine et même de la Pologne. La longue liste des topiques balkaniques provenus du mot « comarnic » (p. 187—189) dénote que ce mot a connu une large extension aussi dans la Péninsule Balkanique. L'auteur constate qu'entre le « comarnic » de type transylvain et celui balkanique il y a une différence, tous les deux représentant deux enclaves différentes du phénomène. A l'aide de la toponymie et des données concernant l'organisation du « comarnic », l'auteur tire la conclusion, ayant d'importantes implications historiques, que le « comarnic » a été répandu de la Dacie méditerranéenne (la région Niš, Sofia, Kiustendil) vers le nord du Danube et vers la Transylvanie aux X^e—XII^e siècles et qu'il n'a pas été apporté du nord vers le sud par les bergers roumains transhumants, qui ne l'ont répandu que dans les Carpates orientales et occidentales.

En s'occupant de *La maison d'habitation populaire dans la région de Sofia au XIX^e et au début du XX^e siècle* (Народната къща в Софийско през XIX и началото на XIX в, p. 143—177), Vaclav Frolec de Brno établit que l'architecture populaire bulgare y a une longue tradition. Comme elle présente une série d'éléments de large circulation chez les Slaves en général et surtout chez les Yougoslaves, l'auteur infirme les opinions d'après lesquelles le type d'habitation serbe aurait été emprunté par les Slaves à la population balkanique autochtone.

L'auteur relève que l'approfondissement du problème, accompagné d'autres faits d'ordre ethnographique et folklorique, pourrait contribuer à la solution du problème de la genèse du peuple bulgare.

L'étude de Vera Venedikova sur *Le métier à tisser de basse lisse chez les Bulgares* (Хоризонталният ткачен стан у българите, p. 82—104) peut être très utile aux spécialistes qui voudraient étudier le type de cet instrument de travail très ancien de la Bulgarie, en le comparant à celui de Roumanie, Grèce et Turquie, pays pour lesquels l'auteur n'a pas eu à sa disposition les matériaux nécessaires. En essayant, dans la généralisation, d'expliquer la provenance et l'évolution historique du métier à tisser, l'auteur invoque l'exemple du type de métier à tisser qui existe chez les Gagauzes, semblable à celui d'Ohrida, ce qui pourrait suggérer un phénomène d'extension balkanique.

Certaines études ethnographiques de ce volume possèdent, en grande partie, un caractère historique.

Sous ce rapport, l'étude *За етническия и демографския облик на Видин през XVI в* (Sur l'aspect ethnique et démographique de la ville de Vidin au XVI^e siècle, p. 23—25), appartenant à Bistra Svetkova, est particulièrement intéressante. L'étude est fondée sur un « *mifassal defterleri* » de l'année 1542 et sur une loi locale pour la région de Vidin. Ces deux documents confirment la présence des Vlaques, attestés depuis le XIV^e siècle, ensuite au temps de Selim I, ayant le même régime que les Vlaques d'entre le Timoc et la Morava, attestés à la même époque. La loi en question fait une distinction entre les Vlaques et la *raia* ancienne, ce qui serait une preuve que les Vlaques sont venus plus tard, après une population sédentaire, englobés dans le système féodal ottoman.

Nous nous demandons si cette situation des Vlaques n'a pas créé la situation pastorale de la région de Vidin qui, au début du XIX^e siècle n'était pas soumise aux spahis et payait *beilic* (corvée gratuite) à un *voivode*, représentant diplomatique du prince de la Valachie (voir l'ouvrage de D. Tzuhlev, *История на град Видин*). Le registre de 1542, mentionné là-dessus, comprend aussi un recensement des habitants musulmans et non musulmans de la ville de Vidin ; parmi ceux-ci il y a des noms roumains, comme Neagul, Stanciu (p. 20).

A son tour, Mihail Micev présente dans les pages du volume (p. 25—44) le problème historique-démographique : *Abandon ou transport provisoires de quelques localités de la région de Vratza à cause d'épidémies de peste au XVIII^e siècle* (Временно разселване или преместване на някой селища във Врачанско през XVIII в. поради чумна епидемия). La peste de 1762 fut l'une des épidémies catastrophiques qui, à plusieurs fois, décimèrent la population ou en déterminèrent l'émigration massive. Le sévissement de la peste dans la région de Vratza a été noté par des contemporains, comme le prêtre Krstko et le scribe Stoian de Vlasko Selo (aujourd'hui Tzarevitz) ; il est rappelé aussi par la toponymie et le folklore. A l'aide de toutes ces données, l'auteur reconstitue un tableau et un schème (p. 39—40) du mouvement démographique dans la région de Vratza à la suite des ravages de la peste de l'année 1762.

Les études de ce genre peuvent éclaircir certaines pages de l'histoire économique sociale des peuples de l'est de l'Europe.

Une autre étude, ayant un caractère historique et ethnographique a été écrite par Tatiana Koleva sur *L'embauchage hors du pays de femmes et d'enfants des régions de Razlog et Blagoevgrad dans la période de 1856—1912* (Женско и детско гурбетчийство ищчилък) в Разложко и Благоевградско през 1856—1912, p. 83—106). Il s'agit de l'embauchage provoqué par la pauvreté des villages de montagne des deux régions mentionnées, non seulement pour les régions de Seres et de Drama, où l'on fabriquait de grandes quantités de coton pour l'export, mais aussi pour la Roumanie. L'auteur étudie d'une part les conditions économiques et historiques générales des deux régions, d'autre part les conditions spéciales d'apparition du « *itchilouque* », ainsi que les méthodes de recrutement de la main-d'œuvre, l'organisation des enfants et des jeunes filles comme manœuvres par « *tayfas* » (groupes) sous la direction des dragomans qui exploitaient les manœuvres, d'accord avec les propriétaires de « *tchifliks* ». Parmi les con-

séquences ressenties dans le genre de vie et dans la culture de la population des régions Razlog et Blagoevgrad à la suite de la longue pratique (dès la fin du XVIII^e siècle) de l'embauchage, on compte aussi les mélodies de quelques chansons populaires grecques, empruntées dans les régions de Drama et de Seres. L'ouvrage nous semble très suggestif pour d'autres études aussi, abondant et traitant quelques problèmes semblables dans toute la zone du sud-est européen, comme l'embauchage des ouvrières agricoles du sud du Danube en Roumanie, pratiqué jusqu'à la première guerre mondiale par des systèmes de recrutement semblables (« le dragomanat »).

Les trois dernières études du volume traitent des problèmes de folklore bulgare.

Tzvetana Romanska et George Veselinov apportent une intéressante contribution à la connaissance du folklore des enfants et des chants de berceau (Към проучаването на Българския детски фолклор. Приспивни песни, p. 193—232). Elles établissent que chez les Bulgares le folklore des enfants possède beaucoup de traits communs avec le même genre de folklore chez les autres peuples slaves et chez les peuples voisins des Bulgares. Rosita Anguelova présente la situation actuelle des narrations, traditions et légendes des Bulgares (Към въпроса за съвремено състояние на българските народни приказки, предания и легенди, p. 233—266). L'auteur fait une série de comparaisons, concernant le folklore, à propos des exploits du jeune fils de roi Marko.

N. Malcartchouk de Lwow expose les préoccupations du folkloriste ukrainien Ivan Franko, qui a collectionné des proverbes bulgares (au début du XX^e siècle) (Българските пословици в научната дейност на Иван Франко, p. 267—273).

Le présent volume est précieux par ce qu'il continue les remarquables contributions de la science ethnographique bulgare à la connaissance des problèmes de grand intérêt dans ce domaine.

S. I.

VINAVER, VUK, *Dubrovacka trgovina u Srbiji Bugarskoj krajem XVII veka* (1660—1701) [*Le commerce ragusain en Serbie et en Bulgarie à la fin du XVII^e siècle*], «Историски Часопис», Орган Историског Института, Beograd, 1963, XII—XIII, 1961—1962, p. 189—235.

Le commerce effectué par Raguse dans la Péninsule Balkanique, prospère au XVI^e siècle, déchoit rapidement vers la fin du XVII^e pour cesser presque complètement après 1699. Ce lent processus de déchéance s'accélère après le catastrophique tremblement de terre de 1667; à l'époque de la guerre de 1683—1699, le commerce se trouve complètement ruiné.

Ces dernières années, le problème a été pris en étude aussi bien par divers spécialistes que par V. Vinaver lui-même¹ lequel, dans cette étude, nous explique la période précédant le déclin total, période demeurée jusqu'à l'heure actuelle presque totalement inconnue en ce qui concerne, notamment, le commerce dans les Balkans, respectivement le commerce ragusain dans les régions de la péninsule se trouvant sous la domination ottomane.

L'étude compréhensive et — évidemment — bien documentée et organisée, est divisée en 10 parties. Le processus de déchéance du commerce ragusain dans les Balkans se reflète dans la sensible réduction du nombre de marchands ragusains : 700 entre 1600 et 1650, il baisse à 300 en 1688 et se réduit à seulement 120 dans la dernière décennie du siècle (p. 193). Dans

¹ V. Vinaver, *Dubrovacka nova ekonomska politika početkom XVII veka*, in «Anali Histor. Inst. J.A.Z.U. u Dubrovniku», IV—V, 1956, p. 417—454. Les Principautés Roumaines sont énumérées ici parmi les pays fournisseurs de céréales à la République de Raguse aux XVI^e—XVIII^e siècles.

cette période du déclin de leur commerce, on retrouve les marchands ragusains à Belgrade, Prokuplje et Novi Pazar en Serbie et dans les villes bulgares, dont quelques-unes à proximité de la Roumanie : Roustchouk, Silistra, Choumen. De là et, en général, de Bulgarie, les marchands ragusains passent à Constanța et à Brăila (p. 193, 195). Accidentellement on retrouve quelques-uns à Timișoara et à Tirgoviște, en Valachie (p. 196) ; à Galați ils possèdent même une chapelle, symbole habituel de l'autonomie des colonies ragusaines (p. 201).

Les marchandises les plus recherchées exportées des Balkans par l'intermédiaire des Ragusains étaient les peaux, la laine et la cire. Par exemple, de Dobroudja on exportait au milieu du XVII^e siècle une quantité de 6 000 peaux (p. 202). A remarquer que parmi ceux qui arrivaient avec les caravanes à Raguse se trouvaient des « caravlaques » et des « ungrovlaques » (p. 213).

Parmi les facteurs qui influencent d'une manière négative, qui gênent le commerce ragusain dans les Balkans figurent aussi les haïdouks qui attaquent les bateaux et les caravanes ragusaines (p. 218—219), ainsi que les prétentions des autorités turques, et la concurrence des marchands occidentaux et autochtones des Balkans. La guerre de 1683—1699 hâte la fin des colonies ragusaines de Bulgarie et de Serbie et détermine les Ragusains à émigrer en divers pays, même en Transylvanie, si l'on juge d'après le cas de 1688 mentionné dans l'étude (p. 288), ou à Durazzo, comme c'est le cas de quelques Ragusains de Vidin en 1698 (p. 230).

Les facteurs mentionnés ci-dessus ne sont cependant pas décisifs pour l'interruption du commerce ragusain dans les Balkans ; le rôle prépondérant en est détenu par les conditions économiques proprement dites, par les prix, ainsi que l'auteur le montre. Il résulte des tablettes dressées par l'auteur, s'étayant de riches informations, que les prix entre la fin du XVI^e siècle et la fin du XVIII^e connaissent de grandes fluctuations. Dans une certaine mesure, le commerce ragusain se redresse dans la première moitié du XVIII^e siècle, mais sans revenir au niveau des années 1660—1690, après quoi, dans la seconde partie du XVIII^e siècle, il disparaît complètement des Balkans.

De cette manière, V. Vinaver réussit à élucider l'histoire d'une étape obscure du commerce ragusain dans les Balkans, celle justement qui explique le processus de sa disparition après une longue période de prospérité dans les territoires qui, au sud du Danube, se trouvaient sous la domination ottomane.

S. I.

ЮВВА, I., *Южные декабристы и греческое национально-освободительное движение [Les décembristes du Sud et le mouvement national de libération des Grecs]*, Kichinev, 1963, 103 p.

C'est dans le mouvement de 1821 qu'ont culminé les agitations sociales et politiques de toute la zone sud-est européenne. L'opinion progressiste en Russie et Moldavie considérait généralement la lutte du peuple grec et des autres peuples balkaniques comme une lutte juste pour la libération politique et sociale, qui devait aboutir à l'abolition des privilèges de classe et à l'émancipation des paysans. Il est clair que les décembristes de Kichinev ont connu la préparation de la révolte grecque, ont été en relations avec les patriotes grecs et ont fait des efforts pour les aider.

Une grande partie des matériaux d'archive dont on fait mention a été publiée dans la collection *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821* (București, 1959—1962, 5 vol.). Mais les investigations de l'auteur fournissent des informations nouvelles, qui suppléent

aux informations des matériaux grecs, qu'il n'utilise pas du tout, ainsi que de l'historiographie roumaine, auxquelles il a recours d'une manière très limitée.

Quelquefois, comme alors qu'il s'agit des nouveaux matériaux concernant l'instruction des adeptes de l'Hétairie après la révolte, il aurait été opportun d'ajouter quelques précisions sur les personnes respectives.

Ainsi « Le tchinovnik serbe », le voïvode « Tzintzar » (p. 88) — c'est Tzintzar Ianco Popovitch, une figure marquante de la révolte serbe des années 1804—1813. L'assesseur Živcović, connu aussi comme Stevan Živcović c'est le polcovnic qui a été en relations avec l'hétairiste Emanuel Xanthos. Leonte Radu (p. 79—90), après son expulsion de Moldavie, a eu des relations aux Balkans, mais, à ce qu'il nous semble, il en a usé pour les intérêts de la Porte (voir « Romano-slavica », V, Istorie, București, 1962, p. 241—242).

Mais, en général, le lecteur reçoit une certaine idée sur la position des décembristes à l'égard du mouvement des peuples balkaniques.

S. I.

TEODOROV, EVGHENII K., *Същност и произход на Български юнашки и хайдушки песни във връзка с отразените в тях състезания* [La provenance et la nature des chansons bulgares sur les braves et les haïdouks, du point de vue des compétitions qu'elles contiennent], Académie Bulgare des Sciences, Institut et Musée d'Ethnographie, Sofia, 1963, 173 p.

Une recherche originale qui encadre dans l'évolution historique une série de moments reflétés dans les chansons populaires et détermine la réalité historique qu'elles expriment.

Le matériel folklorique publié ou se trouvant dans les archives de l'Institut et du Musée Ethnographique de Sofia a servi comme source. Le manque de données documentaires a été compensé par l'existence de données archéologiques et de diverses notes sur les coutumes des Bulgares et des peuples voisins.

L'exposé est divisé en sept parties, d'après la nature des exercices physiques qui constituent l'objectif des compétitions entre les braves et les haïdouks : saut en longueur et en hauteur ; lancement d'une pierre, d'une lance, d'une massue ; tir ; luttes corps à corps ; courses de chevaux, etc.

L'exposé nous apprend quand et comment étaient réalisées ces performances par l'aristocratie bulgare, par les guerriers turcs et par les habitants de la Bulgarie du temps de la domination ottomane. Les compétitions se déroulent au printemps (à Pâques et à la St. Georges), datent de temps immémoriaux et sont en réalité des manifestations qui fêtent le printemps. On pratique des courses de chevaux et des luttes avec l'ours.

Le tir au fusil a été pratiqué au début par les haïdouks. Les femmes aussi participaient à ces jeux.

L'auteur constate, de ce point de vue, l'existence de coutumes communes chez les Bulgares et chez les Russes.

Après une analyse contenant des citations des chansons populaires, le volume nous offre une caractérisation générale, traduite également en langue française.

S. I.

STOJANČEVIĆ, VLADIMIR, *Прилике у западној половини косовског вилајета према извештајима аустроугарског конзула у Скопљу 1900 и 1901 године [La situation de l'ouest du vilayet de Kossovo, reflétée dans les rapports du consul autrichien de Skoplje envoyés en 1900 et 1901], «Историјски Часопис», Belgrade, XII—XIII, 1961—1962, p. 287—316.*

En continuant ses recherches sur l'histoire des Albanais de la région de Kossovo au début du XX^e siècle, Vladimir Stojančević présente la période antérieure aux événements épocaux des années 1902—1903, dont il s'était occupé de près dans une autre étude (voir la note bibliographique de la « Revue des Etudes sud-est européennes », tome I, 1963, n^o 1—2, p. 269). En utilisant les informations existant dans les rapports du consul autrichien B. Para recueillis dans les archives de Vienne, l'auteur présente la conjoncture politique, sociale et psychologique et offre en même temps une série de détails sur la situation économique, culturelle, scolaire et religieuse de Kossovo. Les rapports consulaires utilisés renferment force informations sur l'agitation au sein des Albanais, sur la situation des Serbes, sur les actions des commitadjis macédoniens, enfin, sur l'activité à Skoplje du consul russe. Les mêmes rapports confirment par des informations encore plus nombreuses le fait que les tendances des Albanais vers l'autonomie étaient stimulées par l'émigration albanaise des pays balkaniques et de l'Italie. Ce que l'on savait jusqu'à présent de diverses sources sur les relations roumano-albanaises de ce temps, se confirme, cette fois-ci, par l'information fournie sur place par B. Para qui, dans l'un de ses rapports, communique la constatation faite par les autorités ottomanes, qu'une partie de l'intellectualité albanaise des villes de Peć (Ipec) et de Priština entretenait des relations avec les émigrants albans de Bucarest (p. 313). Comme on le sait déjà, l'émigration albanaise en Roumanie agissait en vue de l'émancipation culturelle et politique du peuple albans.

S. I.

PREDA, CONSTANTIN, *Callatis*, Editions Meridiane, Bucarest, 1963, collection « Monumentele Patriei noastre » (Monuments de notre patrie).

En juin 1963, la Maison d'Éditions « Meridiane » a édité une brochure due au professeur C. Preda, responsable des fouilles archéologiques qui se poursuivirent à Mangalia.

Par cette publication, on envisage de faire connaître, en Roumanie et à l'étranger, ce que fut la ville ancienne de Callatis avec son histoire plus que millénaire, avec ses trésors d'art architectural, de sculpture et de peinture, d'objets en céramique, métaux précieux, verreries, etc.

Après un court aperçu relatif à la situation géographique de la ville de Mangalia, qui se trouve emplantée, comme on l'a déjà découvert au milieu du XIX^e siècle, sur toute l'étendue du territoire de la ville antique, l'auteur nous donne une esquisse historique du vieux Callatis, depuis sa fondation à la fin du VI^e siècle avant notre ère, allant jusqu'à la troisième décennie du VII^e siècle de notre ère.

Dans cette esquisse on entrevoit clairement les principales phases du développement de cette ville d'origine dacique, fondée par Heraclea Pontica, ville tutélaire, située au nord de l'Asie Mineure, elle-même colonie de la ville grecque de Mégare, important centre, port et ville commerciale de la Grèce moyenne. Callatis ayant une organisation de démocratie esclavagiste, arrive au IV^e siècle de notre ère à être la première ville grecque du littoral ouest de la mer Noire.

Après avoir subi le siège entrepris par le roi Lysimachos et avoir capitulé en l'an 313 avant notre ère à la fin d'une guerre dure, soutenue et perdue, contre la ville de Byzantion pour la

possession du port de Tomis en l'an 260 avant notre ère, la ville se maintint assez forte, avec son caractère de ville agricole, ayant un vaste territoire rural qui l'entourait et la liait à la population locale thraco-gétique et aux Scythes, ses voisins ; de même, son double port maritime lui réservait la qualité de ville commerciale — ayant des relations suivies avec toutes les villes du bord de la mer Noire, de l'Asie Mineure, de la mer Egée, et par la Méditerranée, avec la lointaine Egypte.

L'oligarchie qui gouvernait cette ville était composé de descendants des premiers colons grecs, armateurs, commerçants et banquiers enrichis par l'exploitation faite en commun avec la population locale, du « hinterland » de la ville, menant avec succès la politique de cette ville-Etat à travers les écueils dangereux des invasions celtiques, bastarniques, mithridatiques, bucrbistiques. Mais la ville devint romaine en 72—71 avant notre ère, sous le gouvernement de L. Luculus.

Dans la période trouble qui marque le commencement du Moyen Age, le nom de Callatis ne se rencontre plus — la localité est nommée Pankalia ou Pangala, pour arriver au nom actuel de Mangalia.

C. Preda a bien réussi à nous donner un aperçu général de la vie économique et sociale de la ville, comme de son organisation administrative et religieuse, avec ses dieux tutélaires.

Les dernières fouilles ont mis à jour les principaux murs de défense et d'autres édifices importants de la ville, comme l'Acropole de Callatis, cet édifice de l'époque romano-byzantine, ainsi que de très importants édifices et tombeaux découverts extra-muros.

Nous regrettons que l'auteur ait omis de mentionner « l'allée des monuments » antiques, découverte en 1933.

L'auteur nous présente d'une manière très intéressante les nécropoles de l'époque hellène, hellénistique et romaine — avec les deux rites qui se trouvent parfois réunis d'une manière concomitante — ayant un inventaire hors paire, comme il a été découvert dans la tombe d'un personnage distingué tenant un papyrus dans ses mains, ou dans une tombe contenant de petits objets en céramique dorée.

La bibliographie de l'ouvrage et les bonnes reproductions photographiques des dernières découvertes donnent à cet ouvrage historique un intérêt particulier.

Le plan de la ville de Mangalia, qui demande à être élargi au Sud, au-delà du boulevard du « 30 Décembre » et à l'Ouest vers les nécropoles du « Drumul nou », vient clore l'intéressante œuvre de C. Preda.

T. S.

Турско-Български речник [Dictionnaire turc-bulgare], « Nauka i Izkustvo », Sofia, 1962, 659 pages.

C'est la seconde édition stéréotype du Dictionnaire turc-bulgare, paru à Sofia, aux Editions de l'Académie Bulgare des Sciences, en 1952, sous la rédaction de Stoian Romanski, membre de l'Académie (collectif formé par : Nikola Vančev, Gălăb Gălăbov, Genčo Klasov, Traiko Popov, et Vasil Šanov). On pourrait dire que cette œuvre lexicographique présente une valeur historique car il a été le premier dictionnaire bilingue élaboré par l'Institut de langue bulgare de l'Académie Bulgare des Sciences. Ce n'est qu'ensuite qu'ont paru les dictionnaires : russe-bulgare, bulgare-néogrec, bulgare-albanais et récemment, roumain-bulgare.

Le dictionnaire turc-bulgare ne s'adresse pas seulement aux spécialistes. Il contient environ 40 000 mots utilisés, habituellement, de nos jours, dans la langue littéraire, dans la publicité et dans les travaux à caractère scientifique ou technique de grande circulation. A part la terminologie scientifique et technique, le dictionnaire contient également certains termes militaires.

Les auteurs ont également consigné les mots les plus récents (les néologismes) qui ont fait leur apparition dans la langue après la réforme de 1928. Ils ont aussi mentionné les mots arabes ou persans utilisés en Turquie, ce qui permet l'emploi du dictionnaire aussi par les chercheurs s'occupant de la traduction des documents historiques tures.

Compte tenu du fait que les différentes parties du langage ture présentent la même forme (par exemple les adjectifs ne se distinguent en rien des noms), les auteurs du dictionnaire ne donnent en général aucune indication grammaticale. Les indications de style sont bien rendues et très bien mises en relief et l'expression phraséologique la plus courante dans le ture parlé est aussi richement représentée.

Bien que nous ayons affaire à une édition stéréotype, les auteurs ont éliminé les fautes (assez nombreuses et fâcheuses) de l'édition parue en 1952. (Voir p. 655—656.)

A. V.

PAUNOVSKA, BRANISLAVA, *L'accouchement en Macédoine au point de vue de l'ethnologue comme éducateur sanitaire*, en *VI^e Congrès International des Sciences anthropologiques et ethnologiques*, Paris, 1960, tome II, *Ethnologic*, Paris, 1963, p. 259—264.

Le travail, fondé sur une recherche détaillée de terrain, a un double but : premièrement, de montrer les habitudes traditionnelles et les coutumes pendant la naissance d'un enfant en Macédoine, qui sont néfastes et constituent la cause de la grande mortalité des accouchées, ainsi que des nouveau-nés ; en second lieu, de montrer le rôle que devrait jouer l'ethnologue dans l'éducation sanitaire du peuple.

L'auteur nous présente premièrement quelques coutumes liées à la fécondité dans le mariage et à la grossesse.

Quant aux coutumes pendant l'accouchement, on souligne le grand soin que toute la famille prend de la femme enceinte, exposée aux grands périls. L'accouchement se fait en cachette, personne — ni même le mari — ne doit savoir le moment. Si par hasard sa belle-mère le découvre, elle doit l'aider ; seulement pour le premier accouchement on appelle une vieille femme qui fait office de sage-femme.

Le nouveau-né est reçu dans un tablier et déposé par terre (pour qu'il prenne sa force de la terre) ou il est attendu, avec une grande pelle (pour que la jeune femme donne naissance à beaucoup d'enfants). Sur le sang que l'accouchée a perdu, on jette de la cendre et de la braise et tout est jeté ensuite dans l'eau (pour que le mauvais sort s'en aille avec l'eau).

Si l'enfant ne pleure pas, la vieille lui souffle dans l'oreille en se servant d'une paille (pour lui donner l'âme). Si c'est un garçon, toute la famille se réjouit et l'on dit : « Voici la cheminée de la maison ». Si c'est une fillette on dit : « Bonheur d'un autre — en dehors de la maison ». Si l'enfant est né avec une membrane sur le visage, cela signifie bonheur, richesse, et on la garde comme une amulette. Si l'accouchée a perdu d'autres enfants, la vieille pose le nouveau-né sur une balance en disant : « Comme la balance tire d'un côté, ainsi le mal et le mauvais sort doivent s'éloigner de toi ». Si l'enfant meurt pendant l'accouchement, on croit que c'est un ange ; s'il naît monstre, on le considère comme une punition de Dieu.

Dans les familles où la mortalité infantile est grande, l'enfant est baptisé immédiatement après sa naissance et on lui donne le nom « Jivko » (Jivka), ce qui veut dire « Vivant », ou « Stoyan » (Stoyka), ce qui veut dire « celui qui reste ». « Afin que l'enfant n'ait pas la jaunisse », la mère dort les sept premiers jours le visage tourné vers l'enfant.

Après avoir baigné et habillé le nouveau-né, la vieille accoucheuse s'occupera de l'accouchée. On enterre le placenta dans les fondations de la maison « pour que l'enfant ait une

longue vie ». Pendant trois jours, l'accouchée dort dans un lit en paille de seigle ; elle ne doit pas changer la chemise que le troisième jour après la délivrance « pour qu'elle puisse encore enfanter ».

Une fois terminés les travaux autour de l'accouchée, la vieille accoucheuse envoie un enfant chez les parents et les amis, pour leur annoncer la bonne nouvelle ; ceux-là rendent visite à l'accouchée en lui apportant des cadeaux. Le troisième jour, l'accouchée prend un bain et une nouvelle robe, et le soir on doit inviter les plus proches parents à un festin, car on croit que ce même soir les fées viennent prédire l'avenir du nouveau-né.

Le matériel présenté par B. Paunovska, riche et systématiquement exposé, est d'une réelle utilité pour l'ethnologue qui veut connaître la Macédoine et faire des recherches comparatives, car ces pratiques sont répandues sur un large territoire. Au nord du Danube, par exemple, les pratiques liées au cordon ombilical, à l'enterrement du placenta, ainsi que la présence d'une vieille femme comme sage-femme empirique, le changement du nom chez le nouveau-né, le placement à côté de l'enfant d'un balai qui le gardât des mauvaises fées, etc., étaient jadis bien connues. Aujourd'hui, ces pratiques ont disparu ou leur contenu a complètement changé, par cela qu'elles ont perdu leur vieux sens magique et ont pris un sens nouveau, grotesque ¹.

N. AL. M. et L. P. M.

VÎNTU I. et FLORESCU G. G., *Valoarea constituțională a rezoluțiilor Adunărilor ad hoc din Principatele Române (1857) [La valeur constitutionnelle des résolutions des Assemblées ad hoc dans les Principautés Roumaines (1857)]*, dans « Studii și cercetări juridice », an VIII, 1963, n° 3.

L'article expose la thèse selon laquelle les résolutions des Assemblées ad hoc des Principautés Roumaines, ayant exprimé la volonté ferme des masses pour l'union et pour les réformes sociales, seraient des actes ayant une valeur constitutionnelle. Par là, elles diffèrent des actes internationaux et internes qui ont établi des normes d'organisation interne dans la période de la décomposition des rapports féodaux et du développement des rapports capitalistes et qui ont été des actes fondamentaux, mais pas des constitutions.

La valeur constitutionnelle des résolutions des Assemblées ad hoc est démontrée par les auteurs avec des références : au caractère représentatif de ces organes, au contenu de ces actes, et au sens qui leur a été donné par l'Assemblée et par les masses populaires, dont la lutte a été stimulée par ces actes-là ; au sens qui leur a été donné par les organes d'Etat, qui ont fondé sur ces actes leur action pour l'unification politique, ainsi que les réformes qu'ils envisageaient ; et, enfin, au sens donné par le forum international, obligé à reconnaître la signification politique et juridique de ces résolutions.

Les auteurs considèrent, par conséquent, que le nom de « Divans ad hoc » donné à ces Assemblées par le traité de Paris est impropre, parce qu'il marque la position des Pouvoirs européens de maintien dans les Principautés des vestiges féodaux. La nature juridique, le rôle et le contenu de leur activité attestent que le nom propre est celui d'« Assemblées ad hoc » ;

¹ V. par ex. Fl. S. Marian, *Nașterea la români. Studiu etnografic* (La naissance chez les Roumains. Étude ethnographique), București, 1891 ; N. Al. Mironescu, *L'accouchement au sol*, in *VI^e Congrès International des Sciences anthropologiques et ethnologiques*, tome II, Paris, 1963, p. 245—247. Cf. aussi Șeșet Hoxha, *Lindja në Lumë* (Les rites de naissance dans la région de Lume), dans le « Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës », Série Etudes sociales, 1961, n° 2, p. 245—253.

ce nom seul correspond aux résolutions « qui ont tous les traits juridiques des actes émanés d'un organe d'Etat représentatif, et qui ne sont pas de simples avis consultatifs ou de protocoles qui consignent des desiderata d'ordre interne »

L. P. M.

ZEČEVIĆ, MIODRAG, *Klasifikacija jugoslovenskih organizacija udruženja gradana [La classification des organisations et des associations civiques en Yougoslavie]*, dans « Arhiv za pravne i društvene nauke », LXXXI, 1964, n° 3, p. 234—245.

L'auteur présente les divers systèmes de classification des organisations et des associations civiques en Yougoslavie, selon les principaux actes normatifs et la doctrine, en nous offrant en même temps une classification propre.

Les classifications qui se trouvent dans les actes normatifs — la loi de 1945, les travaux de la Commission Unionale — prennent pour critérium soit les éléments territoriaux (organisations unionales, républicaines, régionales), soit leur propre nature (organisations politiques, sociales, scientifiques, professionnelles) ou leur structure d'organisation (simples, complexes).

Parmi les classifications selon la doctrine, l'auteur présente premièrement la classification tripartite de J. Đorđević qui, dans son livre *Socialisme et démocratie* propose les divisions suivantes : a) groupes qui participent directement au procès de gouvernement politique ; b) groupes qui occupent une position primordiale dans le système politique ; c) associations destinées à représenter divers intérêts civiques. Pour faciliter la comparaison, l'auteur présente aussi la classification tripartite du professeur américain D. Truman, classification qui prend pour critérium les intérêts de groupe.

Dans la seconde partie de l'article, l'auteur expose son propre système de classification des associations civiques ; a) associations qui ont pour but de faciliter la participation au gouvernement politique ; b) associations dont le but est la satisfaction des intérêts civiques (généraux et particuliers). Dans la dernière catégorie, l'auteur fait la distinction suivante : 1) organisations politiques ; 2) associations civiques au but social-humanitaire ; 3) associations culturelles ; 4) associations scientifiques ; 5) associations sportives ; 6) associations civiques professionnelles ; 7) associations confessionnelles. La classification proposée par M. Zečević présente de l'intérêt non seulement pour la connaissance du système des organisations et des associations civiques en Yougoslavie, mais aussi pour l'étude des catégories des personnes juridiques en général et pour le droit comparé.

L. P. M.

FLORESCU, G.G., *Misiunea diplomatică a lui N. Bălcescu la Constantinopol (august 1848)* [*La mission diplomatique de N. Bălcescu à Constantinople (août 1848)*], dans « Studii », XIV, 1961, n° 6.

L'article se propose de suivre la lutte diplomatique entamée à Constantinople en août 1848 par le grand révolutionnaire-démocrate roumain Nicolae Bălcescu, pour la reconnaissance sur le plan international des conquêtes révolutionnaires du peuple roumain, dans les conditions difficiles d'une situation politique européenne défavorable.

Dans ses études à thèses, N. Bălcescu a manifesté une forte préoccupation d'approfondir l'importante question des pourparlers entre Etats, exprimée d'une part par la mise en relief

du rôle positif joué jadis par la diplomatie roumaine, d'autre part, par son attitude conséquente contre la force mise au service de l'invasion et de la conquête. Comme tel, le grand révolutionnaire-démocrate a prouvé son intérêt pour l'activité diplomatique au service du peuple roumain. Ainsi, il a eu l'intention de partir en mission diplomatique à Paris même avant que le projet de l'envoi d'une délégation à la Porte eût été conçu, mais il en a été empêché par la marche des événements à l'intérieur du pays.

Dès l'été 1848, Suleiman pacha recommande aux régents de la Valachie d'envoyer leur délégation à Constantinople pour y continuer les négociations roumano-turques avec le grand vizir Rechid pacha et avec le ministre des Affaires étrangères Aali pacha, « les réformateurs de l'Empire ottoman ». Un décret des régents ayant adopté cette recommandation désigne les membres de la délégation : Șt. Goleșcu, N. Bălcescu, D. Brătianu, Gr. Grădișteanu, N. Vasiliad et A. Ubicini comme secrétaires. N. Bălcescu montra qu'il n'avait accepté de faire partie de la délégation que parce que sa participation semblait particulièrement nécessaire par suite de sa profonde connaissance des questions politiques en litige. « J'ai voulu me débarrasser de cette mission — dit-il — mais ce ne fut pas possible, à cause des monastères et d'autres questions, que, seul, je pouvais débattre là-bas ».

Pour Bălcescu, la délégation faisait figure de mission diplomatique extraordinaire, envoyée à Constantinople pour y continuer les négociations commencées dans le pays entre Suleiman pacha et Emin pacha, « envoyés de la Porte », et le gouvernement de la Valachie. Cette délégation différait tout à fait de celles des boyards de jadis, qui se présentaient à la Porte avec des plaintes ou des mémoires, demandant le remplacement du prince ou des réformes. Pour N. Bălcescu, l'objet de la mission était la reconnaissance de la Valachie par des pourparlers turco-roumains sur un pied d'égalité, d'Etat à Etat, situation considérée à travers le prisme spécial des rapports de suzeraineté de caractère nominal.

Les documents présentés à la Porte par la délégation roumaine de la part des régents furent initialement discutés dans un conseil présidé par le grand vizir, puis dans un second conseil, en présence du sultan. On y décida de ne pas prendre en considération les demandes figurant dans le mémoire, de rappeler Suleiman pacha et de le remplacer par Fouad effendi.

Cela étant, N. Bălcescu estima utile de déposer à la Porte une protestation qui fut remise, de la part de la délégation, à Aali pacha, ministre des Affaires étrangères de Turquie. Par sa teneur, ce mémoire-protestation se présentait comme un document complexe ; il renfermait, d'une part, des éléments ayant déjà figuré dans le mémoire de la régence, d'autre part, des éléments nouveaux et envisageant fermement les dernières mesures abusives de la Porte.

Convaincu que les négociations de Constantinople étaient définitivement compromises et que la Porte préparait en toute hâte une intervention armée en Valachie afin d'étouffer la révolution, N. Bălcescu décida d'organiser la résistance à l'invasion. A cette fin, il prit la décision de regagner le pays par le premier bateau, tandis que, sur les recommandations de Reghib effendi, les autres membres de la délégation devaient rester à Constantinople pour attendre l'éventuelle convocation du sultan.

La manière dont N. Bălcescu s'est conduit à la Porte, en qualité de membre de la délégation roumaine, n'est pas restée sans fruits. Sa lutte sur le plan diplomatique pour la reconnaissance de l'Etat roumain comme partenaire à droits égaux dans les pourparlers, d'une part, a marqué sur le plan international un moment important du combat soutenu par le peuple roumain pour la liberté interne et externe, et a, d'autre part, contribué à la création des prémisses nécessaires à la conquête ultérieure de la souveraineté d'Etat, pléine et entière.

L. P. M.

TAPE, E. D., *A Bible Society Agent in the Romanian Principalities*, «The Slavone and East European Review», vol. XLII, n° 99, juin 1964, p. 388—402.

Comme résultat des recherches entreprises dans les Archives de la Société Biblique de Grande-Bretagne, le professeur E. D. Tape publie des extraits d'un rapport, aussi bien que quelques lettres du révérend anglais Benjamin Barker. Missionnaire de ladite Société, en 1834, à Smyrne, celui-ci eut à Constantinople une entrevue avec Alexandre Ghica et Michel Stourdza, les nouveaux princes régnants de la Valachie et de la Moldavie, à la suite de quoi il accepta l'invitation de ces princes à faire un voyage d'études dans les Principautés.

Il consigna les impressions de son premier voyage de 1834 dans ses rapports adressés à la Société Biblique de Grande-Bretagne, ainsi que dans deux lettres. Les informations concernant son second voyage dans les Principautés font l'objet de lettres seulement.

L'auteur n'y consigne pas d'aspects inédits, car bien d'autres, parmi les voyageurs contemporains exerçant dans le sud-est européen la même mission de faire des prosélytes à leur foi, ont signalé des impressions similaires¹.

Voyageant dans les Principautés à l'invitation des princes régnants, le jugement que B. Barker porte sur les institutions de ces pays, est — comme il le devait — favorable. C'est ainsi qu'après avoir été retenu en quarantaine à Giurgiu pendant 15 jours, en juillet 1834², Barker, qui faisait la visite de cette ville en compagnie du prince Alexandre Ghica, se montra fort surpris d'y trouver une école bien organisée, d'après les principes de Lancaster.

Le voyage de Giurgiu à Bucarest lui parut long et fatigant. Il descendit à l'auberge Manuk «caravansérail spacieux, comprenant 80 appartements à deux chambres». Tout comme à d'autres voyageurs, l'aspect sordide des bicoques et les chemins impraticables lui firent une mauvaise impression («lorsqu'il pleut, on se couvre à tel point de boue, qu'on en devient méconnaissable en plein jour»). Tout cela faisant un contraste choquant avec le luxe des hôtels particuliers.

Les mauvaises conditions de vie des habitants ainsi que les mœurs de la société ne font qu'accentuer son impression défavorable; aussi, sera-t-il d'autant plus agréablement surpris — lors de sa visite au Collège Saint Sava de Bucarest, dirigé par Petrache Poenaru («un jeune Valaque de talent») — de constater la bonne éducation de la jeune génération, selon les principes de Lancaster.

La même année, 1834, il visita la Moldavie: la ville de Jassy l'éblouit par le même étalage, côte à côte, de la richesse et de la pauvreté.

A Bucarest, aussi bien qu'à Jassy, les autorités laïques et ecclésiastiques firent bon accueil à sa proposition de répandre dans le pays le Nouveau Testament en roumain, et même d'organiser, éventuellement, une école de jeunes filles, à l'intention de laquelle, Michel Stourdza,

¹ Voir p. ex.: «Les souvenirs» d'Andrew Bonar et Robert Mc. Cheyne qui ont visité nos pays en 1839 (*Narrative of a mission of inquiry to the Jews from the Church of Scotland in 1839*), chapitre concernant la Valachie et la Moldavie, p. 366—426, Edinbourg, 1893.

² «... I had during my short stay some very pleasing and consoling hours ...» (p. 389). La propreté et l'ordre qu'il remarqua à Giurgiu faisaient un vif contraste avec tout ce qui lui avait été donné de voir à l'occasion de son séjour ultérieur dans les Principautés. Mais la chose devient explicable quand on pense que Barker subit la quarantaine à Giurgiu, en même temps que le prince régnant, pour lequel on avait coutume de faire, dans de semblables circonstances, des préparatifs tout spéciaux, par le concours de toutes les autorités civiles, militaires et sanitaires. (Voir en ce sens le cas semblable survenu en 1837 à Galați, quand Alex. Ghica, se transportant à Silistrie en vue d'y rencontrer le Sultan, subit sur son chemin de retour la quarantaine à Giurgiu, dans Archives de l'Etat, Bucarest, Fonds «Comité des Quarantaines», dossier 3358/1837, f. 139).

prince régnant de la Moldavie à l'époque, le pria de faire venir un missionnaire anglais ou américain.

L'année suivante, 1835, B. Barker, plein de l'espoir de réaliser ses efforts, revint dans les Principautés, mais Ilarion et Veniamin Costake, métropolitains des deux Principautés, faisant suite aux suggestions du Patriarche de Constantinople, refusèrent l'aide spirituelle et culturelle que voulait leur rendre le missionnaire anglais.

Avec la persévérance caractéristique à tout missionnaire, B. Barker revint à la charge, en 1838, en apportant même 150 exemplaires du Nouveau Testament, qu'il réussit à placer dans l'espoir de contribuer à la purification des mœurs de la nouvelle génération. L'année 1851 le voit s'établir dans les Principautés et y séjourner jusqu'en 1853, laps de temps dont on ne possède aucune correspondance.

Il rend une dernière visite dans ces pays, en 1857, étant très bien reçu par le prince régnant du moment, Barbu Știrbey.



Les informations de B. Barker n'excellent pas par leur nouveauté ; mais sa bonne foi et l'exactitude dont il fait preuve, en consignand ce qu'il aura vu de ses propres yeux, ou ce qu'il aura lu en matière de statistique — par exemple le Rapport de la Commission russe d'inspection, de 1854, dont l'article de E. D. Tape nous donne des fragments — sont incontestables et méritent d'être mentionnés.

Quant à l'état déplorable des habitants des Principautés, dont il se montre surpris, Barker le considère imputable à des facteurs d'ordre subjectifs et non essentiels (p. ex. la paresse et l'ivrognerie). Le remède consisterait à porter dans les couches du peuple les lumières de la science. Sans doute, le milieu clérical dont il faisait partie défendait au missionnaire écossais de mettre en vue les causes d'ordre économique et social qui donnaient lieu à cet état de choses.

Faisant preuve d'une persévérance incessamment renouvelée durant une période de 23 années, B. Barker chercha à améliorer par ses moyens la misérable condition des habitants du pays.

Il est hors de doute que pour l'historiographie roumaine, les matériaux publiés par le professeur E. D. Tape fournissent une source de beaucoup d'intérêt.

G, P.

PRINTED IN ROMANIA

www.dacoromanica.ro

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- * * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I, 1960, 891 p. + 190 fig. + 16 pl., 45 lei; II, 1962, 1 159 p. + 20 pl., 45 lei; vol. III, 1 259 p. + 11 pl., 45 lei; IV, 1964, 863 p. + 16 pl., 45 lei.
- * * * **Din istoria Transilvaniei** (Histoire de la Transylvanie), 1^{er} vol., 3^e éd., 336 p. + 15 pl.; II^e vol., 2^e éd., 552 p. + 1 p.l., 1963, 65,60 lei.
- K. MARX, **Însemnări despre români** (Notes concernant les Roumains), 1964, 186 p. + 4 pl., 16 lei.
- D. M. PIPPIDI et D. BERCIU, **Istoria Dobrogei** (Histoire de la Dobroudja), « Bibliotheca Historica Romaniae 1b », 1^{er} vol., 1965, 344 p., 13 pl., 20 lei.
- C. DAICOVICIU, E. PETROVICI, GH. ȘTEFAN, **La formation du peuple roumain et de sa langue**, 1963, « Bibliotheca Historica Romaniae 1 » 67 p. + 1 pl., 3,25 lei.
- ION POPESCU PUȚURI et collab., **La Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale**, « Bibliotheca Historica Romaniae 2 », 1964, 143 p., 5,25 lei.
- EM. CONDURACHI, **L'archéologie roumaine au XX^e siècle**, « Bibliotheca Historica Romaniae 3 », 1963, 104 p. + 18 pl., 7,25 lei.
- A. PETRIC et GH. TUȚUI, **L'instauration et la consolidation du régime démocratique populaire en Roumanie**, 1964, « Bibliotheca Historica Romaniae 4 », 139 p., 5,25 lei.
- VASILE MACIU et collab., **Introduction à l'historiographie roumaine jusqu'en 1918**, « Bibliotheca Historica Romaniae 5 », 100 p., 3,75 lei.
- G. ZANE, **Le mouvement révolutionnaire de 1840, prélude à la révolution roumaine de 1848**, « Bibliotheca Historica Romaniae 6 », 1964, 107 p., 4 lei.
- ȘTEFAN PASCU, **La révolte populaire de Transylvanie des années 1437—1438**, « Bibliotheca Historica Romaniae 7 », 1964, 118 p., 4,50 lei.
- * * * **Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare** (La culture moldave à l'époque d'Étienne le Grand. Recueil d'études soignées par M. Berza), 1964, 684 p., 62 lei.
- P. P. PANAITESCU, **Obștea țărănească în Țara Românească și Moldova. Orînduirea feudală** (La communauté paysanne en Valachie et en Moldavie. La période féodale), 1964, 284 p., 12,50 lei.
- ROMULUS VUIA, **Tipuri de păstorit la români** (Types d'élevages pastoraux chez les Roumains. XIX^e siècle et début du XX^e siècle), 1965, 252 p., 13 lei.
- * * * **Istoria limbii române**, vol. I, Limba latină (Histoire de la langue roumaine, 1^{er} vol. La langue latine), 1965, 439 p., 28 lei.
- * * * **Atlasul lingvistic român** (Atlas linguistique roumain), nouvelle série, sous la direction d'Emil Petrovici, IV^e vol., 1965, 326 p., 103 lei.
- * * * **Gramatica limbii române** (Grammaire de la langue roumaine), 2^e édition, 2 vol., 1963, 44,50 lei.
- N. A. CONSTANTINESCU, **Dicționar onomastic românesc** (Dictionnaire onomastique roumain), 1963, 460 p., 29 lei.
- AL. GRAUR, **Etimologiile românești** (Étymologies roumaines), 1963, 134 p., 5,15 lei.
- TACHE PAPAHAGI, **Dicționarul dialectului aromân general și etimologie**. Dictionnaire aromain (macédo-roumain) général et étymologique, 1963, 1 264 p., 36 photos, 72,60 lei.
- IORGU IORDAN, **Toponimia românească** (Toponymie roumaine), 1963, 528 p. + 1 pl., 34 lei.
- * * * **Istoria literaturii române** (Histoire de la littérature roumaine), 1^{er} vol., 1964, 808 p., 40 lei.
- F. FOCHI, **Miorița, Tipologie, Circulație, Geneză. Texte** (L'agnelle, Typologie, Circulation, Genèse. Textes), 1964, 1 107 p., 57 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., III, 3—4, 373—774, BUCAREST, 1965